





John Adams  
Library,



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF NO

\*ADAMS

\*90.1

v.13











HISTOIRE

DE LA

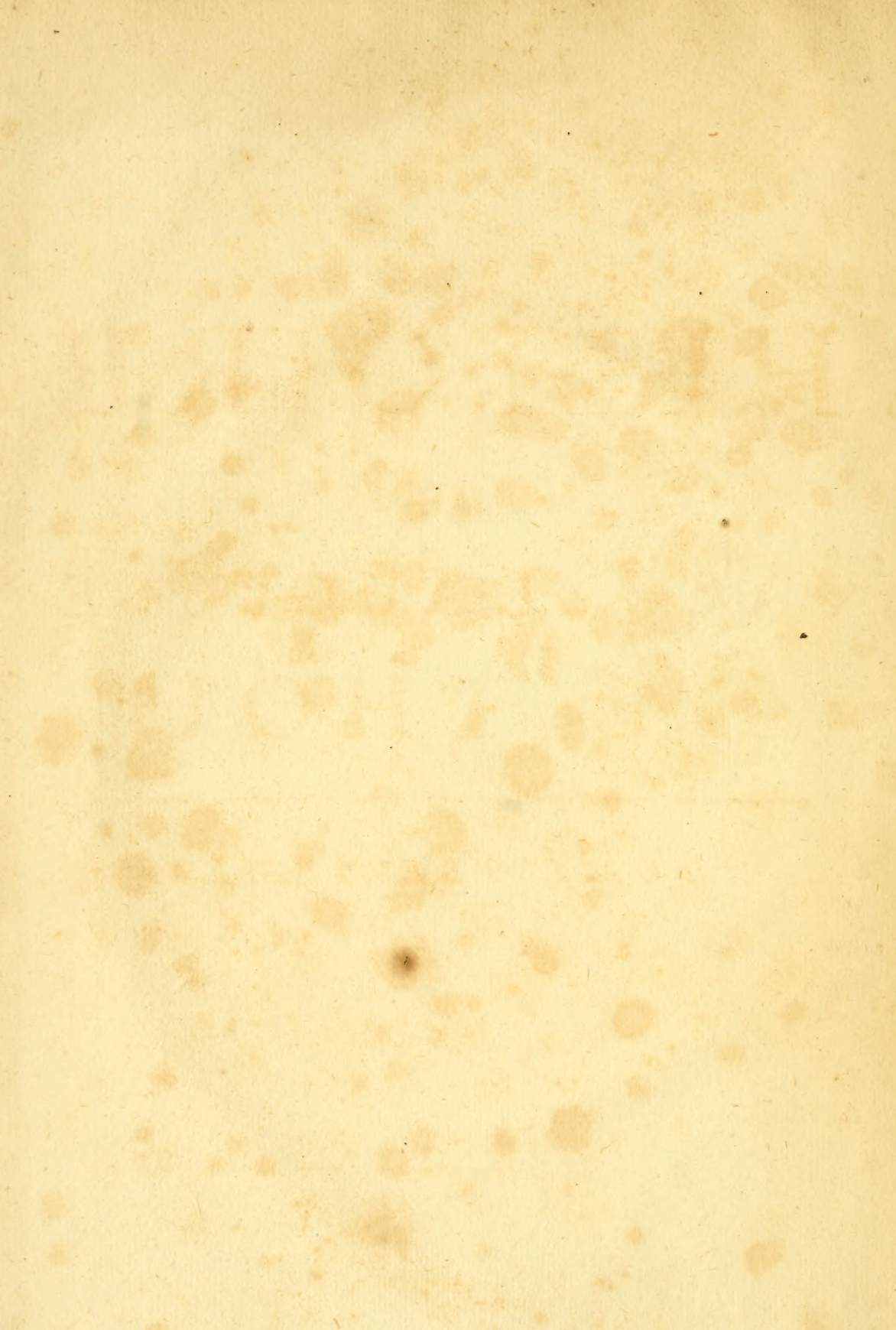
REVOLUTION

DE THOU

---

TOME TRESIEME







HISTOIRE  
DE  
JACQUE-AUGUSTE  
DE THOU.

---

*TOME TREZIEME.*



HISTOIRE

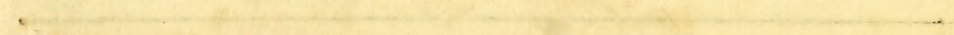
UNIVERSITÄT

HISTOIRE

DE

JACQUE-AUGUSTE

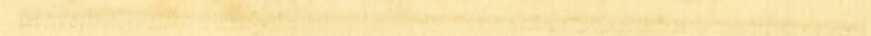
DE THOU



TOME VINGT-SEPT



ALONSO



M. DCC. LXXV



HISTOIRE  
UNIVERSELLE  
DE  
JACQUE-AUGUSTE  
DE THOU,

Depuis 1543. jusqu'en 1607.

TRADUITE SUR L'EDITION LATINE DE LONDRES.

TOME TREZIEME.

1596. — 1601.



A LONDRES.

---

M. DCC. XXXIV.



HISTOIRE

UNIVERSELLE

DE

JACQUE-AUGUSTE

DE THOU

ADAMS 90.1

Depuis 1543 jusqu'en 1607.

13.

TRANSMIS SUR L'ÉTENDU LATINE DE LONDRES.

TOME TREIZIEME

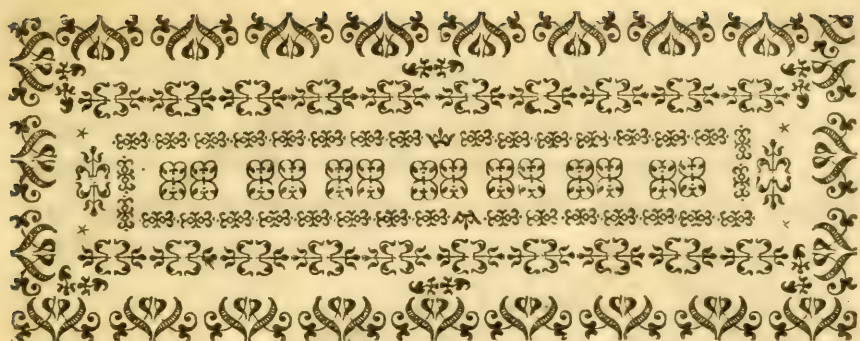
1706



A LONDRES.

M DCC XXXIV





# SOMMAIRES

## DES LIVRES

CONTENUS DANS CE TREIZIÈME VOLUME.

### SOMMAIRE DU LIVRE CXVII.

**A**ffaires de Bretagne. Negociations avec le duc de Mercœur. Champigny livre Tifauges à ce Duc. Entreprise du marquis de Belle-Isle sur le mont Saint-Michel. Mort de ce Seigneur. Requête présentée au Roi par les Protestans assemblés à Loudun. Ce Prince leur donne pour Commissaires Emery de Vic et Calignon. Assemblée de Chenonceaux pour traiter de l'accommodement du duc de Mercœur. Propositions de de ce Duc. Surprise de Château-Briand par les Royalistes. Assemblée des Notables tenuë à Rouën. Demandes de l'assemblée. Cérémonies du Baptême d'une fille naturelle du Roi. Abjuration de Charlotte Catherine de la Trimouille veuve du prince de Condé, faite entre les mains du Légat. Arrêt du Parlement de Paris, qui la déclare innocente de la mort du Prince son

HENRI  
IV.  
1596.



**HENRI**  
**IV.**  
**1595.**

époux. Autre arrêt rendu contre Jean Flavien en faveur de la juridiction Royale. Troisième arrêt rendu contre François de la Ramée, qui se disoit fils de Charles IX. Chute du pont aux meuniers à Paris. Morts illustres ; du cardinal Tolet ; d'Angelio de Barga ; de Frederic Silburge ; de Jean Douza ; de Nicolas Vignier ; de Jean Bodin ; de Lambert Daneau ; d'Anuce Foez ; de Florent Chrétien, & de Pierre Pithou. Suite des affaires de Flandre. Siège de Hulst par les Espagnols. Mort de Rosne. Son caractère. Reddition de Hulst. Exploits du maréchal de Biron sur la frontière. Défaite des Espagnols par ce Général. Prise du marquis de Varambon & du comte Montecuculi. Révolte des troupes Italiennes qui étoient en garnison à Calais. Suppression des rentes de la cour d'Espagne. Voyage des Hollandois aux Indes Orientales. Description du Cap de Bonne-Espérance, des Isles de Madagascar, de Sainte-Marie, & de Sumatra, & des mœurs de leurs habitans. Arrivée des Hollandois à Bantam dans la grande Java. Description de cette ville. Mœurs des Insulaires. Troisième voyage des Hollandois dans la mer du Nord. Ils arrivent au Cap de Fleissingue. Ils s'avancent jusqu'au détroit de Veygats. Spécifique contre le scorbut appelé l'herbe Britannique. Arrivée des Hollandois à S. Nicolas, autrement Archangel. Leur retour à Amsterdam. Retour des Indes Orientales en Europe. Arrivée des vaisseaux Hollandois à l'Isle de Bali. Description du pays. Mœurs des habitans. Arrivée de la flotte au Texel. Description du Scorbut.



## SOMMAIRE DU LIVRE CXVIII.

**S**uite des affaires de France. Le Roi envoie Ancel en Ambassade vers les princes de l'Empire pour les engager dans la triple alliance. Discours de l'Envoyé à l'électeur Palatin & au marquis d'Anspach. Réponse de ces Princes. Dispositions de Sigismond roi de Pologne au sujet d'une Ligue contre les Turcs. Suite de la négociation d'Ancel. Lettres de cet Envoyé à l'administrateur de Saxe. Succès de son Ambassade. François de Mendose parcourt les cours d'Allemagne de la part du roi Philippe. Il se rend en Pologne. Propositions faites à l'Empereur par cet Envoyé. Réponse de ce Prince. Suite des affaires de Flandre. Défaite des Espagnols à Tournhout par le comte Maurice. Députation de l'électeur de Cologne à ce Prince au sujet du Comté de Meurs. Amiens surpris par les Espagnols. Consternation de la France à cette nouvelle. Le Roi se rend sur la frontière. Préparatifs pour faire le siège de la place. Siège d'Amiens par l'armée du Roi. Tentative des Hollandois sur Venlo. Défaite de la garnison de Nimègue par le cavalier Melzi. Suite du siège d'Amiens. Vigoureuse résistance des assiégés. Mort de Porto Carrero gouverneur de la place. Mort de François d'Espinaï de S. Luc Grand Maître de l'artillerie. L'Archiduc se prépare à secourir Amiens. Défaite d'un détachement des troupes Espagnoles proche de Bapaume. Arrivée de l'Archiduc à Dourlens. Marche de l'armée Espagnole. Elle paroît à la vue d'Amiens. Retraite de l'Archiduc. Reddition de la place. Le Roi fait des courses jusqu'aux portes d'Arras. Le president Richardot & Villeroi entament une négociation pour la paix.

HENRI  
IV.

1597.



HENRI  
IV.  
1597.

*Mouvements dans l'Etat avant que le Roi eût repris Amiens. Ce Prince charge le comte de Schomberg & de Thou de traiter avec les députés Protestans. Trêve conclue avec le duc de Mercœur. Prise de la Grange en Poitou par les troupes du Duc. Suite des négociations. Villebois livre Mirebeau au Duc. Ses desseins sur Chinon & sur Chatelleraud découverts. Intelligence du Duc avec les Espagnols découvertes par quelques lettres interceptées. Hostilités en Bretagne & en Poitou. Réduction de la Ganache à l'obéissance du Roi. Prise de Peinmarck par Sourdeac. Tentative des Royalistes sur le Plessis-Bertrand. Le duc de Mercœur s'empare de Château-Briand. Conspiration d'un Chartreux pour tuer le Roi. Suite des mouvements causés par la perte d'Amiens. Publication de la trêve conclue avec le duc de Mercœur. Préparatifs pour porter la guerre en Bretagne.*

#### SOMMAIRE DU LIVRE CXIX.

**G**uerre en Savoye. Exploits de l'Esclapart de ce côté-là. Réduction de toute la Savoye en deçà de l'Isère à l'obéissance du Roi. Le duc de Savoye jette les fondemens du Fort de Barrault sur les terres de France. Expédition contre les habitans des Vallées. Défaite des Savoyards. Défaite du capitaine Gaucher par les Royalistes à l'attaque de Villefranche. Le Roi donne le gouvernement de Guyenne au jeune prince de Condé. Mort du maréchal de Matignon. Ambassade de François de Luxembourg duc de Piney à Rome pour faire au Pape le compliment d'Obéissance. Nouvel arrêt du Parlement de Paris contre les Jésuites. Autre arrêt rendu contre le nommé Porfan. Discours à cette

occasion de l'Avocat général Marion contre les Jésuites. Suite des guerres de Flandre. Prise du Fort d'Alpen & de Rheinberck par le prince Maurice. L'électeur de Cologne demande inutilement aux Etats la restitution de Rheinberck. Prise de Meurs, de Grolle, de Bréfort, d'Oldenzeel, de Goor, & de quelques autres petites places. Siège & prise de Linghen par le prince Maurice. Emilie de Nassau sœur de ce Prince épouse à son insçu le prince Emmanuel fils naturel d'Antoine de Portugal. Négociation du roi de Dannemarck pour ménager la paix entre l'Espagne & les Pays-bas. Réponse des Etats Généraux. Ambassade du roi de Pologne pour le même sujet. L'Ambassadeur passe en Angleterre. Comment il y est reçu. Les Etats Généraux donnent audience à l'envoyé de l'Empereur. Tentative des Espagnols sur Ostende. Publication du mariage de l'Archiduc avec l'Infante d'Espagne. Révolution en Suede. Charle oncle de Sigismond roi de Pologne & Viceroi de Suede se démet du gouvernement. Il est nommé Régent du Royaume par les Etats. Assemblée d'Arboge. Division en Suede à ce sujet. Différend entre l'Empereur & la reine d'Angleterre. Mariage du roi de Dannemarck avec la princesse Anne Catherine fille de Joachim Frideric de Brandebourg. Révolte des paysans d'Autriche. Châtiment des Chefs de ces mutins. Guerre contre les Turcs. Prise de Tottis & de Pappa par les Impériaux. Ils assiègent Javarin. Exploits des troupes Chrétiennes. Levée du siège. Les Turcs reprennent Tottis. Morts illustres; de Gilbert Genebrard; de Petri; du Cardinal Paleotto; d'Alde Manuce; de François Patrici; de François Raphelenge; de Jerome Commelin; de la Duchesse douairiere de Meckelbourg; de la duchesse de Savoye, & d'Alfonse duc de Ferrare. Affaire

---

HENRI  
IV.

1597.



**HENRI**  
IV.  
1598.

*de la succession au duché de Ferrare. Traité entre le Pape & Cezar d'Este. Le cardinal Aldobrandin prend possession de Ferrare au nom du saint Siège.*

## SOMMAIRE DU LIVRE CXX.

**C**ongrès de Vervins. Voyage du Roi en Bretagne. Réduction de Dinan, du Plessis-Bertrand, & de la Tour de Sesson à l'obéissance de ce Prince. Sur la nouvelle de la marche du Roi, le duc de Mercœur fait partir la Duchesse son épouse pour se rendre auprès de ce Prince. Réduction de Craon & de Rochefort à l'obéissance de Henri. Il va voir en passant la reine Louise. Pardon accordé par ce Prince aux S. Offanges. Traité conclu avec le duc de Mercœur. Edit donné en faveur de ce Duc. Il vient saluer le Roi à Angers. Mariage de Cesar de Vendôme avec la fille du Duc. Le Roi se rend à Nantes. Il envoie en Angleterre un Ambassadeur extraordinaire au sujet du traité de Vervins. Les Ambassadeurs des Etats Généraux se rendent en France à la même occasion. Conclusion de l'édit de Nantes. Suite du congrès de Vervins. Obstacle mis à la négociation par le marquis de Lullin ministre du duc de Savoye. Conclusion du traité. On y comprend le duc de Savoye. Les parties se remettent à l'arbitrage du Pape pour les points contestés. Publication de la paix à Paris & à Bruxelles. Suite de la guerre de Savoye. Siège d'Aiguebelle par les Savoyards. Charle de Crequy tente d'y jeter du secours. Il est battu & fait prisonnier. Prise du Fort de Barvaulx par Lesdiguieres. Ratification du traité de Vervins. Ordonnance contre le port des armes. Contrat de mariage entre Madame Catherine & le duc de Bar. Arrêt du Parlement de Paris contre Guillaume Roze

*évêque de Senlis. Assemblée du Clergé. Ses demandes. Réponse du Roi. Requête présentée au Roi par les Je-*  
*suites au sujet de leur rétablissement. Arrêt du Parle-*  
*ment de Paris rendu à leur occasion contre Louis Juste*  
*de Tournon sénéchal d'Auvergne. Arrêt contraire du*  
*Parlement de Toulouse. Entrevûë du Roi & du Légat.*  
*Départ de ce Prélat pour l'Italie. Mort de Philippe II.*  
*roi d'Espagne. Portrait de ce Prince. Réflexions sur son*  
*règne. Ses obsèques. Son Oraison funèbre. Mort*  
*d'Anne d'Autriche reine de Pologne, de Jean George*  
*électeur de Brandebourg, de Richard de Baviere, de*  
*Frederic de Sulzbach, de Philippe de Baviere, de Theodore*  
*Grand Duc de Moscovie. Révolution arrivée à cette oc-*  
*casion dans ce vaste Empire. Boritz frère de la Czarine*  
*est soupçonné d'avoir empoisonné le Czar. Le peuple de*  
*Moscou demande qu'il se mette à sa tête pour gouver-*  
*ner l'Empire. Refus affectés de Boritz. Il accepte en-*  
*fin la couronne. Son couronnement. Morts illustres ;*  
*de Benedict Arias Montanus ; d'Abraham Ortelius ; de*  
*Joachim Camerarius ; de Dominique Lampson, & de*  
*Henri Etienne.*

HENRI  
 IV.  
 1598.

## SOMMAIRE DU LIVRE CXXI.

**S**uite des affaires de Flandre. Assemblée des Etats  
 de Flandre à Bruxelles. Acte de la cession des Pays-  
 bas faite par le roi d'Espagne en faveur de l'Infante Isa-  
 belle Claire Eugenie. Conditions secrettes de cette ces-  
 sion. Lettre de l'Archiduc aux Provinces-Unies. Pro-  
 positions de paix entre l'Espagne & les Etats Généraux.  
 Départ de l'Archiduc pour l'Espagne. Réception de la  
 princesse Marguerite d'Autriche qui alloit épouser Phi-  
 lippe III. roi d'Espagne, & de l'archiduc à Ferrare.



HENRI

IV.

1598.

*Cérémonies des fiançailles de leurs Alteſſes faite par le Pape. Suite du voyage de leurs Alteſſes. Leur entrée à Mantoue & à Milan. Déſaſtre cauſé par le débordement du Tibre. Rétabliſſement des rentes de la cour d'Eſpagne. Expédition des Hollandois aux iſles Açores. Autres voyages entrepris par les Provinces-Unies aux Indes & au Levant. Conjuration contre le prince Maurice découverte & punie. On accuſe les Jeſuites d'avoir ſuborné l'aſſaſſin. Apologie de ces Pères. Ambaſſade des Provinces-Unies à la reine d'Angleterre. Exploits de François de Mendofe dans le duché de Cleves. Il ſe rend maître d'Orſoy, du Fort d'Alpen, & du Comté de Meurs. Il fortifie VValsom. Plaintes du duc de Cleves à cette occaſion. Perſidie & cruauté des Eſpagnols. Priſe de VVeſel, de Rheinberck, & de quelques autres places par Mendofe. Priſe du Fort de Tolhuis & de Zevenaër par le prince Maurice. Priſe de Doëtecom & de Schuylenbourg par les Eſpagnols. Plaintes des Etats du duché de Cleves. L'Empereur envoie un commiſſaire Impérial. Ecrit publié contre les Eſpagnols. Vaines remonſtrances de l'Empereur. Conſpiration à Embden découverte & punie. Sentence de la chambre de Spire contre les habitans d'Aix-la-Chapelle. Baleine d'une grandeur prodigieuſe. Affaires de Hongrie. Siège & priſe de Javarin par les Impériaux. Sigismond Bathory cede la Tranſylvanie à l'Empereur en faveur de l'archiduc Maximilien. Le cardinal André Bathory ſ'oppoſe à cette ceſſion. Repentir de Sigismond. Réconciliation de ce Prince avec le Cardinal ſon couſin. Suite de la guerre de Hongrie. Priſe de Tottis & de quelques autres places par les Impériaux. Siège du Grand Varadin par les Turcs. Ils l'évent le ſiège. Tentative des Impériaux ſur Cude. Départ du duc de Mercœur pour la Hongrie*

*Hongrie. Affaires du Nord. Diète de Varsovie. Plaintes de l'Ambassadeur du roi Sigismond aux Etats de Suède assemblés à Upsal. Réponse du prince Charle régent du Royaume. Départ de Sigismond pour la Suède. Son arrivée dans le Lincoping. Défaite des Polonois par l'armée de Charle. Entrevûe du Roi & de ce Prince. Retour précipité de Sigismond en Pologne. Charle reprend Stokholm & Calmar. Assemblée des Etats de Suède à Jencoping & ensuite à Stokholm. Charle se rend maître de la Finlande & de la ville de Nerva Il fait faire le procès aux Seigneurs qui avoient suivi le parti de Sigismond.*

HENRI  
IV.  
1599.

## SOMMAIRE DU LIVRE CXXII.

**A**ffaires de Transylvanie. Assemblée des Etats de la Province. Sigismond Batthory abdique en faveur du cardinal André son cousin. A cette nouvelle le Général Baste se rend à Cassovie à la tête d'une armée. Il est joint par Michel Vainode de Valachie. Démarches du cardinal André pour éloigner la guerre de ses Etats. Le Vainode entre en Transylvanie. Il se rend maître de plusieurs places de cet Etat. Combat entre le Cardinal & les Valaques. Défaite des Transylvains. Mort du cardinal André. Réduction de toute la Transylvanie à l'obéissance de l'Empereur. Les succès du Vainode le rendent suspect à la Cour Impériale. Suite de la guerre de Hongrie. Les petits Tartares mettent tout à feu & à sang dans ce Royaume. Prise du Fort de Vall par les Impériaux. Entreprise du comte de Schvvartzenbourg sur Bude. Tentative sur Albe Royale. Avantage considérable remporté par les Chrétiens. Seconde tentative sur Bude & sur Pest. Les deux partis entrent en négociation. Nouvelle incursion des Tartares. Prise de Cesnoca, de Laca, & de



**HENRI**  
**IV.**

1599.

*Palanca par les Impériaux. Affaires d'Allemagne. Assemblée des Etats du Cercle du Rhin & de Westphalie à Cologne au sujet des ravages commis par les Espagnols. Ils levont une armée sous le commandement du comte de Lippe. Les Espagnols vont camper à Emmerick. Prise du comte de Bucquoi par les Hollandois. Mendosé passe dans l'isle de Bommel. Prise du Fort de Crevecœur par ce Général. Il forme le siège de Bommel. Entreprise de Balagny sur Cambray. Levée du siège de Bommel. Divers exploits des Hollandois & des Espagnols. Ceux-ci évacuent Orsoy & Doëtecom. Cette dernière place se soumet aux Etats. Arrivée de la princesse Marguerite & de l'Archiduc en Espagne. Célébration du double mariage à Valence. Retour de l'Archiduc dans les Pays-bas avec sa nouvelle épouse. Mutinerie des troupes Espagnoles. Les Etats Généraux refusent de donner audience aux ambassadeurs de l'Empereur. Couronnement de l'Archiduc & de l'Infante à Louvain. Expédition des Hollandois dans la mer Atlantique. Mort de Pierre d'Espillac archevêque de Lyon. Mariage de Madame Catherine avec le duc de Bar. Henri de Joyeuse reprend l'habit de Capucin. Retraite de la Marquise de Belle-Isle. Affaire du marquisat de Saluces. Droits des parties exposés au Pape. Affaire de l'édit de Nantes. Le Roi en presse l'enregistrement. Discours de ce Prince à ce sujet aux députés du Parlement. Délibération du Parlement sur l'Edit. Discours du conseiller Lazare Coqueley à cette occasion. Vérification de l'Edit. Morts illustres ; du comte de Schomberg ; de l'électeur de Trèves ; de la duchesse de Beaufort ; du marquis de Pisani ; de Paul Paruta ; de Joseph Zarlino ; de D. Garcia Loaysa ; de Jean Levin de Gand.*

## SOMMAIRE DU LIVRE CXXIII.

**A**ffaires de France. Histoire de Marthe Brosfier prétendue Démoniaque. Son voyage à Angers. Son arrivée à Paris. Jugement des Médecins à son sujet. Arrêt du Parlement à cette occasion. Voyage de Marthe à Rome, & sa fin. Faits extraordinaires. Histoire d'un homme Cornu. Histoire de quelques filles qui ne prenoient aucune nourriture; de Marguerite de Spire; de Catherine Binder; d'une fille des Etats de Juliers; de la fille de Balam Maréchal à Confolant; d'Apollonie du canton de Berne. maladie nouvelle en Pologne. Conspiration d'un Jacobin contre le Roi découverte & punie. Querelle de D. Philippin bâtard de Savoie avec Crequi. Origine de leur dispute. Mort de D. Philippin. Edit du Roi, qui défend à tous ses sujets de servir en Flandre contre les Espagnols. Mort du chancelier de Cheverny. Le Roi nomme à sa place Pomponne de Bellièvre. Poursuites pour faire casser le mariage du Roi avec la Reine Marguerite. Raisons de cette séparation. Le mariage est déclaré nul. Edit du Roi au sujet des étoffes de soie. Affaires du marquisat de Saluces. Voyage du duc de Savoie en France. Son entrée à Lyon. Antiquités de l'église Cathédrale de cette ville. Arrivée du Duc à la Cour. Ses intrigues. Il accompagne le Roi au Parlement. Cause singulière plaidée en leur présence. Conférences pour le marquisat de Saluces. Conclusion du traité. Retour du Duc dans ses Etats. Il reprend ses liaisons avec l'Espagne. Erection d'Aiguillon en Duché-Pairie. Conférence de Fontainebleau entre du Perron évêque d'Evreux & du Plessis Mornay. Ouverture des séances. Succès

---

HENRI  
IV.  
1599.

---

1600.



HENRI  
IV.  
1600.

*de cette dispute. Réforme de l'Université de Paris. Discours du president de Thou à cette occasion. Réglemens & Statuts dressés par ordre du Roi & homologués au Parlement. Morts illustres ; de Fulvio Ursino ; d'Antoine Riccoboni ; de Conrad Dasypodius ; de Charle Utenhouë ; de Pierre du Faur.*

### SOMMAIRE DU LIVRE CXXIV.

**C**élébration du jubilé à Rome. Le duc de Bar s'y rend pour se faire absoudre de son mariage. Mort de plusieurs Cardinaux. Mutinerie des troupes Espagnoles en Flandre. Le prince Maurice surprend VVachtendock. Combat de Breauté contre quelques soldats de la garnison de Bosleduc. Sa mort. Progrès du prince Maurice. Nouvelles tentatives pour un accommodement. Autre révolte des troupes Espagnoles. Préparatifs du siège de Nieuport. Prise de quelques vaisseaux Hollandois par Spinola. Nouveau combat entre Spinola & quelques vaisseaux Hollandois. Arrivée de l'Archiduc & de l'Infante Isabelle à Gand. Discours de l'Infante à l'armée Espagnole. Première action entre les Espagnols & l'armée des Etats Défaite des Hollandois. Seconde action. Discours du prince Maurice à ses troupes. Défaite des Espagnols. Mort de la comtesse de Meurs. Voyage des Hollandois aux Indes Orientales. Description de l'Isle Maurice. Arrivée des Hollandois à l'Isle de Java. Leur voyage aux Moluques. Affaires d'Ecosse. Conspiration des Reuven contre le roi Jacque. Ils attirent ce Prince à Perth. Le Roi s'apperçoit de la trahison. Fermeté de ce Prince en cette occasion Puniton des Conjurés. Affaires de Hongrie Révolte de la garnison

*de Pappa. Siège de la place par les Impériaux. Extrémité des assiégés. Punition des rebelles. Siège de Canise par les Turcs. Reddition de la place. Affaires de Transylvanie. Arrivée d'un Envoyé Turc auprès de Michel. Ce Prince marche contre Sigismond Bathory. Ses progrès en Moldavie. Il se révolte contre l'Empereur. Défaite de ce Prince. Il a recours à la clémence de l'Empereur. Affaires de Stirie. L'archiduc Ferdinand défend aux Protestans de cette Province de s'assembler. Leur requête. Pillage de la ville d'Eysenbourg. Sortie des Protestans de la Stirie.*

**HENRI**  
**IV.**  
**1600.**

## SOMMAIRE DU LIVRE CXXV.

**A**ffaires de France. Le Roi part pour porter la guerre en Savoye. Nouveaux articles proposés au Duc. Déclaration de guerre. Ouverture de la campagne dans la Bresse & dans la Savoye. Prise de la ville de Bourg par le maréchal de Biron. Prise de la ville de Montmelian par Lesdiguieres. Députation de Calatagirone au Roi. Réponse de ce Prince. Chambery lui ouvre ses portes. Progrès des armes Françoises. Prise de Conflans, de Miolans, & de Charbonnières. Réduction de la vallée de Maurienne & de la Tarentaise par Lesdiguieres. Siège de la citadelle de Montmelian. Le maréchal de Biron devient suspect au Roi. Voyage de ce Prince dans la Bresse. Le Pape députe au Roi le cardinal Aldobrandin son neveu. Entrevüe du Légat à Milan avec le comte de Fuentes. Reddition de la citadelle de Montmelian. Arrivée du Légat à Chambery. Contestation entre ce Prélat & les évêques d'Evreux & de Bayeux. Entrevüe du Roi & du Légat.



---

HENRI

IV.

1600.

*Le duc de Savoye se met en campagne. Siège de la citadelle de Bourg. Prise du Fort de Sainte-Catherine. Origine de Geneve. Justification des droits du duc de Savoye sur cette ville. Réponse des Genevois. Mariage du Roi avec Marie de Médicis. Le Grand Duc épouse sa nièce au nom du Roi. Arrivée de la nouvelle Reine à Marseille. Discours de Du Vair à cette Princesse. Sa réception à Avignon. Son entrée à Lyon. Entrée du Légat dans cette ville. Cérémonie du mariage du Roi. Conférences pour la paix. Destruction du Fort de Sainte-Catherine. Plaintes du Légat à ce sujet. Conclusion du traité. Incertitude du duc de Savoye. Ratification du traité. Reddition de la citadelle de Bourg. Voyage du Roi & de la Reine à Orleans. Affaires d'Angleterre. Origine des différends du comte d'Essex avec Robert Cecil. Intrigues de Cecil pour perdre le Comte. Entreprises du Comte. La Reine le fait arrêter. On instruit son procès. Chefs d'accusation proposés contre lui. Ses défenses. Sa condamnation. Sa mort. Défaite des Espagnols en Irlande.*

---

## SOMMAIRE DU LIVRE CXXVI.

---

1601.

**T**roubles entre les catholiques Anglois. Origine de ces divisions. Dispute entre le Clergé Anglois & les Jezuïtes. Clement VIII. rend la paix à l'Eglise Anglicanne, après quatre années de troubles. Conférence tenue à Ratisbonne entre les Catholiques & les Protestans. Les deux partis en font imprimer les actes à VVittemberg & à Ingolstatt. Siège & prise de Rhinberck, & de Meurs par le prince d'Orange. Siège d'Ostende par l'archiduc Albert. Etat & plan de la

place assiégée. François VVeer est envoyé pour y commander. Voyage du Roi à Calais. Ambassade du maréchal de Biron en Angleterre. Conversation qu'il eut avec Elisabeth, & dont on tire un fâcheux présage. Procès pendant au Parlement de Paris entre les Recollets de la Balmette & leur Provincial. Arrêt du parlement d'Aix contre l'Archevêque de cette ville. Le Grand Maître de l'artillerie Espagnole au siège d'Ostende est tué d'un coup de canon. On donne sa charge au comte de Bucquoi. Mort de Henri de Colligny de Chatillon. L'Archiduc est prêt à lever le siège. On découvre une conspiration dans la place. Après la prise de Rhinberck, le prince d'Orange veut assiéger Bosleduc. Les habitans d'Ostende creusent un nouveau port. Voyage au tour du monde d'Olivier du Nord d'Utrecht. Le comte de Fuentes retire les troupes qu'il avoit levées pour la guerre de Savoye, & qu'il devoit licentier. Les Espagnols forment une entreprise sur Alger. Doria est chargé de la conduite de cette expédition. Le retard de la flotte fait manquer ce dessein. Siège de Canise par l'archiduc Ferdinand. Mort funeste de Sigismond de la Tour qui semble présager le malheureux succès de ce siège. Mort du général Aldobrandin, qui conduisoit en Hongrie les troupes auxiliaires du Pape. Revûe de l'armée Impériale à Dornisch. Lenteur des Impériaux. Levée du siège. Prise du château de Comorre. Prise de Stul-VVeissembourg par le duc de Mercœur. Défaite des Turcs qui venoient au secours de la place. Heureux succès des Impériaux en Transylvanie. Sigismond Batthory reprend sa dignité à la prière des Ordres de la Province. Il attaque témérairement le Vairvode de Valachie & Baste. Il perd la bataille & prend la fuite. Baste fait tuer

---

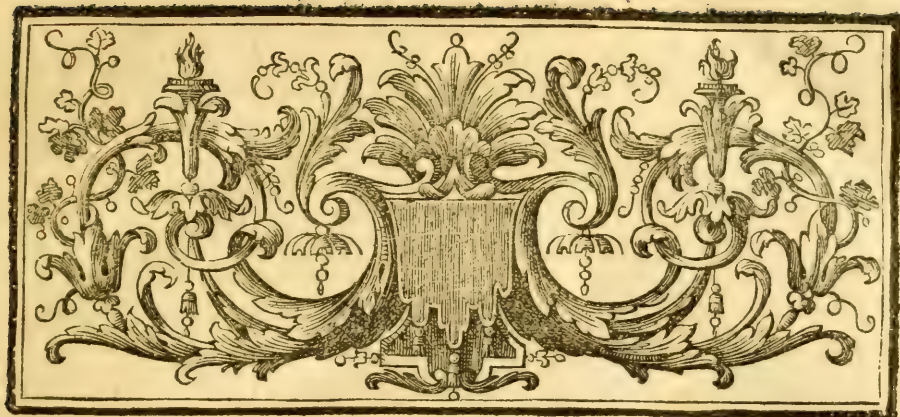
HENRI  
IV.  
1601.



HENRI  
IV.  
1601.

*quelque temps après le Vaivode. Batthory attaque inutilement Clausenbourg. Histoire du faux Sebastien qui cause de grands troubles en Italie & en Espagne. Il est arrêté à Florence, & remis aux Espagnols. Il meurt en Espagne. Ecrits de Joseph Texera à ce sujet. Pré-tendu miracle de la cloche de Velilla en Arragon. Morts des hommes illustres ; de Frideric Guillaume Administrateur de l'électorat de Saxe ; de Dom Martin Garcez Grand Maître de Malthe, à qui Adolphe de Vignacourt succède ; de Jean Vincent Pinelli noble Genoïs ; de Ticho-Brabé ; de Richard Streinius ; de Jean Heurnius ; de David Chytratus ; de Louise de Lorraine veuve de Henri III. de Marie de Bourbon veuve du duc de Longueville ; de François d'Orleans veuve du prince de Condé ; de Henriette de Cleves veuve de Louis de Gonzague ; & de Jeanne de Coëme veuve du prince de Conti. Naissance du Dauphin & de l'Infante d'Espagne.*

Fin des Sommaires du treizième Volume.



# HISTOIRE DE JACQUE AUGUSTE DE THOU.

---

*LIVRE CENT DIX-SEPTIÈME.*



Depuis l'absolution que le Roi avoit reçue à Rome, & l'arrivée du Legat (1) en France, tous les chefs de la Ligue avoient mis bas les armes, & s'étoient soumis à Henri, à l'exception de Philippe Emanuel de Lorraine duc de Mercœur. Soutenu par les Espagnols, qui le traitoient néanmoins avec hauteur, & dont il avoit souvent lieu d'être mécontent, il faisoit naître sans cesse des obstacles, pour se défendre de suivre l'exemple des autres chefs de son parti, & des Princes même de sa maison; alléguant tous les jours différens prétextes, pour gagner du tems, & reculer la paix.

---

HENRI  
IV.

1596.

Négociations  
avec le duc  
de Mercœur.

(1) Alexandre de Medicis appelé le cardinal de Florence.



**HENRI** La Reine Louise veuve de Henri III. & sœur du Duc ,  
 IV. étoit venuë trois ans auparavant trouver le Roi à Mante ,  
 1596. pour lui demander hautement , qu'on punît , suivant les loix  
 du Royaume , les auteurs du meurtre du Roi son époux ; &  
 elle avoit promis alors de faire son possible pour engager son  
 frère à se soumettre. De retour à Chenonceaux , elle lui en-  
 voya une personne de sa part , & alla ensuite elle-même à  
 Ancenis , où l'on avoit fait espérer qu'il se rendroit pour con-  
 férer avec elle. Mais cette démarche de la Reine douairière  
 fut sans effet , parce que le Duc ne vint point à Ancenis , com-  
 me on l'avoit cru.

Sur ces entrefaites , la ville de Paris ouvrit ses portes à  
 Henri , & toutes les villes du Royaume , à l'exemple de la  
 Capitale , firent tout-à-coup éclater autant d'ardeur pour la  
 soumission au Prince légitime & pour la tranquillité de l'Etat ,  
 qu'ils avoient jusqu'alors témoigné de fureur pour la rebel-  
 lion & le désordre. Alors le duc de Mercœur commença à se  
 défier de la réussite de ses projets. Quoiqu'il affectât de pa-  
 roître toujours disposé à soutenir la guerre , il craignit néan-  
 moins de se voir abandonné de ceux de son parti , & témoi-  
 gna qu'il étoit prêt d'entendre à un accommodement.

Il se servit pour cela d'un nommé Jean Valet , Prieur de  
 la Trinité en Bretagne , qui étoit alors à Paris , sous le pré-  
 texte d'un procès qu'il avoit pour un Bénéfice , & il le char-  
 gea d'aller trouver Gaspard de Schomberg comte de Nan-  
 teuil , pour lui dire qu'il étoit disposé à traiter de la paix à  
 des conditions raisonnables , & qu'il souhaitoit qu'on en-  
 voyât des personnes en Bretagne pour conférer avec lui.  
 Schomberg & Valet , suivant les ordres du Roi , dressèrent  
 ensemble les articles par écrit ; en sorte qu'il paroïssoit qu'on  
 vouloit sérieusement traiter de la paix. Philippe du Bec Ar-  
 chevêque de Rheims , Scipion comte de Fiesque , Antoine  
 de Silly comte de la Rochepot Gouverneur d'Anjou , de  
 Mornay sieur du Plessis Gouverneur de Saumur , & Guillau-  
 me de l'Aubespine sieur de Châteauneuf , chancelier de la  
 Reine douairière , eurent ordre de se rendre avec cette Prin-  
 cesse à Ancenis , où ils arrivèrent le 12. de Décembre.

Ils perdirent d'abord un mois entier , à contester sur des  
 propositions également injustes & absurdes. Les agens du duc

de Mercœur vouloient traiter au nom de toute la Province de Bretagne, tandis que ce Duc étoit à peine maître de la moitié ; ils vouloient en même tems que les Etats de Bretagne eussent la même autorité & le même pouvoir, qu'ils avoient eu avant le mariage de la duchesse Anne avec Louis XII. & avant la réunion de cette Province à la Couronne, sous François I. En sorte qu'ils sembloient prétendre rappeler les anciens différends des Maisons de Montfort & de Blois, & par conséquent de celle de Pentieuvre, touchant la succession au duché de Bretagne. Le Duc vouloit encore traiter au nom des provinces d'Anjou, de Poitou, & de Normandie, quoiqu'il n'y fût maître que de Rochefort, de Château-Gontier, de la Ganache, & du Mont S. Michel, places pour la plûpart assez foibles, ou trop peu importantes, pour qu'à leur sujet on traitât au nom des provinces où elles étoient situées. Enfin il refusoit de donner à Henri le titre de Roi de France, quoiqu'il fût rentré dans le sein de la Religion Catholique, & il ne le regardoit que comme le chef d'une faction particulière.

HENRI  
IV.

1596.

Quoique ces préliminaires fissent assez connoître, que le Duc étoit fort éloigné de vouloir se soumettre, cependant les Ministres du Roi, pour ne pas se séparer sans avoir fait au moins quelque chose, arrêterent qu'on s'assembleroit encore au mois de Janvier de l'année suivante 1595. Le Roi joignit alors aux Députés que j'ai nommés ci-dessus, François d'Epinaÿ de Saint-Luc Lieutenant général de Bretagne, Marigny & de la Grée ; ces deux derniers étoient Présidens de la Chambre des Comptes.

Il fut question d'abord de rendre la liberté à Amaury Hurtault de Saint-Offange Gouverneur de Rochefort, qui étoit prisonnier à Clisson. Les agens du duc de Mercœur déclarèrent qu'ils n'entendroient à aucunes propositions, qu'au paravant on ne l'eût mis en liberté. On y consentit, & on promit expressément qu'il seroit incessamment élargi. Alors on commença à traiter de la trêve, dont on avoit parlé dans les conférences du mois précédent. Mais on renouvela encore les contestations par rapport à la Bretagne, au nom de laquelle les Agens du duc de Mercœur prétendoient toujours traiter ; en sorte qu'ils sembloient moins se proposer la



conclusion de la paix , que la durée d'un interrègne.  
 HENRI IV. 1596. Alors Mornay, qui ſçavoit ce qui s'étoit paſſé à Paris entre Schomberg & Valet , ſ'adreſſa à celui-ci qui étoit préſent , & lui rappella les conférences ſecrettes tenuës à Paris , & les articles qui y avoient été mis alors par écrit. Valet ſ'excufa , en proteſtant qu'il n'avoit rien fait que par l'ordre du duc de Mercœur , & ajouta qu'il étoit perſuadé que ce Duc perſévéroit toujours dans le deſſein de faire la paix ; mais qu'il étoit obligé de diſſimuler , & de traîner l'affaire en longueur , à cauſe de ſes engagemens avec les Eſpagnols : que dès que ce Prince ſeroit ſûr du ſuccès de la négociation , & qu'il jugeroit pouvoir ſans danger ſe paſſer du ſecours de l'Eſpagne , il ſeroit plus diſpoſé à accepter les conditions qu'on lui propoſeroit. Mornay repliqua que ces détours & ces artifices ne convenoient ni au Roi , ni à la Reine doüairière : il accuſa le Duc de manquer de bonne foi , & il lui reprocha d'avoir ſouffert qu'en ſa préſence , d'inſolens Prédicateurs déclamaſſent en Chaire contre le Roi , & vomîſſent contre S. M. les injures les plus atroces.

La Reine doüairière ſe plaignit auſſi à Tornabuoni , qui étoit le principal Miniſtre de ſon frère , de l'injure qu'on lui faiſoit par ces retardemens affectés. Enfin les Députés ſe ſéparèrent le 15. de Mars , après être convenus de ſ'asſembler encore dans le mois ſuivant. Mais on attendit en vain les députés du duc de Mercœur , qui ne vinrent point , comme ils l'avoient promis. Le Duc écrivit une lettre à ce ſujet , & alléguâ pour excuſe , que d'Aumont lui faiſoit une guerre très-vive. Enfin après de longs délais , la Reine doüairière , de l'avis des Miniſtres du Roi , déclara que la négociation alloit être rompuë entièrement , ſi le Duc ne lui envoyoit pas des Députés à Chenonceaux , avant le 8. de Juillet , ou du moins ſi elle n'avoit pas des nouvelles qu'ils fuſſent en chemin avant ce tems-là.

Cependant les Miniſtres du Roi ayant différé leur départ juſqu'au mois ſuivant , la Ragotière arriva enfin le 21. de Juillet , & déclara que le ſiège de Comper étoit cauſé que les Députés n'étoient point venus , comme ſi l'on eût violé la trêve : ce qui étoit un prétexte ridicule , puisſque le duc de Mercœur avoit juſqu'alors refusé de l'accepter. La

Ragotière demanda alors, que jusqu'à l'arrivée des Députés, il y eût une trêve de deux mois, depuis le 1. d'Août jusqu'au 1. d'Octobre. La Reine, indignée de la conduite étrange de son frère, demanda avec une espèce de colère, quels pouvoient être les motifs de tous ces vains détours: la Ragotière lui déclara nettement, que le Duc ne pouvoit traiter de la paix avant le retour de Tornabuoni, qu'il avoit envoyé en Espagne. Les Ministres du Roi demeurèrent quelque tems sans rien repliquer, frappés de cette réponse à laquelle ils ne s'attendoient point, & surpris de voir que le Duc ne faisoit plus aucun mystère de ses intrigues avec l'Espagne. Ils jugèrent de là que ce Prince avoit résolu de tirer avantage des succès même du Roi, en faisant craindre aux Espagnols qu'il ne fît sa paix avec Henri. Ils déclarèrent donc unanimement, qu'ils ne pouvoient plus désormais traiter avec le duc de Mercœur, dont les Espagnols régloient les démarches, qui ne prétendoit négocier qu'avec leur agrément, & qui vouloit les faire entrer dans son traité: ils ajoutèrent qu'ils n'avoient sur cela aucuns ordres du Roi; qu'ainsi ils supplioient la Reine de vouloir bien leur permettre de se retirer.

Le lendemain la Ragotière, craignant qu'on ne lui imputât d'avoir causé sans sujet la rupture de la négociation, fit espérer, que sans attendre la réponse d'Espagne, les députés du duc de Mercœur arriveroient incessamment. Mais ce Prince se servit quelque tems après d'un autre prétexte: il dit que le duc de Mayenne, qui n'avoit pas encore pour lors conclu son accommodement, lui avoit écrit que le Roi venoit de lui accorder trois mois. Ainsi Mercœur demanda quarante jours pour avoir le loisir, disoit-il, de consulter Mayenne, & de prendre son parti suivant sa réponse. Mais ils avoient l'un & l'autre un but bien différent. Mayenne étoit déjà convenu secrètement des conditions de son accommodement; & s'il avoit demandé trois mois, c'étoit moins pour délibérer sur une chose qui étoit déjà conclue, que pour avoir le loisir d'en informer ceux de son parti. Le duc de Mercœur au contraire vouloit profiter de ce délai, & s'en servir pour reculer la conclusion de la paix.

Cependant la Reine douairière engagea les Ministres du Roi à accorder les quarante jours, à condition néanmoins

HENRI

IV.

1596.



**HENRI**  
**IV.**  
1596.

que pendant ce tems-là , il y auroit une trêve dans la Bretagne , dans l'Anjou , dans le Poitou , dans le Maine , & dans la Touraine. Quelque tems après , cette trêve fut conclue pour trois mois avec Saint-Luc , & ensuite renouvelée de trois en trois mois. Mais pendant ce tems-là , le parti du duc de Mercœur mit tous les subterfuges & toutes les chicanes en usage , pour éloigner la paix. Tantôt les passeports manquoient , selon eux , ou n'étoient point envoyes à tems , quoique depuis l'ouverture de la trêve , ils fussent devenus absolument inutiles : tantôt on n'avoit pas donné les sûretés nécessaires aux députés du Duc. Sur ces sortes de prétextes on demandoit sans cesse de nouveaux délais ; en sorte que les Ministres du Roi , fatigués de tous ces retardemens , se retirèrent les uns après les autres , sans avoir rien conclu.

Enfin les ducs de Mayenne , de Nemours , & de Joyeuse , s'étant publiquement soumis au Roi , & le Légat du S. Siège étant arrivé en France , il ne fut plus possible au parti du duc de Mercœur , de prétexter le motif de la Religion. Pour colorer leur rebellion , ils s'avisèrent alors de dire que Henri ne s'étoit pas converti de bonne foi , & ils osèrent accuser hautement le Pape & les Cardinaux de s'être laissés abuser , & d'avoir manqué ou de bonne foi , ou de prudence. Les Catholiques , selon eux , ne pouvoient en conscience se soumettre à Henri , jusqu'à ce que par l'extirpation de l'hérésie , qui avoit fait naître la guerre civile , & par la destruction de tous les sectaires de la France , il eût donné des preuves manifestes que sa conversion étoit sincère.

Voilà ce que l'on disoit publiquement. Mais il couroit en même tems un bruit sourd , que les Ligueurs traitoient avec les Espagnols , pour faire déclarer l'Infante d'Espagne , héritière du duché de Bretagne , moyennant un dédommagement convenable , par rapport aux droits de la maison de Pentievre. On ajoûtoit qu'on feroit désormais la guerre dans la Bretagne au nom de cette Princesse. On prétendoit encore que Tornabuoni avoit été envoyé en Espagne pour conclure ce traité , & que le duc de Mercœur avoit auprès du Cardinal Albert d'Autriche , des personnes qui lui étoient entièrement dévouées , & disposées à le servir dans toutes les occasions qui s'offriroient.

Cependant, pour mieux couvrir ce projet, & éloigner les soupçons, la Ragotière fut envoyé à Chenonceaux. Il passa par Saumur sur la fin du mois de May, & selon les ordres qu'il avoit, il y vit du Plessis-Mornay, à qui il fit entendre, que si le Roi vouloit envoyer des députés, le duc de Mercœur enverroient aussi les siens. Il ajouta que la perte de Calais ne formeroit aucun obstacle à la paix, dont on pourroit traiter à des conditions raisonnables : Que comme cette conquête des Espagnols rendoit leur puissance plus formidable, il falloit s'opposer à leurs efforts, en établissant une paix solide dans le Royaume. Il pria Mornay de vouloir bien écrire au Roi à ce sujet. Mornay écrivit : la Reine douairière, à la persuasion de la Ragotière, écrivit aussi quelque tems après, & envoya à la Cour Châteauneuf son Chancelier.

HENRI  
IV.  
1596.

La trêve étant sur le point d'expirer, on attendit pour la renouveler, que Champigni qui commandoit au nom du Roi dans Tifauges, ville où il y avoit garnison, & qui appartenoit aux Vidames de Chartres, pût passer librement du côté des Ligueurs ; comme il fit. Ce Commandant commettoit dans le pays beaucoup d'excès & de violences ; ce qui avoit obligé plusieurs fois Chouffes de Malicorne Gouverneur de la province, à lui faire des reprimandes sur sa conduite. Champigni ayant traité secrètement avec le duc de Mercœur pendant le tems de la trêve, leva le masque alors, & quitta ouvertement le parti Roïaliste. Les Ministres du Roi prétendirent que ce procédé étoit manifestement contraire aux loix de la trêve, & Malicorne en particulier demanda avant toutes choses, qu'on lui fît satisfaction sur l'injure que Champigni lui avoit faite. Cet incident fit perdre plusieurs jours, & on ne put obtenir du duc de Mercœur que des réponses ambiguës. Cependant comme l'on ne pouvoit rompre la trêve sans porter beaucoup de préjudice aux peuples, on jugea à propos de la continuer.

Vincent de Launai de la Chenaye-Vauloüet, Gouverneur de Fougères, étoit mort quelque tems auparavant. Le duc de Mercœur donna son Gouvernement à Charle de Gondî marquis de Belle-Isle, qu'il vouloit s'attacher par des bienfaits. Il lui promit en même tems le gouvernement du mont



**HENRI** S. Michel (1), lieu fortifié d'une manière étonnante, s'il  
**IV.** pouvoit faire en sorte que Kermartin, qui commandoit dans  
 1596. la place avec une garnison, la lui remît. Belle-Isle vint aussitôt à Fougères qu'il prit d'emblée. Il s'approcha ensuite du Mont S. Michel : on lui ouvrit la première porte, & il entra avec cinq de sa suite. L'Officier qui étoit de garde en ce lieu, ayant voulu empêcher les autres qui le suivoient, d'entrer, Belle-Isle lui parla avec hauteur, & comme cet Officier lui répondit sur le même ton, il le tua. Il se mit alors en devoir de faire entrer les autres gens de sa suite ; mais les soldats de la garnison accoururent, & le tuèrent lui-même. Les gens de Belle-Isle ayant perdu leur chef, se sauvèrent comme ils purent, & s'en retournèrent à Fougères. Le duc de Mercœur ne fut pas fort touché de la mort d'un homme qui lui étoit fort suspect, & qui lui donnoit de l'inquiétude. Il se flata de pouvoir dans la suite se rendre maître de Machecou, ville bien fortifiée dans le pays de Rets, où en l'absence de Belle-Isle commandoit Valentin de la Pardieu, qui paroissoit beaucoup plus traitable.

Tandis que le Roi étoit encore à la Fère, les Protestans qui s'étoient assemblés à Loudun en Poitou, firent présenter fort à contretems, par Pierre Vulson Conseiller de Grenoble qui suivoit leur doctrine, une requête à Sa Majesté, où ils se plaignoient de beaucoup de choses : ces plaintes & ces demandes furent dans la suite imprimées avec des commentaires. Le Roi dissimulant la peine que cette requête lui faisoit, répondit qu'il délibéreroit sur cette affaire, & que dès qu'il seroit délivré des soins de la guerre, il leur enverroient des commissaires. En attendant il leur permit de s'assembler, de peur qu'ils ne le fissent malgré lui. Il les avertit en même tems, de ne pas profiter des troubles de l'Etat pour en faire naître de nouveaux ; d'être fort retenus dans leurs délibérations ; & d'avoir toujours en vûe la gloire de Dieu, & la tranquillité de l'Etat.

Les Protestans prirent cette occasion, pour former en quelque sorte un nouveau parti dans le Royaume. Celui du

(1) Abbaye de l'Ordre de S. Benoît & très-fortifiée. On l'appelle *S. Michel* bâtie sur un rocher au milieu de la mer, *au péril de la mer*.

Roi s'affoiblit beaucoup par l'absence de quelques Seigneurs, qui lui avoient jusque là rendu de grands services, & qui quittèrent alors son armée; tels que Claude de la Trimouille duc de Thouars, & Henri de la Tour duc de Bouillon, cousins germains; ce qui fit dans la suite beaucoup de tort à leur réputation. Le duc de Mercœur, qui persévéroit toujours dans ses mauvaises intentions, prit de là occasion, non seulement de chicaner, mais encore de débiter plusieurs faussetés, au sujet de l'état des affaires du Roi.

HENRI  
III.

1596.

D'un autre côté les Protestans faisoient instance, pour qu'on leur envoyât incessamment des commissaires. On chargea d'abord de cet emploi Jacques-Auguste de Thou (1), revêtu nouvellement de la charge de Président du Parlement de Paris, en la place d'Augustin de Thou son oncle, qui venoit de mourir; & on lui donna à ce sujet, des pouvoirs fort étendus. Comme il se défendoit d'accepter un emploi qui lui déplaisoit par bien des endroits, il reçut des ordres réitérés de partir sans aucun délai. Enfin par le moyen de Sancy, qui avoit encore alors beaucoup de crédit auprès du Roi, il fut déchargé de cette commission; & l'on nomma en sa place Emery de Vic, & Soffroy de Calignon Chancelier de Navarre, tous deux Conseillers d'Etat. De Thou fut dans la suite nommé par le Roi, avec Gaspard de Schomberg, qui étoit lié avec lui d'une étroite amitié, pour traiter avec les Députés du duc de Mercœur.

S'étant d'abord rendus l'un & l'autre à Chenonceaux, & la Rochepot avec Mornay s'étant joint à eux, la première conférence se tint le 15. d'Octobre en présence de la Reine douairière. Schomberg parla avec beaucoup de force à la Ragotière, que le duc de Mercœur avoit envoyé à ce congrès. Il lui dit, que depuis la réconciliation du Roi avec le Pape, & l'arrivée du Legat en France, il n'y avoit plus moyen de différer, ni d'alléguer aucun prétexte: Que le duc de Mercœur, qui s'étoit appuyé jusqu'alors sur des motifs de Religion pour faire la guerre au Roi, ne pouvoit se dispenser désormais de le reconnoître sous ce titre, puisque le Souverain Pontife lui donnoit celui de Roi très-Chrétien, & l'appelloit son très-cher fils: Que le Duc ayant depuis peu

(1) C'est l'Auteur de cette Histoire.



**HENRI** publié à Nantes une ordonnance avec cette clause ( jusqu'à  
**IV.** ce qu'il y ait en France un Roi Catholique , ) le Légat avoit  
**1596.** été fort irrité de cet acte , injurieux non seulement au Roi ,  
 mais au Pape , & à lui , qui le représentoit : Qu'il avoit même  
 à ce sujet écrit au duc de Mercœur le 2. du mois d'Août

La Ragotière écouta froidement ce discours sans rien répondre. Il adressa ensuite la parole à la Reine ; car ce n'étoit qu'à cette Princesse qu'il faisoit ses propositions , comme si elle eût traité de sa propre autorité , & qu'elle n'eût pas agi en cette affaire par procuration & au nom du Roi , ainsi que les autres Députés. Il déclara donc à la Reine qu'il étoit prêt de conclure un traité. Le lendemain la Reine s'étant trouvée incommodée d'une fluxion à laquelle elle étoit sujette , la conférence se tint , en son absence & par son ordre , dans la maison de Schomberg , où se trouva Châteauneuf chancelier de cette Princesse. La Ragotière y proposa plusieurs articles , dont les uns concernoient le parti des Ligueurs en général , & les autres regardoient le duc de Mercœur en particulier.

Propositions  
 du duc de  
 Mercœur.

Les Ministres du Roi répondirent sur tous les articles. La Ragotière demanda 1°. Que le Roi approuvât la cause de la guerre qui lui avoit été faite , avec la même clause qui étoit exprimée dans l'Edit publié en faveur du duc de Mayenne. Cela fut accordé sans aucune difficulté. 2°. Qu'on fît la paix avec le roi d'Espagne , ou du moins une longue trêve. On répondit , que si Philippe vouloit traiter de la paix , le Roi étoit disposé à traiter avec lui. 3°. Que les Bénéfices de la Bretagne fussent conférés à des sujets dignes & capables , suivant les Saints Canons & les maximes des Peres de l'Eglise. Cet article fut accordé , à condition néanmoins qu'on ne l'inséreroit point dans l'Edit qui seroit publié en faveur du duc de Mercœur ; attendu que cet article étoit exactement observé par le Roi dans toutes les provinces de son Royaume. 4°. Que tous les privilèges & droits du S. Siège dans la province de Bretagne fussent confirmés ; & que les Bénéfices dont le Pape , ou ceux qui avoient pouvoir de lui , avoient disposé , demeuraissent à ceux qui en étoient pourvus. On répondit que le Roi avoit déjà fait ses conventions avec le Pape , & qu'il n'étoit pas nécessaire qu'un autre intervînt , pour cimenter l'accord fait entr'eux : que néanmoins on feroit

une liste des Bénéfices consistoriaux , & que Sa Majesté n'o-  
mettroit rien pour faire connoître à tout le monde , combien  
elle étoit disposée à faire plaisir au duc de Mercœur, lorsqu'il  
seroit rentré dans son devoir. Quant aux Benefices non-con-  
sistoriaux , qui pouvoient donner lieu à plusieurs procès ; que  
Sa Majesté nommeroit des juges tirés du Clergé & de la Ma-  
gistrature , qui conjointement avec ceux que le Duc nom-  
meroit , & avec les Evêques des lieux , termineroient ces  
sortes de procès.

5°. La Ragotière demanda que les charges & dignités, que  
le duc de Mercœur avoit créées pendant la guerre , de sa  
propre autorité , ou celles qu'il avoit conférées à quelques  
personnes , par l'absence de ceux qui s'étoient attachés au  
Roi , fussent conservées aux gens de son parti qui en étoient  
actuellement revêtus. Quoique cette demande fût injuste , &  
très-préjudiciable au Roi & à ses fidèles serviteurs , ses Mi-  
nistres néanmoins , pour faire voir qu'ils n'avoient en vûë  
que la paix , crurent pouvoir en cela donner quelque atteinte  
à l'autorité Royale , en faveur du bien public. Ainsi ils con-  
sentirent que ceux à qui le duc de Mercœur avoit donné  
quelques charges vacantes par la mort ou par la défection de  
ceux de son parti , les retinssent , sans rien payer pour les nou-  
velles provisions qu'ils seroient obligés de prendre du Roi.  
On excepta les charges qui avoient vacqué par la mort de  
ceux qui suivoient le parti des Royalistes , parce que S. M.  
en avoit déjà disposé. On fit néanmoins une exception en  
faveur de quelques-uns que le duc de Mercœur nomma.  
Mais à condition qu'à la mort de l'un ou de l'autre de ceux  
qui avoient été revêtus de la même charge , soit par le Roi ,  
soit par le Duc , on ne nommeroit personne pour le rempla-  
cer ; de peur d'avilir les charges par la multiplication des  
Officiers , & de surcharger les finances du Roi , c'est-à-dire  
le peuple.

6°. Que les Gouverneurs des villes & des places , dont le  
Duc s'étoit rendu maître dans la Bretagne , dans l'Anjou ,  
dans le Maine , dans le Poitou , & dans la Normandie , joui-  
roient durant sept ans des appointemens & des pensions , dont  
ils avoient joui jusqu'alors ; & que si dans l'espace de ces sept  
années , quelqu'un d'eux venoit à mourir , le Duc auroit



HENRI  
IV.  
1596.

droit de le remplacer par un autre qu'il nommeroit : Que si après ces sept années , ceux qu'il avoit pourvus vivoient encore , ils conserveroient leur charge pendant toute leur vie , avec leurs pensions & leurs appointemens. Cet article fut celui sur lequel le duc de Mercœur insista le plus , & sur lequel aussi les ministres du Roi formèrent plus de difficultés , & prirent plus de précautions. Ils consentirent d'abord que dans les places , qui n'appartenoient qu'au Roi , cet article auroit lieu ; à condition toutefois que ceux qui étoient revêtus de ces charges , prendroient de nouvelles provisions de S. M. & lui prêteroient serment , & que si dans l'espace des sept années quelqu'un d'eux mouroit , le duc de Mercœur pourroit nommer en sa place trois personnes , dont le Roi choisiroit une. A l'égard des villes & places qui appartenoient en propriété à quelques Seigneurs particuliers , on contesta plus vivement : le Roi vouloit qu'elles fussent rendues à ceux à qui elles appartenoient ; & prétendoit que son autorité , sa justice , & le repos de l'Etat y étoient également intéressés. Le Duc au contraire vouloit les retenir , à ce qu'il disoit , pour la sûreté de la Religion.

Les principales de ces places étoient dans la Bretagne , Belin au païs Nantois , Pontivy & Josselin , ( ces trois places appartenoient à la maison de Rohan , ) Château-Briand vers Rennes , place célèbre appartenant au maréchal Henri de Monmorency ; dans le Maine , Montejan appartenant au baron de Laval ; dans l'Anjou , Craon & Rochefort , châteaux bien fortifiés appartenans à la maison de la Trimouille : enfin dans le Poitou , la Ganache appartenant encore à la maison de Rohan. Comme ces places étoient les biens patrimoniaux des plus grands Seigneurs du Royaume , il y avoit apparence que ces Seigneurs eussent excité des troubles , si on ne les leur eût restituées. D'ailleurs ils étoient tous , pour la plupart , parens ou alliés du Roi : car les partages ayant été faits depuis peu entre Claude de la Trimouille chef de sa maison , & sa sœur Charlotte Catherine , mère de Henri de Condé , Craon étoit échu à ce Prince. Si le Roi fût mort sans enfans , les Rohans auroient hérité des grands biens situés dans la Guienne , & dépendans de la succession de la Navarre. A l'égard des autres places , elles étoient presque

toutes à des Seigneurs Catholiques. Car quoique Rochefort appartînt à la maison de la Trimouille, Jean de Levi de Mi-repoix la possédoit par engagement, & avoit consenti, qu'en dédommageant les Seigneurs & les gouverneurs de cette ville, elle seroit rasée; parce qu'elle servoit de retraite aux brigands qui infestoient la Province. Le Roi voulut donc que toutes ces places fussent rendues; & pour éloigner toute crainte au sujet de la Religion, il consentit de mettre des Gouverneurs Catholiques dans tous les lieux qui seroient rendus aux Seigneurs Protestans. C'est ainsi que les ministres du Roi satisfirent le duc de Mercœur, sur les demandes qui intéressoient son parti en général.

HENRI  
IV.  
1596.

A l'égard de ce qui le concernoit en particulier, le Duc demandoit pour lui le gouvernement de la Bretagne, & le pouvoir d'exercer tous les droits d'Amiral. Quoique la plus grande partie de la Noblesse Françoisé représentât au Roi, qu'il ne convenoit pas qu'un héritier de la maison de Penthièvre fût Gouverneur de cette province, S. M. voulut bien néanmoins en accorder le gouvernement au Duc; & par rapport à l'Amirauté, il décida que l'Edit donné sous Henri III. auroit lieu: cet Edit renfermoit une espèce de transaction entre le duc de Mercœur & le duc Anne de Joyeuse Amiral de France.

Le Roi avoit ôté à Saint-Luc la Lieutenance générale de Bretagne: pour le dédommager il l'avoit fait Grand-Maître de l'artillerie, par la démission de Philibert de Guiche, & il avoit nommé en sa place le maréchal Charle de Cossé de Brissac. Le duc de Mercœur qui le haïssoit, & qui se désoit de lui pour plusieurs raisons, souhaitoit ardemment qu'on lui ôtât cette charge, & qu'on mît en sa place un autre qu'il nommeroit lui-même au Roi; ou si S. M. ne le vouloit pas; il demandoit que cette charge fût partagée, & qu'on associât Brissac à une personne qu'il indiqueroit pareillement à S. M. Cet article lui fut encore refusé. De plus il demandoit qu'on lui donnât le port & la ville de Conkerneau au pais de Vannes, qui étoit un des meilleurs ports de tous ceux, dont la garde étoit particulièrement confiée au Maréchal. Cela lui fut pareillement refusé.

Enfin ayant demandé qu'on lui donnât la somme de quatre



**HENRI** cens mille écus d'or , pour le remboursement des frais de la guerre , & l'acquit de ses dettes , avec une pension de cinquante mille écus ; le Roi lui accorda la somme de deux cens cinquante-six mille écus , & une pension de vingt-trois mille.

**I V.**  
**1596.**

Par rapport aux droits & prétentions de la maison de Penthievre , qu'il prétendoit renouveler , il demandoit en compensation la somme de deux cens mille écus ; & en cas que S. M. ne fût pas en état de lui payer actuellement cette somme , il demandoit qu'on lui donnât par engagement le comté de Nantes , dans le dessein d'avoir en sa possession la ville la plus opulente & la plus considérable de toute la province , non seulement comme Gouverneur , mais à titre de Comte , & afin de pouvoir par là transmettre un jour à sa postérité un droit sur toute la Bretagne. Les ministres du Roi firent voir qu'on avoit déjà plusieurs fois transigé au sujet de ce différend , & en dernier lieu avec Jean de Brosse duc d'Estampes , qui trente-huit ans auparavant avoit donné lieu à la discussion de ces droits : Qu'ainsi la loi & la prescription anéantissoient également toutes ses prétentions à ce sujet. Le Roi néanmoins , pour faire plaisir à Marie de Luxembourg femme du duc de Mercœur , en qui tous les droits de la maison de Penthievre étoient réunis , & ayant dès-lors en vûe de marier Cesar de Vendôme son fils naturel , avec la fille unique de la Duchesse , voulut bien lui accorder la somme de soixante-six mille écus d'or.

On parla beaucoup dans ce congrès , de faire sortir les Espagnols de la province de Bretagne : Voici ce que les ministres du Roi arrêterent , de concert avec la Ragotière : Qu'après que le duc de Mercœur auroit donné sa parole au Roi , il proposeroit aux Espagnols au nom de S. M. une trêve de quatre mois : Que pendant ce tems-là ils se retireroient dans le port de Blavet (1) , & qu'ils s'abstiendroient de toute hostilité , soit à l'égard de la France , soit à l'égard des alliés du Roi ; ce qui fut ajouté en faveur de la reine d'Angleterre : Qu'ils discontinueroient les fortifications qu'ils avoient commencées , & qu'ils ne recevroient aucun nouveau renfort : Que pendant ce tems-là le duc de Mercœur donneroit avis au roi Philippe de la trêve conclue , pendant laquelle ce

(1) Aujourd'hui appelé le Port Louis.

Monarque feroit obligé de rappeler ses troupes : Que la Province leur payeroit une certaine somme dans l'année , & qu'on donneroit par rapport au payement toutes les sûretés nécessaires : Que si les Espagnols refusoient ces conditions , le Duc leur declareroit qu'il étoit engagé par un traité à exposer sa vie & ses biens , pour les contraindre à sortir de la Bretagne : Qu'il promettroit au Roi d'exécuter religieusement cet article : Qu'après le départ des Espagnols , le Duc , avec la permission du Roi , choisiroit à son gré un homme de condition , pour lui donner le gouvernement de Blavet.

HENRI  
IV.  
1596.

Ces articles furent mis par écrit , & l'affaire parut alors tellement avancée , qu'il sembloit n'y avoir plus désormais moyen de reculer. La Ragotière en prenant congé de la Reine douairière , lui avoit promis positivement , qu'il lui apporteroit la réponse du Duc son frère , avant le 18. du mois de Novembre. Mais à peine fut-il parti , qu'il écrivit à Schomberg , que le duc de Mercœur , avant d'accepter les conditions qu'on lui proposoit , avoit été obligé de convoquer une assemblée des principaux de son parti à Château-Briand : » Il m'est donc impossible , ajouta-t-il , de tenir ma » parole , & de me rendre à Chenonceaux , avant le dernier » jour du mois de Novembre.

Quoique le duc de Mercœur comprît, qu'il auroit été contre son honneur & contre l'intérêt de son parti , de ne pas conclure la paix , il cherchoit néanmoins à l'éloigner ; & c'est pour cela qu'il avoit convoqué une assemblée , pour rassurer ses partisans , & imputer aux ministres du Roi la continuation de la guerre. Voici l'artifice dont il usa. Dans le tems qu'un grand nombre de Députés de part & d'autre s'assembloient à Ancenis , il fit dire par Valet à Duplessis-Mornay , qu'il ne trouvoit pas bon que l'affaire dont il s'agissoit , fût discutée par une si grande quantité de personnes , qui ne pourroient s'accorder ; & qu'on ne pourroit rien terminer , si l'on ne réduisoit le nombre des Députés. Les conférences ayant été alors rompues , furent dans la suite reprises à Chenonceaux , où le Roi , informé par Duplessis-Mornay des intentions du Duc , envoya un plus petit nombre de Députés , parmi lesquels il n'y avoit aucun Breton , soit de Robe , soit d'Epée.



HENRI

IV.

1596.

Dans la vûë de faire naître de nouvelles difficultés , le Duc écrivit de Château-Briand le 24. de Novembre au Parlement de Bretagne , dont le siège est à Rennes. Il disoit dans sa lettre , que ne songeant qu'à assurer la Religion & la tranquillité de la Province , il étoit arrivé plusieurs choses dans les conférences , qui le portoient à se défier de la réussite de ses desseins : Qu'ayant voulu traiter de l'article de la Religion , au nom de la Bretagne , les ministres du Roi ne l'avoient point voulu écouter : Qu'il les prioit donc très-instamment de se joindre à lui , pour mettre la Religion à couvert dans la Province ; que c'étoit le seul motif qui lui avoit fait prendre les armes , & le seul moyen d'établir la paix parmi eux. Pour se justifier ensuite de ce que la négociation traînoit en longueur , il disoit , que si l'on précipitoit la conclusion de la paix , il prévoyoit que les Espagnols lui feroient beaucoup de peine : Qu'il croyoit donc qu'il étoit à propos de convenir d'abord avec eux , de peur qu'après avoir fait la paix avec Henri , on n'eût une guerre plus fâcheuse encore à essuyer de leur part. Enfin il témoignoit qu'il étoit fâché , que Henri n'eût député pour les conférences de la paix aucun Breton ; & qu'on eût chargé de cette affaire des personnes qui n'étant point de la Province , étoient peu touchées de ses malheurs.

Le Duc ayant cru avoir jetté par là des semences de division entre le Parlement & les députés du Roi , & avoir trouvé un nouveau prétexte de différer la condition du traité , fit partir la Ragotière pour Chenonceaux , le dernier jour de Novembre , avec ordre de faire encore instance au sujet de Conkerneau , du comté de Nantes , & du partage de la Lieutenance générale de Bretagne avec le maréchal de Brissac : articles qui avoient été absolument rejettés par les ministres du Roi. La Ragotière étant arrivé au congrès , déclara , au sujet de Tifauge , que le duc de Mercœur ne lui avoit donné aucune instruction par rapport à cette place ; il étoit néanmoins convenu avec Malicorne , dans la dernière assemblée , que Champigni céderoit cette ville ; que le Duc n'y mettroit pour toute garnison que dix de ses gardes ; qu'il n'y feroit aucunes nouvelles fortifications , de peur que cette place ne servît à incommoder le pais par les courses de la garnison.

La

La Ragotière n'ayant rien autre chose à dire , fit esperer que le 16. de Décembre , il iroit trouver à Tours Schomberg & de Thou , avec des pouvoirs plus amples , & accompagné de quelques autres Députés ; que de là ils se rendroient tous à Bourges , où la Reine douairière devoit se rendre , après avoir quitté Chenonceaux , dont l'air étoit contraire à sa santé. Mais Schomberg , voyant que toute cette négociation n'étoit qu'un jeu de la part du duc de Mercœur , & ayant un ordre secret de faire les préparatifs de guerre , en cas que le Duc ne voulût pas conclure le traité , prit la résolution d'exécuter cet ordre conditionnel qu'il avoit , & envoya des lettres de la part du Roi aux Gouverneurs des provinces voisines , pour leur enjoindre de se trouver un certain jour à Angers.

Ceux qui s'y rendirent , furent Charle de Lorraine duc d'Elbœuf , gouverneur de Poitiers ; Gille de Souvré , gouverneur de la Touraine ; Urbain de Laval Bois-Dauphin ; & Philippe du Plessis-Mornay , l'un & l'autre députés par Malicorne gouverneur de Poitou , & par le maréchal de Brissac , qui s'excusèrent de venir à Angers. Le président de Marigni s'y rendit de la part du Parlement de Bretagne , avec René de Marec de Monbarot gouverneur de Rennes. Rochepot gouverneur d'Anjou se trouva aussi à cette assemblée , qui se tint chez le duc d'Elbœuf près S. Aubin. On y parla des moyens de faire la guerre , des sommes d'argent que pourroient fournir les provinces voisines , d'un nouvel impôt à mettre sur l'entrée des vins dans la Bretagne , de la levée de quelques nouveaux régimens , & de la paye de ces troupes. Lorsqu'on eut pris en apparence sur tout cela des résolutions & des mesures , Schomberg & de Thou s'en retournèrent à Tours , pour y attendre la Ragotière & les autres députés du duc de Mercœur.

La Ragotière s'excusa encore , & manda que le Duc étoit si accablé d'affaires , & que la chose dont il s'agissoit étoit si importante , qu'il lui étoit impossible de donner si tôt sa réponse aux articles ; que d'ailleurs , comme la trêve étoit sur le point d'expirer , il falloit expédier des passeports aux Députés qu'il envoyeroit au premier jour. Quelque tems après , la ville de Château-Briand ayant été prise par l'ordre du

---

HENRI  
IV.

1596.



**HENRI** Connétable de Monmorenci , à ce que l'on croit , & à l'insçu  
**I V.** des députés du Roi , la trêve fut entièrement rompue dans  
**1596.** la Bretagne ; mais les hostilités, qui s'y commirent de part & d'autre , regardent l'année suivante.

Assemblée  
des Notables  
à Roüen.

Cependant le Roi voyant la paix établie dans la plus grande partie de son Royaume , convoqua une assemblée des Princes , des Seigneurs , & des Députés des principales Provinces , afin de délibérer sur l'état présent des affaires , & d'y mettre un certain ordre , autant que les conjonctures le permettoient. La peste faisoit alors beaucoup de ravage à Paris. Quoiqu'il fut contre l'usage que les Etats se tinssent hors du ressort du premier Parlement du Royaume , le Roi jugea néanmoins à propos de les tenir à Roüen. Il s'y rendit le 20. d'Octobre , & fit son entrée dans la ville avec beaucoup d'appareil & de pompe. Le 4. de Novembre l'ouverture de l'assemblée se fit dans la maison Abbaticale de S. Oüen. Le Roi étoit assis sur son trône dans la grande Salle : au-dessous de lui à sa gauche , étoient Henri de Bourbon de Montpensier , Gouverneur de Normandie ; Henri de Savoye duc de Nemours ; le connétable Henri de Monmorenci ; Jean Louis de Nogaret duc d'Espèrnon ; Albert de Gondi duc de Retz ; Jacques Goïon sire de Matignon maréchal de France , & gouverneur de Guienne pour le prince de Condé. Derrière eux étoient les quatre Secrétaires d'Etat , & vis-à-vis , le cardinal Legat , Alexandre de Medicis ; les cardinaux Pierre de Gondi , & Anne d'Escars de Givri , avec un grand nombre d'Evêques. Au-dessous d'eux étoient placés Achille de Harlai & Pierre Seguier , présidens du Parlement de Paris ; Guillaume Daffis président du Parlement de Bourdeaux ; & Pierre du Faur de Saint-Jory Président de celui de Toulouse ; & ensuite les députés des Chambres des Comptes & des Cours des Aides ; quelques Trésoriers de France , quelques Lieutenans généraux de Bailliages , & les Notables des Villes.

Le Roi parla en peu de mots. Il dit qu'il ne les avoit point assemblés , pour leur parler en orateur éloquent , mais en libérateur & en restaurateur de la patrie , qualités plus convenables à un Prince : Que ses Prédécesseurs avoient souvent assemblé les Etats , pour les engager à donner leur

approbation à ce qu'ils avoient résolu , & pour faire exécuter leurs volontés : Que pour lui il avoit jugé à propos de les assembler , pour suivre leurs conseils ; pour rétablir l'ordre dans les affaires , conformément aux avis des trois Ordres du Royaume ; & pour chercher les moyens de fournir aux frais de la guerre , sans fouler le peuple : Qu'il n'étoit pas ordinaire que des Princes d'un âge mûr , après avoir triomphé de leurs ennemis , voulussent dépendre des opinions de leurs sujets , & se laisser en quelque sorte conduire par eux : Que néanmoins il soumettoit volontiers ses lumières aux leurs : Qu'ainsi il les conjuroit tous en général & en particulier , d'avoir égard à la fidélité qu'ils lui devoient , à l'amour de la patrie , & à la gloire du nom François ; & de donner tous leurs soins & toutes leurs attentions , pour décider de concert , sur les moyens convenables de lever des subsides , qui sans être trop onéreux aux peuples, aidassent à soutenir l'Etat, qu'il avoit eu le bonheur de préserver des plus grans périls. Il les pria enfin de se persuader , qu'il s'agissoit également de leur salut & du sien , qui seroient toujours inséparables.

HENRI  
IV.

1596.

Alors Philippe Hurault de Chiverni Chancelier , ayant eu ordre de parler , pour expliquer plus au long les intentions de S. M. exposa dans un discours fort étendu les malheurs des siècles passés , & à quelles extrémités la France avoit été plus d'une fois réduite , par les guerres civiles qui l'avoient déchirée. Il ajouta que le Royaume n'étoit pas encore tranquille , & qu'on alloit peut-être avoir une guerre plus cruelle qu'auparavant, contre un ennemi (1), qui joignant la haine à cette ambition démesurée , que l'on connoissoit , paroissoit devoir être irréconciliable. Mais que S. M. ne doutoit point que les trois Ordres du Royaume , à l'exemple de leurs fidèles & courageux ancêtres , ne fissent des efforts proportionnés à la grandeur du péril. Il leur mit ensuite devant les yeux le courage du Roi : » S. M. dit-il , ayant affronté une infinité de dangers pour le salut de l'Etat , & ne » s'étant jamais ménagée par rapport à ce grand objet , il » est bien juste que ses sujets offrent leurs biens & leurs vies » pour la même cause. «

Le lendemain on forma trois classes des Députés , pour

(1) Philippe II.



HENRI

I V.

1596.

Demandes de  
l'Assemblée.

délibérer chacune en particulier , & faire ensuite part de leurs délibérations à l'assemblée générale. Après un mûr examen , ils dressèrent ce cahier de leurs demandes , qui fut souscrit au commencement de l'année suivante par le duc de Monpensier , le cardinal de Gondi , le duc de Rets , & le maréchal de Matignon. Ce cahier contenoit plusieurs justes demandes : voici celles qui concernoient le Clergé.

Que les Archevêques & Evêques fussent promûs par la voye des élections , conformément aux Canons & aux Saints Decrets : Que s'il ne plaîsoit pas à S. M. pour le present de rétablir les élections , elle voulût bien au moins , dans les nominations qu'elle feroit , observer l'ordonnance des Etats de Blois , tenus 20. ans auparavant : Qu'outre ce qui avoit été réglé alors , on fît des informations sur la religion , la vie , les mœurs , & la capacité des sujets que S. M. voudroit élever à l'Episcopat : Que l'Evêque le plus ancien de la Province , & y résidant , feroit les informations par rapport à celui qu'on destineroit pour le siège Archiepiscopal , & que l'Archevêque , résidant pareillement dans son Diocèse , les feroit par rapport à l'Evêque qu'il s'agiroit de nommer : Que l'Evêque ou Archevêque prendroit à cet effet l'avis de trois chanoines de l'Eglise dont le siège seroit vacant , & qu'ils seroient choisis par le Chapitre : Qu'ensuite le grand Aumônier feroit au Roi le rapport de ces informations , afin que S.M.pût mieux connoître les caractères & les qualités des sujets qu'elle voudroit nommer , & qu'on feroit mention de ces informations dans les lettres que le Roi écriroit au Pape : Qu'afin d'empêcher les fraudes qui pourroient se glisser dans les informations envoyées à Rome , elles fussent toujours conformes à celles des Archevêques & Evêques , & que si elles étoient différentes , il fût permis aux Chapitres des Eglises Cathédrales , de s'opposer à l'exécution des Bulles du Pape , & d'en appeler comme d'abus , suivant la forme reçûe dans le Royaume ; & qu'après avoir interjetté leur appel , ils ne pussent être contraints d'admettre à la prise de possession ces Prélats pourvûs illicitement , jusqu'à ce que l'affaire eût été décidée : Qu'on suivroit la même règle par rapport aux Abbayes , & que ce seroit à l'Evêque diocésain de faire les informations : Que pour remettre l'ordre & la

discipline dans les Monastères de filles, où elle étoit entièrement éteinte, au grand scandale des ames, & à la honte de l'Eglise, on rétablit les élections, puisque les couvents de Religieuses avoient été nommément exceptés dans le Concordat entre François I. & Leon X.

HENRI  
IV.  
1596.

Que pour reformer les abus & corriger les dérèglemens du Clergé, les Metropolitains fussent avertis de tenir dans l'année des Conciles provinciaux, & de les tenir dans la suite de trois en trois ans : Qu'on fît de rigoureuses recherches contre les confidentiaires : Que le Roi par un Edit fît publier, & observer dans tout son Royaume, la Bulle de Sixte V. contre les simoniaques & les confidentiaires : Que pour empêcher la profanation des lieux saints, S. M. défendît à ses troupes de se loger dans les Temples, dans les Chapelles, & dans les Sacrifices des Eglises, ni d'y mettre leurs chevaux ; en décrétant des peines sévères contre les Colonels & Capitaines qui toléreroient ces profanations, quand même ils seroient absens, & en les traitant comme des infracteurs des Edits du Roi.

En faveur de la Noblesse, qui est comme la principale colonne de l'Etat, & qui dans ces dernières guerres avoit presque seule soutenu le Royaume sur le penchant de sa ruine, on demanda que dans le concours des sujets qu'il s'agiroit d'élever aux dignités Ecclésiastiques, les Nobles fussent préférés aux autres : Que les lettres de Noblesse ne fussent accordées qu'à ceux qui s'en seroient rendus dignes par des services importans rendus à l'Etat, & sur-tout par de grandes actions à la guerre : Que les Gentilshommes domiciliés des villes y conserveroient les anciens droits & privilèges de la Noblesse, & seroient exempts des fonctions de gardes & de sentinelles, & d'autres pareilles corvées : Que le Roi auroit dans sa maison le plus grand nombre de Pages qu'il pourroit, & qu'il leur feroit donner une éducation convenable à des Gentilshommes, & capable de les former dans l'exercice des armes.

Qu'on observeroit exactement les Edits concernant les Sénéchaux & Baillis des provinces, qui ne doivent être tirés que de la Noblesse ; & que les sentences des Lieutenans civils & criminels, qui rendent la justice sous eux, seroient



HENRI  
IV.

1596.

prononcées en leur nom : Que les Lieutenans généraux , Procureurs & Avocats du Roi , ne prendroient pas la liberté d'ouvrir les lettres de S. M. lorsque les Sénéchaux ou Baillis feroient sur les lieux , sans leur en avoir parlé auparavant : Que les Roturiers & les hommes de basse naissance , & ceux même qui avoient acheté des lettres de Noblesse , ne pourroient porter le nom des places , châteaux , & Seigneuries qu'ils auroient acquis ; & qu'ils ne pourroient , en quittant leur propre nom , s'enter sur des familles Nobles , dont ils auroient acheté les terres.

Que les anciens réglemens , touchant les levées des soldats dans le Royaume , seroient observés , & que ceux qui auroient atteint l'âge de soixante ans , & ceux qui auroient servi l'espace de vingt ans dans les compagnies de cavalerie du Roi , ou qui auroient eu quelques emplois à la guerre , seroient exempts de la milice : Que dès que les Magistrats , Présidens , Conseillers , & Lieutenans généraux de Baillage , auroient été réduits à l'ancien nombre , comme il avoit été ordonné par les Etats de Blois , leurs charges ne seroient plus venales : Et que si parmi les Nobles il se trouvoit des personnes capables de les remplir , ils seroient préférés aux autres : Que les compagnies ordinaires de cavalerie , dont le Roi est le chef , ne seroient composées que de Gentilshommes.

Que pour rappeler la frugalité & la modestie de nos ancêtres , & diminuer les dépenses que le luxe & l'émulation de la Noblesse faisoient croître de jour en jour , on renouveleroit les anciennes loix somptuaires : Que l'usage de l'or & de l'argent sur les habits , les pierreries , les perles , & les autres choses que le luxe rend précieuses , & dont on se pare à grands frais , seroient absolument défendus : Que l'on observeroit avec exactitude l'ordonnance faite à S. Germain l'an 1587. touchant ce que doivent payer les voyageurs dans toute la France , pour la dépense dans les hôtelleries , & que les juges des lieux y tiendroient la main , faisant toutes les années une juste estimation du prix des denrées : Que l'on fixeroit l'honoraire des Avocats , & le salaire des Procureurs dans les Cours souveraines.

Que le différend entre la Noblesse & le tiers-Etat du Dauphiné , au sujet des privilèges & immunités , ( différend qui

avoit été jugé provisionnellement plusieurs années auparavant par le roi Henri II.) seroit enfin terminé par un arrêt définitif du Conseil d'Etat, ou par tel autre Tribunal que le Roi jugeroit à propos de choisir ; parce que cette contestation faisoit naître des inimitiés & des discussions funestes à la Province & à tout le Royaume, étant causée que plusieurs habitants du Dauphiné se retiroient dans les Etats du duc de Savoye.

---

HENRI  
IV.  
1596.

Le Roi fut en même tems supplié de vouloir bien, pour le soulagement du peuple, examiner l'état de ses finances. Lorsque l'on eut supputé les revenus d'un Royaume épuisé par de si longues guerres, on trouva qu'ils montoient à neuf millions huit cens mille écus d'or, dont cinq millions étoient employés pour l'entretien de la maison du Roi, pour les frais de la guerre, & pour les autres dépenses auxquelles le Roi étoit obligé. Le reste étoit destiné à payer les gages des Officiers de judicature, & des autres Officiers du Roi dans toute l'étendue du Royaume, les rentes considérables constituées sur les Aides, & plusieurs autres dettes de l'Etat.

On proposa ensuite des regles & des moyens qu'on crut efficaces, pour empêcher que les finances du Roi ne fussent pillées, comme elles avoient coûtume de l'être. On ordonna que pendant l'espace de deux années, les procès commencés au sujet des rentes sur les Aides, entre les vendeurs & acquereurs, ou entre les cohéritiers, fussent sursis ; en sorte néanmoins que les droits, contrats & hypothèques n'en souffrissent aucun préjudice, & qu'on donnât sur cela un Edit qui seroit enregistré dans toutes les Cours souveraines : Que le Roi ne payât aucunes pensions, ni aucunes sommes extraordinaires, jusqu'à ce que les dettes & toutes les charges de l'Etat, qui seroient déduites dans un édit au commencement de l'année, fussent entièrement acquittées : Que les juges Royaux ne pussent s'attacher au service des Princes, des Seigneurs particuliers, des Gouverneurs de Provinces, ou des Communautés, ni recevoir d'eux aucun honoraire ; & en cas de contravention, qu'ils fussent privés de leurs charges, comme s'en étant rendus indignes.

Que l'Edit de 1577. au sujet de la Monnoye fût observé ; & parce qu'un grand nombre de mauvaises pièces de



**HENRI** monnoye, telles que les sols, avoient cours dans le public ;  
**IV.** ayant été frappées de l'autorité particulière des Gouver-  
**1596.** neurs, ( ce qui faisoit beaucoup de tort au peuple, ) on de-  
 manda qu'il fût enjoint aux directeurs des Monnoyes, de ne  
 plus frapper de pareilles pièces. On demanda encore que les  
 étoffes d'or & de soye de la fabrique des étrangers, ne pus-  
 sent entrer dans le Royaume : Que les ouvriers étrangers fus-  
 sent invités à venir s'établir en France, & qu'on leur accor-  
 dât au bout de trois ans les mêmes privilèges dont jouissoient  
 les ouvriers regnicoles : Que les impositions faites quelques  
 années auparavant pour les chemins & les levées, ( imposi-  
 tions que les guerres avoient empêché d'exiger, ) seroient  
 encore surfisées, de peur de mettre obstacle au cours des paye-  
 mens ordinaires.

Que pour le soulagement des peuples du Languedoc, les  
 Etats de cette Province ne s'assembleroient que de trois en  
 trois ans : Qu'il y eût des Commissaires nommés au sujet des  
 édits enregistrés dans les Cours depuis vingt ans, en faveur  
 des Suisses ; parce qu'il étoit constant que la plus grande par-  
 tie des sommes destinées pour le payement des troupes auxi-  
 liaires, si utiles au Royaume, avoit été détournée par les  
 courtisans.

Que les Gouverneurs de provinces, de places, & de châ-  
 teaux, fussent réduits à un certain nombre, & qu'il ne leur  
 fût plus désormais permis de fortifier aucun lieu sans un ordre  
 exprés de S. M. Que l'on indiquât une assemblée dans trois  
 ans, où l'on commettrait des hommes d'une probité recon-  
 nue, pour rechercher ceux qui auroient contrevenu à ces ar-  
 ticles ; & que dès que les affaires de S. M. le pourroient per-  
 mettre, on convoquât les Etats Généraux. On fit encore  
 plusieurs autres propositions au sujet des Tailles personnel-  
 les, que les roturiers payoient dans plusieurs Provinces du  
 Royaume, & des Tailles réelles qui étoient imposées sur les  
 terres, & que l'on percevoit dans d'autres Provinces. On  
 parla de restreindre la multitude énorme des juges & des  
 autres Officiers du Roi, & de réduire leurs gages. On parla  
 aussi des charges des Trésoriers de France & de leurs devoirs ;  
 des domaines du Roi, aliénés pour la plûpart par des con-  
 tracts frauduleux ; des subsides ordinaires, dont la cour des  
 Aides

Aides connoît ; enfin des salines de Guienne & de Languedoc , qui rapportent tous les ans au Roi des sommes très-considérables.

Dans cette assemblée , il fut question , entre le Chancelier & les députés des Cours souveraines , du conflit de juridiction ; & on convint que dans toutes les affaires dont la connoissance appartiendrait aux Baillis , ou à ses Lieutenans , l'appel qui en seroit interjetté , seroit dévolu aux Cours souveraines , à l'exclusion du Conseil privé du Roi. On parla aussi de plusieurs édits & déclarations du Roi enregistrés dans les Cours ; mais ni ces derniers articles , ni plusieurs autres aussi salutaires , dressés dans cette assemblée , n'eurent aucune exécution.

Rien n'est plus onereux au peuple , & ne trouble plus le repos des familles , que ces combats des Tribunaux , & ce pouvoir attribué aux Maîtres des Requêtes , & aux Conseillers d'Etat , dont le nombre s'est si extraordinairement accru depuis trente ans ; pouvoir , qui donne atteinte aux arrêts des Cours souveraines , & rend leurs jugemens incertains , au préjudice de la sûreté publique. Il n'y a personne qui ne voye cet abus , & qui n'en gémissent : cependant toutes les plaintes faites à ce sujet , ( plaintes fréquentes , ) n'ont aucun effet , & sont toujours éludées , par ceux même qui connoissent le mieux combien elles sont justes.

Tandis que le Roi étoit à Rouen , on fit la cérémonie du bâton d'une fille que le Roi avoit eue de Gabrielle d'Etrées. Le duc de Monpensier & les autres Seigneurs , avec toute leur suite , assistèrent à cette cérémonie au milieu d'une foule de peuple , qui remplissoit les rues. Tous les ambassadeurs des Princes étrangers , qui étoient alors à la suite de la Cour , furent invités de s'y trouver. Les personnes sensées blâmèrent cette pompe éclatante pour une fille bâtarde , & dirent qu'au moins la cérémonie n'eût pas dû se faire en présence du Legat & des députés des Provinces.

Ce fut aussi en ce tems-là que Charlotte Catherine de la Trimouille , veuve du Prince Henri de Condé mort à Saint-Jean d'Angeli en Saintonge , en 1588. le 4. de Mars , & mère de Henri II. prince de Condé , né après la mort de son père , ( le Roi l'avoit fait venir à la Cour l'année précédente , )

HENRI  
IV.

1596.

Cérémonies  
du Bâton  
d'une fille na-  
turelle du  
Roi.

Procès de  
Charlotte de  
la Trimouille  
accusée d'a-  
voir empoi-  
sonné le P. de  
Condé son  
mari.



**HENRI** abjura la Religion nouvelle à Rouen, & embrassa la Religion Romaine. Le Legat du Pape fit la cérémonie de la réconciliation, quoique le cardinal de Gondi, comme évêque de Paris, prétendît que c'étoit à lui de la faire. Après la cérémonie, le Legat donna à la Princesse un repas magnifique, auquel les Princes & les Seigneurs de la Cour furent invités.

**I V.**

**1596.**

Cette Princesse n'avoit jugé à propos de changer de Religion que longtems après son arrivée à la Cour ; parce qu'après la mort de son mari, ayant été accusée d'en avoir été l'auteur, ayant été même condamnée par des juges incompetens, elle vouloit, avant de faire profession de la Religion Catholique, ( ce qu'elle avoit résolu depuis longtems, ) être déchargée de cette accusation & déclarée innocente, par un arrêt du Parlement de Paris, auquel le Roi avoit renvoyé cette affaire : Elle craignoit avec raison qu'on ne la soupçonnât d'avoir plutôt cherché à se rendre, par ce changement, ses juges favorables, que d'avoir fait cette démarche par la persuasion où elle étoit, que son abjuration étoit utile & même nécessaire à son salut.

Il y avoit huit ans qu'étant détenue prisonnière en Saintonge, par l'ordre des commissaires nommés par les Protestans pour juger de cette affaire, elle avoit interjetté appel au Parlement de Paris, qui par un arrêt du 6. de Mai 1588. s'attribua à lui seul la connoissance de cette cause ; défendit aux juges de Saintonge, & à tous autres, d'en connoître ; ordonna que toutes les pièces & procédures contre la Princesse, seroient déposées au Greffe de la Cour, & que cet arrêt seroit signifié aux juges. L'arrêt fut publié par des Huissiers royaux, à Niort & à Saintes, villes voisines de S. Jean d'Angeli, & dans lesquelles il y avoit alors une garnison pour le Roi. Comme il y auroit eu du danger de faire la même chose à S. Jean d'Angeli, on se contenta d'afficher l'arrêt aux portes de la ville.

Le neuvième d'Août de la même année, il intervint un autre arrêt du Parlement, pour ordonner qu'une copie de la requête présentée par la Princesse, seroit délivrée à François de Conti, & à Charle de Soissons, frères du feu prince de Condé ; & il leur fut fait défense de poursuivre cette affaire devant tout autre Tribunal, que le Parlement de Paris.

Comme les juges de Saintonge firent peu de cas du premier arrêt, & que loin d'y obéir, ils continuèrent d'instruire l'affaire, & rendirent même une sentence, le Parlement les décréta de prise de corps, ordonnant que leurs biens seroient saisis & mis en sequestre, jusqu'à ce qu'ils se fussent présentés à la Cour, pour rendre compte de leur conduite. Il fut ordonné aussi que ce dernier arrêt seroit affiché comme le premier.

Cependant les juges de Saintonge accordèrent un sursis de la sentence, par laquelle ils avoient ordonné que la Princesse subiroit un interrogatoire; & ils ordonnèrent que la sentence ne seroit exécutée qu'après ses couches. La Princesse ayant mis au monde un fils, les juges se repentirent de leur procédure, & de leur jugement; & l'action demeura suspendue. Mais l'année suivante le cardinal Charles de Vendôme, autre frère du feu prince de Condé, présenta à Tours une requête au Roi, pour demander que S. M. évoquât à sa personne l'affaire de l'empoisonnement dont la Princesse étoit accusée: Qu'elle interdît à tous autres juges la connoissance de cette cause: Qu'elle nommât des commissaires pour faire l'enquête, ordonnant que toutes les procédures faites jusqu'alors, & toutes les pièces du procès, lui seroient envoyées; & qu'elle nommât des juges pour terminer enfin cette affaire.

Le Roi, conformément à la requête, donna le 12. de Mai un arrêt, sur le rapport de Jacques Auguste de Thou. On cessa ensuite de parler de ce procès, jusqu'à ce que longtems après, les frères & les cousins de la Princesse présentèrent au Roi une requête. Le Roi qui étoit alors à Dijon, c'est-à-dire, en 1595. renvoya toute cette affaire au Parlement de Paris. On fit donc venir de S. Jean d'Angeli toute la procédure avec la sentence des juges; & l'on fit assigner les princes de Conti & de Soissons. Ces Princes n'ayant point comparu, le Parlement, sur les conclusions du Procureur général, déclara toutes les procédures faites contre la princesse de Condé, par les juges de Saintonge, nulles & de nul effet, comme contraires à l'autorité du Roi & du Parlement; avec défense à toutes personnes de quelque rang & de quelque qualité qu'elles fussent, de pouvoir jamais s'en prévaloir, ni en faire



**HENRI** usage. Il fut ordonné de plus le 26. d'Avril, qu'avant de pro-  
**IV.** céder à absoudre la Princesse, conformément à sa demande,  
**1596.** le prince de Conti & le comte de Soissons seroient encore as-  
 signés, pour produire leurs moyens contre elle.

Les Princes n'ayant point comparu, & ayant décliné la juridiction du Parlement, & fait demander par leurs Procureurs, que le Roi en personne & les Pairs de France jugeassent cette affaire, la Princesse demanda sur ces entrefaites, que toutes les procédures que le Parlement avoit cassées, & tous les actes qu'il avoit déclaré nuls, fussent supprimés & éteints, de peur que ces actes, qui ne fournissoient aucunes preuves, ne donnassent dans la suite lieu à la calomnie. Le Parlement ordonna donc le 28. de May, que toutes les procédures faites contre la Princesse à S. Jean d'Angeli & ailleurs, seroient supprimées; & le même jour elles furent jettées au feu par le Greffier criminel, en présence d'Achille de Harlai premier Président, & d'Edouard de Molé rapporteur de l'affaire.

Charlotte de la Trimouille est déclarée innocente par arrêt du Parlement de Paris.

Le prince de Conti & le comte de Soissons en furent extrêmement piqués. Ils ne comparurent point; mais ils écrivirent à chacun des juges en particulier, pour leur faire sçavoir qu'ils vouloient que leurs Procureurs protestassent en leur nom. Leurs Procureurs ayant été entendus, & le tout ayant été communiqué au Procureur général du Roi, la Cour déclara enfin le 24. de Juillet, Charlotte Catherine de la Trimouille, veuve du prince de Condé, innocente du crime dont elle étoit accusée.

Les Princes ses beaux-frères prétendirent, que l'affaire avoit été jugée avec trop de précipitation, & chargèrent leurs Procureurs de mettre leur protestation au Greffe, & d'en demander acte au Greffier: celui-ci l'ayant refusé, & leur ayant dit de voir à ce sujet le premier Président de Harlai, ils allèrent trouver ce Magistrat. Harlai leur répondit avec beaucoup de sagesse, & leur dit, que dans cette affaire, tout s'étoit passé selon les règles: Qu'il étoit contraire à l'usage, de recevoir des protestations contre les arrêts des Cours souveraines: Que personne n'étoit plus intéressé que les Princes du sang, à maintenir l'autorité des jugemens de ces Tribunaux: Qu'après avoir été plusieurs fois sommés de

comparoître , ils avoient toujours refusé de le faire : Que le Parlement avoit donc ordonné , que sans avoir égard à leur déclinatoire , on continuât d'instruire le procès ; ce qui leur avoit été signifié : Qu'en conséquence des premiers arrêts , on avoit rendu le dernier , par lequel la Princesse de Condé avoit été entièrement déchargée : Que ses parties n'avoient administré contre elle aucunes preuves ; & que c'étoit un axiome de droit , que *l'accusateur ne prouvant point , l'accusé est absous* : Qu'on avoit suivi cette règle dans le procès du prince Louis de Condé leur père , & depuis peu dans l'affaire de François de Monmorenci , & que personne ne s'étoit avisé de protester contre les arrêts du Parlement , qui les avoient renvoyés absous : Que les beaux-frères de la Princesse agiroient contre toutes les règles de la prudence , s'ils prétendoient infirmer l'autorité du dernier arrêt de la Cour : Qu'ils devoient prendre garde de nuire au jeune Prince leur neveu , en voulant venger mal à propos la mort de leur frère. Telle fut la réponse que le premier Président fit aux Procureurs des Princes ; & il ne fut plus depuis question de cette affaire. La princesse de Condé obtint dans la suite des Lettres patentes du Roi , pour faire enregistrer dans toutes les autres cours du Royaume l'arrêt du Parlement de Paris rendu en sa faveur : ce qui fut exécuté , sans que les frères du prince de Condé fissent aucune protestation.

HENRI  
IV.

1596.

Deux autres  
Arrêts célè-  
bres.

Je ne dois pas omettre de parler ici de deux autres jugemens célèbres. Le premier , auquel présida Gille de Rians , avec Jean le Maître , fut rendu contre Jean Flavien chanoine de Sens , en faveur des droits de la Jurisdiction Royale. Ce chanoine avoit un procès contre Jean Miete archidiacre de la même Eglise , à qui il avoit dit des injures atroces , & qu'il avoit ignominieusement fait mettre en prison. L'Archidiacre eut recours au juge Royal. Le Chanoine prétendit que par cette démarche il étoit formellement excommunié ; & que le concile de Trente avoit expressément défendu , sous peine d'encourir les censures , que les Ecclésiastiques plaussent les uns contre les autres , ailleurs que devant le Tribunal du juge d'Eglise. Le Lieutenant criminel de Sens ne laissa pas de rendre une sentence contre Flavien , & quoique celui-ci eut décliné sa jurisdiction , il ordonna qu'en sa présence , & en



**HENRI** celle du Rapporteur & de l'archidiacre Miete, il feroit excusé dans le lieu où s'assemble le Chapitre, & se retracteroit  
**IV.** de ce qu'il avoit dit contre son confrère. Flavien interjeta  
**1596.** appel au Parlement : l'affaire ayant été communiquée au Procureur général, sur ses conclusions la sentence fut confirmée par un arrêt, qui ordonna, qu'en présence du Lieutenant civil, du Lieutenant criminel, de quatre Conseillers du Présidial, du Procureur & de l'Avocat du Roi, & de tous les Chanoines, Flavien se présenteroit dans le lieu du Chapitre, de bout, tête nue, devant Miete qui feroit assis, & que ledit Flavien déclareroit que c'étoit témérairement, par erreur, & contre le respect dû à la Justice, qu'il avoit dit & écrit, que Miete étoit excommunié de droit, pour avoir eu recours au juge Royal : Qu'il reconnoissoit que cette proposition étoit fausse, erronée, & contraire aux saints Décrets, & aux édits du Roi : Qu'après cela son écrit seroit lacéré en sa présence.

L'autre jugement fut rendu, au sujet de François de la Ramée, qui se disoit fils de Charle IX. & d'Elisabeth d'Autriche. Il prétendoit que la reine Catherine mère du Roi, l'avoit fait exposer, & qu'il avoit été élevé en Poitou chez un Gentilhomme de cette Province, nommé Gille de la Ramée, dont il avoit pris le nom. S'étant ensuite retiré dans le Vermandois, il s'étoit tenu caché pendant quelque tems, chez un laboureur, nommé Jean Foissier. Pour en imposer d'avantage, il prétendoit avoir des révélations, & le laboureur assùroit aussi en avoir de tems en tems. On découvrit dans la suite, que quelques Seigneurs touchés de sa triste situation, lui avoient fourni de l'argent, & lui avoient accordé leur protection. Déjà on parloit en divers lieux de ce prétendu fils de Charle IX. & plusieurs personnes crédules étoient prévenuës en sa faveur. Comme par la supposition de ce fils de Charle IX. il sembloit qu'on cherchât à exciter dans l'Etat de nouveaux troubles, Pierre d'Amours conseiller au Parlement, qui avoit été envoyé par le Roi dans le Vermandois peu de tems après la paix, pour régler les affaires de cette Province, fit arrêter la Ramée & Foissier. Le premier fut condamné à mort à Rheims, comme coupable de leze-Majesté Divine & humaine ; à avouer publiquement son

imposture, & à en demander pardon à Dieu & au Roi. Foissier fut condamné à faire le même aveu, & à assister au supplice de la Ramée. L'un & l'autre ayant appelé au Parlement, la sentence fut confirmée, sous les mêmes Présidens dont j'ai parlé; & de plus, il fut ordonné, que le corps de la Ramée, après avoir subi le supplice, seroit jetté dans le feu, pour y être consumé. Cet Arrêt fut rendu à Paris le 8. de Mars.

Sur la fin de l'année, il arriva dans cette ville un triste accident. Le pont aux mûniers, bâti au bout du pont au Change, depuis longtems sembloit menacer ruine, étant ébranlé par le mouvement continuel des moulins. Malgré ce danger, on ne laissoit pas de passer tous les jours sur ce pont, qui enfin la veille de la fête de S. Thomas, vers le soir, tomba tout-à-coup. Il périt en cette occasion cent quarante personnes, tant de ceux qui passoient sur le pont, que de ceux qui travailloient dans les moulins. Par une faveur de Dieu très-singulière, lorsqu'on travailloit à retirer les décombres, on trouva un homme respirant encore sous les ruines, qui avoient formé sur sa tête une espèce de voute.

Il mourut cette année un grand nombre de gens de lettres. Le premier fut François Tolet, natif de Cordouë, ville d'Andalousie, lieu célèbre par la naissance des deux Senèques. Il étoit d'une condition fort basse, qu'il sçut relever par les belles qualités de son ame, & par la culture de son esprit. Il s'acquit une si grande réputation dans l'Université de Salamanque, que quoique très-jeune, il y obtint une chaire de Philosophie, qui ne s'accorde d'ordinaire qu'à des hommes d'un âge mûr. S'étant ensuite entièrement tourné du côté de la piété, il entra dans la société des Jésuites, qui étoit alors très-florissante en Espagne, & sur-tout à Salamanque. Il fut appelé à Rome par les supérieurs, & après y avoir été durant quelques années Recteur du collège des Jésuites, il succéda à Benoît Palmio, & à Alphonse Salmeron, dans l'emploi de prédicateur du Pape Pie V. Comme il avoit beaucoup d'habileté pour les affaires, il fut nommé pour accompagner le cardinal Jean François Commendon Legat en Allemagne, qui étoit chargé de proposer à l'Empereur Maximilien, & à Sigismond Auguste roi de Pologne, une ligue

HENRI  
IV.  
1596.

Chûte du  
pont aux mû-  
niers à Paris.

Mort de plu-  
sieurs hom-  
mes de let-  
tres.  
François  
Tolet.



**HENRI** contre le Turc. Il fit voir dans cette négociation autant de sagesse & de prudence, qu'on avoit jusqu'alors remarqué en lui de sçavoir & de piété. Il fut dans la suite employé par **IV.** Gregoire XIII. dans les affaires les plus importantes. Sous **1596.** Sixte V. il s'appliqua à revoir & à corriger les livres de la Bible. Enfin Clement VIII. lui donna le chapeau de Cardinal, & c'est le premier Jesuite qui ait été honoré de la Pourpre Romaine. L'an 1593. il employa tous ses soins pour hâter la réconciliation du roi Henri avec le S. Siège, comme nous l'avons dit. Il mourut enfin cette année le 14. de Septembre dans le palais du Vatican, âgé d'un peu plus de 74. ans. Son corps fut inhumé dans l'église de Sainte Marie Majeure. Les Chanoines de cette Eglise, auxquels il avoit legué par son testament une somme d'argent destinée à de pieux usages, lui élevèrent un tombeau de marbre. Il a écrit plusieurs ouvrages, entr'autres des commentaires sur Aristote, sur S. Jean, sur S. Luc, & sur l'Epître aux Romains. Ses sermons, qui ont été recueillis, n'ont point encore vû le jour.

Angelio de  
Barga.

Avant le cardinal Tolet, mourut à Pise, le dernier jour de Février de cette année, Pierre Angelio de Barga, âgé de 78. ans. Il nâquit dans un château de la Toscane, & passa sa jeunesse à voyager dans la Grece & dans l'Asie. Il enseigna ensuite les belles lettres dans le célèbre collège de Pise, pendant plusieurs années; & puis entra dans la maison du cardinal Ferdinand de Medicis. Il a principalement excellé dans la Poësie, & entre tous les ouvrages de ce beau génie, on vante sur-tout sa *Cynegetique* (1), & sa *Syriade*. Il laissa une fille nommée Virginie, qui fit inhumer son père dans le tombeau de la Noble maison des Bocca, avec la permission de Joseph Bocca, dans le cemetiere de la grande Eglise.

Frederic  
Silburge.

Je ne dois pas oublier Frederic Silburge, né à Wetter au pais de Hesse, près de Marpurgh. Il a publié plusieurs ouvrages des Anciens, sur-tout des Grecs, dont quelques-uns avoient déjà été imprimés; mais qu'il a revûs & enrichis de variantes, de notes, & de tables. Il en a aussi donné quelques-uns, qui n'avoient jamais paru. Les soins infinis que lui coûtoient ces éditions, lui ont mérité l'estime de tous les gens de lettres, & la reconnoissance de la postérité; d'autant

(1) Poëme sur les chiens de chasse.

plus estimable , que dans ce travail si utile , si louable , & si pénible , il parut mépriser les louanges des hommes. Il mourut à Heidelberg le 15. de Février , n'étant pas encore fort âgé , mais épuisé par le travail. Il fut inhumé dans l'église de S. Pierre d'Heidelberg.

HENRI  
IV.  
1596.

Cette année , arriva aussi la mort de Jean Douza , ou de Doeze , fils de Jean Douza homme de lettres qui se distingua au siège de Lyon. Ce jeune homme , qui avoit un esprit supérieur , un sçavoir peu ordinaire , & une douceur de mœurs admirable , au retour d'un long voyage , vint faire naufrage au port , & mourut âgé de 24. ans.

Nicolas  
Vignier.

Nicolas Vignier mourut à Paris , dans les fêtes de Pâques. Il étoit né à Bar-sur-Seine en Champagne , l'an 1530. d'une famille médiocre , son père étant Procureur fiscal de cette ville. Ayant perdu tout son bien par le malheur des guerres civiles , il fut obligé de sortir de son pays , & exerça quelque tems la Médecine dans les cours des princes d'Allemagne. Il n'étoit pas seulement très-habile dans cette science , & dans toutes les parties de la Philosophie , il étoit encore très-versé dans la connoissance de l'Histoire & de la Chronologie ; & avant qu'Onufre Panvini (1) , & Charle Sigonius eussent publié leurs ouvrages chronologiques , il avoit travaillé comme eux , mais avec des opinions différentes , à éclaircir l'Histoire Romaine. Ces deux auteurs l'ayant prevenu , il s'abstint par modestie de mettre son ouvrage au jour , & se contenta de publier en langue vulgaire un commentaire sur les fastes de Rome , où il discutoit certains points contestés par les Anciens. Il composa encore plusieurs autres écrits sur l'Histoire , & sur-tout une excellente chronologie. Lorsque les troubles de la France eurent été apaisés , il fut rappelé dans sa patrie , après une longue absence , & le Roi l'honora d'une pension considérable. Etant venu à Paris , il y fit imprimer cette chronologie , dont je viens de parler ; ouvrage où l'auteur examine , discute , démêle , & fixe , avec autant de discernement que de sagacité , les véritables époques du monde depuis sa naissance , l'établissement des Empires , leurs révolutions , & leur décadence ; avec l'origine des peuples divers , & des familles

(1) Ou Panvinio.



**HENRI** illustres. Il composa une Histoire ecclésiastique , à laquelle il ne put mettre la dernière main : ouvrage posthume , que ses deux fils Jean & Nicolas ont publié après la mort.

**I 596.** Après avoir parlé de ce fameux écrivain , je ferai mention du célèbre Jean Bodin , né en Anjou. Dans sa première jeunesse , si l'on en croit quelques-uns qui l'assurent comme une chose certaine , il porta l'habit de Carme , & fut ensuite relevé de ses vœux , comme les ayant fait avant l'âge compétent. Délivré du froc , il s'appliqua beaucoup à l'étude. Après s'être rendu très-habile dans les langues , il se porta par son vaste génie vers toutes les sciences , & se proposa de ne rien ignorer. D'abord il exerça la profession d'avocat au Parlement de Paris ; mais ennuyé de ce metier , où l'on a toujours , pour ainsi dire , les armes à la main , il s'adonna tout entier à composer des ouvrages de littérature. Il s'essaya d'abord sur les *Cynegetiques* d'Oppien , qu'il traduisit en Latin avec beaucoup d'élégance & de goût , & qu'il orna d'un très-sçavant commentaire , qui fit connoître sa capacité & ses talens pour les belles-lettres. Bientôt il se proposa des objets plus considérables. Après avoir mis au jour une méthode pour l'Histoire , & des dissertations contre Malétroit , au sujet de la Monnoie , il publia enfin en François son grand ouvrage intitulé *la République de Bodin* ; livre qui en faisant connoître la vaste & profonde érudition de l'auteur , fait voir aussi , au sentiment des personnes de bon sens , beaucoup de vanité & d'ostentation ; défaut assez ordinaire à ceux de son pays. Peu de tems après il publia aussi en François sa *Demonomanie* ; matière qui avoit été jusqu'alors traitée par plusieurs autres auteurs , mais sur laquelle Bodin a écrit avec plus de netteté & de justesse que tout autre , en refutant presque toujours les sentimens de Wier. Ce livre l'a fait soupçonner de Magie. Pendant qu'il composoit ces ouvrages , il eut souvent l'honneur d'être admis dans les entretiens secrets & familiers , que Henri III. se plaisoit d'avoir avec les sçavans , & il s'y fit toujours distinguer. Car il avoit , comme l'on dit , son esprit en argent comptant ; & sa memoire heureuse & fidèle lui fournissoit toujours une infinité de choses curieuses , sur toutes les matières qu'on proposoit.

La jalousie de certaines personnes , qui avoient du pouvoir

à la Cour, lui ayant fait perdre les bonnes grâces du Roi, il entra au service de François duc d'Alençon, que les Etats des Provinces-Unies choisirent dans la suite pour leur Souverain. Son rare sçavoir, & sur-tout la connoissance qu'il avoit des affaires étrangères, lui procurèrent un rang distingué dans la maison de ce Prince, qu'il suivit en Flandre, & dans le voyage qu'il fit en Angleterre. Après la mort du duc d'Alençon, il fut pourvû de la charge de Lieutenant général du présidial de Laon, où il alla s'établir, & où il exerça cette Magistrature avec une grande réputation de probité, jusqu'à l'année 1588. Quoique Bodin eût autrefois goûté les opinions nouvelles sur la Religion, & qu'il passât même alors pour n'être pas fort éloigné de la doctrine des Protestans, néanmoins, comme tout étoit en confusion dans le Royaume, il jugea à propos d'entrer, comme bien d'autres, dans le parti de la Ligue. S'étant déclaré contre le Roi Henri III. & contre son legitime successeur, il publia à ce sujet des écrits, qui le déshonorent aujourd'hui; mais qui furent alors reçus avec applaudissement par les Ligueurs, & répandus de tous côtés. Il expia sa faute en quelque sorte, en augurant mal du succès de la Ligue: car il prédit l'année & le mois que la paix, qu'on ne prévoyoit pas alors, seroit conclue; & l'événement justifia sa prédiction. Après avoir publié son *Theatre de la nature*, ouvrage où il rappelle à leurs véritables principes toutes les causes & tous les effets de la nature, il mourut en quelque sorte, comme le cygne qui meurt en chantant, & finit au commencement de Mai de cette année, une vie aussi agitée, que laborieuse, étant âgé de plus de 70. ans.

Lambert Daneau d'Orleans mourut cette année à Castres en Languedoc, où il étoit venu, après avoir quitté Orthez ville de Bearn, où il enseignoit. Nous lui joindrons Anuce Foez natif de Mets, qui après s'être rendu très-habile dans les langues Latine & Grecque, & avoit fait son cours de Philosophie à Paris, y étudia en Medecine, & prit le bonnet de Docteur. Il retourna ensuite dans son pays, où il exerça durant quarante ans la Medecine, avec une grande réputation d'habileté. Les princes de Lorraine l'appellèrent souvent pour le consulter; mais sa passion pour la liberté & pour l'étude, l'empêcha de s'attacher à eux. Le premier de ses

---

HENRI  
I V.  
1596.

Daneau.

Foez.



ouvrages , qu'il publia à l'âge de 30. ans , fut une traduction Latine accompagnée de commentaires , du second livre d'Hippocrate *sur les maladies vulgaires*. Puis il mit au jour sa *Pharmacopée*. Ayant ensuite donné au Public le livre de l'économie d'Hippocrate , ou le *Nomenclateur* , il fut prié par ceux qui cultivoient la Medecine en France , en Allemagne , & en Italie , de faire une traduction entière de toutes les œuvres de cet ancien & illustre Medecin : on étoit persuadé qu'après avoir donné une si grande preuve de sa capacité , dans la traduction du *Nomenclateur* , personne n'étoit plus capable d'exécuter cette entreprise , où Jérôme Mercurial , qui avoit depuis peu publié une traduction de tous les écrits d'Hippocrate , n'avoit pas réussi. Foez entreprit donc cet ouvrage pénible : Après avoir collationné la plupart des éditions & des anciens manuscrits , il traduisit entièrement Hippocrate , avec une grande exactitude , & l'orna de sçavans commentaires. C'est ainsi que la France , qui l'a toujours emporté sur toutes les autres nations , par rapport à la Medecine , surpassa encore les Allemands & les Italiens , par rapport à l'édition des ouvrages du prince des Medecins. Après tant de travaux si utiles à la république , il mourut dans sa patrie le 25. de Septembre âgé de 68. ans.

Florent  
Chrétien.

Dans le même mois mourut à l'âge de 56. ans , Quintus Septimius Florens Christianus ( ou Florent Chrétien. ) Il étoit fils de Guillaume , gentilhomme Breton , premier medecin du Roi Henri II. & qui étoit fort habile dans les belles-lettres , comme il le fit voir par sa traduction d'Ocellus Lucanus. Florent Chrétien fut appelé Quintus Septimius , parce qu'il étoit le cinquième fils de Guillaume , & qu'il étoit né au mois de Septembre. Il sçavoit fort bien le Latin & le Grec , & l'on peut comparer aux ouvrages des Anciens les beaux vers qu'il a composés dans ces deux langues. Il avoit l'esprit élevé & noble. Sa plume , qui ne fut jamais ni servile ni venale , comme celle de tant d'autres , parut toujours l'interprète de ses pensées & de ses sentimens , & jamais l'instrument d'une basse complaisance. Il se montra quelquefois un peu caustique ; mais sa critique causa moins de chagrin à ceux qui en étoient l'objet , qu'elle ne les porta à rechercher son amitié. Pierre Ronfard , qui dans ce siècle a porté la Poësie

au plus haut degré , & Gui du Faur de Pibrac , dont j'ai souvent parlé avec éloge dans cette Histoire , ayant été finement censurés par Florent , regardèrent dans la suite comme un grand honneur l'amitié & les loüanges de ce bel esprit. Il fut un des précepteurs du roi Henri IV. qui régne aujourd'hui si heureusement. Ayant quitté la ville d'Orleans , où il s'étoit distingué dans quelques emplois militaires , il alla s'établir à Vendôme. Cette ville ayant été prise par les Ligueurs , Florent fut fait prisonnier ; mais son illustre & généreux disciple lui procura bientôt la liberté , en payant libéralement sa rançon. La plupart de ses écrits sont en Latin & en Grec. Il a aussi écrit en François quelques ouvrages , dont Claude son fils est aujourd'hui dépositaire , & qui seront un jour publiés , pour la satisfaction des sçavans & des beaux-esprits.

---

HENRI  
IV.

1596.

A cet illustre écrivain , avec qui j'étois lié d'amitié , & qui m'a fait l'honneur de m'adresser quelques-uns de ses ouvrages ; monumens éternels de son rare génie , je joindrai un autre ami , dont je ne cesserai jamais de pleurer la mort. Je parle du célèbre Pierre Pithou , natif de Troye en Champagne , & sorti d'une famille noble de basse Normandie. Lorsque je me rappelle sa probité exacte , la pureté de ses mœurs , sa pitié sincère , son esprit admirable , sa profonde capacité dans les sciences qu'il embrassa ( & personne n'en embrassa plus que lui ; ) lorsque je me représente son jugement solide & dégagé de toutes passions , soit par rapport aux choses qui le concernoient , soit par rapport aux affaires d'autrui , je ne puis m'empêcher de le considérer comme un des plus grands hommes de notre siècle. Il préféra toujours l'intérêt du Public au soin de ses propres affaires ; passant sa vie dans les Bibliothèques , pour tirer de la poussière & de l'oubli les écrits des Anciens , & en procurer des éditions exactes ; exhortant , excitant , & aidant même à faire la même chose , ceux qu'il en jugeoit capables ; en sorte qu'il ne perdoit jamais de vûe le progrès des sciences , & l'utilité de la république des lettres. Sur la fin de sa vie il publia les fragmens historiques de Saint-Hilaire , & les fables de Phedre affranchi d'Auguste.

Pierre  
Pithou.

Je ne ferai point difficulté de répéter les éloges , qui lui ont



HENRI  
IV.  
1596.

été donnés par le célèbre Nicolas le Fevre son intime ami. Il possédoit tous les auteurs Grecs & Latins, sans en excepter aucun, de la même manière qu'on possède un seul livre, qu'on a beaucoup lû : il les avoit lûs tous, les avoit collationnés avec les anciens manuscrits, & les avoit, pour ainsi dire, tous dans sa tête. Comme un homme connoît ordinairement les affaires particulières de sa maison, Pithou connoissoit de même l'histoire de France, & celle de toutes les autres nations, l'origine des peuples, les diverses époques, les révolutions, les successions des familles, les guerres, les traités des nations étrangères, entre elles ou avec nous, leurs exploits, leurs loix, leurs mœurs, enfin les coutumes des Provinces, & de chaque ville en particulier.

Il avoit acquis toutes ces connoissances par un travail assidu & infatigable dès sa plus tendre jeunesse ; feuilletant sans cesse les livres imprimés, fouillant dans toutes les Bibliothèques ; consultant les archives du Roi, des Parlemens, des Chambres des Comptes, des Villes & des Monastères ; transcrivant même de sa propre main une grande partie des chartres : enfin il étoit parvenu à un si haut degré d'érudition & de capacité, par rapport au Droit Romain, qu'on pouvoit dire de lui & du célèbre Cujas, sous lequel il avoit étudié, que comme le maître empêcha que le disciple ne fût le premier jurisconsulte de l'Univers, le disciple empêcha aussi que le maître ne fût le seul (1).

Si chaque genre, où Pithou excelloit, eût suffi pour faire un grand homme, que doit-on penser de celui qui possédoit au même degré un si grand nombre de sciences ? Mais toutes ces connoissances profondes n'étoient rien, en comparaison des talens & des qualités naturelles de son esprit formé par une lecture assidue des meilleurs auteurs de l'antiquité, de son discernement, de son goût exquis, de sa haute prudence par rapport aux choses de la vie ; de la justesse de ses décisions à l'égard des affaires du Barreau, & enfin de ses sublimes lumières par rapport à la politique ; jugeant sainement des résolutions qu'il falloit prendre ; prévoyant les événemens, & trouvant des ressources dans les circonstances les

(1) C'est une pensée de S. Jérôme, dans le parallèle de Demosthène & de Cicéron.

plus fâcheuses. Car quoiqu'il ait toujours fui les postes éclatans, qu'il ait constamment refusé les dignités qui lui furent offertes, & qu'il n'ait brillé dans le monde que par son mérite; plein d'un amour extrême & d'un zèle ardent pour sa patrie, il donnoit volontiers des conseils à ceux qui tenoient le timon du gouvernement; il les excitoit, & les engageoit à prendre de sages mesures; il leur mettoit devant les yeux ce qui avoit été utilement pratiqué par les anciens, dans de pareilles conjonctures, & leur fournissoit souvent des moyens victorieux, que la pénétration & la solidité de son esprit lui suggéroient naturellement. Les Ministres d'Etat ne formoient aucune entreprise de conséquence sans le consulter; en sorte que quoiqu'il ne fût que simple particulier, il sembloit être chargé de l'administration des affaires publiques, & sans Magistrature, être le juge perpétuel & universel de toutes les affaires. Sa candeur & sa constante probité, lui avoient acquis la réputation, non seulement d'un sage Jurisconsulte, mais d'un très-bon citoyen, & d'un parfaitement honnête-homme.

Outre un grand nombre d'ouvrages anciens, ensevelis dans les ténèbres, qu'il a mis au jour, & plusieurs autres qui avoient paru, mais dont il a procuré des éditions plus correctes, il a laissé en mourant une docte & ample collection des Conciles de l'Eglise Gallicane, que son frère François Pithou, homme très-sçavant, est chargé de donner au Public. Pierre Pithou mourut le 1. de Novembre, jour auquel il étoit né, âgé de 57. ans, à Nogent sur Seine, où il s'étoit retiré, à cause d'une maladie contagieuse qui régnoit à Troye pendant cet automne. Ce fut ce même jour 14. ans auparavant, que mourut mon père, pour qui ce grand homme avoit une sincère amitié, qu'il lui a, pour ainsi dire, continuée, en m'honorant d'une amitié pareille. Dès que j'appris la mort de cet illustre ami, pour qui je n'avois rien de caché, à qui je faisois part de mes études, & souvent de mes pensées au sujet de la République, je me sentis entièrement découragé pour la continuation de mon Histoire, & j'aurois absolument abandonné un travail, qu'il m'avoit conseillé d'entreprendre pour l'utilité du Public, si privé de son secours, sur lequel seul je me fondois d'abord, je ne m'en étois

---

HENRI  
I V.  
1596.



HENRI

IV.

1596.

Suite des  
affaires des  
Païs-bas.

ensuite procuré d'autres , qui m'ont heureusement aidé à fournir ma carrière.

Il est tems de reprendre le fil de cette Histoire , & de raconter ce qui se passa dans les Païs-bas le reste de cette année. Le cardinal Albert , après la prise de Calais & d'Ardres , & après que la Fere eut été reprise par le Roi , s'étoit retiré à Gand , où abandonnant le dessein d'assiéger Ostende , siège que les Etats de la province de Flandre le pressoient de faire , il tint conseil avec les Généraux touchant les opérations de la campagne. Il s'agissoit d'assiéger quatre villes , Breda , Bergh Op-Zoom , Gertrudenberg , & Hulst. On s'arrêta enfin à cette dernière place , & on envoya pour l'observer , Nicolas Basta Albanois , Officier très-expérimenté , qui ayant trouvé beaucoup de difficultés dans cette expédition , apporta les raisons suivantes , pour dissuader de l'entreprendre. Il dit que Hulst étoit tout environné de marais , & d'une eau navigable , & qu'il étoit comme impossible d'approcher le canon de cette place : Que ce seroit en vain qu'on tenteroit de remonter le fleuve : Que dans le tems de la marée le danger seroit très-grand , parce qu'il y avoit des Forts le long des Digues , d'où il seroit aisé aux ennemis de foudroyer ceux qui entreprendroient de transporter le canon : Que d'ailleurs il y avoit dans la place trois mille hommes de garnison , & qu'il étoit impossible d'empêcher les secours d'y entrer : Qu'on devoit faire une particulière attention à cette circonstance , dans tous les sièges qu'on entreprenoit : Que le duc de Parme avoit depuis peu fait sur cela une triste expérience dans le siège de Lillo ; & que ceux qui conduisoient cette guerre , avoient depuis recommandé d'être toujours très-précautionnés à cet égard. Il ajouta que le roi de France , irrité de la perte de Calais & d'Ardres , lié d'ailleurs très-étroitement avec les Confédérés , ne manqueroit aucune occasion de nuire à l'armée du roi d'Espagne , & que si ses troupes venoient l'attaquer par derrière , lorsqu'elle seroit campée entre les marais & la ville , il étoit vrai-semblable que le danger seroit fort grand : Que supposé que le Roi Très-Chrétien ne secourût point la place , il tenteroit infailliblement de reprendre Ardres & Calais , & que cela lui seroit d'autant plus aisé , qu'ils ne pourroient y envoyer du secours :

Qu'il

Qu'il étoit donc d'avis , qu'une entreprise si périlleuse & si remplie de difficultés , fût abandonnée pour le présent ; & que pour s'opposer aux courses des garnisons dans la Flandre & dans le Brabant, outre les Forts d'Autriche & de Fuentes , on en élevât encore un autre entre Hulst & Axel , & qu'on y mît une forte garnison.

HENRI  
IV.  
1596.

Malgré ces rémontrances , les Etats ayant fait instance , pour former le siège de Hulst , on ne se contenta point du rapport de Basta , & on envoya encore , pour observer la place , Christien de Savigny de Rosne , avec deux Colonels nommés Claude de la Bourlote & Alfonse de Mendoze : sur leur rapport le siège fut résolu. Mais afin de tenir la chose plus secrète, de Rosne rappella les troupes, & marcha du côté d'Anvers , comme s'il eût eu dessein d'assiéger Breda ; il passa ensuite l'Escaut , avec sept mille hommes de pié & toute sa cavalerie le 6. de Juillet.

Le prince d'Orange voyant cette marche des ennemis , craignit pour Breda ; & ramassant des troupes de tous côtés , tirant même des soldats de la garnison de Hulst , il les mit sur des bateaux préparés à cet effet , & les envoya du côté de Breda. Mais il s'aperçut bientôt de son erreur , lorsqu'il vit que les troupes ennemies étoient rappelées du côté de Hoochstrate, jusqu'où de Rosne s'étoit avancé, & qu'elles alloient à Anvers par l'ordre du cardinal Albert , afin de se rendre dans le país de Waës. Ce país , qui est très-fertile , a l'Escaut au Septentrion & au Levant , la mer au Couchant , & la Moëre, qui baigne les murs d'Axel, au Midi : cette riviere se joint par le moyen d'un canal avec la Durme , qui se jette dans l'Escaut , entre Dendermonde & Rupelmonde. Le país de Waës forme une espèce de peninsule , dont la principale ville est Hulst , place entourée de bonnes murailles , & ensuite Axel , Rouchout , & Assenede , villes fort peuplées ; mais sans murailles. Audessus de Hulst coule une petite riviere , dont la source est dans un village nommé Chieldrech , & qui après avoir passé le long de la ville , se détourne vers le Couchant , & va se perdre dans la mer de Zélande. L'eau que l'on détourne de cette petite riviere , ( ce qui est fort ordinaire en ces país-là , ) forme un canal qui conduit à Axel , & qu'on appelle aujourd'hui le nouveau Canal. La même



**HENRI** petite rivière fournit de l'eau à un second canal, dont le cours est presque entièrement opposé à celui du premier, & qui vers le Levant se jette dans l'Escaut à son embouchure, appelée communément la Honte. Les Confédérés s'étant rendus maîtres de la place cinq années auparavant, y élevèrent des digues & des Forts, & inondèrent le pais bas des environs, afin que la garnison sortant de tems en tems de ce lieu inaccessible, sur des bateaux préparés à ce dessein, pût faire impunément des courses dans les contrées circonvoisines.

**I V.**  
**1596.**

C'est pour s'opposer à ces courses, que les Forts d'Autriche & de Fuentes avoient été bâtis derrière une digue, au-dessous du canal qui coule du côté du Levant, & qui se décharge dans l'Escaut. Au de-là du canal sur la gauche, sont deux autres Forts, élevés par le prince d'Orange, pour les opposer aux Forts d'Autriche & de Fuentes. Le premier s'appelle le Fort de Moer (1), l'autre qui est à la droite, s'appelle le Fort de la Rape. Pour rendre les passages encore plus difficiles, on jugea à propos, entre ces deux Forts, d'en bâtir un troisième; en sorte que les troupes d'Espagne ne pouvoient arriver à Hulst sans passer au milieu de ces trois Forts.

**Siège de  
Hulst.**

La Bourlote fut chargé de faire les approches de la place. Ce Capitaine ayant pris avec lui quatre cens Espagnols d'élite, huit cens Allemands, & autant de Flamands, arriva à l'entrée de la nuit au Fort de Fuentes, étant guidé par le sieur de la Biche, ci-devant Intendant de l'armée, & alors Gouverneur du pais de Waës. La Bourlote mit ses soldats sur six bateaux, qu'il eut bien de la peine à faire transporter à force de bras à travers ces gouffres marécageux, jusqu'au canal qui est au milieu. Etant arrivé près du troisième Fort, dont j'ai parlé ci-dessus, la garnison fit une sortie & l'attaqua; mais ayant été repoussée & contrainte de se retirer dans le Fort de la Rape, qui étoit peu éloigné, la Bourlote se rendit maître de celui qu'ils avoient abandonné. Il employa toute la nuit à le fortifier à la hâte; & y mit une forte garnison, avec des munitions de guerre & de bouche, qu'il avoit eu soin d'apporter; en sorte que ce Fort devint comme un magasin pour ses troupes.

Le lendemain, à la pointe du jour, il les rangea en bataille,

(1) C'est-à-dire le Fort du Marais.

pour intimider les garnisons des Forts de la Rape & de Moër, qui étoient à sa droite & à sa gauche. Il avoit bien moins à craindre de ces deux Forts, que de la ville de Hulst, qui étoit devant lui, & qui ne cessoit de le canonner. Il chargea donc le colonel Teschlinghen de former de ce côté-là un retranchement en forme de demi-lune. Pendant ce tems-là le cardinal Albert eut soin de faire filer des troupes vers Hulst. Il avoit eu auparavant la précaution de satisfaire les Italiens, qui étoient en garnison à Tillemont, en leur faisant compter la somme de trois cens trente mille écus d'or. Ce fut Jean Jérôme Doria, qui les fit rentrer dans leur devoir; ce qui excita la jalousie du comte Belgioioso, qui avoit jusqu'alors fait son possible pour les apaiser.

Un détachement de trois cens hommes du régiment Napolitain du marquis de Trevico, & d'autant d'Espagnols, se posta d'abord près du Fort de Moër, & ils commencèrent par rompre une levée qui forme la communication de ce Fort avec la ville. La garnison de Hulst ayant fait alors une sortie sur les Allemans, & celle du Fort de Moër les ayant en même tems attaqués en flanc; épuisés du travail de la nuit, & leurs retranchemens n'étant point encore achevés, ils ne se crurent pas en état de résister, & s'enfuirent; ce qui jeta l'épouvante parmi le reste des assiégeans. Le colonel Teschlinghen, qui couroit çà & là, pour encourager ses soldats de la voix & de la main, & les engager à faire ferme, fut tué avec le petit nombre de ceux qui eurent le courage de ne le point abandonner: cet Officier fut fort regretté, & le cardinal Albert lui fit faire des funérailles magnifiques à Anvers.

Le colonel Teschlinghen étant mort, il ne restoit plus que le seul la Bourlote, qui voyant tous ses soldats se débander & quitter leurs postes, sans que ni ses prières, ni ses menaces pussent rien sur eux, fit battre la retraite, & ramena prudemment ses troupes vers le Fort du milieu, dont il étoit le maître. Là, quoiqu'il fût canoné de tous côtés, il vint à bout de dissiper la terreur de ses soldats, qu'il exhorta à le suivre, & à préférer le danger d'une mort incertaine, à la perte certaine de leur honneur, s'ils l'abandonnoient. Alors ayant pris un sponton, & s'étant mis à la tête de ses gens, il donna sur un gros des ennemis, qui n'étoient pas

---

HENRI  
IV.

1596.



**HENRI** encore arrivés jusqu'au fossé du Fort ; & après un combat opiniâtre , où la vie & l'honneur étoient également compromis , il vint à bout de les mettre en fuite. Il périt ce jour-là cent hommes de part & d'autre. Pottey & Nivelst , qui étoient sortis de la ville , enseignes déployées , pour favoriser la retraite de leurs gens , ayant donné avec trop d'ardeur sur les Allemands , furent faits prisonniers. La Bourlote , qui observoit de loin ce qui se passoit , rappella ses troupes , & fit aussitôt fortifier à la hâte le Fort , qu'il comptoit peu auparavant de pouvoir conserver.

IV.

1596.

Le prince d'Orange piqué d'avoir été trompé par le cardinal Albert , entra dans le país de Waës , par un endroit appelé la Campene , & ayant mis ses troupes sur des bateaux , il les fit entrer avec lui dans la ville. Après avoir donné ses ordres , & le commandement de la place à Ebrard comte de Solms , son proche parent , & y avoir laissé une garnison de trois mille hommes , il s'en alla à Samberg , au-dessous du Fort de la Rape , pour y observer les événemens.

D'un autre côté , Rosne ayant passé l'Escaut avec le corps de son armée , marcha à grands pas vers Hulst ; & comme la mer s'étoit retirée , il passa sans peine le canal à gué. Aussitôt il fit entrer dans la péninsule de Waës deux régimens Espagnols d'Antoine de Zuniga , & de Louis de Velasco , & un régiment Flamand commandé par Antoine Coquille ; la nuit suivante , on fit passer le reste du régiment de Trevico , & celui d'Augustin de Mexia. L'armée d'Espagne étoit composée en tout de huit mille hommes d'élite , sans compter la cavalerie.

Les assiégés se voyant investis plutôt qu'ils ne s'y étoient attendus , & comprenant qu'il leur étoit impossible désormais de chasser les ennemis par la force , eurent recours à d'autres moyens. Ils coupèrent les digues , & par ce moyen ils tâchèrent de faire entrer les eaux de la mer dans la campagne des environs , que la chaleur de l'été avoit desséchée , afin que les ennemis ne pussent trouver d'eau douce. Mais les digues ayant été réparées sur le champ , le projet des assiégés fut sans effet. Les assiégeans élevèrent alors un autre Fort , loin d'une portée de canon de celui dont ils s'étoient emparés , près du Poldre de S. Paul , entre des jardins , & sur une

élévation. Le reste de l'armée ayant été posté en différens endroits , le cardinal Albert se logea avec la plus grande partie de la cavalerie près de S. Nicolas.

HENRI  
IV.

1596.

Les Royalistes devoient prendre d'abord le Fort de Moër ; sans cela ils auroient perdu leur tems à ce siège , parce que tant que ce Fort , & celui de Nassau bâti entre Axel & Hulst , auroient été en la puissance des Confédérés , non seulement ils eussent eu bien de la peine à avoir des vivres , mais il leur auroit encore été très-difficile de transporter leur canon , & leurs autres instrumens de guerre. Ils tournèrent donc tous leurs efforts de ce côté-là , n'ayant rien à craindre , ni de la part des Anglois , dont les forces étoient alors employées à l'expédition de Cadix , ni de la part du Roi de France , qui étoit alors dans les provinces du milieu de son Royaume.

Sur ces entrefaites , la nuit du dix de Juillet , les soldats de la garnison ayant mis leurs chemises par dessus leurs habits , firent une sortie , & livrèrent un combat très-vif. Ils furent repoussés par les assiégeans , & contraints de rentrer dans la ville : mais d'autres troupes fraîches étant sorties aussitôt , le combat recommença , & après une perte égale de part & d'autre , les deux partis se retirèrent. La Bourlote avoit élevé en trois jours un retranchement sur une hauteur , & ayant employé 600. hommes à cet ouvrage , il l'avoit rendu très-fort. Cependant on étoit fort en peine , sur le moyen de transporter le canon : l'eau du canal étant extrêmement basse , on ne croyoit pas le pouvoir mettre sur des bateaux. Mais on trouva enfin une manière , qui réussit contre l'opinion des assiégés , & contre l'espérance même des assiégeans. On construisit des pontons fort plats , capables néanmoins de contenir & de porter des choses fort pesantes. On transporta d'abord trois canons , qui à force de bras furent conduits à l'endroit destiné pour dresser la batterie : on en tira en passant trois autres du Fort dont on s'étoit rendu maître , & l'on braqua ces six canons contre le Fort de Moër. Cette batterie mit d'abord en pièces les affûts de deux canons qui étoient dans ce Fort ; en sorte qu'ils ne furent plus dans la suite en état de servir. On fit encore approcher plusieurs autres canons , qu'on avoit transportés de même sur ces pontons dont je viens de parler.



**HENRI** Ceux qui défendoient le Fort de Moër , au nombre de  
**IV.** cent quarante , avoient coupé la digue dans le milieu , &  
**1596.** avoient fortifié une hauteur en dehors de la place. La Bour-  
 lote voyant qu'il y avoit beaucoup de danger à vouloir la  
 forcer , eut recours à la ruse. Le 18. de Juillet sur le soir , il  
 envoya deux compagnies d'Italiens commandées par Ottavio  
 Spina , & par Latino Florido des comtes de Prata , Officiers  
 très braves , avec ordre d'attaquer la hauteur. En même  
 tems la mer s'étant retirée , & ayant laissé la campagne à sec ,  
 il donna ordre à cent piquiers Allemands , conduits par Jérôme  
 Saibante , de s'avancer vers la contrescarpe du Fort , &  
 d'attaquer ceux qui la défendoient. On combattit des deux  
 côtés avec beaucoup de chaleur ; le Lieutenant de Justin de  
 Nassau d'un côté , & de l'autre Latino Florido furent dan-  
 gereusement blessés. Les assiégeans s'étant enfin emparés de  
 la hauteur , ceux qui défendoient la contrescarpe du Fort ,  
 furent contraints de céder.

Les assiégeans étant maîtres de la digue , la coupèrent  
 entre la ville & le fort , afin d'interrompre la communica-  
 tion. Ils dressèrent alors leurs batteries , qui n'eurent pas  
 de peine à renverser des fortifications , qui n'étoient que de  
 terre sèche , & dont les ruines pouvoient servir comme de  
 degrés pour monter à l'assaut. Déjà les pontons étoient jet-  
 tés , & Marcello Galeotto avec les compagnies de Florido ,  
 voyant la brèche ouverte , se préparoit à donner l'assaut ,  
 lorsque les assiégés n'ayant aucune espérance de secours ,  
 commencèrent à perdre courage , & se rendirent sans atten-  
 dre qu'on les y forçât. Ils sortirent de la place avec leurs ar-  
 mes , enseignes déployées. Le comte de Solms fut très-irrité  
 de leur lâcheté , & peu s'en fallut qu'il ne fît punir Bœuvry  
 gouverneur de la place ; mais il dit , pour s'excuser , qu'il  
 l'avoit rendu malgré lui , & qu'il y avoit été contraint par  
 ses soldats mutinés , accusant principalement ceux de Frise.

La veille de cette action , les deux compagnies des deux  
 frères Roix , & celles de Dubois & de Donck , étant sorties  
 de Berghe , où elles étoient en garnison , entrèrent par la  
 presqu'île dans la Campene , surprirent environ trois cens  
 Espagnols qu'on avoit envoyés au fourage , & après avoir  
 brûlé trois moulins , pour nuire à l'armée des Royalistes ,

elles s'en retournèrent. Comme la disette de toutes choses augmentoit tous les jours dans le camp, les Chefs crurent devoir hâter le siège. Ils envoyèrent donc au-delà de Hulst, entre le Fort de Nassau & Axel, Alfonse de Mendoze avec son régiment, cinq cens Allemans & autant de Flamans, avec ordre de se loger & de se fortifier sur la digue, & d'empêcher la communication d'Axel avec Hulst. Les canons de la ville & du Fort de Nassau, qui tirèrent sur les troupes, rendirent l'exécution de cette entreprise très-périlleuse. Enfin on commença à ferrer la ville de fort près, & on assigna un poste particulier à chaque Colonel.

HENRI  
IV.  
1596.

La Bourlote & le marquis de Trevico, gardoient la digue de Moër avec des régimens Flamans & Napolitains, & avec la compagnie d'Alfonse de Ribera, & cent cinquante Espagnols d'élite, tirés des citadelles d'Anvers & de Gand : ils avoient derrière eux un régiment Allemand, destiné à la garde des vivres, de l'artillerie, & de toutes les machines de guerre. Au-dessous du canal, près du Fort de Fuentes, étoit un régiment de Francomtois commandé par de Grise, avec un détachement de plusieurs soldats, tirés des autres corps. Les deux régimens Espagnols de Velasco & de Zuniga, étoient logés au Septentrion, près du Poldre de S. Paul. Les bords de l'ancien canal étoient occupés par Antoine Coquielle, par le comte de Bucquoi, & par le régiment de Mexia, que commandoit Jérôme de Monroy, en l'absence du Colonel.

Cependant les assiégés faisoient un feu continuel sur les ennemis. Le comte de Solms qui, pour remplir tous les devoirs de sa charge, s'exposoit beaucoup, ayant été blessé à la cuisse, fut contraint de se retirer, & de se faire transporter dans sa maison. Le colonel Jean Piron, à qui le Comte avoit donné le commandement d'une brigade, composée du régiment de Jean d'Egmond, de celui de Nassau, dont Tac-  
ketinck étoit Lieutenant colonel, & de celui de Dorp amiral de Ziriczée (1), fit creuser trois galeries sous le rempart, d'où il faisoit souvent des sorties sur les assiégeans. Le 23.

(1) Ziriczée est une petite ville de Zélande dans l'île de Schowen. Les François gagnèrent près de cette ville une grande bataille contre les Flamans en 1304.



HENRI  
IV.  
1596.

de Juillet, les assiégés en firent une très-vigoureuse, près du retranchement du marquis de Trevico ; & en furent quelque tems les maîtres, après avoir fait prisonnier le capitaine Dominique Spingardello. Les soldats de la garnison du Fort de Nassau firent ensuite une sortie & enclo-tierent un canon, après avoir tué environ soixante Espagnols.

Sur la fin de Juillet, les assiégés ayant reçu la nouvelle du succès de l'entreprise des Anglois sur la ville de Cadix, firent plusieurs décharges de leur artillerie en signe de réjouissance. Mais un accident fit bientôt cesser ces marques de joye. Piron reçut une blessure sur le rempart. C'étoit sur cet Officier que le comte de Solms blessé lui-même, comme je l'ai déjà dit, se reposoit, comptant beaucoup sur son habileté & sur sa prudence. On l'emporta hors de la place, pour panser sa playe, & Dorp fut mis en sa place.

Cependant de Rosne fit pousser la tranchée jusqu'à la porte des Beguines, & on se rendit maître du fossé de ce côté-là : mais les assiégés minèrent cet endroit, afin de pouvoir faire sauter les ennemis, s'ils venoient à s'emparer de la porte. Ils firent en même tems un fossé en dedans, en forme de croissant, pour arrêter les assiégeans. De Rosne ayant tout disposé pour l'assaut, fit battre la place pendant deux jours sans discontinuer. Le Général étoit sous une tente, que les soldats du régiment de Velasco avoient dressée avec trop peu de précaution, par rapport à leurs retranchemens, & qui étoit entièrement exposée au feu des ennemis. Comme il y donnoit ses ordres aux Colonels & aux Capitaines, leur prescrivant à chacun ce qu'ils devoient faire, il reçut dans la tête un coup d'arquebuse, dont il mourut sur le champ, regretté unanimement de toutes les troupes de différentes nations, qui composoient l'armée d'Espagne. Il étoit de l'illustre maison de Savigny en Lorraine. Ayant été élevé en France, il avoit épousé la fille de Jacques d'Anglure vicomte d'Estange, & son unique héritière. Dans le tems des troubles de la France, il s'attacha au duc d'Alençon, & le suivit dans les Païs-bas. Après la mort de ce Prince, il s'en retourna en Lorraine. Voyant le roi d'Espagne l'arbitre de la France, & comme le maître souverain de ce Royaume, il se livra entièrement au parti des Espagnols. Il fut très-aimé du duc de Parme,

&c

De Rosne  
est tué. Son  
portrait,

& ensuite de Pierre Ernest comte de Mansfeld , du comte de Fuentes , & du cardinal Albert , qui le considéroient à cause de son habileté dans le métier de la guerre. Il avoit beaucoup de présence d'esprit pour se tirer des affaires les plus difficiles. On admiroit la sagacité avec laquelle il pénétrait les desseins des ennemis ; & de l'aveu même des Espagnols , toujours envieux de la gloire des étrangers , il fut le plus habile homme de son siècle , pour les campemens & pour les sièges. Par ses conseils & suivant ses vûes , le duc de Parme en France , le comte de Fuentes & le cardinal Albert dans les Païs-bas , firent de très-belles actions , & après sa mort ne firent plus rien de considérable. Mais ces grands talens étoient joints à de grands défauts. Il étoit artificieux , fourbe , brouillon , perfide , ne gardant sa foi que suivant les intérêts , bravant toutes les règles de l'équité & de la bienfiance ; négligeant ses propres affaires , prodigue du bien d'autrui ; regardant la paix comme un mal , & les calamités publiques comme un bien ; enfin ne se faisant des amis qu'autant qu'il y trouvoit son compte , ou son plaisir.

HENRI

IV.

1596.

Si un tel homme fut regretté de ceux qui connoissoient son caractère , ce ne fut que par rapport aux services qu'il étoit capable de rendre à la guerre. Le cardinal Albert lui fit rendre de grands honneurs après sa mort , & lui fit faire à Bruxelles des obsèques magnifiques & dignes d'un Prince. On assigna à sa veuve une pension de quatre mille écus d'or , avec une somme de trente mille , pour payer les dettes qu'il avoit contractées. Par cette marque de libéralité & de reconnoissance , on voulut engager ses enfans au service d'Espagne , & par l'espérance d'une pareille grace , inviter les autres à s'attacher constamment à cette Couronne.

Après la perte d'un si grand Général , les autres Chefs de l'armée ne perdirent rien de leur courage & de leur ardeur. Le cardinal Albert , étant venu à S. Nicolas près du Fort de Fuentes , voulut que le même jour on donnât l'assaut , pour lequel Rosne avoit fait tout préparer. Velasco , après un combat très-vif , se rendit maître de l'angle d'un bastion , s'y logea , & s'y fortifia. Le marquis de Trevico , en l'absence de la Bourlote qui étoit blessé , n'eut pas de son côté le même succès ; il fut repoussé vigoureusement par la Corde



HENRI

IV.

1596.

Lieutenant du capitaine Potey , & ne put se loger qu'au pié du bastion qu'il attaquoit. Cependant il fit miner cet endroit avec tant de diligence , que deux jours après , ayant fait sauter l'angle avec vingt soldats qui le defendoient , il vint enfin à bout de faire son logement sur le bastion. Les assiégés ayant aussitôt fait une mine en dedans , il périt un grand nombre de Napolitains , qui néanmoins demeurèrent à la fin maîtres du bastion.

Le 13. d'Août on combattit très-vigoureusement de part & d'autre : la garnison du fort de Nassau ayant fait une sortie sur les Espagnols , Louis Manrique , avec Ottavio Spina & Ottavien de Tomasi , périrent dans cette occasion. Latino Florido y fut blessé dangereusement d'un coup d'arquebuse ; mais il guérit dans la suite. Cependant on travailloit avec ardeur du côté des assiégeans. On fit des saignées pour faire écouler l'eau du fossé : ensuite on dressa une batterie de cinq canons dans le quartier du marquis de Trevico , une de huit dans celui de Coquielle colonel des Wallons , & une de sept dans celui de Velasco , & dans d'autres endroits encore. Ces canons furent braqués contre le fossé , pour soutenir le soldat lorsqu'il monteroit à la brèche. Enfin l'assaut général ayant été ordonné pour le 16. d'Août , le cardinal Albert , après un violent combat , envoya un trompette aux assiégés pour les sommer de se rendre , en leur proposant des conditions honorables. Mais le comte de Solms les rejetta avec hauteur , & répondit au trompette , que les Espagnols n'avoient qu'à faire tout ce qui leur plairoit ; que pour lui il étoit résolu de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité.

Alors les assiégeans envoyèrent visiter la brèche. On rapporta que la montée étoit fort difficile ; qu'il restoit encore beaucoup d'eau dans le fossé ; que la garnison pleine d'ardeur & de courage paroissoit disposée à une vigoureuse résistance ; qu'elle sçavoit se garantir adroitement des boulets de canon , en se retirant à propos lorsqu'elle voyoit qu'on y mettoit le feu , & en reparoissant tout à coup sur le rempart après la décharge. La chose ayant donc été agitée dans le Conseil de guerre , de l'avis de Camille Caracciolo prince d'Avellino , qui appuya le rapport qu'on avoit fait , Albert jugea à propos

de différer encore l'assaut, voyant le péril où il exposeroit ses troupes, & qu'il avoit déjà perdu plus de deux mille hommes depuis le commencement du siège. Il se contenta d'ordonner d'approcher le canon plus près de la place, & d'abattre le reste des creneaux des murailles, afin que lorsque les soldats monteroient à l'assaut, les assiégés ne pussent aisément tirer sur eux.

Le Cardinal jugeant que si le siège duroit encore, il seroit nécessaire de couper la communication d'Axel avec Hulst, pour empêcher les secours d'entrer dans la place, s'avança de ce côté-là, dans la vûe de marquer un lieu avantageux pour y bâtir un Fort. Mais dans le même tems le marquis de Trevico vint lui dire, que les assiégés demandoient à parlementer. Le comte de Solms ayant donné en ôtage Ernest Casimir de Nassau, & Jean d'Egmond, on envoya dans la ville le marquis de Trevico & le comte de Sore, pour traiter des conditions. Voici les articles dont on convint le 18. d'Août

Que le comte de Solms, avec tous les Officiers & soldats de la garnison, sortiroient de la place, enseignes déployées, tambours battans, mèches allumées, & balles en bouche, & seroient conduits en lieu de sûreté, sur des chariots qui leur seroient fournis, s'ils vouloient aller par terre : Que le comte seroit obligé de rendre avec Hulst, le Fort de Nassau : Que le régiment de Trevico demeureroit sur la brèche, sans pouvoir aller plus loin, jusqu'à ce que tous les soldats de la garnison fussent sortis, & qu'en attendant, le marquis de Trevico & le comte de Sore demeureroient en ôtage : Que les prisonniers faits de part & d'autre pendant le cours du siège, & qui n'étoient pas encore convenus du prix de leur rançon, seroient mis en liberté : Que les bourgeois auroient la permission de se retirer où ils voudroient avec tous leurs effets, sans pouvoir être inquiétés, & auroient la liberté de vendre dans l'année leurs biens meubles & immeubles, ou de pouvoir en retenir la possession après cette année revuë, & en confier l'administration à ceux à qui ils donneroient leur procuration à cet effet, à condition toutefois qu'ils établissent leurs domiciles dans des lieux qui seroient neutres : Que ceux qui voudroient rester dans la ville, y auroient

HENRI  
IV.

1596.

Prise de  
Hulst.



**HENRI** toute sorte de liberté , & jouïroient paisiblement de leur bien  
**IV.** pourvû qu'ils n'offensassent personne , & qu'ils gardassent la  
**1596.** fidélité qu'ils devoient au Roi : Qu'on promettoit d'oublier  
 le passé , & que l'on ne feroit à ce sujet de la peine à qui que  
 ce fût : Que l'on conserveroit à la ville les privilèges & exemp-  
 tions dont elle avoit jouï jusqu'alors : Que les exilés , & ceux  
 qui pour quelque cause que ce fût , étoient sortis de la ville ,  
 feroient censés compris dans ces articles , & qu'il leur seroit  
 permis de revenir chez eux.

Le comte de Solms ayant jugé qu'il étoit plus commode  
 & plus sûr, pour lui & pour la garnison , d'être transporté par  
 eau , l'exécution du traité fut différée de deux jours. Dès  
 que le Comte fut arrivé en Hollande , les esprits partagés au  
 sujet de la perte de Hulst répandirent de tous côtés des dis-  
 cours bien différens. Les uns accusoient le Comte de s'être  
 trop hâté de rendre la place , & de s'être prêté trop aisément  
 aux desirs de ses soldats : les autres vantoient la prudence &  
 l'habileté de ce Capitaine , qui avoit fait durer le siège au-  
 tant qu'il lui avoit été possible , & qui après avoir fait les plus  
 belles actions , pour la défense de la place , n'avoit pas voulu  
 attendre jusqu'à l'extrémité , de peur d'être contraint d'im-  
 plorer la clémence du vainqueur : Qu'au reste il avoit plutôt  
 dicté les articles de la capitulation , qu'il ne les avoit accep-  
 tés , & qu'il avoit eu l'habileté de sauver les vieilles troupes ,  
 qui étoient à ses ordres.

Il est certain que les Espagnols en jugèrent ainsi , & qu'ils  
 convinrent unanimement qu'il avoit rempli tous les devoirs  
 d'un grand capitaine ; ce qui fut même exprimé dans la ca-  
 pitulation. La conquête de cette petite place coûta plus au  
 cardinal Albert , que n'avoit coûté la prise de Calais & d'Ar-  
 dres , qui avoit fait tant de bruit ; & il n'auroit pas été à  
 souhaiter pour les Espagnols , de réussir à ce prix dans toutes  
 leurs autres expéditions. On donna le gouvernement de Hulst  
 à la Biche , avec une bonne garnison , pour s'opposer aux  
 courses de ceux d'Axel. Ce nouveau Gouverneur commença  
 par réparer les ruines de la place , & par rétablir les digues.

Après le succès de cette fameuse expédition , le cardinal  
 Albert retourna à Anvers , où il fut reçu avec une espèce de  
 pompe triomphale , pour célébrer l'heureux succès de son

Les Espa-  
 gnols sont  
 battus par  
 Biron.

entreprise. Ensuite on distribua les soldats dans les garnisons, & une partie de la cavalerie fut envoyée dans le païs de Luxembourg. Le chevalier de Melzi fut envoyé avec ses soldats dans le païs de Gueldres ; d'autres furent destinés pour l'Artois, avec ordre de se joindre à Marc Ria, marquis de Varambon. Biron étoit resté sur la frontière avec environ trois cens cavaliers d'élite, qui ne cessoient de harceler les ennemis par leurs excursions, & qui s'étoient emparés d'Imbercourt. Varambon irrité de se voir insulté par une poignée d'hommes, lui qui avoit à ses ordres six cens cavaliers, rencontra Biron au commencement de Septembre, près de S. Pol, lorsqu'il venoit du village de S. André. Quoique Biron eût laissé derrière lui Jean-Baptiste Severoli, il commença l'action, n'ayant avec lui que soixante cavaliers. Le combat contre le comte de Montecuculli, qui conduisoit l'avant-garde, fut douteux pendant quelque tems. Mais le reste de notre cavalerie étant enfin arrivé, toute celle des ennemis fut mise en fuite, & la victoire fut complète. Le comte Jean Jacque Belgioioso, qui avoit tenu ferme jusqu'à la fin, voyant toute l'armée en déroute, & se sentant blessé, prit enfin la fuite comme les autres. Les ennemis perdirent dans cette occasion deux cens hommes tant tués que prisonniers. Varambon & Montecuculli furent pris & conduits à Rouen, où le Roi étoit alors. Ils donnèrent ensuite des sommes considérables pour leur rançon. On trouva sur Varambon des lettres qui faisoient foi d'une conspiration contre le Roi. Cet Officier s'excusa, en disant qu'il n'avoit aucune connoissance de ce qu'on lui écrivoit. Il ne fut pas pour cela traité plus durement ; & ayant payé la somme de soixante mille florins, il fut mis en liberté.

S. Pol fut pris & pillé. Les païsans qui s'étoient retirés dans les Eglises & dans les tours, & qui s'y étoient défendus, pour s'exempter de payer les sommes auxquelles ils avoient été taxés, furent maltraités & punis de différentes manières. Le cardinal Albert avoit mis Charle de Croy duc d'Arschot à la place du marquis de Varambon. Arschot étant arrivé à Arras, pour s'opposer aux François, qui faisoient des courses aux environs de Bapaume, de Courcelles, & de Binvilliers, rangea ses troupes en bataille derrière la ville. Les nôtres,



**HENRI** après avoir brûlé & pillé , s'en retournèrent avec leur butin ;  
**I V.** & étant revenus trois jours après , firent le dégât autour  
**1596.** d'Aire , de Betune , & des ruines de Terouenne. Ensuite s'é-  
 tant ralliés & mis en ordre de bataille dans la plaine d'Azin-  
 court , ils amenèrent leur butin sans être pourluivis. Cepen-  
 dant d'Arſchot ayant pris huit cens hommes du régiment de  
 la Bourlote , partit d'Arras & alla camper près de S. Pol.  
 Biron ſe détourna , & alla vers Arras le 7. d'Octobre , & s'ar-  
 rêta près de cette ville , à l'abbaye du mont S. Eloi. Six  
 jours après il fit des courſes juſqu'aux portes de Douai ; &  
 enfin , comme la faiſon devenoit rude , il ſ'en retourna , après  
 avoir fait un butin conſiderable.

Révolte des  
 ſoldats Ita-  
 liens qui  
 étoient au  
 ſervice d'Eſ-  
 pagne.

Sur ces entrefaites , les Italiens qui étoient en garniſon à  
 Calais , voyant , ou qu'on leur reſuſoit abſolument leur paye ,  
 ou qu'on différoit de la leur donner , ſe mutinèrent , & en  
 vinrent à une révolte ouverte , juſqu'à faire entr'eux un *Eleito*.  
 La ſédition ne put être apaiſée que lentement & difficile-  
 ment , & que lorsque l'*Eleito* eut été pris. On crut que cette  
 révolte avoit été occaſionnée par la ſuppreſſion des paye-  
 mens , qui avoient été aſſignés aux Négocians en Eſpagne &  
 dans les Indes. En effet , par un édit du 20. de Novembre da-  
 té du Pardo , Philippe déclaroit : Qu'après les dépenſes ex-  
 ceſſives qu'il avoit faites , & qu'il faisoit encore tous les jours ,  
 & les dettes immenſes qu'il avoit été obligé de contracter  
 pour la défenſe de la Religion , il n'avoit trouvé d'autres  
 moyens de ſubvenir aux frais de la guerre , & aux autres né-  
 ceſſités de l'Etat , que de ſoulager ſes finances par le retran-  
 chement des intérêts injuſtes & exorbitans , dont elles étoient  
 ſurchargées : Qu'ainſi il les ſupprimoit à l'avenir , & revo-  
 quoit tous les payemens pour quelque cauſe que ce fût , aſſi-  
 gnés aux Négocians par l'ordonnance de 1575. & de 1577.  
 & ordonnoit que ces ſommes fuſſent portées au Tréſor royal.  
 Cet édit répandit la triſteſſe & la conſternation en tous lieux ,  
 non ſeulement en Italie & en Eſpagne , mais encore en Alle-  
 magne & dans les Pais-bas , & ſur tout à Anvers , à Amſter-  
 dam , & à Middelbourg. La plupart des Marchands furent  
 contraints de faire banqueroute , au grand préjudice de leurs  
 créanciers. Alors les Banquiers reſuſèrent d'accepter les let-  
 tres de change , qu'on avoit envoyées d'Eſpagne au cardinal

Albert, pour payer les soldats, en faisant voir un contr'ordre de leurs correspondans.

Je vais maintenant parler des différens voyages que les Hollandois entreprirent vers ce tems-là, aux Indes Orientales & au Septentrion. L'année précédente les capitaines Jean Janfon, Jean Dignums, Jean Jacques Schillinger, & Simon Lambert, sous le nom de Compagnie des païs éloignés, sortirent de l'Isle de Texel le 2. d'Avril, montant quatre vaisseaux armés en course, avec deux cens quarante-huit hommes d'équipage. Les vaisseaux se nommoient le Maurice, la Hollande, l'Amsterdam, & le Pigeon. Le 4. de Juin, après une navigation d'environ deux mois, à la faveur d'un vent de Nord-Est, ils passèrent la Ligne, & le 27. de Juillet étant au trente-huitième degré de latitude Australe, ils firent route à l'Est-Nord Est. Deja une maladie appelée Scorbut commençoit à les attaquer, lorsque le quatrième jour, ils apperçurent de loin des cannes de roseaux avec leurs racines, flotantes sur l'eau : ce qui leur fit juger qu'ils n'étoient pas fort éloignés du Cap de Bonne-Espérance.

Ils y abordèrent le 5. d'Août, & trouvèrent un païs où il y avoit abondance d'eau douce, mais sans aucuns arbres fruitiers. Ils y virent beaucoup de Perroquets & de Singes à queue. Les hommes s'y nourrissent de chair crüe, & mangent les intestins des animaux sans les laver, ce qui les rend fort sales & fort puants. Lorsqu'ils parlent, ils glouffent comme des coqs-d'Inde. Ils se couvrent les épaules d'une peau de bœuf, & sont nuds depuis la ceinture jusqu'en bas, cachant seulement leurs parties naturelles avec la queue de quelque animal. Quelques-uns, pour se parer, se couvrent d'une peau composée de plusieurs peaux de diverses couleurs. Leurs armes sont de longs bâtons avec un fer large au bout. Leurs habitations sont éloignées du bord de la mer ; ce qui fut cause que les Hollandois ne purent voir leurs cabanes. Les bœufs de ce païs-là ont une bosse sur le dos, & les moutons, qui sont d'un goût exquis, ont la queue si charnuë, qu'elle pèse plus qu'un quartier de nos moutons ordinaires. Nos voyageurs se pourvurent de bœufs & de moutons, en donnant à ces Barbares quelques morceaux de fer, métal qu'ils estiment beaucoup.

HENRI  
I V.

1596.

Voyage des  
Hollandois  
aux Indes  
Orientales.

Cap de Bonne-Espérance



**HENRI** Le 3. de Septembre , ils mouillèrent à l'Isle S. Laurent ;  
**IV.** autrement Madagascar , située au vingt-sixième degré de  
**1596.** latitude Australe. Ils remarquèrent une grande quantité de  
 Hérons & d'autres oiseaux , qui voloient le long du rivage.  
 Madagascar. Autant qu'ils avoient été bien reçus au Cap de Bonne-Espérance , autant le furent-ils mal dans cette Isle , dont les habitans coururent sur eux , & les poursuivirent avec des flèches. Il mourut alors beaucoup de monde sur les vaisseaux , de la maladie qui y regnoit , & entr'autres le capitaine Jean Dignums ; ce qui fit que cette rade fut appelée , le cimetière des Hollandois.

On envoya une Pinasse , qui faisant voile directement sous le Tropique du Capricorne , entra dans une Baie de cette Isle , le 10. d'Octobre. On y trouva des vivres en abondance , mais un peuple barbare & inhumain , qui ne cherchoit qu'à surprendre & à dépouiller les étrangers qui abordoient chez eux. Ces Insulaires , dont le corps est robuste & délié , sont noirs & vont tous nus , couvrant seulement leurs parties naturelles d'un morceau de toile de coton. Les femmes lient cette pièce de coton un peu plus haut , de manière néanmoins que toute leur gorge est à découvert. Elles aiment à se parer avec des bracelets de cuivre , mais elles estiment encore plus ceux d'étain. Il y a aussi dans l'Isle , des bœufs qui ont des bosses sur le dos , & des moutons , qui au lieu de laine , sont couverts de longs poils comme nos chèvres . & dont la queue pèse douze livres. Ces Insulaires donnèrent six moutons pour une cuillère d'étain. On ne put sçavoir alors quelle étoit leur Religion : on apprit seulement qu'ils étoient circoncis ; ce qui fit conjecturer qu'ils suivoient la religion Mahometane.

Ste. Marie.

En côtoyant cette Isle , ils abordèrent au commencement de cette année 1596. le 5. de Janvier , à la petite Isle de Sainte Marie , située au dix-septième degré de latitude Australe. Aussitôt les Insulaires vinrent avec des canots , & apportèrent dans des corbeilles du ris , des citrons , des cannes de sucre , des poissons , & du gingembre encore vert. Vis-à-vis est une large Baye , appelée ordinairement la baye d'Anton-Gil , dont l'entrée est du côté du Midi. Le Roi de ce pais-là parut , ayant sur la tête ses cheveux entortillés ,  
 qui

qui formoient deux cornes, & portant deux bracelets de cuire, & un brayer de toile de coton. Les habitans, qui sont fort noirs, n'ont ni la barbe, ni les cheveux crépus, ni une grosse lèvre, ni un nez écrasé, comme les Negres. Ils sont fort ivrognes; leur boisson ordinaire est faite avec du miel & du ris. Au lieu de gobelets, il se servent pour boire de longs roseaux bouchés par un des bouts. Ils ont des nattes bien travaillées, sur lesquelles ils s'asseient. Leurs maisons, qui n'ont ni murailles, ni cloisons, sont soutenues par quatre ou cinq pieux, & le plancher en est d'ordinaire élevé de deux pieds de terre, pour se garantir des serpens & des lézards. On trouve dans ce pays là plusieurs forêts de citronniers, & beaucoup de ruisseaux, dont les sources sont dans les montagnes.

Les Hollandois ayant passé quelque tems dans cette baye, pour y rétablir leur santé, résolurent de continuer leur voyage. Outre plusieurs incommodités que dans la suite ils essuyèrent, ils furent beaucoup tourmentés par la soif, la chaleur étant excessive, & l'eau douce leur ayant manqué. Enfin, après une navigation de quatre mois, pendant laquelle ils ne touchèrent point la terre, ils se trouvèrent le sept de Juin près de la Taprobane (1), appelée ordinairement l'Isle de Sumatra. Quelques brigantins étant venus au-devant d'eux, leur apportèrent de l'eau douce; ce qui les soulagea beaucoup. Une pinasse qu'ils envoyèrent à terre, les remplit à son tour de courage & d'espérance, en leur apportant des noix muscades, des melons, des concombres, du poivre, & d'autres fruits & épiceries. Le Viceroi de Sumatra vint à bord des vaisseaux Hollandois le 11. de Juin (2); sa tête étoit couverte d'un bonnet en forme de Turban, & il portoit une veste & un sabre à la Turque. Il avoit un visage féroce, de petits yeux, le poil des paupières fort long, & si peu de barbe, qu'on en auroit pû compter les poils. Il marchoit sous un parasol soutenu par des domestiques qui l'entouroient. Des hommes & des femmes portoient dans un panier du Betel, que ces Insulaires mâchent continuellement.

(1) Il est plus vrai-semblable que la Taprobane, connuë des Anciens, est l'Isle de Ceylan.

(2) Il y a dans le texte 111. *Id. Jul.* il faut lire *Jun.* & traduire par consé-

quent, le onze de Juin. En faisant cette correction on comprendra aisément que de là, ils ont pû arriver à Bantam le 20. de Juin, comme on le va voir.

HENRI  
IV.  
1596.

Sumatra.



**HENRI** Le Viceroi en fit présent aux Capitaines des vaisseaux , & leur témoigna beaucoup d'amitié.

**IV.** Les Hollandois convinrent d'une certaine somme avec un Insulaire , qui vint de lui-même s'offrir , & qui entra dans le Maurice , pour les guider jusqu'à la ville de Bantam. Ils passèrent entre plusieurs petites Isles , & arrivèrent enfin le 20. de Juin à Bantam dans la grande Java , qui n'est séparée de l'Isle de Sumatra , que par un petit détroit (1). Il est vraisemblable que c'est la proximité de ces deux Isles , & le voisinage de plusieurs autres situées à l'entour , qui a fait dire aux Anciens , que la Taprobane étoit plus grande que l'Isle Britannique.

**Java.**

Le viceroi de Bantam envoya des Portugais , pour s'informer quels étoient ces étrangers qui venoient de motuiller au port. Ayant appris qu'ils étoient Hollandois , il leur fit dire , qu'ils étoient venus dans le vrai país du poivre : Qu'il y en avoit de quoi charger leurs vaisseaux , & que c'étoit la saison de le cueillir. Malgré cette réponse favorable , ils s'aperçurent dans la suite que les Portugais leur avoient rendu de mauvais services , en faisant entendre au Viceroi , que ces étrangers étoient moins venus pour commercer , que comme des espions ; en sorte qu'après quatre mois de séjour à Bantam , ils en partirent au commencement de Novembre , après y avoir fait assez mal leurs affaires.

On assure que Bantam est une ville aussi grande qu'Amsterdam ; qu'elle est toute entourée d'un ruisseau profond de trois pieds & demi ; que ses murailles de brique ont deux pieds d'épaisseur , avec des bastions , & des canons que les Portugais y ont apportés ; mais dont ceux du país ne sçauroient faire usage. Les maisons qui sont construites avec du chaume & du roseau , sont la plupart soutenues par quatre troncs d'arbres , qui portent ce fruit que nous appellons en Europe , Noix muscade : il y a une grande quantité de ces arbres dans la ville. Les riches ont dans leurs maisons des chambres séparées les unes des autres par des tapisseries de soye ou de coton. Bantam a trois marchés publics , où il y a un grand concours de toutes les nations , & sur-tout de Chinois , qui viennent tous les ans au mois de Janvier , y

(1) Appellé le détroit de la Sonde.

porter de la Porcelaine , des étoffes de soye , des Damas , des fils d'or , & des poiles à frire. Les Hollandois y achetèrent la noix muscade un denier & demi la livre. On voit dans la ville une grande Mosquée bâtie de bois , où le peuple s'assemble , pour prier à la manière des Mahometans : les riches ont des Chapelles dans leurs maisons. Il n'y a que 35. ans que ces peuples ont embrassé le Mahometisme : auparavant ils étoient Idolâtres ; c'est au moins ce qu'assurent les Chinois , qui y menent une vie misérable , comme les Juifs parmi nous : ils s'abaissent à tout ce qu'il y a de plus bas , & de plus vil , pour gagner de l'argent. Ils font de l'eau de vie de ris & de muscade , que les Insulaires achètent d'eux pendant la nuit , & dont ils boivent en cachette : car cela leur est défendu par leur Religion.

Au reste ces Insulaires sont opiniâtres , orgueilleux , menteurs , voleurs , & sans foi. Le peuple s'enveloppe le milieu du corps d'une toile de coton , & les riches d'une pièce de soye ; le reste de leur corps est nud. Ceux qui font profession de la loi Mahometane portent sur la tête une espèce de Turban , ou se contentent de porter un petit bonnet. Mais le plus grand nombre , qui est Idolâtre , va tête nue. Outre les poignards que portent les enfans , les jeunes gens , & les vieillards , ils portent encore de petits boucliers ronds & de longues javelines , & le plus souvent des piques creuses , dont ils se servent pour lancer des flèches , en soufflant dedans.

Ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir , & ont outre cela des concubines qui engendrent rarement , parce que les femmes legitimes ont coutume de les faire avorter. Les maris repudient leurs épouses pour les sujets les plus légers ; & souvent après avoir eu commerce avec elles pendant cinq ou six jours , ils les remettent sans façon entre les mains de leurs parens. Les femmes de condition ont des eunuques qui les gardent , & on a grand soin d'éloigner de leur appartement les domestiques & les parens même. Ces Dames mâchent du Betel pendant toute la nuit , & ont sans cesse autour d'elles des esclaves occupées à les frotter , tandis qu'elles sont couchées. Les concubines les accompagnent , & leur servent de suivantes lorsqu'elles sortent. Au reste ces concubines se vendent & s'achètent. Les femmes vont d'ordinaire

---

HENRI  
IV.

1596.



**HENRI**  
**IV.**  
1596.

tête & pieds nus, & ont leurs cheveux noués & retrouffés. Lorsqu'elles se marient, elles portent dans la cérémonie de leurs nœces une couronne dorée sur la tête, & quelques-unes même, une couronne d'or fin, avec des bracelets d'or ou d'argent. Elles se lavent cinq ou six fois tous les jours, & toutes les fois qu'elles soulagent les nécessités de la nature, ou qu'elles ont commerce avec un homme, elles vont aussitôt se baigner dans une eau courante; ce qui fait que dans cette ville les eaux sont fort mauvaises; parce que des femmes mal-saines, & souvent infectées du mal vénérien, s'y lavent continuellement. Plusieurs Hollandois moururent pour avoir bû de ces eaux.

Les femmes de Java sont fort paresseuses; elles passent les jours entiers à ne rien faire, se déchargeant de tous les soins du ménage sur leurs domestiques & leurs esclaves. Leurs maris ne sont pas moins indolens qu'elles: couchés languissamment sur des nattes, ils passent les jours & les nuits à mâcher du Betel, au milieu de dix ou douze de leurs femmes, dont une a toujours soin de les laver, lorsqu'ils ont uriné. Ces femmes avec leurs esclaves dansent autour du mari, & jouent grossièrement d'un instrument qui ressemble à une harpe, ou frappent en cadence sur des chaudrons.

Le Poivre croît en abondance autour de Bantam. C'est une plante sarmenteuse, qui monte le long des arbres, qui lui servent de soutien. Les grains viennent en grappes, dont chacune en contient environ deux cens. Il est d'abord verd, & devient noir en mûrissant (1). On le cueille à la fin d'Août, ou au commencement de Septembre. Toute l'île de Java est remplie de villes & de bourgs, & a autant de petits Souverains qui se font une guerre continuelle. Les principales villes outre Bantam, sont Pallambuan, Panarucan, Passarvan, Joartan, & Gerrici, (ces deux dernières villes sont considérables par leurs salines,) Surubaga, Brandaon, Sidaïa, Juma, Pati, Tubaon, Caïoano, Mandalican, Japara, Jacatra, nommée autrement Sundacalapa, & plusieurs autres. Il y a dans l'île des Eléphants, des Rhinoceros, des Crocodiles,

(1) Le Poivre blanc se fait de Poivre | l'écorce abandonne le grain, qui se trouve  
noir, qu'on arrose avec de l'eau de la | ve blanc.  
mer; on l'expose ensuite au soleil. Alors |

& de grandes Tortuës. On y trouve aussi des Marmotes , des Buffles , des Sangliers , des Bœufs sauvages , des Cerfs , & des Chats (1) semblables à ceux dont on tire dans la Guinée, en raclant leur sueur, le Musc appelé Civette. Les peuples de Java ne font aucun usage de ce parfum. On voit dans cette Isle des animaux , qui sont d'ordinaire sur les arbres , & qui ressemblent au Renard par la tête , au Furet par le corps , & aux Singes par les pieds : on y voit aussi des Paons , des Perroquets , des Perruches , & une très-grande quantité de moineaux.

HENRI  
IV.

1596.

Les Insulaires mâchent sans cesse non seulement du Betel , dont la plante s'attache aux arbres , comme celle du poivre , & comme le lierre ; mais ils mâchent encore souvent de l'Arecca , fruit assez semblable aux Dattes , qui croît sur des arbres très-hauts. L'Isle produit du Mangas , du Samaca , de l'Ananas , & de l'Azevar , dont on forme l'Aloës. On apporte à Bantam des Isles voisines , le Papyrus , l'Assa-Doriana , le Myrobolan , l'Iacca , la Talassa , le Cubebe , le Cinnamon ou la Cannelle , la Cassé , le Carcapele , le Palmar , le Costus Indicus , le Calamus Aromaticus , le Poivre long , le Santal , & le Camphre réduit en pastilles.

Les Hollandois , après un séjour de trois mois à Bantam , où la jalousie des Portugais les empêcha de faire aucun commerce , mirent enfin à la voile , & abordèrent à Cidao , le deux de Novembre. Le Roi du Pais leur fit présent de cloux de Girofles , de Noix muscades , & de quelqu'autres choses ; entre autres , d'un oiseau d'une beauté admirable , & d'une espece singulière , qu'ils rapportèrent vivant à Amsterdam. Cet oiseau , qu'on nomme dans le pais, Emés , est une fois plus grand que le Cygne ; il a la peau noire , & les plumes de la même couleur. De chaque rang de plumes il en sort deux grandes , aussi belles que celles de l'Autruche. Sa crête est une espece de bouclier en forme de croissant ; il n'a point

(1) Cet animal s'appelle Civette, selon M. Perrault : le petit sac où est renfermé le parfum , qu'on appelle *Civette*, est au-dessous de l'anus. On exprime, dit-il, la liqueur odorante d'un grand nombre de glandes, qui sont entre les deux tuniques du sac. D'autres préten-

dent que la Civette est une espece de Fouine , qu'on frappe avec un petit bâton , jusqu'à ce qu'elle suë le Musc qu'on ramasse entre ses cuisses avec une petite cuillière. Il paroît que c'est le sentiment de notre Auteur.



**HENRI** d'aîles , & ce qui est plus étonnant , point de langue. Aussi tout ce qu'il reçoit dans son bec , il l'avale tout d'un coup.

**I V.** On l'a vu avaler de cette manière une pomme grosse comme

**1596.** le poing , des charbons rouges , des morceaux de glace , & même du fer. Ce fut là que nos voyageurs , ayant délibéré s'ils iroient aux Molucques , prirent enfin la résolution de retourner en Europe , les Capitaines des vaisseaux préférant l'intérêt de leur santé à celui du négoce.

Voyage des  
Hollandois  
au Septen-  
trion.

Cette année on entreprit pour la troisième fois une navigation vers le Septentrion , avec de plus grands préparatifs qu'on n'avoit fait jusqu'alors , mais avec aussi peu de succès. Quoique les Etats-Généraux ne fissent pas les frais de cet armement , ils s'engagèrent néanmoins , en cas que le voyage eût le succès qu'on espiroit , de rembourser les frais , & d'y ajouter même une gratification. On équipa donc deux vaisseaux , dont on donna le commandement aux capitaines Jacques Heemskerke , fils de Henri , & à Jean Riyp , fils de Corneille. On choisit pour pilote Guillaume Barentson , qui l'avoit déjà été dans les deux autres voyages entrepris dans cette mer du Nord. On n'embarqua presque sur les vaisseaux , que de jeunes gens non mariés ; de peur que le desir de revoir leurs femmes ne les portât à vouloir revenir trop tôt dans leur païs.

L'embarquement s'étant fait à Amsterdam , & nos voyageurs ayant mis à la voile le 10. de Mars , ils cinglèrent au Nord-est , & rangèrent à leur gauche l'Islande , & les autres Isles qui sont de ce côté-là. Le premier de Juin étant parvenu au soixante-neuvième degré vingt-neuf minutes , ils n'eurent point de nuit. Quatre jours après étant à la hauteur de soixante & onze degrés , ils virent trois Parélies , avec différens Arcs-en-ciel qui coupoient ces Parélies , & dont celui qui étoit le plus inférieur , s'élevoit à vingt-huit degrés au-dessus de l'horison. Ayant ensuite rangé à la droite le golphe de Veygat , dont ils avoient résolu de s'éloigner , ils entrèrent dans la mer Glaciale , où ayant apperçu de loin des glaçons , ils les prirent d'abord pour des Cygnes ; mais ayant avancé jusqu'au soixante & quatorzième degré , ils se virent tout environnés de glaces , au milieu desquelles ils navigèrent comme dans un détroit , exposés à des périls affreux.

Trente minutes plus loin , ils mouillèrent le 8. de Juin à une Isle , qui selon leur conjecture , pouvoit avoir cinq lieues de circuit. Dans cette Isle ils eurent à combattre contre des Ours blancs ; ce qui fit qu'ils l'appellèrent l'Isle des Ours.

HENRI  
IV.

1596.

Ils firent voile ensuite vers la Groënlande , & le 19. de Juin , ils se trouvèrent à la hauteur de quatre-vingt degrés. Un vent contraire qui s'éleva , les empêcha de pouvoir aborder. Tandis qu'ils tâchoient d'approcher, un Ours blanc vint au-devant d'eux à la nage , & les attaqua. Pour repousser cet animal , ils s'armèrent de piques , de crocs , & de mousquets , & vinrent enfin à bout de le tuer. Ils l'amenerent à bord , l'écorchèrent , & trouvèrent que sa peau étoit longue de treize piés. Ils abordèrent enfin. Ils virent d'abord une grande quantité de Moüettes grises , qui sont des oiseaux palmipèdes (1) ; ils trouvèrent aussi une espece d'oyes , qu'ils appellèrent des Rotganfes , à cause de leur cri , semblables à ceux qu'on trouve en abondance à Wierengen en Hollande. Comme on a ignoré longtems le lieu où ces oiseaux faisoient leurs petits , quelques-uns se sont avisé de dire , qu'ils étoient engendrés à Catervoorde en Ecosse , par les feuilles des arbres qui tombent dans l'eau. Ce voyage des Hollandois a enfin éclairé le Public , & les Naturalistes leur ont l'obligation de connoître la vérité , & de n'être plus la dupe d'une fable grossière , au sujet de cette metamorphose de feuilles en oiseaux.

Ce païs qu'on appelle la Groënlande , est sous le quatre-vingtième degré. On y trouve beaucoup d'herbages , & des animaux semblables aux cerfs , qui y paissent ; d'où l'on peut conclure , que si dans la nouvelle Zemble qui n'est qu'au soixante & seizième degré , il ne croît point du tout d'herbes , c'est moins à cause de la nature du climat , qu'à cause de celle du terroir. On trouva aussi dans ce païs des dents de Valrusses , dont nous avons parlé ailleurs , & dont il y en avoit quelques-unes qui pesoient jusqu'à deux livres.

Enfin se trouvant vers le soixante & quinzième degré le 1. de Juillet , les deux vaisseaux se séparèrent : Riyp résolut de poursuivre sa route au 80. degré du côté , du Nord ; & Heemskerke , de naviger un peu plus du côté du Midi.

(1) C'est-à-dire , dont les piés sont plats, comme les pattes des oyes.



**HENRI** Le 11. de Juillet le vaisseau de Heemskerke ayant doublé le Cap de Candinas , ( où commence la mer Glaciale , appelée autrement la mer Blanche , ) fit voile vers la nouvelle Zemle , près du Lombsbay ; & le 19. du même mois , ils relâchèrent à l'Isle de Sainte Croix , les glaces qui les environnoient les ayant empêchés d'aller plus loin. S'étant ensuite avancés au-delà du Cap de Nassau , à soixante & seize degrés de Latitude , ils ne virent que des glaçons , & se trouverent dans un très-grand danger , leur vaisseau ayant été sur le point d'être accablé par les montagnes de glace. Ils eurent d'ailleurs à lutter contre les Ours blancs , qui venoient à la nage pour les attaquer. Enfin ils parvinrent jusqu'au Cap de Flestringue , où ayant mis pié à terre le 5. de Septembre , ils envoyèrent à la découverte trois matelots , qui s'étant avancés deux lieues dans les terres , rapportèrent qu'ils avoient trouvé une petite rivière , & une grande quantité de planches que le flux de la mer avoit jettées sur le rivage ; qu'ils avoient de plus remarqué plusieurs traces de chevreuils & d'élans.

Ils arrivent  
au Cap de  
Flestringue.

Quatre jours après il tomba de la neige en abondance , & le vaisseau se trouva tout environné d'une glace de quatre piés d'épaisseur. Voyant alors qu'ils ne pouvoient s'en retourner cette année , sans s'exposer à un naufrage certain , ils résolurent unanimement de passer l'hyver en cet endroit , d'y construire une grande cabane , pour se garantir du froid ; de s'y fortifier contre les attaques des bêtes féroces , & d'observer à loisir les propriétés du climat , jusqu'à ce qu'au retour du printems , ils pussent se rembarquer pour aller plus loin , s'il étoit possible , ou pour retourner chez eux. Ayant donc ramassé un grand nombre de ces planches dont j'ai parlé , & les ayant transportées avec bien de la peine , à travers les neiges & les glaces , ils commencèrent à bâtir une cabane , & s'y logèrent le 12. d'Octobre. Mais n'ayant pas encore eu le tems d'y construire une cheminée , ils souffrirent beaucoup de la rigueur du froid. Ils couvrirent leur cabane d'une voile de navire , sur laquelle ils mirent une grande quantité de sable , pour l'empêcher d'être emportée par le vent. Ils firent aussi une espee d'horloge , & allumèrent une lampe qui brûloit pendant toute la nuit , à quoi ils employèrent du suif d'ours.

Car

Car dans cette saison les ours sont fort gras , en sorte qu'un seul leur rendit cent livres de suif.

HENRI  
IV.

1596.

Le Soleil qui étoit alors au onzième degré quarante-huit minutes du Scorpion , commença enfin à n'éclairer presque plus ; & le 4. de Novembre ayant entièrement cessé de paroître sur l'horison , il y eut une nuit continuelle ; ce qui augmenta beaucoup le froid. Par le conseil du Chirurgien du vaisseau , on construisit un bain pour rétablir les forces de l'équipage. Ces grands Ours , qui leur avoient fait la guerre jusqu'alors , disparurent avec le Soleil , & à leur place on vit un grand nombre de renards blancs , animaux qui fuyent la lumière. On en prit beaucoup dans des pièges ; on en tua à coups de mousquet au clair de la Lune , & on en fit provision. Leur chair étoit très-bonne à manger , & avoit le goût du Lapin : leurs peaux servirent à faire des bonnets. Sur la fin de Décembre Heemskerke fit distribuer de la toile & du drap aux matelots : Mais le feu allumé dans la cabane ne suffisoit point pour les défendre de la rigueur excessive du froid ; d'ailleurs la violence du vent causoit une fumée qui les étouffoit ; on s'avisa de chauffer des pierres , que chacun mettoit à ses pieds lorsqu'il étoit couché. Le froid étoit si grand , que d'excellent vin d'Espagne , qu'ils avoient dans des bouteilles , gela , & ne put être dégelé qu'en l'approchant du feu. Le froid qui pénétroit au-dedans de la cabane , rendoit pendant la nuit leurs fouliers si durs , que le cuir en devenoit comme de la corne , & qu'ils avoient bien de la peine le matin à les chauffer. Ils furent obligés de faire des sabots si larges , que leurs pieds pouvoient y entrer avec trois chaufsons de peaux.

Malgré ces précautions , ne pouvant résister au froid , ils tirèrent de leur vaisseau du charbon de terre , qu'ils allumèrent , après avoir bouché la cheminée & fermé la porte. Mais la fumée de ce charbon leur causa des vapeurs , des vertiges , & des évanouïssemens , & les pensa tous faire périr. Un d'entr'eux , qui étoit déjà malade , ayant été trouvé à demi-mort , fut un exemple qui les avertit d'éviter le danger où ils étoient. Ils débouchèrent donc leur cheminée , ouvrirent leur porte , & prirent l'air. Le froid leur causa alors des engelures aux oreilles & à la bouche. Enfin le 23. de Décembre , le Soleil entrant dans le Tropique du Capricorne éloigné de



HENRI

IV.

1597.

vingt-trois degrés vingt-huit minutes de la ligne Equinoxiale dans l'hémisphère Méridional , Barentson prit la hauteur du Pole , & ayant fait son calcul sur l'épaule droite de l'Orion , il trouva qu'il étoit à soixante & seize degrés de latitude Septentrionale.

L'année suivante ils eurent à souffrir les mêmes inconvénients. Ils célébrèrent le jour de l'Epiphanie , selon la coutume ordinaire , en buvant beaucoup , & faisant un Roi parmi eux : le sort tomba sur le Patron du vaisseau , qui fut salué Roi de la nouvelle Zemble , Isle qui s'étend en Longitude entre les deux mers. Nos voyageurs passèrent ainsi deux jours dans la joye & dans le vin. Le 12. de Janvier , le ciel étant fort serein , Barentson prit encore hauteur , & trouva que depuis l'étoile très-brillante qui est dans l'œil du Taureau , laquelle s'élevoit sur l'horison à vingt-neuf degrés cinquante-quatre minutes , sa déclinaison étoit de quinze degrés cinquante-quatre minutes vers le Septentrion équinoxial. En déduisant ces quinze degrés des vingt-neuf degrés de son élévation , il en restoit quatorze , qui étant soustraits de quatre-vingt dix degrés , il en restoit soixante & seize pour la hauteur du Pole.

Dix jours après , les matelots étant sortis pour faire de l'exercice , & jouer au palet , crurent voir une lumière vers l'horison , d'où ils conjecturèrent que le Soleil n'étoit pas fort éloigné , & qu'il alloit bientôt reparoître. On s'aperçut en même tems que les Ours commençoient à se faire voir , & que les Renards ne se laissoient plus prendre dans les pièges. Mais Barentson , qui étoit très-habile dans l'Astronomie , ne fut pas de leur avis , par rapport au retour du Soleil. Il soutint que cet astre qui étoit alors au cinquième degré vingt-cinq minutes du Verseau , ne paroîtroit point qu'il n'eût encore parcouru seize degrés vingt-six minutes. Le Soleil parut néanmoins sur l'horison le 24. de Janvier , n'ayant point du tout été vû depuis le 4. de Novembre.

Cela fit naître de grandes disputes entre ceux qui entendoient la navigation. Les uns disoient qu'on s'étoit trompé dans la supputation ; les autres prétendoient que le calcul étoit juste , & le démontroient par les Ephemerides de Joseph Scaliger , imprimées à Venise 8. ans auparavant. Il étoit

constant, selon eux, que la nouvelle Zemble située au soixante & seizième degré de Latitude, & à cent douze degrés vingt-cinq minutes de Longitude, étoit plus du côté de l'Orient de soixante & quinze degrés, que la ville de Venise, qui est à quatre-vingt sept degrés vingt-cinq minutes de Longitude, & qu'il n'y avoit plus que soixante degrés de Longitude, (qui ne font que deux cens lieuës,) jusqu'au Cap Tabin, & jusqu'à l'extrémité de la Tartarie; qu'après cela, il ne restoit que peu d'espace jusqu'au détroit d'Anian, & qu'il seroit aisé ensuite de descendre vers le Midi, & d'aller aux Indes.

HENRI  
IV.  
1597.

Il n'étoit pas difficile de terminer cette contestation, & de les mettre tous d'accord, en leur apportant une raison tirée de l'Optique. Barentson parloit selon les règles de l'Astronomie; mais le Soleil qui paroïssoit alors n'en étoit que l'apparence (1). Car le 24. de Janvier le Soleil n'avoit pas encore parcouru seize degrés vingt-six minutes; ce qui étoit pourtant nécessaire, pour qu'il pût paroître sur l'horison, l'élévation du Pole étant de soixante & seize degrés. Ce qu'on vit alors n'étoit donc que l'image du Soleil, se peignant dans les vapeurs de l'air, qui dans ces pais-là, à cause de la longue absence de cet astre, ne peut être que très-grosfier & très-épais. Une expérience facile prouve la chose. Mettez au fond d'un bassin une pièce d'or, ou quelque autre chose; éloignez-vous ensuite, de manière que les bords du bassin puissent vous cacher cette pièce d'or: que pendant ce tems-là on verse dans ce bassin de l'eau, & qu'on le remplisse entièrement; alors la pièce d'or commencera à paroître à vos yeux, & semblera nager sur la superficie de l'eau; & quoique vous soyez resté dans la même situation où vous étiez, vous verrez cette pièce d'or que vous ne pouviez voir auparavant, ou plutôt vous la croirez voir, lorsque vous ne verrez que son image.

Les Ours ayant reparu avec le Soleil, nos voyageurs eurent encore les dangereuses attaques de ces animaux à soutenir. Cependant le froid, loin de diminuer, augmentoit,

(1) M. de Thou ne parle pas exactement en cet endroit. C'étoit le Soleil ne fût que son lieu apparent, & non son lieu véritable; ce qui se faisoit par véritable que l'on voyoit; quoique ce la réfraction.



HENRI

IV.

1597.

& les neiges étoient si abondantes , que souvent la porte de leur cabane en étoit entièrement bouchée. Ils l'ouvrirent tous les jours , à moins que la violence du vent ne les en empêchât , & ils avoient soin d'écarter sans cesse la neige qui les assiégeoit , & de rendre leur porte libre ; ce travail leur caufoit une fatigue extrême. Le 7. de Mars le vaisseau étoit encore enfoncé dans la glace , & il y avoit apparence qu'il y resteroit longtems encore ; ce qui leur donna bien de l'inquiétude. Ne pouvant se servir de leurs souliers , dont le cuir étoit durci par le froid , ils firent des pantoufles avec leurs vieux chapeaux , pour être en état de sortir. Ils sortirent donc le 7. d'Avril , & virent de loin que les glaces de la mer commençoient à se fondre , que les glaçons soulevés par les flots s'entassoient tellement les uns sur les autres , qu'on croyoit voir de hautes montagnes , des villes , des tours , & des bastions , flotter sur les eaux.

Enfin les montagnes de glace disparurent , & la mer devint libre. Le premier de May on commença à n'avoir plus de nuit. Alors tout l'équipage s'étant baigné , se mit à faire de l'exercice par l'ordre du Chirurgien , & tous songèrent à retourner dans leur pays. Barentson , qui ne se portoit pas bien , étoit de cet avis ; mais le capitaine Heemskerke fut d'un sentiment contraire , & prétendit qu'il falloit attendre jusqu'au commencement de Juin , à mettre à flot le vaisseau qui étoit toujours plongé dans la glace. Cependant on fut d'avis de radoubier & de mettre en état la barque & la chaloupe ; & comme la chaloupe étoit meilleure que la barque , on prit le parti de la défaire pour l'allonger. Ce ne fut qu'à force de bras , par le moyen des leviers , & avec des peines infinies , qu'on vint à bout de la tirer de la glace.

Lorsque tout étoit prêt pour le départ , Barentson & Nicolas Andrieu , qui étoient déjà indisposés , ayant mangé avec trop d'avidité d'un foye d'Ours , tombèrent dangereusement malades ; ce qui fit encore hâter l'embarquement. La barque & la chaloupe ayant été radoubées , furent mises en mer le 13. de Juin , & on abandonna le vaisseau , qui étoit toujours enfoncé dans la glace. Barentson avant de s'embarquer , laissa attaché à la cheminée de la cabane , un Journal abrégé de tout le voyage. Enfin le 14. de Juin tout l'équipage,

après s'être recommandé à Dieu , se mit dans la barque & dans la chaloupe.

HENRI

IV.

1597.

Ils essuyèrent du mauvais tems vers les Isles d'Orange , & vers le cap Glacial ; & ils eurent d'autant plus à souffrir , que les petits bâtimens où ils étoient n'étant point couverts , ils étoient exposés à toutes les injures de l'air. Le 20. du même mois Barentson & Andrieu moururent. Ils furent inhumés sur le bord de la mer avec les cérémonies ordinaires de leur Religion , & l'un & l'autre furent fort regrettés , sur-tout Barentson , dont l'habileté étoit d'une grande ressource. Ils navigèrent ensuite du côté de la nouvelle Zemble , se servant presque toujours de la rame , & ils s'avancèrent jusqu'au golphe de S. Laurent , & jusqu'au détroit de Veygat. Ils avoient déjà fait cent soixante-trois lieues par différens vents , lorsque s'étant un peu détournés vers le Couchant , ils cinglèrent du côté de la Russie. Dans l'espace de cent quatre vingt-dix lieues , ils ramèrent presque toujours , au milieu des glaçons & des plus grands dangers , jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'Isle de Kilduin , & au port S. Nicolas. Au reste ils trouvèrent dans ce parage une grande quantité de poissons appelés Valhusses , & d'oiseaux de mer , qui servirent à rétablir leurs forces épuisées.

Des Ours affamés ne cessoient point de leur faire la guerre. Il arriva un jour qu'ayant tué un de ces Ours d'un coup de mousquet , il en survint un autre qui le traîna avec ses dents dans une plaine , & qui se voyant poursuivi par nos voyageurs , abandonna sa proie après en avoir mangé la moitié. L'autre moitié qui restoit étoit néanmoins si pesante , que quatre hommes eurent bien de la peine à l'emporter. Par là on peut juger de la grandeur & de la force de ces Ours.

Vers le détroit de Veygat , ils rencontrèrent une Lodige Rusienne (1). Ceux qui étoient sur cette Lodige , traitèrent avec beaucoup d'humanité les Hollandois , à qui cette rencontre fit d'autant plus de plaisir , que depuis treize mois ils n'avoient point vû d'autres d'hommes. Comme le Scorbut régnoit parmi eux , ils trouvèrent heureusement dans ce pais-là de l'herbe Britannique , qui y croît en abondance , & qui est un remède spécifique pour ce mal. Ils changèrent ensuite

(1) Petit vaisseau fait d'écorce d'arbre.



**HENRI**  
**I V.**  
**1597.** le cours de leur navigation , & ayant mouillé le 18. d'Août au cap de Caudinas , que cinq croix qui y sont plantées , font voir de loin , ils entrèrent dans la mer Blanche , où après avoir fait quatre-vingt dix lieuës en trente heures , ils abordèrent d'abord aux sept Isles , & ensuite le 26. d'Août à l'Isle de Kilduin , habitée par des Lapons. Ils envoyèrent de là un Lapon avec un de leurs gens jusqu'au port de S. Nicolas , pour s'informer s'il n'y avoit point de navire qui dût partir pour la Hollande. Le Lapon revint avec une lettre du capitaine Jean Corneille Riyp , qui s'étoit séparé l'année précédente du capitaine Heemskerke à la hauteur de l'Isle des Ours. Comme on croyoit qu'il avoit péri , on eut d'abord de la peine à croire que ce fût lui. Mais presque dans le même tems , il arriva lui-même dans une esquif à Kilduin , & apporta de la biere de Rostock , du vin , de l'eau de vie , du pain , de la viande , du lard , du saumon , & du sucre , le tout en abondance. Ses compatriotes , après lui avoir témoigné la joye qu'ils avoient de le revoir , reçurent avec plaisir ces rafraîchissemens , qui leur donnèrent de nouvelles forces.

S'étant ensuite tous embarqués , ils entrèrent au bout de trois jours dans la baye de S. Nicolas , & montèrent près des Salines dans le vaisseau du capitaine Riyp. C'est là , qu'après un si long voyage , ils commencèrent à voir des arbres : sur le soir ils vinrent à S. Nicolas. Ce país est habité par des Russiens & des Lapons , peuple misérable , vêtu de peaux , & qui vit de la pêche. Ils n'ont point de grands navires , parce qu'ils ne croient pas en pouvoir faire usage dans une mer où il y a tant de glace ; ils ont seulement de petites barques , avec lesquelles ils côtoient le rivage , pour éviter le danger du naufrage où ils s'exposeroient en doublant les Caps ; ils les transportent sur leurs épaules d'une Anse à une autre.

Nos voyageurs ayant amené à terre , & jusque dans la ville de S. Nicolas , leur barque & leur chaloupe , avec lesquelles , contre toute espérance , ils avoient fait heureusement une navigation si périlleuse , ils consacrèrent l'une & l'autre à Dieu , comme un monument éternel de ses faveurs , avec la permission du Gouverneur de la ville , qui dépend du Czar. Ayant ensuite mis sur le navire du capitaine Riyp , le

peu de marchandises & de vivres qui leur restoit, ils y montèrent eux-mêmes le 15. de Septembre; & quatre jours après ayant passé le Warthuse, ils entrèrent enfin dans la Meuse le 29. d'Octobre, & ayant passé par Delft, par la Haye, & par Harlem, ils arrivèrent à Amsterdam le 1. de Novembre. Ceux qui revinrent de ce voyage furent, le capitaine Heemskerke, Peterfon Vos, Gerard de Veer qui a fait la relation de ce voyage, Jean Vos Chirurgien, Jacque Jansens, Sterrenburg, Léonard Henri, Laurent Guillaume Jean Hillebrantz, Jacque Jansens Hoochwout, Pierre Corneille, Jean de Buisen, & Jacque Everts. La relation qu'ils firent de leur voyage, a fait connoître à toute l'Europe, que c'étoit une témérité de vouloir entreprendre le voyage d'Orient par l'Océan Septentrional, & qu'il n'y avoit aucune espérance d'y pouvoir jamais réussir.

La même année cette flotte Hollandoise de quatre vaisseaux, qui deux ans auparavant étoit partie pour les Indes, & qui s'étoit arrêtée l'année précédente autour de l'Isle de Java, revint enfin après un si long voyage, & arriva en Hollande le 11. de Janvier. Comme on manquoit de matelots, on avoit jugé à propos de mettre le feu au vaisseau nommé l'Amsterdam, après avoir déchargé les marchandises. Tandis que le navire nommé le Maurice côtoyoit le rivage Occidental de l'Isle de Java, on apprit par des chaloupes, & par le moyen d'un homme qui parloit Portugais, que la ville de Ballambuan située au Sud-Est de l'Isle, étoit assiégée par le Roi de Passaruan: ce Roi voisin, qui avoit épousé la fille du Roi de Ballambuan, après avoir couché avec elle, l'avoit tuée; & pour surcroît de méchanceté, il faisoit encore la guerre à son beau-père, & l'assiégeoit dans sa ville Capitale. Ils apprirent aussi que ce Roi de Ballambuan étoit le même que celui dont parle Thomas Candish, dans son *Voyage des Indes*, & qu'il avoit alors cent soixante ans (1). La ville étant bloquée, & les ennemis ayant détourné l'eau, les assiégés étoient réduits à de fâcheuses extrémités; la plupart avoient péri par la famine. Les assiégeans étoient Mahometans, & les assiégés Idolâtres; cette différence de Religion

HENRI  
IV.

1597.

Retour des  
Indes Orientales.

(1) Il y a dans le texte CLX. Ce pas osé la corriger, parce qu'absolument être une erreur de chiffre. Je n'ai même il peut n'y en point avoir.



**HENRI** étoit le prétexte de la guerre. Le Roi de Bellambuan en-  
**IV.** voya demander du secours aux Hollandois ; mais ceux-ci le  
 1597. refusèrent , & alléguèrent que l'eau étoit trop basse en cet  
 endroit , & qu'il ne leur étoit pas possible d'aborder.

Tandis qu'ils étoient à l'ancre , ils apperçurent pendant la nuit une nuée de chauvesouris , qui voltigeoient autour de leur vaisseau , & qui étoient de la grosseur d'une corneille grise : ils apprirent que les Insulaires mangeoient de ces oiseaux. Ils virent aussi une grande quantité de Cicognes , qui au commencement du Printems ont coutume de passer en Europe. Ils firent voile ensuite vers l'Isle de Bali située à l'Orient de Java , & le 27. de Janvier , ils mouillèrent du côté du Midi. Le lendemain une chaloupe vint donner avis , de la part des Insulaires , au vaisseau le Maurice , que le Roi du país souhaitoit les voir , pour négocier avec eux ; qu'il vouloit seulement sçavoir de quel país ils étoient. Ils répondirent qu'ils étoient Hollandois.

Ayant doublé le Cap avec beaucoup de danger , les ôtages furent livrés de part & d'autre. Emanuel de Rodenbourg d'Amsterdam , & Jacque Cuper de Delft , furent donnés de la part des Hollandois ; ils envoyèrent aussi des presens au Roi , qui consistoient dans des étoffes de soye , & des mousquets bien travaillés. Le Roi les reçut avec beaucoup de plaisir. Cette Isle est fertile en ris & en citrons. On y trouve beaucoup d'oiseaux , des cochons d'un goût exquis , & d'autres bestiaux , mais qui y sont maigres , avec une grande quantité de chevaux. Les Insulaires sont Idolâtres : l'un adore une vache , l'autre le Soleil ; le culte dépend du caprice de chacun en particulier. Lorsqu'un homme meurt , toutes ses femmes se jettent dans le bucher où l'on brûle son corps. En sorte que la mort d'un homme coûte quelquefois la vie à cinquante femmes ; car il est permis d'en avoir autant. Si quelques-unes de ces femmes refusent de donner à leur mari cette marque d'attachement , elles sont deshonorées & passent pour impudiques. L'habillement des hommes & des femmes , & leurs armes sont comme à Bantam. Ils portent à la main un tuyau , auquel est jointe une javeline longue environ d'une demi-aune ; en soufflant dans ce tuyau ils lancent des fleches , dont un carquois qu'ils portent toujors sur leurs épaules ,

épaules, est rempli. Ils sont ennemis mortels des Maures & des Portugais. Les Nobles se font porter dans une chaise, sur les épaules de leurs esclaves. Le Roi est logé plus magnifiquement que celui de Bantam, & se montre souvent en public. Lorsqu'il marche, il est précédé de gardes armés de piques garnies d'or fin, & dont la pointe est d'acier. On le voit assis sur un char superbe, traîné par deux buffles blancs richement enharnachés, ayant un esclave assis derrière lui, qui le couvre d'un Parasol. Les Seigneurs de sa Cour le suivent dans le même appareil. Ce Prince qui aimoit beaucoup les étrangers, eut envie de retenir auprès de lui les Hollandois qu'il avoit en ôtage; mais ceux-ci touchés du desir de revoir leur patrie, n'y voulurent point consentir. Les Insulaires se souvenoient encore que François Drack avoit abordé dans leur Isle, il y avoit alors 19. ans.

Le 26. de Février, les Hollandois ayant mis à la voile pour retourner dans leur pays, eurent toujours jusqu'au 12. de Mars un vent de Sud-Est, qui lorsqu'ils furent au quatorzième degré, tourna un peu vers le Midi; ensuite à la faveur d'un vent de Sud, ils observèrent plus exactement l'Isle de Java, & connurent qu'elle n'avoit pas tant de largeur, & qu'elle s'étendoit moins vers le Midi, que les Geographes ne le marquent sur les Cartes. Un calme qui survint, fit qu'on commença à distribuer les vivres à l'équipage avec plus d'économie. Enfin étant à la hauteur de trente-trois degrés, ils apperçurent le continent d'Ethiopie (1). Des roseaux flottans sur l'eau, une quantité de grands oiseaux qui ont le bec blanc, & plusieurs autres petits de différentes couleurs, dont le ventre est blanc & les plumes du dos tachetées, leur firent juger qu'ils n'étoient pas fort éloignés du cap de Bonne-Espérance.

Le 6. de Mai ils s'approchèrent de l'Isle de Sainte Helene. Le 26. du même mois ils y abordèrent avec les autres vaisseaux de la flotte, qu'ils avoient perdus de vûe, & ils se rejoignirent avec un grand plaisir. Enfin le 7. de Juin, par un vent de Sud-Est, ils passèrent la Ligne. Le 26. du même mois, par un vent de Nord-Est, ils passèrent le Tropique du Capricorne. Ils trouvèrent dans ces parages une grande quantité de l'herbe nommée Sargasse, & beaucoup de Malabatrums.

(1) C'est-à-dire, de l'Afrique.



**HENRI** Ils virent aussi une grande quantité de harangs qui voloient.  
**IV.** La condition de ces pauvres animaux est bien triste, ne trou-  
**1597.** vant point de sûreté, ni dans les eaux, ni dans les airs. Lors-  
qu'ils sont poursuivis par les poissons, ils s'élèvent dans l'air,  
& ils sont aussitôt attaqués par les oiseaux; s'ils peuvent  
s'échaper, ils sont contraints de se précipiter dans la mer;  
& comme leur vol les a fatigués, ils sont aisément surpris &  
dévorés par les poissons. C'est ce qui fait que bien souvent, pour  
éviter l'un & l'autre danger, ils entrent dans les navires, où  
devenus la proie des hommes, ils n'ont pas une plus heu-  
reuse destinée.

Parvenus au trente-huitième degré, ils rangèrent les Açores, & alors ils eurent beaucoup à souffrir, & d'un calme qui survint, & du Scorbut qui se mit dans l'équipage, n'ayant ni bonnes nourritures, ni aucuns remèdes pour soulager les malades. Enfin le 5. d'Août ils entrèrent dans la Manche, & le 10. du même mois, ils arrivèrent à l'Isle du Texel, n'ayant perdu dans le retour qu'un seul de leurs compagnons.

Du Scorbut.

A l'occasion du Scorbut dont je viens de parler, & dont on fait souvent mention dans les voyages de mer, je crois devoir finir ce livre par quelques observations sur cette maladie. Si on en juge par son nom, elle semble particulière aux Danois, aux Suédois, aux Norvégiens, & aux Lithuaniens, en ce que dans leur langage elle signifie, Jambes rompues, ou Bouche rompuë (1). Elle n'a pas été néanmoins inconnue aux Anciens, & l'on croit que c'est le mal qu'ils appelloient, *Scelotyrbè*, & *Stomacacè*. Ceux qui en sont attaqués ont des enflures & des ulcères au gosier & aux gencives: ils sentent de grandes douleurs d'estomach; leurs dents s'ébranlent & branlent; leurs genoux s'affoiblissent; leur chair s'enfle, devient molle, & se flétrit; leur peau paroît livide & jaunâtre. Pline dit que lorsque Germanicus étoit en Allemagne, une maladie semblable à celle-là régnoit sur les côtes maritimes de ce pays: Que les Frisons enseignèrent une herbe appelée, l'herbe Britannique, qui, comme je l'ai déjà dit, se trouve communément au détroit de Veygat, & que cette herbe, qui fut alors un remède contre ce mal, ne

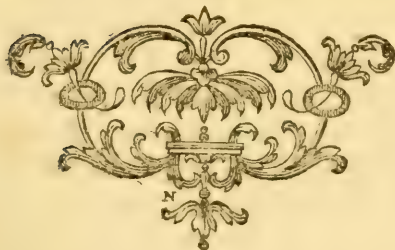
(1) Menage dit que le mot de Scorbut, vient des Danois qui appellent ce mal *Crobut*, c'est-à-dire, ventre rompu.

guérit pas seulement les maladies des nerfs, & les ulcères de la bouche, mais encore les squinancies; & qu'elle est un préservatif contre le venin des serpens. Strabon écrit aussi que ce mal fut très-funeste en Arabie à l'armée Romaine, qu'Elius Gallus y avoit conduite; il ajoûte que les peuples du Midi en sont plutôt attaqués que les peuples du Nord. Il est néanmoins vrai-semblable que ce mal est plus commun dans les païs Septentrionaux, & qu'il avoit été porté en Arabie; parce que selon l'opinion commune, le Scorbut est causé par l'usage des viandes salées, des mets froids & cruds, & du pain mal cuit. Or comme les peuples du Nord, qui entreprennent de longs voyages, vivent d'ordinaire de ces mauvaises nourritures, il n'est pas étonnant que cette maladie, si ordinaire parmi eux & parmi tous les gens de mer, ait existé de tout tems, quoiqu'on la regarde comme nouvelle. Le remede ordinaire qu'ils employent, est du vin d'absinthe, ou de vieille biere mêlée avec du beurre & de l'absinthe macérée. L'expérience a fourni depuis quelques-autres remedes, mais dont le détail ne convient pas à une Histoire.

HENRI  
IV.

1597.

*Fin du Livre cent-dix-septième.*







# HISTOIRE

DE

## JACQUE AUGUSTE DE THOU.

### *LIVRE CENT-DIX-HUITIEME.*

HENRI  
IV.  
1597.

Le Roi en-  
voye des Am-  
bassadeurs  
aux Princes  
de l'Empire.

**L** Orsque, selon l'avis du duc de Bouillon, on se fut li-  
gué avec la Reine Elisabeth & les Provinces-Unies  
des Pais-bas, pour declarer la guerre à l'Espagne, Guillau-  
me Ancel, qui avoit été un des Ambassadeurs envoyés en  
Angleterre & en Hollande, eut ordre d'aller en Allemagne,  
pour engager dans la Ligue, suivant une clause du traité, les  
Princes & les villes de l'Empire. Ce Ministre ayant retardé  
son départ, ( ce qui l'empêcha d'arriver en Dannemarck as-  
sez tôt pour assister au couronnement du Roi, ) partit enfin  
de Rotterdam, & arriva à peine à Hambourg à la fin de l'an-  
née. Marchant ensuite à petites journées & sans suite, de  
peur d'être connu, il se rendit à Nuremberg, où Jacque  
Bongars, personnage également recommandable par sa pro-  
fonde érudition, par sa haute prudence, & par son exacte  
probité, & qui étoit chargé depuis longtems de la conduite  
des affaires du Roi en Allemagne, se rendit aussi au jour mar-  
qué avec des ordres particuliers. Les Ambassadeurs, quela

Reine Elifabeth & les Etats des Provinces-Unies avoient promis d'envoyer dans le même tems, ne parurent point.

HENRI  
IV.

1597.

Après qu'Ansel & Bongars eurent délibéré ensemble, au sujet de la négociation dont ils étoient chargés, ils résolurent de commencer par Frederic Electeur Palatin, dont les bonnes intentions, jointes au grand crédit qu'il avoit sur l'esprit des autres Princes, flatoient beaucoup leurs espérances. Frederic étoit alors à Anspach, où il étoit allé pour prendre le divertissement de la chasse, avec George Frederic de Brandebourg, marquis d'Anspach : ce qui donna lieu aux Ministres du Roi de traiter avec l'un & l'autre en même tems.

Charles comte d'Aremberg étoit pour lors en Allemagne, où appuyé de la protection de l'Empereur Rodolfe, frère d'Albert, il faisoit des levées au nom de ce Cardinal. François duc de Saxe Lawembourg levoit aussi de la cavalerie, & profitoit de la conjoncture. Comme on venoit de licencier les troupes de Hongrie, les soldats accouroient de toutes parts pour s'enrôler sous ses ordres, parce qu'il s'étoit engagé en son propre nom à donner tous les mois la moitié de la paye. Car depuis que le Roi d'Espagne, par l'Edit dont j'ai parlé dans le livre précédent, avoit supprimé tous les payemens, & fait une espece de banqueroute, le credit & la reputation d'Albert étoient fort diminués.

Discours  
d'Ansel.

Aussitôt que l'Ambassadeur fut arrivé à Anspach, il eut audience de l'Electeur & du Marquis. Il leur dit d'abord, qu'il étoit mortifié de n'avoir pû venir plutôt les trouver, selon les ordres qu'il avoit reçus du Roi, pour leur faire sçavoir, en vertu de l'étroite amitié, & de l'ancienne liaison qu'il y avoit entre S. M. & eux, le traité conclu depuis peu avec l'Angleterre & les Provinces-Unies des Pais-bas : mais que l'importance de cette affaire, qui avoit exigé de mûres délibérations, & la difficulté des chemins avoient retardé son arrivée. Il ajouta, que par rapport à l'affaire dont il s'agissoit, il étoit à propos de remonter à la source : Que l'origine de tout le mal venoit des vûes ambitieuses du Roi Philippe, qui depuis trente-six ans qu'il étoit en Espagne, n'avoit roulé d'autre projet dans son esprit, que de venir à bout, par ses ruses & ses artifices, de ce que son père, Monarque également courageux & puissant, avoit inutilement tenté pendant



**HENRI** toute sa vie , c'est-à-dire , d'affervir tous les autres Potentats ,  
**IV.** & d'usurper la Monarchie de toute la Chrétienté : Que ce  
**1596.** Prince avoit résolu de commencer par la France : Que profitant de la conjoncture de la mort de Henri II. & de la foiblesse des Rois qui lui avoient succédé , il avoit abusé de l'autorité de ceux qui gouvernoient sous ces Princes mineurs , pour réduire le Royaume à un état déplorable : Qu'il avoit manqué de bonne foi à l'égard de la Reine d'Angleterre , & qu'il n'avoit payé que d'ingratitude les services signalés que les Flamans lui avoient rendus : Qu'il les avoit enfin réduits au désespoir , après les avoir traités inhumainement sous le spécieux prétexte de la Religion , & qu'il n'avoit eu aucun égard à la foi de ses sermens.

Ancel ajoûta, que Philippe n'avoit rien épargné pour rompre par argent , par promesses , par prières , & par menaces , la fidélité des peuples ; pour faire perdre aux Grands , & en général à la Noblesse , tous les sentimens d'honneur , & pour mettre le trouble & la division dans le Clergé : Qu'enfin il n'avoit point eu de honte d'envoyer en France des Ambassadeurs , après la mort de Henri III. dans le dessein de s'emparer de ce Royaume , sur lequel néanmoins il n'aura jamais d'empire , ajoûta-t'il , tant que le ciel protégera les François : Que par cette même audace , il avoit osé armer des vaisseaux innombrables , & les envoyer contre l'Angleterre : Que par les plus lâches intrigues , il avoit attenté à la vie du feu Roi Henri III. à celle de son glorieux successeur , & à celle de la Reine Elisabeth : Qu'enfin il avoit fait son possible , pour ôter la vie au prince d'Orange : Que toutes les nations frémissaient de ces indignes & détestables procédés , qui le faisoient rougir lui-même ; & que les Espagnols , auteurs de ces affreux projets , étoient les seuls qui n'en avoient point horreur : Que tous les Princes étoient justement allarmés de son ambition démesurée : Que le Pape même , dont il avoit éprouvé jusqu'alors la trop grande indulgence , n'avoit plus pour lui les mêmes sentimens , ni la même amitié : Que cependant , insensible à l'indignation des peuples , à la honte dont il se couvroit , & aux remords dont sa conscience étoit déchirée , il ne cessait de former de nouveaux projets contre ses voisins : Qu'aveuglé par l'ambition , il avoit

un orgueil si insupportable , & un desir si ardent d'envahir le bien d'autrui , qu'appuyé sur ses forces redoutables , sur lesquelles il comptoit bien plus que sur son propre courage , il paroissoit prêt à tout oser & à tout entreprendre : Que le Roi Très-Chrétien étoit le plus exposé à ses traits, sur-tout depuis qu'il avoit chassé de la France tous les Espagnols : Que Philippe , après avoir rassemblé ses troupes dispersées , avoit tourné tous ses efforts contre les frontières du Royaume , affoiblies par les guerres précédentes : Qu'il avoit pris occasion du séjour du Roi en Franche-Comté , pour s'emparer de Cambrai par la trahison des citoyens , qui réduits maintenant sous le joug accablant de ce nouveau maître , subissoient un châtiment digne de leur perfidie : Qu'il avoit encore profité du tems que le Roi étoit occupé au siège de la Fere sur Oyse , pour s'emparer de Calais & d'Ardres.

Le Ministre représenta ensuite, que Philippe étoit alors occupé à mettre sur pié de puissantes armées de terre & de mer , afin de tourner l'année prochaine ses armes contre la France , & ensuite contre l'Angleterre : Que son dessein étoit de subjuguier , s'il étoit possible , les Etats les plus florissans de l'Europe ; de traiter tous les Souverains avec autant d'insolence & de hauteur , que de mépris ; & de devenir enfin le seul Monarque de la Chrétienté : Que ce qui l'enhardissoit à former ces vastes & pernicioeux projets , étoient les richesses immenses qu'il tiroit des Indes Orientales , & le Royaume de Portugal qu'il avoit depuis peu ajoûté à ses autres Etats , après en avoir frustré les héritiers légitimes , avec le même droit qu'il prétendoit avoir sur tant d'autres Royaumes : Que le Roi Très-Chrétien au contraire , dont les Etats étoient épuisés par les guerres civiles que les Espagnols y avoient fomentées pendant tant d'années , n'avoit ni assez d'argent , ni assez de troupes pour leur opposer : Qu'on avoit tout lieu de craindre , que dans une si juste cause la France & les Etats des Princes voisins , objets éternels de la cupidité Espagnole , ne devinssent la proie de ces hommes avides & insatiables : Qu'il étoit donc à propos que les Princes , avertis du péril qui les menaçoit , joignissent toutes leurs forces pour s'en garantir : Que le Royaume avoit besoin d'un long espace de tems , & d'une paix durable , pour reprendre son ancien

HENRI  
IV.

1597.



**HENRI** éclat & sa première vigueur , afin d'être en état de s'opposer  
**IV.** seul & sans aucun secours , comme autrefois , aux efforts d'un  
 1597. si redoutable ennemi : Qu'en attendant il étoit nécessaire  
 de réunir les forces communes , pour éloigner le péril commun : Que les Espagnols , nation rusée qui ne trame pas ses ambitieux projets sans qu'il lui en coûte , faisoient tout leur possible pour empêcher cette ligue , répandant le bruit, qu'ils étoient prêts de traiter au premier jour avec le Roi : Qu'ils avoient obtenu de l'Empereur & de quelques Princes de l'Empire une Ambassade pour les Etats Généraux des Pais bas : Que cependant ils ne perdoient pas de tems , & travailloient à rassembler leurs troupes , afin de venir tout à coup fondre sur les François , les Anglois , & les Flamands : Que c'étoit-là ce qui avoit engagé le Roi à faire de bonne heure un traité avec la Reine Elisabeth & les Etats des Provinces-Unies , & que Sa Majesté avoit pris ses mesures , pour que les trois Puissances alliées envoyassent conjointement leurs Ambassadeurs en Allemagne , afin de solliciter les Princes de l'Empire , d'accéder à ce traité.

Ancel ajouta encore , qu'il n'avoit été lui-même envoyé vers eux , que pour les prier , au nom du Roi Très-Chrétien , de la Reine Elisabeth , & des Provinces-Unies , qui devoient également envoyer leurs Députés , de ne point négliger le péril commun : Que quoique les Espagnols ne parussent pas d'abord tourner directement leurs armes contre l'Allemagne , & quoique Philippe lui-même , qui possédoit plusieurs Etats dépendans de l'Empire , pût en cette qualité rassurer les Princes d'Allemagne , les plus clair-voyans avoient néanmoins tout sujet de croire que le Rhin ne pourroit servir de bornes ni de barrières à son insatiable avidité ; parce que ce Monarque tenoit pour ennemis tous ceux qui formoient quelque obstacle au dessein qu'il méditoit depuis longtems , de mettre dans sa maison la Monarchie du Monde Chrétien : Qu'il faisoit ses efforts pour corrompre par des largesses , & quelquefois pour intimider par des menaces , les Ministres des autres Souverains : Qu'il se servoit de leur moyen pour gouverner & asservir leurs maîtres , en faisant semblant de les protéger : Que tout le monde voyoit des exemples de cette usurpation dans l'Italie , où il y avoit maintenant peu de Provinces , qui  
 après

après avoir été sous ce prétexte démembrées du S. Empire ,  
ne fussent accablées du joug des Espagnols , sous lequel elles  
gémissoient : Que l'Allemagne ne devoit pas attendre un  
meilleur sort ; puisque contre le droit & l'équité , il y avoit  
déjà dans Rhinberck une garnison étrangère , & qu'on se  
hâtoit de jour en jour de fortifier Starkenbourg en West-  
phalie : Que personne n'ignoroit les courses que les Espa-  
gnols avoient faites les années précédentes jusque dans la  
Hesse : Qu'on devoit s'attendre à tout , après de pareils at-  
tentats ; & que la manière injuste & cruelle dont les partisans  
d'Espagne en avoient usé à l'égard de ceux d'Aix-la-Chapelle ,  
ne laissoit sur cela aucun doute.

HENRI  
IV.  
1597.

» Il faut , continua-t'il , être aveugle & entièrement dé-  
» pourvu de jugement , pour ne pas voir où tendent leurs  
» projets ambitieux ; sur-tout depuis que l'Electeur Palatin ,  
» & celui de Brandebourg , ont été exclus de l'administra-  
» tion du duché de Cleves , & que l'Empereur , à l'instiga-  
» tion des partisans de Philippe , s'est mêlé de cette affaire.  
» Que signifie , ( poursuivit-il , ) ce fameux Edit donné le 8.  
» de Mars à Madrid , il y a aujourd'hui sept ans , par lequel  
» Philippe déclaroit , qu'après avoir purgé la France de l'hé-  
» résie , il tourneroit ses armes contre tous les pays qui en  
» étoient infectés ? C'est pour cela qu'il a sollicité si vivement  
» l'élection d'un Roi des Romains , afin que l'Empereur  
» son cousin , dépouillé en quelque sorte de cette dignité  
» avant sa mort , eût de son vivant un successeur tout dévoué  
» à Philippe , & qui fût , pour ainsi dire , la créature. Après  
» tant de preuves des injustes projets du Roi d'Espagne , at-  
» tendrez-vous que les Espagnols , qui craignent que vous ne  
» tiriez un jour vengeance de l'insulte qu'ils vous ont faite ,  
» viennent fondre sur vous , lorsque l'occasion leur paroîtra  
» favorable ? En vain implorerez-vous alors le secours des  
» François à qui vous aurez refusé le vôtre , dans le tems que  
» vous étiez vous-mêmes intéressés à les secourir. Car si tan-  
» dis que vous perdez le tems à délibérer , les François vien-  
» nent à succomber ; & si l'on s'empare d'un puissant Royau-  
» me , qui est le seul obstacle au projet de cette Monarchie uni-  
» verselle à laquelle Philippe aspire , il faudra nécessairement  
» que toutes les autres Puissances subissent le joug Espagnol. »



HENRI  
IV.

1597.

Il ajouta que le Roi ne doutoit nullement que les Princes de l'Empire , qui étoient les plus exposés au danger , ne cherchassent les moyens nécessaires pour détourner tant de maux , & n'acceptassent volontiers le parti qu'on leur offroit : Que le moyen le plus efficace , soit pour déclarer , soit pour soutenir la guerre , étoit de former une ligue , à laquelle les plus puissans & les principaux Princes de l'Europe avoient déjà souscrit.

» C'est en vain , continua l'Ambassadeur , que pour vous  
» défendre d'entrer dans cette ligue , vous allégueriez la né-  
» cessité où vous êtes de faire la guerre en Hongrie : C'est en  
» vain que vous diriez , que l'amour de la patrie , supérieur à  
» tout autre motif , vous y engage indispensablement ; & qu'il  
» s'agit de repousser de ce côté-là un ennemi si puissant & si  
» formidable , que toutes les forces des nations Chrétiennes  
» réunies ensemble peuvent à peine y suffire. Mais Philippe  
» fait bien voir par sa conduite , ou qu'il n'a pas cette idée de  
» la guerre des Turcs , ou qu'il s'intéresse peu pour le Corps  
» Germanique , dont néanmoins il se glorifie d'être un des  
» principaux membres. Le peu de secours qu'il donne dans  
» cette conjoncture à l'Empereur & aux Princes de l'Empire ,  
» fait juger nécessairement , ou qu'il méprise cet ennemi re-  
» doutable de l'Allemagne , ou qu'il se met peu en peine du  
» danger où elle est exposée ? Il se dit originaire d'Allema-  
» gne , il se dit même Allemand ; mais lorsqu'il s'agit d'o-  
» béir aux Constitutions Impériales , & lorsqu'il veut dispen-  
» ser la Flandre de ses devoirs à l'égard de l'Empire , alors il  
» n'est plus Allemand , il est étranger. Est-il étonnant qu'il  
» veuille s'élever sur les ruines de la nation Françoisé , lors-  
» qu'il cherche à s'agrandir aux dépens même de la Branche  
» de sa maison établie en Allemagne ? Il brûle toujours du  
» desir d'exécuter le projet formé du vivant de son père &  
» de son oncle , & de transférer en Espagne le siège de l'Em-  
» pire.

» Ainsi , puisque l'Allemagne a aujourd'hui deux ennemis à  
» redouter ; d'un côté , un ennemi hautement déclare , infatigable & terrible ; de l'autre , un ennemi caché , adroit &  
» politique , qui ne songe qu'à abattre les Princes de l'Em-  
» pire , pour usurper la couronne Impériale ; c'est à ces Princes

» à confiderer , quel est le plus à craindre de ces deux enne-  
 » mis , & à comparer l'Alcoran avec l'Inquisition Espagnole : HENRI  
 » C'est à eux de voir , s'il ne leur seroit pas peut-être plus IV.  
 » avantageux d'avoir affaire au Turc de l'Orient , qu'à celui 1597.  
 » de l'Occident : Pour peu que l'on examine la chose sans  
 » passion , il est hors de doute que le premier est préférable  
 » au second : Si celui-là a plus de puissance & de force , il a  
 » aussi plus de justice & d'humanité.

» Au reste , c'est en vain que vous prenez des mesures pour  
 » repousser les Infidèles , si vous ne reprimez auparavant une  
 » nation insolente , qui trouble la paix du monde Chrétien ,  
 » & qui par ses intrigues , & par les sèmenes de division  
 » qu'elle jette de tous côtés , opprime la liberté publique.  
 » C'est sur-tout à la France , dont le secours a toujours été si  
 » utile à ses voisins , à servir de contrepoids à cette Puissance  
 » dangereuse. Si on n'avoit plus rien à craindre de cet enne-  
 » mi domestique , toutes les forces des Chrétiens se réuni-  
 » roient aisément pour s'opposer à l'ennemi étranger : Mais  
 » le peut-on espérer , tandis que la France sera dans l'op-  
 » pression ? C'est donc ménager à l'Empire une ressource con-  
 » tre l'effort des Turcs , que d'entrer dans le traité qu'on  
 » propose aujourd'hui pour la défense de la liberté publi-  
 » que. Quelles obligations l'Allemagne n'aura-t-elle pas un  
 » jour à la France , d'avoir la première formé le projet d'un  
 » traité si salutaire !

» Les Constitutions de l'Empire , dit-on , ne permettent  
 » pas de se liguer avec les étrangers. Mais ceux qui font cette  
 » objection , & qui , comme tous les autres Princes de l'Em-  
 » pire , sont soumis aux loix Impériales , ne violent-ils pas  
 » tous les jours celle-ci ? Ne voit-on pas leurs Ambassadeurs  
 » aller & venir sans cesse , pour consulter Philippe sur des af-  
 » faires , qui ne devraient être traitées qu'en Allemagne , &  
 » décidées par des Allemands ? N'attendent-ils pas , pour se  
 » déterminer , les courriers de Madrid , & les oracles de l'Es-  
 » curial ? Si un scrupule si léger arrête les Princes d'Allema-  
 » gne , il faut que le Corps Germanique s'expose au danger  
 » d'une honteuse & indigne servitude , & que ceux qui pas-  
 » sent en tous lieux pour les défenseurs de la liberté publique ,  
 » soient eux-mêmes réduits à l'esclavage. Ce n'est pas ainsi



**HENRI** » que pensoit l'illustre Maurice Electeur de Saxe , dont la  
**I V.** » mémoire vivra éternellement dans la postérité ? Il ne fit  
**1597.** » point de difficulté de conclure un traité avec le Roi Henri  
 » II. & c'est à cette utile démarche que l'Allemagne doit le  
 » recouvrement d'une liberté , qui étoit alors opprimée par  
 » les Espagnols , & qui encore aujourd'hui , menacée par eux ,  
 » est prête à succomber , si on ne se hâte de les prévenir. Les  
 » Princes & les villes de l'Empire , en dissimulant le mal , &  
 » en le souffrant avec trop de patience , l'ont laissé croître  
 » jusqu'au point où nous le voyons ; au lieu que si l'on eût  
 » suivi d'abord les conseils salutaires du Roi Très-Chrétien ,  
 » il n'y auroit aujourd'hui rien à craindre.

» Ce que Sa Majesté demande avec instance ne l'intéresse  
 » pas elle-seule ; c'est l'affaire de toute la Chrétienté : Elle  
 » ne propose point le traité dont il s'agit , pour imposer aux  
 » Princes de l'Empire le fardeau qu'elle porte seule aujourd'hui ,  
 » dans la vûe de s'en décharger sur eux. Elle n'exige  
 » point qu'ils prennent les armes aussitôt après la conclusion  
 » du traité ; mais seulement lorsqu'ils verront que leurs propres  
 » intérêts les forcent à les prendre. Elle ne prétend point  
 » qu'ils portent seuls tout le faix de la guerre , & on ne la verra  
 » point , oubliant sa gloire & ce qu'elle se doit à elle-même ,  
 » se tenir tranquille & dans l'inaction. Il y a longtems  
 » que le Roi mon maître a refusé la paix qu'on lui a offerte ;  
 » il a préféré la guerre à une honteuse paix ; à l'exemple d'Achille ,  
 » qui quoique averti par Thetis que l'expédition de  
 » Troye lui seroit fatale , aima mieux vivre peu , & passer un  
 » petit nombre de jours glorieux dans les champs de Mars ,  
 » que de vieillir lâchement dans le sein de la mollesse & de la  
 » volupté. C'est ainsi que le Roi rejetant constamment les  
 » propositions avantageuses que l'Espagne lui a fait faire , s'il  
 » vouloit mettre bas les armes , a mieux aimé continuer une  
 » guerre périlleuse , que de donner lieu de penser qu'il s'étoit  
 » mis moins en peine du salut de ses amis & de ses voisins ,  
 » que de son repos & de ses intérêts particuliers.

» Au reste , ce n'est ni par un desir de vaine gloire , ni par  
 » un motif de haine à l'égard des Espagnols , ni par le goût  
 » que le Roi mon maître , toujours sous les armes depuis son  
 » enfance , a pour la guerre , qu'il a refusé d'entrer jusqu'ici

» dans toutes les voyes d'accommodement que l'Espagne lui a  
 » proposées. N'a-t'il pas assez humilié ces superbes ennemis, &  
 » n'at-il pas assez triomphé d'eux , en venant à bout de les  
 » chasser entièrement de son Royaume , qu'ils avoient inon-  
 » dé de leurs foldats , & qu'ils prétendoient témérairement  
 » envahir ? Il a vécu assez pour la gloire , & il est en état d'en  
 » jouir : la guerre qu'il médite , quel qu'en soit le succès , est  
 » moins capable d'augmenter l'éclat de ses exploits , que de  
 » les obscurcir. Mais ce Prince, dont on connoît la haute pru-  
 » dence , a cru que si le Roi d'Espagne, profitant de l'inaction  
 » des François , réussissoit dans ses entreprises , il dissimule-  
 » roit peut-être pendant quelque tems ; mais qu'il conserve-  
 » roit toujours sa haine invétérée pour la France ; & que lors-  
 » que la Fortune seconderoit ses vûes , il reprendroit ses an-  
 » ciens projets à l'égard de la Monarchie universelle , & tour-  
 » neroit enfin ses armes victorieuses contre une nation , qu'il  
 » verroit dénuée du secours de ses voisins , & dont il s'effor-  
 » cerait d'autant plus d'abattre la puissance , qu'il l'a tou-  
 » jours regardée comme le principal obstacle à la réussite de  
 » ses desseins ambitieux. Le Roi mon maître souhaite que  
 » les Princes d'Allemagne soient , par rapport à cet objet ,  
 » prévoyans & précautionnés comme lui. Il les conjure par  
 » l'ancienne amitié qui est entre eux & lui , de ne pas laisser  
 » échapper une occasion si favorable , de se hâter de prévenir  
 » le péril qui les menace , & d'être persuadés qu'ils trouve-  
 » ront toujours dans la puissance de Sa Majesté , lorsqu'il sera  
 » nécessaire , les mêmes secours qu'elle souhaite aujourd'hui  
 » qu'on lui accorde en faveur de la cause commune.

» C'est à vous , Princes , de délibérer au sujet des condi-  
 » tions du traité , & des sûretés que vous pouvez prétendre  
 » de la part de Sa Majesté. Au reste , en attendant que vous  
 » délibériez plus à loisir , il semble qu'il est à propos avant  
 » toutes choses , que vous vous opposiez au passage des trou-  
 » pes qui viennent d'Espagne & d'Italie , & qui doivent passer  
 » par les frontières d'Allemagne : le Roi a appris avec beau-  
 » coup de satisfaction , que l'Electeur Palatin a déjà défendu  
 » à ses sujets de les laisser passer sur les terres de son obéis-  
 » sance. «

L'Ambassadeur demanda ensuite au nom du Roi , que les



**HENRI** Princes voulussent bien entretenir , pendant deux ans à leurs  
**IV.** frais , quatre mille hommes d'infanterie Allemande , avec  
**1597.** mille chevaux. Il promit que Sa Majesté joindroit à ces troupes huit mille hommes d'infanterie Françoisse , deux mille chevaux & six mille Suisses ; à condition toutefois , que si l'Empereur & le Roi d'Espagne venoient à attaquer le pays de Juliers , & les autres Etats des Princes alliés , le Roi leur renvoyeroit leurs troupes , & y joindroit un pareil nombre des siennes , qui dans cette guerre seroient au service des Princes.

Réponse des  
Princes.

Lorsque l'Ambassadeur eut fini son discours , l'Electeur Palatin & le marquis de Brandebourg témoignèrent qu'ils étoient extrêmement sensibles à l'honneur qu'ils recevoient par cette Ambassade , & promirent de répondre aux demandes du Roi. Le lendemain ils nommèrent des personnes pour conférer avec l'Ambassadeur. Ces Ministres ayant demandé qu'on leur communiquât le traité conclu en Angleterre , on leur en donna une copie. Deux jours après les Princes firent cette réponse : Qu'ils approuvoient le dessein du Roi Très-Chrétien , & qu'ils ne pouvoient lui donner assez d'éloges ; mais qu'il leur étoit impossible de prendre aucune résolution , avant d'avoir consulté les Rois de Dannemarck & d'Ecosse , qui étoient compris dans le traité , & les autres Princes de l'Empire. L'Ambassadeur fit instance , pour engager les Princes à délibérer sans délai ; il leur dit que puisqu'ils étoient les premiers à qui Sa Majesté avoit fait part de son projet , ils devoient être aussi les premiers à le seconder , afin d'engager les autres par leur exemple , à accéder au traité dont il s'agissoit. Mais les Princes s'excusèrent , & dirent qu'il seroit plus sûr & plus honorable pour le Roi Très-Chrétien , que le traité fût souscrit en commun par tous les Princes , & qu'ils réglassent ensemble les secours qui étoient demandés par Sa Majesté.

Une année avant qu'il fût question du traité , l'Electeur Palatin , le marquis de Brandebourg , & le duc de Wirtemberg avoient promis chacun en particulier , de fournir au Roi une compagnie de trois cens Allemands , qu'ils devoient entretenir à leurs frais pendant une année entière. Ancel voyant qu'il ne pouvoit pour le présent rien obtenir , se

réduisit à la fin à demander qu'on voulût bien augmenter le nombre des troupes qu'on avoit promises, & y en ajouter encore autant. Mais lui ayant été répondu sur cet article, qu'on en délibéreroit en commun, l'Ambassadeur, pour ne point perdre de tems, résolut, suivant leur avis, d'aller trouver les autres Princes d'Allemagne. Il s'appliqua alors à sçavoir par le moyen de ses amis, quelles pourroient être les demandes que ces Princes feroient au Roi. Il apprit que l'Electeur Palatin souhaitoit avec ardeur que le Roi employât son crédit par rapport à l'affaire de Strasbourg, & qu'il pressât sérieusement le duc de Lorraine d'accepter les conditions qu'on lui proposoit : Comme cela n'avoit point été exécuté, quoiqu'on le lui eût promis dès le commencement, ce retardement donnoit lieu à beaucoup de plaintes de la part de tous les parens & amis de l'Electeur. Le marquis de Brandebourg demandoit en particulier qu'on lui donnât une pension, telle que les prédécesseurs de Sa Majesté l'avoient accordée autrefois à Albert de Brandebourg, & depuis à Jean Guillaume de Saxe. L'un & l'autre demandoient conjointement que le Roi ménagât une trêve de plusieurs années entre l'Empereur & les Turcs ; parce que cette guerre épuisoit inutilement les forces du Corps Germanique.

L'Ambassadeur promit expressément au nom du Roi, de satisfaire les Princes sur ce dernier article ; & il s'y engagea d'autant plus volontiers, que quelques Puissances d'Allemagne avoient donné à entendre, que si l'on étoit délivré de la guerre des Turcs, il seroit plus aisé de fournir l'argent nécessaire pour l'exécution du traité dont il s'agissoit. Car on ne doutoit pas d'abord que le traité n'eût lieu, parce que le bruit s'étoit répandu de tous côtés, que l'Empereur, le Roi d'Espagne, & le Prince de Transilvanie, à l'instigation du Pape, avoient fait ensemble un traité de ligue, en apparence contre les Turcs, mais plus vrai-semblablement, comme ils le croyoient, contre les Protestans. Ils se fondoient sur ce que les Turcs n'étoient point expressément nommés dans ce traité, où l'on n'employoit que le terme général d'Infidèles ; ce qui étoit, selon eux, un artifice du Pape, afin que lorsque la guerre auroit cessé du côté de la Hongrie, ces Puissances alliées tournassent leurs armes contre eux.

HENRI  
IV.  
1597.



On tâchoit alors d'engager Sigismond Roi de Pologne ,  
 HENRI à entrer dans cette ligue , & le cardinal Gaëtano , que le  
 I V. Pape lui avoit envoyé , s'efforçoit de déterminer son esprit  
 1597. irrésolu , comme il avoit fait auparavant à l'égard du Prince  
 de Transilvanie. Mais Sigismond en fut détourné par Jean  
 Zamoski chancelier du Royaume , qui lui repréenta les fa-  
 ctions qui divisoient alors la Noblesse Polonoise. Ce Prince  
 étoit d'ailleurs inquiet, au sujet de la grande autorité que son  
 oncle le duc de Finlande avoit dans le Royaume de Suède ;  
 & il craignoit que cette autorité ne causât la défection des  
 Suédois. C'est pour cela qu'il pressoit vivement le mariage  
 de sa sœur avec Joachim Frédéric de Brandebourg , admi-  
 nistrateur de Magdebourg , dans le dessein d'envoyer en Sué-  
 de ce Prince devenu son beau-frère , pour gouverner ce  
 Royaume à titre de Viceroi , & ôter le gouvernement à son  
 oncle. Ce motif l'empêcha principalement de seconder les  
 intentions du Pontife , pour qui d'ailleurs il avoit une défé-  
 rence extrême ; craignant que s'il entroit dans la ligue , les  
 Suédois , lorsqu'ils en seroient informés , ne s'attachassent  
 encore plus à son oncle , & ne refusassent absolument de re-  
 cevoir pour Viceroi Joachim de Brandebourg.

Dispositions  
 de Sigismond  
 Roi de Polo-  
 gne.

Cependant l'Empereur pressoit les Etats de l'Empire de  
 s'assembler , afin d'en obtenir des secours pour la guerre de  
 Hongrie : On prétendoit même que ces secours étoient déjà  
 accordés , quoique la Diète ne fût pas encore indiquée. Sur  
 cette nouvelle , Ancel jugeant qu'il n'avoit point de tems à  
 perdre , alla trouver Philippe Louis Palatin de Baviere , &  
 lui exposa les ordres dont il étoit chargé. Ce Prince com-  
 mença par s'excuser , de ce qu'il avoit joint ses Ambassadeurs  
 à ceux que l'Empereur avoit envoyés depuis peu vers les  
 Etats des Provinces-Unies. Il parut avoir honte & se repen-  
 tir de cette démarche ; parce qu'ayant voulu par là faire sa  
 cour à l'Empereur , il n'avoit été payé que d'ingratitude :  
 car l'Empereur avoit mis de sa propre autorité dans le duché  
 de Cleves, des Gouverneurs de la faction Espagnole, sans de-  
 mander le consentement des beaux-frères du Duc. Ce mé-  
 contentement du Prince Palatin donna occasion à Ancel de  
 le presser encore d'avantage d'accéder au traité : Il lui dit ,  
 que s'il ne le faisoit , il arriveroit que lui , & les autres Princes  
 cohéritiers,

cohéritiers , seroient infailliblement exclus de la succession à ce Duché. Mais le Palatin lui repliqua , qu'il avoit lieu d'espérer que le Duc recouvreroit bientôt sa santé : Qu'au reste il n'étoit pas éloigné de souscrire au traité qu'on lui proposoit , & qu'il suivroit l'exemple de l'Electeur Palatin , chef de la maison.

---

HENRI  
IV.

1597.

Ancel alla trouver ensuite Frederic duc de Virtemberg , & se rendit pour cela à Studgart , où le comte de Furstemberg étoit arrivé depuis peu de la part de l'Empereur. Comme il s'agissoit entre eux de faire déclarer le duché de Virtemberg , relevant de l'Empire , & non de la maison d'Autriche , l'arrivée d'un Ambassadeur de France à la Cour du Duc paroissoit fort à contretiens. Le Duc s'excusa d'abord de prendre part au traité , & alléguait pour motif , qu'il s'agissoit actuellement entre l'Empereur & lui d'une négociation importante , qui ne lui permettoit pas d'accorder ce qu'on lui demandoit. Il ajouta , qu'il lui sembloit plus avantageux pour le Roi T. C. de ne point proposer de traité : Que Sa Majesté devoit se contenter de rappeler les anciennes liaisons des Princes avec la France , & de demander que chacun d'eux , suivant son zèle & son pouvoir , lui envoyât du secours. Enfin , après le départ de Furstemberg , il promit de fournir deux compagnies d'infanterie Allemande , chacune de cent cinquante hommes , qu'il entretiendrait à ses dépens pendant une année , & que dans la suite il se régleroit sur ce que feroient l'Electeur Palatin , & le marquis d'Anspach.

Ancel ne put parler au Prince de Bade (1) marquis de Dourlach , qui étoit alors malade. Ses Ministres dirent de sa part à l'Ambassadeur , que le Marquis remercioit Sa Majesté de l'honneur qu'elle lui faisoit ; mais que n'étant pas un Prince fort puissant , il ne lui convenoit pas de prendre un parti dans l'affaire dont il s'agissoit , sans avoir auparavant été informé de celui que prendroient les autres Princes.

L'Ambassadeur ayant passé par Francfort , se rendit à Mufelberg , ville située dans un pays de chasse , où Maurice Landgrave de Hesse , qui étoit revenu depuis peu de Saxe , s'étoit retiré à cause de la peste qui étoit à Cassel. Voici la réponse que fit le Landgrave : Il dit que l'Allemagne avoit

(1) Ernest Frederic.



**HENRI** beaucoup plus à craindre de la part des Turcs, que de la  
**IV.** part des Espagnols : Que d'ailleurs il étoit d'un âge , qui ne  
**1597.** lui permettoit pas de prendre une résolution sur une affaire  
 de cette importance , sans avoir auparavant consulté son on-  
 cle & ses frères : Qu'au reste il tâcheroit de faire connoître à  
 Sa Majesté , qu'il avoit à l'égard de la France les mêmes  
 sentimens que les ancêtres avoient toujours eu.

De Muselberg, Ancel prit sa route par Minden , pour al-  
 ler en Saxe , où il espéroit trouver le Roi de Dannemarck ,  
 qui étoit parti depuis peu de Holstein pour s'y rendre. Mais  
 étant arrivé à Volfenbutel , place la plus considérable de  
 celles qui appartenoint à Jule duc de Brunswick , il apprit  
 que le Roi de Dannemarck étoit parti pour Dresde. Le duc  
 de Brunswick répondit à l'Ambassadeur , que feu son père  
 lui avoit recommandé dans son testament , de ne traiter avec  
 aucun Prince , & de ne s'engager dans aucune guerre , sans  
 le consentement de ses Etats : Que le tems nécessaire pour les  
 assembler , & celui qu'ils employeroient à délibérer , ne pou-  
 voient convenir au Roi , qui ne retireroit qu'un foible avan-  
 tage de leurs délibérations , sur-tout n'étant pas instruits des  
 sentimens des autres Princes. Ancel eut beau représenter au  
 Duc , qu'il avoit tout à craindre des Espagnols , & que s'il  
 n'entroit pas dans la ligue , les Princes Ecclésiastiques , à leur  
 instigation , ne manqueroient pas de lui susciter quelque af-  
 faire , au sujet des Evêchés dont il s'étoit emparé dans la  
 Saxe. Le Duc persista toujours dans sa première réponse , &  
 dit qu'il se flattoit que Sa Majesté voudroit bien recevoir son  
 excuse : Que, comme il avoit depuis peu refusé plusieurs cho-  
 ses à l'Empereur , le Roi ne devoit pas être fâché qu'il ne lui  
 accordât pas en cette occasion ce qu'il lui demandoit : Qu'au  
 reste le traité conclu entre le Roi T. C. & la Reine Elisabeth ,  
 mettoit la France en état de se passer , avec un si puissant se-  
 cours , de celui des Princes d'Allemagne ; & qu'elle pouvoit  
 aisément , non seulement repousser , mais encore attaquer les  
 Espagnols. Ainsi ce qui auroit dû porter les Allemands ,  
 gens œconomes , à entrer dans la ligue , servit à leur fournir  
 un moyen de s'en défendre.

Celui de tous les Princes , qu'Ancel trouva le mieux disposé ,  
 & le plus zélé pour les intérêts du Roi , fut l'Administrateur

de Magdebourg , qu'il alla trouver à Wolsmerstat. Ce Prince entra parfaitement dans les vûes du Roi , & après avoir fait sentir qu'il avoit fort à cœur la défense de la liberté publique , qui étoit l'objet du traité , il promit de faire en cette occasion tout ce qui dépendroit de lui. Mais il ajoûta , qu'il lui étoit impossible de se déclarer , ni de rien résoudre , avant que l'Electeur son père lui eût donné l'exemple , & avant d'avoir consulté le marquis d'Anspach. Il assûra que ce dernier ne lui avoit encore donné aucuns conseils sur cette affaire ; quoique l'Electeur Palatin & lui eussent promis expressément à Ancel , lorsqu'il les quitta , d'agir auprès des autres Princes , & sur-tout auprès des Princes de leur maison.

HENRI  
IV.

1597.

Les partisans de la faction Espagnole , pour empêcher les Puissances de l'Empire d'accéder au traité , dont le bruit s'étoit déjà répandu dans l'Allemagne , avoient adroitement engagé les Prédicateurs Luthériens , ennemis déclarés de la Confession de Suisse (1) , qui avoit un grand nombre de partisans en France & en Angleterre , à déclamer hautement en chaire contre le Roi , & contre la Reine Elisabeth ; & à publier que c'étoit à leur instigation que les Turcs faisoient une guerre si cruelle en Hongrie. Ancel crut devoir s'opposer au cours dangereux de cette affreuse calomnie , qui avoit déjà imposé aux peuples ; & pour cela il publia un écrit en Latin , en forme de lettre , pour justifier le Roi & la Reine , & rendre odieux les auteurs d'une si détestable supposition.

Au commencement du mois de Mars Ancel vit à Dessau les Princes d'Anhalt , qui lui déclarèrent nettement qu'il ne devoit pas se flatter plus longtems d'une vaine espérance : Que les Princes n'entreroient jamais dans la ligue qu'on proposoit ; & que le Roi devoit se contenter des secours que chacun lui fourniroit en particulier. Telle avoit déjà été la réponse du duc de Wirtemberg. Ils ajoûtèrent que Sa Majesté , pour se consoler de ce refus , devoit considérer que le comte d'Aremberg n'avoit point réussi malgré ses efforts ; & que les troupes levées par le duc de Saxe-Lauenbourg , s'étoient entièrement dissipées , soit faute de

(1) C'est-à-dire , de la doctrine des Sacramentaires , qui est celle des Zuingliens & des Calvinistes.



HENRI

IV.

1597.

paye, soit à cause de la défense que l'Electeur de Saxe & les autres Princes avoient faite de lever aucunes troupes dans leurs Etats, à moins que ce ne fût pour la guerre de Hongrie.

Ancel se rendit ensuite à Berlin, pour y traiter avec Jean George Electeur de Brandebourg. Mais la maladie de ce Prince l'empêcha de voir l'Ambassadeur. Ses Ministres lui donnèrent audience, en présence des fils de l'Electeur. On commença par remercier de l'honneur que faisoit cette Ambassade; ensuite on donna cette réponse: Que le respect dû au S. Empire, auquel l'Electeur tenoit par tant de titres, & sa liaison avec les autres Electeurs, l'empêchoient de manifester ses sentimens, & ses favorables intentions à l'égard du Roi, sans avoir auparavant consulté ces mêmes Electeurs: Que si l'on mettoit la chose en délibération, il feroit en sorte de satisfaire les justes desirs du Roi T. C. & de répondre à ses vûes, par rapport aux intérêts de la Chrétienté, & en particulier, par rapport à la sûreté de l'Allemagne. On donna en même tems de grands éloges au Roi sur son zèle & sur son courage, à l'égard de ces deux objets.

Ancel écrivit à  
l'Administrateur de  
Saxe.

L'Ambassadeur se comporta autrement avec Frédéric Guillaume, administrateur ou Régent de Saxe, qui alors étoit à Torgaw, pour la cérémonie du Batême d'un fils, qui lui étoit nouvellement né. Il se contenta de lui écrire, pour le complimenter, & pour lui mander en peu de mots ce qu'il souhaitoit de lui. Les amis d'Ancel lui avoient conseillé d'en agir ainsi à l'égard de ce Prince. Comme on sçavoit que la faction Espagnole s'étoit emparée de son esprit, il ne s'agissoit pas de le solliciter d'entrer dans la ligue, mais seulement de le prier de ne pas souffrir qu'on fit dans ses Etats, ni dans ceux des Princes dont il étoit le tuteur, aucune levée de soldats, pour servir dans les armées du Roi d'Espagne contre le Roi T. C. L'Ambassadeur inséra dans sa lettre certains traits, qui faisoient sentir que la Monarchie du monde Chrétien étoit toujours l'objet de Philippe, & que ce projet ambitieux lui mettoit sans cesse les armes à la main, pour troubler le repos de tous les Potentats de la Chrétienté.

Ancel étant revenu à Nuremberg au commencement d'Avril, reçut une lettre de la part de l'Administrateur de

Saxe. Ce Prince, après avoir déploré les conjonctures présentes, & les malheurs de l'Europe, témoignoît qu'il étoit extrêmement touché de voir les deux plus puissans Princes du monde, se haïr mutuellement, & se faire une guerre éternelle : il exhortoit le Roi T. C. à faire la paix avec le Roi d'Espagne, & à tourner contre les Infidèles, toutes ses forces de terre & de mer.

HENRI  
IV.  
1597.

L'Ambassadeur lui écrivit une autre lettre le 28. d'Avril, par le conseil de l'Electeur Palatin. Il lui marqua, que ses loüables & prudentes exhortations convenoient bien mieux aux Espagnols, toujourns ennemis de la France, & à leurs séditioneux partisans, auteurs de tous les troubles, qu'au Roi T. C. à qui ils avoient si long-tems fait la guerre, & qu'ils avoient mis, par leurs détestables artifices, en danger de perdre la couronne & la vie : Que s'il dépendoit de ce Prince de concilier les esprits, & de réunir les forces de terre & de mer de tous les Rois de la Chrétienté, ou de tous les Princes de l'Empire, pour s'opposer conjointement aux efforts des Infidèles, l'Europe cesseroit bientôt de gémir & d'être dans de si cruelles allarmes ; & que les Chrétiens si tourmentés & si affoiblis par les Espagnols en Allemagne, en Angleterre, & en Flandre, feroient bientôt en état de braver la puissance de l'Empire Ottoman : Que son Altesse, parfaitement instruite des motifs de la guerre contre l'Espagne, voyoit bien que le Roi devoit faire les plus grands efforts, non plus, pour avoir la gloire de faire des conquêtes, ou pour recouvrer un Royaume envahi par les Espagnols, & presque enlevé à son prédécesseur ; mais pour préterver désormais sa personne des plus noirs attentats, & se mettre à couvert des plus affreux complots, indignement tramés par cette nation, qui n'avoit pas eu horreur d'employer des moyens exécrables, abhorrés par les ennemis même les plus féroces : Qu'il s'agissoit enfin pour le Roi, de défendre non seulement un Royaume, qui lui appartenoit légitimement, mais de garantir toute l'Europe Chrétienne des violences d'une Inquisition tyrannique, & des efforts d'une ambition insatiable : Que S. M. plaignoit extrêmement le sort de la Hongrie, & des Etats voisins de l'Empire Ottoman ; & qu'elle étoit au désespoir de se voir réduite par les artifices



**HENRI** de l'Espagne , à ne pouvoir employer , à l'exemple de ses  
**IV.** ancêtres , contre les ennemis de la foi , ses talens militaires ,  
**1597.** & le génie que Dieu lui avoit donné pour le métier de la  
 guerre , où il avoit été élevé , & qu'il avoit utilement appris  
 dès sa plustendre jeunesse.

» Les Hongrois , & tous ceux qui ont à redouter les ar-  
 » mes des Turcs , ne sont pas assez injustes , ( continua t'il , )  
 » pour exiger que S. M. abandonne le soin de ses Etats ,  
 » dont son ennemi cherche sans cesse à s'emparer , & qu'elle  
 » expose par là l'Allemagne même , à devenir bientôt la  
 » proie d'un Tyran , dont le joug seroit plus insupportable  
 » & plus odieux , que celui des Turcs. Celui qui donneroit  
 » ce conseil au Roi , ne pourroit avoir que des intentions  
 » fort suspectes , ou paroîtroit au moins très-peu judicieux.  
 » Votre Altesse , ( ajoûtoit-il , ) pense bien différemment , &  
 » on ne sçauroit assez louer cette sage & pieuse politique ,  
 » qui vous a fait défendre de lever aucunes troupes dans la  
 » Saxe , si ce n'étoit pour la guerre de Hongrie , & aux Sa-  
 » xons , de porter les armes pour quelqu'autre sujet que ce  
 » fût , & sans votre permission expresse. «

Ces dernières paroles furent mises exprès dans la lettre ,  
 afin de rappeler à l'Administrateur ce qu'il avoit répondu ,  
 & l'engager à être du moins neutre dans cette guerre , & à  
 ne pas fournir à l'Espagne des troupes auxiliaires , qu'il re-  
 fusoit à la France. Car on venoit d'apprendre qu'il avoit  
 levé depuis peu huit mille hommes de cavalerie , sous pré-  
 texte de mettre la Saxe à couvert , tandis que tant de troupes  
 s'assembloient de tous côtés : Cette conduite de l'Adminis-  
 trateur étoit fort suspecte au Roi , & aux Etats Généraux des  
 Provinces-Unies. Pendant ce tems-là Edouard Fortunat  
 marquis de Bade , Prince tout dévoué aux Espagnols , le-  
 voit de l'infanterie , & vouloit faire croire que ces troupes  
 étoient destinées pour un autre usage , que pour le service  
 de l'Espagne. Mais s'étant assemblés près de Limbourg , &  
 voyant qu'on ne les payoit point , elles se débandèrent.

Le Roi de Dannemarck , qui étoit venu à Torgaw , pour  
 s'aboucher avec l'Administrateur de Saxe , s'en étoit retour-  
 né dans ses Etats avec peu de suite. Ce Prince étoit très-  
 bien disposé pour le bien public , & sembloit même , par ces

sentimens , vouloir se frayer un chemin à l'Empire : Cependant comme il étoit fort jeune , & qu'il étoit à présumer qu'il se détermineroit moins par lui-même , que par l'exemple des Princes Allemands , on ne jugea pas à propos de le solliciter d'entrer dans la ligue , d'autant plus que la plûpart de ceux , à qui il donnoit sa confiance , favorisoient ouvertement le parti Espagnol. On se contenta donc de lui proposer de renouveler l'ancien traité de ses ancêtres avec les Rois François I. & Henri II. Mais on avoit perdu pendant la guerre civile l'original de ce traité , dont on chercha vainement une copie parmi les papiers de Charle de Danzé , qui avoit été longtems chargé des affaires de France à la Cour de Dannemarck , & qui y étoit mort : ce qui fut cause que cette négociation fut remise à un autre tems.

---

HENRI  
IV.

1597.

Enfin , comme personne ne vouloit accéder au traité , que chacun alléguoit différens prétextes pour s'en défendre ; & que tous craignoient de se rendre odieux par cette ligue , le Prince Palatin , & le marquis d'Anspach , donnèrent un écrit signé de leur main , & muni de leur sceau , par lequel ils déclaroient , que leur respect pour le Saint-Empire les empêchoit de se ligueur avec le Roi T. C. & que cette raison les avoit déjà empêchés en d'autres occasions , & lorsqu'il auroit été le plus nécessaire , d'accorder à S. M. les secours qu'elle pouvoit espérer de leur zèle pour son service : Qu'au reste ils étoient prêts d'exécuter ce qu'ils avoient promis en particulier à Jacque Bongars ; & qu'ils étoient bien fâchés , que la guerre des Turcs , & les dépenses qu'ils avoient faites autrefois , par rapport aux guerres civiles de la France , ( cela fut mis exprès pour l'Electeur Palatin , ) les missent hors d'état de faire plus pour Sa Majesté : Qu'ils avoient que c'étoit un léger secours , par rapport au grand fardeau qu'elle avoit à soutenir , & qu'ils souhaitoient extrêmement d'envoyer en France un régiment de deux-mille cinq cens hommes avec une paye de six mois. Mais qu'à moins que les autres Princes d'Allemagne ne voulussent bien contribuer aux frais , ils étoient absolument hors d'état de faire cette dépense.

Après beaucoup de complimens de part & d'autre , Ancel prit congé des deux Princes , qui lui firent espérer qu'il arriveroit bientôt quelque circonstance , qui seroit avantageuse



**HENRI** au Roi. On ne comprit pas d'abord le sens de ces paroles ;  
**IV.** mais dans la suite on sçut que par le moyen de Reider,  
**1597.** grand Seigneur du païs de Cleves , & homme très-habile  
 dans les affaires , on avoit fondé les Etats de ce Duché , &  
 que si au nom des Princes Palatins & de Brandebourg , hé-  
 ritiers présomptifs de ce Duché , on se fût hâté d'y envoyer  
 deux régimens d'infanterie avec deux mille chevaux , tout  
 le païs se seroit déclaré contre les Espagnols. L'Electeur Pa-  
 latin fut sollicité par le marquis d'Anspach , & le duc de  
 Wirtemberg par Ancel , d'entrer dans le projet de cette ex-  
 pédition , qui eût été très-avantageuse au Roi , s'ils eussent  
 voulu favoriser cette entreprise. Car alors , bien que les  
 Princes Allemands eussent refusé d'envoyer en France les  
 troupes auxiliaires qu'on avoit espérées , cette guerre dan-  
 gereuse , excitée sur la frontière des Païs-bas , auroit occupé  
 une partie des troupes de l'Archiduc , & affoibli par consé-  
 quent les forces que l'Espagne destinoit contre la France.  
 Mais ce projet , ainsi que toutes les entreprises qui dépend-  
 ent du consentement de plusieurs Puissances , s'étant éva-  
 nouï , ne servit qu'à faire perdre du tems inutilement , qu'à  
 occasionner bien des voyages , & qu'à ralentir l'ardeur de ceux  
 qui avoient fait naître l'idée de cette guerre.

François de  
 Mendose par-  
 court , de la  
 part du Roi  
 Philippe , les  
 Cours d'Al-  
 lemagne.

Tandis qu'Ancel travailloit en Allemagne pour les intérêts  
 de la France , François de Mendose , Amirante d'Aragon ,  
 que le Roi d'Espagne & le cardinal Albert avoient chargé  
 d'ordres secrets , parcouroit les Cours des Princes séculiers  
 & Ecclésiastiques d'Allemagne , avec un éclat & une pompe  
 digne de l'orgueil Espagnol. Etant parti du païs de Luxem-  
 bourg , il prit sa route par Treves , par Mayence , par Wirtz-  
 bourg , par Nuremberg , & arriva enfin vers la fin de l'année  
 1596. à la Cour de l'Empereur. Il alla ensuite trouver l'Ar-  
 chiduc Ferdinand à Gratz , Capitale de Stirie ; puis il se ren-  
 dit à Saltzbourg , Capitale de Baviere , où il fit au nom de  
 Philippe , Annibal Rotenaw , Chevalier de l'Ordre de Ca-  
 latrava. Il alla aussi à Aufbourg , où il vit l'Archiduc Mat-  
 thias ; & ensuite à Vienne , où il trouva son frère Maximi-  
 lien , qui s'y étoit retiré , très-mortifié & presque inconsola-  
 ble de sa défaite près d'Agria. (1)

(1) Les Allemands l'appellent Eger.

Ayant

Ayant alors reçu ordre du Roi son maître d'aller en Pologne, il prit sa route par Olmutz, & arriva à Cracovie le 18. de Janvier : le Roi Sigismond étoit alors à la Diète de Varsovie. Mendose passa le reste du mois à Cracovie, où il eut plusieurs entretiens avec le Cardinal André Ratzwil Evêque de cette ville ; & le Cardinal Henri Gaëtano, que Clement VIII. avoit envoyé en Pologne, pour engager Sigismond à faire un traité de ligue avec l'Empereur. Il se rendit ensuite à Varsovie, Capitale de Massovie, le 10. de Février ; & fut reçu avec de grands honneurs par tous les Seigneurs du Royaume assemblés pour la Diète. Celui qui parmi eux se distinguoit alors avec plus d'éclat, étoit Jean Zamoski Chancelier du Royaume, & Général de toutes les troupes : sa suite nombreuse & magnifique, son caractère sérieux & imposant, & l'autorité qu'il avoit acquise sur tous les esprits, l'auroient fait prendre plutôt pour le Roi de Pologne, que pour un Officier de la Couronne. Mendose avoit été prié de tenir sur les fonds de Batême une fille de Sigismond nouvellement née : mais l'enfant s'étant trouvé en danger, on hâta la cérémonie du Batême ; & elle se fit avant l'arrivée de Mendose, à qui la Reine fit beaucoup d'excuses sur ce contretems.

Le but principal de l'ambassade étoit d'affermir, entre la maison d'Autriche & la Pologne, l'union formée depuis peu, & qui avoit succédé à de grands différens ; d'employer à cet effet le crédit du Roi d'Espagne ; de conclure un nouveau traité de ligue contre le Turc ; & de faire en sorte que dans la Diète on lui déclarât la guerre, s'il ne cessoit d'attaquer la Hongrie. C'est sur quoi le Cardinal Gaëtano faisoit le plus d'instance. Il s'agissoit aussi de faire part au Roi de Pologne de la résolution que le Roi d'Espagne avoit prise, de confier le gouvernement des Pais-Bas à l'Infante Isabelle Claire Eugenie sa fille ; & de prier ce Prince de ne point permettre, que sous le prétexte des intérêts du commerce, on fit dans la Diète aucun décret favorable aux Provinces unies, rebelles à leur Prince légitime. Thomas Sailly Jésuite, qui étoit à la suite de l'ambassade, dit que Mendose, par une habileté égale à sa piété, mit au jour tous les artifices des Anglois, qui semblaient, dit-il, aux écrevisses

HENRI  
IV.

1597.  
Mendose se  
rend en Po-  
logne.



**HENRI** de mer, aiment à ronger tout dans les Ports maritimes, & qui ne rougissent point de sacrifier à des intérêts temporels  
**IV.** le salut des ames, dont ils se mettent peu en peine. Il dit  
 1597. aussi que ce fut alors que les Rois de Pologne, qui avoient toujours jusques-là donné à la Reine d'Angleterre le titre de *défenseur de la Foi*, cessèrent de le lui donner. Cette ambassade, ajoute-il, prépara à Elisabeth bien des embarras & des inquiétudes.

Après plusieurs offres, qui furent faites de la part de Philippe & d'Albert, & les présens réciproques donnés de part & d'autre, Mendose prit congé du Roi, & partit le premier jour de Mars, sans avoir pû rien obtenir au sujet de la ligue contre les Turcs. Sigismond, à la sollicitation des Jésuites, étoit assés porté à cette ligue; mais tous les Seigneurs du Royaume s'y opposèrent, & entr'autres, Zamoski, qui s'appuya sur le sentiment du feu Roi Etienne. (1) Sigismond Bathori Prince de Transylvanie, s'y opposa aussi, parce que la guerre des Turcs lui avoit déjà été funeste, & qu'il prévoyoit que celle-ci seroit fatale à sa maison. De peur néanmoins de paroître négliger la cause commune de la Chrétienté, en refusant de prendre part à une guerre si juste en apparence, on traita avec l'Ambassadeur du Kan de Tartarie, qui, selon la coutume, étoit venu à la Diète; & on le pria de faire en sorte que les Tartares ne s'unissent point aux Turcs.

Propositions  
 que Mendose  
 fait à l'Empe-  
 reur.

Enfin les Ambassadeurs révinrent à Prague. Des personnes curieuses & bien instruites ont prétendu que Mendose étoit chargé secretement de faire ces demandes : Que la Vicomté de Besançon, qui étoit passée par une succession légitime de la maison de Châlon, dans la maison de Nassau (2), fût déclarée dévolue à l'Empire, par la proscription

(1) Etienne Bathori Prince de Transylvanie, qui fut mis sur le trône de Pologne l'an 1575, après l'abdication de Henri de France Duc d'Anjou, qui avoit régné 5. mois. Etienne Bathori mourut l'an 1587. Sigismond III. Roi de Suède, dont il est parlé ici, lui succéda.

(2) Par le mariage de Claude de Châlon fille de Jean de Châlon II. du nom, avec Henri Comte de Nassau, pere de

René. René étant mort sans enfans en 1544, institua son héritier Guillaume de Nassau IX. du nom, son cousin germain, à qui la République de Hollande doit son établissement & sa gloire. Les Princes de Nassau ont toujours joui, jusqu'à la mort de Guillaume II. Roi d'Angleterre, de la Principauté d'Orange & des autres biens héréditaires de la maison de Châlon; quoique la donation testamentaire de René, en faveur de Guil-

de Guillaume Prince d'Orange , & fût conférée au Roi Philippe , à titre de Vicaire de l'Empire : Que l'Empereur déclarât la guerre aux Princes d'Allemagne , qui entretenoient les troubles des Pays-Bas : Que S. M. établît un administrateur dans les Duchés de Clèves & de Juliers , pour gouverner ces pays par l'autorité de l'Empereur , tant que le Duc seroit par sa maladie hors d'état de gouverner lui-même ses Etats : Que la sentence portée contre ceux d'Aix-la-Chapelle fût exécutée sans délai ; afin de punir leur audace , qui ne méritoit aucune indulgence : Que l'on pourvût sans retardement , par un décret Imperial , à la sûreté des villes maritimes , en réprimant les Corsaires Anglois , qui par leurs pirateries continuelles nuisoient beaucoup à l'Empire : Qu'il fut permis à Philippe de lever dans l'étendue de l'Empire , six ou sept Régimens , pour faire la guerre dans les Pays-Bas , contre les rebelles.

HENRI  
IV.  
1597.

L'Empereur répondit , qu'on ne pouvoit rien décider touchant la Vicomté de Bezançon , sans avoir auparavant consulté les Princes & les Etats de l'Empire ; mais il promit qu'on traiteroit de cette affaire dans la première Diète , & il fit espérer que Philippe auroit tout lieu d'être satisfait. Il répondit au second & au fixième article , qu'il falloit attendre la réponse que les Etats généraux donneroient aux députés qu'on leur avoit envoyés , & qu'alors on verroit quel parti il faudroit prendre : Qu'au reste , tandis que toute l'Allemagne n'étoit occupée que de la guerre de Hongrie , il ne convenoit pas de faire des levées dans l'Empire pour une guerre différente. A l'égard du troisième article , il dit qu'il avoit résolu d'envoyer dans le Duché de Clèves de zèles Catholiques pour prévenir le danger ; que cependant Philippe devoit faire en sorte que ses Généraux d'armée fussent attentifs à tous les événemens , en prenant garde néanmoins de faire naître des soupçons aux Princes , que la succession de ces Etats regardoit ; parce qu'il étoit de l'intérêt & de l'Empereur & de l'Empire , dans les conjonctures présentes , de ne les pas irriter. Il promit enfin de proposer

Réponse de  
l'Empereur.

laume son cousin ne parût pas légitime ; ces biens étant réversibles aux fils de la maison de Châlon , qui étoient alors ; dont descend aujourd'hui le Marquis de Nesle , & dont descendoient aussi les Princes de Longueville.



**HENRI** le quatrième & le huitième article dans la première Diète; déclarant au surplus qu'il ne pouvoit pour le present donner d'autre réponse.

**IV.**

1597.

Mendose partit le 22. de Mai, chargé de la part de l'Empereur de plusieurs présens, pour son frère le Cardinal Albert, entr'autres, d'une certaine quantité de poudre soude, qui faisoit sans bruit le même effet que la poudre à Canon ordinaire. Passant par Nuremberg, il proposa en particulier à André Imhoff Magistrat de la ville, d'y accorder un temple aux Catholiques, à l'exemple des villes d'Ausbourg & de Francfort sur le Mein. Sailly dit que Mendose se donna beaucoup de mouvemens pour cette affaire, & qu'il en écrivit à l'Empereur, & au Nonce qui étoit à sa Cour. Mendose prit ensuite sa route par Wirtzbourg, Francfort, & Mayence; il vint à Cologne, & ensuite à Aix-la-Chapelle, pour encourager & soutenir le Clergé, & le petit nombre de Catholiques de cette ville, contre l'oppression des Protestans, beaucoup plus puissans qu'eux: il leur promit du secours de la part de l'Empereur & de l'Archiduc Albert. Enfin ayant passé par le Pays de Liège, par Namur & par Nivelles, il arriva enfin à Bruxelles. Albert pour le récompenser de la conduite qu'il avoit tenue dans son ambassade, le fit Colonel général de la Cavalerie, charge que Camille Caracciolo Prince d'Avellino souhaitoit avec ardeur, & se flattoit d'obtenir. Cette préférence indigna tout le monde, & surtout les Italiens.

Affaires des  
Pays-Bas.

Sur ces entrefaites, il se passa divers événemens dans les Pays-Bas. Après la prise de Hulst, & après que les troupes d'Irlande eurent été renvoyées, Albert songea à former une nouvelle armée. Il chargea donc Robert de Barbançon, frère du Comte d'Arenberg, de faire des levées dans le Pays de Cologne, & Hachicourt de faire des recrues pour rendre complet le Régiment de Coquille; après quoi il assigna la ville de Tournhout, pour le rendez-vous de toutes les troupes, & fixa le jour auquel elles devoient s'y rassembler. Elles consistoient dans les Régimens de la Bourlote & de Trevico, dans un corps d'Allemands aux ordres du Comte de Sultz, dans quelques compagnies de Cavalerie Espagnole, commandées par Dom Jean de Cordouë, Dom

Alonze Dragon, & Dom Jean de Gusman de Grobben-  
donck, & dans quelques compagnies de Chevaux-légers, HENRI  
sous la conduite de Nicolas Basta. IV.

1597.

Le commandement général de toutes ces troupes fut donné à Marc de Rye Comte de Varax, frère du Comte de Varambon. Ce Général, plus distingué par sa naissance que par son habileté dans le métier de la guerre, ayant établi son camp dans un endroit défavorable, où quoique fort mal retranché il se croyoit en sûreté, donna lieu au Prince d'Orange, capitaine vigilant & actif, de le venir attaquer. Ce Prince envoya d'abord devant lui à Gertruidem-bergh quatre mille hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, tirés des garnisons voisines. Il y arriva lui-même le 21. de Janvier, accompagné du Comte de Solms, de Philippe Comte de Hohenlo (1), de François Veer, & de plusieurs autres Officiers généraux. On y vit aussi arriver presque aussi-tôt Robert Sidney gouverneur de Flessingue avec trois cens Anglois, & le gouverneur de Brièle avec deux cens. Le lendemain le Prince d'Orange ayant rangé son armée en bataille, se mit en marche, & s'approcha de Rével, lieu peu éloigné de Tournhout. L'armée Espagnole vit alors quel étoit le dessein du Prince d'Orange : le désordre & la confusion se mirent aussi-tôt dans leur Camp ; & Varax leur Général ne scut quel parti prendre. On résolut enfin de se retirer vers Hérentals, & l'armée fut ainsi rangée à la hâte pour l'ordre de la marche. Les Allemands étoient à l'avant-garde, les Flamands au centre, & les Napolitains à l'arrière-garde, commandée par Jérôme Denti-ci, en l'absence du Marquis de Trévico. On jugea à propos de poster pendant la marche, près d'un gué peu éloigné de Tournhout, un détachement de Mousquetaires, pour arrêter la Cavalerie ennemie, lorsqu'elle viendroit attaquer l'armée dans sa retraite. La droite étoit défendue par quatre cens chevaux divisés en quatre escadrons, & la gauche étoit à couvert par un bois.

Le Prince d'Orange ayant appris la retraite des ennemis détacha sur le champ de la Cavalerie pour les poursuivre. Deux cens Arquebusiers commandés par Veer ayant aussi-tôt

Le Prince  
d'Orange bat  
les Espagnols.

(1) Ou Holack.



**HENRI**  
**IV.**  
**1597.**

passé le gué, Hohenlo eut ordre de harceler les Napolitains, qui formoient l'arrière garde, jusqu'à ce que le Prince d'Orange fût arrivé lui-même avec toute sa Cavalerie, & toute son Infanterie. Hohenlo ayant donné vivement sur les Napolitains, ceux-ci s'arrêtèrent d'abord, & ensuite firent tête à l'ennemi. Mais étant sans cesse attaqués par des troupes fraîches, & se voyant mal soutenus par leur Cavalerie, ils rompirent leurs rangs, & prirent la fuite. Ce fut alors que le Prince d'Orange arriva avec toute son armée. Ayant donné sur ces troupes, qui étoient en désordre & éparfes, il en fit un grand carnage. Les Espagnols perdirent plus de deux mille hommes, Napolitains & Allemands : On fit deux cens prisonniers, du nombre desquels fut le jeune Comte de Mansfeld : Varax expia la faute qu'il avoit commise, & fut tué. Sertinio Fabio, d'une des meilleures maisons de Rome, ayant été blessé dangereusement, & se trouvant défiguré par le sang qui couloit de ses playes, fut long-tems laissé comme mort sur le champ de bataille, après avoir été dépouillé par les Goujats. Enfin ayant été reconnu par les vainqueurs, à la beauté de son visage, il fut traité avec toute l'humanité & le soin possible, & il guérit. On enleva aux Espagnols trente-huit Drapeaux, deux Etendarts, & surtout celui de Dom Alonse Dragon, presque tous les bagages, & la caisse militaire, où étoit l'argent envoyé depuis peu pour la paye des troupes.

Le Prince d'Orange pilla Tournhout, & se rendit maître de la Citadelle en trois jours, la garnison ayant pris l'épouvante. Après y avoir laissé Heraugieres Gouverneur de Breda, pour commandant, il s'en retourna à la-Haïe, comblé de gloire & applaudi en tous lieux. Ce fut à la-Haïe qu'il donna audience aux envoyés d'Ernest de Bavière, Electeur de Cologne. Ces envoyés avoient ordre de faire des plaintes au sujet des courses continuelles, que les troupes des Etats généraux faisoient dans les pays de Liege, & de Cologne, & de traiter de l'affaire d'Amelie Comtesse de Meurs, que les Etats généraux avoient prise sous leur protection. Cette Dame avoit été mariée en premières Noces à Philippe de Monmorenci Comte de Horn, & en secondes, au Comte Adolphe de Newenar, qui huit ans

auparavant avoit péri par un triste accident, près d'Arnhem. Ce Seigneur avoit fait la guerre pour Gebbar ; & Ernest, dont il avoit toujours été l'ennemi déclaré, l'avoit proscrit, comme feudataire de l'Archevêque de Cologne, & avoit confisqué tous ses biens (1). Or sa veuve prétendoit qu'on n'avoit pas dû confisquer le Comté de Meurs, qu'elle avoit hérité de son frère Herman, & que le crime de félonie imputé à son mari ne pouvoit le lui faire perdre. Cependant le Duc de Parme s'en étant emparé, avoit donné le gouvernement du Comté à Camille de Modigliana, avec ordre de fortifier la ville de Meurs, dont la garnison ravageoit tout le pays. L'affaire étoit prête à s'accorder ; mais il survint de nouveaux obstacles, qui empêchèrent de rien terminer.

Les Etats généraux étoient alors occupés à augmenter les fortifications du fort de Skenk, bâti par le fameux Capitaine Martin, sur le bord de la Meuse ; & à munir d'une bonne garnison la ville de Nimègue dans la Gueldre, parce qu'on croyoit que les Espagnols attaqueroient cette place. Le Cardinal Albert de son côté, après la défaite de Tournhout, se donnoit beaucoup de mouvemens & de soins pour faire de nouvelles recrues, & pour amasser de l'argent. Tandis qu'il étoit dans les plus grands embarras, il arriva une chose très-fâcheuse pour nous, & très-avantageuse pour lui. Cet événement néanmoins, par les suites qu'il eut, servit beaucoup à hâter la conclusion de la paix entre la France & l'Espagne.

Amiens (2), ville riche, ornée de magnifiques édifices, & habitée par un peuple belliqueux, tels que sont toujours les peuples des frontières, étoit en possession des plus grands privilèges, que depuis long tems nos Rois lui avoient accordés, pour récompenser la fidélité de ses braves habitans. La garde de cette place importante étoit confiée au Corps de ville, qui y exerçoit toute l'autorité en vertu de ses

HENRI  
IV.  
1597.

Les Espa-  
gnols sur-  
prennent A-  
miens.

(1) Gebbard Archevêque de Cologne se servit utilement de Newenar dans la guerre qu'on lui fit. Ernest qui fut élu Archevêque de Cologne, après la défaite & la déposition de Gebbard, proscrit Newenar.

*briga*, quelques autres Auteurs ont cru que *Samarobriga*, dont Cicéron fait mention l. 7. *epist. ad Trebatium*, étoit Cambrai, ou S. Quentin. Voyez le commencement du livre 113. de cette histoire.

(2) Mr. de Thou l'appelle *Samaro-*



HENRI

IV.

1597.

privilèges : Elle étoit exempte de tous les nouveaux impôts ; & ne souffroit aucune garnison , ni au dedans de ses murs , ni dans ses fauxbourgs ; ensorte que jusqu'au tems des dernières guerres civiles , où elle prit part aux factions , comme la plupart des autres villes du Royaume , rien n'avoit pû donner atteinte ni à sa fidélité , ni à sa liberté. Etant ensuite rentrée dans l'obéissance du Roi , elle avoit recouvré tous ses anciens privilèges.

Après la prise de Dourlans & de plusieurs autres places voisines d'Amiens , le Roi avoit fait avertir les Echevins de cette ville , de se tenir bien sur leurs gardes , l'ennemi étant si proche ; & les avoit voulu faire consentir à recevoir , pour un tems seulement , une garnison de Suisses , qui seroient logés dans les fauxbourgs. Mais il s'y étoient fortement opposés , & avoient répondu fièrement , qu'ils étoient assez forts pour défendre leur Ville. Le Roi leur ayant envoyé vingt-cinq gros Canons avec leur attirail , les Suisses , qui les avoient conduits , se logèrent dans des maisons autour de la ville. Mais les Echevins alléguant alors leurs privilèges , & vantant , par une sotte vanité , leur fidélité & leur bravoure , importunèrent tellement François d'Orleans , Comte de S. Paul , Gouverneur de Picardie , qui étoit alors à Amiens , qu'il fut contraint d'éloigner les Suisses , & de les loger dans un village à deux lieues de la ville.

Un certain Dumoulin , qui avoit été contraint de sortir d'Amiens pour sa conduite , se flattant de voir ses crimes impunis , & cherchant d'ailleurs quelque soulagement dans sa mauvaise fortune , forma le projet qu'on va voir. Cet homme ayant remarqué que les Bourgeois , selon un ancien usage , faisoient la garde fort exactement pendant la nuit ; mais que pendant le jour , se fiant sur le grand nombre des habitans , ils ne mettoient aux portes qu'un corps de garde assez foible , alla trouver Dom Ferdinand Tello de Porto-Carrero Gouverneur de Dourlans , & lui fit voir qu'il étoit aisé de surprendre en plein jour cette ville , quelque grande & quelque peuplée qu'elle fût ; pourvu que l'entreprise fût conduite avec beaucoup de secret , & qu'on fît approcher un nombre suffisant de troupes , dont on déroberoit la marche à l'ennemi. Porto-Carrero ne négligea pas cet avis.

Il envoya aussitôt le Sergent François de l'Arco , brave homme , & qui entendoit bien le François , avec le Capitaine de la Croix , pour examiner les portes de la ville , & observer avec attention , comment on y faisoit la garde , & de quelle manière on en pourroit approcher. L'un & l'autre ayant assuré à leur retour que l'entreprise pourroit réussir , l'Arco , par l'ordre de Porto-Carrero , partit le 1. de Mars pour aller faire part de ce dessein au Cardinal Albert , & obtenir de lui des ordres pour les Gouverneurs des places voisines. Albert donna une audience secrète à l'Arco , qui fit entendre à ce Prince , que si l'affaire étoit conduite avec habileté , elle ne pouvoit manquer de réussir. L'Arco partit sur le champ pour aller retrouver Porto-Carrero. En même tems on écrivit aux Gouverneurs des places voisines , pour leur communiquer le dessein dont il s'agissoit , & on leur recommanda surtout de garder un profond secret. On commanda pour cette expédition six cens cavaliers, deux mille fantassins, deux compagnies d'arquebusiers à cheval , sous les ordres de Rugero Tacon, & de Sebastien Gaudet ; une compagnie de cuirassiers, conduite par Daniel de Gaure ; six compagnies de piquiers , dont les capitaines étoient Jérôme Doria , Charle de Sangre , de Vergi , & d'Oïse , ( l'un & l'autre de la première Noblesse de Franche-Comté,) Jean de Guzman, & André de Lambrise. Ces troupes avoient pour officier général Jérôme Caraffe marquis de Montenegro. On y joignit trois cens Espagnols tirés du regiment de Dom Alphonse de Mendose , dont les capitaines se nommoient Diego de Durando , & Inigo d'Otalora , qui étoient en garnison à Maubeuge , & à Bavay. On les mit sous les ordres de Dom Alonze de Ribera. On en tira un pareil nombre du régiment de Dom Augustin de Mexia , qui étoit en garnison à Cambrai. Ce détachement dont les capitaines étoient Dom Diegue de Nagera , Dom Alonze de Fauste, & Zuniga, fut commandé par Dom Fernand de Deza. La garnison d'Ipres, où étoit le régiment d'Antoine Zuniga, fournit deux cens cinquante Espagnols, dont les capitaines étoient Dom Alonze Gonzalez de Guadalaxara & Dom Miguel d'Olaque. On tira aussi de Calais cinq cens hommes, moitié Francomtois, moitié Allemans, auxquels on joignit la compagnie des arquebusiers à cheval de Dom Pedro Gallego ,



qui fut mis à la tête de ce détachement. On y ajoûta encore  
 HENRI quatre cens hommes tirés du régiment Irlandois de Stanley,  
 IV. aux ordres de Bastok , & deux cens Wallons conduits par  
 1597. d'Emme gouverneur de Bapaûme.

Toutes ces troupes eurent ordre de se rendre à Orville , place peu éloignée de Dourlans , à l'entrée de la nuit du 10. de Mars. Porto-Carrero , chef de l'entreprise , & commandant général de ces troupes , arriva en même tems. Mais on employa tant de tems à passer la rivière d'Authie , qu'on désespéra d'arriver à tems près des portes d'Amiens ; car il y avoit encore sept lieuës de chemin à faire , & il falloit avoir le loisir de ranger & d'embusquer les troupes. Ayant néanmoins été exortés par les guides à continuer leur route , encouragés sur-tout par Jean-Baptiste Dognano de Milan , ils arrivèrent au lieu marqué avant le point du jour. On assigna les postes à chacun , près d'une Chapelle qui est à une portée de mousquet de la ville. L'Arco & la Croix , qui avoient observé la place , eurent ordre de conduire deux cens arquebusiers , commandés par Deza & Otalora , afin de soutenir ceux qui s'empareroient de la porte de Montescut. Porto-Carrero se posta près de l'Abbaye de la Magdeleine , à une petite lieuë de la ville , avec le reste de l'infanterie , & la compagnie des cuirassiers de Daniel de Gaure. La cavalerie commandée par Montenegro étoit cachée plus loin , dans une vallée & au milieu d'une faulsaye.

Il étoit huit heures du matin , & comme c'étoit le tems de Carême , tout le peuple étoit dans l'Eglise pour entendre le Sermon. L'Arco , qui s'étoit avancé , rapporta à Porto-Carrero que tout étoit tranquille dans la ville , & que les Bourgeois ne se doutoient de rien. Aussitôt on donna ordre à Dognano de se rendre maître de la porte de Montescut. Il prit à ce dessein quatorze soldats , qui n'avoient auparavant aucune connoissance du dessein qu'on avoit formé , & leur donna des habits de paysans , avec des manteaux pour cacher leurs armes. Trois d'entre eux conduisoient une charette traînée par trois chevaux , & chargée de gros échalats couverts de paille. Un brave soldat Walon servoit de charrier ; Dognano marchoit à la droite , & la Croix à la gauche. Derrière étoient quatre soldats déguisés , comme je l'ai dit,

portant sur leurs épaules des sacs remplis de pommes & de noix. Venoient ensuite six autres soldats déguisés pareillement, & commandés par un sergent Allemand : l'Arco marchoit derrière tous les autres.

HENRI  
IV.

1597.

Lorsque la charette fut entrée dans la porte, & qu'elle se trouva immédiatement sous les herfes, on tira un coup de pistolet pour le signal. Alors les Bourgeois firent tomber la première herfe, qui demeura suspendue par la charette. L'autre, qui étoit armée de dents de fer, se brisa presque entièrement en tombant : la porte se trouva alors bouchée, à la réserve d'une petite ouverture, que laissa une dent de la herfe qui étoit soutenuë par la charette. Pendant ce tems-là les six soldats déguisés, conduits par le sergent Allemand, ayant jetté leurs sacs, prirent leurs armes, & tuèrent ou mirent en fuite le corps de garde. S'étant ainsi rendus maîtres de la porte, les deux cens Espagnols qui étoient cachés près de la Chapelle, arrivèrent. Cependant quelques Bourgeois, ayant entendu du bruit, sortirent des Eglises, & coururent aux armes ; mais ils furent repoussés & taillés en pièces. Dognano, qui se distingua beaucoup dans cette expédition, reçut un coup à la tête, dont il mourut.

A peine les Espagnols étoient ils entrés dans la ville, que toutes les autres troupes d'infanterie & de cavalerie, qui étoient embusquées, parurent. Daniel de Gaure mit aussitôt pied à terre, avec vingt-cinq de ses cuirassiers, & repoussa les Bourgeois. Porto-Carrero distribua en même tems ses troupes dans toutes les rues, pour donner sur ceux qui feroient résistance ; & la cavalerie Espagnole s'avança par la grande rue dans la grande place. Tandis que le capitaine Bastok, qui commandoit les Irlandois, marchoit vers la gauche, pour s'emparer du rempart, & garder la porte par où l'on étoit entré, Gallego avec sa troupe tourna sur la droite, vers la porte de Beauvais. Montenegro, Tacon, de Gaure, Guiscardi, & Gaudet couroient de tous côtés l'épée à la main, pour intimider les Bourgeois, qui effrayés d'un événement si peu attendu, après avoir combattu quelque tems, prirent la fuite, & se dispersèrent, surtout lorsqu'ils eurent appris que le comte de Saint-Paul étoit sorti de la ville par la porte de Beauvais. Le Comte étoit sorti en effet,



à dessein d'assembler aux environs, s'il étoit possible, quelques Suisses & quelques troupes de cavalerie, afin de profiter du desordre des Espagnols, lorsqu'ils pilleroient la ville, de venir fondre sur eux, & de les chasser. Mais Porto-Carrero avoit placé de tous les côtés des corps de garde, pour empêcher le pillage, jusqu'à ce que l'on se fût entièrement rendu maître de la place. C'est ainsi qu'une ville si grande & si peuplée, où il y avoit plus de quinze mille Bourgeois portants les armes, fut prise par trois mille hommes. Il y eut environ soixante Bourgeois tués : les Espagnols ne perdirent que cinq hommes.

Consterna-  
tion de la  
France.

Le Roi étant venu à Paris après l'assemblée de Roüen, y apprit cette nouvelle; à laquelle il n'étoit aucunement préparé. Un si triste événement ne pouvoit arriver dans des circonstances plus fâcheuses : aussi toute la France fut consternée de ce coup inattendu, & le trouble s'empara de tous les esprits. Le Roi seul ne parut point ému. Il s'arracha, sans délibérer, à tous les amusemens de sa Cour, & partit sur le champ pour se rendre à Beauvais, & à Montdidier. Ayant rassuré ces deux villes par sa présence, il alla à Corbie, ville forte par son assiette, située sur la Somme audessus d'Amiens, comme Piquigni est située audessous, sur la même rivière; en sorte que celui qui est maître de ces deux places, tient la ville d'Amiens comme bloquée. Cependant ce Prince voyoit avec douleur, qu'en peu de tems il avoit perdu plusieurs places sur une frontière, où étoit le fort de la guerre; que par une ruse grossière les Espagnols venoient de lui enlever une grande ville, qui passoit pour imprenable; que désormais l'ennemi pourroit faire des courses jusqu'aux portes de Paris; que la capitale seroit en danger; & que le centre de son Royaume alloit en quelque sorte en devenir la frontière. Il faisoit réflexion que plusieurs villes, qui s'étoient soumises depuis peu, n'étoient pas encore bien affermies dans l'obéissance, & que dans plusieurs Provinces les esprits étoient encore flottans; que le duc de Mercœur étoit encore puissant en Bretagne, province sur laquelle l'Espagne prétendoit avoir des droits, & qu'ils pouvoient aisément attaquer. Il se voyoit d'ailleurs comme abandonné des Protestans, qui lui ayant l'année précédente présenté une requête, pendant le siège de la Fere,

continuoient depuis ce tems-là leur Synode sous différens prétextes ; ce qui étoit cause que plusieurs officiers généraux ne venoient point à l'armée. Jamais le Royaume n'avoit paru si consterné , & les esprits si abatus. Ce triste revers sembloit avoir éteint tout à la fois & la Majesté Royale & le nom François. Les peuples ne pouvoient se rassûrer , dans l'incertitude où ils étoient , si le Roi reprendroit Amiens , ou si cette ville importante demeureroit au pouvoir des Espagnols.

HENRI  
IV.

1597.

Au milieu de ces disgrâces, de ces contretens & de ces dangers , Henri fit paroître un courage invincible , & une présence d'esprit admirable , mais qui lui étoit ordinaire dans les plus grands périls. Il étoit résolu de faire tous ses efforts pour reprendre Amiens , & comptoit d'y réussir. En attendant il se consolait , par la pensée , que ce malheur n'étoit point arrivé par sa faute , mais par la sotte opiniâtreté des habitans , qui n'avoient jamais voulu consentir à recevoir une garnison.

Dès que le Roi fut arrivé à Corbie , il donna ordre aussitôt au maréchal de Biron d'investir Amiens du côté de la Flandre , par où les ennemis pouvoient jeter du secours dans la place , quoique ce côté fût le mieux fortifié. Les troupes du Maréchal montoient à peine à trois mille hommes d'infanterie , partie François , & partie Suisses , aux ordres des Colonels Gaspard Galati , & Baltazar Griffac , & à six cens chevaux. Il s'étoit déjà fortifié dans le village de Long-pré peu éloigné de la ville , d'où il harceloit sans cesse par des courses les garnisons d'Amiens & de Dourlans , lorsqu'elles sortoient de ces places.

Quoique le Cardinal Albert fût extrêmement satisfait du succès de son entreprise , il étoit néanmoins dans de grands embarras , ne pouvant trouver d'argent , à cause de la suppression des payemens , ordonnée par l'Edit dont j'ai parlé dans le livre précédent. Il se tournoit de tous côtés , pour chercher les moyens de conserver une conquête , qu'il regardoit comme très-glorieuse pour lui , ayant pris une ville si importante sur la frontière de France , dans le tems qu'on s'y attendoit le moins. Il sentoît bien que néanmoins toutes les per-



**HENRI** de son bonheur , & non de son courage ; & que s'il ne pou-  
**I V.** voit conserver cette place , le succès qu'il avoit eu ne lui  
**1597.** feroit aucun honneur ; qu'au contraire celui de la nation  
 Espagnole souffriroit beaucoup , si la ville étoit reprise à ses  
 yeux : qu'enfin cet événement ne serviroit qu'à humilier l'Es-  
 pagne , & qu'à relever la gloire de la bravoure François.  
 Ainsi, quoiqu'il sçût que les Etats généraux se préparoient à  
 faire les plus grands efforts dans les circonstances présentes ;  
 il négligea le péril , dont il étoit menacé de ce côté-là , pour  
 ne songer qu'à la défense d'Amiens. Il renvoya donc Fran-  
 çois de l'Arco , qui lui avoit apporté la nouvelle du succès  
 de l'entreprise , & que pour sa recompense , il avoit fait Ca-  
 pitaine d'une compagnie d'infanterie , à Porto-Carrero , avec  
 ordre de l'assurer qu'il emploieroit toutes ses forces , pour  
 le secourir , & empêcher la prise de la place.

Les Espagnols commencèrent par brûler les fauxbourgs ,  
 & surtout l'Abbaye de Saint Jean , qui étoit d'une structure  
 admirable , mais qui commandoit la ville. La Somme , qui  
 coule de Corbie à Amiens , entre dans la ville ; se séparant en-  
 suite en deux bras , elle coule du côté du Septentrion , &  
 embrasse , pour ainsi dire , la ville en formant un Arc : elle  
 la quitte enfin du côté du couchant , & prend son cours du  
 côté de Picquigni & d'Abbeville. Elle a trois ponts dans la  
 ville , où les deux bras venant à se joindre , forment une île  
 plus longue que large : ses eaux sont plus basses vers la porte  
 de Montescut , parce que le terrain est plus élevé. Porto-  
 Carrero détourna le cours de la rivière du côté que les  
 assiégeans devoient former leur attaque , & empêcha  
 qu'elle ne coulât dans la ville ; en sorte que le fossé d'un  
 ravelin qui étoit vis-à-vis d'une des portes , où il n'y avoit  
 pas auparavant trois piés d'eau , se remplit à la hauteur de  
 huit piés. Par ce moyen , la Somme se déborda de tous cô-  
 tés vers Corbie ; ce qui néanmoins nous incommoda médio-  
 crement.

Siège d'A-  
 miens par  
 l'armée du  
 Roi.

Tandis que Biron faisoit travailler aux lignes de circon-  
 vallation , les ennemis se hâtèrent , avant qu'elles fussent ache-  
 vées , de faire entrer des troupes dans la place. Au commen-  
 cement d'Avril , Jean de Gusman y fut envoyé , avec un corps  
 de cavalerie de six cens chevaux , composé de sa compagnie ,

de celles de Simon Lotier Bourguignon, de François de la Font, de Tellez & de Giglies, & de trois autres compagnies d'arquebusiers à cheval. Ces troupes étant arrivées au lever du Soleil, parurent sur le glacis, & donnèrent le signal pour faire ouvrir une porte de la ville. Aussitôt toute notre armée courut aux armes, & donna sur les troupes auxiliaires. Le combat fut très-vif, & les ennemis qui commençoient à être fort maltraités, plioient déjà, lorsque la garnison de la place vint à leur secours. Ribera & Tacon étoient à la tête de la cavalerie, & Deza à celle de l'infanterie. Les ennemis perdirent dans cette occasion quelques-uns de leurs gens, & presque tous furent blessés. Tacon reçut un coup de mousquet dans le pié : Deza fut blessé à mort, & mourut le 20. du mois.

HENRI  
IV.

1597.

Biron, capitaine vigilant, essaya alors de se rendre maître de Dourlans, qui fournissoit des secours aux assiégés, & dont la prise les eût réduits à l'extrémité. Mais l'entreprise échoua, parce que les échelles se trouvèrent trop courtes. Déjà il étoit arrivé quatre mille Anglois à notre camp, suivant le traité, & il y arrivoit tous les jours des troupes Françaises. Pendant ce tems-là le cardinal Albert se donnoit de grands mouvements. Le colonel Skregchel levoit des soldats pour lui dans le duché de Luxembourg; mais il put à peine les rassembler sur la fin de Juin. Frederic Guillaume administrateur de Saxe envoya aussi à l'Archiduc quatre mille Allemans, contre la parole qu'il avoit donnée à notre Ambassadeur; & le duc de Saxe-Lawembourg lui en envoya trois mille. Mais ces troupes, faute de paye, arrivèrent trop tard; ce qui fit cette année un tort considérable au roi d'Espagne. On attendoit de jour en jour Alphonse d'Avolos, qui devoit arriver incessamment d'Italie, avec de nouvelles troupes d'infanterie qu'il y avoit levées: mais on s'attendoit que les troupes Hollandoises s'opposeroient à leur passage, & les empêcheroient de joindre l'armée Espagnole.

Cependant les troupes d'Espagne, & celles des Etats, faisoient de part & d'autre des courses dans les Pays-Bas, & tâchoient de surprendre des places. Les Hollandois le 16. de Mars essayèrent de s'emparer de Steenwick. Ceux qui

Diverses  
expéditions  
des Espagnols  
& des Hol-  
landois.



étoient du complot s'assemblèrent au Ham près d'Ommen;  
 HENRI ayant ensuite marché par des chemins détournés avec des  
 I V. pontons , pour n'être pas obligés de passer par les villages,  
 1597. ils s'approchèrent des portes de la ville vers les neuf heures  
 du soir , & se postèrent dans des jardins qui étoient proche ,  
 pour attendre que la nuit devînt un peu plus obscure. A  
 trois heures du matin , ils commencèrent à pousser de grands  
 cris , au milieu du bruit des trompettes & des tambours ,  
 vers un côté de la ville , différent de celui où ils vouloient  
 former leur attaque. Pendant ce tems-là , ils descendirent ,  
 sans faire de bruit , au nombre de deux cens , commandés  
 par le capitaine Zanthen , dans le fossé du côté du Septen-  
 trion, armés de scies & de doloires (1) pour couper la pallissa-  
 de , qui étoit entre eux & la ville. Cependant les Bourgeois  
 réveillés par le grand bruit , coururent à demi-nuds pour  
 défendre la pallissade , & en chassèrent l'ennemi. Le capi-  
 taine Malagamba s'étant aussitôt avancé avec deux cens  
 hommes , fut repoussé pareillement. Le capitaine Herman  
 Van-Ens , à la tête de trois cens hommes , eut le même sort :  
 le combat fut très-opiniâtre , & le bruit des combattans s'en-  
 tendit fort loin. Enfin les Hollandois battus & dissipés se re-  
 tirèrent , emportant les corps de leurs gens , qui avoient  
 péri dans l'action : le Lieutenant de Malagamba fut pris ; &  
 on sçut de lui tous les projets qu'on avoit formés pour sur-  
 prendre les places.

Ainsi les Hollandois , qui voulurent tenter la même chose  
 sur Venlo , au pais de Gueldre , n'eurent pas un plus heureux  
 succès qu'à Steenwick , quoique le prince d'Orange y fût  
 venu lui-même avec un détachement de cavalerie & d'in-  
 fanterie , & que tout semblât disposé pour la réussite de l'en-  
 treprise. On avoit à ce dessein équipé deux vaisseaux. Dans  
 l'un étoit Matthias-Helt chef de cette expédition , & son  
 Lieutenant avec un détachement de cinquante hommes ;  
 l'autre qui étoit plus grand , en portoit environ deux cens.  
 Helt s'empara d'abord de la porte , & du quai de la ville.  
 Comme la garnison & les Bourgeois se défendoient avec

(1) Instrument qui tient le milieu entre la serpe & la hache , & dont se servent les Tonnelliers,

beaucoup de courage , il arriva qu'un des deux vaisseaux s'embarraffa au milieu de plusieurs autres bâtimens de transport , & demeura quelque tems engravé dans la Meuse près des Dignes , lorsque la mer vint à se retirer. Ce vaisseau ayant alors été attaqué par les bateliers Liégeois , ne put être d'aucun secours. Les Capitaines Helt & Schalck furent tués en combattant. Le Lieutenant de Helt , dangereusement blessé put à peine être emporté par les Anglois sur des piques croisées. Ceux des Bourgeois qui avoient eu des intelligences avec l'ennemi , & avoient trempé dans le complot , ou qui en étoient soupçonnés , furent arrêtés , & quelques-uns punis de mort.

Dans le même tems , Beauvais Gouverneur d'Arras , ayant attaqué Monthulin , château entre Ardres & Boulogne , dans l'espérance de surprendre la garnison , fut repoussé avec perte , & reçut dans cette action une blessure au visage. D'un autre côté le cavalier Louis Melzi , qui commandoit dans Weert sur la frontière d'Allemagne , ayant fait une course avec sa compagnie de chevaux sur les terres de Cologne , tomba sur un détachement de la garnison de Nimègue , qu'on avoit envoyé pour piller : Il la tailla en pièces , leur tua plus de cent hommes , entr'autres le capitaine Edmond , brave Ecoissois : La plûpart furent faits prisonniers , & on leur prit cent beaux chevaux. D'une autre part , la compagnie de cavalerie du comte Frederic de Berghe s'étant repandue dans la Campene ( 1 ) pour piller , sans l'ordre de son Commandant , fut quelque tems après battue par la même garnison de Nimègue , & la plûpart furent faits prisonniers.

Tandis que tout cela se passoit dans les Pays-Bas , la garnison d'Amiens faisoit des sorties , & livroit des combats. Le 29. de Mai Porto-Carrero , & le marquis de Montenegro sortirent de la place , avec un détachement de cinq cens chevaux. La Font & Tellez , qui étoient à l'avant-garde , attaquèrent , avec le Lieutenant de Tacon & vingt cavaliers seulement , le retranchement du village de Long-Pré : Ils le forcèrent , nous tuèrent quelques soldats , & ayant été soutenus par leurs gens qui survinrent , ils nous chassèrent de ce retranchement ; mais Biron étant accouru aussitôt , chassa

HENRI  
IV.

1597.

Suite de  
si ec d A-  
miens.

(1) Autrement Kempen-Landk , ou país de Kemp.



---

 HENRI  
IV.

1597.

les ennemis à son tour , sans néanmoins leur causer beaucoup de perte , parce que Don Diegue de Durando , François de l'Arco , & Falme , capitaine Irlandois , sortirent d'Amiens avec un détachement d'infanterie , & soutinrent leurs compagnons.

Peu de tems après , c'est-à-dire , au commencement de Juin , le Roi partit de Paris , où il s'étoit rendu à la hâte pour recueillir une somme d'argent , & arriva au camp , afin de visiter la tranchée , & les lignes , & donner ordre à tout. Biron avoit conduit au-delà de la Somme un fossé très-long , fortifié de sept bastions pentagones ; il avoit fait aussi construire un pont sur la rivière au-dessous de Long-pré , & ce pont étoit défendu par des retranchemens sur les deux bords de la rivière. Le Roi fit dresser sa tente , & celles de ses courtisans , entre le fossé & le pont , & se logea près de l'Eglise de la Magdeleine. Quoique le toit de cette Eglise eût été abbatu , il y restoit encore un endroit vouté ; c'est-là que le Roi se retiroit pour prendre du repos , quoiqu'il n'y fût pas beaucoup à couvert du canon. Car malgré la colline , qui étoit entre la ville & cette partie du camp , les boulets ne laissoient pas de tomber dans son quartier , & de tuer tous les jours beaucoup de monde. Un de ces boulets vint un jour raser la voute de l'endroit où le Roi étoit couché , & alla donner dans un arbre , qui étoit proche , où il resta. On montroit encore ce boulet long tems après le siège d'Amiens.

L'armée du Roi étoit composée de douze mille hommes de pié , & de trois mille chevaux ; on donnoit aux soldats le prêt régulièrement tous les mois , pour empêcher la désertion : C'étoit Nicolas de Neuville Sieur de Villeroi , à qui le Roi confioit les plus grandes affaires , qui distribuoit l'argent à chaque revue , de peur qu'il n'y eût de la fraude. Villeroi a dit depuis , qu'après avoir tout calculé , le siège d'Amiens avoit couté six (1) millions d'écus , dont il avoit distribué manuellement un million. Il disoit aussi que nous n'avions pas perdu à ce siège plus de six cens hommes , &

(1) Je soupçonne qu'il y a en cet endroit quelque erreur dans le texte. Il se peut être l'ôtant , ce ne seroit plus que deux millions d'écus , ce qui paroît plus vraisemblable.

que presque aucun de nos gens n'y étoit mort de maladie , ou de légères blessures ; parce que l'air étoit très-bon dans notre camp ; il regnoit au contraire dans la ville des maladies contagieuses , & presque tous ceux qui étoient blessés le plus légèrement , y mouroient.

HENRI  
IV.  
1597.

Sur ces entrefaites , un certain soldat s'étant glissé dans la ville , déguisé en Augustin , complota avec quelques bourgeois pour livrer aux assiégeans une tour située au Couchant : après qu'ils y auroient égorgé le corps de garde , les nôtres devoient escalader la tour. Mais ce complot ayant été découvert par un des complices , tous ceux qui y trempoient furent arrêtés , & punis de mort. Ceux du Couvent des Augustins , qui étoient suspects , furent mis en prison. Sept jours après , le maréchal de Biron fit descendre dans le fossé , près d'une des portes , quelques soldats , qui ayant rempli de poudre une grande quantité de petits sacs de cuir en forme de boudin , pétardèrent une petite fortification , qui étoit dans le fossé. La muraille qui étoit proche fut très-entommagée ; il ne périt néanmoins que peu de soldats du corps de garde. Les nôtres se préparèrent aussitôt à donner l'assaut de ce côté-là ; mais ils furent repoussés , avec peu de perte de part & d'autre.

Sur la fin du mois , il y eut plusieurs sorties. Nous fumes dans la première un peu maltraités ; mais nous eûmes notre revanche le lendemain près de l'Abbaye de S. Jean , les ennemis étant tombés dans une embuscade. La plupart de leurs goujats qui s'étoient répandus pour piller , furent taillés en pièces : Dom Diege de Benavides eut bien de la peine à échapper , & son sergent major fut fait prisonnier. Il y eut un autre combat bien plus vif , près d'une Chapelle que Biron faisoit fortifier. Les assiégés vinrent nous y attaquer en flanc , avec cinq escadrons & deux cens fantassins , commandés par Montenegro & Tacon. Nous aurions succombé sous le grand nombre , si un régiment Anglois ne fût pas accouru à notre secours : le combat fut long-tems douteux ; mais nous les contraignîmes enfin de rentrer dans la place , & nous arborâmes nos étendarts sur la Contrescarpe. Nous perdîmes dans cette action plus de deux cens hommes ; mais les ennemis n'en perdirent pas moins : ils y perdirent sur-tout



**HENRI** Jean de Guzman d'une illustre maison d'Espagne , qui fut  
**IV.** tué avec un sergent major , & fut enterré honorablement  
 dans l'Eglise de saint François.

**1597.** Le Maréchal ayant enfin dressé ses batteries près de la Chapelle , dont je viens de parler , les assiégés firent deux sorties vigoureuses pour les démonter , mais sans succès. Le dessein de Porto-Carrero étoit de harceler continuellement les François occupés à pousser la tranchée , & de donner le tems au cardinal Albert de venir avec une armée pour les chasser. Melzi , qu'on avoit fait venir depuis peu du païs de Gueldre , & qui commandoit dans Dourlans , venoit souvent nous attaquer à la tête de sept escadrons , & ravageoit tout le païs d'alentour. Mais le plus grand échec que nous reçûmes , fut le 17. de Juillet : François de l'Arco , & Dom Diegue de Durando , firent une sortie à la tête de deux cens hommes , partie Wallons , partie Espagnols , suivis de trois cens autres moitié Espagnols , moitié Irlandois & Allemans , & d'un détachement de la compagnie de cavalerie de Charle Doria. Ils nous attaquèrent par deux endroits , & taillèrent en pièces presque tout le régiment de Picardie. Montigny , Fleffan , & Fouquerolles , mestres de camp furent tués : mais les Anglois étant survenus , repoussèrent les ennemis & leur tuèrent plus de soixante-dix hommes.

Depuis ce tems-là , les assiégés ne firent plus de sortie ; soit que le nombre de la garnison fût beaucoup diminué par les maladies , & par les fréquents combats , soit que le Gouverneur se défiât des bourgeois. En effet toutes les fois qu'il faisoit des sorties , il étoit obligé de ranger de la cavalerie dans les places de la ville , pour la tenir en respect. Les assiégeans ayant conduit leur tranchée jusqu'auprès du fossé , & se disposant à attaquer le chemin couvert , l'Arco & Durando y firent faire une pallissade ; & le défendirent pendant quelques jours , en sorte que nous ne pûmes être maîtres du fossé , avant le 1. d'Août. Lopez de Buitron fils d'Antoine Méxia , capitaine de chevaux , ayant été blessé d'un boulet mourut trois jours après , le 9. d'Août , & fut enterré dans l'Eglise de saint François. Alors François d'Espinaï de saint Luc grand maître de l'artillerie , ayant fait mettre des clayes d'osier le long du fossé , fit en même tems braquer sur le chemin

couvert huit gros canons, qui renversèrent quatre fortifications faites de terre, & rendirent inutile une galerie que les assiégés avoient faite sous la plus éloignée de ces fortifications. Le Roi fit ensuite élever une plate forme pour battre les quatre petits bastions, qui étoient de ce côté-là. Sous un pont voisin d'un bastion, il y avoit une fortification de terre : Comme les assiégés s'en servoient souvent pour faire des forties, on résolut de s'en rendre maître. On l'attaqua le 24. d'Août : malgré la vigoureuse résistance du capitaine Inigo & du sergent Carrera, la fortification fut emportée ; mais quelques jours après, nous en fumes chassés. La défense de cette même fortification fut confiée à Durando.

HENRI  
IV.

1597.

Déjà les nôtres étoient au pié de la muraille, & travailloient à la sapper. Porto-Carrero, ayant alors assemblé le Conseil de guerre, demanda aux officiers leur avis sur ce qu'il y avoit à faire, les François étant si proche de la place. Montenegro conseilla d'abandonner cette partie de la muraille, qui étoit selon lui très-difficile à défendre, de couper le pont, de se fortifier vers l'autre bras de la Somme, de s'y tenir renfermés, & d'y attendre l'arrivée du Cardinal, qui promettoit de jour en jour de venir au secours des assiégés. Car les remparts étoient trop hauts en cet endroit, pour qu'on y pût faire des coupures, & lorsque le bastion auroit été sappé, il eût été dangereux de vouloir le défendre. D'autres soutenoient qu'il ne falloit pas abandonner la muraille, dont la montée étoit difficile ; que l'on pourroit y arrêter quelque tems l'ennemi ; que si on l'abandonnoit, il lui seroit aisé de franchir ensuite le bras de la rivière ; qu'on ne pouvoit y former aucun bon retranchement, & que d'ailleurs on n'auroit pas le tems d'y construire aucune fortification. Ce dernier avis prévalut ; & on chargea Don Pedre Gallego d'élever un ravelin à l'endroit de la muraille, où il y avoit apparence que nous donnerions l'assaut, & d'employer des gens de la ville à porter de la terre sur le rempart, afin de garnir les flancs du ravelin.

Le deuxième jour de Septembre, on commença à battre le bastion. Mais le lendemain, il arriva un accident, qui déconcerta extrêmement les assiégés. Comme Porto-Carrero passoit sur le pont, le long duquel on avoit tendu des toiles



**HENRI** pour dérober aux nôtres la vue des soldats en faction , il  
**IV.** reçut dans le côté un coup d'arquebuse , qui le tua sur le  
**1597.** champ. C'étoit un petit homme , qui avoit un grand esprit ,  
 & un grand courage. On étoit persuadé que pour ne pas  
 perdre la gloire , qu'il s'étoit acquise par la surprise d'A-  
 miens , il auroit soutenu le siège opiniâtrément jusqu'à la  
 dernière extrémité. Sa mort diminua beaucoup le courage  
 & l'ardeur de la garnison. Il fut inhumé dans l'Eglise Ca-  
 thédrale auprès du grand autel , avec une épitaphe à sa  
 louange , gravée en lettres d'or sur une planche de bois  
 couverte de velours noir. Tous les officiers de la garnison ,  
 d'un consentement unanime , déférèrent le commandement  
 à Jérôme Carafe Marquis de Montenegro , parce qu'il étoit  
 le premier des Capitaines après Porto-Carrero , & qu'il  
 commandoit toute la cavalerie de la garnison.

Cette perte des ennemis fut compensée par celle que nous  
 fîmes deux jours après. François d'Éspinai de S. Luc , allant  
 çà & là dans le fossé pour faire le devoir de sa charge , fut  
 tué d'un coup qu'il reçut à la tête : ce Capitaine avoit beau-  
 coup de génie pour la guerre , où il s'étoit rendu très-ha-  
 bile par son application. Il avoit les mœurs fort douces ,  
 avec un esprit délicat , qu'il avoit cultivé par l'étude des  
 belles Lettres ; c'étoit ce qui l'avoit rendu l'émule de Gi-  
 vry. Courtisan fin & délié , il s'étoit rendu très-agréable à  
 la Cour. Il ne négligea pas l'intérêt de sa fortune , & amassa  
 de grands biens. De Jeanne de Cossé , sœur du maréchal  
 Charle de Brissac , il eut quatre fils ; Timoleon l'aîné , qui  
 porta le nom de son oncle tué trente ans auparavant près  
 de Mucidan en Perigord , & qui fut gouverneur de Broüage ;  
 Charle fut le second ; François , qui étoit le troisième , fut  
 chevalier de Malte , & le quatrième , nommé Artus , fut  
 Abbé de Rhedon.

Quelques jours après , tandis qu'on achevoit de miner le  
 grand bastion , on battit sans discontinuer l'angle de ce ba-  
 stion , depuis le matin du 14. Septembre jusqu'à midi. Alors  
 on fit jouer la mine , qui bouleversa une partie du bastion ,  
 & la porte qui étoit contiguë , de manière qu'il parut aisé  
 de monter à l'assaut , & qu'il ne fut plus possible à la gar-  
 nison qui étoit sur le bastion , de rentrer dans la ville , ni

d'être secouruë , le passage étant bouché par les ruines. Aussitôt les François d'un côté , & les Anglois de l'autre , montèrent à l'assaut , qui fut soutenu vigoureusement par l'Arco chargé de la défense de cet endroit. Il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre , & le combat dura jusqu'à la nuit. Cependant Montenegro , Ribera & Durando ayant fait enlever les pierres qui fermoient le passage , envoyèrent à l'Arco des troupes fraîches , partie Espagnoles , partie Irlandoises , commandées par Carrero & par Pieri , qui relevèrent ceux qui avoient combattu jusqu'alors. Les assiégeans n'ayant pu se rendre entièrement maîtres du poste , se logèrent sur les ruines , & s'y retranchèrent. Le comte Frédéric Pariotto , frère de celui qui l'année précédente , avoit été tué au siège de Calais , fortifia , par l'ordre de Montenegro , la partie du bastion , qui étoit encore au pouvoir des Espagnols.

Cependant Alfonse d'Avalos étoit arrivé depuis un mois du Milanez , avec l'infanterie Italienne , & de nouvelles recrues. Le cardinal Albert ayant laissé dans les Pais-Bas les comtes de Berghe & de Bie , avec les troupes Allemandes , pour s'opposer aux efforts du Prince d'Orange , donna ordre à toutes les autres troupes de se rendre à Douai. Il y fit la revue de toute son armée , & trouva qu'elle montoit à dix-huit mille hommes de pié , à cent cinquante chevaux , & à un pareil nombre de gendarmes. On tint ensuite un conseil de guerre , où il fut agité , si l'on marcheroit du côté d'Amiens , pour attaquer nos retranchements , qui étoient extrêmement fortifiés ; ou si , pour faire diversion , on iroit assiéger Perone , ou bien Saint Quentin. Comme il étoit constant qu'Amiens étoit en très-grand danger , & que l'on perdrait bien d'avantage , en laissant prendre cette ville , qu'on ne gagneroit en prenant Perone ou Saint Quentin , que d'ailleurs on avoit promis plusieurs fois aux assiégés de les secourir bientôt , on prit enfin la résolution de marcher du côté d'Amiens. Claude de la Bourlotte & Dom Juan de Texeda mestres de camp, Nicolas Baste, Gaston de Spinosa , le comte de Carpégne , Jean de Bracamonte , le Comte Vincent Guerreri , Dom Juan Contreras , & plusieurs autres Seigneurs volontaires, furent envoyés pour aller reconnoître

---

HENRI  
IV.

1597.



**HENRI** le camp du Roi. Sur la fin d'Août ils s'avancèrent avec un  
**IV.** détachement de cinq cens hommes , jusqu'à Douilans , où  
**1597.** ils trouvèrent Melzi dangereusement malade , & qu'on soup-  
çonnoit même d'avoir la peste. Ayant emmené sa compa-  
gnie , ils marchèrent vers Corbie , pour tracer le chemin ,  
marquer les logemens aux troupes qui les suivoient , & pou-  
voir observer de loin la disposition du camp des François.

Le Roi ayant eu avis de la marche des ennemis , alla d'abord au devant d'eux , avec peu de monde ; mais il fut bientôt suivi par le Maréchal de Biron , & par François de la Grange de Montigny , à la tête d'un corps considérable de troupes. Alors Contreras commandant général de la cavalerie ennemie , fut d'avis que l'on se retirât à Bapaûme. Déjà les ennemis avoient passé une petite rivière qui se jette dans la Somme près de Corbie , lorsque Bracamonte & Basta s'é-  
tant remis de la peur qui les avoit d'abord saisis , prièrent Contreras de faire alte , & de ranger les troupes en bataille. Celui-ci n'ayant point voulu y consentir , l'armée continua sa marche , ou plutôt elle s'enfuit dans un désordre hon-  
teux jusqu'à Bapaûme , les François la poursuivant l'épée dans les reins. Ils perdirent dans cette déroute trois étendards , & plus de deux cens chevaux , épuisés & laissés dans le chemin par les cavaliers , qui s'étoient sauvés dans les bois. Spinola , qui se trouva malgré lui entraîné dans cette fuite , forma en suite de grandes plaintes contre Contreras , auteur selon lui de l'affront que lui & ses compagnons avoient reçu en cette occasion , & l'accusa de lâcheté auprès du Cardinal Albert. Ils se seroient même battus en duel , si le Cardinal n'eût sagement terminé leur différend , en justifiant d'un côté la conduite de Contreras , qui n'avoit pas voulu , disoit-il , risquer un combat , dont le succès étoit fort douteux ; & de l'autre , donnant de grands éloges à la valeur de Spinola & de ses braves compagnons , irrités de se voir contraints de faire une retraite , qui ressembloit à une fuite. Il leur ordonna à l'un & à l'autre de s'abstenir de toute voye de fait , & d'attendre au jour de la bataille qui se donneroit bientôt , à faire voir plus glorieusement pour eux , lequel des deux étoit plus courageux & plus fidèle à son devoir.

Le

Le Cardinal étant parti de Douay, avec une artillerie de douze canons, marcha vers Arras, accompagné du comte Pierre Ernest de Mansfeld, ce vieux Capitaine, qui s'étoit trouvé dans tant de combats, & qui étant alors porté dans une litière, exerçoit la charge de Maréchal de Camp-Général. Il vint à Avenes, & de là à Dourlans, où ayant appris de Melzi, qui étoit enfin guéri, que le roi de France avoit plus de troupes qu'on ne lui avoit dit, & que le duc de Monpensier lui en avoit encore amené de nouvelles, il passa l'Authie un peu au dessous de la Ville; & fit faire plusieurs décharges de son canon, pour faire sçavoir aux assiégés qu'il venoit à leur secours : ensuite il poursuivit sa marche en cet ordre.

---

HENRI  
IV.

1597.

L'avant-garde étoit un bataillon carré, commandé par Dom Carlos Coloma Mestre de Camp. Deux autres bataillons carrés formoient le centre, & étoient sous la conduite d'Alfonse d'Avalos, & de Louis de Velasco. Le Cardinal, avec Charle de Lorraine duc d'Aumale & Philippe Guillaume de Nassau prince d'Orange, & plusieurs autres Seigneurs, voltigeoient de côté & d'autre au milieu des rangs. L'infanterie étoit appuyée d'une grande quantité de charrettes, attachées ensemble par des chaînes de fer. Sur ces charrettes étoient des bateaux & des pontons pour passer les rivières, qui se rencontroient sur la route, avec des munitions de guerre, & des vivres destinés pour Amiens. Dans les intervalles des charrettes, on avoit distribué environ cinq cens arquebusiers pour servir au besoin. La cavalerie marchoit sur une autre ligne, précédée par les chevaux-Légers, ayant à leur tête six pièces de campagne, avec cinq coulevrines sur leurs affûts. Après les arquebusiers à cheval, partagés en six escadrons, venoient six autres canons suivis du reste de la cavalerie, & d'un corps d'infanterie d'élite qui fermoit la marche.

Le cardinal Albert campa la première nuit près de l'Abbaye de Bertincourt, & logea ses troupes avec beaucoup de précaution, sçachant que le duc de Monpensier étoit près de-là à Vignacourt avec un détachement de cavalerie. Le Roi étoit persuadé, ou que le Cardinal ne viendrait point attaquer ses lignes, & ne feroit tout au plus que se montrer



HENRI de loin , & se ranger en bataille pour faire parade de ses forces ; ou que s'il approchoit , il ne manqueroit pas de se retirer aussitôt , & ne s'exposeroit point à un combat. Ainsi se  
I V.  
1597. mettant peu en peine de l'armée auxiliaire , il négligea de fortifier le village de Long-pré , qui étoit au dessus du pont qu'il avoit jetté sur la Somme , & ne songea qu'à s'opposer aux forties des assiégés.

Cependant l'ennemi ayant passé la petite rivière , guéable en plusieurs endroits , laquelle se jette dans la Somme à Espinoy , on fut étonné de le voir paroître & marcher dans l'ordre que je viens de décrire. Le Cardinal s'étant avancé deux lieues au de-là de Picquigni , rencontra quelques troupes de cavalerie avec lesquelles il en vint aux mains. Le combat dura peu , & ne fut pas meurtrier. Nous perdîmes le capitaine Fournier de Dieppe , brave officier , qui commandoit la compagnie des chevaux-legers du Roi. En revanche nous prîmes Annibal Macedonia , qui avoit été blessé fort dangereusement. Pendant le combat , Melzi & Charle Visconti eurent ordre de s'avancer vers le camp du Roi , d'en parcourir tous les environs , & d'en observer de près la disposition : car jusqu'alors l'ennemi n'en avoit aucune connoissance certaine. Mais à peine parurent-ils à la vûe du camp , qu'on courut sur eux ; enforte que la poussière , le feu & la fumée de la mousqueterie les empêcherent de pouvoir rien voir.

Cependant le Roi se retiroit peu à peu en bon ordre vers ses lignes. Il donna ordre à Jean de Durfort sieur de Borne , qui depuis la mort de Saint Luc commandoit l'artillerie , de faire tirer sans cesse sur les ennemis , qui tâchoient de s'emparer d'une hauteur , sur le chemin de Long-pré. Dès qu'ils furent arrivez près du village de Saint-Sauveur , où étoit de ce côté-là le premier corps-de-garde des François sur le bord de la Somme , Charle de Longueval comte de Bucquoi eut ordre de s'éloigner un peu de l'armée , avec un détachement de mille hommes tirés de chaque Regiment ; afin de jeter un pont sur la rivière , tandis que les deux armées seroient occupées à escarmoucher , & de pouvoir profiter de ce tems-là , pour faire entrer par derrière du secours & des vivres dans la Ville assiégée. Les bateaux

ayant été jettés sur la rivière près d'une chapelle située en de-çà, dont nous étions les maîtres, on combattit en cet endroit pendant quelque tems. Mais le capitaine Fabricio Santomango étant survenu avec un détachement de trois cens hommes, nous fûmes contraints d'abandonner la chapelle. Déjà Bucquoi avoit fait passer une partie de ses gens & de son attirail, lorsque Guillaume de Hautemer de Fervagues, François de la Grange de Montigny commandant des chevaux-Legers, Odet de la Nouë & Dominique de Vic s'avancerent du côté de Long-pré, & se présentèrent en de-çà vis-à-vis le pont des ennemis. Bucquoi, après l'avoir défendu avec beaucoup d'opiniâtreté, fut enfin obligé de l'abandonner, de laisser ses bateaux sur la Somme, & de se retirer sur l'autre bord.

Pendant ce tems-là le cardinal Albert, qui ne connoissoit ni le nombre ni la disposition de nos troupes, s'étant rendu maître de la hauteur, s'avisa, dans le tems qu'on croyoit qu'il alloit attaquer le village de Long-pré, de faire faire alte à son armée. On ne sçait qui lui donna ce conseil : mais soit que notre canon l'incommodât, soit qu'il ne crût pas devoir hasarder une action, avant d'être mieux instruit de nos forces & de notre situation, il jugea à propos de se retrancher, & de se fortifier un peu contre le feu de notre artillerie. Ce fut alors qu'on sentit la vérité de cette maxime militaire ; que si deux camps se connoissoient bien l'un l'autre, ils se traiteroient bien mal. Car dès qu'on eut appris dans le nôtre l'arrivée des ennemis, à laquelle on ne s'attendoit point, on fut dans de grandes allarmes, surtout dans l'idée que l'on eut, que les Espagnols alloient attaquer Long-pré, situé entre Picquigny & le camp, & où l'on n'avoit fait aucun retranchement ; & qu'après qu'ils se feroient emparés de ce village, ils se rendroient aussitôt maîtres du pont qui étoit au-dessous, & pourroient ensuite fort aisément jeter toute sorte de secours dans Amiens. Car la Ville étoit libre de ce côté-là, qui regardoit l'intérieur de la France ; soit que notre armée ne fût pas assez nombreuse, pour l'investir entièrement ; soit qu'on crût qu'il n'y avoit rien à craindre, à cause de la rivière, qu'on s'imaginoit que les ennemis ne pourroient passer. On avoit seulement placé de distance en

HENRI  
IV.

1597.



distance quelques corps-de-gardes , pour incommoder les  
 HENRI fourageurs , & réprimer les courses de la garnison. C'est

I V. ainsi que le cardinal Albert manqua une occasion très-fa-  
 1597. vorable , par l'incertitude où il étoit sur l'état & la dispo-  
 sition de notre armée. Le duc de Mayenne profita de son  
 inaction , pour fortifier pendant toute la nuit le village de  
 Long - pré , qu'il étoit chargé de défendre ; en sorte que  
 le lendemain c'étoit l'endroit le plus fortifié de tout notre  
 camp.

On passa la nuit de part & d'autre dans de grandes in-  
 quiétudes , à cause de la proximité des deux armées. Le  
 Cardinal ayant vû le matin le village de Long-pré si bien  
 fortifié, reconnut alors la faute qu'il avoit faite, & se repentit  
 de ne l'avoir point attaqué la veille. Ayant perdu l'esperance  
 de pouvoir s'en rendre maître , & étant informé en même  
 tems que l'entreprise de Bucquoi , par rapport au passage de  
 la rivière près Saint Sauveur, avoit échoué , il suivit les con-  
 seils du comte de Mansfeld , d'Alfonse de Mendose gou-  
 verneur de Cambray, des colonels Manuel Vega & Texeda,  
 & de Gaston Spinola : il fit plier tous les bagages & dé-  
 campa , se retirant dans le même ordre qu'il étoit venu ;  
 excepté qu'il mit à la tête de son armée les troupes les  
 plus foibles, les bagages , & une partie de son canon , &  
 plaça dans le centre , & à l'arrière - garde les meilleures  
 troupes.

Le Roi ayant laissé dans ses retranchemens assez de monde  
 pour les garder , en cas que les assiégés sortissent pour les  
 attaquer , se mit en marche avec toute son armée. Il y eut  
 d'abord quelques escarmouches , où le marquis de Nesle  
 fut blessé , & le chevalier du Pecher fut tué. Il poursuivit  
 quelque tems les ennemis dans leur retraite : les coureurs  
 harcelèrent leur arrière-garde , où étoient Melzi & Am-  
 broise Landriano. Du reste il ne s'y passa rien de mémora-  
 ble. Dès que le cardinal Albert eut traversé la vallée , il  
 s'arrêta sur le haut de la colline , & y rangea son armée en  
 bataille , comme s'il eût voulu combattre ; & le Roi en fit  
 autant. Mais l'ennemi continua sa marche , sans rien en-  
 treprendre , & alla le soir camper près de l'abbaye de Ber-  
 tincourt. Le lendemain il vint à Rubenpré , où il resta deux

jours pour se reposer , & ayant ensuite passé l'Authie à Orville , il arriva à Arras.

Cependant le Roi ayant ramené son armée au camp , envoya un trompette dans la Ville , pour dire aux assiégés , que c'étoit toujours à regret qu'il voyoit couler le sang des Chrétiens ; & que pour cette raison , il les exhortoit à ne plus s'opiniâtrer à la défense de la place , puisque la retraite d'Albert leur avoit ôté toute espérance de secours ; à songer à leur conservation , & à se ménager une capitulation honorable. Sur cette proposition , Montenegro assembla le Conseil de guerre , qui fut d'avis de demander au Roi un passeport pour des Députés qu'on enverroient au Cardinal , afin de lui exposer l'état de la place , & lui demander ses ordres. Quoique le Roi vît bien que la garnison réduite à l'extrémité , manquant de méches & de poudre , & affligée d'une maladie contagieuse , ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour sortir de la Ville , il crut néanmoins devoir leur accorder leur demande , & la regarda comme un prélude de la capitulation , qui se concluroit bientôt. Montenegro envoya donc le comte Frederic Paciotto & le Sergent-major Ortiz à Albert , qui fit réponse , qu'il ne doutoit ni de la fidélité , ni du courage de la garnison , & qu'elle en avoit jusqu'alors donné des preuves éclatantes : Qu'il trouvoit bon que désormais ils songeassent à eux-mêmes , & qu'ils traitassent avec l'ennemi , aux conditions les plus honorables qu'il leur seroit possible.

Voici quels furent les articles de la capitulation : Que les tombaux & les épitaphes dressés dans les Eglises de la Ville , en l'honneur de Porto Carrero , & des autres Officiers tués pendant le cours du siège , y demeureroient ; pourvu que dans les inscriptions , il n'y eût rien d'injurieux à la Nation Françoisse ; & qu'il seroit permis aux Espagnols , lorsqu'ils le jugeroient à propos , d'exhumer leurs corps , & de les transporter ailleurs : Que tous les soldats de la garnison , de quelque nation qu'ils fussent , fortiroient , méches allumées , enseignes déployées , tambour battant , avec leurs armes , leurs chevaux & tous leurs bagages ; & que le Roi fourniroit des charrettes pour transporter ces bagages , avec les malades & les blessés , où à Bapaume , ou à Dourlans :

HENRI  
IV.

1597.

Articles de la  
Capitulation.



HENRI

IV.

1597.

Qu'il seroit permis aux bourgeois, & à tous ceux qui étoient actuellement dans la Ville, de quelque condition qu'ils fussent, d'en sortir avec la garnison, & d'emporter librement leurs effets, & que les soldats ne seroient point obligés de payer aux droguistes & aux apoticaire ce qu'ils avoient pris chez eux pour penser leurs blessures : Que les prisonniers de part & d'autre seroient incessamment rendus, sans aucune rançon : Qu'il seroit permis d'envoier au cardinal Albert trois Députés de la garnison, avec une escorte de dix cavaliers, pour l'informer des conditions de la capitulation : Qu'il y auroit une trêve de six jours, pendant laquelle on ne feroit de part & d'autre aucun acte d'hostilité ; & qu'avant l'expiration de ces six jours, s'il n'entroit pas dans la Ville deux mille hommes de troupes auxiliaires, les assiégés seroient obligés de la remettre au Roi : Qu'ils donneroient quatre ôtages ; & que durant le tems de la trêve, on ne feroit aucune nouvelle fortification, soit sur le rempart, soit dans la Ville.

La Ville  
est rendue au  
Roi.

Les six jours accordés pour la trêve ayant expiré le 25. de Septembre, & le secours n'ayant point paru, la place fut rendue au Roi. Le connétable Henri de Monmorency, le Maréchal de Biron, & Hercule de Rohan duc de Monbazon, s'approchèrent de la porte de Beauvais ; le pont-levis fut baissé ; & aussitôt le Comte de Montenegro sortit, monté sur un beau cheval, sans bottes, & un simple bâton à la main. Ces Seigneurs, après lui avoir fait beaucoup de complimens, & lui avoir donné, comme pour lui faire honneur, une escorte de cent cinquante cavaliers, & d'autant d'hommes de pié, le conduisirent au Roi, qui étoit à cheval à une lieue de-là, accompagné du P. de Conti, des ducs de Monpensier, de Nemours, de Mayenne, de Nevers, & du prince de Joinville, & au milieu du régiment de la Cornette blanche, composée de seize cens hommes. Dès que Montenegro aperçut le Roi, il mit pié à terre, & embrassant la botte du Monarque, » Sire, Je remets, dit-il, à Votre Majesté une Ville qui appartenait autrefois, pour ainsi dire, à ses citoyens, & qui » vous appartient aujourd'hui, depuis que vous en avez fait la » conquête : c'est à Votre Majesté à disposer désormais de cette Ville à votre gré » Le Roi lui fit beaucoup d'honnetetés ;

après quoi Montenegro remonta à cheval & poursuivit son chemin, escorté, comme auparavant, dans l'espace de deux lieues, jusqu'à ce qu'il fut arrivé sur les terres du roi d'Espagne. Il étoit suivi de deux mille six cens hommes d'infanterie, de six cens chevaux, & d'un grand nombre de femmes, avec les charettes qui portoient les malades & les blessés.

---

HENRI  
IV.

1597.

Le Roi fit son entrée dans la Ville sur les quatre heures du soir, avec une pompe militaire, accompagné d'environ mille chevaux. Il se rendit d'abord à l'Eglise cathédrale, dont l'Architecture est admirable, & où le *Te Deum* fut chanté en musique : après cette cérémonie, il revint dans son camp. Le lendemain le feu y prit, on ne sçait par quel accident. Toutes les tentes des Princes & des Seigneurs avec leurs bagages furent en proie aux flammes. Une partie du thresor du Roi fut pillée en cette occasion ; le feu en fondit aussi une autre partie. Il est constant, que si cet accident fût arrivé avant la prise d'Amiens, il eût été très-funeste au Roi : mais la Ville étant rendue, on ne regarda cette incendie, que comme une espèce de feu de joye. Le Roi donna le gouvernement d'Amiens à Dominique de Vic, dont il estimoit la fidélité & la bravoure ; il y mit en garnison vingt compagnies d'infanterie & trois escadrons de cavalerie. La peste avoit fait beaucoup de ravages dans cette Ville, dont les fortifications étoient d'ailleurs toutes ruinées.

Le Roi avoit envie d'aller assiéger Dourlans, si la saison le lui permettoit. Ne voulant pas néanmoins, comme il le disoit, laisser partir un aussi grand Seigneur que le cardinal Albert, qui lui avoit fait l'honneur de le venir visiter avec une suite si nombreuse, sans lui rendre sa visite, il fit des courses jusqu'aux portes d'Arras, où le Prince étoit resté malade. Le régiment d'Avalos étoit logé dans les faux-bourgs. Il y eut quelques coups de canon tirés contre la Ville, & quelques escarmouches. Mais on se retira sur le soir à Pez, où le Roi fit le lendemain Urbain de Laval Bois-Dauphin Maréchal de France, & lui donna le bâton avec les cérémonies ordinaires, en présence de tous les Seigneurs de sa Cour.

Tandis que le Roi étoit attaché au siège de Dourlans, qui



**HENRI** fut alors entrepris vainement , Villeroi d'un côté , & de  
**I V.** l'autre Jean Richardot envoyé par le cardinal Albert , ayant  
**1597.** l'un & l'autre pris des passeports , s'abouchèrent sur la fron-  
 tière. Bonaventure de Calatagirona , Général de l'Ordre  
 de S. François , ( ainsi nommé d'un fameux village de Sicile ,  
 qui étoit le lieu de sa naissance ) alloit & venoit sans cesse  
 des deux côtés , étant chargé par le Pape de travailler à  
 ménager un accommodement entre les Couronnes de Fran-  
 ce & d'Espagne. Enfin l'on convint de nommer incessam-  
 ment de l'une & de l'autre part des Plénipotentiaires, pour  
 traiter sérieusement des conditions de la paix. La ville d'A-  
 miens surprise par les Espagnols , & reprise de vive force  
 par le Roi , contribua beaucoup , à ce qu'on croit , à en hâ-  
 ter la conclusion : car ce dernier événement avoit mis , pour  
 ainsi dire , en parallèle la puissance des deux Rois , & avoit  
 fait connoître d'une part la foiblesse de l'Espagne , & de  
 l'autre les forces de la France.

Mouvemens  
 dans l'Etat  
 avant que le  
 Roi eût repris  
 Amiens

Lorsque les Espagnols eurent surpris Amiens, & avant que  
 le Roi l'eût reprise, il y avoit eu de grands mouvemens dans  
 le Royaume : les gens de bien , croyant que tout étoit perdu,  
 étoient dans la dernière consternation : les méchans au  
 contraire , se réjouissant de ce triste accident, ne cherchoient  
 qu'à occasionner quelque nouvelle révolution dans l'Etat.  
 Les Protestans assemblés d'abord à Loudun , & auxquels  
 le Roi avoit envoyé Emeric de Vic , & Soffroi de Calignon ,  
 personnages d'une probité & d'une fidélité reconnues , s'as-  
 semblèrent ensuite à Vendôme , & conférèrent , mais inu-  
 tilement , avec les Commissaires de Sa Majesté qui étoit à  
 Rouen. Comme dans ces circonstances présentes , cette af-  
 faire étoit de la dernière importance , le Roi en chargea  
 Gaspard de Schomberg comte de Nanteuil , homme d'un  
 grand mérite , dont j'ai souvent parlé dans cet ouvrage. Il  
 donna aussi la même commission à Jacque Auguste de  
 Thou (1) , qui se défendit d'abord de l'accepter : ils furent  
 ensuite nommés l'un & l'autre pour traiter avec le duc de  
 Mercœur : autre affaire également importante , qui restoit à  
 terminer.

Au commencement de l'année , on conclut une trêve à

(1) C'est l'Auteur de cette Histoire,

Angers ,

Angers, qui fut signée par deThou & par la Ragotiere, Schomberg étant malade de l'épilepsie à Tours. Il fut stipulé dans le Traité, que Champigny sortiroit de Tiffauge; Que la place seroit mise en séquestre, & sous la garde de six personnes, au gré du Duc de Mercœur, jusqu'à ce qu'il en fût autrement décidé dans le premier Congrès. Cependant Tiffauge ne fut point évacué: il arriva même sur la fin de la trêve que la Perraudiere, se mettant peu en peine d'observer la convention, entra par l'ordre du Duc dans la place (dont Champigny occupoit toujours la citadelle) avec son régiment & deux compagnies de chevaux-Legers: ayant mis tout le pais à contribution, il fit beaucoup de tort aux Finances du Roi. En même tems le château de la Grange en Poitou ayant été pétardé & pris par les gens du duc de Mercœur, ils le fortifièrent à la hâte, & y mirent une nombreuse garnison, qui par des courses continuelles ravagea la Province, & en désola tous les habitans.

Cependant les Députés de part & d'autre s'étant encore assemblés à Angers, ceux du Roi proposèrent une trêve jusqu'au 15. d'Octobre, afin qu'on pût tranquillement faire la moisson & les vendanges; & ils demandèrent qu'elle eût lieu sur mer comme sur terre. La Ragotiere, agissant au nom du duc de Mercœur, voulut que la trêve ne durât que jusqu'au 15. de Juillet, & qu'elle n'eût point lieu sur la mer, afin que Fontenelles pût courir librement sur les vaisseaux Anglois, alliés du Roi. Mais dans le tems qu'on étoit allé à Nantes, pour recevoir une réponse à ce sujet, il arriva une chose qui fit naître un nouvel obstacle. Saint Gilles s'étant emparé le 5. de Janvier de la ville de Château-Briand, à l'insçu des Députés du Roi, par l'ordre, disoit-il, du Connétable Henri de Montmorenci, à qui cette place appartenoit, il fit égorger toute la garnison, que le duc de Mercœur y avoit mise: Le Duc se récria contre cette violence; il dit qu'on avoit violé la foi publique, & déclara qu'il n'entendrait à aucune proposition, qu'on n'eût commencé par lui faire une entière satisfaction. Nous protestâmes que nous étions très-fâchés de ce contre-tems, & que nous aurions voulu qu'il ne fût point arrivé: Pour l'excuser, nous alleguâmes plusieurs faits semblables, que la

HENRI  
IV

1597.

Négociations  
avec le duc de  
Mercœur.



**HENRI** licence des tems avoit occasionnés. Nous rappellâmes sur tout ce qui s'étoit passé & à Primel & à Peinmarck en Bretagne, & depuis peu à Tiffauge & à la Grange en Poitou; **IV.** surquoi on ne nous avoit encore donné aucune satisfaction. **1597.** Nous demandâmes enfin, que sans s'arrêter à ces sujets de plaintes réciproques, on continuât de traiter de la trêve. Mais le duc de Mercœur fut inexorable, & refusa absolument de pardonner ce qui s'étoit fait à son égard, quoiqu'il se fût si souvent pardonné à lui-même de pareilles violences de sa part.

Ces débats firent perdre beaucoup de tems & causèrent bien du dommage aux peuples, par les courses continuelles des deux partis. Le duc de Mercœur ayant appris que le duc de Monpensier faisoit instance auprès du Roi, pour qu'on lui rendît Mirebeau, situé sur les confins de l'Anjou & du Poitou, dans le Gouvernement de Saumur, parce que cette Ville lui appartenoit; & sçachant d'ailleurs que Villebois, qui avoit été mis dans la place par la Rochepot pour y commander, étoit très-fâché de quitter son poste, il traita secrètement avec cet homme vicieux & corrompu, qui n'avoit ni naissance, ni honneur; il lui donna de l'argent & lui promit de le garantir du châtimement que méritoit sa perfidie, & par ce moyen il l'attira à son parti. Ainsi dès que la trêve fut expirée, Villebois se déclara hautement contre le Roi, & reçut une garnison que lui envoya le duc de Mercœur; cette garnison acheva de ruiner entièrement la Province, qui avoit jusqu'alors extrêmement souffert de la guerre civile.

Nous représentâmes vivement aux Agens du duc de Mercœur, que pour le soulagement des peuples, il étoit absolument nécessaire de renouveler la trêve, & nous proposâmes la restitution de Château-Briand d'une part, & de Mirebeau de l'autre, à condition que la garnison de ces deux places demeureroit neutre, & ne feroit la guerre pour aucun des deux partis. Le Duc, qui se flattoit de pouvoir bientôt reprendre Château-Briand par un stratagème, rejeta la proposition; & on connut dans la suite que ses plaintes n'avoient eu pour but que de gagner du tems, pour venir à bout de ses desseins. Car la prise d'Amiens par les

Espagnols ayant mis les affaires du Roi en très-mauvais état, le Duc essaya de se rendre maître de Chinon, & voulut corrompre, par les promesses les plus séduisantes, les deux de Vernai frères, à qui François le Roi-de-Chavigny, qui les avoit élevés dans sa maison, avoit confié la garde de cette Ville. Chavigny qui n'avoit point d'enfans, & qui malgré sa vieillesse jouïssoit d'une parfaite santé, s'étoit retiré dans cette Ville, & y vivoit avec eux. Il fallut que le Roi composât avec les deux de Vernai, à des conditions onéreuses, & même que leurs amis s'employassent vivement pour les retenir dans leur devoir.

HENRI  
IV.  
1597.

Le Duc voulut en même tems surprendre Châtelleraut, où les députés des Protestans s'étoient assemblés, & où le Roi avoit envoyé pour Commissaires, Schomberg, de Thou, de Vic & Calignon. Mais on se saisit par adresse des deux frères Gardeuil, qui étoient les deux principaux Officiers de la garnison, & on les emprisonna. Ayant été convaincus par leur propre écrit d'avoir formé le complot de tuer Hector du Preau Gouverneur de Châtelleraut, afin de pouvoir après cela en disposer à leur gré, ils furent jugés par le Présidial de la Ville & condamnés à mort.

Quelque tems après, on découvrit les projets & les intrigues du duc de Mercœur, par des lettres qu'on intercepta, & on connut combien il étoit lié avec les ennemis de la France. Un jeune homme de Beauvais, nommé la Croix (1) dévoué à la ligue, & qui résidoit dans la Flandres, pour y soutenir les intérêts de son parti, avoit eu quelque part à la surprise d'Amiens. Lorsque cette Ville fut au pouvoir des Espagnols, il prit la poste pour aller trouver le duc de Mercœur en Bretagne, & lui faire part de cet heureux succès. Il étoit chargé d'ordres secrets, & de quelques lettres du cardinal Albert. Il passa par l'Anjou, & arriva à Saumur, où étant logé dans le fauxbourg de la Croix-verte, il attendit les ordres de Duplessis-Mornay Gouverneur de la place, pour avoir des chevaux; car les Directeurs de la poste avoient défense d'en fournir, sans la permission du Gouverneur. En attendant qu'elle fut expédiée,

Lettres interceptées.

(1) Son vrai nom étoit des Loges, de la Croix. Il n'étoit pas de Beauvais, mais pour se déguiser, il portoit le nom de la Croix. Mais son père étoit né dans cette Ville.



HENRI

IV.

1597.

Mornay vint par hazard à l'auberge, où la Croix étoit logé, pour y rendre ses devoirs à la duchesse d'Elbœuf, qui venoit de Poitou. Ayant apperçu cet Etranger, il l'interrogea, & lui demanda d'où il venoit, & où il alloit. Comme le jeune homme changea de visage, qu'il pâlit, & qu'il se coupa dans ses réponses, Mornay donna ordre qu'on le gardât, tandis qu'il feroit sa visite à la Duchesse. Lorsqu'il l'eût quittée, il vint retrouver l'inconnu, qu'il fit aussitôt conduire en prison, sur ce qu'on lui dit qu'il avoit caché quelques papiers dans le fumier de l'écurie, qu'on avoit trouvés.

Cela se passa vers le tems que Schomberg, de Thou, de Vic & Calignon arriverent à Saumur, pour conférer au nom du Roi avec les Députés des Protestans. Parmi les papiers dont le jeune homme étoit chargé, on trouva une lettre du cardinal Albert, datée du mois de Janvier dernier, par laquelle il exhortoit le duc de Mercœur à demeurer toujours étroitement lié avec l'Espagne; engageant sa parole, que Philippe ne feroit aucun Traité de paix avec Henri, sans avoir soin de l'y comprendre. On trouva aussi une lettre d'Albert à Rodrigue Mendone chargé des affaires de Philippe dans la Bretagne, par laquelle il recommandoit à cet Agent, de faire ressouvenir le duc de Mercœur des promesses qu'il avoit faites au Roi d'Espagne, & de l'assurer que ce Monarque accompliroit religieusement de son côté tout ce qu'il lui avoit promis. Dans ces lettres il y avoit des endroits écrits en chiffres, d'autres conçus en termes très-obscurs. On y faisoit mention d'une armée auxiliaire, qui devoit incessamment arriver d'Espagne, & l'on y disoit que les fleurs noires avoient produit des fleurs rouges, qui venoient d'éclorre nouvellement dans la Picardie, & que bientôt on en verroit encore d'autres éclorre dans toute la France, & au milieu même de Paris.

La chose parut digne que le Roi en fût informé. Ainsi de l'avis des ducs de Bouillon, & de la Trimouille, qui étoient alors à Saumur, de Mornay, de Schomberg & des autres Commissaires du Roi, la Croix fut mis entre les mains de Nicolas Rapin Prevôt de la Connétablie, pour être conduit au Roi, afin qu'il expliquât devant Sa Majesté ce qu'il y avoit d'obscur & d'ambigu dans les lettres dont il étoit chargé.

Dans le même tems on intercepta aussi des lettres du duc de Mercœur écrites à Charpentier Avocat au Parlement de Paris, fils du célèbre Jacques Charpentier, Professeur de Philosophie dans l'Université de Paris, si fameux par ses querelles avec Pierre Ramus (1), dont celui-ci fut enfin la victime. Par cette lettre datée du 8. Avril, le duc témoignoit combien il étoit touché du malheur arrivé à la Croix, & combien il étoit piqué, que les lettres qui lui étoient adressées eussent été surprises. Il ajoûtoit, qu'il ne voyoit point d'autre moyen de sauver la Croix, que de faire enforte que le cardinal Albert le révendiquât comme son domestique, & offrît de payer sa rançon : Que pour lui, il ne pouvoit se mêler de cette affaire, sans se rendre odieux, & sans nuire à la cause commune : Que la surprise d'Amiens par les Espagnols avoit affligé & consterné tous les François Roialistes & Ligueurs : Que ce seroit donc s'attirer la haine de ceux même de son parti, de vouloir protéger un homme qui venoit le trouver pour lui faire part d'un événement si funeste à la France, & en quelque sorte pour l'en féliciter.

Il ajoûtoit dans la même lettre, que les Ministres du Roi demandoient avec instance une trêve de plusieurs mois ; mais qu'il étoit déterminé à ne l'accorder que jusqu'à la fin de Juillet, parce que dans le cours de ce mois ceux qui résidoient de sa part à la Cour du roi d'Espagne, lui donneroient des nouvelles de l'armée auxiliaire, qu'on devoit lui envoyer, & qu'en même tems le Cardinal entreroit en France, comme on étoit convenu ; qu'alors le Roi se trouveroit dans un état bien fâcheux : Que si dans le tems que les Espagnols avoient pris Amiens, il avoit eu des troupes & de l'argent, il se seroit rendu maître, sans tirer le canon, de plusieurs Villes, non seulement en Bretagne, mais dans tout le reste du Royaume : Que pourvû que le Cardinal voulût profiter des circonstances, il ne doutoit point que le Roi ne fût bientôt réduit aux dernières extrémités, comme il le méritoit bien, étant en secret l'ennemi juré de tous les Catholiques : Qu'il avoit envoyé depuis trois jours un Courier à Tornabon, pour le presser d'exposer au roi

HENRI  
IV.

1597.

(1) Ou la Ramée.



---

HENRI

IV.

1597.

d'Espagne la situation présente des affaires de France , & de dire à Sa Majesté Catholique, que si elle vouloit bien ne rien exiger de lui qui fût contre son honneur & sa conscience, il feroit des choses admirables & étonnantes pour la cause commune : mais qu'il falloit qu'elle lui fournît des troupes & de l'argent, avec quelques canons & de la poudre, qu'il prioit qu'on lui envoyât de Flandre : Qu'il souhaiteroit pouvoir aller passer quelques mois dans les Païs - bas , pour y communiquer au cardinal Albert toutes ses vûes , & le persuader de son attachement pour sa personne , qui étoit tel , qu'il consentiroit volontiers à servir sous lui , comme le plus simple Officier : Que ce voyage enfin le mettroit plus en état de faire du mal au Roi & au Royaume ; mais que comme cela n'étoit guère possible , il falloit se contenter d'entrer en France , chacun de son côté , dans le tems dont on étoit convenu , qui seroit celui de l'expiration de la trêve , vers la fin de Juillet : Qu'ils se joindroient près de Paris ou de Rouen , où plusieurs l'attendoient depuis long - tems , & qu'alors ils conféreroient ensemble de la cause commune.

Sur ces entrefaites , on intercepta encore des lettres de Valet , Prieur de la Trinité en Bretagne , où tout cela étoit exposé encore plus clairement ; il y étoit de plus fait mention des projets de s'emparer du château de S. Germain où le Roi alloit souvent ; projet sur lequel Charpentier faisoit de fortes instances : On ajoûtoit que c'étoit moins pour s'emparer de ce Château , qu'on ne pourroit défendre lorsqu'on l'auroit pris , que pour se rendre maître de la personne de celui à qui il appartenoit. Le nom de Charpentier n'étoit point sur le repli de la lettre : on y avoit mis un nom supposé. Mais la sagacité de Rapin fit découvrir le vrai nom de celui à qui elle étoit adressée. On arrêta Charpentier , & on confronta les coupables. Comme il étoit constant que cet homme étoit le correspondant d'Albert ; que c'étoit lui qui recevoit ses lettres , & les faisoit tenir en Bretagne & dans les autres Provinces où le roi d'Espagne avoit des Partisans , on lui fit son procès , ainsi qu'à la Croix. L'un & l'autre furent condamnés , comme criminels d'Etat & coupables de haute trahison , à être rompus & exposés sur une rouë.

Cependant la guerre continuoit en Bretagne & en Poitou.

La Ganache, Ville située sur les côtes de cette dernière Province, peu éloignée de Beauvoir & appartenant à la maison de Rohan, avoit pour Gouverneur Eusèbe Dupui-du-Fou, sieur de la Severie, très attaché à Jean de Beaumanoir Lavardin, Maréchal de France. Dupui-du-Fou se voyant exposé aux embuches de quelques Espagnols qui formoient une partie de sa garnison, avoit sçu s'en garantir plus d'une fois, & avoit empêché des troupes Albanoises, commandées par Aleran, d'y entrer. Malgré cela ils demeuroid toujours attaché au parti du duc de Mercœur. Car il y avoit dans ce parti plusieurs personnes qui vouloient qu'on crût, qu'ils n'avoient pris les armes, que pour l'intérêt de la Religion, & qu'ils étoient prêts à les mettre bas, dès qu'ils la verroient à couvert de tout danger.

Soit que Dupui-du-Fou eût toujours agi par ce motif, soit que le Maréchal de Lavardin l'eût gagné, il cherchoit l'occasion d'embrasser le parti des Royalistes. Ayant été averti qu'on lui tendoit un piège, & qu'on devoit prendre le tems de la foire, que tout le monde avoit la liberté d'entrer dans la Ville, pour exciter une sédition, & chasser la garnison, il crut devoir se précautionner. Il sçut que les régimens de Gouleines, de la Perraudière, & de Vauvilles étoient aux environs, & que Mauleon, à qui l'on destinoit le gouvernement de la place, y avoit introduit des gens déguisés, qu'une femme, qui étoit du complot, avoit reçus dans une auberge. Dupui-du-Fou ayant fait prendre aussitôt les armes à ses soldats, fit main-basse sur tous ces nouveaux venus, dont il n'échappa aucun. Dans cette occasion, il courut un grand danger, ayant eu son cheval blessé & ayant été renversé. Ceux qui étoient en embuscade hors des murs, étant accourus au bruit, Dupui-du-Fou les chargea près du grand bastion, & les repoussa avec perte. Il arriva dans le même tems que le capitaine la Perrière, qui faisoit des courses à la tête de quelques gens de la garnison, tomba sur celle de la Grange Marronniere (place occupée par l'ennemi) qui se préparoit à se joindre à Gouleines : Les ayant attaqués à l'improviste, il les tailla en pièces. Cela se passa le 20. de Mai.

D'un autre côté le maréchal de Brissac, que le Roi avoit

HENRI  
IV.

1597.

Hostilités  
dans la Bre-  
tagne.



**HENRI** nommé depuis peu pour commander en chef dans la Bre-  
**IV.** tagne , sortit de Rennes avec le peu de troupes qu'il avoit ,  
**1597.** dans le dessein de réprimer les courses des ennemis , qui  
 étoient d'autant plus funestes , que la dernière récolte avoit  
 été fort mauvaise en cette Province , & que les vivres y  
 étoient fort chers. Il n'avoit en tout que douze cens hom-  
 mes de pié tirés des Régimens de Molac , de la Tremblaye ,  
 de la Troche , de Beaumont , de Terchant , & de Monbar-  
 rot le fils , régimens qui avoient été fort diminués , avec  
 deux cens cavaliers bien montés & bien équipés conduits  
 par Monbarot le père , Caydieu , Kerinan , & Sarroüet. Le  
 Maréchal marchoit à la tête de cette petite armée , dont  
 Monbarot & Molac conduisoient l'arrière-garde , lorsque  
 Jean d'Avaugour de S. Laurent gouverneur de Dinan , &  
 l'un des principaux capitaines du duc de Mercœur dans la  
 Bretagne , ayant passé une petite rivière près de Plaincoët ,  
 avec toutes les troupes qu'il avoit pû rassembler , parut le  
 20. de Juillet , comme dans le dessein de livrer bataille à  
 l'armée Royale. Mais après un léger combat , où le baron  
 de Molac se distingua , & où Monbarot & Sarroüet se pré-  
 paroient à donner vigoureusement sur l'ennemi , les deux  
 armées se séparèrent. Brissac marcha du côté de Moncon-  
 tour , pour se rendre à Guimcamp , & prit ses logemens à  
 Château-Landran. René de Rieux de Sourdiac gouverneur  
 de Brest vint alors le trouver. Peu de tems après les régi-  
 mens de la Tremblaye & de Monbarot le fils se retirèrent ,  
 mais le Maréchal les fit revenir dans la suite , lorsqu'il étoit  
 à S. Quentin.

La prise d'Amiens par les Espagnols avoit fait croire à la  
 plupart , que le Roi n'avoit plus aucune ressource : Les esprits  
 agités & flotans rouloient différens projets , & comme on  
 s'imaginait que c'étoit fait de la Monarchie Française ,  
 chacun songeoit à ses intérêts particuliers , & ne croyoit  
 point en cela trahir son devoir. Ainsi les Seigneurs de Bre-  
 tagne s'assemblèrent , & le maréchal de Brissac se trouva  
 lui-même à leur assemblée : On croit que le duc de Montpen-  
 sier , qui étoit en Normandie , & les ducs de Bouillon & de  
 la Trimouille , qui étoient en Poitou , eurent part à la résolu-  
 tion qui y fut prise , de députer en Angleterre. Cependant  
 cette

cette députation n'eut point lieu ; & par un accord secret on convint, que ce seroit les Protestans qui la feroient. Gabriel de Polignac de Saint Germain fut donc envoyé de leur part en Angleterre, pour prier Elisabeth de secourir le Royaume & la Religion, dans l'état déplorable où l'un & l'autre étoient réduits.

HENRI  
IV.  
1597.

Une nouvelle qui se répandit alors , acheva de jeter le trouble & la consternation dans tous les esprits des François, & d'ébranler leur fidélité. Le duc de Mercœur, ou peut-être certains brouillons du parti des Royalistes, firent malicieusement courir le bruit que le Roi étoit attaqué d'une maladie mortelle, causée par le chagrin. Avant que ce faux bruit se fût dissipé, il causa des mouvemens étranges & funestes. Jean du Mas de Montmartin qui étoit à la Cour , écrivit à ses amis en Bretagne, & leur manda que le Roi jouissoit d'une santé parfaite : Ces Lettres produisirent un bon effet , rassurèrent les esprits , & continrent les sujets dans leur devoir.

Le maréchal de Brissac , au milieu de ces troubles , marcha du côté de Rennes, craignant pour cette capitale de la Province , & renvoya toutes les troupes auxiliaires. Il en donna une partie à Sourdiac , qui à la tête de ces troupes , & de celles qu'il avoit déjà, jointes aux Suisses qui étoient en Bretagne, marcha contre Gui Eder de Beaumanoir Baron de Fontenelles, homme plus considérable par sa naissance que par ses mœurs, & qui eut dans la suite une fin digne de la vie qu'il avoit menée. Cet homme foulant aux piés toutes les loix divines & humaines, se rendoit redoutable sur terre & sur mer, & y faisoit toute sorte de brigandages. Après avoir ravagé le diocèse de Cornouaille , il avoit dans le château de Peinmarck des brigans, qu'il payoit pour faire des courses de tous côtés, & dans l'isle de Douarnenez il en gageoit d'autres , qui exerçoient la pyratie.

Sourdiac alla d'abord attaquer le château de Peinmarck, avec du canon qu'il fit venir de Brest. Le Château fut pris, & tous ceux qu'on y trouva furent pendus. On jugea que ces scélérats méritoient de périr par la main du bourreau, & non par l'épée du soldat. On s'avança ensuite du côté de Douarnenez , où Fontenelles retiroit tout le butin qu'il



HENRI  
IV.

1597.

faisoit. Cette petite isle étoit inaccessible dans le tems de la marée, & étoit bien fortifiée du côté qui étoit à sec dans le tems du reflux. Comme il paroissoit impossible de se rendre maître de cette isle, on jugea à propos de la tenir comme bloquée, afin d'empêcher les brigans d'en sortir pour faire des courses aux environs.

Cependant la Gresille de la Tremblaye, qui s'étoit retiré dans le village de Guinan, ayant été informé que d'Avaugour étoit sorti de Dinan, pour venir l'attaquer, se prépara à le recevoir : il le battit, & le mit en fuite. Le régiment de la Troche, commandé par la Pommeraye, acquit beaucoup de gloire dans ce combat, dont le succès encouragea les Royalistes, & les anima à faire quelque entreprise. Il y avoit dans le voisinage un château, appelé le Plessis-Bertrand, dont les Malouïns souffroient beaucoup : s'étant depuis soumis au Roi, ils se plainquirent du tort considérable que la garnison de ce château leur faisoit ; & offrirent de fournir du canon, de la poudre, avec la paye d'un mois, si l'on vouloit faire le siège de cette place. La Tremblaye accepta l'offre, & fit venir de Pont-Orson le Comte Jâque de Mongommery, qui amena ses arquebusiers à cheval. Le marquis Jean de Coëtquen, gouverneur de Saint Malo, conduisit au camp deux petites pièces d'artillerie. Lorsque l'armée fut en présence du château, on trouva qu'il étoit plus difficile de le prendre, qu'on ne l'avoit cru d'abord. Cependant la Tremblaye fit ouvrir la tranchée ; mais dans le tems qu'il alloit de côté & d'autre, la tête nue, il reçut un coup de mousquet dont il fut tué. Le marquis de Coëtquen leva aussitôt le siège, & s'en retourna avec ses deux canons à Saint Malo, ainsi que Mongommery à Pont-Orson. Maineuf, qui commandoit la troupe de la cavalerie de du Bordage, se retira aussi.

Brumenfany gouverneur de Châtillon prit le commandement du reste de l'infanterie, après la mort de la Tremblaye, & la mit en lieu de sûreté. Il ne restoit pour toute cavalerie que vingt cuirassiers : s'étant mis en marche du côté de Pont-Orson, il apprit que d'Avaugour venoit audevant de lui, sans se mettre en peine de garder aucun ordre dans sa marche, comme n'ayant rien à craindre d'un

ennemi qu'il comptoit de vaincre. Quoique tous les colonels eussent quitté l'armée après la levée du siège du Plessis-Bertrand, & eussent emmené leurs régimens, il ne perdit point courage : ayant chargé avec vigueur l'ennemi, qui combattoit en désordre, parce qu'il se croyoit sûr de la victoire, il le mit en fuite, tailla en pièces la plus grande partie, & prit environ deux cens chevaux. La victoire eût été plus complete sans la nuit qui survint. Cette action fit beaucoup d'honneur à Brumentany, & servit un peu à consoler de la perte de la Tremblaye. Peu de tems après, le duc de Mercœur s'empara, par une ruse, de Château-Briand, à peu près de la même manière que les Royalistes, s'en étoient emparés : Il en couta la vie à celui qui auparavant avoit livré la place.

Le Roi catholique avoit envoyé en Bretagne N. de Ledesma, pour tâcher de faire cesser la mésintelligence, qui étoit depuis quelque tems entre le duc de Mercœur, & Jean d'Acquila commandant des troupes Espagnoles qui étoient dans cette Province. Ledesma étant à Nantes, alloit souvent, sous prétexte de pieté, à la Chartreuse, qui est dans le fauxbourg. Là il voyoit un certain Chartreux, nommé Pierre Ouy, de la ville de Laval, homme sans jugement, & qui ayant été puni par ses Supérieurs pour sa mauvaise conduite, s'étoit enfui en Espagne, & y avoit été quelque tems caché. Comme il entendoit bien la langue Espagnole, Ledesma lia avec lui un commerce très-étroit. Ayant reconnu en lui un esprit téméraire & impétueux, il le jugea propre à l'exécution d'un projet hardi & violent. Il lui persuada donc de jetter les yeux sur quelqu'un de sa connoissance, qui fût capable d'un coup de main, afin de l'engager à tuer le Roi, dont la mort délivreroit la France d'un Tyran, & de l'Hérésie, qu'il protegeoit.

Le Moine fanatique goûta ce projet exécrationnel, & le communiqua à un de ses parens qui servoit dans l'armée du Roi, en lui promettant, s'il l'exécutoit, des richesses immenses, & un grand établissement. Mais celui-ci mourut peu de tems après; & on n'a jamais sçu s'il avoit donné son consentement à ce noir complot, ou s'il l'avoit rejeté; peut-être méprisa-t'il la proposition d'un Moine extravagant, &

---

HENRI  
IV.

1597.

Conspiration  
d'un Chartreux pour  
tuer le Roi.



**HENRI IV.** 1597. jugea-t'il à propos de n'en point parler, pour ne pas perdre un homme qui étoit son parent. Il est certain qu'il ne révéla point au Roi l'horrible dessein qu'on lui avoit proposé, ce qu'il devoit néanmoins faire, son silence le rendant coupable de crime de Leze-Majesté (1). Cependant le Chartreux qui étoit un homme fort indiscret, ayant déclaré en confession son dessein à un vertueux Franciscain demeurant à Nantes, & en ayant aussi parlé à d'autres, la chose fut sçue d'un grand nombre de personnes, & rapportée au Roi l'année suivante. Pierre-Ouyn fut arrêté à Laval, où il étoit allé demeurer après la réconciliation du duc de Mercœur avec le Roi. Jacque Auguste de Thou & Charle Turcant l'interrogèrent; les témoins furent ouïs, & il avoua lui-même son crime. Mais le Roi, par considération pour l'ordre des Chartreux, voulut bien lui pardonner, & se contenta de lui avoir fait faire son procès dans la forme juridique, afin que le fait demeurant constant par la procédure, il pût quelque jour en demander raison aux Espagnols.

Quoique Dom Juan d'Aquila fût toujours très-mécontent du duc de Mercœur, comme néanmoins les Daradons frères lui avoient gagné l'amitié des Bretons, & que Louis de Montigny leur beau-frère avoit fait entrer trois cens Espagnols dans la ville de Vannes, il en ufoit politiquement avec le Duc, & agissoit à son égard avec beaucoup d'honnêteté, afin de pouvoir conserver le port de Blavet. Cependant Gouleines, qui ruinoit les habitans de la campagne par ses déprédations continuelles, vint attaquer & força le fauxbourg de Saint George, où ils s'étoient retranchés: il n'eut égard ni au sexe, ni à l'âge; & après que le soldat eut assouvi sa barbarie & sa brutalité, il mit le feu aux maisons.

Suite des  
mouvemens  
avant que le  
Roi eût repris  
Amiens.

L'incertitude où l'on étoit touchant le siège d'Amiens, tenoit tous les esprits en suspens: les Protestans eux-mêmes, voulant prendre conseil de l'événement, se comportoient avec beaucoup de lenteur, par rapport à l'affaire sur laquelle le Roi les pressoit extrêmement, par les Commissaires qu'il

(1) L'auteur en écrivant ceci, ne prévoyoit pas que son fils seroit un jour immolé à cette maxime d'Etat.

leur avoit envoyés. Cette affaire ne pouvant se terminer alors, quoiqu'il y eût quelque lieu d'espérer qu'elle auroit à la fin une bonne issue, les Commissaires cessèrent leurs conférences, & allèrent trouver le Roi à Paris, (où ce Prince faisoit les préparatifs nécessaires pour le siège d'Amiens) afin de délibérer avec Sa Majesté, au sujet des articles qui formoient plus de difficulté. Cependant les Députés des Protestans s'étant transportés de Saumur à Châtelleraut, le Roi donna ordre aux Commissaires de s'y rendre : mais Schomberg, avant d'y arriver, parcourut la Bretagne pour mettre ordre aux affaires de cette Province, qui étoient en fort mauvais état par la division des chefs des Royalistes. Schomberg, après avoir donné d'utiles conseils au maréchal de Brissac, qui étoit très-embarrassé, & avoir calmé pour un tems les troubles de la Province, se rendit enfin à Châtelleraut. Il y traita avec les ducs de Bouillon & de la Trimouille, & leur remontra, avec cette vive éloquence qui lui étoit naturelle, qu'ils se rendroient extrêmement odieux à tous les François, s'ils abandonnoient le Roi dans la situation où il se trouvoit ; Qu'ils rendroient même odieux tout le parti Protestant, & feroient cause que plusieurs s'opposeroient à l'Edit qu'ils souhaïtoient, & qu'ils ne pouvoient obtenir qu'avec l'agrément des peuples. Par ces remontrances, il engagea la Trimouille à lever en Poitou trois régimens d'infanterie, sous les colonels Pierre Pidoux, dit le capitaine de Nesde, & Marc Antoine Mareau de Bois-Guerin, & de les conduire au Roi le plutôt qu'il seroit possible. Il engagea aussi le duc de Bouillon à faire des levées dans le Limousin.

On leva en effet en Poitou trois régimens, qui eurent ordre de rester sur les confins de cette Province, afin de s'opposer aux incursions de Ville-Bois, de la Peraudière, de Combron, & de Gouleines ; en sorte qu'ils ne purent joindre à tems l'armée du Roi. Le duc de Bouillon de son côté, ayant trouvé beaucoup de mouvemens & de troubles dans l'Auvergne & dans le Gévaudan, fut obligé de demeurer long-tems dans ces Provinces, à cause que la ville de Mande, où étoit Monmorency-Fosseuse étoit assiégée par Anne de Levi de Vantadour, lieutenant de Roi en

HENRI  
I V.

1597.



**HENRI**  
**IV.**  
 1597. Languedoc. Ce retardement fut causé qu'il ne put venir au siège d'Amiens, comme il l'avoit promis. Cependant Schomberg revint à Tours; & de Thou, avec de Vic, ayant pris la poste, allèrent trouver le Roi, auquel ils exposèrent ce qu'ils avoient fait, en lui faisant espérer que Dieu, qui lui avoit jusqu'alors accordé de si grands succès, rendroit sans doute les esprits des Protestans plus traitables dans la suite.

Trêve avec le  
 duc de Mer-  
 cœur.

Le dernier jour de Septembre, le Parlement de Paris rendit un arrêt, sur le requisitoire du Procureur général, contre ceux qui donneroient retraite aux Partisans du duc de Mercœur, qui par des courses continuelles ravageoient les Provinces. Cet arrêt, qui ménaçoit les contrevenans des plus grandes peines, fut publié dans la Touraine, dans l'Anjou, dans le Poitou, dans le Blésois, & dans l'Orleanois, où les rebelles causoient des désordres affreux. Enfin la trêve que le duc de Mercœur avoit éludée jusqu'alors sous différens prétextes, dans l'attente du succès du siège d'Amiens, fut enfin conclue à Angers, signée par Schomberg & la Rochepot, & publiée le 17. Octobre. Elle devoit durer depuis ce jour jusqu'au 1. de Janvier suivant, avec cette clause, que l'on ne feroit de part & d'autre aucun acte d'hostilité avant le 15. Janvier, sans avoir auparavant déclaré respectivement que la trêve étoit expirée, & que la guerre alloit recommencer. On jugea à propos d'accorder ce tems au duc de Mercœur, afin qu'il eût le loisir de délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre, & qu'il pût réfléchir mûrement sur les moyens d'appaîser le Roi. Jean du Mas de Mont-Martin, que Schomberg avoit plusieurs fois envoyé au Roi, pour l'informer de tout ce qui se passoit, fut envoyé en Bretagne, pour faire sçavoir aux Etats de la Province, & sur-tout au Parlement, que Sa Majesté arriveroit incessamment. Le Roi demandoit, que les finances étant épuisées, par les frais immenses de la dernière expédition, les Bretons lui accordassent des secours, pour venir à bout d'une affaire qui les intéressoit eux-mêmes; & qu'il voulussent lui fournir cent mille écus, & vingt canons, avec des vivres pour l'armée qu'il alloit mener en Bretagne. Schomberg leur ayant fait ces propositions, les Etats y

consentirent. Mont-Martin fut envoyé à S. Malo, & cette ville promit d'elle-même de fournir au Roi, dès qu'il seroit arrivé, des canons, de la poudre, & des boulets. C'est ainsi que l'heureux succès du siège d'Amiens changea toute la face des affaires dans l'Etat, & que chacun à l'envi s'empressa d'embrasser un parti, pour qui la Fortune se déclaroit si ouvertement.

HENRI  
IV.

1597.

*Fin du Livre cent-dix-huitième.*







# HISTOIRE

DE

## JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CENT-DIX-NEUVIÈME.

HENRI  
IV.

1597.

Guerre du  
côté de la Sa-  
voye.

**L** Esdigières<sup>(1)</sup> de retour en Savoye, après avoir pris les ordres du Roi, y recommença la guerre avec de plus grandes forces qu'auparavant. Il leva au commencement du mois de Juin six milles hommes d'infanterie, & cinq cens chevaux, auxquels il assigna le rendez-vous, pour le 20. du même mois à S. Robert près de Grenoble. Il alla le lendemain à Vovray, pour conférer avec Alphonse d'Ornano sur l'état des affaires, afin de dissiper par cette entrevue le bruit qui s'étoit répandu, qu'ils étoient en mauvaise intelligence.

La saison étoit avancée quand Lesdigières se mit en campagne, parce qu'il manquoit d'argent, & que d'ailleurs il ne pouvoit fermer les passages à l'armée du Milanez, sans traverser des montages escarpés & couvertes de neiges, & sans passer à gué des torrens qui sont très-profonds au fort

(1) Il étoit Seigneur d'une terre ap- l'appelle de Lesdigières; il faudroit  
pellée les Diguières. C'est par abus qu'on dire des Diguières.

de l'été. La cherté qui régnoit alors en Bretagne, & dans toute la France, augmentoit la difficulté d'avoir des vivres. Deux jours après, le Général François fit la revue de ses troupes, & marcha vers Saint-Jean de Maurienne, où il arriva enfin; après avoir franchi les montagnes qui s'opposoient à son passage: Il fut obligé de donner de petits combats pour déloger du sommet de ces montagnes les ennemis qui s'y étoient retranchés.

---

HENRI  
IV.

1597.

La ville de Saint-Jean de Maurienne est la capitale de la province: il y a un siège Episcopal. Elle est ouverte de tous côtés, & située dans une plaine assez étendue, quoiqu'elle soit au milieu des montagnes: cette plaine voit se réunir trois vallées, dont la première, qui est coupée par de hautes montagnes, conduit au bourg d'Oysans éloigné de cinq lieux; la seconde est la vallée du Mont-Cenis: la troisième regarde Conflans & Montmelian. Ces dernières vallées servent de lit à un gros torrent, qui tombant avec grand bruit du Mont-Cenis dans la rivière d'Ar, va se jeter dans l'Ysère à Conflans, au-dessus de Montmelian. Telle est l'assiette de cette ville, où l'on peut arriver par trois ponts, du côté de la Chambre. Lesdiguières envoya S. Jean mestre de camp d'un régiment pour s'emparer de ces trois ponts, & commanda d'un autre côté à Rosan, d'aller s'assurer du pont de Villars, qui n'est éloigné de Saint Michel, que d'une demie lieue.

Rosan ayant trouvé le pont rompu par des païsans, qui s'étoient retranchés sur le bord de la rivière, fut obligé de s'arrêter sur la rive opposée. Il resta deux jours en présence de la ville, sans rien entreprendre, parce que ses soldats, déjà épuisés de fatigue, furent encore exposés à la pluie qui survint le lendemain de son arrivée.

Le comte de Martinengo, gouverneur de la province pour le duc de Savoye, avoit trois compagnies de cavalerie, & deux régimens d'infanterie. Il fit apporter promptement par ces troupes du gazon, pour fortifier les fauxbourgs, & les autres endroits par lesquels on pouvoit entrer dans Chambery.

L'ordre arriva enfin d'Espagne, & les troupes du Milanez destinées pour les Pays-Bas, se mirent en marche par



le Val d'Aoste, & ayant passé au-delà d'Yvrée, & de la ville  
 HENRI d'Aoste, arrivèrent à la Tarentaise. Deux mille hommes

IV. de pié, & dix cornettes de cavalerie venant du Piémont,  
 1597. sous la conduite de Salinas, passèrent par le Mont-Cenis,  
 & par la vallée de Maurienne : Ces troupes devoient se  
 joindre à celles de Martinengo, à Aiguebelle, lieu du ren-  
 dez-vous. Quatre régimens nouvellement levés, & dix com-  
 pagnies de cavalerie les joignirent encore ; ce qui faisoit en  
 tout huit régimens, & vingt cornettes. Dans le même tems  
 que Lesdiguières arriva devant Saint-Jean de Maurienne,  
 Salinas s'étant approché de Lannebourg, donna du secours  
 aux payfans retranchés de l'autre côté de la rivière : Charles  
 de Crequy l'attaqua avec un détachement dans S. Michel,  
 où il avoit son poste, & ayant mis en fuite les Espagnols,  
 que Salinas avoit secourus, il l'obligea de se retirer à la  
 hâte sur le Mont-Cenis, après avoir laissé dans la citadelle  
 Jacques Carretto avec sa compagnie. Il y eut plusieurs mai-  
 sons brûlées dans cette action.

Lesdiguières laissa le colonel de Paquiers avec son régiment  
 devant S. Jean de Maurienne, & alla le 26. de Juin à S.  
 Michel : mais toujours dans le dessein de continuer sa mar-  
 che pour couper les troupes Milanoises, il ne jugea pas à  
 propos de s'arrêter, pour s'emparer de la citadelle, que,  
 selon toutes les apparences, on ne pouvoit prendre sans ca-  
 non ; & il n'en avoit point alors. Carretto, épouvanté par  
 les menaces de notre armée, demanda à capituler, & se  
 rendit à des conditions honorables. Lesdiguières s'étant em-  
 paré contre son espérance de la citadelle, marcha vers S.  
 André, où il perdit beaucoup de tems à faire passer ses  
 troupes, parce que le pont étoit presque tombé ; & ayant  
 laissé le sieur du Serré pour le relever, avec deux cens sol-  
 dats, il arriva le même jour à Modane, ville très-peuplée,  
 au milieu de laquelle passe la rivière d'Ar. Il envoya devant  
 lui son avant-garde à Auriens, qui n'est pas loin d'Ocells,  
 où Salinas avoit assis son camp sur un rocher escarpé de  
 tous côtés, qui tient aux montagnes & coupe la vallée en  
 deux.

Salinas, malgré la forte assiète de son camp, craignant  
 d'être enveloppé par les troupes qui avoient passé la rivière

derrière lui , prit une nuit obscure pour se retirer sans bruit, après avoir allumé des feux pour mieux cacher sa retraite. Lesdiguières s'en étant apperçû le lendemain, le poursuivit jusqu'à Lannebourg , ville située au pié des Alpes Cottien-  
 nes ; mais ce fut inutilement , car les ennemis étoient déjà au-delà du Mont-Cenis, du côté de Susè. Les troupes du Milanez profitant du tems qu'on avoit employé à cette poursuite , avoient déjà passé le petit Mont S. Bernard ; tandis que l'armée Françoisè exposée aux pluies & aux neiges , qui couvroient déjà les Alpes , marchoit à travers les rochers, au milieu des montagnes.

HENRI  
 I V.  
 1597.

C'est pourquoi Lesdiguières ayant passé par Bramant , revint le premier de Juillet à S. Michel , où il laissa le capitaine Grénetière avec sa compagnie ; & quittant le dessein , qu'il avoit eu de bâtir un fort sur le Mont-Cenis , il retourna à S. Jean , qu'il fit fortifier à la hâte. On éleva par son ordre quatre Forts pour la défense des ponts de Villars & d'Hermillon. Il vint le lendemain au Pont-à-Mesroi , & fit publier des ordres qu'il recommanda à ses soldats d'observer dans le pays ennemi. Ensuite il s'avança vers la Chambre, après avoir fait aller devant lui son avant-garde au bourg Sainte Catherine.

Le même jour le duc de Savoye ayant traversé les Alpes , se rendit à la Tarentaise , & fut surpris de trouver encore en Savoye Lesdiguières , qu'il croyoit n'y être venu , que pour s'opposer au passage des troupes Milanoises , qui étoient déjà à S. Claude en Franche-Comté : il leur écrivit pour les engager à venir à son secours ; mais ne s'étant pas trouvé le jour marqué au rendez-vous , que le chef de ces troupes lui avoit donné à Romilly , elles continuèrent leur route vers la Flandre. Lesdiguières s'avança vers Aiguebelle , le 5. de Juillet , & ayant examiné la place à loisir , il reprit le chemin d'Argentine , ville fameuse par ses mines de fer , & que ses habitans prétendent avoir pris son nom de la rivière d'Ar. On travailla le lendemain à réparer les ponts d'Argentine , & d'Aiguebelle , où Crequy mit son infanterie , après que les ennemis se furent retirés dans la citadelle. Elle est située sur un rocher de difficile accès , à l'entrée des montagnes , qui forment la vallée du Mont-Cenis.



**HENRI** Cette citadelle domine la rivière d'Ar & le pont , & commande à la ville , qui est très-peuplée , à laquelle elle  
**I V.** est jointe par un pont de bois. Il y a au sommet du rocher  
**1597.** une plaine , qui s'abaisse en deux endroits ; on y voyoit un ancien mur conduit depuis la citadelle , qui est très-étroite , jusqu'à la longueur de cent cinquante pas. La Tour Charbonnière , qu'on croit avoir été bâtie par Bertol duc de Saxe , premier comte de Savoye & de Maurienne , est du côté du Septentrion. Thomas Humbert III. comte de Savoye , & prince de Piémont naquit en 1177. dans cette tour. Les montagnes qui en sont très-éloignées du côté du Levant ne le sont pas tant au Couchant , & la rivière passe au milieu.

Le comte de Martinengo voulant arrêter l'impétuosité des François , envoya dire à Lefdiguières , qu'il avoit quelque chose à lui communiquer : Brunel l'alla trouver de la part du Général François , qui sans perdre de tems fit venir du canon de Grenoble , & manda à d'Auriac qui étoit encore en Dauphiné , de se rendre à Gouffelm , avec trois compagnies de cavalerie & autant d'infanterie , pour être prêt à tous événemens. Le duc de Savoye sçachant combien sa présence étoit nécessaire , pour remédier au mauvais état de ses affaires , vint le même jour en poste à Monmelian , & ayant dispersé ses troupes le long de la rivière , depuis Conflans jusqu'à Miolans , & S. Pierre d'Albigny , à deux ou trois lieues de notre armée , il fit rompre les ponts , & inonder le pays , pour empêcher les François d'aller à lui.

Sur ces entrefaites , on fit approcher , à l'inscû des ennemis , des troupes de la Tour Charbonnière , parce que nos soldats étoient exposés de ce côté-là à être écrasés par de grosses pierres , qu'on faisoit tomber sur eux du haut des rochers. Lefdiguières laissa la conduite du siège à Crequy , pour aller à la Rochette , & delà au-devant du canon qu'on lui amenoit , avec mille hommes de pié. Les Marquis de la Chambre avoient jetté dans cette place soixante soldats. Les François s'emparèrent d'abord des faubourgs ; & ayant appliqué le pétard aux murs , ils entrèrent dans la ville , sans aucune résistance de la part de la garnison ,

& des habitans , qui se sauvèrent dans la citadelle , & n'attendirent que deux jours pour se rendre , après avoir essuyé quelques coups de canon. Le sieur de Bardonnanche fut laissé dans la ville avec trois compagnies ; & on employa le jour suivant à nétoyer les chemins , par où l'artillerie devoit passer.

Lesdiguières fit rompre le pont de Monmelian , à la longueur de quarante pas , & en fit jetter le bois dans la rivière. Ensuite ayant été joint par cinq cornettes de cavalerie , & cinq compagnies d'infanterie , il investit Chamouffet, Fort situé à la gauche , sur une élévation assez près du grand chemin. Le duc de Savoye y avoit fait entrer une garnison , & avoit fait commencer un peu au-dessous , sur le bord de l'Ysère , des retranchemens qui furent élevés en vingt-quatre heures à la hauteur d'une pique , & environnés d'un fossé. On borda de canon ce retranchement , pour faciliter la construction d'un pont de bateaux , sur lequel on vouloit faire passer des troupes au secours du Fort de Chamouffet , & pour couper le passage des vivres & des machines de guerre , qu'on envoyoit à nos troupes occupées au siège d'Aiguebelle.

Notre Général voyant le dessein des ennemis , fit marcher Crequy de ce côté-là , avec deux mille cinq cens hommes. Il s'avança jusqu'au pié du retranchement , où il combattit avec tant de vigueur , qu'il poussa l'ennemi jusque sur la rive opposée. Le canon qui fut pointé sur le champ , ayant tiré sans effet , Verdun à la tête de trois compagnies , au travers d'une grêle de mousqueterie , qui venoit du retranchement , & de l'autre côté de la rivière , malgré le bruit & la fumée se jetta dans le fossé ; & montant par des degrés que les pionniers y avoient faits , pour porter des fascines & du gazon , il arriva sur le retranchement , & mit en fuite la garnison au nombre de deux cens hommes , qui se jettèrent dans la rivière , & se sauvèrent pendant la nuit dans les isles des environs. Il y en eut un grand nombre de noyés , & peu de tués par les nôtres. Le baron de Chauvirey Francomtois fut du nombre de ces derniers. Le colonel Just Piémontois , qui y commandoit , fut pris avec quelques officiers. Dom Philippin , frère naturel du duc de Savoye ,

HENRI  
IV.

1597.



**HENRI** ayant changé d'habit, se sauva dans une isle couverte d'arbres.  
**IV.** Nous ne perdîmes à cette attaque que vingt hommes ,  
**1597.** mais nous eûmes plus de soixante blessés : on travailla le lendemain à abattre ce retranchement , à la vûe du duc de Savoye , qui étoit de l'autre côté de la rivière, avec six mille hommes de pié & huit cens chevaux. La garnison de Chamouffet n'espérant plus de secours, se rendit vies & bagues fauves le 20. de Juillet. On fit entrer dans cette place une forte garnison, sous les ordres du capitaine Pierre André.

Lesdiguières retourna le même jour à Aiguebelle , & prit ses quartiers à Argentine. On passa trois jours à retirer les canons de la rivière où ils étoient tombés , & les remettre sur leurs affûts. On en plaça un sur une montagne qui domine la citadelle du côté du couchant : les assiégés battirent la chamade, après qu'on leur eut tiré douze coups de canon ; & rendirent la citadelle à des conditions honorables , après quelques difficultés à ce sujet. Il y avoit deux drapeaux , dont l'un fut laissé à la garnison composée de cent cinquante hommes. Le sieur d'Arces, qui fut mis dans le Fort avec deux cens hommes , commença le 27. Juillet, & fut deux jours à en reparer les brèches.

L'armée alla ensuite assiéger le Fort de l'Eugly , qui appartient à la maison de la Chambre : l'infanterie passa au travers de Chamouffet , & se rendit au camp qui étoit à Villarsale. Lesdiguières resta à Argentine avec sa compagnie de cavalerie , pour escorter le convoi qui alloit de S. Jean de Maurienne à Aiguebelle. Deux régimens nouvellement levés dans le Vivarais , & dans le Languedoc , commandés par les colonels de la Couronne & de Maséran, arrivèrent au camp le premier d'Août. On tint alors conseil de guerre pour prendre un parti sur les mouvemens du duc de Savoye , qui avoit fait relever le pont , & se préparoit avec toutes les troupes à en venir aux mains avec notre armée. On attendoit de jour à autre qu'il passât l'Ysere. Lesdiguières voyant que ses soldats ne respiroient que le combat écrivit à Grenoble , & de tous côtés à ses amis , qui arrivèrent en si grand nombre, qu'ils sembloient aller plutôt à un festin qu'à un combat.

Pendant ce tems-là on pressoit le siège du Fort de l'Eugly,

qui passe pour la place la mieux fortifiée de toute la Savoye : elle est située sur une haute montagne , au-dessus de la Rochette , environnée d'un double fosse , mais étroit , & défendue par un rempart , & des murs capables de résistance. On tira quatre-vingt coups de canon ; mais la brèche n'étant pas encore assez large , l'assaut fut remis au lendemain. L'artillerie ayant recommencé à battre les murs , la poudre vint à manquer : celle qu'on attendoit de Grenoble , ne devant pas arriver sitôt , la prise du Fort auroit été retardée , si la garnison , qui étoit exposée aux éclats du rocher , dans ce lieu très-étroit , n'eût obligé le gouverneur Bay à capituler : il sortit de la Place vies & bagues sauvées , avec les armes & le bagage. Le capitaine Blanc fut mis dans la Place avec une forte garnison.

Lesdiguières , par un rare bonheur , n'ayant point eû de désavantage dans cette campagne , rangea , dans l'espace de quarante & un jours , sous la puissance du Roi , toute la Savoye en deçà de l'Ysère , du côté du Dauphiné. Mais craignant que l'ennemi ne lui fermât les passages de cette province , & ne s'emparât par derrière du pont de Charra , il choisit le 7. d'Août un endroit propre à livrer un combat , & prit son quartier aux Essals , après avoir posté son infanterie aux Molettes , & sa cavalerie à la Chapelle-Blanche.

Le duc de Savoye campa à Sainte Helene. Il y a deux côteaues au-deçà de l'Ysère , éloignés d'une lieue de Monmélian. Sainte Helene est bâtie sur le plus voisin de cette ville , au Septentrion , avec une citadelle ; sur l'autre on voit les Molettes. Il y a entre deux un marais d'une grande étendue , qui se referme devant les Molettes , pour former une prairie de mille arpens. Un ruisseau fort profond , & large de six piés , coule entre le marais & la prairie , qui est environnée sur la gauche , ( à l'opposite de l'Ysère ) d'un bois de haute futaye , appelé le bois de Coise ; & de l'autre côté , de hayes , & d'un bois taillis , qui s'étend jusqu'à la colline où la ville de Sainte Helene est située.

La confusion se mit dans notre camp à la vue de l'ennemi , qui parut dans la plaine , à l'heure qu'on l'y attendoit le moins , & qui n'avoit qu'à nous attaquer sur le champ , pour remporter une victoire complete : mais il laissa le tems

---

H E R R I  
I V.

1597.



**HENRI** de se rassûrer à nos troupes , qui eurent bientôt mis leur camp en état de défense. Les ennemis rejetterent la faute qu'ils firent alors, sur les Suisses à la solde du duc de Savoye, qui refusèrent de nous attaquer dans notre camp , parce qu'ils auroient cru violer l'alliance des Cantons avec nos Rois , s'ils eussent combattu contre les François sur les terres de France : on combattit avec opiniâtreté pendant quatre ou cinq heures , vers le milieu du ruisseau. Les ennemis y perdirent deux cens hommes , & de notre côté il y en eut trente tués , & quatre-vingt blessés.

Nos soldats , pour se mettre à couvert des insultes de l'ennemi , élevèrent sur le champ un cavalier avec du gazon sur le bord du ruisseau , & y jetterent deux ponts , dont ils fortifièrent les côtés à la hâte : il n'y eut plus de part & d'autre que de légères escarmouches. Philippin , frère naturel du duc de Savoye , appella en duel Crequy , qui se présenta aussitôt ; mais le duc de Savoye déclara nul le cartel, parce qu'il avoit été envoyé à son inscû. De S. Jours s'étant aussi présenté , sur le défi d'un autre frère naturel du duc de Savoye , appelé de Ternavas , ce dernier se servit du même prétexte , pour se dispenser d'aller au rendez-vous.

Le duc de Savoye fit pointer le 14. Août , le canon contre les deux ponts , que Lesdiguières avoit fait construire ; sçavoir , deux coulevrines contre celui qui étoit vis-à-vis le bois de Coise , & deux canons de moindre calibre , contre celui qui étoit au-dessus , sur le chemin de Monmelian , & fit de vains efforts pour forcer nos retranchemens. Le signal ayant alors été donné du quartier des Suisses , nous fumes si vivement attaqués l'après midi , qu'il sembloit que l'action alloit devenir générale ce jour-là. Le colonel Ambrosio eut ordre dans le même tems , de marcher à travers le marais , avec un détachement de trois cens arquebusiers , au quartier de Crequy. Le capitaine Pierre André qui étoit de garde , se croyant assez couvert par le marais , ne s'étoit point retranché de ce côté-là. L'action fut vive en trois différens endroits ; mais tout l'avantage fut du côté des nôtres , qui combattoient sous leurs retranchemens. Lesdiguières accourut au bruit par des détours ; & tombant sur l'infanterie ennemie avec la compagnie de cavalerie , il la tailla en pièces ;

pièces : la nuit sépara les combattans. Les ennemis perdirent plus de quatre cens hommes , & il n'en resta sur la place du côté des François que six , du nombre desquels se trouva le sieur Nardost tué d'un coup de fauconneau. Il y eut beaucoup de blessés de part & d'autre ; Crequy reçut un coup d'arquebuse dans le bras droit. On ne peut excuser la témérité du duc de Savoye dans cette occasion , que sur l'avis que lui donna le sieur de Jacob , de la retraite de notre armée , qui devoit , à ce qu'il dit au Duc , se faire pendant la nuit. Il l'avoit même assuré que du Potier avoit déjà conduit le bagage au pont de Charra. Le Duc trompé par ce faux avis se flatta de venir facilement à bout de gens , qui pensoient plutôt à décamper , qu'à se défendre. Mais il apprit à ses dépens , que Lesdiguières étoit bien éloigné de se retirer : ce Général se tenant ferme dans son camp , avoit résolu au contraire de faire périr l'ennemi , en temporisant.

---

HENRI  
IV.

1597.

Trois jours après le duc de Savoye décampa , & prit son chemin par la vallée de Grefivaudan : nos soldats harcelèrent son arrière-garde jusqu'à Sainte Helene , où étant entrés , ils brûlèrent la ville & la citadelle. Les ennemis usèrent ailleurs de repesailles. Dans le même tems les nôtres ayant trouvé un gué dans l'Isère , vis-à-vis le pré où étoit leur camp , passèrent la rivière au nombre de quarante chevaux , & tuèrent plusieurs d'entre les ennemis , qu'ils surprirent , & entr'autres le sieur de la Tour , riche marchand d'Argentine , & firent prisonnier Bay gouverneur du Fort de l'Eugli.

Le duc de Savoye avoit conçu le dessein de bâtir une forteresse sur les terres de France , afin d'avoir une place d'armes pour porter en Dauphiné la guerre qu'il méditoit depuis long-tems. Il commença à construire le Fort de Barrault le 24. Août , jour consacré à S. Barthelemi , & il en donna le nom à cette Forteresse , pour rappeler , suivant l'apparence , la mémoire de l'horrible massacre de tant de François , qui s'étoit fait à Paris & dans les autres Villes du royaume , le même jour , 25. ans auparavant : Souvenir qu'il sçavoit être odieux à notre Général.

Lesdiguières ayant dispersé ses troupes dans les places conquises , fit faire des retranchemens sur les bords de l'Isère , pour



HENRI  
IV.

1597.

mettre à couvert de l'ennemi le régiment du colonel de Pasquiers, qui étoit à S. Jean de Maurienne ; & retournant ensuite à Grenoble, que la peste avoit dépeuplé, il y conseilla au Parlement de se retirer pour quelques mois à Romans. Le duc de Savoye voyant avec chagrin que nos troupes sortoient d'Exilles pour ravager le Piémont, au de-là des montagnes, avoit formé depuis long-tems le dessein de remettre sous le joug ceux des vallées, auxquels son pere avoit accordé la liberté, 36. ans auparavant : il étoit poussé à cette entreprise par les reproches de sa femme, qui lui répétoit sans cesse que sa gloire étoit intéressée, à ne pas laisser les hérétiques s'accroître dans ses Etats, lui qui les alloit attaquer dans ceux des autres.

Le colonel Ponte se chargea de l'exécution, & s'étant emparé le 18. Août des palissades, que ceux des vallées avoient faites sur le sommet & au bas du Col de Fenestrelle, il entra en même tems dans le Val S. Martin. D'un autre côté le gouverneur de Suse se rendit maître du Fort de Fenestrelle. Mais Balsac capitaine de ceux des Vallées étant accouru avec sept cens arquebusiers, repoussa l'ennemi & lui tua beaucoup de monde. Ponte combattit pendant sept heures, au pied du retranchement d'en bas, avec beaucoup de vigueur ; mais il y fut si maltraité, qu'il eût mieux aimé n'avoir point engagé le combat, que d'en sortir vainqueur.

Ceux de Pragela ayant occupé le défilé par où les ennemis devoient les attaquer, les renversèrent au premier choc, & les ayant précipités dans les rochers, ils n'en laissèrent pas échapper un seul. Ponte au désespoir de se voir repoussé, ne perdit point courage, & s'approcha de Perouse avec une grosse pièce de campagne & une coulevrine, & deux mille hommes de pied, que le duc de Savoye lui avoit envoyés ; il tenta de nouveau le sort des armes ; enfin il se jeta, vers la fin du mois d'Août, dans la vallée de Pragela : le duc de Savoye fit allumer des feux de tous côtés en signe de joye de cet heureux succès.

Lefdiguieres fit marcher d'Isè & d'Astres, avec deux cens hommes au secours de ceux des Vallées, & envoya la Vilette avec une bonne compagnie d'infanterie aux environs de Barcelonette, pour la défendre des approches de l'ennemi. La

cavalerie du duc de Savoye fut très-maltraitée par la nôtre, le 8. Septembre. Lefdiguieres ayant appris que Sancho Salinas devoit faire des courfes jusqu'à Grenoble, fit passer à gué l'Isere à Antoine de la Baume d'Autun, & à S. Jours, avec deux cens hommes de Cavalerie & cent arquebusiers à cheval, qui se mirent en embuscade dans une île couverte d'arbres. Salinas étant passé au de-là de l'endroit où ils étoient, ils sortirent de leur embuscade, & passant l'autre bras de l'Isere, ils attaquèrent l'ennemi à la Frette. S. Jours menoit l'avant-garde, dont le corps étoit composé de quarante soldats, escortés de dix arquebusiers à cheval, à droite & à gauche. D'Aramont étoit à la tête de la troupe du milieu avec vingt cuirassiers; la Baume étoit à la queue avec cinquante hommes armés de toutes pièces, & vingt arquebusiers à cheval des deux côtés: Salinas surpris & attaqué par S. Jours, fit faire alte aux siens, & tenta inutilement de ranger sa troupe: elle fut rompuë par la Baume, qui mit aussi facilement en déroute celle d'Evangelista: Il y eut deux cens hommes tués du côté des ennemis, du nombre desquels furent Evangelista, Dom Riario & Dom Probio, capitaines de cavalerie: Les morts ne furent point dépoüillés, parce que la Baume avoit étroitement défendu aux siens de descendre de cheval, avant la fin de l'action. On prit deux cens chevaux & cinquante des principaux Officiers. Salinas lui-même, Dom Jean Tocco beau-frère de Salinas, Dom Parmenion, le comte de Gatinare lieutenant de Salinas, tous Officiers des chevaux-Legers, furent faits prisonniers. Nous n'eûmes que six soldats tués & quelques blessés.

Quelque tems après le duc de Savoye, ne pensant qu'à faire construire le Fort de Barrault, plaça aux environs le régiment de la Forest & deux régimens Piémontois, avec toute sa cavalerie, qui montoit à plus de quatre cens chevaux. Lefdiguieres ayant été joint par la compagnie de cavalerie de Philibert de la Guiche gouverneur de Lyon, passa l'Isere le 6. Octobre, & partit du pont de Charra pendant la nuit, pour attaquer la cavalerie ennemie, qui ayant été avertie par les transfuges, étoit déjà à cheval à l'arrivée de Lefdiguieres; mais cela ne l'empêcha pas d'enlever aux ennemis leurs quartiers, & de s'emparer du bagage.

HENRI

IV.

1597.



**HENRI** Peu de tems auparavant , de Foncouvertes, qui avoit amé-  
**IV.** né de Languedoc un régiment , avoit été chassé de S. André  
 1597. où il s'étoit retranché , par le colonel Ferrero à la tête de  
 quinze cens hommes d'infanterie , & par le Comte de Ser-  
 raval qui commandoit deux cens arquebusiers à cheval.  
 Crequy les surprit dans ce poste le 8. Decembre , & en fit un  
 grand carnage. Foncouvertes qui se trouva à cette action , y  
 fit des prodiges de valeur , pour réparer la honte de sa défai-  
 te au même endroit. On prit neuf drapeaux aux ennemis,  
 qui perdirent cinq cens hommes. Le colonel Ferrero y fut  
 tué , & Serraval fut pris. Le nombre des morts fut assez  
 grand de notre côté , par la précipitation de nos soldats , qui  
 s'étant jettés pour piller dans une Eglise , où les ennemis  
 avoient mis leurs bagages , les vivres & les machines  
 de guerre , furent écrasés sous les ruines de ce Temple ,  
 que les poudres , auxquelles le feu prit par hazard , firent  
 sauter. Tout ce qui étoit dans cette Eglise fut perdu par cet  
 accident , & l'incendie se communiqua à la plus grande par-  
 tie de la Ville.

Nos troupes firent la guerre avec succès , cette année , sur  
 la frontière de Champagne , à Ville-franche , ville située sur  
 la Meuse , à sept lieuës de Sedan , entre Stenay & Dun ,  
 places du duché de Lorraine. François premier l'avoit fait  
 bâtir pour assurer la frontière , & l'avoit fait fortifier de qua-  
 tre bastions. Le sieur de Tremelet gentilhomme de la Pro-  
 vince étoit dans cette place avec trois compagnies d'infan-  
 terie & un escadron de cavalerie : il sçavoit que les ennemis  
 brûloient du désir de s'en emparer depuis long-tems ; le ca-  
 pitaine Gaucher avoit même sollicité des soldats de la gar-  
 nison de lui livrer cette place ; ils en avoient averti Treme-  
 let , qui leur permit , pour opposer la ruse à la ruse , de trai-  
 ter avec Gaucher , & de prendre de lui de l'argent. Gau-  
 cher leur en donna , en leur en faisant esperer davantage , &  
 convint avec eux qu'ils lui livreroient la citadelle , le trois  
 Août , qui tomboit le Dimanche.

Tremelet informé du complot , fit avertir Claude de Joyeu-  
 se , comte de Gran-pré , gouverneur de Mouson , Louis de  
 Mailly de Rusmenil , gouverneur de Maubert-Fontaine &  
 d'Estivaux gouverneur de Sedan , de s'approcher sur le soir

de Ville-franche par des chemins détournés, & leur désigna, pour se mettre en embuscade, un endroit, d'où il les pria de ne sortir, que quand on leur donneroit le signal. Gaucher, d'abord simple soldat, s'étant signalé à la tête de quelques partis sur les terres de France, s'étoit acquis la réputation d'un habile Capitaine, & avoit répandu au loin la terreur de son nom. Il espéroit acquérir une nouvelle gloire, s'il venoit à bout de son entreprise.

Cet Officier s'étant mis en marche à l'heure marquée, s'arrêta à une lieue de Ville-franche, où il fit mettre pied à terre à sa troupe, & se glissant sans bruit dans le fossé, par lequel il devoit descendre, il hâta le pas, dès qu'on lui eut donné le signal par un coup de canon. Les plus avancés des siens furent reçus dans la citadelle : dans le même tems de Rumefnil sortant de son embuscade avec sa troupe, prit en queue les ennemis, qui enveloppés & accablés par les feux d'artifice qu'on leur lançoit, furent taillés en pièces : il y en eut cent de tués, & autant de pris, avec plusieurs chevaux : Gaucher s'étoit fait amener un cheval de main, sur lequel il se sauva, dès qu'il s'aperçut qu'il étoit trahi.

Il me reste à raconter quelques faits du dedans du Royaume, & qui ne concernent que la France. Le Roi avoit donné à Henri de Bourbon Condé, âgé de deux ans, fils de son cousin-germain Henri de Condé, le gouvernement de Guyenne, que lui-même avoit eu avant de monter sur le trône, & que son pere & son ayeul maternel avoient aussi possédé. Il en avoit fait enregistrer au Parlement le Brevet, qui y fut lû cette année, où sur ce & y consentant le Procureur général du Roi. Louis Dolé prononça un discours à ce sujet, le 17. de Mars, & le finit par l'éloge de la prudence du Roi : en parlant de la beauté du gouvernement de Guyenne, il donna de grandes espérances de l'heureux naturel du prince de Condé, qui avoit alors neuf ans ; & ajoûta, que le Roi avoit bien fait de mettre la Guyenne, pour l'avenir, sous la conduite d'un Prince, alors le premier Prince du Sang de la Maison de Saint Louis, qui avoit érigé cette Province en Duché. En attendant que le jeune Condé fût en état d'exercer ce gouvernement, on continua de le faire administrer par Jacque Goïon de Matignon, qui

HENRI  
IV.

1597.

Affaires de  
France.



**HENRI** depuis quinze ans faisoit les fonctions de cette Charge, avec  
**I V.** autant d'habileté & de prudence, que de zèle & de fidélité.  
**1597.** Il mourut cette année d'apoplexie à Bordeaux. Le colonel  
 Alfonse d'Ornano lui succéda.

Le Roi avoit envoyé en ambassade à Rome, dès le commencement de l'année, François de Luxembourg duc de Piney, dont nous avons eu occasion de parler tant de fois, pour aller faire au Pape le compliment d'obédience, suivant la coutume, & y résider quelque tems en qualité d'Ambassadeur.

Le Duc fit son entrée dans Rome par la porte Angélique, le 16. Avril sur le soir, accompagné des principaux Seigneurs & de la Noblesse, qui étoient allés au-devant de lui par ordre du Pape. Il fut ensuite conduit au Palais d'Hercule Tassone, de la Maison des ducs de Ferrare. On avoit élevé à la porte de ce Palais un Arc de triomphe.

Les armes du Souverain Pontife étoient à la droite, celles de France à la gauche; & l'écusson de l'Ambassadeur, dont la Maison est célèbre dans l'univers, étoit au dessous, avec différentes Inscriptions en Grec, en Latin, & en Italien.

Le lendemain Luxembourg fut conduit au Vatican pour baiser les pieds de sa Sainteté, avec un cortège de gens à cheval & de carosses, plus nombreux que celui de la veille: il eut ensuite audience, & Maurice Bressio de la ville de Bresse, qui avoit déjà quelquefois remplacé Marc-Antoine Muret dans cette Cour, prononça un discours. Les cérémonies étant achevées, le Pape donna un grand repas à l'Ambassadeur, & mangea dans la même chambre à une autre table. Sa Sainteté eut après le repas un long entretien avec lui, & le renvoya après l'avoir comblé d'honnêtetés.

Bannissement  
des Jésuites.

Trois ans auparavant, le Parlement de Paris, pour venger le parricide que Jean Châtel avoit voulu commettre sur la personne du Roi, avoit donné contre les Jésuites, qui occupoient le Collège de Clermont, un Arrêt, qui les déclaroit ennemis du Royaume, corrupteurs de la jeunesse, & auteurs d'opinions erronées, qu'ils répandoient dans le public, & qui les chassoit de France. Cet Arrêt n'avoit été exécuté que dans le ressort du parlement de Paris, qui

comprend presque la moitié du royaume, & ensuite dans l'étendue de la juridiction des parlemens de Bourgogne & de Normandie. Le parlement de Bordeaux & celui de Toulouse, dans le ressort desquels les Jésuites avoient un grand nombre de collèges, n'y avoient point eu d'égard. Il arriva de là que malgré l'Arrêt du parlement de Paris, plusieurs personnes envoyèrent leurs enfans étudier dans ces Provinces, & que plusieurs membres de la Société se glissèrent dans d'autres écoles, en changeant d'habit, comme s'ils avoient quitté la Société. Les Gens du Roi, envoyés à la Cour par le Parlement, avoient souvent pressé Sa Majesté de donner une Déclaration, pour enjoindre aux autres parlemens de France de faire publier dans leur ressort l'Arrêt rendu contre les Jésuites. La chose avoit été résolue déjà deux fois dans le Conseil, mais sans aucun effet, par les intrigues des amis de la Société qui étoient auprès du Roi. C'est pourquoi les Gens du Roi, voulant empêcher que la force de cet Arrêt ne fût entièrement éludée, & pour contribuer de tout leur pouvoir à le faire exécuter, représentèrent au Parlement l'injure que ces retardemens faisoient à l'autorité de cet Illustre Corps; & ayant demandé qu'il fût défendu sous des peines rigoureuses aux Villes, aux Collèges & aux Universités de laisser prêcher ou d'admettre aux fonctions Ecclésiastiques aucuns Jésuites, ni de leur confier l'éducation des enfans, en public, ou en particulier, sous prétexte qu'ils auroient quitté la Société, la Cour rendit le 21. d'Août un Arrêt, en conformité de leur demande.

Quelque tems après, on apprit que la ville de Lyon avoit mis son collège sous la conduite d'un homme, nommé Porsan, qui avoit enseigné les Humanités dans la Société. Simon Marion avocat du Roi demanda au Parlement qu'on décrêtât d'ajournement personnel le Prévôt des Marchands, les Echevins de la ville, & Porsan lui-même. Les premiers ayant comparu par Procureurs, & Porsan ne s'étant point présenté, ceux-ci prenant sa défense, soutinrent, que ni lui, ni eux n'avoient contrevenu à l'Arrêt du parlement, puisque Porsan avoit quitté la Société long-tems avant l'Arrêt du 29. Decembre 1594.

Marion fit un long discours plein de force, & ayant fait

---

HENRI  
IV.

1597.



voir l'équité de cet Arrêt, il rapporta que lorsque l'Université de Paris fit un procès aux Jésuites, il y avoit alors  
 HENRI IV. trente-trois ans, le Procureur général & les Avocats généraux de ce tems-là avoient prévu & même dit en public, que  
 1597. les membres de cette Société allumeroient un jour le flambeau de la discorde en France, & y introduiroient les Espagnols, dont ils étoient les Emissaires; que cependant on avoit alors différé l'entière décision de l'affaire, & que par un Jugement qui les avoit ménagés, on les avoit soufferts pour un tems dans l'Université. Il ajouta, que les complots des Jésuites avoient enfin éclaté au grand malheur du Royaume, par l'attentat de Jean Châtel leur élève; que c'étoit avec justice qu'on les avoit envoyés en Espagne, d'où ils étoient venus en France: Qu'ils avoient excité les peuples à la révolte, & corrompu les mœurs de la jeunesse: Qu'on les avoit convaincus d'avoir trempé dans l'assassinat de Henri III. & d'être les malheureux complices du parricide de Châtel: Que la Société n'étoit point autorisée; & que des Ordres approuvés avoient été abolis pour de moindres sujets: Que l'Ordre des Templiers avoit été détruit par Philippe le Bel, & l'Ordre des Humiliés depuis peu en Italie; que l'Ordre conventuel des Franciscains avoit été dernièrement éteint en Espagne; qu'on lisoit même dans les écrits de Martin d'Aspilcuete, connu sous le nom du Docteur Navarre, que le Cardinal Hosius grand Pénitencier avoit décidé dans son Tribunal, qu'après l'extinction de cet Ordre en Espagne, on n'étoit pas obligé à garder les vœux qu'on y avoit faits. » Ce témoignage non suspect d'un Espagnol, doit nous  
 » apprendre, ajouta Marion, que l'exil de la Société rend  
 » la liberté à ceux qui y sont déjà entrés, ou qui ont promis  
 » de le faire. On n'ignore pas que les Jésuites font quatre  
 » vœux; Mais en a déjà fait trois (1): Nourri dans les  
 » maximes de la Société, & plein de ses principes, il est à  
 » craindre qu'il n'en infecte ses disciples.  
 » Il est vrai, ajouta-t-il, que le peuple s'est imaginé, que

(1) Il y a dans le texte Latin que les Jésuites font trois vœux, & que Mais en a déjà fait deux. Il paroit que c'est une faute. La Société des

» les Jesuites sont propres à élever la jeunesse ; mais le peu-  
 » ple juge-t-il sainement des choses ? En effet , sur quel  
 » fondement ce préjugé est-il appuyé ? Les Jesuites ont-ils  
 » le goût de la belle littérature ? N'ignorent-ils pas les beau-  
 » tés de la langue gréque & latine ? N'ont-ils pas une mau-  
 » vaise méthode d'enseigner ces deux Langues ? Par une  
 » hardiesse inouïe jusqu'à eux , & sans exemple parmi les  
 » Théologiens qui les ont précédés , ils ont mutilé , défi-  
 » guré & falsifié les écrits des Anciens. Leur manière d'en-  
 » seigner les hautes sciences est aussi pernicieuse. Ils ont osé  
 » substituer de vaines subtilités à la doctrine solide d'Aristote  
 » qu'ils n'entendent pas , ou qu'ils n'expliquent jamais bien.  
 » Ils enseignent à leurs disciples une philosophie aride , à  
 » l'exemple de ceux qui ont gâté les ouvrages des anciens  
 » par de mauvais abrégés. Leur but est de multiplier leurs  
 » collèges dans le Royaume , pour attirer à eux toute l'édu-  
 » cation de la jeunesse , pour rendre désertes ces anciennes  
 » Universités de France , qui semblables à de vastes & dé-  
 » licieux jardins , voyoient avant l'arrivée des Jesuites fleu-  
 » rir l'étude des beaux Arts , par le concours des jeunes gens  
 » de toutes les Nations , entre lesquels elle sçavoit entrete-  
 » nir une noble émulation , par les récompenses qu'elle  
 » proposoit à ceux qui s'y distinguoient. C'est sur les rui-  
 » nes de ces sçavantes Académies , que les Jésuites veu-  
 » lent s'établir , pour introduire , à la place du bon goût  
 » & des beaux Arts , une grossière barbarie , & une scho-  
 » lastique épineuse. »

Marion conclut en demandant , que sans avoir égard aux exceptions proposées par les habitans de Lyon , le dernier Arrêt du Parlement , du mois d'Août , fut exécuté dans le collège de cette Ville ; que Porfan fût mis dans les prisons du Palais , pour n'avoir pas comparu , & fût obligé à répondre aux preuves qu'on apportoit contre lui.

Le Parlement rendit un autre Arrêt , le 16. Octobre , qui ordonna de mettre à la place de Porfan un homme capable de conduire le collège , & des Professeurs non-suspects.

Tandis que l'Archiduc Albert faisoit la guerre sur nos frontières , les Etats des Provinces-Unies firent passer le Rhin & le Vahal à leur armée , sur quatre cens bateaux



**HENRI** de toute espèce , sous la conduite du Comte Maurice, qui devant assiéger Rheinberck , & ayant fait passer ses troupes à la vûe de cette ville , alla camper devant Alpen , forteresse du comté de Meurs , que la veuve du comte Adolfe de Newenar redemandoit. Il fit pointer deux canons contre cette place , & Benting sergent-major , qui en étoit Gouverneur , avec une garnison de 60. hommes , se rendit le 8. Août sans se faire tirer du canon. Le comte Maurice ayant laissé ses bateaux & ses pontons à Wesel dans le duché de Cleves , assiégea le même jour par terre Rheinberck , & le lendemain s'empara des bateaux des ennemis , par le moyen des fiens qu'il avoit fait approcher. S'étant rendu maître d'une isle à l'opposite de la ville , il y fit dresser une batterie , qui tirant avec les canons qui étoient sur les bateaux , eut bientôt ruiné la tour du Palais Episcopal qui dominoit sur le fleuve.

Les assiégés se tenoient renfermés dans leurs murs , & se contentant de se défendre à coups de canon , tuoient par ce moyen un grand nombre des assiégeans. Un boulet ayant percé la tente du comte Maurice effleura l'habit de Sontfelt , qui avoit été gouverneur du prince dans sa jeunesse , & qui étoit alors le chef de son Conseil. Le comte Maurice fit faire en cet endroit un retranchement , à la hauteur de six pieds au-devant des tentes , pour les mettre à couvert du feu de l'Artillerie. Enfin les lignes étant achevées , & une batterie de 36. pièces ayant foudroyé le 19. Août , pendant deux heures , les murs , qui commencèrent à s'ébranler , Snaterre gouverneur de la place n'espérant plus de secours de la part d'Herman comte de Berghe , qui étoit aux environs avec un camp de cavalerie , battit la chamade sur le soir , & obtint , par l'entremise de Philippe comte de Hohenlo , une bonne composition. Il eut la liberté de sortir avec la garnison en armes , tambour battant & enseignes déployées ; d'emporter ses bagages , & d'emmener tous ceux qui étoient à sa suite. On lui accorda aussi un certain nombre de chariots , pour les conduire en Gueldre ; & on permit aux habitans , au Clergé , & aux autres qui étoient attachés au roi d'Espagne , de se retirer , s'ils le jugeoient à propos. Le comte Maurice ne se réserva que les bateaux

& ce qui appartenoit au roi d'Espagne & à la veuve du comte de Meurs. Les privilèges & les libertés de la ville furent conservés aux habitans. Snatterre pour se mettre à couvert des reproches qu'on lui faisoit , d'avoir fait si peu de résistance , en rejetta la faute sur les mutineries des soldats , qui l'accusoient à leur tour de lâcheté. Ils ne furent pas plutôt arrivés en Gueldre , qu'ils se soulevèrent , faute de payement , sans pourtant s'écarter entièrement de leur devoir ; car ils rejetèrent les propositions du comte Maurice , qui leur offroit la paye de quelques mois.

HENRI  
IV.

1597.

Peu de tems après , l'Archevêque Electeur de Cologne , & le Chapitre de cette Ville députèrent vers le comte Maurice , pour lui redemander Rheinberck , qui étoit de la dépendance de cet Electorat. On leur fit réponse , au nom des Etats , que la prise de cette ville leur avoit trop coûté , pour la rendre sitôt à des gens qui la redemandoient avec tant d'empressement ; & que cette place avoit porté trop de préjudice aux affaires des Etats , surtout en Frise , pendant que les Espagnols étoient les maîtres de Rheinberck , pour la remettre avec tant de promptitude ; qu'au reste , ils avoient de justes raisons de garder cette Ville ( à l'exemple des Espagnols , des mains desquels on avoit bien eu de la peine à retirer Nuys & Bonne , villes du territoire de Cologne ) & qu'ils attendissent un tems plus propre à la redemander.

La prise de Rheinberck jetta la consternation dans les villes des environs. André Miranda Espagnol , commandant du Fort de Camille , à deux heures de chemin de Rheinberck ( ainsi appelé du nom de Camillo Sacchini , que le duc de Parme en avoit fait gouverneur autrefois ) n'attendit par l'arrivée du comte Maurice ; mais ayant aperçu deux bateaux armés , il mit le feu dans le Fort , & l'abandonna avec deux pièces de campagne qu'il y laissa : on envoya aussitôt des pionniers pour raser ce Fort. Le comte Maurice mit une forte garnison dans Rheinberck , sous la conduite de Schaef , & alla ensuite assiéger Meurs le 26. Août. Il y avoit cinq cens hommes de garnison dans la place , qu'on alla reconnoître avec grand soin. Les assiégés n'ayant point été secourus , & d'ailleurs effrayés par la prise de Rheinberck , se



HENRI  
IV.

1597.

Siège & prise de Grolle.

rendirent à des conditions honorables , après sept jours de tranchée , avant qu'on eût dressé les batteries.

Le comte Maurice se voyant le maître de tous les environs , & ayant fermé les passages sur le Rhin à l'ennemi , passa le fleuve à Rheinberck , & campa le 12. Septembre à la vûë de Grolle. Frederic comte de Berghe, frère du comte Herman , commandoit dans la place , avec dix compagnies d'infanterie , & trois cornettes de cavalerie. Le fossé ayant d'abord été mis à sec , on fit des galeries , par lesquelles on s'avança jusqu'au pié des murs pour les miner. On dressa une batterie de vingt-quatre pièces ; & Jean Bouvier ( habile artificier , qui périt malheureusement l'année suivante à Dordrecht , & fut la victime de son art ) jetta dans la ville une grande quantité de feux d'artifice , qui embrasèrent la plupart des maisons , & effrayèrent beaucoup les habitans : cependant ils ne se découragèrent point ; ils firent de fréquentes sorties , & ne cessèrent point de canonner les assiégeans. Enfin n'espérant plus de secours , & voyant que l'assaut se préparoit , Frederic eut ordre de se rendre. On lui accorda par le traité , de sortir avec la garnison , & d'emporter les armes & le bagage , à condition que ses soldats ne porteroient point les armes contre les Etats de Frise , & dans l'Overissel , pendant trois mois , mais resteroient sur la Meuse ; & que les chevaux appartiendroient au comte Maurice , qui les donna généreusement à un Capitaine de chevaux-Legers Italiens. On prêta des chariots à la garnison , pour transporter les malades & les blessés : la prise de Grolle arriva le 18. Septembre.

Prise de Bre-  
fort.

Le comte Maurice ayant fait abattre les retranchemens de son camp , & mis garnison dans Grolle , mena son armée au commencement d'Octobre à Brefort , château situé dans l'Overissel. Il y avoit dans cette forteresse , environnée de marais de tous côtés , & de difficile accès , une garnison Espagnole commandée par Damien Gardetta. On approcha de la place , en se couvrant de fagots , de clayes & de planches. On dressa des gabions , & on pointa vingt canons , contre les tours , dont les portes étoient flanquées , du côté du Levant & du Couchant. Le gouverneur , Lorrain de nation , refusant de se rendre , on tira quelques

coups de canon : mais soit qu'il comptât sur ses forces, soit qu'il se rassurât sur la bonté des fortifications de la place, il n'en fut point effrayé. L'artillerie ayant ouvert une large brèche, les habitans demandèrent trop tard à capituler. La place fut emportée d'assaut, avec perte de 70. des assiégés : le reste se sauva dans la citadelle. Le gouverneur ayant sujet de craindre, s'il s'y enfermoit avec eux, se cacha dans une cave, d'où il fut tiré & conduit au comte Maurice, qui lui accorda la vie : La ville fut mise au pillage, & presque entièrement brûlée par l'imprudence des soldats, qui mirent le feu, sans y penser, dans certains endroits cachez où ils faisoient des recherches ; le vent porta l'incendie sur le reste de la ville : ceux qui étoient dans la citadelle se mirent à la discrétion du vainqueur, qui les traita avec humanité : il leur accorda la vie, & abandonna à ses soldats, pour les recompenser, la rançon des habitans qu'il taxa à un prix modéré.

HENRI  
I V.  
1597.

Après la prise de Grolle & de Brefort, l'armée marcha à Enschede, grande ville peu fortifiée : la garnison épouvantée par le malheur de Brefort, n'ayant d'ailleurs aucun secours à espérer, se rendit de bonne heure, vies & bagues sauvées, avec promesse de se tenir sur la Meuse, & de ne point servir contre les Etats au de-là du Rhin : cette capitulation se fit le 17. Octobre. Le lendemain l'armée se présenta devant Oldenzeel, ville de la Province d'Overissel. Elle étoit environnée de murs & de trois fossés, & défendue par cinq cens hommes de garnison, qui voulurent soutenir un siège ; mais les habitans craignant pour eux, obligèrent par prières & par menaces la garnison à ouvrir les portes à l'ennemi, aux mêmes conditions qu'Enschede.

Autres expéditions.

Sur ces entrefaites, le comte Maurice envoya George Evrard comte de Solms à Otmarsum, petite ville, au siège de laquelle Charle de Lievin de Famars lieutenant d'Artillerie avoit été tué cinq ans auparavant. On prit, ou l'on reprit, avec la même promptitude Goor & d'autres Forts bâtis aux environs par les Espagnols, qui faisant des courses jusqu'aux portes de Stenwic, de Deventer, de Campen, de Hasselt & de Zwol, harceloient continuellement les Habitans de la campagne. On donna ordre de les démolir



à des payfans, qui s'y portèrent avec ardeur.

**HENRI** Tous ces succès mettoient à couvert des insultes de l'en-  
**IV.** nemi les Provinces d'Overissel, de Frise & de Groningue :  
**1597.** mais la ville & la citadelle de Linghen fermoient encore par terre les chemins de Hambourg, de Breme, de Westfalie, d'Embden & d'Oldembourg. Linghen a des dépendances & une Jurisdiction. Les Etats, en reconnoissance des services de la Maison de Nassau, donnèrent cette ville au comte Maurice, Général de leur armée, plutôt pour le dédommager des pertes que sa maison avoit souffertes, qu'à titre de bienfait. Il y avoit dans cette place, où Frederic s'étoit retiré après la prise de Grolle, une garnison de cinq cens hommes, & un grand nombre de canons. Frederic rassuré par ces avantages, se flattoit de résister à l'armée des Etats, surtout aux approches de l'hyver, qui est insupportable en ces quartiers à ceux qui le passent sous des tentes.

Le comte Maurice ayant quitté l'Overissel, pour se rendre en Frise, dispersa ses soldats autour de Linghen, dans les bourgs qui sont en grand nombre dans ces cantons. Pour lui, il se logea dans le château d'un Gentilhomme du Pais. La tranchée ayant été conduite jusqu'à la ville sans difficulté, parce que cette place est toute environnée de monticules, les travailleurs arrivèrent au bord du fossé, qui fut mis à sec, & s'avancèrent par un souterrain jusqu'au pic de la citadelle. Enfin le 2. Novembre, la batterie qui étoit de vingt-quatre pièces de canon, ayant foudroyé le rempart & les murs, qui étoient prêts à s'écrouler par le travail des mineurs, le comte de Berghe, désespérant de tenir davantage, capitula le 12. du même mois. Ainsi les Etats enlevèrent toute cette province au de-là du Rhin à Frederic & à Herman comtes de Berghe, auxquels le roi d'Espagne l'avoit donnée dans ces tems de troubles, en apparence pour récompenser leur fidélité, mais au fond pour faire retomber sur eux & pour sauver aux Espagnols la honte de la perte de cette Province. Au milieu des succès du prince d'Orange, sa sœur Emilie épousa à son insçu le prince Emanuel, fils d'Antoine élu roi de Portugal.

Négociation  
 du Roi de Danemarck pour  
 la paix de l'Espagne avec les  
 Etats Géné-  
 raux.

L'Empereur, à la sollicitation du roi d'Espagne, avoit engagé les princes de l'Empire à employer leur médiation

pour faire cesser les troubles des Pais - Bas. Christierne roi de Dannemarck envoya cette année , à sa priere , comme on le croit , Arnoult Witfeld & Chrétien Bernekar en ambassade , d'abord en Angleterre , & ensuite vers les Etats. Les Ambassadeurs de ce Prince étoient chargés de renouveler l'alliance, que Frederic son pere avoit faite avec Guillaume de Nassau Prince d'Orange , & avec les Provinces-Unies, & devoient assurer les Etats, que Christierne ayant toujours souhaité de faire regner la paix , non seulement dans leurs Provinces , mais encore dans toute la Chrétienté, à l'exemple de son pere , dont il avoit hérité l'affection qu'il avoit pour eux , ne cherchoit , en leur envoyant des Ambassadeurs , qu'à travailler sérieusement avec les princes de l'Empire au grand ouvrage de la paix , qui autrefois avoit été si heureusement commencé. Ils prioient les Etats de s'ouvrir avec franchise sur leurs prétentions , & de déclarer ouvertement , à quelles conditions ils vouloient traiter avec les Espagnols : Ils disoient que le roi de Dannemarck leur Maître n'avoit en vûe que la gloire de Dieu & le repos du monde Chrétien ; qu'avant d'entrer en négociation, il protestoit hautement , qu'il rejettoit toute condition de paix qui tendroit à détruire la liberté des Etats, ou qui pourroit donner atteinte à la Religion Protestante, dans laquelle il étoit né & avoit été élevé , qu'il avoit professée jusqu'alors , & dans laquelle il vouloit mourir avec la grace de Dieu : Qu'il avoit déjà communiqué le projet de la paix, par ses ambassadeurs , à la Reine d'Angleterre , & qu'il esperoit qu'elle se réuniroit avec lui , pour terminer, à l'avantage des deux partis , une affaire qui devoit intéresser cette Reine autant que lui , puisqu'elle leur étoit en quelque façon commune : Qu'il prioit encore les Etats , en attendant la paix , de laisser la liberté du commerce & de la navigation à ceux qui n'étoient point mêlés dans cette guerre. Ils demandèrent aussi , en faveur de Steyn de Malsém Danois qui avoit été au service des Etats en Frise , qu'on corrigât , lorsqu'on rendroit les comptes , l'erreur qui avoit été commise à son préjudice.

Les Députés des Etats s'étant assemblés à la Haye le 24. Octobre , après avoir remercié le Roi de Dannemarck de

HENRI  
IV.

1597.

Réponse des  
Etats Géné-  
raux.



HENRI

IV.

1597.

l'affection qu'il tenoit de ses ancêtres pour les Etats & la maison d'Orange, rappellèrent dans un long discours le souvenir de ce qui s'étoit passé autrefois de la part des Espagnols, qu'ils accusèrent d'entretenir une guerre aussi onéreuse aux Etats, qu'aux Princes voisins. Ils y exposèrent que l'Espagne n'avoit jamais voulu écouter aucunes propositions, au sujet de la liberté & de la religion de leurs Provinces, & que cette opiniâtreté de leurs ennemis avoit rendu inutile la conférence de S. Aldegonde & de Champigny qui s'étoit faite en 1574. Que les Députés des Etats avoient renoué sans succès la négociation unan après à Breda, avec le comte de Schwartzembourg, envoyé de l'Empereur Maximilien : Que cette conférence n'avoit abouti qu'à leur refuser la liberté de conscience qu'ils demandoient, & qu'à pousser les peuples de Zélande & de Hollande à se séparer des Etats : Que toutes leurs Provinces ayant fait deux ans après, à la mort de Louïs de Requesens, une ligue défensive, d'un consentement unanime contre les Espagnols & les étrangers, le roi d'Espagne avoit ratifié la paix de Gand, qui suivit cette union des Etats : Qu'on avoit bientôt violé cette paix : Que Dom Juan d'Autriche s'étoit emparé de Namur : Qu'il avoit rappelé dans les Pais-Bas les Espagnols & les Italiens, contre la foi du traité de Gand qui les en avoit fait sortir : Que tandis que le Baron de Selles amusoit les députés des Etats par des propositions de paix, l'affaire de Gemblours se passoit : Que dans le même tems Malines quittoit le parti des Etats, par la trahison du gouverneur Bours, gagné par les Espagnols : Qu'ils n'avoient pas agi de meilleure foi à Louvain, où le même Baron de Selles, à la faveur du Congrès où se trouvèrent les Ambassadeurs d'Allemagne, de France & d'Angleterre, avoit engagé les autres Seigneurs à renoncer à l'alliance qu'ils avoient faite avec les Etats : Qu'on s'étoit servi des mêmes artifices à l'assemblée de Cologne, où se trouvoient les Ambassadeurs de l'Empereur & des princes de l'Empire : Qu'on n'avoit jamais pu dans toutes ces négociations, engager les Espagnols à laisser aux Etats le libre exercice de leur Religion : Que dans la suite Boisduduc & les autres Villes avoient quitté le parti des Etats par les mêmes artifices : Qu'enfin voyant qu'on ne pouvoit traiter

en

en sûreté avec les Espagnols , ils avoient été contraints de faire publier hautement que le roi d'Espagne avoit perdu ses droits sur tous les Pays-bas, & d'appeller le frère de Henri III. François duc d'Alençon & d'Anjou , auquel ils avoient déferé unanimement la souveraineté de leurs Provinces , dont les troubles n'avoient été causés que par la tyrannie des Espagnols & par leurs entreprises sur la liberté des peuples : Qu'on connoissoit assez la cruauté du duc d'Albe , qui ayant fait arrêter contre sa parole les comtes d'Egmond , & de Horne , qui avoient rendu de si grands services au roi d'Espagne, & aux Pays-Bas , les avoit fait mourir injustement sur un échafaut ; dans la vûe de réduire les peuples à l'esclavage , en faisant périr les principaux Seigneurs , d'établir dans ces Provinces le centre de l'Inquisition & de la tyrannie Espagnole , & d'être à portée de faire entrer des armées en Allemagne , en France , & en Angleterre : Que les Espagnols couvroient toutes leurs entreprises du voile spécieux de la Religion , qu'ils paroissent vouloir établir ; mais que leur véritable dessein étoit de subjuguier le monde Chrétien , afin de venir à bout de leur grand projet de la Monarchie universelle , pour l'accomplissement duquel il n'y avoit rien de si noir , de si cruel , de si horrible , de si exécrationnable , qu'ils ne se permissent sans remords : Qu'on avoit de tristes preuves de ces excès affreux , par le sort déplorable de Montigny & du comte de Berghe , qu'on avoit injustement & par une barbarie énorme fait mourir en Espagne , où ils étoient allés , avec l'agrément de la Gouvernante des Pays-bas , & sous le sceau de la foi publique ; par la mort de tant de Seigneurs , auxquels on avoit fait trancher la tête ; par le supplice de plus de vingt-mille hommes qu'on avoit fait périr sans sujet par les mains des bourreaux ; enfin par le malheur des villes de Malines , de Naerden , de Zutphen , & de Oudewater , qui avoient été pillées & saccagées avec une cruauté inouïe , & par le massacre général de leurs malheureux habitans : Que dans ces extrémités Dieu avoit suscité , par sa miséricorde , un défenseur de la liberté publique , en la personne du prince d'Orange , que les Espagnols avoient enfin fait assassiner ouvertement , après avoir long - tems attenté en secret à sa

HENRI  
IV.

1597.



**HENRI** **IV.** **1597.** vie : (1) Que la perfidie de ces méchans hommes, endurcis dans le crime, n'avoit jamais paru avec plus d'éclat, que lorsqu'on s'assembloit à Bourbourg, où ils paroissoient portés à traiter sérieusement de la paix, tandis que d'un autre côté cette redoutable flotte, qu'ils avoient équipée, mais que Dieu dissipa de son souffle, étoit déjà en mer : Qu'enfin après la mort de ce Père de la patrie, le comte Maurice son fils l'avoit remplacé avec honneur ; qu'il avoit mis par son courage les Etats à couvert de la tyrannie Espagnole, & reculé leurs frontières : Que ç'avoit été par ses avis, qu'ils avoient fait alliance avec la reine d'Angleterre, à laquelle ils avoient promis de n'entrer dans aucune négociation avec les Espagnols, sans la consulter auparavant ; qu'ensuite ils avoient fait avec le roi de France, & la reine d'Angleterre une alliance encore plus étroite, dont ils ne pouvoient se départir, sans manquer à leur parole : Qu'ils souhai-toient que le roi de Dannemarck prît leurs excuses en bonne part, & qu'il voulût bien faire de sérieuses réflexions sur les projets ambitieux de la nation Espagnole, qui non contente de vouloir s'emparer des Pays-bas, avoit fait éclater le dessein, caché depuis long-tems, d'envahir la France & l'Angleterre, lorsqu'elle avoit cru l'occasion favorable : Que Christierne & les Princes de l'Empire ne devoient pas être surpris que les Etats ne se rendissent point à leurs sollicitations, parce qu'ils sçavoient que l'Espagne ne feroit jamais la paix, à condition de ne point toucher à la liberté & à la Religion des Provinces-unies. Qu'à l'égard des plaintes du roi de Dannemarck au sujet de la navigation, les Etats n'en avoient jamais ôté la liberté, & ne l'ôtoient point encore aux peuples, aux villes, & aux Princes, qui étoient neutres dans cette guerre : Qu'on avoit fait raison à Steyn Mafem, & à Nicolas Steyn son frère ( qui servit dans la suite sous le colonel Schagen, ) & qu'ils devoient attendre la fin de la guerre, pour être entièrement payés, s'il leur étoit encore dû quelque chose ; ce qui leur étoit commun avec tous ceux qui avoient servi

(1) Le 18. de Mars 1582. Guillaume prince d'Orange fut blessé dans sa maison en sortant de table, d'un coup de pistolet, que lui tira Jaureguy valet d'un certain Banquier soupçonné d'a- voir empoisonné Dom Juan d'Autriche. Deux ans après, le 10. de Juillet 1584. un Fran-Comtois, nommé Balthasar Gerard, émissaire des Espagnols, le tua dans sa maison d'un coup de pistolet.

dans cette guerre, & qui étoient convenus de ces conditions.

Les Ambassadeurs ayant reçu cette réponse, allèrent trouver le comte Maurice au siège de Linghen, pour lui offrir, suivant leurs instructions, l'amitié du roi de Danemarck, & pour renouveler l'alliance qui avoit toujours été entre leurs maisons. Il les reçut avec bonté après la prise de la place, & leur ayant fait à son tour de grandes offres de service & d'amitié pour le Roi leur maître, il les renvoya dans leur pays.

Sigismond roi de Pologne avoit envoyé en ambassade vers les Etats Paul Dzialinski son secretaire, pour les engager à faire la paix. Cet Ambassadeur étant arrivé à la-Haye dès le commencement du mois de Juillet, avoit exagéré la puissance Espagnole en termes pompeux; de sorte qu'il paroissoit être venu plutôt pour menacer, que pour faire les fonctions d'Ambassadeur. Les Etats choqués du discours du Polonois lui firent une réponse peu favorable.

Dzialinski ayant ensuite passé en Angleterre, tint le même langage qu'à la-Haye; & ayant fait sonner bien haut l'alliance de son Roi avec la maison d'Autriche, il ajouta les menaces aux prières. Elisabeth, qui avoit une élévation d'esprit & des sentimens au-dessus de son sexe, ne put souffrir l'insolence de l'Ambassadeur; & lui répondant avec une noble fierté en langue latine, qui étoit celle dont il s'étoit servi, elle lui dit: Qu'elle ne s'étoit pas attendue à recevoir un heraut, pour lui faire des plaintes & des menaces; mais qu'elle avoit crû que Sigismond lui envoyoit un Ambassadeur, pour traiter avec elle: Que le Roi son maître, s'il étoit présent, ne lui parleroit pas avec cette hauteur: Que cependant, si l'Ambassadeur avoit ordre d'en agir ainsi, ce qu'elle avoit de la peine à croire, elle pensoit que le Roi ne lui avoit donné de semblables instructions, que parce que ce jeune Prince étoit encore sans expérience; & que n'étant monté sur le trône de Pologne que par élection, & non par un droit héréditaire, il ne connoissoit pas encore la nature & l'importance des affaires, dont elle avoit traité avec les prédécesseurs de ce Prince, & qu'elle pouvoit avoir avec ses successeurs: Qu'à l'égard de sa nouvelle

HENRI  
IV.

1597.

Ambassade  
du Roi de  
Pologne pour  
le même su-  
jet.

L'Ambassa-  
deur va en  
Angleterre;  
comment il y  
est reçu.



**HENRI** alliance avec la maison d'Autriche , dont l'Ambassadeur  
**I V.** avoit fait parade avec tant de fierté , le Roi devoit se ressou-  
**1597.** venir que les Princes de cette maison avoient été ses con-  
 currrens , & qu'ils avoient fait tous leurs efforts pour lui enle-  
 ver la couronne de Pologne.

Sigismond se plaignoit , par son Ambassadeur , de ce que les privilèges de sa nation avoient été diminués sous le règne d'Elisabeth ; de ce qu'on avoit empêché , contre le droit des gens , le commerce des Polonois avec l'Espagne , & confisqué leurs biens en Angleterre. Il demanda qu'on fît cesser ces mauvais traitemens ; qu'on rendît aux Négocians ce qu'on leur avoit enlevé ; & que les passages ne fussent plus fermés aux vaisseaux , qui alloient commercer du côté de l'Occident.

L'Ambassadeur présenta son mémoire au Conseil de la Reine , & s'excusa d'avoir parlé d'une manière offensante. Les ministres d'Angleterre lui firent réponse : Que son arrivée avoit été très-agréable à la Reine , qui avoit toujours regardé le roi de Pologne comme son frère , & qui avoit toujours eû ses intérêts à cœur : Qu'elle lui avoit donné des preuves de son affection , par les soins qu'elle s'étoit donnés à la Porte pour lui faire accorder des trêves , & même la paix , par l'entremise de ses Ambassadeurs ; que cependant on ne lui avoit encore envoyé personne , pour la remercier d'un si grand service : Qu'elle avoit été choquée des hauteurs de l'Ambassadeur ; mais qu'elle l'avoit écouté avec patience , & lui avoit répondu , comme il convenoit à la majesté Royale : Qu'elle n'avoit donné aucun sujet aux plaintes que le Roi faisoit faire : Qu'au reste elle n'en sçavoit pas mauvais gré à Dzialinski , qui n'avoit fait qu'exécuter les ordres de son Maître , de la part de qui elle ne devoit rien attendre de semblable : Qu'elle pensoit que ce Prince étoit mal informé , & qu'il n'avoit donné de telles instructions à son Ambassadeur , que sur de faux bruits , ou sur le rapport de gens passionnés : Que les Polonois jouissoient de la liberté du commerce en Angleterre : Qu'à la vérité on avoit beaucoup diminué les privilèges , que le roi Edouard VI. avoit accordés aux Polonois qui commercoient dans les ports d'Angleterre , parce qu'ils n'avoient pas rempli les conditions ,

ausquelles on leur avoit accordé ces privilèges ; mais qu'en suite on leur avoit permis de commercer avec les Anglois suivant les loix ordinaires : Qu'ils ne devoient pas se plaindre de n'avoir que les mêmes privilèges de toutes les autres Nations , & qu'ils n'avoient aucune raison d'en demander de particuliers : Que la Reine ne pouvoit pas croire, que les Polonois fussent assez dépourvus de raison , pour s'imaginer qu'un berger dût avoir un plus grand soin du troupeau d'un autre , que du sien propre , ou qu'une nourrice meritât des éloges pour nourrir les fils d'autrui , pendant qu'elle abandonneroit ses propres enfans : Qu'il étoit vrai qu'on avoit empêché de passer les vaisseaux chargés de blé , & de munitions de bouche & de guerre ; mais qu'on avoit eu de justes raisons de le faire , puisqu'ils étoient destinés à porter ces secours à l'ennemi : Que la Reine n'avoit point donné d'atteinte par là aux privilèges qui n'avoient été accordés aux Polonois dans les ports de mer , qu'à condition qu'ils ne porteroient point de vivres & de marchandises aux ennemis ; condition qui depuis la mort d'Edouard VI. avoit été renouvelée : Qu'il y avoit des exemples réçens de l'exécution de cette clause, de la part même des rois de Pologne & de Suède, qui avoient fait arrêter plusieurs fois des vaisseaux Anglois , lorsque ces Princes étoient en guerre avec le Czar de Moscovie.

L'ambassadeur Polonois n'ayant rien à répondre à ces raisons , dit qu'il n'étoit venu que pour exécuter la commission dont on l'avoit chargé , & fut renvoyé avec plus d'honneur , qu'on ne lui en avoit fait à son entrée. Sur ces entrefaites , Charle Nutzel Envoyé de l'Empereur vers les Etats eut audience à la-Haye , le 10. de Juillet. Il avoit ordre d'engager les Etats à recevoir les Ambassadeurs de son Maître & des Princes de l'Empire , pour travailler de concert à la paix. Les Etats lui firent réponse qu'ils prioient Sa Majesté Imperiale de les excuser, s'ils ne se rendoient pas à ses desirs : Que ce n'étoit point par mépris pour l'Empereur , qu'ils avoient toujours honoré , comme ils le devoient ; qu'ils craignoient plutôt de lui déplaire , en recevant ses Ambassadeurs , sans répondre ensuite à ses intentions : Que dans l'état présent de leurs affaires , ils avoient plusieurs motifs de ne pas faire la paix : Que l'alliance qu'ils venoient

---

HENRI  
IV.

1597.

Les Etats gé-  
néraux don-  
nent audience  
à l'Envoyé de  
l'Empereur.



HÈNRI

I V.

1597.

de contracter avec le roi de France & avec la reine d'Angleterre , en étoit un des principaux ; que par cette raison ils ne pouvoient entamer une affaire de cette importance , sans les en informer , & sans avoir leur consentement.

Cependant le roi de France voyant que l'hiver devenoit plus rigoureux , abandonna le siège de Dourlans , pour se retirer au cœur de ses Etats , comptant que la paix se feroit par le moyen de Villeroi , qui s'étoit abouché avec Richardot. Il dispersa ses troupes aux environs d'Amiens ; & laissa Henri de Monmorenci devant cette place , pour commander sur la frontière. D'un autre côté Dominique de Vic gouverneur de la place faisoit abattre les retranchemens de notre camp , réparoit les brèches de la ville , & se hâtoit de faire bâtir la citadelle , dont on avoit tracé le plan.

Le cardinal Albert , dont les troupes avoient été battues en différens endroits , se flattoit de conclure bientôt la paix avec nous , pour pouvoir ensuite réunir toutes ses forces contre les Etats. Pendant ce tems-là , on travailloit en Espagne à retablir les finances du Roi , qui étoient en fort mauvais état , par les payemens qui avoient été supprimés , comme nous l'avons dit. En même tems on recruta les régimens , que les défaites & les maladies avoient affoiblis. Le régiment du marquis de Trevico , réduit à un petit nombre de soldats , fut incorporé dans celui d'Alonso d'Avalos , quoiqu'il fût plus ancien que ce régiment. Trevico , qui étoit alors absent , ne put s'opposer à ce changement. Ce qui restoit de ses soldats fut divisé en quatre compagnies , dont on donna le commandement au comte Frédéric Paccioti , à Marcel Judice , à Frabrice Santomanghi , & à Louis Zerbinati. Les troupes Napolitaines se plainquirent de ce qu'on leur imputoit la défaite de leurs compatriotes à Tournhout , & à Hulst , où ils s'étoient défendus en braves gens ; & de ce qu'on incorporoit , contre toute équité , un régiment ancien dans un nouveau par une faveur déplacée.

On mit les troupes en quartier d'hiver. L'infanterie Flamande & Espagnole fut envoyée en Artois , & dans le Hainaut , avec la plus grande partie de la cavalerie. On fit

hiverner les troupes Italiennes dans la Flandre , & dans la Campagne. Il y avoit en tout seize compagnies , dont on en envoya sept à Herentals , sous la conduite de Jean Pierre Gabo sergent major , & trois à Dieft commandées par les capitaines Louis Reina, Vespasien Maggi , & Cesar Bonnetti ; les autres allèrent à Tillemont. On avoit manqué Ostende peu de tems auparavant. La province de Flandre ravagée par la garnison de cette place , avoit offert de fournir tout ce qui étoit nécessaire pour en faire le siège ; & le cardinal Albert s'étoit rendu à Bruges , pour animer par sa présence dans le voisinage de cette ville , ceux qui devoient l'assiéger ; mais n'ayant pu venir à bout de faire entrer des vaisseaux dans le port , pour fermer les passages de la mer , & ayant perdu deux cens de ses meilleurs soldats , il abandonna l'entreprise , & reprit le chemin de Bruxelles vers la fin du mois de Novembre , pour y conclure son mariage avec l'infante d'Espagne. François de Mendose avoit apporté dans cette ville , avec d'autres ordres dont il étoit chargé , les articles de ce mariage , qui fut célébré le 2. du mois de Decembre , pendant que Calatagirone alloit & venoit , pour tâcher de faire assembler de part & d'autres les Commissaires afin , de travailler à la paix.

Il y eut cette année en Suède une grande révolution ; & l'héritier légitime fut dépouillé de ses Etats qui passèrent en d'autres mains. Sigismond roi de Pologne , & roi de Suède par droit de succession , avoit confié le gouvernement de ce Royaume au prince Charle , son oncle paternel. Charle , Viceroy de Suède , avoit fait recevoir dans l'assemblée des Etats la confession d'Ausbourg , à l'exclusion de toute autre communion. Le roi de Pologne , voyant tout ce qui se tramoit contre ses intérêts , sous prétexte de Religion , gagna quelques-uns des Grands du Royaume , & des premiers magistrats. Il envoya ensuite des Députés en Suède , pour se plaindre , mais avec menagement , des entreprises de son oncle. Ces démarches du Roi aigriront les partisans de Charle , & déplurent à ce Prince , au point qu'il se démit du gouvernement , dont le Roi son neveu l'avoit revêtu l'année précédente dans les Etats généraux du Suder-copen. Cependant il le reprit ensuite , à la prière des Etats,

---

HENRI  
IV.

1597.

Révolution  
dans la Sué-  
de.



HENRI  
IV.

1597.

qui le pressèrent de s'en charger , afin que Charle dût son autorité plutôt au consentement général de la nation , qu'au Roi , qui ne manqueroit pas d'approuver l'abdication de son oncle.

Le Prince, nommé Régent par les Etats, convoqua pour le 18. de Février une assemblée à Arboge , & lui donna dans les lettres de convocation les titres d'Assemblée de la Concorde & de la Constance. Un grand nombre de Seigneurs craignant d'offenser le Roi , ne voulurent point y aller ; il ne s'y trouva qu'un Sénateur. Sigismond défendit d'y assister, sous peine de se rendre coupable de crime de léze-Majesté. Les partisans de Charle répandirent un manifeste , dans lequel ils exposoient , qu'il étoit permis par les loix du Royaume aux Viceróis de Suède , d'assembler & de tenir les Etats, lorsque l'intérêt de la nation le demandoit ; que d'ailleurs on y avoit été forcé par une nécessité pressante , & pour détourner les dangers, qui menaçoient l'Etat. Ils y protestoient d'abord que ce n'étoit point dans la vûe de s'écarter de la fidélité due à la personne sacrée du Roi , ni pour donner atteinte à la Religion du Christ , ou pour rien faire au désavantage de la patrie ; qu'on étoit bien éloigné de penser à introduire des nouveautés ; & que tout le but de cette assemblée étoit de faire exécuter les réglemens des Etats de Sudercopen.

Suivant ces protestations on arrêta à Arboge , que de toutes les différentes communions , il n'y auroit que la Confession d'Ausbourg , reçue quatre ans auparavant dans l'assemblée d'Upsal , dont le libre exercice seroit permis dans tout le Royaume ; & qu'il n'y auroit que la Chapelle du Roi qui seroit privilégiée , lorsque SaMajesté viendrait dans ses Etats. On y renouvela ensuite le serment de fidélité à Sigismond : on ratifia de nouveau les réglemens de Sudercopen ; & chacun promit de faire contre ceux qui s'y opposeroient tous ses efforts , pour les faire observer inviolablement. Ensuite on résolut d'envoyer une ambassade au Roi , pour le prier de venir au plutôt dans son Royaume , afin d'en appaiser les troubles par sa présence. En attendant la venue de Sigismond , ils reconnurent Charle pour Vicerói ; & l'ayant pressé de se charger , comme auparavant , du gouvernement de

de l'Etat, ils arrêterent que personne n'auroit un pouvoir supérieur ou même égal au sien, & que ce Prince seroit seul à la tête des affaires, jusqu'à l'arrivée du Roi. Enfin ils donnèrent six semaines de délai à ceux qui ne se trouvoient point à cette assemblée pour déclarer, s'ils vouloient ratifier ce qu'on avoit arrêté à Sudercopen, & à Arboge : Que s'ils refusoient d'y souscrire, ils seroient regardés comme des brouillons, & retranchés du corps de l'Etat : On y donna au prince Régent le droit de les punir, en lui recommandant de prendre garde que l'Etat ne souffrît de ces divisions.

---

HENRI  
IV.

1597.

Les Députés, qui tenoient cette assemblée, s'unirent au nom de la Nation, pour se mettre à couvert de l'insulte des factions opposées, en déclarant que ce n'étoit point leur dessein de conspirer contre leur Roi, ni de donner atteinte à la fidélité qu'ils reconnoissoient devoir au tribunal souverain, ou de troubler l'union qui lioit ensemble les membres du Corps de la justice. Ces Etats se tinrent le 5. du mois de Mars.

En conséquence de ces réglemens, Charle après avoir renvoyé les députés, somma les Sénateurs, qui ne s'étoient pas trouvés à l'assemblée, de déclarer, s'ils recevoient ce qu'on avoit arrêté dans les Etats de Sudercopen & d'Arboge. Ils avoient d'un côté la colère du Roi à craindre, s'ils se rendoient; & de l'autre, on les alloit regarder comme des ennemis de l'Etat. Dans cette fâcheuse alternative, les uns prirent le parti de gagner la frontière, pour y attendre l'arrivée du Roi; les autres se retirèrent en Dannemarck & en Norvege; il y en eut enfin qui allèrent audevant du Roi. La Noblesse & les provinces prêtèrent le serment de fidélité au prince Régent, qui s'empara de Stokolm capitale de la Suède & d'Elsenburg, sans aucune résistance de la part de la garnison, & d'Eric fils de Gustave, gouverneur de la place. Cette ville qui est située à l'Occident sur la côte à un port de mer, dont Charle se saisit en même tems.

Eric de Sparre, chancelier du Royaume, s'enfuit avec sa femme & ses enfans en Sconen, & se retira à Swanholm chez Gabriel de Sparre son parent. Charle entra avec la même facilité dans Calmar, qui est la seconde place forte



HENRI

IV.

1597.

du Royaume ; il auroit rencontré plus de difficultés , si l'Amiral Nicolas Fleming , à qui le Roi avoit confié la garde de la place , ne fût mort sur ces entrefaites. Ainsi Charle se vit maître en peu de tems de la Suède , à l'exception de la forteresse de Finlande & de la ville d'Abow. Les garnisons , qui avoient été mises par l'Amiral Fleming dans ces deux places , demeurèrent fidèles au Roi. Cependant Charle en forma le siège ; & il écrivit dans le même tems aux habitans de Revel , de recevoir les réglemens de Sudercopen & d'Arboge , & de le reconnoître pour leur Roi. Mais au lieu de lui faire réponse , ils envoyèrent ses Lettres à Sigismond en Pologne.

Charle , pour joindre la politique à la force des armes , faisoit courir le bruit , qu'il n'agissoit que pour la Religion , pour le service du Roi , & pour les intérêts de l'Etat. Il fit en même tems , dans la vûe de donner plus de croyance à ces bruits , équiper une Escadre de huit vaisseaux , qui s'avança par ses ordres jusqu'à Dantzick , pour passer en Suède le Roi Sigismond. Ce Prince étoit alors trop accablé d'affaires , pour quitter la Pologne , quand même il n'eût pas regardé cette démarche , comme un effet de l'ambitieuse politique de son oncle. Il résolut donc de ne paroître dans ses Etats qu'à la tête d'une armée , pour ranger les rebelles à leur devoir , & faire respecter la Majesté Royale dans un Royaume déchiré par les factions ; c'est pourquoi il remit à l'année suivante son départ , qui fut encore retardé par les ravages , que la peste fit à Lubeck , à Hambourg , à Brunswick , à Magdebourg , & dans les autres villes de la basse Saxe. Elle cessa enfin , par une grace spéciale de la bonté divine , à Rostock , où elle avoit emporté huit cens personnes pendant les mois d'Août & de Septembre.

Différend  
entre l'Em-  
pereur & la  
reine d'An-  
gleterre.

Il survint encore , pour comble de maux , une cherté de vivres , causée par la cupidité des marchands qui faisoient transporter les bleds dans les pays étrangers , & par l'avidité des magistrats , qui voulant s'engraïsser du malheur des peuples , mettoient les denrées à un prix excessif. Il y a apparence que les différens , qui s'élevèrent entre les Alle-mans & les Anglois dans les villes Vandaliques , au sujet du commerce , firent différer le départ de Sigismond. On

avoit souvent porté des plaintes à l'Empereur, & à la Diète contre les Anglois, qui non contents d'avoir aboli ou diminué les privilèges de la Compagnie de la mer, avoient encore attiré tout le commerce à eux, au préjudice des autres marchands, & qui s'étant d'abord établis en grand nombre dans la partie Orientale de Frise, avoient ensuite passé à Staden, ville du pays de Bremen, & s'étoient approprié les profits du commerce, que les seuls Négocians Allemans en retiroient avant cette monopole des Anglois, qui bleffoit le droit des gens. On s'étoit plaint encore de ce que la Reine d'Angleterre avoit fait entrer dans la Manche du Nord, qui étoit sous la protection de l'Empire, une flotte, pour se saisir des vaisseaux marchands, qui venoient de Lubeck & des autres ports, sous prétexte que ces vaisseaux étoient chargés de munitions de guerre, pour les ennemis de l'Angleterre : Qu'elle n'avoit point eu d'égard aux plaintes, que plusieurs Ambassadeurs lui en avoient faites au nom de l'Empereur & de la Compagnie de la mer.

L'Empereur irrité contre les Anglois donna contre eux le 1. d'Août, à la sollicitation de Mendose, un Edit à Prague, pour leur défendre tout commerce dans ses Etats, avec ordre de sortir dans six mois des terres de l'Empire, & surtout de Staden. Il envoya des ordres aux Electeurs de tenir la main à l'exécution de cet Edit ; & donna pouvoir au Procureur général du Fisc de le faire exécuter dans toute l'étendue de l'Empire.

Elisabeth informée de ces ordres rigoureux, sachant d'ailleurs que les princes de l'Empire y avoient moins de part que les Espagnols, qui faisoient servir la facilité de l'Empereur à leur vengeance particulière, envoya sur le champ des Ambassadeurs à la Diète, & à l'Empereur, qui étant encore trop irrité les renvoya, sans vouloir rien accorder à la reine d'Angleterre. Elle ordonna de son côté aux marchands Anglois de quitter Staden, & d'emporter leurs effets dans leur pays ; & elle usa de représailles contre les Allemans qui commerçoient à Londres. Les magistrats de Staden demandèrent inutilement que l'Edit de l'Empereur ne fût point exécuté à la rigueur, ou qu'on en différât l'exécution. Les Anglois s'étant assemblés se retirèrent à



**Mildebourg**, capitale de la principale isle de Zélande, & y  
**HENRI** établirent le centre de leur commerce.

**I V.** Quelque tems après, **Christierne IV.** du nom, roi de  
**1597.** **Dannemarck**, qui avoit été couronné à Copenhague au commencement de l'année, épousa le 27. Novembre à **Hadersleben** Anne Catherine, fille de **Joachim de Brandebourg** administrateur de **Magdebourg**.

Troubles  
 dans la Hon-  
 grie.

Il n'y eut pas cette année de grands mouvemens de guerre dans la basse Hongrie. Les troubles que les peuples y causèrent donnèrent plus de peine, que la guerre contre le Turc n'y donna d'occupation. Les paysans foulés par le passage continuel des troupes, & réduits au désespoir par les garnisons, qui sous prétexte qu'on ne les païoit pas, pilloient de tous côtés, s'étant déjà soulevés en Autriche, se revoltèrent tout-à-fait cette année, & mirent à leur tête **George Bruner**, homme de basse extraction. Ils gardèrent d'abord des mesures; & tout se passa de leur part sans effusion de sang. On se partagea en trois bandes, pour faire la recherche dans les maisons, de village en village; on obligeoit ceux qu'on rencontroit de prendre parti; & le butin qu'on faisoit dans les Forts, & dans les autres lieux, se partageoit également. Ceux qui étoient convaincus d'avoir volé ou pris quelque chose de force, étoient sévèrement punis; on ne consommoit que ce qui étoit nécessaire à la vie; ils avoient la précaution de faire des inventaires de toutes ces choses, afin de dédommager ceux à qui elles appartenoient, si ces troubles s'appaisoient par une autre voye, que par celle de la guerre. On obligeoit enfin ceux qui avoient pris parti à découvrir les sujets de plaintes qu'ils avoient, afin de les constater & d'en envoyer les preuves à l'Empereur.

Ils se plaignoient entre autres choses, de ce qu'étant accablés d'impôts, & réduits à l'esclavage par la Noblesse, ils n'étoient pas en état de fournir à toutes ces exactions, & qu'ils ne pouvoient labourer ni ensemençer les terres, pendant qu'on les détournoit de leurs travaux: Qu'il falloit avant tout donner aux Seigneurs la troisiéme partie du produit de toutes choses: Qu'ils n'en étoient pas cependant moins exposés au pillage des soldats. Ils ajoûtoient, qu'ils ne refusoient point de payer les tributs, qu'on levoit pour faire la

guerre aux Turcs , à laquelle ils étoient prêts d'aller , & de suivre leurs Seigneurs.

Ces plaintes, qui furent d'abord justes en apparence, lorsque ces payfans n'employèrent que la prière , devinrent un crime d'Etat , dès qu'ils eurent pris les armes. Ils passèrent des menaces à la désobéissance , & de la révolte à la violence. Ils obligèrent leurs Seigneurs à quitter leurs maisons , dans la crainte d'un mauvais traitement , & chargèrent de chaînes des hommes revêtus de dignités respectables. Ces troubles ne pouvoient arriver dans des circonstances plus fâcheuses , à cause du voisinage des Turcs ; c'est pourquoi l'Empereur se hâta d'envoyer de bonne heure des Commissaires en Hongrie , pour éteindre un feu déjà trop allumé.

Les peuples ne s'éloignèrent point des voyes d'accommodement , à condition qu'on ne leur feroit pas un crime d'avoir pris les armes , & qu'on remediroit aux maux qui avoient causé leur revolte. On leur fit une réponse à laquelle ils ne s'étoient point attendus : voyant qu'on faisoit déjà marcher des troupes contre eux , ils ne voulurent plus rien écouter , & ne prirent conseil que de leur désespoir. L'opiniâtreté & la fureur de ces malheureux furent plus ou moins grandes en différens endroits ; car ceux qui habitent au-dessous de la forêt de Bohême , & qui avoient pris les armes les premiers , rentrèrent dans leur devoir , après avoir été avertis de la part de l'Empereur : mais ceux des bords du Danube rallumèrent le feu de la rébellion avec plus de fureur qu'auparavant , quoiqu'ils eussent promis de ne plus remuer. Le colonel George Colnich marcha contre eux , & en tua cinq cens près de Graveneck ; ayant brûlé le bourg de Strassen , il fit périr dans l'incendie plusieurs de ces revoltés , leurs femmes & leurs enfans.

La fureur des mutins se rallentit par ce châtiment , & on leur pardonna , à condition qu'ils se tiendroient en repos. Ils ne gardèrent pas long-tems leur promesse : & craignant qu'on ne leur fît porter la peine de leur révolte , & d'ailleurs au désespoir de se voir toujours en bute aux mêmes vexations , ils prirent une seconde fois les armes , & cherchèrent de tous côtés ce qui étoit nécessaire pour faire la guerre. Ils allèrent d'abord à Pulkha en Autriche , & demandèrent

HENRI

I V.

1597.



**HENRI** qu'on leur remît la ville. S'étant ensuite approchés de Lilefeldt, où il y avoit un célèbre Monastère, ils mirent la ville au pillage. De-là leur armée marcha vers Sampilka, & demanda que les habitans ouvrirent leurs portes, avec promesse d'y entrer comme des amis, protestant que ce n'étoit pas contre l'Empereur qu'ils avoient pris les armes, mais seulement pour se faire rendre justice. Les habitans demandèrent du tems pour délibérer sur la demande des rebelles, qui redoublèrent leurs instances. On leur fit réponse, qu'on n'étoit pas assez d'accord dans la ville sur ce qu'on devoit faire, & qu'il falloit y penser mûrement ; que pour eux ils feroient bien de mettre bas les armes.

Cette réponse mit l'armée en fureur. On investit la place, & les habitans se préparèrent à la défense. Le comte de Zrin choisit une nuit obscure, pour épouvanter davantage les assiégeans, & s'étant approché de leur camp avec un détachement, il y jeta l'épouvante, & le remplit de confusion. La frayeur leur ayant grossi le nombre des soldats du Comte, dans cette consternation ils décampèrent avant le jour, & se retirèrent de devant Sampilka avec tant de précipitation, que leur retraite ressembloit à une déroute. Les plus censés d'entre ces rebelles conseillèrent à leurs compagnons, déjà ébranlés par cette disgrâce, de punir les auteurs de la révolte, pour réparer leur faute de bonne heure. On se saisit donc de plusieurs de ces mutins. Il y en eut un qui se tua d'un coup de couteau qu'il se donna dans le ventre, pour se dérober à la honte du supplice. On fit mourir les autres, après leur avoir fait endurer toutes sortes de tourmens.

Guerre contre les Turcs.

Ces troubles étant apaisés, Bernestein, Palfi, & les autres Chefs, voulant tenir leurs soldats en haleine, en attendant les renforts qui devoient leur arriver, s'assemblèrent pour concerter les moyens de surprendre la ville de Tottis, dont les Turcs s'étoient emparés trois ans auparavant. Suivant les résolutions du Conseil, on fit embarquer à Comar les troupes & les machines de guerre sur des bateaux, qui descendirent le Danube jusqu'à Almasie, où les pluies, & un vent violent qui s'éleva, obligèrent les soldats de rester pendant la nuit & le jour suivant. On plaça des sentinelles, pour empêcher les batteurs d'estrade d'avertir l'ennemi.

Ensuite trois soldats qui sçavoient la langue Turque eurent ordre de s'approcher à cheval des murs de Tottis, au milieu de la nuit : on les fit suivre par des artificiers, qui conduisoient sur un chariot une machine infernale : on donna aussi des échelles à des soldats pour escalader les murs, pendant que la machine feroit son effet. Bernestein se mit à la queue avec un détachement, pour voir ce qui arriveroit.

Les soldats s'étant avancés jusqu'au pied des murs de Tottis, la sentinelle Turque leur demanda de quel pays ils étoient : ils répondirent qu'ils étoient de Javarin, & qu'ils venoient de Bude, pour aller trouver Soliman gouverneur de Javarin, auquel ils apportoit des vivres, qu'Achmet leur avoit vendus ; que s'étant trouvés fatigués du chemin, ils prioient la sentinelle de les laisser reposer pendant quelque tems. La sentinelle ne s'y opposa point, & les engagea même à ne pas partir de si grand matin, afin de pouvoir parler au Gouverneur de la place. Les soldats repartirent que c'étoit bien leur intention, & qu'ils avoient des lettres à lui remettre. Bernestein s'étant approché pendant cet entretien, fit avancer la machine sur le pont. La sentinelle demanda alors, pour quelle raison on faisoit approcher ce chariot. On lui fit réponse, que c'étoit pour éviter la rencontre des Heiduques, qui faisoient des courses en ces quartiers, & pour être plus en état de se défendre, en cas d'attaque pendant la nuit. Les artificiers ayant disposé la machine, y mirent le feu : elle fit sauter les portes avec un fracas horrible, & brisa le pont-levis. En même tems les Imperiaux jettèrent un pont sur le fossé, pendant que d'autres escaladoient les murs, en faisant du bruit en différens endroits, pour diviser les forces de la garnison, & l'écarter de la brèche que la machine avoit faite. Les Turcs surpris ne combattirent que foiblement, & s'enfuirent de tous côtés : les Hussars en prirent quelques-uns, qui s'étoient jettés dans le fossé pour se sauver. Il n'en entra dans la tour de la citadelle qu'un petit nombre, qui fut enfin pris ou passé au fil de l'épée. Le Gouverneur tomba avec sa famille entre les mains de Bernestein, qui ayant d'abord rendu des actions de grâces à Dieu de cet heureux succès, mit une forte garnison dans la place,

H E R R I

I V.

1597.

Prise de Tottis.



**HENRI** & se retira, après l'avoir fournie de vivres. La prise de cette ville arriva le 10. de Mai.

IV.

1597.

Prise de Papa.

L'armée alla ensuite à Papa, ville située au-dessous d'Altenbourg, où Maximilien d'Autriche avoit assemblé ses troupes au nombre de vingt-quatre mille hommes. Nadafdy & Colnich, qu'il envoya reconnoître les chemins, rencontrèrent deux cens Janissaires, qu'ils taillèrent en pièces : il ne s'en sauva que cinquante, dont quelques-uns même furent faits prisonniers, & conduits à Maximilien. On assiégea Papa le 13. Août, & l'artillerie ayant renversé les fortifications, Morsburg & Rufsrm furent commandés pour l'assaut : les assiégés le soutinrent avec vigueur, & repoussèrent les assaillants. Le bruit qui se répandit, que l'armée des Turcs s'approchoit, redoubla l'ardeur des assiégeans, qui emportèrent enfin la ville dans ce premier feu. La garnison se sauva dans la citadelle, d'où on lui permit de sortir, vies & bagues sauvées, pour l'empêcher de faire mourir deux cens esclaves Chrétiens, qui y étoient enfermés.

Les Flamans & les Wallons ne pouvant souffrir qu'on leur arrachât une proie, qu'ils dévorioient déjà des yeux, se jetèrent dans la citadelle contre la foi du traité, & se mirent à piller. Le colonel Eder mena deux compagnies contre eux, pour les contenir ; mais les Turcs craignant de tomber entre les mains du soldat acharné au pillage, & n'étant pas rassurés par la présence d'Eder, sortirent de la citadelle sans ordre, & retombèrent dans un autre danger. Car les soldats ayant trouvé dans leurs poches quelques pièces d'or, c'en fut assez pour les dépouiller ; & ceux qui firent de la résistance, furent massacrés. Colnich eut beaucoup de peine à conduire en lieu de sûreté, avec une escorte de cent cinquante hommes, le Bacha de Papa. Hoffkirchen fut mit dans la citadelle avec quelques soldats. Pendant que ces soldats cherchoient les trésors, qu'ils s'imaginoient qu'on avoit cachés dans la tour de la citadelle, le feu prit aux poudres qui étoient dessous ; la tour sauta en l'air, & les ensevelit presque tous sous ses ruines. On courut après les Turcs, qu'on soupçonnoit de cette perfidie, parce qu'ils ont coutume d'en user ainsi ; mais ils apportèrent de si bonnes raisons pour s'en disculper, qu'on les renvoya sans leur faire de mal. La citadelle

citadelle fut beaucoup endommagée , & on perdit toutes les munitions de bouche. Hoffkirchen fut dangereusement blessé.

HENRI  
IV.

1597.

Siège de Javarin.

Après la prise de Papa, qui avoit coûté si cher, on résolut dans le Conseil de guerre d'aller assiéger Javarin. L'armée partit pour cette expédition le 13. de Septembre, & Maximilien campa dans le même endroit, où Sinan Général Turc avoit campé deux ans auparavant. La garnison fit une sortie dès les premières approches, & tailla en pièces quelques soldats qui s'étoient trop avancés. Vincent de Gonzague duc de Mantouë, qui n'avoit point d'autre motif dans cette guerre, que la Religion & l'honneur, courut grand risque de perdre la vie. Ce Prince étant allé reconnoître les murs avec une poignée de cavalerie fut presque enveloppé par les Turcs, & Colonich eut bien de la peine à le dégager de ce mauvais pas. Les habitans voyant qu'on vouloit sérieusement les assiéger, élevèrent à la hâte en deux jours, dans la ville, proche la porte qui regarde Belgrade, un cavalier d'une hauteur prodigieuse. On plaça au dessus une batterie, qui tirant sans relâche, incommodoit beaucoup les assiégeans. Les Impériaux ne se rebutant pas pour cela travailloient avec ardeur à des mantelets pour se couvrir, élevoient des tours, faisoient d'autres machines de guerre, construisoient des ponts, pouissoient la tranchée, & n'oublioient rien pour presser le siège.

Pendant ce tems-là Palfi envoya deux compagnies du côté de Bude, par differens chemins, pour couper les secours qui pourroient venir aux assiégés, & pour apprendre des nouvelles certaines des desseins de l'ennemi. L'un de ces partis ayant rencontré deux cens Turcs endormis, en tua la moitié; le reste s'enfuit & fut taillé en pièces par l'autre compagnie. Ces deux troupes revinrent au camp chargées de butin; ce qui fit naître aux soldats l'envie de s'exposer davantage. Ils sortirent du camp en plus grand nombre que la première fois, & rencontrèrent, entre Vizzate & Peste, des Janissaires qui alloient à Javarin. Les Turcs s'enfuirent à la vûe des Allemans qui alloient tomber sur eux, & passèrent le Danube sur des barques, dont ils se saisirent. On les poursuivit jusqu'au camp des



**HENRI** Tartares, qui ne s'attendant point à cette attaque furent  
**I V.** aussi taillés en pièces : les Vainqueurs se rendirent les maîtres  
**1597.** du camp, & y ayant fait un butin confiderable, ils s'en  
 retournèrent avec plusieurs Chrétiens, qu'ils tirèrent de l'es-  
 clavage.

Le siège est  
 levé.

La garnison du Mont Saint Martin sortoit de son côté en parti, & enlevoit ceux qui alloient au bois & au fourage. Bernestein fut commandé pour aller l'assiéger avec une poignée de soldats, & s'approcha de la place que les Turcs abandonnèrent aussitôt : ils sortirent par la porte de derrière & se sauvèrent dans la forêt voisine. Tandis qu'on se battoit ainsi de part & d'autre, sans beaucoup de succès, on apprit dans le camp, que l'armée Turque s'approchoit, & qu'elle étoit beaucoup plus forte que l'armée Impériale ; ce qui surprit les chefs, qui n'avoient pas compté que toutes les troupes de l'ennemi pussent se rassembler en si peu de tems. On leva donc le siège avec précipitation, pour éviter d'en venir à une bataille générale, que l'ennemi n'auroit pas manqué de livrer, si on se fût arrêté plus long-tems devant la place. Cette retraite avoit encore un autre motif aussi pressant : on craignoit d'attirer au cœur de la Hongrie & ensuite de l'Allemagne, l'ennemi qui ne manqueroit pas de se mettre aux trousses de l'armée, si on attendoit pour se retirer, qu'il fût arrivé. On brûla une grande partie du bagage, afin d'être moins embarrassé, & pour que les Turcs n'en pussent profiter. La garnison s'étant aperçûe de la retraite des assiégeans, sortit, & massacra sans pitié les malades & ceux qui s'étoient arrêtés. Ceux qui échappèrent à la mort furent faits esclaves.

Ce départ précipité occasionna encore un autre malheur. Les Turcs voyant, que l'armée Chrétienne n'étoit plus à portée de donner du secours à Tottis, assiégèrent cette place, dans laquelle Cristophle Weida commandoit avec une garnison de trois cens hommes. Il soutint plusieurs assauts avec beaucoup de vigueur, & remplit le devoir d'un brave gouverneur, malgré la supériorité des forces de l'ennemi. Mais les mines ayant fait sauter un bastion & renversé un grand pan de muraille, il prit ses mesures de bonne-heure, & se rendit aux instances de la garnison, qui sortit par les

derrières de la place pendant la nuit, comme on l'avoit résolu dans le Conseil de guerre, & marcha vers le Danube. Le lendemain les Turcs ignorant leur départ, montèrent à l'assaut, & trouvant la place abandonnée, virent bien qu'on les avoit trompés. L'armée Turque reprit le chemin de Bude, après avoir réparé les brèches & laissé dans la Ville une bonne garnison. Maximilien s'étoit retranché à Vizza, pour être de loin spectateur de ce que feroit l'ennemi. Il y eut quelques pourparlers de trêve entre les deux armées, mais sans effet.

Il y a apparence que les fréquentes révoltes des Janissaires à Constantinople empêchèrent les Turcs de rien entreprendre de considérable cette année. L'Empereur ne fut pas moins embarrassé au sujet de Sigismond Bathori Waivode de Transilvanie : on lui fit entendre, que ce jeune Prince léger & inconstant se repentoit des engagemens qu'il avoit pris avec la Maison d'Autriche, & d'avoir entrepris la guerre contre l'avis des Grands de son Etat. Bathori s'étoit rendu à Prague le 17. Février avec quarante chaîses de poste, pour y recevoir le collier de l'Ordre de la Toison d'or des mains de l'Empereur, qui représentoit le roi d'Espagne dans cette cérémonie : les Espagnols avoient trouvé ce moyen de contenter la vanité de ce Prince, pour se l'attacher. Il avoit repris, après plusieurs conférences secrètes, le chemin de ses Etats vers la fin du mois de Mai, avec de grandes promesses de la part des Espagnols, qui le laissèrent partir sans lui donner ni argent, ni troupes. Le Roi d'Espagne lui avoit fait espérer de lui envoyer au plutôt 6000. hommes de cavalerie & d'infanterie ; mais Sigismond voyant qu'on n'exécutoit point ces promesses, fut sur le point de rompre ses engagemens. Malgré ses irrésolutions, il envoya le 12. de Septembre, à la sollicitation de Carillo & d'autres Partisans de la Maison d'Autriche, un détachement sur la frontière Turque, pour ravager les environs de Belgrade, & pour rompre le pont qui est sur la Save, devant cette ville. Il marcha lui-même vers Lippa, & s'étant approché de Temeswar, il en forma le siège, que la rigueur de l'hiver le força bientôt d'abandonner. Il se retira, après avoir repris aux environs quelques châteaux de peu d'importance.

---

HENRI  
IV.

1597.



**Gilbert Génébrard** Auvergnac, de l'Ordre de S. Benoît, mourut cette année, âgé de plus de 60. ans à Semur en Bourgogne, où il avoit un Prieuré d'un revenu considérable ; il avoit long-tems enseigné la langue Hébraïque, avec un grand concours de monde, au collège Royal à Paris. On lui avoit donné l'Archevêché d'Aix pendant les troubles de la Ligue ; mais n'ayant point eu la nomination Royale, il fut obligé de quitter sa Dignité, aussitôt que la paix eût été faite : il a donné un grand nombre d'écrits remplis d'érudition en tout genre ; il écrivit aussi pour la défense du Royaume : mais il regne dans ses ouvrages trop d'aigreur & de partialité. Sa manière d'écrire ne répondoit point à la douceur de ses mœurs.

Mort de Gilbert Génébrard.

**Suffride Petri** de Leewarden en Frise, mourut aussi cette année. Petri ayant étudié la langue Gréque à Louvain dans sa jeunesse, s'appliqua dans la suite à traduire en latin les ouvrages des anciens auteurs Grecs. Les Etats de Frise le chargèrent de rechercher les antiquités, l'origine, les colonies, la noblesse, les libertés & les droits de leur Province, où ils l'avoient attiré. Mais se livrant trop à son imagination, & voulant remonter trop avant dans l'antiquité, il mêla des fables dans son Histoire, & en fut blâmé par plusieurs Sçavans. Ubo Emmius a écrit ensuite la même Histoire avec une fidélité & une exactitude admirable ; en sorte qu'on peut dire que Petri n'a point écrit cette Histoire avant Emmius, mais qu'il lui a seulement fourni des mémoires. Lorsque les troubles des Païs-Bas commencèrent à s'élever, Petri, qui aimoit la paix, se retira à Cologne, où il entra dans les Ordres sacrés après la mort de sa femme. Il jouissoit d'un repos tranquille, lorsqu'une hidropyxie l'emporta au mois de Février : il n'avoit pas encore soixante & dix ans. **Vibrandus Aufckema** son compatriote fit son Oraison funèbre.

De Gabriël Paleoto.

**Gabriël Paleoto** de Bologne, âgé de près de 75. ans, mourut à Rome au mois d'Août. Il étoit grand Jurisconsulte, profond Théologien, d'une vie exemplaire, & recommandable par la régularité de ses mœurs ; il passa, sans aucun reproche, par tous les degrés d'honneur de la Cour Romaine, & ayant ensuite été élevé à la Dignité de Cardinal, par le pape Pie IV. il eut un grand nombre de voix

dans le Conclave, après la mort de Sixte quint : les écrits qu'il a donnés dans l'élévation de sa fortune, ont rendu son nom célèbre à la postérité.

HENRI  
I V.

1597.

D'Alde Ma-  
nuce.

Quelque tems après vers la fin d'Octobre, mourut à Rome dans le célibat, âgé de 50. ans, Alde Manuce ou Manucci ( car c'est ainsi qu'il se fit appeller dans la suite, prétendant tirer son origine d'une illustre Maison de Florence.) Il étoit fils de Paul, petit-fils d'Alde, & arrière petit-fils d'Alde le Romain, dont les ancêtres réparèrent les maux que la barbarie des siècles précédens avoient causés à la république des Lettres. Aldo Manucci avoit lui-même enseigné les humanités à Bologne avec un grand concours. Il rendit un grand service à la république des Lettres, en publiant les ouvrages de ses peres, & les siens, qui feront passer son nom à la postérité la plus reculée.

François Patrici étoit mort à Rome dès le 6. Février à l'âge de 67. ans. Il étoit de Clissa, ville de la domination Venitienne en Dalmatie, & se disoit originaire de Sienne. Il s'adonna à la philosophie, après avoir étudié à fond la langue gréque & latine. Sa hardiesse à débiter des systêmes qu'il avoit inventés, & à expliquer les anciens Philosophes autrement que les autres, lui attira un grand nombre d'ennemis, aussi bien que ses dissertations sur la philosophie des Péripateticiens, & sa nouvelle philosophie universelle, qu'il avoit mise au jour six ans auparavant à Ferrare, où il étoit alors. Sa philosophie ayant été mise à l'Index, il se rétracta quelque tems avant sa mort. Patrici avoit enseigné la philosophie de Platon pendant dix-sept ans à Ferrare. Le duc Alphonse second du nom l'avoit honoré de son amitié. Le pape Clement huit, qui s'étoit servi autrefois de lui, lors qu'il eût été mis sur la Chaire de S. Pierre, l'ayant fait venir à Rome, lui donna de grosses pensions. Patrici publia dans cette ville en Italien son Livre intitulé *Les Paralleles Militaires*. Il a composé plusieurs autres ouvrages, qui sont restés entre les mains de ses amis, & qui n'ont point vû le jour.

De Fr. Pa-  
trici.

François Raphelenge, né à Lanoy dans le territoire de l'Isle en Flandre, mourut aussi cette année le 20. Juin à l'âge de 58. ans. Raphelenge, ayant épousé la fille de

De Fr. Ra-  
phelenge.



**CHRISTOPHLE PLANTIN**, travailla long-tems à l'Imprimerie sous les yeux de son beau-pere. Il quitta dans la suite Anvers pour aller s'établir à Leyden. Il étoit très-sçavant, même au rapport Scaliger, dans les langues orientales. Il avoit aussi enseigné avec applaudissement la langue Arabe. Le Dictionnaire sur cette langue, qu'il avoit composé avec tant de soin & d'application pendant sa vie, parut après sa mort.

HENRI  
I V.  
1597.  
De Commelin.

**COMMELIN**, autrement dit S. André, François de Nation, est le dernier des Gens de lettres, dont je rapporterai la mort sous cette année; il abandonna la France pour se retirer à Geneve & ensuite à Heydelberg. Commelin rendit de grands services à la République des lettres, en mettant au jour plusieurs ouvrages des anciens Auteurs grecs, qui n'avoient point été imprimés jusqu'alors. Il donna toutes les œuvres de S. Athanasé, & une grande partie de celles de S. Chrysostome, & suppléa lui-même à ce qui manquoit dans ces ouvrages. Il fut enlevé à la fleur de son âge, sur la fin de l'année, & recommanda en mourant à ses enfans de s'adonner au même genre de travail.

Il mourut dans cette même année un grand nombre de Princes & de Princesses. Gunilla seconde femme & veuve de Jean III. roi de Suede, mourut au commencement d'Octobre à Stockolm. La mort de cette Princesse fut suivie, le 20. Novembre, de celle d'Élisabeth sœur de Jean III. & veuve de Christophle duc de Meckelbourg. La duchesse de Savoye (1), Catherine Infante d'Espagne, qui avoit eu un si grand nombre d'enfans, étoit morte à Turin, dès le commencement du mois de Novembre.

Mort d'Alfonse duc de Ferrare.

La maison d'Este, si illustre en Italie, fut éteinte par la mort d'Alfonse, second du nom, duc de Ferrare, fils d'Hercule second, & de Madame Renée de France (2). Au moins la Cour de Rome le prétendit ainsi. Il restoit néanmoins encore de cette maison un prince, appelé Cesar, fils d'Alfonse & de Julie de la Rovere fille du duc d'Urbain. Le Pape & les Cardinaux avoient toujours regardé Cesar comme inhabile à succéder au duché de Ferrare, parce qu'Alfonse son pere étoit issu du commerce du duc Alfonse

(1) Femme de Charle Emanuel.

(2) Fille de Louïs XII. & d'Anne de Bretagne.

premier avec une femme du commun.

Le dernier Duc avoit long-tems sollicité les papes Sixte quint & Clement huit, & avoit même offert des sommes considérables, & tenté toutes sortes de moyens pour obtenir, en faveur de Cesar d'Este son parent, l'investiture du duché de Ferrare, qui étoit depuis si long-tems dans sa Maison. On avoit toujours refusé de lui accorder cette grace, sous prétexte que la Bulle de Pie V. que les Papes ses successeurs ratifioient avec serment au jour de leur Sacre, étoit contraire à sa demande. Alfonso n'ayant pû réussir, avoit donné à Cesar d'Este les villes de Reggio, de Modène & de Carpi, & ses autres domaines relevant de l'Empire, que les Empereurs Maximilien & Rodolfe avoient mis dans la Maison d'Este; il l'avoit encore nommé légataire universel de ses biens meubles, qui ayant été accumulés par un grand nombre de Princes dans la plus ancienne principauté d'Italie, devoient être considérables. Son dessein étoit de rendre Cesar assez puissant, pour qu'il pût se maintenir dans le Duché, & pour s'en faire donner un jour l'investiture, qu'on lui refusoit si injustement.

Alfonse étant venu à mourir sur la fin de Septembre, à l'âge de 64. ans, Cesar d'Este suivit d'abord les conseils du feu duc, & fit paroître la même fermeté. Il avoit pour lui le peuple & la Noblesse, qui avoient conçu de grandes espérances du nouveau Prince, comme il arrive toujours. Ils étoient d'ailleurs accoutumés à la domination de la maison d'Este. Cesar de son côté pour augmenter cette affection qu'on lui portoit, faisoit toutes sortes de caresses à la Noblesse, & combloit le peuple de ses bienfaits, abolissoit des impôts & en diminuoit d'autres. Le Clergé seul étoit en secret dans les intérêts du Pape, en attendant l'événement pour se déclarer.

Dans ces circonstances, Cesar voulant tenter la fortune, envoya vers les Princes de l'Europe des Ambassadeurs, & prit les armes & le titre de duc de Ferrare. Le comte Hieronimo Gilioli, l'un des Grands du Ferrarois, partit pour l'ambassade de Rome. Le Pape (1), à la vûe des titres que Cesar prenoit, se mit fort en colère, & jettant les lettres que l'Ambassadeur lui avoit présentées, lui donna ordre de se

HENRI  
IV.

1597.

Affaire de  
la succession  
au duché de  
Ferrare.

(1) Clement VIII.



**HENRI** retirer, & refusa dans la suite de lui donner audience. Il eut  
**IV.** beau protester que Cesar ne cherchoit qu'à contenter S. S.  
**1597.** qu'il demandoit pour toute grace, qu'Elle voulût bien lui  
donner audience, & nommer des Commissaires de concert  
avec le sacré Collège pour examiner l'affaire: le S. Pere  
demeura inflexible, & Gilioli fut obligé de s'en retourner.

Traité en-  
tre le Pape, &  
Cesar d'Este.

Tout sembloit se préparer à la guerre: le Pape fit lever  
quatre Régimens avec un corps de cavalerie, qu'il donna  
ordre à Gaëtano de conduire dans le territoire de Bologne,  
pour commencer la guerre. Ensuite on jugea à propos de  
se servir de Censures Ecclesiastiques contre le duc de Fer-  
rare. C'est pourquoi on le somma pendant trois jours de  
marché par un cri public, de se venir prosterner aux pieds  
du Pape: n'ayant point comparu il fut excommunié, &  
on fit afficher la Bulle d'excommunication dans toutes les  
ruës & sur les portes des Eglises des villes voisines. Cesar  
n'en fut point épouvanté; & ayant fait marcher des trou-  
pes dans le Bolonois, elles battoient celles du Pape dès la  
première rencontre; mais voyant que l'affection des Prin-  
ces ses parens se rétroidissoit à son égard, il écouta ses  
amis qui lui conseillèrent de prendre les voyes d'accom-  
modement, & de ne pas tenter le sort des armes contre le  
Pape, alors appuyé des forces de la France.

Après plusieurs allées & venuës vers le cardinal Aldo-  
brandin, qui étoit resté à Faenza, on termina cette affaire  
au commencement de Janvier. Les conditions du traité fu-  
rent, que Cesar, sa femme, ses gens, & tous ceux qui l'a-  
voient suivi dans cette guerre, seroient absous des Censu-  
res Ecclesiastiques: Que le cardinal Aldobrandin Légat du  
Pape n'entreroit dans Ferrare que le 30. de Janvier: Qu'on  
n'inquiéteroit aucun Ferrarois au sujet de ce qui s'étoit  
passé: Que Cesar resteroit en possession des domaines qui  
ne relevoient point du S. Siégé, & des francs-aleus venant  
de son chef, de quarante mille ducats de revenu annuel,  
& des autres biens qu'Alfonse lui avoit donnés, qui étoient  
du même revenu: Qu'il auroit les jardins des fauxbourgs  
& les vergers du duc Alfonse, à l'exception de ceux qui  
étoient sous les murs de la Ville: Qu'il prendroit la moitié  
de toutes les armes & de l'artillerie: Qu'il leveroit tous les  
impôts

impôts du duché de Ferrare jusqu'à la fin de Janvier : Qu'il garderoit son argent & ses pierreries, aussi bien que ceux qui voudroient le suivre : Qu'il pourroit emporter tous les titres & papiers qui ne regardoient point le S. Siège : Que le cardinal Légat nommeroit ceux qui examineroient ces papiers, afin que tout se fît dans la règle & sans surprise : Que Cesar pourroit se choisir une Jurisdiction pour se faire payer par ses débiteurs : Que dans les autres affaires, il seroit obligé de reconnoître le Juge de Ferrare : Que la Chambre Apostolique lui fourniroit tous les ans, 15000. sacs de Sel des magasins de Cervia, francs & exempts de tout impôt : Qu'il conserveroit, en vertu de ce Traité, le droit de Patronage sur les abbayes de Pomposa & de Buondeno, & leurs dépendances (dont le revenu étoit de 13000. ducats) que son frère Alexandre possédoit : Qu'on lui rendroit les marais du territoire de Carpi de 3000. ducats de revenu, dont l'Eglise de Bologne étoit en possession : Qu'il nommeroit à l'Evêché de Carpi : Qu'il auroit à Rome le même rang que le duc Alfonse y avoit eu : Que le S. Siège le prendroit sous sa protection, & le maintiendrait envers & contre tous dans ses domaines mouvans de l'Empire : Que ses domaines qui n'avoient point de Jurisdiction seroient mis en Franc-aleu : Que Cesar de son côté vendroit au S. Siège les biens qu'il possédoit dans le duché de Ferrare, ou du moins une partie, dont le prix seroit réglé par des Commissaires nommés de part & d'autre : Que ceux enfin qui voudroient le suivre, pourroient disposer de leurs biens.

On envoya ces articles au Pape, qui les ratifia par une Bulle en présence des Cardinaux, qu'il avoit assemblés ; il versa même des larmes de joye, au sujet de la paix qu'on venoit de conclure. Ces troubles élevés à contre tems dans le sein de l'Italie, & dont l'événement étoit incertain, avoient extrêmement chagriné le S. Pere, qui auroit bien mieux aimé envoyer des troupes en Hongrie contre les Turcs, que de les employer à répandre du sang, pour arrêter un incendie qu'il auroit voulu éteindre de toute autre manière. Il voyoit encore avec douleur que les ennemis du S. Siège, toujours prêts à fronder la Cour de Rome, ne manqueroient pas de se saisir de l'occasion qui se presentoit.



En conséquence du traité le , cardinal Aldobrandin s'ap-  
**HENRI** procha de Ferrare , avec mille chevaux & cinq mille hom-  
**IV.** mes d'infanterie , dans le tems dont on étoit convenu. La  
**1597.** Noblesse alla au devant de lui en cérémonie à six milles de  
 la ville , avec le grand Vicaire de l'Evêque. Le Prélat vint  
 lui-même en procession avec son Clergé recevoir le Légat à  
 la porte de la Ville ; vingt-quatre jeunes gens des meilleu-  
 res maisons de Ferrare , vêtus superbement , portoient un  
 dais devant le Légat. Gaëtano distribua en differens endroits  
 l'infanterie , qui entra la première dans la ville. Une partie  
 de la cavalerie fut postée dans la grande rue vis-à-vis l'Eglise  
 Cathédrale , & l'autre devant la citadelle. Trois cens en-  
 fans environnèrent le Cardinal dès qu'il fut entré dans Fer-  
 rare , & firent retentir par leurs acclamations le nom de  
 l'Eglise & du Pape , auquel ils souhaitoient de longues  
 années. Ils demandèrent à haute voix , qu'on chassât de la  
 ville , comme des excommuniés & des pestes de l'Etat , les  
 Juifs qu'Alfonse avoit ouvertement protégés.

Le Cardinal entouré par ce cortège passa sous des arcs  
 de triomphe , pour aller rendre de solemnelles actions de  
 graces à Dieu dans la Cathédrale ; ensuite avant que de se  
 rendre au palais qu'on lui avoit préparé , il alla voir Lu-  
 crece d'Este qui étoit malade ; cette Princesse étoit sœur  
 du dernier Duc , & femme de Francesco Maria , duc d'Ur-  
 bin. Enfin on tira les canons & on alluma des feux de joye  
 dans toute la Ville. Aldobrandin voulant rendre son arrivée  
 agréable aux Ferrarois , confirma la remise que Cesar d'Este  
 avoit faite des impôts , & en ôta beaucoup d'autres pour  
 soulager le peuple. La Ville envoya vers le Souverain  
 Pontife des députés , qui firent une magnifique entrée dans  
 Rome. Ils furent conduits à l'audience par deux Evêques,  
 & ayant prononcé une harangue , ils prêtèrent le serment  
 de fidélité à Sa Sainteté pour l'avenir. Le Pape les com-  
 bla de bienfaits , & confirma les immunités & les privilèges  
 dont ils jouissoient , & leur fit de magnifiques promesses. Enfin  
 ils reprirent le chemin de Ferrare. On leur avoit fait espérer  
 que le S. Pere iroit bientôt faire son entrée dans leur ville.



# HISTOIRE

DE

## JACQUE AUGUSTE DE THOU.

---

LIVRE CENT-VINGTIE'ME.

**T**OUT paroissoit en France disposé à la paix. Le cardinal Alexandre de Medicis (1) qui étoit depuis deux ans dans ce Royaume, en qualité de Légat du Pape, avoit souvent cherché les moyens de nouer une conférence. Enfin après que le Roi eut repris Amiens, Calatagirone & Ville-roy ayant conféré plusieurs fois ensemble, & avec Jean Richardot; il fût arrêté, que le congrès se feroit à Vervins en Vermandois, dans le mois de Janvier. Outre le cardinal de Médicis & François de Gonzague, qui avoit été Général des Cordeliers, & qui étoit alors Evêque de Mantouë & Nonce du Pape; Pompone de Bellièvre qui avoit déjà paru dans plusieurs ambassades, & Nicolas Brûlart de Sillery Président au Parlement de Paris, se rendirent à Vervins, comme Plénipotentiaires du Roi. Jean Richardot

---

HENRI  
IV.  
1598.

Congrès de  
Vervins.

(1) On l'appelloit ordinairement le cardinal de Florence.



**HENRI** premier Président du Conseil privé de Flandre, Conseiller au Conseil d'Etat & de la Guerre, Jean - Baptiste de Taxis  
**IV.** Commandeur de S. Jacque, & Louis de Verreiken, audiencier, premier Secrétaire & Trésorier des Chartres, s'y  
**1598.** rendirent ensuite pour le roi d'Espagne.

Les Plénipotentiaires disputèrent d'abord sur la préséance. Les rois de France avoient incontestablement ce droit; mais quoique personne n'en eût jamais douté, Philippe néanmoins l'avoit fait contester à Rome, & sur-tout dans le Concile de Trente, où les Espagnols qui étoient les plus puissans en Italie, obtinrent une place séparée des autres Ministres, pour ne point paroître céder le pas aux Ambassadeurs de France, qui firent alors leurs protestations.

De crainte que cette contestation ne rompît la Conférence, que les deux partis avoient tant désirée, on convint que le cardinal de Medicis se placeroit au milieu de la salle, sur une estrade élevée, & sous un dais : Que Gonzague Nonce du Pape seroit à la droite du Cardinal, & que Richardot, Taxis, & Verreiken se mettroient après le Nonce du Pape. Bellievre se plaça sur la gauche, mais immédiatement après le Cardinal. Par cet arrangement, il étoit d'un degré au dessus du Ministre Espagnol; en sorte que si d'un côté les Ambassadeurs de France perdoient quelque chose de leurs droits, en cedant la droite aux Espagnols; de l'autre ils paroïssent toujours conserver la préséance, en se plaçant au dessus d'eux. Calatagirone, & Gaspard de Geneve Marquis de Lullin, qui étoit intervenu au nom de Charle Emanuel duc de Savoye, avoient leurs places hors des rangs, lorsqu'on les admettoit aux conférences. Elles durèrent pendant quatre mois, sans que les Plénipotentiaires pussent s'accorder entr'eux.

Affaires de  
Bretagne.

Pendant ce tems-là, les Etats de Bretagne firent supplier le Roi de venir dans leur Province. Gaspard de Schomberg, comte de Nanteuil, qui y soutenoit les intérêts du Roi avec beaucoup de zèle, fit tous ses efforts pour engager les Etats à donner les sommes d'argent qu'ils avoient promises, & sans lesquelles il représenta qu'il étoit impossible que le Roi, dont les finances étoient épuisées, entreprît le voyage de Bretagne.

Le duc de Mercœur, par une lenteur qui lui étoit naturelle, perdoit inutilement le tems, & sous différens prétextes n'avoit pas fait de réponse précise à Jean du Mas, sieur de Monmartin, que le Roi lui avoit envoyé. Ainsi Schomberg prit le parti d'aller lui-même trouver le Roi, pour lui exposer l'état des affaires, & le presser de partir au plutôt.

HENRI  
IV.  
1598.

D'un autre côté, les Protestans, qui depuis deux ans étoient assemblés à Chatelleraut, demandoient au Roi la même chose, & le prioient de venir terminer, par sa présence & son autorité, une affaire qu'on avoit tant de fois agitée, & dont la conclusion avoit toujours été remise. Le Roi jugea prudemment que sa présence étoit nécessaire, pour terminer l'affaire du duc de Mercœur & celle des Protestans, & qu'il étoit de son intérêt de finir l'une & l'autre; mais suivant le conseil de Schomberg, il aima mieux aller en Bretagne. Il donna donc des troupes d'élite à Henri de Monmorency maréchal de France, qui étoit à Amiens, afin de garder la frontière, & de veiller à tout ce qui pourroit arriver pendant le Congrès. Il laissa le gouvernement de Paris à François de Bourbon, prince de Conti. Enfin il donna le commandement de l'armée, qui étoit déjà en marche, & qu'il devoit bientôt suivre, à Albert de Gondy duc de Rets, le plus ancien des Maréchaux de France.

Le Roi donna des ordres secrets à du Mas de Monmartin, par lesquels il lui défendit de promettre aucune trêve aux députés du duc de Mercœur (qui devoient se rendre à une conférence) qu'après s'être instruit des dispositions des habitans de Dinan, & du parti qu'ils prendroient. Jean d'Avaugour, sieur de S. Laurent étoit dans la citadelle de cette Ville, dont la bourgeoisie le haïssoit. Ainsi le marquis de Coëtquen gouverneur de S. Malo, Ville peu éloignée de Dinan, avoit engagé le maréchal de Briſſac de venir le trouver avec ses troupes. Le baron de Molac prit les devants, & fut joint par Jacques comte de Montgomery avec sa compagnie de cavalerie. Les Bourgeois de Dinan avoient déjà pris les armes, & s'étoient mis à couvert du feu de la citadelle, par un rempart qu'ils avoient élevé. Dès que le maréchal de Briſſac fut arrivé, il donna ordre à



**HENRI** Monmartin mestre de camp, de marquer les quartiers pour les chefs, & posa des gardes & des sentinelles dans tous les endroits avantageux. Le marquis de Coëtquen fit venir de **IV.** S. Malo deux pièces de canon. Magnan, qui avoit soin de l'artillerie pendant la maladie de Maineuf, fit placer deux coulevrines sur une des tours de la Ville, & cinq grosses pièces de canon en d'autres endroits.

1598.

Le frère utérin de du Bordage s'étoit enfermé dans la citadelle, avec deux cens hommes de garnison. Se voyant pressé de si près, & n'ayant aucune espérance d'être secouru, il demanda de bonne-heure à s'aboucher avec Monmartin, & ils convinrent ensemble des articles de la capitulation. Les conditions furent, que le Gouverneur sortiroit avec tous les effets qui lui appartenoient, & qu'il seroit escorté jusqu'à Lamballe : Que ses soldats pourroient aussi sortir avec leurs mousquets, mais la mèche éteinte, & que Charle d'Argentré président au Présidial de Rennes & du Poüet, resteroient prisonniers de guerre. La Planché avoit été deux fois fait prisonnier, & s'étoit échappé, contre la foi qu'il avoit engagée. Il soutenoit cependant qu'il avoit retiré la parole, qu'il avoit donnée de rester prisonnier ; ainsi on convint dans la capitulation, que pour juger ce différend, il seroit remis entre les mains du maréchal de Brissac. Cela se passa le deux de Février. On accorda aux assiégés un délai de trois jours, au bout desquels ils s'obligèrent de rendre la citadelle, s'il ne paroïssoit aucun secours. Après l'expiration du délai, ils remirent la place. Le baron de Molac en obtint le gouvernement, & on y mit en garnison la compagnie de la Chevalerie.

Le maréchal de Brissac marcha ensuite contre le Plessis-Bertrand, qui ouvrit ses portes, à l'approche de l'armée. La prise de la Tour de Sesson, qu'on assiégea aussi-tôt après la reddition du Plessis-Bertrand, fut plus difficile, parce que cette place étoit plus fortifiée ; mais elle ne put résister & se rendit.

Cependant Monmartin, après la prise de Dinan, se mit en chemin avec un passeport que le Roi lui avoit donné, & une escorte de quelques gardes, que le duc de Mercœur

lui avoit envoyés , & qui pressoient fort sa marche , mais il fût arrêté par la garnison de Dol , & il y eut même un de ses gardes tué. Quoiqu'il assurât qu'il alloit trouver le duc de Mercœur , & qu'il en prît à témoin tous les gardes qui l'accompagnoient ; cependant le Gouverneur de la place ne le crut qu'avec peine , & ne le relâcha , qu'après qu'il eut juré de se remettre entre ses mains , si la chose étoit autrement. Ce contre-tems retarda son arrivée à Nantes.

Dès qu'on sçut que le Roi approchoit , le duc de Mercœur demanda à Monmartin des passeports , & fit prendre les devants à Marie de Luxembourg sa femme , à Charle de Bourneuf Evêque de Nantes , & à Valentin de la Pardieu gouverneur de Machecou , la plus forte place du païs de Rets. La duchesse de Mercœur voulut entrer dans Angers ; mais on lui fit l'affront de lui en refuser l'entrée ; enforte qu'elle fut obligée de se retirer au pont de Cé.

Le Roi étant à Thoury en Beaulle , où il passoit pour aller en Bretagne , reçut le vingt-un de Février les députés de Pierre le Cornu sieur du Pleffis de Cosme , qui occupoit Craon en Anjou , & le château de Mont-jan dans le Maine , & qui avoit pris l'alarme sur la nouvelle de l'arrivée du Roi. Ces députés furent reçus favorablement , & obtinrent des conditions très-avantageuses , en faveur de la prompte soumission de ce Gentilhomme. Le Roi confirma pour lui en particulier l'amnistie déjà accordée par les autres Edits , & lui pardonna tout ce qu'il avoit fait , comme n'ayant agi que par un motif de Religion. On lui laissa le gouvernement de Craon. Le Roi défendit expressément à ses Procureurs de faire aucune poursuite contre lui , & lui pardonna le meurtre du baron de Criquebœuf , le sac du château de Mont-jan , l'horrible assassinat de Louis Hurault de Villeluyfan , qui sous Henri III. avoit été tué en trahison le jour de Pâques même , dans la Chapelle de la place , & tous les homicides & autres crimes énormes qu'il avoit commis.

Le Roi passa par Orleans , Blois , Amboise & Chenonceaux , où il salua la Reine Louise de Lorraine , veuve de Henri III. à laquelle il fit espérer , qu'il traiteroit avec bonté le duc de Mercœur son frère , s'il vouloit agir de bonne

HENRI

IV.

1595.

Voyage du  
Roi en Bre-  
tagne.



**HENRI** I V. 1598. foi , & profiter des offres qu'on lui faisoit. Le Roi étoit encore à Chenonceaux , lorsque le 1. de Mars les Saint Offanges frères , appelés , l'un François de Hurtault , & l'autre Amauri de la Houffaye , traitèrent avec le Roi , par l'entremise de Guillaume Fouquet de la Varane. Ces deux frères étoient maîtres de Rochefort , place forte appartenant à la maison de la Trimoüille , & située vers le confluent de la rivière de Maine & de la Loire. Ils y avoient mis une nombreuse garnison , & faisoient continuellement des courses sur la rivière , au dessus & au dessous de Rochefort. Ils venoient piller jusqu'aux portes d'Angers , & toute la Province avoit eu beaucoup à souffrir de leurs brigandages pendant neuf ans.

Jean Masson , ou le Maçon , fils de Jean Masson , ancien Procureur du Roi à Angers , étoit avec les Saint-Offanges ; cet homme ayant été accusé trente-quatre ans auparavant d'un crime capital , n'avoit éloigné sa condamnation que par des chicanes , & n'étoit sorti de prison , qu'à la faveur des troubles. Comme il étoit proche parent des Saint-Offanges , ils le reçurent à Rochefort. Quoiqu'ils passassent pour des gens injustes & méchans , on imputoit toujours à Masson les injustices qu'ils commettoient. Il avoit fait condamner plusieurs personnes au dernier supplice , après leur avoir fait souffrir toutes sortes de tortures , par un faux zèle de Religion , contre toutes les Loix & sans autorité légitime.

Le Roi pardonne aux Saint-Offanges frères tous leurs crimes,

Le Roi accorda aux Saint-Offanges une entière amnistie , & un pardon général , par un Edit , qui défendoit encore expressément de faire aucune information contre Masson , & de l'inquiéter au sujet de l'emprisonnement de Scipion Sardini , qu'il avoit arrêté au commencement des troubles , & avec la dernière perfidie , dans le tems que les Saint-Offanges n'avoient le gouvernement de Rochefort , qu'au nom du Roi ; car ils ne passèrent du côté des Ligueurs que dans la suite , & pour rendre leur manque de fidélité moins odieux. Le Roi défendit encore de poursuivre Masson , pour raison du meurtre de son neveu Samuel Jean , qui par une insigne perfidie avoit été tué pendant la trêve. Cependant le Roi ayant appris dans la suite qu'on

qu'on lui avoit caché les circonstances de cet assassinat , & que la chose s'étoit passée autrement , qu'on ne la lui avoit exposée , permit à la mère du défunt de poursuivre Masson , l'Edit au surplus fortifiant son plein & entier effet. Masson fut arrêté , & ne recouvra la liberté , qu'après avoir souffert tous les maux d'une longue prison , & avoir payé une grande somme d'argent.

On pardonna aussi aux Saint-Offanges la mort de Ravel , natif de Vitré , qu'ils avoient fait traîner au supplice , par un motif particulier de haine , & de vengeance. Enfin ils obtinrent des lettres d'abolition , sur le meurtre de quelques Protestans , qui trois ans auparavant avoient été cruellement massacrés à la Chastaigneraye , lorsqu'ils alloient à leur assemblée. Ils demandoient pour eux , & pour ceux , qui avoient suivi leur parti , la faveur de jouir du bénéfice des Edits accordés au duc de Mayenne , & au maréchal de Bois-Dauphin , & même de ceux qu'on alloit accorder au duc de Mercœur. Le Roi ne fit point de difficulté , quant aux Edits donnés en faveur du duc de Mayenne , & du maréchal de Bois-Dauphin ; mais il ne voulut point entendre parler de celui du duc de Mercœur , parce que cet accommodement n'étoit pas encore fait , & que le Roi vouloit qu'il fût restreint à la personne du Duc , sans l'étendre à d'autres.

Le Roi passa ensuite par Tours , où les ducs de Bouillon , & de la Trimouille vinrent le trouver. De Saumur , il se rendit au pont de Cé , & donna ordre à Gaspard de Schomberg , à Jacque Auguste de Thou , & à Sofroy de Calignon , qui arrivoient de Chatelleraut , à Louis Poitier de Gêvres secrétaire d'Etat , & à Pierre Jannin Président au Parlement de Dijon , de conférer avec les Envoyés de la duchesse de Mercœur. L'assemblée se tint chez Schomberg. Tout y fut d'abord dans un profond silence ; & il parut bien que les Royalistes étoient vainqueurs , & la Ligue abatuë. Mais la politesse & la modération du parti supérieur fit presque oublier aux Députés du parti contraire le triste état , où ils étoient réduits , & leur fâcheuse situation. Le traité fut dicté suivant la volonté , & les ordres du Roi , sans qu'ils osassent y contredire. Soumis , les yeux baissés , & comme des supplians , ils approuvèrent tout ce qu'on leur

HENRI  
I V.  
1598.

Traité conclu avec le duc de Mercœur.



HENRI

IV.

1598.

proposa. On convint, que le duc de Mercœur sortiroit de la Bretagne; qu'il renonceroit au gouvernement de cette Province; qu'il remettroit toutes les Places, & les Châteaux, où il avoit garnison; au moyen de quoi on lui accordoit une amnistie générale, & on lui promettoit une pension de cinquante mille livres.

Ce traité fut aussi-tôt communiqué au Roi, qui sçachant que la duchesse de Mercœur étoit retirée chez elle, accablée de tristesse, dans l'incertitude de l'événement, lui envoya Schomberg & ses Collègues, pour la complimenter, & l'engager de venir à la Cour. Les vûes du Roi étoient de ménager le mariage de César (1) son fils naturel, avec la fille unique du duc de Mercœur, quoiqu'elle ne fût âgée que de six ans. Ainsi la Duchesse vint au château après le dîner, & le Roi la reçut avec honneur. Il lui parla même de ce mariage, qu'il souhaitoit tant. La Duchesse, qui avoit encore un air de suppliante, ne parut pas s'en éloigner, & demanda seulement qu'on fit l'honneur à son mari de lui proposer ce mariage, pour avoir son agrément. Le Roi goûta cette remontrance, & Gabrielle d'Estrées mere de César l'appuya. La Duchesse monta aussi-tôt dans la litière de Gabrielle, & vint avec elle à Angers, dont on lui avoit injurieusement fermé les portes quelque tems auparavant. Elle y entra comme en triomphe, & on abbatit toutes les barrières, afin que le peuple, qui accouroit en foule audevant du Roi, pût la voir de tous côtés.

Dès qu'on fut à Angers, les Agens du duc de Mercœur, qui le matin n'avoient osé parler, proposèrent hardiment leurs prétentions, & demandèrent qu'on y répondît. Quoique Schomberg, chez qui se tenoit l'assemblée, sçût que le Roi, à la sollicitation de Gabrielle d'Estrées, avoit consenti à cette démarche, il refusa d'abord d'écouter leurs propositions; & leur objecta avec fermeté le traité, qui le matin avoit été conclu, & dont on ne pouvoit supprimer aucune condition, comme il n'étoit pas permis d'y rien ajoûter, à moins que ce ne fût en interprétation. Le but de Schomberg étoit de les rendre plus retenus, & plus modérés dans leurs prétentions, & d'empêcher qu'un Édit fait en faveur

(1) On l'appelloit César Monsieur,

d'un particulier, ne devînt général. Cet homme sage n'avoit jamais perdu de vûe cet objet ; persuadé, que pour rendre à l'Etat son ancienne tranquillité, il étoit nécessaire d'étouffer les factions, par une paix solide ; & de couper les têtes de ces hydres, de crainte qu'un jour on ne les vît renaître, avec un plus grand danger.

On ordonna donc à tous les Gouverneurs des places voisines, qui ne s'étoient point encore soumis, de venir se soumettre au Roi, sans espérer d'être compris, ni dans l'Edit, ni dans le traité du duc de Mercœur. Jacque de la Vigne, de la Bastide fut envoyé à Champigny, qui étoit maître de Tiffauge ; à Villebois, qui l'étoit de Mirebeau ; & à Bourcani, qui avoit manqué de fidélité au duc d'Elbœuf, & s'étoit emparé du Château d'Ancenis. La Bastide les somma au nom du Roi de se rendre, & les menaça d'une punition exemplaire, s'ils n'obéïssent.

Villebois se rendit, & étant venu à la Cour, il y obtint sa grace, par l'entremise d'Antoine de Silly, comte de la Rochepot ; mais sans aucune condition avantageuse. Champigny abandonna sur le champ sa place, & craignant le châtimement de toutes ses perfidies, il envoya sa femme, pour tâcher de calmer la colère du Roi. Elle étoit grosse alors, & les violentes secousses du cheval, sur lequel elle étoit venue à la hâte, l'avoient très-fatiguée ; en sorte que s'étant jetée aux piés du Roi, il s'en fallut peu, qu'elle n'accouchât en sa présence : à peine eut-elle le tems de se faire porter dans son auberge. Bourcani craignoit plus le duc d'Elbœuf que le Roi ; il rendit cependant sa place, & obtint sa grace, par les prières de ses amis ; mais pour ne pas voir le duc d'Elbœuf, il n'osa venir à la Cour.

Enfin le Roi donna un Edit, sur la fin de Mars. Il commençoit par excuser le duc de Mercœur, de ce qu'il ne s'étoit pas soumis, dès l'instant de la réconciliation du Roi avec le Pape, & à l'arrivée du Cardinal Legat. » Le Duc, » disoit-il, n'avoit agi ainsi, que par de grandes & de justes raisons, qui regardoient la sûreté de la Bretagne » dans un tems que Sa Majesté étoit sur les frontières de » Flandre, & lorsque l'incertitude de l'événement d'une » guerre dangereuse devoit faire suspendre toutes sortes

HENRI  
I V.  
1598.

Edit en fa-  
veur du duc  
de Mercœur.



HENRI  
I V.  
1598.

» de résolutions, & de démarches. « Il déclaroit ensuite, qu'il recevoit en grace le duc de Mercœur, les Ecclesiastiques, les Gentilshommes, & les Roturiers, qui s'étoient attachés à son parti, & nommément ceux qui sous le nom du Parlement de la Province, séant ordinairement à Rennes, avoient élevé un autre Tribunal à Nantes, pendant le tems de la guerre; & qu'à condition qu'ils prêteroiient un nouveau serment de fidélité, il les retabliroit dans tous leurs droits, biens, dignités, & cassoit tous les Edits & arrêts donnés contre eux.

Par le même Edit, le Roi confirmoit les officiers de judicature, pourvus par le duc de Mercœur, sous la même condition de prêter le serment de fidélité. Il renouvelloit l'amnistie générale, & pardonnoit tout ce qui s'étoit fait pendant les trêves, contre les loix de la guerre, & particulièrement au château du Doré, & au Fort de Saint-George, près de Montaigu en Poitou, à la réserve cependant de l'assassinat du feu Roi, comme on l'avoit toujours excepté, dans les précédens Edits. On remettoit au Clergé les Décimes, jusqu'au jour de cet Edit, & on défendoit d'exiger, & de poursuivre en justice la restitution des deniers Royaux, qui pendant la guerre pouvoient avoir été enlevés. Il étoit encore ordonné que tous les prisonniers, qui n'avoient point encore traité de leur rançon, seroient mis en liberté de part & d'autre, & que le sieur du Gouft, & le marquis de la Roche, qui avoient promis une rançon exorbitante, seroient mis en liberté, en payant chacun quatre mille écus d'or.

Cet Edit fut enregistré aux Parlemens de Paris & de Rennes le 26. de Mars. Il y avoit quelques articles secrets, qui ne parurent point; mais qui en vertu d'une dernière clause de l'Edit avoient autant de force, que s'ils y eussent été exprimés. Le duc de Mercœur vint ensuite à la Cour, accompagné de plusieurs personnes qu'il avoit choisies: le Roi qui étoit alors à la chasse ordonna, que lorsque ce Prince entreroit dans Angers, tous les Seigneurs, qui s'y trouveroient, & même la garnison de cette ville, allaient au-devant de lui.

Charles d'Avaugour, comte de Vertus, un des premiers Seigneurs de la Province, & qui avoit présidé à la dernière

assemblée des Etats , y avoit fait fort sagement arrêter , que le Roi seroit supplié d'imposer au duc de Mercœur la nécessité de vendre les grands biens de la maison de Pentièvre , situés dans les Diocèses de Dol & de Saint-Brieu ; ensemble d'ordonner aux Etats de la Province de les acheter , suivant le prix dont les parties conviendroient à l'amiable , à condition que ces biens seroient réunis au Duché de Bretagne , & deviendroient inaliénables. Le but de cette demande étoit de donner à la Province une paix inaltérable , par l'entière extinction des factions des deux maisons de Pentièvre , & de Montfort.

Si le Roi eût consenti à cette proposition , on croit que le duc de Mercœur ne l'auroit pas beaucoup contestée , & que se voyant dépouillé du gouvernement de la Province , il auroit facilement abandonné cette partie de son patrimoine , en recevant le prix , où le dédommagement , dans d'autres provinces du Royaume ; mais comme le gouvernement de la Bretagne étoit déjà destiné à Cesar , Gabrielle d'Estrées sa mère , qui lui ménageoit un mariage avantageux avec la fille du duc de Mercœur , fit tant qu'on n'exigea point de lui cette condition.

Pendant qu'on conféroit dans ce Conseil du Roi avec les députés des Protestans , sur l'Edit qu'ils demandoient , le Roi en faveur de ce mariage , donna à Cesar son fils naturel le Duché de Vendôme , avec le titre de Duc & Pair de France. L'acte en fut dressé le 3. d'Avril , & enregistré depuis au Parlement , sous la réserve , que cette alienation ne pourroit tirer à conséquence pour les autres biens patrimoniaux , qui selon les loix du Royaume étoient censés réunis au Domaine du Roi , par son avènement à la Couronne. Deux jours après , on dressa le contrat de mariage , entre Cesar de Vendôme , & Françoisse fille du duc de Mercœur & de Marie de Luxembourg. Le Roi promit cent soixante & six mille écus , payables à différens tems , pour le dédommagement des anciennes dépendances du Duché de Vendôme , qui avoient été aliénées. Il promit encore deux cens mille écus , pour être employés par le duc , & la duchesse de Mercœur à l'achat de quelques terres , qui seroient à la commodité de Cesar de Vendôme , & de Françoisse ; &

HENRI

IV.

1598.

Mariage de  
Cesar de  
Vendôme  
avec la fille  
du duc de  
Mercœur.



HENRI

IV.

1598.

enfin il donna aux jeunes mariés une pension de six mille écus. Le duc & la duchesse de Mercœur promirent en dot à leur fille une pension de seize mille écus, sur les biens de la maison de Pentièvre en Bretagne, & sur la Vicomté de Martigues en Provence. On célébra ensuite les fiançailles dans le Château; il s'y trouva un grand nombre de Seigneurs, & de Gentilshommes. Le cardinal de Joyeuse fit la cérémonie.

Le Roi ayant passé les fêtes de Pâques à Angers, vint par eau à Nantes, où il fit son entrée, avec une pompe, & une magnificence militaire, & prit son logement dans le Château, qui est très-étendu.

Le Roi en-  
voye en An-  
gleterre un  
Ambassadeur  
extraordina-  
re.

Pendant que les Plénipotentiaires des deux Couronnes, conféroient ensemble à Vervins, le Roi, pour ne point paroître agir contre le traité fait depuis peu avec l'Angleterre & les Etats Généraux des Provinces-unies, envoya vers la reine Elisabeth, André Hurault de Maillé, pour lui exposer les motifs, & le sujet de la négociation. Ce Ministre étoit chargé de représenter, qu'après la conclusion du dernier traité, le Roi comme on en étoit convenu, avoit envoyé des Ambassadeurs en Allemagne, pour tâcher d'y former une Ligue plus puissante contre l'ennemi commun: Qu'en effet, les finances étant épuisées, & la France seule ne pouvant plus long-tems soutenir la guerre, après de si longues calamités, ce Royaume avoit besoin de l'appui des Princes voisins, pour réparer ses pertes, & reprendre, avec le secours de ses alliés, des forces auxquelles ils auroient eux-mêmes recours dans la suite, & qu'on ne leur avoit jamais refusées: Mais que les princes Allemands ne faisant espérer aucun secours, & la Reine ne pouvant en donner que de peu considérables, parce que ses forces étoient occupées où en Angleterre, où en Flandre, il étoit juste que le Roi songeât à ses intérêts, qui dans les circonstances présentes devenoient ceux de ses alliés: Que tout ce qu'il avoit fait pour l'utilité & le bien de son Royaume, devoit être considéré, comme fait en faveur & pour l'utilité de ses amis: Que cependant le Roi n'avoit pas voulu s'engager, sans consulter la reine d'Angleterre, & que si elle vouloit être comprise dans le traité avec les Espagnols, le Roi

feroit tout pour lui prouver , comme à une sœur à laquelle il avoit de grandes obligations , que les intérêts de l'Angleterre lui étoient aussi chers que ceux de la France : Mais que si l'état de ses affaires ne permettoit pas à la Reine de se faire comprendre dans le traité de paix avec l'Espagne , le Roi demandoit d'elle , qu'elle expliquât clairement ses intentions sur ce qu'il devoit faire , pour conserver une amitié réciproque , & la bonne intelligence entre les deux Couronnes ; parce qu'il préféreroit toujours une alliée comme elle , à des ennemis réconciliés , tels que les Espagnols.

De Maïsse ayant été admis à l'audience de la Reine , l'affaire fut renvoyée au Conseil , où il y eut plusieurs contestations de part & d'autre. Les Anglois nous reprochèrent assez clairement notre peu d'attachement à leur alliance , & exigèrent l'entière exécution de nos promesses ; mais on leur fit une réponse décisive : on leur dit que les Rois ne faisoient jamais entre eux de traités , que sous la condition tacite d'embrasser ce qui leur étoit utile , & d'éviter avec soin ce qui pouvoit préjudicier à leurs intérêts : Qu'ainsi on ne devoit pas exiger du Roi de continuer au milieu de mille dangers la guerre avec l'Espagne , plutôt que de faire une paix nécessaire à ses peuples : Que tout ce qu'on pouvoit demander de lui , étoit de communiquer à ses alliés , comme il le faisoit volontiers , les mesures qu'il vouloit prendre dans cette affaire , & d'exécuter tout ce qu'ils dicteroient pour la conservation de leurs intérêts.

Les Anglois se récrioient toujours sur le danger où alloient être exposées les Provinces-unies , que la politique & la sûreté des deux Couronnes ne permettoient pas qu'on abandonnât ; mais de Maïsse protesta que son maître n'avoit point perdu de vue un objet si important : Qu'en faisant la paix avec les Espagnols , il ne laisseroit pas de fournir secrètement aux Etats Généraux de puissans secours , jusqu'à ce que leur accommodement fût fait , & qu'il souhaitoit se joindre avec l'Angleterre , pour les aider & les soutenir , soit en paix , soit en guerre.

Elisabeth répondit enfin qu'elle enverroient en France un Ambassadeur , avec les instructions nécessaires pour la conservation des intérêts de l'Angleterre , & des Provinces-

HENRI  
IV.

1598.

Elisabeth en-  
voye un Am-  
bassadeur en  
France.



**HENRI** unies. Robert Cecill fut chargé de cette ambassade, & ayant  
**IV.** trouvé le Roi à Angers, il le suivit jusqu'à Nantes. Justin  
**1598.** de Nassau, Amiral de Zélande, & Jean Olden de Barneveldt, premier Conseiller des états d'Hollande & de West-Frise, vinrent aussi par un autre chemin trouver le Roi de la part des Etats généraux, pour agir dans cette affaire de concert avec Elisabeth.

Enfin on convint que le Roi payeroit à différens tems les grandes sommes, qu'il devoit à la reine d'Angleterre, & aux Etats généraux, pour tous les secours qu'ils lui avoient envoyés si à propos dans ces derniers troubles; & que pour soutenir le poids de la guerre, il rembourseroit aux Etats généraux non seulement ce qu'il leur devoit, mais encore les sommes qu'il étoit obligé de payer à la reine d'Angleterre, envers laquelle il seroit déchargé, par les payemens qu'il leur en feroit dans les tems marqués.

Après le départ de Cecill, & de Justin de Nassau, on acheva de dresser l'Edit en faveur des Protestans. Il fut scellé le 13. d'Avril, & appelé l'Edit de Nantes, parce qu'il avoit été dressé dans cette ville; mais on en suspendit la publication, & il ne fut enregistré au Parlement que l'année suivante, parce qu'on voulut attendre que le Legat du Pape fût sorti du Royaume. On a observé que le Roi avoit terminé nos dissensions par cet Edit de pacification, dans la même ville où trente-neuf ans auparavant les Protestans avoient tenu leur première assemblée pour cause de Religion, & formé contre les Guises la conjuration, qu'on peut regarder comme le commencement des guerres civiles, & de tous les troubles de l'Etat.

Traité de  
Vervins.

Cependant on travailloit vivement à Vervins, pour la conclusion du traité de paix. Elle étoit restée en suspens par les différentes remises des deux partis; & le marquis de Lullin ministre du duc de Savoye avoit presque fait rompre la négociation. Il refusoit la restitution du Marquisat de Saluces, dont son maître s'étoit emparé pendant la guerre; & embarrassoit de plusieurs difficultés étrangères une affaire déjà assez épineuse par elle-même. Mais le Legat, qui ne vouloit point se retirer que l'affaire ne fût conclue, trouva un moyen de faire la paix entre les deux Couronnes, & d'y  
 comprendre

comprendre le duc de Savoye , sans préjudicier aux droits particuliers du Roi , & du Duc.

HENRI  
IV.  
1598.

Les articles du traité furent arrêtés le 2. de Mai. Il portoit que le traité de Cambrai auroit son exécution , excepté dans les chefs auxquels ils étoit expressement dérogé , dans celui-ci : Qu'il y auroit une paix constante , & une amitié inviolable entre les deux Rois , comme entre frères : Que leurs sujets pourroient librement aller , & demeurer dans les Etats des deux Monarques ; y faire leur commerce par mer , & sur les rivières , & fréquenter les foires , en payant de bonne foi les impôts déjà établis , où qui pourroient l'être dans la suite : Que toutes les permissions de faire des prisonniers , & d'en exiger rançon ( on les appelloit ordinairement lettres de représailles , ) demeureroient suspendues , & ne pourroient être dorenavant accordées par l'un des Princes au préjudice des sujets de l'autre , si ce n'étoit en cas de déni de justice , & en observant les réglemens faits à ce sujet : Que tous les sujets des deux Rois dans les deux Royaumes jouïroient des privilèges , droits , & exemptions , accordés de part & d'autre , par le Roi de France où d'Espagne : Que si ce dernier donnoit les comtés de Bourgogne & de Charolois à l'Infante sa fille , cette Princesse seroit comprise dans ce traité , sans qu'il en fût besoin d'un autre : Qu'on rendroit aux sujets des deux Rois leurs biens , qui avoient été séquestrés , où vendus depuis 1588. mais sans répétition des fruits , que du jour de la publication de la paix , ni sans pouvoir redemander les sommes d'argent , qui avoient été portées au trésor , avant ce tems : Que les dons , concessions , & ventes de ces biens , ensemble les sentences & jugemens rendus par contumace ou par défaut contre les absens , à cause de cette guerre , seroient revoqués : Que cette disposition seroit aussi étendue aux Ecclesiastiques : Que les deux Rois se rendroient de bonne foi tout ce qu'ils s'étoient pris l'un à l'autre : Que le Roi d'Espagne évacueroit sans délai Calais , Ardres , Monthulin , Dourlans , la Capelle , & le Câtelet en Vermandois : Qu'il remettroit aussi dans deux mois Blavet en Bretagne ; & que pour sûreté il donneroit six otages : Que le Roi très-Christien rendroit pareillement de bonne foi le comté de Charolois , &



HENRI

IV.

1598.

toutes les autres places, dont la France s'étoit emparée depuis 1559. Qu'en ce qui concernoit le traité de Cambray, on rempliroit fidèlement les conditions qui jusqu'alors avoient été négligées, & qui regardoient la feodalité du comté de Saint-Pol, les limites des États des deux Princes, l'exemption d'impôts & de droits étrangers prétendue par les Francomtois, & tout ce qui devoit être fait conformément à ce traité: Qu'on nommeroit pour cela de part & d'autre des arbitres, qui dans les fix mois suivans se rendroient au lieu désigné sur la frontière, & décideroient à l'amiable toutes ces contestations: Que tant pour la distinction des Seigneuries, & juridictions, que pour la commodité des peuples, & pour ôter la confusion produite par le mélange de plusieurs bourgs situés dans les Diocèses d'Arras, d'Amiens, de Saint-Omer, & de Boulogne, ces mêmes arbitres en feroient dans l'année des échanges équitables: Que les prisonniers de guerre seroient renvoyés sans rançon, en payant seulement les dépenses qu'ils avoient faites, à moins qu'ils n'eussent déjà traité & offert des sommes d'argent pour leur liberté: Que si quelque prisonnier se plaignoit que sa rançon fût trop considérable, le Prince dans les États de qui il seroit retenu, y feroit quelque diminution légitime: Que les autres prisonniers de guerre, qui avoient été envoyés aux galères, seroient au plutôt relâchés, sans payer ni rançon, ni dépense: Que le présent traité ne donneroit aucune atteinte aux droits du Roi très-Chrétien, ni de ses héritiers, & ayants cause, sur les Royaumes de France & de Navarre, & sur les Provinces, & juridictions qui en dépendent, attendu, que ni le Roi ni les ancêtres n'y avoient pas tellement renoncé, qu'ils ne pussent soutenir leurs droits, soit par la voye de la négociation, soit même par celle des armes: Que cette réserve auroit aussi lieu en faveur du Roi Catholique, & de la première Infante sa fille.

Quant au duc de Savoye, le Roi Catholique avoit fait déclarer par ses Ministres, que les intérêts de ce Prince lui étoient aussi chers, que les siens propres; & ce traité portoit que le marquis de Lullin avoit assuré, que son maître étant allié de S. M. T. C. tant du côté paternel,

que du côté maternel , il avoit résolu en bon parent de mériter les bonnes grâces du Roi par son attachement , & son respect ; & de faire en sorte que sa conduite lui fût plus agréable dans la suite , qu'elle ne l'avoit été précédemment : Que de son côté , il espéroit que le Roi , par une bonté qui lui étoit naturelle , voudroit bien lui accorder la même grâce , que quatre Rois prédécesseurs de S. M. avoient accordée au feu Duc son père.

HENRI  
IV.

1598.

Ainsi l'on convint , que le duc de Savoye seroit compris dans ce traité : Qu'il rendroit dans deux mois la ville & le château de Berres en Provence , sans pouvoir y rien démolir , ni faire aucun dommage , & sans prétendre de remboursement des dépenses qu'il avoit faites pour fortifier cette place : Qu'il laisseroit l'artillerie qu'il y avoit trouvée ; mais qu'il pourroit enlever les canons , qu'il y avoit fait mettre depuis qu'il s'en étoit emparé.

Il fut encore convenu que le Capitaine la Fortune , qui sous le nom du duc de Savoye occupoit Seurre en Bourgogne , abandonneroit cette petite place , où du moins que le Prince ne lui donneroit aucun secours : Qu'à l'égard des autres chefs de contestation , qu'il n'avoit pas été possible d'accommoder , on les remettait à l'arbitrage du Pape Clement VIII. qui les jugeroit dans l'année du jour de l'Edit à ce sujet ( le Roi le donna le quatre de Juin ) : Que les choses resteroient durant ce tems dans l'état où elles étoient , sans aucune innovation & sans augmentation d'impôts : Qu'ainsi il y auroit entre S. M. très-Chrétienne , & le duc de Savoye une paix aussi stable , & aux mêmes conditions , qu'entre la France & l'Espagne , & les sujets de ces deux Couronnes : Que le traité de 1559 , & tous les autres traités faits par Charles IX , & Henri III , avec le feu duc de Savoye , seroient ratifiés : Qu'enfin le duc de Savoye observeroit dorénavant la neutralité dans toutes ses Provinces & ses Villes , & la feroit garder par ses sujets , en sorte qu'il seroit également ami des deux Rois.

Le Roi très-Chrétien , conformément aux anciens traités , fit comprendre dans celui-ci le Souverain Pontife , avec le Saint Siège Apostolique , l'Empereur , les Electeurs , & nommément le comte Palatin du Rhin , le marquis de



**HENRI** Brandebourg, le duc de Virtemberg, le Langrave de Hesse, marquis d'Anspach, les comtes de la Frise Orientale, & les villes Anféatiques. Le Roi, & le Royaume d'Ecosse y furent aussi compris, à cause de l'ancienne alliance qui les unissoit avec la France depuis huit cens ans. On fit aussi mention des Rois de Pologne, de Dannemark, & de Suède; du Doge, & de la République de Venise; des treize Cantons Suisses, des Grisons, de l'Evêque de Valais, de l'Abbé & de la ville Saint-Gal, de Tockembourg, de Milhausen, du comte de Neufchatel, du duc de Lorraine, du grand duc de Toscane, du duc de Mantouë, de la République de Lucques, des Evêques, & Chapitres de Metz, Toul, & Verdun, de l'Abbé de Gorze, du Seigneur de Sedan, & du comte de la Mirandole. On ajouta que la mention qui avoit été faite des comtes de la Frise Orientale ne pourroit préjudicier aux droits du Roi Catholique sur cette province; on fit aussi une réserve des droits de ces Princes.

De la part du Roi Catholique, on inséra dans le traité l'Empereur, avec les Archiducs ses frères, & ses cousins; les Electeurs, les Ordres de l'Empire, & les villes, qui étoient soumises à l'Empereur; les ducs de Bavière, & de Clèves, l'Evêque de Liège, & les villes Anféatiques; les comtes de la Frise Orientale, pourvu qu'ils n'entraissent point dans les ligues secrètes, qui se formoient contre Sa Majesté Impériale, & les Ordres de l'Empire. On y reçut encore les Suisses, désignés sous le nom de Messieurs les Cantons des ligues des hautes Allemagnes: les ligues Grises; les rois de Pologne, de Suède, & de Dannemark; le Doge, & la République de Venise, le duc de Lorraine, le grand duc de Toscane, les Républiques de Gennes, & de Lucques, le duc de Parme, & de Plaisance, avec le cardinal Odoard son frère; les ducs de Mantouë, & d'Urbain; les Chefs des maisons de Colonne, & des Ursins; le duc de Sermoneta, le Prince de Monaco, les marquis de Final, & de Massa, le Seigneur de Piombino, & les comtes de Sala, & de Colorno.

Il fut arrêté, par une clause générale, que ni l'un ni l'autre des deux Rois ne prendroit les armes, où ne les feroit prendre contre aucun des Princes mentionnés dans ce traité;

& que s'il s'élevoit quelque sujet de contestation, on n'auroit point recours aux voyes de fait, mais à l'arbitrage d'un médiateur.

Enfin il fut convenu, que le Roi très-Chrétien feroit enregistrer le traité au Parlement & à la Chambre des Comptes de Paris, & dans les autres Parlemens du Royaume: Que le Roi Catholique le feroit également enregistrer dans le Conseil privé, les autres conseils Royaux, & les chambres des Comptes de Flandre, dans la même forme que le traité de 1559.

Les Plénipotentiaires, en signant le traité, s'obligèrent réciproquement d'en rapporter dans un mois des copies authentiques, signées, & scellées par le Roi, l'Archiduc, & le duc de Savoye. L'Archiduc promit aussi de donner dans trois mois les Lettres de ratification de Sa Majesté Catholique. La paix fut publiée par toute la Flandre, en un même jour le 7. de Juin. Les peuples en firent de grandes réjouissances, & on alluma de tous côtés des feux de joye.

Le Roi, après avoir donné ordre aux affaires de Bretagne, passa par Saint Malo, Rennes, Tours, Blois, & Orleans, & vint à Saint Germain en Laye. Il donna ensuite un Edit le 10. de Juin, pour la publication de la paix. Cet Edit fut lu, & publié par un Greffier deux jours après à la Table de Marbre du Palais à Paris, en présence des Juges de cette Jurisdiction. Il le fut ensuite dans toutes les places de Paris par le Herault d'Angoulême, accompagné du Prévôt des marchands, des Echevins, du Chevalier du Guet, des archers, & des arbalétriers de la Ville. On en avoit fait autant à Bruxelles, le 7. de Juin.

Cependant le duc de Savoye pressoit vivement le siège d'Aiguebelle, dont Lefdigières s'étoit emparé l'année précédente au commencement de Mars. Charle de Crequy voulut jetter du secours dans la place; mais emporté par une trop grande ardeur, il s'engagea dans des défilés; & après avoir perdu quelques-uns de ses soldats, il tomba lui-même entre les mains des ennemis. Ce contretens fit beaucoup de peine à Lefdigières son beau-pere, qui d'ailleurs avoit en vûë une entreprîse plus considérable. Il avoit autrefois formé le dessein d'escalader, où de surprendre par

HENRI  
IV.

1598.

Expéditions  
du côté de la  
Savoye.



**HENRI** quelque stratagème un Fort, que le duc de Savoye avoit fait  
**IV.** bâtir sur les terres de France, proche de Monmelian, vis-  
**1598.** à-vis le Fort de Barraux, & qui menaçoit Grenoble. Le duc de Savoye, fier de ses succès, & maître de presque toute la vallée de Maurienne, faisoit des courses avec de nouvelles troupes. Lefdigières n'en fut que plus animé : ainsi avant que les ennemis fissent de plus grands progrès, où que le cœur manquât à ses troupes, il reprit son ancien dessein, qu'il avoit souvent différé d'exécuter, où que plusieurs difficultés lui avoient fait abandonner.

Bellegarde étoit Gouverneur de ce Fort, avec une garnison de sept compagnies, & pressoit de plus en plus les ouvrages qu'on y avoit commencés. Lefdigières fit secrètement reconnoître la place par des Ingénieurs au clair de la Lune ; & ceux qu'il commit pour cet effet rapportèrent, que la place se pouvoit emporter par escalade à l'endroit d'une tenaille qui en fait le coin, sur la main droite, en y allant de Grenoble : Que le soldat pouvoit aisément monter sur le rempart, qui n'étoit élevé que de deux toises & demie : Que les travailleurs avoient laissé un chemin ouvert sur la contrescarpe pour transporter la terre ; & que par ce chemin on pouvoit entrer dans le fossé près de la tenaille, qui dans cet endroit étoit couverte d'un grand mur : Qu'on y parviendroit d'autant plus facilement, que le soldat auroit la facilité de se reposer en sûreté, dès qu'on auroit monté la colline.

Ainsi Lefdigières qui étoit à Grenoble résolut enfin de tenter l'entreprise : il tira des garnisons voisines quatre cens chevaux, & douze cens hommes de pié, & fit passer ces troupes au milieu de Grenoble sur le pont de l'Isère. Pour donner le change à l'ennemi, & cacher sa marche, il fit publier qu'il alloit dans la Maurienne, où le duc de Savoye faisoit la guerre, sans rien craindre pour le Fort de Saint-Barthelemy, qu'il croyoit hors d'insulte, & assez fortifié, pour soutenir un siège.

Lefdigières fit faire, le plus secrètement qu'il lui fut possible, trente échelles qu'on cacha dans des bateaux la veille des Rameaux, avec des pétards qu'on transporta au

lieu marqué, en remontant la rivière. La nuit suivante fut employée à passer les troupes sur l'autre rive, pour gagner le chemin du Fort. Lefdigières partit le lendemain sept de Mars, sur les six heures du matin : il joignit ses troupes à neuf heures dans le village de Lombin, où il découvrit pour la première fois son dessein aux principaux Officiers. Il leur montra un plan exact du Fort, & après avoir examiné les moyens qu'on devoit employer pour s'en emparer, l'entreprise fut approuvée, & l'on marcha dans cet ordre.

Abel de Berenger de Morges étoit à l'avant-garde; on lui avoit donné huit échelles, & dix cuirassiers devoient en avoir chacun une. D'Hercules, Lieutenant de la compagnie des Gens-d'armes de Lefdigières, marchoit après de Morges, avec six échelles. D'Auriac, qui étoit à l'arrière-garde, s'étoit chargé de trois échelles. De Marvieu enseigne de la compagnie de Saint-Jullien, & qui fermoit la marche, en avoit aussi trois. Chaque corps de troupes étoit conduit par des guides. Le capitaine le Sage avoit ordre de pétarder une petite porte qui est du côté de Grenoble & le capitaine Bimard, la porte principale qui regarde Monmelian. Favel devoit dans le même tems monter à l'assaut de tous les côtés du Fort, avec une troupe d'élite, afin d'occuper les soldats de la garnison, que les ténèbres de la nuit rendroient incertains & timides, & de faire en sorte que le lieu de la véritable attaque fut dépourvu de défenseurs. Le sieur du Bar avoit ordre de se glisser avec de la cavalerie par derrière le Fort, pour couper le chemin & s'opposer aux troupes qui pourroient venir de Monmelian, ou de Chambery.

Dans cette disposition Lefdigières s'approcha du Fort sur les dix heures du soir. Il fit mettre pied à terre à la cavalerie; & ayant distribué les échelles, il fit prendre les devants à ceux qui devoient les porter. L'infanterie passa quelques petits ruisseaux; & toutes les troupes s'étant réunies, on commença l'attaque. Les sentinelles du Fort avoient remarqué de loin des feux que les valets de l'armée avoient eu l'imprudence d'allumer en l'absence de leurs

HENRI  
I V.

1598.



HENRI

IV.

1598.

maîtres ; & la garnison qui avoit été aussitôt avertie se préparoit déjà contre une surprise ; ce qui pensa faire échouer l'entreprise. La Lune donnoit alors quelque lumière ; la crainte d'être vûs fit que les soldats prirent plus de précautions pour planter leurs échelles. Quelques-unes se brisèrent ; mais on en éleva d'autres aussitôt , & l'action fut poussée avec tant de vigueur , que les soldats de la garnison courant en tumulte de tous les côtés , où ils entendoient les cris des assaillans & le bruit de leurs armes , nos soldats forcèrent le rempart , & s'emparèrent du Fort presque sans combattre. Les ennemis perdirent cent hommes , qui furent tués ; les autres se jetterent du rempart dans le fossé ; & chacun prit le chemin qui lui parut le plus sûr , & le plus favorable à la fuite. Il n'y eut qu'un petit nombre de prisonniers , entre lesquels se trouva Bellegarde. Il y avoit dans la place six grosses pièces de canon , trois petites pièces de campagne , des poudres , des boulets , & des vivres en quantité. De notre côté , il n'y eut qu'un Capitaine tué. Le sieur du Buisson fut blessé à la mamelle , d'un coup de pistolet. Il y eut encore quelques-autres blessés , en petit nombre.

L'événement a fait douter , si le duc de Savoye , en faisant bâtir ce Fort , avoit agi avec plus de vanité , que d'imprudence. Cette place étoit située à moitié chemin de Monmelian , & de Grenoble ; elle commandoit cette dernière ville , & facilitoit les embûches qu'on pouvoit dresser pour la surprendre. Elle étoit outre cela sur les terres de France ; ainsi l'on devoit croire , que nous tenterions tout , pour prendre ce Fort ; & qu'en étant les maîtres , il seroit aussi à craindre pour Monmelian , que sa proximité avoit paru dangereuse pour Grenoble. Il fut pris heureusement , lorsque les Plénipotentiaires travailloient avec plus d'ardeur à la paix ; car il étoit certain que d'un côté le Roi n'auroit fait aucun traité , si cette place ne lui eût pas été rendue ; & de l'autre on ne doutoit point que le duc de Savoye n'eût mieux aimé continuer la guerre , que de perdre un poste si avantageux.

La paix étant conclue , Charles de Croy duc d'Arschot , François de Mendose Amiral d'Arragon , Charles de Lignes comte d'Aremberg chevalier de la toison d'Or ; Jean Richardot

Richardot Président du Conseil privé, Louis de Velasco Grand-Maître de l'Artillerie & Louis Verreiken furent envoyés en France. Le duc d'Arſchot, Mendoze, le comte d'Artemberg & Velasco y venoient comme ôtages, & Richardot & Verreiken en qualité d'Ambassadeurs, afin d'être présents aux sermens du Roi, pour l'exécution du Traité de Ver vins. Ils furent reçus honorablement sur la frontière par François d'Orleans comte de S. Pol, gouverneur de Picardie. Ce Seigneur les conduisit à Paris, où ils entrèrent avec une suite de 400. gentilshommes Flamands, Espagnols & Italiens. Ils eurent audience le 19. de Juin (1), & saluèrent le Roi au Louvre. Richardot porta la parole, & complimenta Sa Majesté : il dit que la paix venoit de terminer les maux qui affligeoient le monde chrétien, & remédier à des divisions qui en avoient presque ébranlé tous les fondemens, & il finit en faisant des vœux pour la durée de cette heureuse tranquillité.

---

HENRI  
IV.

1598.

Deux jours après, on fit à Notre-Dame avec de grandes magnificences la cérémonie du Serment. Le Roi se rendit à l'Eglise avec une suite de 600. Gentilshommes à cheval. Les ducs de Monpensier, de Nemours & de Nevers, le prince de Joinville, les comtes de Sommerive & d'Auvergne, Espernon & Biron marchaient devant le Roi; Henry de Monmorency maréchal de France étoit seul devant lui; Roger de Bellegarde grand Ecuyer marchoit aussi immédiatement après.

Dans l'Eglise de N. D. il y avoit trois dais devant l'autel. Le Roi se plaça sous celui du milieu; & après la Messe, qui fut célébrée par le cardinal Alexandre de Medicis Legat du Pape, ce Prélat se mit à droite, & les Ambassadeurs à gauche. Le Roi ordonna ensuite à Villeroi, en présence du Chancelier Philippe Hurault de Chiverny, de lire tout haut le Traité de paix, qu'il signa, après avoir juré sur les SS. Evangiles de l'observer. On jeta beaucoup d'argent au peuple, & au bruit des acclamations & des

(2) Dans le Texte la date est en blanc. Mais comme Mezerai dit que la cérémonie du serment se fit le 21. de Juin, & que M. de Thou dit formellement que ce fut deux jours après l'Audience des Ambassadeurs Espagnols, il s'ensuit que cette audience fut donnée le 19. de Juin.



**HENRI** cris de joye, le Roi & tous les Seigneurs entrèrent dans le Palais Episcopal. Il y avoit un magnifique repas préparé pour les Ambassadeurs, & le Roi but en leur présence à la santé de Sa Majesté Catholique. Il y eut ensuite un bal au Louvre, avec un nouveau festin. Le Roi, en faveur de Charles de Croy d'Arschot, érigea en Duché la ville de Croy située sur notre frontière, d'où cette illustre Maison tire son nom. Ces Lettres d'érection furent enregistrees au Parlement. Les Ambassadeurs eurent ensuite leur audience de congé; & le Roi leur fit de magnifiques présens.

**IV.**  
**1598.**

Peu de tems après le Roi créa le maréchal de Biron Duc & Pair de France, & l'honora de l'ambassade de Flandre, avec Pomponne de Bellievre, & Sillery, pour recevoir le serment de l'Archiduc. Ils firent à Bruxelles une magnifique entrée, & ils y reçurent les mêmes honneurs & les mêmes présens qu'on avoit faits en France aux Ambassadeurs d'Espagne. Tout ceci se passa sur la fin de Juin. Le Roi Catholique signa le traité le 12. de Juillet; & peu de tems après Guillaume de Gadagne de Botheon, qui étoit depuis peu Chevalier de l'Ordre du S. Esprit, fut envoyé à Chambery, pour voir faire le même serment par le Duc de Savoie.

Ordonnance  
contre le port  
des armes.

Le Roi voulant montrer autant par ses actions & ses soins, que par ses discours, son zèle pour le repos & la tranquillité de ses peuples, & afin de rétablir dans son Royaume la sûreté publique, par le conseil des Princes & des Seigneurs qui étoient auprès de lui, fit à Monceaux le quatre d'Août une ordonnance, contenant défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles fussent, de porter sur les grands chemins des arquebuses, pistolets & autres armes à feu, avec permission d'arrêter ceux qui en porteroient, de les conduire dans les prisons royales les plus prochaines des lieux, & de déposer les armes à feu entre les mains des Officiers royaux. Cette Ordonnance portoit encore, que les chevaux & les équipages des contrevenans appartiendroient à ceux qui les auroient arrêtés, & que si l'on manquoit de forces suffisantes pour les prendre, on pourroit sonner le tocsin, afin d'avoir mainforte. Il étoit cependant permis aux quatre cens Archers des quatre compagnies

à cheval des Gardes du corps du Roi, lorsqu'ils serviroient leur quartier (1) de porter ces armes. On avoit encore excepté les Archers de la Prevôté de l'Hôtel de la Connétablie, Maréchaussée de France, tous les Prevôts & leurs Archers, la compagnie des chevaux-Legers commandée par de la Curée, celle du duc de Vendôme sous les ordres d'Euve, & une troisième de Loppes. Il étoit aussi permis aux Gentilshommes de se servir de ces armes, pour chasser sur leurs terres.

Une si sage Ordonnance fut reçûe favorablement & enregistrée au parlement de Paris le 13. du même mois d'Août; avec cette addition : Que les Prevôts & leurs Lieutenans auroient soin de l'exécution de cette Ordonnance, & en informeroient la Cour. On y mit encore ce tempéramment, que si celui qui seroit accusé d'avoir contrevenu à cette Ordonnance, étoit domicilié, son procès seroit porté devant le Juge ordinaire, pour y être jugé, sauf l'appel à la Cour; mais que les vagabonds & gens sans aveu seroient jugés Présidiallement, & en dernier ressort, suivant les Ordonnances Royaux.

Dans le même mois, & pendant le séjour du Roi à Monceaux, on conclut enfin le mariage entre Madame Catherine sœur du Roi, & Henri de Lorraine duc de Bar. Cette affaire avoit été long-tems retardée par les difficultés que la différence de Religion avoit causées. Quoique la célébration du mariage fût remise au commencement de l'année suivante, on dressa néanmoins le contrat, dans lequel il fut stipulé que la Princesse auroit sur ses biens paternels & maternels, soixante mille livres de rente, outre trois cens mille écus une fois payés, une toilette & les bijoux de la maison d'Albret, que sa mère lui avoit légués par son testament.

Le 5. de Septembre, il intervint un Arrêt fameux du Parlement de Paris, au rapport de Jérôme de Montholon, contre Guillaume Roze Evêque de Senlis. Ce Prélat fut condamné à déclarer debout & tête nue, dans la Grande chambre, en présence des autres Chambres, & des Gens du Roi, qu'inconsidérément & témérairement, après avoir

Contrat de mariage entre Madame Catherine & le duc de Bar.

Arrêt célèbre contre Roze Evêque de Senlis.

(1) Ce sont les termes mêmes de l'Edit.



HENRI  
I V.  
1598.

obtenu sa grace de la bonté de Sa Majesté, il avoit publiquement fait gloire de s'être engagé des premiers dans la Ligue, & avoit osé dire qu'il s'y engageroit encore avec la même ardeur, si ces malheureux tems revenoient : Qu'outre cela il détestoit un livre publié par Louis d'Orleans Ligueur, sous le titre de *Requête Catholique*, comme contenant plusieurs propositions impies, & injurieuses à la Majesté Royale. Roze avoit donné de grandes louanges à l'Auteur, & avoit été convaincu d'avoir approuvé ce livre, en y faisant même des notes à la marge. Il fut encore condamné en cent livres d'or d'aumône envers les pauvres prisonniers ; & on lui défendit d'entrer dans Senlis, & de prêcher dans son Diocèse pendant une année.

Cet Arrêt sévère fut exécuté à la rigueur, à cause de l'obstination & de l'orgueil du Prélat. Il se présenta le lendemain au Parlement devant ses Juges, avec ses habits pontificaux ; mais lorsqu'il fallut faire la déclaration ordonnée par l'Arrêt, les Gens du Roi, par ordre de la Cour & par respect pour la dignité Episcopale, l'avertirent de quitter ses ornemens sacrés. L'audacieux Prélat le refusa ; en sorte qu'on le fit entrer dans la Grand-chambre comme il étoit habillé. On lut l'Arrêt, & un Greffier lui ayant dicté la déclaration qu'il devoit faire, il fut contraint de la répéter ignominieusement.

Assemblée  
du Clergé.  
Ses demandes.

Peu de tems après, le Clergé tint une Assemblée à Paris avec la permission du Roi ; & il y fut arrêté qu'on feroit des remontrances à Sa Majesté : François de la Guesle Archevêque de Tours porta la parole. Après quelques demandes particulieres, il s'étendit fort au long sur la corruption générale des mœurs, le relâchement de la discipline, & le mépris de la Religion. Il demanda ensuite que le Concile de Trente fût publié & reçu, à l'exception de ce qui regardoit les libertés & les privilèges de l'Eglise Gallicane ; & les droits des Parlemens du Royaume : Que le Roi cessât de nommer aux Evêchés, Abbayes, & autres Benéfices qui ont chargé d'ames : Qu'on abolît les pensions, dont quelques bénéfices étoient chargés au profit des Laïcs ; & que les Ecclésiastiques pussent librement jouir de leurs biens, sans autres obligations, que celles auxquelles leur ministère

les engageoit : Qu'on cessât de faire servir à des usages profanes les Eglises & les autres lieux sacrés, & qu'on rétablît au plutôt ceux qui tomboient en ruine, pour empêcher que sous ce prétexte les Pasteurs ne négligeassent le soin des âmes qui leur étoient confiées : Qu'on révoquât les graces expectatives sur les bénéfices dont les titulaires vivoient ; de crainte qu'on ne souhaitât leur mort, & qu'on ne cherchât peut-être les moyens de la procurer : Qu'enfin les conventions faites par le Clergé avec Sa Majesté fussent exécutées.

HENRI  
IV.  
1598.

Le Roi répondit en peu de mots. » Je suis moi-même pe-  
» nêtré de douleur, à la vûe de la corruption des mœurs  
» & des autres calamités que le mépris de la Religion a pro-  
» duites. Ces maux, & ces vices régnoient en France, avant  
» que je fusse sur le Trône. J'ai toujours tâché de les étouf-  
» fer, & j'ai cherché tous les remèdes possibles. Je suis  
» si persuadé que la piété & la justice sont les bases & les  
» fondemens des Empires, que si des vertus si nécessaires  
» n'étoient plus en France, je les y ferois revivre. Mais il  
» faut agir avec prudence, & marcher pas à pas dans cette  
» affaire, comme dans les autres de cette conséquence.  
» Par mes soins, l'Eglise reprendra son ancienne splendeur,  
» & je ferai tout, pour la voir aussi florissante sous mon ré-  
» gne, qu'elle l'étoit il y a cent ans. Faites ensorte que par  
» votre exemple, les peuples soient autant excités à prati-  
» quer leur devoir, qu'on les en a jusqu'à présent éloi-  
» gnés. Je reçois avec plaisir vos remontrances, & je vous  
» exhorte à mon tour de vous souvenir de vos obligations,  
» & de les remplir avec exactitude. Je m'acquitterai des  
» devoirs d'un bon Prince : acquittez-vous aussi de ceux  
» que votre état exige. Ce concours de nos sentimens  
» & de nos actions finira bien-tôt tous les maux des peu-  
» ples. Jusqu'à présent on ne vous a donné que des pa-  
» roles ; pour moi, avec ce manteau poudreux, je sçais agir,  
» & je suis tout or en dedans, pendant que les autres veu-  
» lent briller par le dehors. Au reste je ferai répondre à  
» toutes vos demandes, selon l'avis de mon Conseil. »

Réponse du  
Roi.

Les Jésuites, qui quatre ans auparavant avoient été ban-  
nis du Royaume par un Arrêt du Parlement de Paris, mais

Affaire des  
Jésuites.



HENRI

IV.

1598.

qui cependant s'étoient maintenus dans les ressorts des Parlemens de Toulouse & de Bordeaux, faisoient l'occasion de l'assemblée du Clergé, pour présenter une requête au Roi. Louis Richeome, l'un d'eux, avoit composé cette requête, & ils la firent imprimer, afin qu'elle passât dans les mains de tout le monde, & qu'elle fût lue particulièrement à la Cour. Depuis leur exil, ils avoient employé toutes sortes de prières & de recommandations, & ils cherchoient de l'appui & de la protection de tous côtés. Ils avoient surtout intéressé les Legats du Pape en leur faveur. Ils firent tant, qu'après une disgrâce de cinq années, ils obtinrent par une persévérance infatigable, ce qu'ils demandoient. Ils eurent d'abord de fâcheux combats à soutenir à la Cour, & surtout tant que le Chancelier de Chiverny vécut. Ce premier Magistrat, attaché aux règles de l'ancienne discipline de l'Eglise Gallicane, soutenoit que les nouvelles institutions & les nouveaux Ordres étoient toujours suspects, & qu'on ne devoit pas témérairement les recevoir en France, surtout dans des tems si malheureux.

Cependant les Gens du Roi demandèrent au Parlement qu'on poursuivît l'exécution de l'Arrêt rendu le premier d'Octobre dernier, contre Louis Juste de Tournon, & qu'on déclarât qu'il avoit encouru les peines prononcées par cet Arrêt: Qu'outre cela l'on ordonnât pareillement l'exécution de l'Arrêt de 1594. contre les Prêtres & les Ecoliers qui se donnoient le nom de la Compagnie de Jesus, parce qu'ils soutenoient une doctrine damnable & exécrationnable; qu'ils l'insinuoient à la jeunesse, & qu'ils répandoient tous les jours dans le Royaume des livres & des écrits aussi détestables que leurs sentimens.

La Cour prononça, que Louis Juste de Tournon avoit encouru les peines portées par l'Arrêt; ordonna que ses biens seroient saisis, & annotés; le priva de la charge & office de Sénéchal d'Auvergne, dont il étoit pourvu, & le déclara incapable de posséder aucune autre charge. L'Arrêt faisoit encore expresse inhibition & défenses à toutes personnes, d'envoyer des enfans chez les Jesuites, pour y faire leurs études, avec injonction aux Procureurs du Roi d'informer contre les contrevenans; & déclaroit inhabiles

& indignes d'obtenir des degrés dans les Universités, ceux qui étudioient dorénavant dans leurs collèges. Cela se passa le 18. Août.

HENRI  
IV.

1598.

Dès que Louis Juste de Tournon en eut informé le Parlement de Toulouse (car Tournon est dans le ressort du Parlement de cette Ville) il obtint un Arrêt contraire le 23. de Septembre, par les sollicitations du Syndic des Etats de Languedoc. Cet Arrêt faisoit défenses à Tournon, même aux Magistrats, Consuls, & autres qui étoient soumis à la Jurisdiction du Parlement de Toulouse, de troubler dans leur ministère, ou dans la jouissance de leurs biens, les Prêtres & Ecoliers de la Compagnie de Jesus, & d'empêcher que la jeunesse n'allât étudier dans leur collège de Tournon, à peine contre les contrevenans de dix mille écus d'or d'amende.

Le Roi fut justement indigné de voir son autorité compromise, par la contrariété de ces deux Arrêts. Il s'en fallut peu, que par l'avis du Chancelier de Chiverny, il ne fit casser & annuler l'Arrêt du Parlement de Toulouse, & n'ordonnât à ce Parlement & à celui de Bordeaux d'enregistrer l'Arrêt rendu contre Jean Châtel quatre ans auparavant; mais la chose fut différée par les sollicitations de quelques courtisans, qui avoient d'autres sentimens, & n'eut enfin aucune exécution, à cause de différentes remises qu'on apporta dans cette affaire, & qui sont si ordinaires en France.

L'orage contre les Jésuites étant un peu dissipé, le cardinal Alexandre de Medicis, après avoir si hautement travaillé à la paix, songea à demander son audience de congé. Avant qu'il partît, le Roi alla le voir sans cérémonie dans son Hôtel, & eut avec lui une conversation secrète. Sillery, comme interprète & confident, étoit au milieu d'eux deux. Le Roi, après avoir remercié poliment le Cardinal de tous ses soins, lui fit sentir combien un fils & un successeur lui étoit nécessaire, pour conserver dans le Royaume une paix, dont la conclusion devoit être attribuée, après Dieu, au Saint Pere & à son Légat: il parla ensuite de la dissolution de son mariage, & pria le Cardinal d'en appuyer la demande auprès du Pape. Mais le Roi, par une digression

Entretien du  
Roi avec le  
Légat.



**HENRI** affectée, ayant fait mention de Gabriëlle d'Estrées, & loüant  
**IV.** avec exagération les mœurs de cette Demoiselle, & le vio-  
**1598.** lent amour qu'elle avoit pour lui, ce respectable vieillard, qui avoit autant de prudence que d'élévation d'esprit, s'alarmant sur le champ; & craignant que le dessein caché sous les paroles du Roi ne fût un jour plus funeste à la France, que la guerre qu'on venoit de terminer, il interrompit tout à coup S. M. avant qu'elle allât plus loin, & quoiqu'il l'eût écouté fort attentivement, il lui répondit sur le champ, avec vivacité : Que c'étoit assez pour lui d'avoir satisfait le Pape & Sa Majesté par la conclusion de la paix : Qu'il avoit souhaité plusieurs fois, que le premier jour de cette heureuse tranquillité eût été le dernier de sa vie : Que puisque Dieu avoit donné cette paix au monde chrétien, & qu'il avoit rempli toutes les instructions de sa legation, il ne lui restoit plus autre chose à faire, que de se rendre à Rome pour en rendre compte au Souverain Pontife : Qu'il demandoit au Roi, comme une faveur signalée, & pour prix de tous ses travaux, la permission de s'en retourner au plutôt.

La conversation se rompit ainsi, & le Roi se repentait sans doute d'avoir parlé de ce mariage au Legat avec tant de familiarité. Le cardinal ne se contenta pas d'avoir fait voir par cette réponse qu'il étoit fort éloigné d'entrer dans les vûes du Roi; mais encore il dit aux plus grands Seigneurs, en leur rendant sa dernière visite, qu'ils devoient faire en sorte que le Roi abandonnât un dessein, dont l'exécution seroit aussi honteuse à Sa Majesté, que funeste au Royaume: Que sans cela la postérité leur imputerait avec justice la ruine de l'Etat; & que pour lui, après avoir procuré la paix à la France, il en sortoit, pour ne point participer à un si grand mal. Aussi lorsqu'après le départ du Legat, Sillery fut envoyé en ambassade à Rome pour y ménager la dissolution du mariage du Roi, il eut pour principale instruction, de persuader au cardinal de Medicis, que le Roi avoit changé de dessein à l'égard de Gabriëlle d'Estrées: on lui défendit même d'employer ce Prélat dans cette affaire.

Sillery étant parti pour son ambassade de Rome, le Roi  
 résolut

réfolut d'envoyer au Doge & à la République de Venife , pour les remercier de leurs bons offices , Jacques Augufte de Thou , qui étoit depuis long-tems deftiné à cet honorable emploi. Mais comme fa préfence & fes foins étoient néceffaires pour applanir les difficultés qui fe trouvoient dans l'Edit de Nantes , fur lequel ce Magiftrat avoit déjà travaillé pendant deux ans , avec Schombërg , de Vic , & Calignon , le Roi jugea à propos de le retenir auprès de lui ; & envoya à Venife Antoine Seguier Préfident au Parlement de Paris.

---

HENRI  
IV.

1598.

Peu de tems après , le Roi tomba dangereufement malade , & pendant deux jours on défefpéra de fa vie. Tous ceux qui furent informés d'un accident fi funefte , en furent pénétrés de douleur. On craignoit de perdre par fa mort le fruit de tant de victoires qu'il avoit remportées , & de cette paix qu'il venoit de faire , & qui vraifemblablement auroit été fuivie de nouveaux troubles ; mais fa convalefcence , après quelques momens de crainte , ramena bientôt la joye , & on en rendit dans tout le Royaume des actions de grâces à Dieu.

Philippe roi d'Efpagne mourut au mois de Septembre , mois , où Charle-Quint fon père étoit auffi mort. Ce fage Empereur en abdiquant autrefois l'Empire & la Couronne , & lorsqu'il fe retira en Efpagne pour y goûter les douceurs de la folitude , avoit ménagé en faveur de fon fils , une trêve avec la France. Philippe fuivit l'exemple de fon père , & voulut laiffer une paix durable à fon fils , de crainte que fans expérience dans un âge fi peu avancé , & au commencement d'un règne , il n'eût affaire à un Prince dont les forces & la puiffance égaloient le courage & la fcience dans l'art militaire. Etant à Madrid au mois de Juin précédent , il n'avoit pû affifter aux fpectacles & aux jeux , qui s'y font avec un grand concours de peuple , la veille de la fête de S. Jean-Baptifte : les douleurs de la goutte , qui le tourmentoient , devenoient plus violentes ; & il fe fentoit affoiblir peu-à-peu. Ainfi après que toutes les réjouiffances publiques pour la conclusion de la paix eurent été finies en préfence de fon fils Philippe , il voulut être transféré malgré l'avis de fes Medecins à S. Laurent de l'Efcorial , parce que , difoit-il , il faudroit l'y porter après fa mort ; & qu'il aimoit mieux y être transféré vivant.

Mort de  
Philippe II.



**HENRI** Saint Laurent de l'Escorial est à six lieues de Madrid. Des hommes l'y portèrent dans son lit en huit jours de tems.

**IV.** Il parut d'abord en meilleure santé, quoiqu'il ne pût marcher ; mais les douleurs de la goutte ayant augmenté , & une fièvre double tierce étant survenue , il voulut se confesser le 22. de Juillet , jour de la fête de Sainte Madelene ; & reçut le S. Viatique. Il voulut ensuite que Camille Cajetan Patriarche d'Alexandrie Nonce du Pape , sacrât au plutôt Dom Garcie Loaisa , afin que revêtu de cette dignité , il pût l'assister à la mort. Loaisa avoit été précepteur du Prince Philippe ; & désigné Archevêque de Tolède , après qu'Albert Archiduc d'Autriche se fut démis de cette dignité.

1598.

Pendant qu'on faisoit cette cérémonie , il vint à Philippe dans le genouil droit un abcès , qui lui causa un ulcère si douloureux , qu'il lui ôtoit entièrement le repos. On ouvrit l'abcès par l'avis du medecin Olias de Tolède , & l'écoulement du pus diminua un peu la douleur ; mais il parut aussitôt quatre autres abcès audessus de la poitrine : comme la première opération avoit été heureuse , on les ouvrit aussi. L'humeur de ces abcès se répandant sur tout le corps , engendra une si grande quantité de poux , qu'on ne pouvoit presque lui ôter ses chemises , & que pendant que quatre hommes le tenoient suspendu dans un drap , autant que sa foiblesse le permettoit , deux autres suffisoient à peine pour le nétoyer tour à tour. Après la fièvre double tierce , survint une fièvre étique qui ne le quitta plus. Il lui vint des ulcères aux piés & aux mains ; il eut la dissenterie , des épreintes , & enfin une hydropisie déclarée , accompagnée d'une quantité prodigieuse de poux qui fourmilloient sur son corps. Au milieu de ces maux affreux , il en soutint les douleurs avec constance. Le premier de Septembre ayant eu un violent accès , il pensa expirer.

Il fit venir son fils Philippe & Claire Eugenie Isabelle sa chère fille , qu'il appelloit son miroir & la lumière de ses yeux. En leur présence & devant quelques Seigneurs , l'Archevêque de Tolède lui donna la pénitence ; espèce de Sacrement d'un usage très-ancien chez les Princes & les Grands d'Espagne , & dont la cérémonie est différente de celle du Sacrement de l'extrême Onction. S. Isidore en fait mention

en parlant du roi Bamba ou Wamba, dans la Chronique qui est à la tête des loix des Wisigoths.

Après cette cérémonie, il donna à sa fille un diamant de grand prix, que Jean Rodrigue de Velasco tira d'une petite boîte, & que Philippe dit alors avoir reçu de son épouse Elifabeth, qui le lui avoit confié pour le remettre à l'Infante. Il demanda auparavant l'agrément de son fils, & lui recommanda beaucoup sa sœur. Il donna ensuite au jeune Prince des avis qu'il avoit mis par écrit, & qu'il gardoit fort secrètement; ils étoient à peu près les mêmes que ceux que Louis IX. roi de France avoit autrefois donnés à Philippe son fils, comme Jean de Joinville son Chambellan, & Robert Gaguin les rapportent dans la vie de ce Prince, dont le courage égaloit la sagesse & la haute piété.

Philippe fit apporter devant lui le cercueil de fer, dans lequel on devoit bientôt le mettre; & ordonna qu'on plaçât dessus une tête de mort ceinte d'un Diadème, afin de se consoler par la vûe de ces objets, qui devoient bientôt finir toutes ses douleurs. Il fit sortir de prison le marquis de Mondejar, à condition qu'on ne le recevrait point à la Cour. Il permit à la femme d'Antoine Perez, qui après l'émeute de Sarragosse s'étoit retirée en France, de sortir de prison pour entrer dans un Couvent, & lui rendit tous ses biens. Il ordonna encore qu'on élargît toutes les personnes qui étoient détenues pour fait de chasse, & accorda la grace des criminels qui avoient été condamnés à mort.

Il recommanda particulièrement à son fils Christophe de Mora, comme celui de tous ses officiers qui lui étoit le plus attaché & le plus cher. En effet le jeune Prince son fils ayant demandé une clef à Mora, cet homme dont la fidélité est d'autant plus remarquable, qu'il ne pouvoit plus en espérer de récompense, aima mieux s'exposer à déplaire au fils de son Roi, qui alloit devenir son maître, que de manquer à son devoir.

Enfin la maladie du Roi augmentant de momens à autres, il prit quatre jours avant sa mort des mains de Ferdinand de Toledé un Crucifix, sur lequel il dit qu'il vouloit expier, comme son père étoit mort quarante ans auparavant en le tenant entre ses bras. Il se fit aussi apporter un fouët encore

---

HENRI

I V.

1598.



HENRI  
IV.

1598.

Portrait de  
Philippe II.  
Réflexion sur  
son Règne.

sanglant, dont il assûroit que Charles - Quint avoit autrefois fait usage. Il ordonna de couvrir son corps dès qu'il seroit ouvert ; & de ne l'ouvrir qu'en présence de Christophle de Mora. Ayant encore prié son fils d'avoir soin de cet officier, il donna à ses enfans sa bénédiction ; & les ayant renvoyés, il perdit la parole. On lui donna de la confection d'hyacinthe pour ranimer les esprits & la chaleur naturelle ; mais ce remède inutile ne prolongea sa vie & ses douleurs que de deux jours. Il mourut le Dimanche 13. de Septembre, âgé de 72. ans, après un Règne de 40.

Philippe étoit bienfait sans être grand ; il avoit un visage majestueux, les traits agréables, & tous les membres bien proportionnés ; ses cheveux étoient blonds. Il jouït long-tems d'une santé parfaite ; & vécut plus qu'aucun de ses ancêtres, à l'exception de l'Empereur Frédéric III. D'un esprit élevé & pénétrant, il fut ennemi de l'oïveté ; & le repos même lui faisoit souhaiter le travail. Toûjours appliqué aux affaires, il tâcha de profiter des malheurs de ses voisins pour conserver & augmenter les Etats dont il avoit hérité de son père. Cependant Charles - Quint l'emporta sur lui. On croit que Charles eût obtenu par son mérite ce que le droit de succession & la fortune lui donnèrent ; & que Philippe au contraire n'eût point tâché d'acquiescer par sa vertu ce qu'il trouva dans la succession de son père. Saint-Laurent de l'Escorial qu'il décora de superbes Edifices, & à qui il donna de grands revenus, est un célèbre monument de la piété qui fut toûjours la principale vertu de ce Prince.

Dans une grande fortune il essuya de grands revers. Les commencemens de son Règne furent illustrés par deux victoires, qu'il remporta sur les François, mais qui furent bientôt suivies de la défaite de Gerby, & de la révolte des Paisbas. Les moyens violens, qu'il employa d'abord pour appaiser ces troubles, ne firent qu'allumer le feu dans ces riches & florissantes Provinces, qu'il perdit enfin par sa trop grande sévérité.

Après la révolte des peuples de Grenade, Dom Juan d'Autriche eut beaucoup d'heureux succès. Il remporta la fameuse victoire de Lepante sur Selim Empereur des Turcs, Mais les

Vénitiens s'en attribuent presque toute la gloire, peut-être avec raison. En effet cette guerre excita contre Philippe plus de murmures, qu'elle ne lui fit d'honneur; car la Chretienté perdit l'isle de Chypre, la plus florissante de la Méditerranée, par la faute des Espagnols, qui refusèrent de donner, dans une occasion favorable qui se présenta, les secours nécessaires pour la recouvrer.

HENRI  
IV.  
1598.

Ses armes furent d'abord heureuses dans les Pais-bas. La fortune sembla d'accord avec la dureté & la tyrannie du duc d'Albe pour opprimer les Flamans : la France se déchirant elle-même, laissoit l'Espagne s'aggrandir & triompher impunément. Philippe s'étant dégoûté du duc d'Albe, prit ensuite différentes voyes également infructueuses, pour soumettre ces Provinces; car ayant tant de fois enfreint les traités & manqué de parole, il fut comme impossible de réunir le Prince & les sujets.

Cependant il perdit la Goulette en Barbarie & le Royaume de Tunis, qu'il devoit conserver, non seulement pour sa gloire, mais pour l'utilité du commerce & la sûreté de la navigation. Cette perte fut réparée par l'éclat d'une nouvelle Couronne : la mort de Sebastien & du Cardinal Henri, rois de Portugal, le rendit maître de ce Royaume opulent, où il entra les armes à la main.

Philippe ne s'applaudit jamais davantage; que lorsqu'après la mort de Dom Juan d'Autriche qu'il redoutoit, il reprit, contre l'avis de ses principaux ministres, les anciens projets qu'il avoit autrefois formés avec le duc de Guise. Le traité qu'il fit en 1585. ralluma à la vérité malgré tous les efforts de Henri III. la guerre civile, que tant d'Edits salutaires avoient presque étouffée. Mais quel en fut l'événement? Henri III. & le duc de Guise qui avoient excité les troubles, en furent les misérables victimes, & lorsque Philippe se croyoit au comble de ses vœux, lorsque toute la France étant en feu, il augmentoit encore l'incendie, on vit qu'il s'étoit inutilement épuisé, pour envahir un Royaume qui ne lui appartenoit pas, pendant qu'il eut pû employer avec utilité ses forces pour conserver ses propres Etats. Car depuis ce tems, la puissance des Provinces-Unies augmenta de telle sorte, que l'Espagne étant sans force du côté des Pais-



~~Henri~~ bas, crut que pour y reprendre son ancienne autorité, elle devoit restituer à la France tout ce qu'elle lui avoit enlevé.

HENRI IV. 1598. Tel fut le succès d'une guerre, dont l'ambition avoit été le motif. Celui de la paix fut la crainte qu'eut Philippe de laisser à son jeune fils une guerre si dangereuse. Il se démit de la souveraineté de la Flandre en faveur de sa chère fille. L'on ne sçait s'il fit cette démission par un excès d'amour pour elle, ou à dessein, & après un mur examen. Plusieurs soutenoient qu'il étoit dangereux & de mauvais augure, que sa fille eût part dans ses Etats héréditaires, pendant qu'il avoit un fils : que ces belles Provinces, dont la maison d'Autriche tiroit sa première grandeur, fussent retranchées du corps de l'Etat, dont elles étoient pour ainsi dire la tête ; & qu'on arrachât ainsi à la monarchie Espagnole une de ses plus belles parties.

On doit compter entre les revers que Philippe essuya, la mort de Dom Carlos son fils qu'il avoit eu de Marie de Portugal, & qu'on croit avoir été empoisonné, sur les soupçons qu'il étoit lié secrètement avec les Seigneurs de Flandre, & avec l'Amiral de Coligny. Cette triste mort fut suivie de celle d'Elisabeth, que Philippe avoit épousée en troisième nœces. Les Espagnols avoient donné le surnom d'Irène à cette Princesse, parce qu'elle avoit ferré les nœuds de la paix, entre la France & l'Espagne. Il eut d'elle Claire Eugénie Isabelle, qui épousa Albert Archiduc d'Autriche, & Catherine qui épousa Charle Emmanuel duc de Savoie. Il n'eut aucuns enfans de marie reine d'Angleterre sa seconde femme ; mais Anne d'Autriche sa quatrième femme, fille de marie sa sœur & de Maximilien son cousin germain, lui donna trois enfans mâles, dont il ne resta que Philippe III.

Quatre ans auparavant, le sept de Mars, il avoit fait à Madrid son testament, qu'on ne peut comparer à celui de son père, ni par le poids des préceptes qu'il donnoit à son fils, ni par la force des expressions & des maximes, ni par la sagesse des dispositions. Car en ce qui regarde la piété & la Religion, on y voyoit en plusieurs endroits plutôt les pensées d'un Moine, que les nobles sentimens d'un père vertueux & d'un grand Prince. Il ordonnoit qu'on payât de bonne foi toutes ses dettes : Qu'on indemnisât les propriétaires qui souffroient quelques pertes, par les défenses qui

avoient été faites dans tout son Royaume, de chasser dans les forêts & les lieux destinés aux plaisirs du Roi : Qu'on tirât du trésor dix mille Ducats, pour le mariage de quelques pauvres filles d'une vertu reconnue, & trente mille autres Ducats pour la rédemption des captifs Chrétiens, qui étoient chez les Turcs, & principalement de ceux qui avoient été pris en combattant contre les Infidèles. Il fit encore des aumônes & des legs pieux à quelques Eglises, avec ordre de remettre tous ses biens meubles entre les mains des exécuteurs de son testament, qui étoient en grand nombre ; & si ces fonds manquoient, de prendre sur les revenus de ses Royaumes ce qui seroit nécessaire pour l'entière exécution de ses dernières volontés.

---

HENRI  
IV.

1598.

Il recommandoit particulièrement à son fils, d'avoir un inviolable attachement pour l'Eglise Romaine, & de faire en sorte que les officiers de l'Inquisition, chargés du soin d'extirper les sectes qui naissoient de tous côtés, fussent toujours respectés : Que s'il s'élevoit quelques difficultés sur l'interprétation de son testament, on eût recours à des Jurisconsultes, & à des Théologiens pour les décider ; de telle sorte qu'on eût plus d'égard aux demandes des particuliers, qu'à ses propres intérêts, & qu'on prît des mesures certaines pour la décharge de sa conscience.

Il ordonnoit ensuite qu'on veillât à la conservation du Domaine du Roi, des droits, privilèges & impôts établis dans les villes de ses Royaumes, & de tous ses Etats, avec défense de les aliéner, diviser & engager ; mais qu'on les conservât en entier à son fils ; afin qu'il fût plus en état de soutenir la grandeur & la majesté de son Trône, & de fournir des secours plus puissans pour la défense de l'Eglise & de la Religion Catholique : ce qu'il vouloit qu'on entendît du Royaume de Portugal, qu'il avoit acquis depuis peu par droit de succession, des Îles de la mer Atlantique, & des Indes Orientales qui faisoient partie de cet Etat ; en sorte que le tout fût indivisible de la couronne de Castille.

Il instituoit pour héritier universel son très-cher fils Philippe, dans ses Royaumes de Castille, d'Arragon, de Portugal, & de Navarre ; il comprenoit dans le Royaume de Castille, ceux de Leon, de Toledé, de Galice, de Seville, de



**HENRI** Grenade , de Cordouë , de Murcie , de Jaën , des Algarbes , & de Gibraltar , les isles Canaries , les Indes , les  
**IV.** Isles & le Continent Septentrional & Meridional de l'A-  
**1598.** merique qui étoit découvert , & ce qu'on y découvroit dans la suite. Dans le Royaume d'Arragon , il mettoit ceux de Valence , de Catalogne , de Naples , de Sicile , de Sardaigne , de Majorque & de Minorque. Dans le Royaume de Portugal il renfermoit les Algarbes , les Etats , & villes d'Afrique , les isles de la mer Orientale , & les Etats situés sur les côtes de cette mer.

Il instituait encore Philippe pour son héritier , dans le Duché de Milan , & dans ses états de Bourgogne : ajoutant une seconde fois la clause ; qu'il vouloit que tous ces Royaumes appartenissent en entier à son fils aîné , ou à sa fille , sans qu'on pût , sous quelque prétexte que ce fût , les démembler , ou les engager ; à moins que les états du Royaume n'y consentissent dans la forme prescrite à Valladolid en 1442. par Jean II. renouvelée depuis par Ferdinand & Isabelle , & enfin par Charle-Quint en 1523.

En cas que son fils mourût sans enfans , il lui substituoit Isabelle , & à Isabelle , Catherine & ses enfans ; à leur défaut , il nommoit l'Imperatrice Marie sa sœur , & les enfans de cette Princesse ; & par suite , celui qui seroit le plus proche héritier , pourvu qu'il fût Catholique , & non suspect d'Hérésie.

Il démembroit de ses Etats , en faveur de l'Infante sa fille , & lui donnoit en dot la Franche-Comté , la Principauté de Luxembourg , le Duché de Limbourg , le Comté de Namur , l'Artois , le Hainault , la Flandre , le Brabant , Malines , la Zélande , la Hollande , la Frise , & la Gueldre.

Il adoptoit l'Edit de Charle V. ce sage roi de France , qui pour éviter le danger des interrègnes & des minorités , avoit autrefois fixé la majorité des Rois à quatorze ans ; & il ordonnoit que dès que le Prince son fils auroit atteint cet âge , il seroit réputé majeur , & gouverneroit par lui-même.

Deux ans après , le 23. d'Août , Philippe fit à Saint-Laurent de l'Escorial un Codicile , par lequel il confirmoit d'abord son testament , & ajoutoit une clause portant , que s'il mourroit avant la majorité de son fils , il entendoit que le  
 cardinal

cardinal Albert d'Autriche conservât la Viceroyauté de Portugal; & qu'on ne changeât aucun des Présidens des Conseils pendant la minorité.

HENRI  
IV.

1598.

Il s'étendoit ensuite sur l'affaire du Royaume de Navarre, & disoit que son pere la lui avoit expressement recommandée par un Codicile secret; mais que le grand nombre de ses occupations l'avoient empêché d'y penser sérieusement: Qu'ainsi il chargeoit son fils de faire examiner cette question par des Jurisconsultes aussi habiles que sages: Qu'il étoit persuadé que l'Empereur son pere avoit toujours cru, que Ferdinand & Isabelle avoient eu des raisons legitimes de s'emparer de la Navarre: Qu'en effet la Providence sembloit avoir justifié leur conduite; & que comme ce Royaume touchoit d'un côté à une partie de la France infectée de l'Hérésie, & que de l'autre sa proximité avec la Castille & l'Arragon pouvoit être dangereuse, & avoir quelques funestes effets, Dieu n'avoit pas permis qu'il restât sous la puissance de ceux qui répandoient en France la mauvaise doctrine, dont ils étoient eux-mêmes infectés: Que cependant il vouloit qu'on examinât encore les droits de ses ancêtres; & que s'il paroissoit qu'ils n'eussent pas agi avec équité, on indemnisât les anciens maîtres de la façon la plus favorable, sans préjudicier à la Religion, ni troubler la tranquillité de ses Royaumes.

On n'a jamais tenté d'en imposer avec plus d'impudence, & l'on ne s'est jamais joué de Dieu avec moins de respect, que dans les discours si souvent répétés au sujet de la restitution de la Navarre. Le pere & le fils n'ont pu cacher les remords de leur conscience à ce sujet. Charle-Quint avoit peut-être songé sérieusement à la décharger; mais il se reposa sur son fils de ce soin: Philippe en fit autant, & cette affaire n'a pû encore être terminée.

Il en est arrivé de même au sujet de Final. Cette ville située sur la côte de Genes dépendoit de l'Empire; mais Philippe s'en étant rendu maître, y avoit mis une forte garnison. Tant qu'Alexandre Caretto dernier possesseur de ce Marquisat vécut, on différa toujours sous divers prétextes de lui rendre justice. Scipion Caretto son frere, & son successeur fut contraint de souscrire à une simple



**HENRI** & à une compensation, qui ne lui fut pas payée, & que les Espagnols, inquiets du long séjour qu'il avoit fait en France, lui offrirent seulement, sans lui rien donner.

**IV.**  
1598.

Par son dernier codicile, Philippe destinoit à son fils pour femme, Gregorie Maximilienne, fille de son cousin Charle Archiduc d'Autriche; mais cette Princesse étant morte avant la consommation du mariage, Marguerite sa sœur prit sa place. L'Infante Isabelle étoit destinée à l'Archiduc Albert, avec la Flandre en dot. Philippe attestoit qu'il ne faisoit cette disposition, que du conseil & de l'avis de son fils, pour la gloire de Dieu, la tranquillité publique, l'avantage de ses Royaumes & de la Flandre même, & pour faciliter la commodité du commerce entre les Espagnols & les Flamands.

Il paroît encore quelques autres de ses dispositions, tirées de plusieurs mémoires, qu'il fit jetter au feu avant sa mort. Il avouoit ingénument dans un de ces mémoires, qu'il avoit dépensé inutilement cinquante-cinq millions neuf cens quarante mille écus d'or; & que le fruit de toutes ces dépenses se réduisoit à la couronne de Portugal, qu'il pouvoit facilement perdre, de même que les esperances sur celle de France s'étoient évanouies : Qu'ainsi il se repentoit de n'avoir pas suivi les sages avis de son pere; & qu'il souhaitoit du moins que son fils suivît à présent les siens. Il lui recommandoit donc d'avoir toujours la vûe fixée sur l'état des Royaumes voisins; de se servir de l'occasion que leurs différens mouvemens lui présenteroient; & d'observer avec soin la conduite des Grands qu'il admettroit dans ses Conseils.

Il lui faisoit sentir que la grandeur & le bonheur de son règne dépendoient du gouvernement politique & du commerce des Indes. Que quant au premier chef, il falloit gagner ou le Clergé ou la Noblesse, ces deux corps étant incompatibles, & toutes les richesses des Indes ne pouvant leur suffire : Que s'il préféroit le Clergé, il falloit abaisser la Noblesse; si au contraire il jugeoit plus à propos de gagner la Noblesse, il falloit diminuer les richesses des Ecclesiastiques, dont la puissance accableroit la Noblesse, malgré toute la faveur qu'il pourroit lui accorder : Qu'il devoit employer dans les affaires les Grands de l'Etat & les

Gentilshommes, parce que les gens de fortune & de basse naissance étant ordinairement superbes & ambitieux, ne s'élevoient qu'aux dépens du Prince & des peuples: Qu'il étoit nécessaire de gagner l'affection des Flamands, s'il vouloit se servir de la Noblesse; qu'il devoit donner aux principaux Seigneurs de ce Pais les plus grandes charges de l'Etat, & les retenir dans sa Cour, parce que les Flamands avoient des intelligences en France, en Angleterre & en Allemagne; & qu'on pouvoit plus compter sur eux, que sur les secours d'Italie, de Pologne, de Suède, de Dannemark & d'Ecosse: Que le roi d'Ecosse étoit pauvre: Que celui de Dannemark ne s'enrichissoit qu'aux dépens des étrangers: Qu'en Pologne la Noblesse étoit plus puissante que le Roi: Que la Suède étoit agitée de divisions & trop éloignée de l'Espagne; & qu'enfin l'Italie, quoique opulente, n'avoit point de ports sur l'Océan, & que ses Princes avoient différentes vûes & differens intérêts: Qu'au contraire les Flamands avoient de nombreuses flotes; qu'ils étoient actifs, entreprenans, capables d'exécuter les plus grands projets, & qu'ils se roidissoient facilement contre toutes les difficultés: Que la donation faite à l'Infante d'Espagne, sa chère fille, n'étoit point un obstacle à ces projets, parce que la Flandre ne seroit pas moins à la disposition de son fils, que l'Infante & ses enfans auroient toujours besoin de la protection des rois d'Espagne, & que la Religion les uniroit inséparablement à cette Couronne.

Il observoit ensuite, que quant au commerce des Indes, tant orientales qu'occidentales, d'où l'Espagne tiroit ses richesses, il étoit impossible d'en exclure entièrement la France & l'Angleterre: Que ces puissans Royaumes avoient de nombreuses flotes: Que l'Océan étoit trop étendu pour en fermer le passage: Qu'enfin il y avoit trop de marchands, & que les soldats de ces deux Couronnes étoient trop avides de gain, pour les empêcher de trafiquer dans ces pays; mais qu'il étoit absolument nécessaire pour l'entretien de ce commerce, qui faisoit la grandeur & le principal appui de l'Etat, de changer souvent les Vicerois de ces pays éloignés, & d'admettre ensuite dans le Conseil tous ceux qu'on révoqueroit, afin qu'ils servissent d'espions, & donnassent des

HENRI

I V.

1598.



HENRI

IV.

1598.

éclairciffemens contre les autres : Que l'effet de cette conduite feroit d'empêcher qu'ils ne se corrompiffent par une trop longue abfence ; de leur donner une noble émulation ; de leur faire quitter les vûes d'un intérêt particulier ; & de connoître l'état & les forces de ces Provinces : Que les François n'avoient pas affez de forces fur mer , & qu'on ne devoit les craindre que lorsqu'ils étoient unis avec les Anglois : Qu'ainfi , pour empêcher les courfes & les pirateries de ces derniers , on devoit concilier les Flamans avec les Efpagnols : Que pour unir les deux peuples , il falloit accorder des conditions avantageufes aux Flamans , quoiqu'ils fuflent prefque tous hérétiques obftinés , & les engager à payer volontiers les impôts , en facilitant leur commerce en Efpagne & en Italie : Qu'il étoit néceffaire de faire en forte qu'ils priffent des paffeports du Roi pour le voyage des Indes ; qu'ils donnaflent des cautions , & s'obligeaffent par ferment de décharger fans fraude en Efpagne les marchandifes qu'ils apporteroient des Indes , à peine contre les contrevenans de punition corporelle : Que par ces moyens l'Efpagne s'enrichiroit des dépouilles des Indes ; que le commerce joindroit ces païs éloignés avec la Flandre ; & que les François & les Anglois ne pouvant plus pirater , verroient bientôt leurs voyages & leurs travaux infructueux , & abandonneroient la navigation.

Philippe ordonnoit encore expreffément à fon fils , qu'il demeurât toujours uni au Saint Siège ; qu'il confervât une étroite correfpondance avec les Papes , & s'en déclarât le protecteur ; qu'il gagnât les Cardinaux qui étoient à Rome , afin de dominer , pour ainfi dire , dans le Confiſtoire & dans le Conclave. Il lui faifoit voir la néceffité de ménager les Evêques d'Allemagne , qui font très-puiſſans dans l'Empire ; de traiter directement avec eux , fans la médiation d'un Prince étranger ; & de leur payer par lui-même leurs penſions , fans ſe ſervir pour cela comme auparavant , ni de l'Empereur , ni de ſes Miniſtres. Enfin il lui confeilloit de rappeler Antoine Perez , qui s'étoit depuis long-tems réfugié en France , & de lui permettre de ſe retirer en Italie ; mais à condition qu'il n'entreroit jamais ni en Efpagne , ni en Flandre.

Le Roi le lendemain de sa mort fut enterré à Saint Laurent de l'Eſcurial , vis-à-vis de l'autel , & à côté d'Anne sa dernière femme , comme il l'avoit ordonné. Cette cérémonie n'eut rien de magnifique. Les Grands qui se trouvèrent à la Cour y assistèrent ; le plus considérable d'entre eux étoit Dom François Gomez de Sandoval , marquis de Denia , & aujourd'hui duc de Lerme. Le Roi peu de tems auparavant lui avoit remis , comme un gage de l'autorité dont ce Seigneur devoit être revêtu sous le règne de son fils , la clef de son cabinet , que Christophle de Mora avoit renduë.

HENRI  
IV.  
1598.

Le même jour le nouveau roi Philippe III. écrivit au Pape , pour l'informer de la mort du Roi son père , l'assurer de son obéissance , & lui demander de la consolation dans un si grand sujet d'affliction & de douleur. Deux jours après il vint à Madrid avec sa sœur. Le Roi prit son logement chez les Hyeronimites , & la Princesse se retira dans le Couvent des Religieuses Déchaussées , pour attendre la cérémonie du Convoi , qu'on préparoit avec une magnificence Royale. On commença par les premières Vêpres qui furent chantées le 18. d'Octobre , jour de la fête de Saint Luc dans la grande Chapelle du Couvent des Hyeronimites , où le Roi & sa sœur assistèrent en grand deuil. Les Prélats avoient leurs places du côté de l'Evangile proche l'autel. Les grands Officiers de la Couronne & les Seigneurs étoient un peu plus bas. On avoit placé de l'autre côté Roderic de Castro , Cardinal de Seville : le Nonce du Pape , & les Ambassadeurs de l'Empereur & de la République de Venise étoient derrière le Cardinal ; & ensuite les Conseillers des Conseils de Castille , d'Arragon , de l'Inquisition , d'Italie , des Indes , des Ordres de Saint Jacques , de Calatrava , & d'Alcantara , & du Conseil privé. Après les Vêpres , le Roi reconduisit la Princesse sa sœur chez les Religieuses Déchaussées.

Obsèques de  
Philippe II.

La Messe fut célébrée le lendemain dans le même ordre , & avec les mêmes cérémonies. Terrones d'Aguilar fit l'Oraison funèbre du feu Roi. Il parla de la puissance & de l'étendue de ses Etats , de ses heureux succès , de sa prudence , & de ses autres éminentes qualités ; mais il s'arrêta

Son Oraison  
funèbre.



particulièrement à la pureté des mœurs de ce Prince & à sa piété, à laquelle cet Orateur donna de grandes louanges, comme étant héréditaire dans cette maison. En effet il fit remarquer que l'Eglise comptoit huit Saints entre les ancêtres de Philippe; sçavoir, S. Arnoulf roi de la Mosellane, ensuite Evêque de Mets, & qui enfin se retira dans une solitude, sous les régnés de Dagobert & de Clotaire rois de France: Sainte Beghe de Brabant femme d'Anségise, fils de S. Arnoulf, & mère de Pepin père de Charle Martel: Saint Charlemagne petit fils de Charle Martel: Saint Guillaume, duc d'Aquitaine, comte de Poitiers, & fondateur de l'Ordre des Hermites de S. Augustin: S. Louis roi de France: Isabelle reine de Portugal, & femme du Roi Denis: S. Milcolombe III. roi d'Ecosse qui vécut vers l'an 1070. & Marguerite sa femme fille d'Edouard & d'Agathe, & petite fille de Salomon roi de Hongrie Aguilar prouva que Philippe descendoit de Mathilde surnommée Bonne, fille de Milcolombe & de Marguerite, & qui épousa Henri roi d'Angleterre. Enfin il joignit à tous ces Saints Pelage & Ferdinand V. Rois d'Espagne, auxquels le feu Roi avoit succédé.

Mort d'Anne  
d'Autriche  
reine de Po-  
logne.

La mort de Philippe avoit été précédée de celle d'Anne d'Autriche, fille de l'Archiduc Charle, & femme de Sigismond roi de Pologne & de Suède. Elle mourut en couches à Varsovie le 10. de Février âgée de 25. ans, & ne laissa à son époux pour héritier de ses Etats, qu'un fils unique appelé Uladislas: car son second fils qui ne reçut le jour que par l'opération césarienne, & à qui le Roi avoit fait donner au Baptême le nom de Christophle, ne vécut qu'une heure.

De George  
électeur de  
Brandebourg

Jean George électeur de Brandebourg, mourut à Coln sur la riviére de Sprêhe dans le Marquisat de Brandebourg à l'âge de 72. ans. Ce Prince rempli de douceur & de modération aima toujours la paix, & fit tous ses efforts pour la conserver dans l'Etat & dans l'Eglise. Il ne se maria que fort tard; mais il eut le bonheur d'avoir des enfans qui relèverent les espérances de son illustre maison. Joachim Frederic administrateur de l'Archevêque de Magdebourg, & qu'il avoit eu de Sophie sa première femme, fille de Frideric duc de Lignitz, lui succéda dans l'électorat de Brandebourg.

Dans le même mois de Janvier Richard de Bavière comte Palatin de Simmeren , & fils de Jean mourut à 76. ans dans un âge encore plus avancé que l'électeur de Brandebourg. Ce Prince qui ne laissa point d'enfans , eut pour successeur l'électeur Frederic IV.

HENRI  
IV.  
1598.

De Richard  
de Bavière.  
De Frederic  
de Sulzbach.

La même maison perdit peu de tems après Frederic comte Palatin de Sulzbach, qui mourut à quarante ans au commencement de Fevrier. Ce Prince étoit fils de Volfang qui avoit paru autrefois dans les guerres de France , où il mourut.

Philippe de Bavière, fils du Duc Guillaume , & de Renée de Lorraine, & Evêque de Ratisbonne, mourut au commencement de Juin à Starnberg, dans le tems qu'il se dispoisoit au voyage de Rome. Le Pape l'avoit fait Cardinal deux ans auparavant, pour donner plus de lustre à une maison déjà si connue dans tout le monde Chrétien. Le corps de ce Prélat fut déposé à Munich , pour le transferer ensuite dans l'Eglise Cathedrale de Ratisbonne.

De Philippe  
de Bavière.

Alors mourut aussi Theodore Grand Duc ou Czar de Russie & de Moscovie. Ce Prince fut le dernier de cette maison qui avoit donné si long-tems des maîtres au plus puissant Empire de l'Europe & de l'Asie : sa mort pensa causer un interrègne. Theodore étoit fils de Jean Basilides dont nous avons si souvent parlé , & que les Polonois & les Nations voisines chargent de tant de faits odieux ; soit qu'il fût véritablement coupable de toutes ces cruautés, soit qu'ils eussent une haine extrême contre ce Monarque. Il monta après la mort de son père sur le Trône de Russie , à l'âge de 14. ans : il n'en vécut que 36. & mourut sans postérité le jour de l'Epiphanie, en l'année 7106. de la création du monde, suivant le calcul Moscovite. Il laissa la Régence à Gernia sa femme qu'il avoit toujours aimée, & au Patriarche de Russie qui a toute l'autorité dans les affaires de la Religion.

De Theodore  
Czar de Mos-  
covie.

Theodore du vivant de son père avoit épousé Gernia , selon la coutume du pays, à cause de sa beauté & de sa vertu ; mais n'en ayant point d'enfans , Jean Basilides lui avoit plusieurs fois ordonné de la répudier. Jean frère aîné de Theodore , avoit été obligé de changer plusieurs fois de femmes par les ordres de son père , qui cependant irrité du refus

Particularités  
de l'Histoire  
de Moscovie.



**HENRI** qu'il fit d'en répudier une qu'il aimoit, le tua comme nous  
**IV.** l'avons remarqué. Theodore craignant un pareil sort, n'osa  
**1598.** résister ouvertement à son père; mais sous différens pré-  
 textes, il avoit eu l'adresse d'éloigner ce divorce jusqu'à la  
 mort du Czar.

Jean Basilides se voyant prêt de mourir fit un testament, par lequel il ordonnoit expressément aux exécuteurs de ses dernières volontés, de chasser Gernia, si dans deux ans elle n'étoit grosse; & de faire épouser à son fils une autre femme qui pût lui donner des enfans. Ce délai s'étant écoulé, ceux qui étoient chargés de l'exécution des dernières volontés du feu Czar, pressèrent Theodore d'abandonner une femme sterile, & d'en épouser une autre, suivant les ordres de son père; mais Gernia fit tout pour s'opposer à ce divorce, & empêcha par ses caresses l'effet des conseils de ses ennemis.

Boritz fils de Theodore de Gordonova frère de l'Impératrice, étoit un homme sans étude & sans Lettres. Naturellement dissimulé & pénétrant, il s'étoit acquis par une politesse & une douceur affectée, une grande autorité à la Cour & dans tout l'Empire: Quoique ministre des cruautés de Jean Basilides, il en avoit avec adresse fait retomber toute la haine sur ce Prince; & les peuples le cherissoient comme le Seigneur le plus doux & le plus modéré. Après la mort de Jean Basilides, l'amitié de Theodore lui fit aisément conserver le premier rang à la Cour.

Trois cens Knès & Boïares qui forment le Senat & le Conseil de la Nation, s'étant unis avec les exécuteurs du testament de Jean-Basilides pour faire répudier Gernia, Boritz persuada à Theodore, jeune Prince encore trop crédule, que ces Seigneurs tendoient à une révolte, & tramoient une conjuration; & lui conseilla de les faire arrêter. On les mit en prison; Boritz en fit avec précipitation condamner dix, qu'il crut lui être plus opposés. Il en donna l'ordre en secret; mais en public il demanda la grace de tous ces Seigneurs; & feignant d'être fâché de la mort des dix premiers, il se plaignit que la sévérité du Prince eût prévenu ses prières; & afin de persuader les peuples de sa sincérité, il fit rendre les biens de ceux qui avoient été condamnés à leurs héritiers,

héritiers. S'étant ainsi attiré la faveur de toute la Nation, il gouverna sous Théodore avec une grande réputation de prudence & de bonté.

HENRI  
IV.

1598.

Quelque tems après, un fou égorgé avec un rasoir le frère du Czar qui étoit fort jeune. Ce Prince alloit alors à l'Eglise accompagné de deux Boïares, au milieu desquels il marchoit. \* On ne sçait si cet assassinat fut prémédité, où s'il n'arriva que par malheur; car le fou ayant été massacré sur le champ, on ne put découvrir l'auteur du meurtre. Mais Boritz étant trop puissant pour n'avoir pas d'envieux, on le soupçonna d'aspirer au Trône, & de s'être défait du jeune Prince pour attaquer ensuite le Czar même.

\* Ce fait est  
raconté au-  
trement au  
Livre 135.

Boritz chercha tous les moyens possibles, pour détruire une opinion qui lui étoit si désavantageuse; & afin de l'effacer entièrement de l'esprit des peuples, il sçut profiter d'une occasion favorable qui se présenta. Les maisons des villes de Moscovie sont bâties de bois; par un malheur presque général le feu y prit & fit de grands ravages. Cet incendie répandit la désolation de tous côtés: Boritz ayant fait venir à la Cour les Députés des villes; & s'étant fait informer du dommage que les habitans avoient souffert, il les consola; & par une libéralité affectée il les en fit indemniser.

Boritz conserva par ces moyens son autorité, quoiqu'il eût beaucoup d'ennemis envieux de sa grandeur, & il se maintint jusqu'à la mort de Theodore. Plusieurs ont cru, sur des conjectures tirées de l'esprit & de la conduite de Boritz, qu'il l'avoit fait empoisonner.

On mit le corps de Theodore dans l'Eglise du Château, qui est dédiée à Saint Michel Archange, & où l'on voit quelques tombeaux des anciens Czars. Dès qu'il fut mort, on envoya des troupes sur les frontières pour en fermer les passages, de crainte qu'à la faveur de l'interregne, il ne s'élevât quelques troubles. On ouvrit ensuite le testament du feu Czar; & dès qu'on sçut qu'il laissoit l'administration de l'Empire à la Czarine sa veuve, les Gouverneurs, les Knès, les Boïares, & tous les officiers se rendirent à Moscou, & prêtèrent serment de fidélité en baisant la Croix. Un jurement fait de cette manière est aussi religieusement observé par les Moscovites, que lorsqu'ils élèvent trois doigts de la main.



**HENRI** Après cette cérémonie , la Czarine se retira dans un Mo-  
**I V.** nastère de Religieuses hors du Château ; mais dans l'en-  
**1597.** ceinte des murs de Moscou , pour y passer les quarante jours  
destinés au deuil public. Elle fit paroître une douleur ex-  
trême de la mort du Czar son mari , & dit que ses larmes &  
sa douleur ne finiroient qu'avec sa vie. Ensuite , ou par un  
véritable motif de retraite , ou à dessein de faciliter le che-  
min du Trône à son frère qui y tendoit secrètement , elle  
déclara qu'elle renonçoit au monde , & se démettoit de l'au-  
torité que son époux lui avoit confiée , pour la remettre aux  
Knès , & aux Boïares , qui par leur amour pour leur patrie de-  
voient se charger des peines du gouvernement. Elle ne fit  
cette démarche qu'à la persuasion de son frère , & pour son-  
der l'inclination des Peuples. En effet une déclaration si peu  
attendue les émut , & les transporta avec tant de violence ,  
qu'on courut en foule aux portes du Monastère , où mille  
voix plaintives prièrent la Czarine de ne pas abandonner  
ses peuples dans des tems si fâcheux ; puisqu'elle étoit la  
seule espérance & le principal appui de l'Empire , & que la  
Nation ne vouloit obéir qu'à elle.

La Czarine renvoya le peuple aux Knès , & aux Boïa-  
res. Mais le peuple répondit , que leur gouvernement étoit  
insupportable & odieux , & que tous les Moscovites ne vou-  
loient pour maîtres que la Czarine , à qui ils avoient déjà  
prêté le serment de fidélité , & Boritz son frère fils de Theo-  
dore de Gordonova.

A ces mots Boritz parut , comme pour appaiser ce tu-  
multe qui alloit devenir une sédition ; il dit qu'après les  
40. jours de deuil il se chargeroit volontiers du gouver-  
nement , pourvû que les Knès & les Boïares voulussent en  
partager avec lui les sollicitudes.

Ce discours apaisa le peuple pour quelques jours , pen-  
dant lesquels la Czarine se démit de toute son autorité , &  
prit l'habit de Religieuse. Elle changea même de nom ; & au  
lieu de Gernia , elle se fit appeller Alexandrina. Dès que  
le deuil public fut fini , on convoqua le peuple dans le Châ-  
teau , où Basile Jacoblenitz Salo Calf grand Chancelier ,  
après avoir déploré la destinée de l'Empire Moscovite , pres-  
que réduit à une funeste Anarchie , par l'extinction de la

famille Royale, exhorta le peuple à reconnoître l'autorité des Knès & des Boïares. Tout le peuple le refusa à grands cris; & déclara qu'il ne vouloit point leur obéir, mais qu'il se soumettoit volontiers à la Czarine & à Boritz son frère. Le Chancelier se retira avec les autres Conseillers pour délibérer ensemble, & revint quelque tems après. Il parla une seconde fois au peuple; & dit que puisque la Czarine s'étoit retirée dans un couvent pour y demeurer toujours, on devoit obéir aux Boïares, reconnoître l'autorité du Sénat, & du Conseil de la Nation, & s'y soumettre par les sermens ordinaires sur le Crucifix.

Le peuple, pressé par ce discours, appella Boritz, & le proclama Prince, comme celui à qui il vouloit obéir, & le seul digne de la Couronne. A ces acclamations Boritz qui étoit présent se leva; & s'excusant modestement, il pria le peuple de ne lui pas faire violence, & de considérer la bassesse de sa condition. Il ajoûta même: » Theodore, grand » Empereur de Russie a été votre Maître & le mien. Quoi » j'oserois m'asseoir sur son Trône, & tenir son Sceptre en » mes mains! Cherchez un autre Prince; vous avez parmi » vous des hommes illustres par leur Noblesse & leurs émi- » nentes qualités: donnez-leur l'Empire plutôt qu'à moi. «

Ayant ainsi parlé, il voulut se cacher dans une Eglise voisine; mais le peuple l'en tira presque par force. On entendit même des gémissemens & des voix aussi tristes, que dans le tems de la mort du Prince. On prioit & on conjuroit Boritz de ne pas abandonner sa patrie. Il laissa couler quelques larmes; il s'excusa & répéta souvent qu'il étoit indigne de l'honneur qu'on vouloit lui faire, & trop foible pour en supporter le poids. Le peuple s'animant de plus en plus, le prioit toujours de recevoir la Couronne; mais Boritz pour diminuer l'envie de ses ennemis, & afin que son absence le fit désirer davantage, non seulement par le peuple, mais par les Seigneurs même, s'enferma pendant un mois dans le Couvent où étoit sa sœur. On y mit des Gardes de peur qu'il n'échapât; & enfin le peuple ayant prié la Czarine de paroître, il la pressa, & la pria dans les termes les plus forts & les plus touchans de faire en sorte, que puisqu'elle refusoit de les gouverner, elle persuadât à son frère

---

HENRI  
IV.

1598.



**HENRI** de recevoir la Couronne qu'il méritoit. La Czarine , de l'a-  
**IV.** vis de son frère qui par crainte ou par modestie ne s'étoit  
**1598.** pas encore déterminé , renvoya le peuple au Conseil des  
 Knès & des Boïares ; mais à chaque fois qu'on entendit leurs  
 noms , toute la populace paroïssoit furieuse & prête à se  
 soulever.

Ainsi Boritz se crut obligé d'aller parler au peuple. Après  
 avoir dit qu'il n'avoit pas assez de force pour porter une  
 Couronne , il menaça le peuple de se couvrir d'un cilice , &  
 de se retirer dans un Couvent , à l'exemple de sa sœur , si  
 ce tumulte ne cessoit. Ces paroles excitèrent encore de plus  
 grands murmures ; le peuple y mêla même des menaces  
 qui marquoient son désespoir. Il dit à la Czarine , que l'in-  
 terregne alloit bientôt causer la ruine de l'Etat : Que cha-  
 que particulier songeroit à son salut , puisqu'on désespéroit  
 de celui de la République : Qu'ainsi la Princesse devoit son-  
 ger au danger présent , & interposer de bonne heure son au-  
 torité pour fléchir son frère.

La Czarine parut touchée des prières du peuple , & se jet-  
 ta aux pieds de son frère , pour lui représenter , qu'il ne pou-  
 voit plus délibérer , ni différer : Qu'il en avoit assez fait pour  
 se dispenser de monter à un rang si élevé & si exposé aux  
 traits de l'envie ; mais que puisque , malgré tous ses efforts ,  
 les peuples persistoient unanimement à le vouloir pour Maî-  
 tre , il ne pouvoit plus s'opposer aux decrets de Dieu , qui  
 sembloit avoir inspiré une résolution si constante à toute la  
 Nation : Qu'il devoit donc prendre les rênes du gouverne-  
 ment , & accepter un Empire , que ni les brigues ni la vio-  
 lence ne lui avoit point acquis , mais qui lui avoit été défe-  
 ré malgré lui , comme par l'ordre du Ciel & du consente-  
 ment général de tout un peuple : Qu'elle espéroit voir son  
 règne heureux , & que Dieu qui l'avoit fait monter sur le  
 Trône , lui donneroit la prudence & les lumières nécessai-  
 res pour s'y maintenir.

Boritz fit encore quelque résistance. Enfin , soit que les  
 prières de sa sœur l'eussent déterminé , soit qu'il crût avoir  
 montré assez de modestie pour faire taire ses envieux , il con-  
 sentit à ce qu'on lui demandoit. La Czarine sortit aussitôt ;  
 & ayant rapporté au peuple que son frère s'étoit laissé

fléchir, & acceptoit l'Empire, elle le fit sortir du Monastère, & le présenta à l'assemblée. Elle dit ensuite : » Le Dieu » Tout-Puissant, la Sainte Trinité qui fait les Princes, & » établit les Rois sur leur trône, a exaucé mes prières, & » s'est laissé toucher par vos gémissemens & vos larmes. Voi- » là mon frère, en faveur de qui vous avez réuni tous vos » suffrages, & que vous avez jugé digne de vous comman- » der : Gardez-le vous-même, de crainte qu'il ne change » de sentiment, & ne veuille encore vous abandonner ; mais » à votre tour soyez lui fidèles & obéissez à ses ordres. «

Boritz prit la parole après la Czarine ; & dit au peuple : » Puisqu'il a plu à la Providence divine que j'acceptasse l'Em- » pire de Russie, du consentement unanime, & aux prières » réitérées de toute la Nation, je ne puis le refuser ; & quoi- » que je sente toute la pesanteur de ce fardeau, je me char- » gerai du soin de votre défense, dans l'espérance qu'avec » le secours du Ciel je pourrai soutenir la gloire & les in- » térêts de la Nation. De votre côté obéissez-moi comme » à votre Maître. Dieu vous ait en sa sainte garde. Je suis » votre Empereur. «

Le peuple lui répondit avec des acclamations & des cris de joye : » Vous êtes digne de nous commander, & toute » la Nation réunie vous promet à présent & pour toujours » une inviolable fidélité, & une parfaite obéissance. « Bor- » ritz rentra dans le Monastère, où il fit sa prière, & où il » reçut la première bénédiction. Le peuple satisfait retourna » à la Ville, qui retentit bientôt des cris de joye, & du bruit » de 3000. cloches qui sont à Moscou. Tous les Magistrats, » les officiers de la Couronne, & les Etrangers qui étoient à » la solde du Prince, vinrent ensuite trouver le Nouveau Czar » dans le Monastère où il étoit, pour lui offrir, selon la cou- » tume, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des per- » les, du sel & du pain. Ils lui souhaitèrent la prudence dans » toutes ses démarches, la victoire sur ses ennemis, & le priè- » rent de recevoir leurs vœux & leurs présents.

Boritz les remercia & ne prit que le sel & le pain, en di- » sant : Ceci m'appartient, gardez pour vous le reste. Il les » invita ensuite au festin qui se fait ordinairement ; & sortit » du Monastère avec sa femme Marie, son fils Theodore, âgé



HENRI

IV.

1598.

de 18. ans , & sa fille Arsenica qui en avoit 16. Le Clergé marchoit devant avec toute la pompe & la magnificence Ecclesiastique. Au milieu de tout le peuple qui étoit accouru à ce spectacle , le Czar entra dans le Château. On y offrit d'abord à la nouvelle Czarine & à ses enfans les mêmes présens qu'au Czar ; mais ils n'acceptèrent que le pain & le sel , & rendirent le reste avec bonté. Le Czar avec la Czarine & ses enfans , qu'il conduisoit par la main , prit son logement dans l'appartement de sa sœur ; car on renversa & on rebâtit ensuite celui du feu Czar Theodore , comme s'il avoit été souillé par la mort de ce Prince. On dressa dans le Château des tables , qui furent remplies par un peuple innombrable. Après le festin , les Boïares , les Gouverneurs des Provinces & des Villes , & tous les Ordres de l'Empire vinrent prêter serment de fidélité à leur nouveau Prince. Tout cela se passa avant le mois de Mai.

Au commencement de ce mois , & peu de jours avant les fêtes de la Pentecôte , on apprit que les Tartares de Crimée se préparoient à entrer en Moscovie avec une grande armée , & qu'ils vouloient forcer la frontière pour faire des courses , à la faveur des troubles que l'interrègne pouvoit produire. Le nouveau Czar quitta toutes ses autres affaires ; & pour acquérir la confiance des peuples dès le commencement de son règne , & soutenir les hautes espérances qu'on avoit de son habileté , il assembla une armée de 300. mille hommes des milices de toutes les Provinces ; il se retrancha à Zieboth , ville située sur la rivière d'Arca , à 36. milles de Moscou , pour y attendre l'ennemi ; mais les Tartares ayant appris que la Moscovie avoit un Prince , & que le nouveau Monarque marchoit contre eux avec des troupes nombreuses , changèrent d'avis & se retirèrent. Ils envoyèrent des Ambassadeurs , qui entrèrent avec toute la magnificence militaire dans le camp Moscovite , & furent reçus au bruit de l'artillerie , qui étoit disposée sur les bords de la rivière , & qui occupoit l'espace d'un mille.

Le Czar se fit suivre par les Ambassadeurs Tartares. Dès qu'il fut à Moscou , le Patriarche tenant à la main une Croix d'or , lui donna la bénédiction en présence de tout le peuple , qui rendoit la cérémonie plus éclatante par

ses cris de joye & ses vœux. Ceci se passa en Septembre , au commencement de l'année ; car ce mois est en Moscovie le premier de tous les mois de l'année, qui ne commence chez nous qu'en Janvier. Le treize de Septembre le Czar , accompagné des Boïares , des Evêques , & des autres Ordres de l'Empire , alla faire ses prières dans l'Eglise de S. Michel Archange , ensuite à Notre-Dame , & enfin , dans l'Eglise de l'Annonciation qui est la Cathédrale , & où le Patriarche lui mit la Couronne sur la tête , & le Sceptre à la main. Le Prince revint ensuite au Château avec le Clergé & la Noblesse. Le chemin par où il passa étoit couvert d'un drap de pourpre brodé d'or , qu'on abandonna à la populace. On jettoit de tems en tems des pièces d'or. On fit des présens au peuple , & tous les Ordres furent splendidement régalez dans le Château pendant 12. jours.

Les Magistrats , les Gouverneurs & les autres Officiers reçurent doubles gages pendant une année. On accorda une exemption de toutes sortes d'impôts pour deux ans aux Marchands de Moscou , de Casan , d'Astracan , & de tout l'Empire Moscovite , dont on tiroit plus de 100. mille florins par an ; enforte que les libéralités du Prince s'étendirent jusqu'aux Paludes Méotides, vers la mer Caspienne , & sur les frontières de Perse. On adoucit la rigueur des corvées & des droits , que les Boïares & les Nobles exigeoient des habitans des bourgs , qui en étoient accablés. Ces malheureux paysans jouïrent ensuite de leurs biens avec plus de liberté , & eurent moins à souffrir de la servitude à laquelle ils étoient auparavant réduits. Les étrangers , & particulièrement les Allemans , qu'on avoit rélégués pour certaines raisons dans des pays éloignés , furent remis en liberté ; & on leur laissa le choix de retourner dans leur patrie , ou de rester en Moscovie. On distribua même aux Allemands , qui entendoient le commerce , de grandes sommes d'argent , selon leur habileté & leur condition , sans exiger d'eux aucuns intérêts pendant sept ans. On donna de l'argent & des habits aux pauvres , aux orphélins & aux veuves ; & afin que le commencement de l'année fut entièrement consacré à la piété , on célébra dans le Château , avec de grandes magnificences , & au bruit continuel de toutes les cloches de

---

HENRI  
IV.

1598.



HENRI  
I V.  
1598.

Moscou, l'anniversaire de l'Empereur Théodore. On donna un grand festin & de grands présens au Clergé avant de le congédier,

Tel fut le sort de ce vaste Empire, l'un des plus puissans de l'Europe & de l'Asie, même au jugement des Turcs. Il alloit s'éteindre avec son dernier Souverain ; mais il sembla renaître par l'élévation de Boritz, qui monta sur le Trône d'un consentement unanime, & sans qu'il en coûtât de sang. Si d'un côté on y devoit craindre les suites de cette révolution, à cause du cruel despotisme des Princes précédens, de l'autre la soumission & la rigoureuse discipline dans laquelle les Moscovites sont élevés, empêchèrent les troubles que ce dernier changement pouvoit exciter.

Quant à Boritz, soit qu'il méritât par une véritable vertu une si haute fortune, soit que les apparences d'une fausse modération eussent trompé ces peuples accoutumés à un joug tyrannique, on le préféra à plusieurs autres qui l'emportoient sur lui par leur Noblesse & par leur rang ; & il parut n'accepter que malgré lui une Couronne que toute la Nation lui déféra, & qu'il avoit tant désirée en secret. Il succéda à Theodore, comme Ataulfe avoit autrefois succédé à Alaric roi des Gots, dont il étoit beau-frère, & qui ayant pris Rome pendant la nuit du premier Avril, l'an de J. C. 410. & 1161. (1) de la fondation de Rome, sous le Consulat de Varane & de Tertullus, mourut subitement la nuit suivante à Cosence en Calabre.

Mort de Benedict Arias Montanus,

Parlons maintenant des Sçavans qui moururent cette année. Benedict Arias Montanus, que ses connoissances dans la Langue Sainte ont rendu aussi illustre, que sa haute piété, fut employé par Philippe roi d'Espagne à mettre dans un plus bel ordre & une meilleure forme la Bible d'Alcala. Il travailla beaucoup à Anvers avec les frères le Fevre de la Broderie, de Falaise, pour faire cette édition. Les soins qu'il y donna lui acquirent beaucoup de gloire, mais lui firent un grand nombre d'ennemis. Leon de Castro auteur d'un Commentaire sur les Septante, fut son principal adversaire, & Arias Montanus se vit obligé d'aller plaider sa cause à Rome. Il ne fut absous qu'avec peine ; & pour récompense

(1) La suite Chronologique des Consuls met 1163.

de tant de travaux, on le crut trop heureux d'avoir pû obtenir la permission de se retirer dans l'Andalousie qui étoit sa patrie, où il passa le reste de ses jours dans le repos d'une conscience qui n'a rien à se reprocher, & en se consolant de ses malheurs par l'étude des Livres Saints. Il mourut à l'âge de 71. ans, & fut enterré à Seville dans l'Eglise de S. Jacques, dont il avoit été Chanoine.

HENRI  
I V.  
1598.

La mort ne voulut point le séparer d'Abraham Ortelius son ami intime natif d'Anvers, ville fameuse par son commerce. Ortelius s'appliqua à la Géographie dès ses plus tendres années, & n'épargna ni dépenses ni peines, pour éclaircir cette partie de la littérature. Non seulement il entreprit de longs voyages pour atteindre au plus haut degré de perfection; mais encore il les réitéra plusieurs fois, & voyagea pour cela pendant toute sa vie. Il a fait un excellent ouvrage, intitulé le *Théâtre de l'Univers*. (1) Il renouvela & termina lui même des cartes pour la connoissance de la Géographie ancienne; & après avoir fait imprimer l'ouvrage immense des Synonimes Géographiques, il mourut dans sa patrie le 29. Juillet, âgé de plus de 70. ans, & sans s'être marié. On lui éleva un magnifique tombeau dans l'Eglise de S. Michel.

Mort d'Ortelius.

Peu de tems après, Joachim Camerarius mourut le 12. d'Octobre, âgé de 64. ans à Nuremberg, où il étoit allé demeurer avec sa famille. Il étoit fils de Joachim, ce sçavant homme dont j'ai toujours parlé avec éloge. Il donna tous ses soins pour ramasser & mettre au jour les ouvrages de son père, & mérita par son érudition & sa vertu, non-seulement l'amitié des Princes, mais encore celle de presque tous les Sçavans & des gens de probité de son siècle,

De Camerarius.

Je ne puis oublier Dominique Lampson, qui excella dans la poésie & dans la peinture, & qui par reconnoissance pour Lambert Lombard peintre fameux, & qui fut son maître dans cet art, écrivit sa vie. Il fut très-cher à Ernest de Bavière Evêque de Liège & ensuite Electeur de Cologne. Il mourut cette année à Liège, dans une heureuse vieillesse.

De Dominique Lampson.

Henry Etienne, Parisien de naissance, fils de Robert, &

De Henry Etienne.

(1) Nous avons aussi de lui le *Thesaurus Geographicus*. On l'a appelé le nouveau Ptolomée.

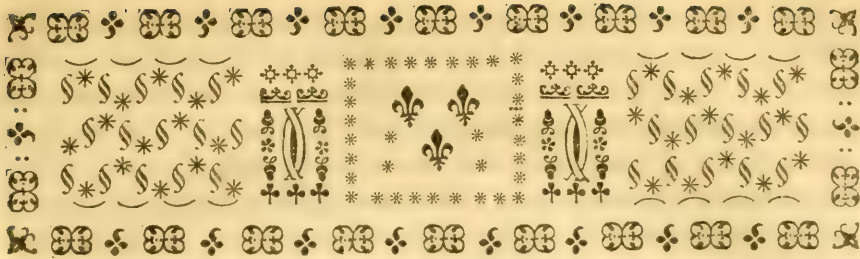


HENRI  
IV.  
1598.

à qui la littérature a tant d'obligation, mérite encore plus de louanges ; il eut la noble ambition de surpasser son père, & employa toute sa vie à corriger & à mettre au jour des auteurs Grecs & Latins. Il a publié un Dictionnaire grec très-étendu, dont la postérité doit lui avoir une extrême obligation. Il fit de longs voyages en Allemagne ; mais le désir de revoir sa patrie le fit revenir à Lyon. Il mourut au commencement de Mars, presque septuagénaire, après des travaux immenses pour le progrès des Lettres.

*Fin du cent.-vingtième Livre.*





# HISTOIRE

DE

## JACQUE AUGUSTE DE THOU.

---

*LIVRE CENT-VINGT-UNIÈME.*

**A**PRE'S la conclusion de la paix qui causa beaucoup de joye aux peuples, & la publication du mariage de l'Infante Isabelle Claire Eugénie, faite par l'ordre de Philippe, l'Archiduc Albert se prépara à partir pour l'Espagne. Mais il voulut auparavant terminer l'affaire de la cession des Pais-bas & de la Bourgogne, que le Roi faisoit à l'Infante sa fille en faveur de son mariage, & dont l'acte avoit été signé le 6. du mois de Mai. Il ordonna donc à Jean Vingene, premier Conseiller d'Etat & Garde des Sceaux de la Province de Brabant, de faire tenir aux Etats de Flandre la lettre que le Roi Philippe leur écrivoit, & de leur enjoindre en même tems d'envoyer leurs Députés à l'Assemblée, qui se tiendrait le 14. d'Août, afin qu'ils connussent plus amplement les intentions de S. M. Catholique, & qu'ils prètassent serment entre les mains du cardinal Albert fondé de procuration à cet effet.

---

HENRI  
IV.  
1598.



HENRI

IV.

1598.

Assemblée  
des États de  
Flandre à  
Bruxelles.

Les Députés étant arrivés à Bruxelles au jour marqué, Matthias Hovius Archevêque de Malines prononça un discours Latin, où il exposa le motif de l'assemblée. On produisit ensuite & on lut publiquement l'acte de la cession faite par le Roi, le contentement de Philippe son fils aîné, l'acceptation de la cession & donation de la part de l'Infante, & la procuration de cette Princesse donnée au Cardinal Albert, pour prendre possession en son nom des Provinces qui lui étoient cédées. Cette affaire donna lieu à quelques difficultés, qui furent enfin levées par Jean Richardot, président de l'assemblée. Quatre jours après, les Etats de Brabant firent réponse par leur Secrétaire : qu'ils étoient disposés à prêter le serment à l'Infante, comme Souveraine légitime de ces Provinces, entre les mains de l'Archiduc ; pourvu que l'un & l'autre fissent serment à leur tour, de maintenir les privilèges, libertés, immunités, & usages de ces païs ; & d'observer ce qui concerne le joyeux avènement ; & qu'ils donnassent en même tems des sûretés, par rapport à ce qui avoit été innové contre les anciennes coutumes, ou ce qui en avoit été aboli, le tout suivant la formule qui seroit dressée à ce sujet. Les Etats des autres Provinces firent la même demande.

Le lendemain s'étant tous assemblés dans la grande salle du Palais, Richardot fit un discours, dans lequel il rappella le souvenir de l'abdication, que Charle père de Philippe avoit faite quarante ans auparavant de ses Royaumes, dans le même lieu où ils étoient alors assemblés. Il ajouta que c'étoit sans doute par une inspiration du Ciel, que Sa Majesté Catholique, qui n'avoit cessé pendant tant d'années de travailler à procurer le repos & le bonheur des Provinces des Païs-bas, achevoit enfin ce grand ouvrage par la cession & donation qu'elle faisoit de ces Provinces à la Sérénissime Infante. » Ce changement, dit-il, doit d'autant moins nous » étonner & nous affliger, que nous en avons déjà un exem- » ple. Au reste, continua-t-il, il y a lieu de croire que la Sé- » rénissime Infante qui depuis dix-huit ans n'a pas quitté un » moment son auguste père, qui a été souvent présente » aux plus importantes délibérations touchant les affaires » d'Etat, & qui a même quelquefois opiné sur ces matières,

„ gouvernera la Flandre , une des principales parties des  
 „ vastes Etats de son père , avec autant de sagesse que d'é-  
 „ quité. Ce qui doit encore nous consoler , est que si Philip-  
 „ pe eût laissé à son fils l'héritage de ces Provinces , privées,  
 „ pour leur malheur , pendant tant d'années de la présence  
 „ de leurs Souverains , que de grandes occupations ont re-  
 „ tenus dans leurs Royaumes éloignés , il est vraisemblable  
 „ que nous n'aurions pas encore joui de la vûe de notre  
 „ Prince. La Princesse au contraire à qui nous allons désor-  
 „ mais être soumis , vivra parmi nous ; & sa présence dési-  
 „ rable sera l'appui des gens de bien , & l'effroi des mé-  
 „ chans. «

HENRI  
IV.

1598.

Alors Philippe Maës , chargé de répondre au nom des trois Ordres , dit : qu'il n'étoit pas surprenant que la nouvelle de ce grand changement eût d'abord causé quelque émotion parmi les peuples des Païs-bas. Mais qu'après tout ce que le Roi avoit fait pour les intérêts & le salut de la Flandre , il sembloit mettre le comble à ses bienfaits , en donnant aux Flamans sa chere fille , comme le gage de la paix & de la tranquillité publique , & en destinant à cette Princesse un époux d'un sang qu'ils avoient toujours révééré & chéri : Qu'ils étoient donc disposés à prêter serment au Cardinal Albert au nom de l'Infante leur Souveraine , suivant les conditions qu'on avoit proposées.

Le lendemain on reprit la même affaire ; & le Secrétaire des Etats ayant présenté deux formules de serment , l'une en Latin , l'autre en Flamand , Albert commença par prêter son serment entre les mains de l'Archevêque de Malines. Ensuite tous les Députés tour à tour le prêtèrent , & promirent obéissance & fidélité à la Princesse Isabelle Claire Eugenie. Le Cardinal recevoit le serment d'un air gracieux , au son des trompettes , & faisoit amitié à tous. Maës pour terminer la cérémonie fit encore un discours. Il dit que les Etats étoient sensiblement touchés de voir que son Altesse avoit résolu de quitter les Païs-bas , dans un tems où sa présence étoit si nécessaire : Que pendant son absence il pourroit arriver plusieurs choses , auxquelles sa présence même auroit de la peine à remédier : Qu'ils prenoient donc la liberté de le supplier très-humblement de changer de



HENRI  
IV.

1598.

résolution, & de ne pas abandonner dans des tems si orageux les sujets d'Isabelle, destinés à être bientôt les siens.

Richardot répondit à ce discours, & dit qu'Albert remercioit les Etats de leur attachement pour l'Infante Isabelle & pour lui: Que la Princesse, lorsqu'elle seroit arrivée, surpasseroit toutes les idées avantageuses qu'on avoit d'elle.

» Pour ce qui est, ajouta-t-il, du départ du Cardinal &

» de son voyage en Espagne, le dessein en est pris; & c'est

» l'ordre du Roi, auquel ce Prince ne peut se dispenser

» d'obéir. Son Altesse est bien fâchée de ne pouvoir en cela

» complaire aux Etats. C'est le dernier acte d'autorité que

» Philippe veut exercer à l'égard de la Flandre. Demain

» son nom cessera d'être dans les actes publics, & l'on n'y

» verra plus que celui d'Isabelle votre nouvelle Souveraine.

» Ne croyez pas néanmoins que Sa Majesté, ou le Prince

» son fils aîné, veuille désormais vous abandonner. Il s'in-

» téressera toujours pour ces Provinces cédées à sa fille;

» il l'aidera de ses conseils, & saura lui fournir l'argent &

» les troupes dont elle aura besoin. »

Lorsque l'assemblée fut finie, on envoya inviter tous les Députés de se trouver le lendemain à un grand repas. On les avertit en même tems, que le Cardinal André d'Autriche alloit prendre la place de l'Archiduc Albert pendant son absence; qu'ils eussent à lui obéir, & à lui rendre avec zèle les services dont il auroit besoin. Les Etats chargèrent Philippe de Croi comte de Solre, qui accompagnoit Albert dans son voyage, de remercier Sa Majesté Catholique & le Prince son fils, de leur avoir donné pour Souveraine la Princesse Isabelle; & de demander la continuation des secours d'Espagne, pour subvenir aux frais de la guerre de Flandre. A l'égard de la Princesse, Croi étoit chargé de la supplier très-humblement de la part des Etats, de hâter son arrivée.

Conditions  
secrètes de la  
cession des  
Pays-bas à  
l'Infante.

Au reste voici les conditions, qui furent stipulées secrètement, & peut-être communiquées aux Députés, mais dont on ne fit aucune mention en public. 1<sup>o</sup>. Que la Sérénissime Infante ou ses hoirs, à chaque mutation, rendroient foi & hommage aux rois d'Espagne, comme feudataires de la couronne de Castille. 2<sup>o</sup>. Que la dite Infante & ses hoirs

persevereroient dans la foi Catholique; & que si par malheur, ce qu'à Dieu ne plaise, il arrivoit que quelqu'un d'eux renonçât à la Religion Catholique & Romaine, il seroit dès-lors d'échu de tous ses droits sur les Provinces des Pais-bas, comme s'en étant rendu indigne par son attachement à l'erreur. 3°. Qu'ils feroient serment d'être toujours fidèles & soumis aux rois de Castille, comme à leurs Seigneurs souverains. 4°. Que soit que ce fût un Prince, soit que ce fût une Princesse qui héritât de ces Provinces, ni l'un ni l'autre ne pourroit contracter de mariage, que du consentement & de l'aveu de Sa Majesté Catholique, ou de ses successeurs : Que si c'étoit une Princesse, elle pourroit, si elle le jugeoit à propos, épouser celui qui seroit alors roi d'Espagne, s'il n'étoit pas déjà marié; & qu'elle ne pourroit se marier avec un autre, qu'à son refus. 5°. Qu'il y auroit une alliance perpétuelle, entre les Royaumes d'Espagne & les provinces des Pais-bas : Que les amis ou ennemis des uns seroient les amis ou les ennemis des autres; & que tous les traités qu'ils pourroient faire séparément avec d'autres Puissances, ne porteroient jamais préjudice au traité antérieur & perpétuel d'alliance réciproque entre l'Espagne & les provinces de Flandre. 6°. Que les Flamans n'envoyeroient point de vaisseaux aux Indes Orientales ou Occidentales : Qu'ils n'y feroient aucun commerce; mais qu'ils pourroient négotier librement & sûrement dans tous les autres Royaumes, Provinces, & ports, appartenans au roi d'Espagne. 7°. Que Sa Majesté Catholique pourroit, si elle le jugeoit à propos, mettre garnison dans les citadelles d'Anvers, de Gand, & de Cambrai, & dans d'autres places : Que ces troupes seroient à la solde d'Espagne, & que leurs Commandans prêteroient également serment au Roi, & au Souverain des provinces des Pais-bas.

Avant que le cardinal Albert quittât la Flandre, il écrivit le 18. d'Août aux États généraux des sept Provinces-Unies, pour leur faire part de son mariage avec l'Infante, & de la cession que Philippe faisoit à sa fille des provinces des Pais-bas. Il les exhortoit en même tems à profiter de cette circonstance, pour rentrer en grace & se réconcilier : & comme l'union de la Flandre avec l'Espagne avoit été jusqu'ici occasion de la guerre, il leur représentoit que la séparation

---

HENRI  
IV.

1598.

Lettres d'Albert aux Provinces-Unies.



**HENRI** d'avec cette Couronne devoit désormais éteindre tous les soupçons, & faire cesser tous les actes d'hostilité : Qu'ils devoient donc songer à traiter incessamment avec lui, à des conditions raisonnables, comme avec leur Prince légitime, à l'exemple des Etats de Flandre & de Brabant. Philippe de Nassau, prince d'Orange, le duc d'Arschot, & le marquis d'Havré cousin germain de ce dernier, écrivirent sur le même sujet à Maurice, & tâchèrent de lui persuader, que la nouvelle séparation des provinces des Pais-bas d'avec l'Espagne devoit faire cesser de leur part tous les sujets de défiance. Ils lui représentoient que la gloire de la maison de Nassau exigeoit qu'il s'attachât désormais au nouveau Souverain, & qu'il engageât les Etats généraux des Provinces-Unies à faire la paix & à se soumettre. On ne fit aucune réponse à ces Lettres.

Propositions  
faites aux  
Provinces-  
Unies.

Quelque tems après, Daniel Vander-Meule d'Anvers, qui jusqu'alors avoit rendu de grands services aux Etats généraux, se rendit en cette ville avec l'agrément de leurs hautes Puissances, sous prétexte d'aller voir son beau-frère qui étoit à l'extrémité. Le Cardinal lui fit dire alors de venir d'Anvers à Bruxelles. Là il y eut une conférence entre lui d'une part, & Richardot, d'Aflonville, l'Abbé de Marolles, & le marquis d'Havré de l'autre. Ceux-ci proposèrent pour conditions de la paix : Que les sept Provinces conserveroient leur Religion & la forme du gouvernement qu'elles avoient établie : Que tous ceux qui possédoient des charges & des dignités, y seroient maintenus ; & que si leurs enfans étoient capables des mêmes emplois, les Archiducs les leurs conféreroient. De plus, pour effacer tous les soupçons, & abolir la mémoire de tout ce qui s'étoit passé, ils assurèrent que le Roi étoit bien intentionné pour Maurice ; & afin d'engager ce jeune Prince à faire la paix, en lui offrant un moyen d'acquérir de la gloire, ils dirent que l'intention de Philippe étoit, lorsque la guerre auroit cessé dans la Flandre, de faire usage de la supériorité des talens militaires de ce Général, & de lui donner le commandement de toutes les troupes dans la guerre de Hongrie contre l'Empire Ottoman.

Le cardinal Albert fit lui-même ces propositions à Vander-Meule,

Vander-Meule, qui en fit son rapport aux Etats généraux. Mais ces belles promesses, loin de diminuer les soupçons, comme on s'en étoit flatté, ne firent que les augmenter, surtout par rapport au commandement général de l'armée de Hongrie, que l'on promettoit au Comte Maurice. Cette circonstance rappelloit dans les esprits la fable d'Esopé, où les Loups voulant faire alliance avec les brebis, demandoient pour première condition, qu'elles éloignassent leurs chiens. » Lors-  
 » qu'un si grand homme, disoient-ils, auquel nous sommes  
 » si redevables, & dont l'appui nous est si nécessaire, sera loin  
 » de nous, la paix que nous aurons faite, ne servira qu'à  
 » nous exposer à des dangers bien plus grands encore, que  
 » ceux dont nous avons sçu nous garantir jusqu'ici. » Ainsi les Etats généraux ne prêtèrent l'oreille à aucune de ces propositions.

HENRI  
 IV.  
 1598.

Cependant Albert partit de Bruxelles le 14. de Septembre avec une suite de mille chevaux; & se rendit d'abord à Notre-Dame de Halle, lieu situé à trois milles de Bruxelles, & fameux par les pèlerinages. Ce fut là qu'il mit bas le chapeau & la pourpre Romaine, & qu'après avoir fait sa prière devant l'image de la Vierge, il prit son chemin par Nivelles & par Namur, & vint à Luxembourg. S'étant avancé au-delà de Machern, il arriva à un village, où la Seure se décharge dans la Moselle. Près de-là est un monument célèbre de la vénérable antiquité, qui consiste en un Obélisque, dont la base est haute de douze piés, & qui s'élève à la hauteur de soixante & quatorze: Sur chaque face il y a différens bas reliefs en marbre. De-là on marcha vers Trèves, & on entra dans le Palatinat, où l'Electeur logea & défraya toute la suite de l'Archiduc Albert. On passa ensuite par Worms & par Spire, & on arriva dans le Duché de Wirtemberg, où Albert fut reçu de la même manière. Ce Prince ayant laissé derrière lui Ulm & Aufbourg, vint dans la Bavière, où l'Electeur son allié le combla d'honneurs. Il arriva ensuite dans le Tirol appartenant à la maison d'Autriche, & s'avança au-delà d'Inspruck capitale du pais, près de l'endroit où autrefois l'Empereur Charle V. rencontra son frère Ferdinand roi des Romains: Charle voulut qu'une table d'airain conservât à la postérité le souvenir d'une si

Depart d'Albert, qui met  
 bas la pourpre  
 Romaine



HENRI  
I V.  
1598.

heureuse rencontre. Ce fut-là aussi qu'Albert trouva la Princesse Marguerite & Marie sa mère, accompagnées d'une suite de mille chevaux, & qu'il apprit la mort de Philippe II. Ils prirent alors tous le deuil. La rencontre se fit à Sterczingen, appelée autrefois *Fortia Castra*; ce qui fut pris pour un bon augure.

Ils allèrent ensuite par Bolzen à Trente, où ils arrivèrent le 1. de Novembre. Il passèrent l'Adice ou l'Adige près d'un village nommé Dolce, dans les Etats de la Seigneurie de Venise, sur un pont de bateaux qui fut construit à la hâte. Paul Paruta Procureur de Saint-Marc, accompagné de plusieurs autres, vint alors le saluer de la part du Senat. On dressa des arcs de triomphe, on se mit sous les armes, & on conduisit avec pompe leurs Alteſſes dans la maison où elles devoient loger. Deux mille soldats lestement vêtus gardoient le pont avec treize escadrons, au milieu desquels on portoit l'étendart de S. Marc. Ils passèrent ensuite par Verone, & arrivèrent avec cette escorte à Ostie sur le Pô dans le Mantouïan. Vincent duc de Mantouïe vint au-devant d'eux en poste, avec trente Seigneurs de la plus haute Noblesse de ce Duché. Là leurs Alteſſes trouvèrent des barques toutes prêtes pour descendre la rivière, parmi lesquelles il y avoit un Bucentaure magnifique, orné en dedans de tapisseries d'argent. Ce vaisseau étoit destiné pour la Princesse Marguerite, pour Marie sa mère, pour l'Archiduc Albert, & pour les principaux Seigneurs & Dames de leur Cour. On avoit préparé un grand repas sur le Bucentaure, & ce repas fut suivi d'un concert & d'une espèce de bal. Le reste de la suite passa sur trois pontons, & se rendit à la Rovere. Leurs Alteſſes descendirent le Pô jusqu'à Ferrare, où le Pape s'étoit déjà rendu.

Le Pape  
prend possession  
de Ferrare.

Ce Pontife s'étant accommodé avec César d'Este, le Cardinal Aldobrandin avoit pris possession de la ville au nom du S. Père; & le 3. de Mars Sa Sainteté avoit d'une seule promotion fait treize Cardinaux, du nombre desquels étoient Alexandre d'Este frère de César; Arnould d'Ossat, cet homme illustre dont j'ai souvent parlé avec éloge; & Robert Bellarmin Jésuite, célèbre par son Livre de controverses sur la Religion. Le Pape partit ensuite de Rome le 13. d'Avril;

& ayant pris sa route par Narni , Terni , Foligno , Camerino , Macerata , Calderola , il arriva au bout de dix jours à Lorette , lieu le plus célèbre de toute l'Italie par le concours des pelerins qui y abordent de toutes parts. Le S. Père fit des présens à la Chapelle. Le lendemain il se rendit à Ancone ; ensuite ayant poursuivi sa route par Sinigaglia , Fano , Pesara , Rimini , & Cefenne , il arriva sur le soir du 5. de Mai à Ravenne. Deux jours après , il se rendit au Monastère de S. George , peu éloigné de Ferrare ; après avoir envoyé devant lui le reste de sa suite. Le lendemain il fit son entrée solennelle dans Ferrare , avec la pompe la plus superbe qu'on puisse imaginer , étant porté dans un fauteuil sous un dais. On avoit dressé de tous côtés des arcs de triomphe avec des inscriptions à sa louange , & en l'honneur de la maison d'Aldobrandin. Après y avoir réglé toutes choses , il attendit l'arrivée de la Princesse Marguerite , qui devoit épouser Philippe III. roi d'Espagne , & de l'Archiduc Albert qui devoit épouser l'Infante , afin de leur accorder la dispense des degrés de parenté , & de leur donner la bénédiction des fiançailles.

Ainsi le 13. de Novembre , qui étoit un Mercredi , Marguerite & Albert étant prêts d'arriver à Ferrare , les Cardinaux Aldobrandin & de Saint Clement allèrent audevant de leurs Alteſſes jusqu'à Isola à trois milles de la ville , dans un carosse superbe traîné par six chevaux blancs , où la Princesse sa mère & l'Archiduc entrèrent. Lorsqu'ils furent à la porte de la ville , Gonsalès Fernando de Cardona duc de Sessa , Ambassadeur de Philippe à la Cour de Rome , offrit à la Princesse , au nom de son futur époux , une litière magnifique. On s'arrêta alors un peu de tems dans une maison de planches & de bois de charpente bâtie pour cet effet , dans laquelle on avoit élevé un thrône magnifique ; & on y attendit les dix-huit Cardinaux qui devoient venir saluer la Princesse. Jean Ferdinand de Velasco , Connétable de Castille , gouverneur du Milanez , ayant laissé à Milan son fils le Comte de Haro , vint alors saluer leurs Alteſſes , avec sa femme & la duchesse de Gandie sa sœur , honorée de la charge de Camerara major , le duc de Gandie , Blasco d'Arragona , Jean de Mendose , Inigo de Borgia , Roderico

HENRI  
IV.

1598.

Reception de  
la Princesse  
Marguerite  
& de l'Archiduc  
Albert à  
Ferrare.



de Bivera , & plusieurs autres Gentilshommes Espagnols ;  
 HENRI suivis de quelques Gendarmes & de quelques Arquebusiers.

IV. Alors la Princesse monta sur une haquenée blanche , cou-  
 1598. verte d'un caparaçon de drap d'argent , & sa mère monta  
 sur une autre pareille. L'une & l'autre étoient des présens  
 du Pape. Précédée par les troupes à cheval , & par tous les  
 Cardinaux , elle se mit en marche entre les deux Cardinaux  
 François Sforce & Alexandre de Montalte , au milieu de  
 ses gardes Allemans , & elle entra ainsi dans la ville par la  
 porte des Anges. Elle passa devant la maison de l'ambassa-  
 deur d'Espagne qui étoit décorée d'arcs triomphaux & d'ins-  
 criptions , & arriva enfin au palais du Pape , où Bernardin  
 Scoto fit un discours qu'il adressa au S. Père & aux Cardi-  
 naux , comme s'ils eussent été assemblés en Consistoire , dis-  
 cours qui étoit tout entier à la louange de la maison d'Au-  
 triche : après quoi la Princesse , sa mère , & l'Archiduc  
 Albert furent admis à baiser les piés de sa Sainteté. Elle fut  
 ensuite conduite à l'appartement qui lui étoit préparé dans  
 le Palais. Le lendemain le S. Père donna un grand repas à  
 leurs Alteffes.

Cérémonie  
 des fiançailles  
 de leurs Al-  
 tesses faite  
 par le Pape.

Le Dimanche suivant , jour marqué pour la célébration  
 des fiançailles de la Princesse Marguerite & de celui de l'Ar-  
 chiduc Albert , on quitta les habits de deuil & on se para  
 magnifiquement. La Princesse parut vêtue de blanc , & toute  
 couverte de perles & de pierreries d'un prix inestimable.  
 Dans cet état elle alla à la Cathedrale , & se présenta de-  
 vant le Pape revêtu de ses habits Pontificaux , & accom-  
 pagné du Sacré Collège. Les Cardinaux Farnese & Fach-  
 netto étoient aux deux côtés de la Princesse , qui alla  
 avec sa mère se placer sous un dais. L'Archiduc se mit sous  
 un autre dais qui lui étoit préparé. Lorsqu'on eut chanté le  
*Credo* , les deux Cardinaux conduisirent Marguerite , accom-  
 pagnée d'un grand nombre de Dames de qualité , à l'Au-  
 tel où le Pape célébroit la Messe. L'Archiduc Albert avec  
 sa suite se plaça de l'autre côté. Alors lorsqu'on eut lu à  
 haute voix la procuration de Philippe III. roi d'Espagne ,  
 le Pape fit la cérémonie des fiançailles de ce Prince repré-  
 senté par son oncle Albert , & par son Ambassadeur , avec  
 la Princesse Marguerite présente , qui après cela fut reconduite

à sa place , où elle reçut les complimens de félicitation de toute l'assemblée. L'Archiduc se présenta ensuite devant le S. Père , & le duc de Sessa lut pareillement la procuration de l'Infante Isabelle Claire Eugenie , qui donnoit ses pouvoirs à son Ambassadeur. Alors le S. Père la fiança avec l'Archiduc.

HENRI  
IV.  
1598.

Lorsque la Messe fut finie , le Pape envoya à la nouvelle reine d'Espagne une rose bénite , qui à l'égard des Princesses est comme l'épée & le chapeau que les Papes ont coutume d'envoyer aux Princes. Le comte de Berlaymont chevalier de la toison d'Or reçut la rose des mains de la Reine , & au sortir de l'Eglise la porta devant elle jusqu'au Palais. La célébration de ces doubles fiançailles occasionna de grandes réjouissances dans la ville , où il y eut des jeux , des danses , des spectacles , & des divertissemens de toute espèce. On remarqua entr'autres une troupe de trente femmes de la ville de Côme , qui étant masquées & partagées en six bandes , dont chacune avoit sa couleur particulière , se mirent sur six brigantins où elles donnèrent le spectacle d'une espèce de combat naval , semblable à l'ancienne Naumachie Troyenne. L'adresse extrême de ces femmes à manier la rame , causa beaucoup de plaisir aux spectateurs , ainsi que le son de leurs instrumens , & leurs danses pour célébrer leur victoire.

La Princesse ne s'arrêta pas longtems à Ferrare ; elle en partit avec sa mère & l'Archiduc le 20. de Novembre , & arriva à Governolo , château situé sur le Mincio dans le Mantouïan , où quatre escadrons de cavalerie vinrent audevant d'elle. Ayant alors monté sur un grand bateau , elle aborda près de Mantouïe , où elle fut reçue avec une magnificence difficile à exprimer. La duchesse Eleonore d'Autriche mère du duc Vincent , & Marguerite veuve d'Alfonse duc de Ferrare , vinrent audevant d'elle , & la mirent dans leur carrosse. Sur les huit heures du soir , elle fit son entrée dans la ville à la lumière des flambeaux. A la porte de la ville on voyoit d'un côté la statue de la Nimphe Manto , fille du devin Tirésias de Thebes , & de l'autre côté celle d'Œnus fils de Manto , & fondateur , dit-on , de la ville de Mantouïe. Les deux statues qui étoient bien travaillées ,

Suite du  
voyage de  
leurs Al-  
teſſes.



**HENRI**  
**IV.**  
 1598.

sembloient complimenter la Princesse sur son entrée dans la ville. En même tems Jean-Baptiste Guerrieri gouverneur de Mantouë , à la tête d'une troupe de gens de pié , vint au-devant d'elle , & lui présenta au nom du Duc les clefs de la ville dans un bassin d'argent. L'évêque de Mantouë François de Gonzague, avec tout son Clergé , vint en même tems pour la recevoir, & lui présenter la Croix à baiser.

La Reine monta ensuite dans une litière tapissée d'une étoffe d'argent en dedans & en dehors , & portée par deux mules blanches sous un dais ; elle étoit accompagnée de cinquante jeunes gens de qualité habillés de drap d'argent , & couverts de perles. Elle s'avança avec ce cortège jusqu'à la Cathedrale, au milieu des illuminations qui étoient de tous côtés aux fenêtres. Il y avoit sur le pont du Mincio quatre figures colossales de femmes, d'un travail admirable , qui représentoient les quatres parties du monde , & tenoient en leur main un globe terrestre , où étoient marqués tous les principaux lieux de la terre. On voyoit dans la place de S. André quatre autres figures représentant les quatres saisons. Lorsque la Princesse passa par-là , on ouvrit les prisons , afin que les plus malheureux eussent part à la joye publique. Sur la porte de la Cathedrale étoient les portraits des Princes de la maison d'Autriche. A l'entrée du château on voyoit quatre statues , qui représentoient la Paix, la Fortune , l'Immortalité , & la Joye.

La Reine fut reçue à la porte du château par Eleonore de Médicis femme du duc de Mantouë , accompagnée de cent Dames de la première condition , de Cesar d'Este duc de Modene, de Galeot Pic prince de la Mirandole, du comte de Novellara, & de tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans toute l'Italie. Il y eut des divertissemens pendant deux jours , dont le plus remarquable fut une Pastorale intitulée *Mercur & Philalogie*. Cette pièce qui étoit une allegorie au mariage de la Reine , fut jouée sur un Théâtre magnifique , avec des décorations & des machines surprenantes , & accompagnée de chants & de symphonies. Il sembloit que le duc de Mantouë eût en cette occasion égalé , ou même surpassé, la magnificence des Ediles & des anciens magistrats Romains.

Le lendemain on partit de Mantouë , & le jour suivant

on arriva à Cremone, où on logea chez le marquis Ottavio Affaitati. Le Senat de cette ville fit ses présens à la Reine dans une corbeille d'argent. On se mit en marche le lendemain; on passa par Pizzighitone, château très-fort, & par Lodi; & le jour de S. André on arriva à Milan. Devant la porte de cette ville on avoit élevé un arc de triomphe, non de bois, comme on fait ordinairement, mais de marbre, pour être un monument durable. Il étoit haut de soixante piés, & large de plus de quatre-vingt dix. On y voyoit différentes figures & plusieurs inscriptions, ainsi que sur six autres arcs de triomphe qui se trouvèrent sur son chemin jusqu'à la Cathedrale, dans l'espace de quinze cens pas, sans compter un autre encore très-magnifique placé près du Palais, où la Princesse devoit loger. Enfin le gouverneur du Milanez avoit fait élever dans la place devant le Palais un théâtre de forme triangulaire, long de cent quarante piés & large de quatre-vingt sept, soutenu par onze grandes colonnes. Tout cela se trouve décrit dans le livre de Gui Mazenta, que ceux qui sont curieux d'un plus long détail peuvent consulter.

La Princesse passa deux mois à Milan, au milieu de divers spectacles, & de toute sorte de divertissemens & de réjouissances, en attendant que la saison fût devenue moins rude. Cependant le comte de Solre partit en poste pour l'Espagne, afin de s'acquitter de la commission dont les Etats de Flandre l'avoient chargé, & d'informer Sa Majesté Catholique de la santé de la Princesse & de sa prochaine arrivée.

Le Pape ayant tout réglé à Ferrare, se mit en chemin avec toute sa Cour au commencement de Decembre pour retourner à Rome. A peine y fut-il arrivé, que le Tybre se déborda extraordinairement; ce qui causa de grands ravages dans la campagne, & beaucoup plus encore dans Rome même. Le Ciel permit ce désastre, pour tempérer la joye qu'avoient les Romains de la nouvelle acquisition de Ferrare. Le Fleuve s'enfla tellement la nuit suivante par la violence des vents du Midi, que l'eau entra dans toute la ville, & monta trois palmes plus haut qu'elle n'avoit fait l'an 1530. sous le Pontificat de Clement VII. que le

---

HENRI  
IV.

1598.

Désastre causé  
sé par le débordement  
du Tybre.



**HENRI**  
**I V.**  
**1598.**

débordement du Tybre fut si considérable. Il n'y eut que les sept montagnes & quelques autres endroits de la ville un peu élevés, qui furent préservés de l'inondation. Elle renversa deux arches du pont Sainte Marie, que Gregoire XIII. avoit fait rétablir. Une partie du Ponte-Molle & toutes les boutiques qui étoient sur le pont S. Ange furent emportées. Quarante prisonniers qui étoient dans la Tour de Nonne furent submergés. Ceux qui n'exagèrent point assurent que, soit dans la campagne, soit dans la ville, il périt plus de mille personnes. Enfin Rome fut alors plus maltraitée, que si elle eût été prise d'assaut par l'ennemi, & livrée au pillage. On ne voyoit par-tout que des hommes effrayés, que des femmes pâles & tremblantes, portant leurs enfans entre leurs bras, que de malheureux Citoyens s'efforçant de nager, implorant vainement le secours des autres, & presque tous engloutis par les eaux. La plupart des vivres furent gâtés, & il périt une infinité de bestiaux. Les Palais des Grands & les maisons des particuliers furent pillés par les Crocheteurs, & autres gens de la lie du peuple, qui y entroient hardiment par le moyen des batteaux, sous prétexte de donner du secours.

Affaires des  
Provinces-  
Unies.

Tandis que l'Archiduc passoit le tems dans les fêtes & dans les divertissemens, il se faisoit de part & d'autre plusieurs actes d'hostilité dans les Pays-bas. Même avant le départ de ce Prince, les troupes Espagnoles n'étant point payées, commettoient beaucoup de désordre. Pour y remédier, Philippe II. voulut réparer la faute qu'il avoit faite, en révoquant si à contre-tems les payemens des Négocians, & il songea à les rétablir: Après avoir excusé cette révocation, où la nécessité de ses affaires l'avoit contraint l'année précédente, il fit un traité avec Hector Pocamillo, Ambroise Somola, François de Malvenda, & Jean Jacques Grimaldi, comme agissant au nom de tous les autres Négocians. Mais il exigea pour condition qu'ils lui prêteroient soixante & dix mille Ducats d'or, & deux cens mille d'argent, & que sur cette somme ils en fourniroient à Albert, dans l'espace de dix-huit mois, vingt mille d'or, & cent cinquante mille d'argent, & que le reste seroit pour lui.

Il envoya ensuite en Flandre quatre mille hommes  
d'infanterie

d'infanterie aux ordres de Dom Sanche de Leyve. Il les fit transporter sur quarante bâtimens de toute espèce, dont quelques-uns battus par la tempête firent naufrage près de Calais. Le plus gros de ces bâtimens fut pris par les Hollandois qui croisoient dans la Manche. Il y avoit sur ce vaisseau cent cinquante hommes commandés par Dom Alonso Sancho de Villareal. On les conduisit à Fleissingue, & on apprit d'eux que les Espagnols avoient envoyé douze frégates aux Isles Açores pour servir d'escorte à la flotte qui venoit des Indes, chargée d'or & d'argent, & des plus précieuses marchandises. Cette nouvelle donna lieu à plusieurs armateurs Hollandois d'envoyer cette année des vaisseaux de ce côté-là ; mais ce fut avec peu de succès.

HENRI  
IV.

1598.

Baltasar de Mouchérons, qui avoit donné l'idée du voyage au Nord, dont nous avons parlé, équipa, avec l'agrément de Maurice, pour cette expédition cinq vaisseaux, sur lesquels il mit deux cens matelots & cent cinquante soldats : il donna le commandement de cette flotte à Julien Van-Cleerhagen & à Gerard Stribos. Ils abordèrent à l'Isle du Prince, ou Corneille de Mouchérons fils de Baltasar avoit déjà été, & qui étoit fort connu des Insulaires, avec lesquels il avoit beaucoup commercé. Par son moyen Van-Cleerhagen se rendit maître de l'Isle, sans avoir fait aucun acte d'hostilité ; le Gouverneur, son Lieutenant & les autres Officiers ayant déclaré qu'ils étoient disposés à faire tout ce qu'on souhaiteroit. Mais ayant vû l'ordre de Maurice, & considérant que cette démarche les mettoit dans la nécessité d'avoir la guerre avec les Espagnols, ils se repenirent de leur complaisance & de leur crédulité, & se liguerent secrètement avec les Portugais, pour secouer le joug de leurs nouveaux hôtes. Ils se soulevèrent tout à coup & prirent les armes ; mais les Hollandois les firent bien-vîte rentrer dans leur devoir. Cependant Van-Cleerhagen ayant assemblé son Conseil, on résolut d'oublier ce qui venoit de se passer, & de pardonner également aux Insulaires & aux Portugais. La paix dura peu : de nouvelles conspirations ayant été trâmées contre les Hollandois, ceux-ci cessèrent de dissimuler & firent arrêter le Lieutenant, qu'ils regardoient comme l'auteur de la révolte. Mais ceux qu'on

Les Hollandois vont aux Isles Açores.



HENRI  
IV.

1598.

envoya pour le prendre, furent tués par ses esclaves; ce qui n'empêcha pas le Lieutenant d'être arrêté. On lui fit son procès, & il fut condamné à être pendu.

Cependant les amis du Lieutenant qu'on venoit de faire mourir, envoyèrent demander du secours à l'Isle de S. Thomas. Antoine Meneses qui en étoit gouverneur, fit partir au bout d'un mois cinq cens hommes pour l'Isle du Prince, ce qui réleva extrêmement le courage des Insulaires. Van-Cleerhagen pendant ce tems-là ne prit aucune précaution, & ne se hâta point d'achever, comme il auroit pû, les fortifications qu'il avoit commencé d'élever. Il s'étoit attiré la haine de plusieurs de ses gens, qui lui reprochoient la mort de ceux qui avoient été tués par les esclaves du Lieutenant, comme s'il les eût envoyés exprès pour les faire massacrer, afin de satisfaire la haine qu'il avoit pour eux. Il en conçut un chagrin si vif, qu'il tomba malade & mourut au bout de quelques jours. Stribos fut mis en sa place. Mais ce nouveau Commandant se donnant de grands mouvemens pour achever les fortifications commencées, & ne ménageant aucunement sa santé dans un pays où l'air étoit fort mal-sain, mourut aussi lui-même peu de tems après, ainsi qu'un grand nombre de ses soldats.

Après la mort de ces deux Commandans, les quatre Officiers qui furent chargés du commandement, convinrent de mettre le feu au Fort, & de s'en retourner dans leur pays; d'autant plus que les soldats & les matelots commençoient à se mutiner. Cette résolution fut prise, quinze jours avant que les troupes auxiliaires, envoyées par Balasar de Mouchérons, arrivassent dans l'Isle. Comme le port est excellent, & peut contenir cinq cens vaisseaux, il pouvoit être très-avantageux aux Hollandois, & les mettre en état de nuire beaucoup aux Espagnols dans leur navigation aux Indes. Dans le même tems les Hollandois entreprirent d'aller non seulement aux Indes, au Bresil, à Castel de Mines & aux côtes de la Guinée, où ils envoyèrent plus de 80. vaisseaux, mais encore aux Echelles du Levant, dans la Grèce, en Syrie & à Alexandrie: ils avoient obtenu du Grand Seigneur la permission de naviger & de commercer sous la bannière de France.

Au mois d'Avril, Frederic de Virtemberg envoya un Ambassadeur aux Etats Généraux, afin d'obtenir la permission pour ses Sujets qui descendoient par le Nekre dans le Rhin, de commercer dans les pays soumis à leurs hautes Puissances. Il les prioit en même tems, en cas que cela leur convînt ainsi qu'à lui, de lui envoyer un homme habile pour nettoyer la rivière du Nekre & la rendre plus navigable. Les Etats accordèrent les deux articles; & envoyèrent au Duc Jean Bradley très-expert en ce genre, qui nettoya le lit du Nekre, & rendit par ce moyen la navigation sur cette rivière beaucoup plus facile & plus commode.

Ce fut vers ce tems-là qu'on arrêta à Leyde un homme suborné pour assassiner le comte Maurice, ou qui peut-être se porta de lui-même à commettre ce crime. Il s'appelloit Pierre Panne natif d'Ypres en Flandre, qui à l'exemple de ce malheureux Biscayen nommé Jauregui, qui l'an 1582. assassina d'un coup de pistolet Guillaume prince d'Orange, voulut attenter pareillement à la vie de Maurice son fils. Ce scélérat déclara que celui qui le premier lui avoit fait naître la pensée de cet assassinat, étoit son cousin Melchior Vanden-Walle valet du Collège de Jésuites de Douay: Il dit qu'il lui en avoit parlé à Ypres, & avoit auparavant tâché d'engager sa femme à conseiller à son mari de commettre cette action: Qu'étant dans une grande pauvreté, il étoit venu à Douay trouver les Jésuites: Que le P. Provincial l'avoit exhorté par un long discours à exécuter cette entreprise, qui seroit, disoit-il, d'un grand mérite devant Dieu & devant les hommes: Que le Recteur du Collège l'avoit entretenu sur le même sujet, & avoit achevé de le déterminer, en lui faisant de grandes promesses, & en lui donnant de l'argent, qu'il avoit envoyé à sa femme: Qu' aussitôt il étoit parti pour la Hollande, à dessein d'accomplir son projet. Il déclara encore que ces Peres lui répétoient souvent (ce qui fut inséré dans la Sentence) qu'il étoit de l'intérêt de la gloire de Dieu de faire périr un homme, qui faisoit périr tous les jours tant d'ames: Que lorsqu'il auroit commis cette action, Dieu feroit un miracle pour le garantir de tout danger; ou que s'il périssoit, il iroit infailliblement dans le Paradis: Qu'après ces exhortations il

HENRI  
IV.  
1598.

Complot  
pour assassi-  
ner Maurice  
de Nassau.

Les Jésui-  
tes sont accu-  
sés d'avoir  
suborné l'as-  
sassin.



**HENRI** s'étoit confessé & avoit communiqué : Qu'ensuite il s'étoit mis  
**I V.** en chemin, & étoit arrivé à Leyde : Qu'ayant alors réflé-  
**1598.** chi mûrement sur l'action qu'il méditoit, il en avoit eu hor-  
 reur, & s'étoit repenti de s'être engagé à la commettre.

Voilà ce qu'il avoit au milieu des tourmens de la question qu'il subit, & ce qu'il confirma encore après. Il demanda qu'on lui fît grace, parce qu'il s'étoit repenti avant d'être arrêté; qu'il avoit eu horreur de cet attentat; & qu'enfin il ne l'avoit point exécuté. Les Etats de Hollande & de Frise donnèrent d'abord leurs avis; l'affaire fut ensuite portée devant le grand Conseil. Enfin elle fut jugée par le Tribunal Souverain des Magistrats de Hollande, de Zélande & de Frise; & Pierre Panne fut condamné à mort & exécuté le 22. Juin. La Sentence fut publiée en tous lieux.

Apologie des  
Jésuites.

Pendant François Coster Jésuite fit paroître le mois suivant un écrit en Allemand, pour justifier sa Compagnie au sujet de ce noir complot. Il soutenoit que c'étoit une calomnie des Calvinistes: Qu'on avoit employé des ruses & des artifices détestables, pour obliger Panne à faire une fausse déclaration: Qu'il en étoit de cet attentat, comme de celui qu'on leur imputoit à l'égard du Roi de France & de la Reine d'Angleterre, qu'ils avoient, disoit-on, voulu faire assassiner. Cette apologie fut traduite en latin par Gille Schondonk Prêtre de la même Société, sous ce titre: *Sica tragica Comiti Mauritio à Jesuitis, ut aiunt Calvinista, Leide intentata*: C'est-à-dire mot à mot, le poignard tragique levé à Leyde sur la personne du Comte Maurice par les Jésuites, comme les Calvinistes le publient.

Depuis que la paix avoit été conclue entre la France & l'Espagne, les Etats Généraux se voyant plus en danger qu'ils n'étoient auparavant, résolurent, suivant l'avis du comte Maurice, de s'allier plus étroitement avec la Reine d'Angleterre. Elle leur avoit envoyé quelque tems auparavant en ambassade le chevalier François Weer, fameux capitaine, pour sçavoir quelles étoient leurs intentions, par rapport à la continuation de la guerre contre leur ennemi commun. Les Etats lui envoyèrent en qualité d'Ambassadeurs le Chevalier Jean Duyvenvoorde sieur de Warmont Vice-Amiral, Jean d'Olden Barnevelt sieur de Tempel,

premier Conseiller des Etats de Hollande & Westfrise, Jean Vanden-Wercke pensionnaire de Middelbourg, Jean de Hottinga & André de Hessels premier Assesseur du Conseil de Brabant établi à la Haye. Etant arrivés en Angleterre, ils trouvèrent la Reine bien disposée; & quoique la guerre d'Irlande, où elle avoit reçu quelque échec, lui donnât assés d'occupation, elle fit voir qu'elle s'intéressoit extrêmement aux affaires des Pays-bas, & fournit sans difficulté tous les secours qu'elle avoit promis. Buzenval notre Ambassadeur servit bien aussi les Etats Généraux. Ayant été rappelé tandis qu'on traitoit de la paix entre la France & l'Espagne, il retourna ensuite en Hollande, & fit connoître aux Etats que le Roi Très-Chrétien n'avoit pas oublié les secours, qu'ils lui avoient autrefois donnés si à propos: Que quoique S. M. eût fait la paix avec l'Espagne, il avoit ordre de sa part de résider en Hollande: Qu'elle feroit pour eux tout ce qui ne l'engageroit point à une guerre ouverte avec les Espagnols; & qu'elle leur rembourseroit au tems marqué l'argent qu'ils lui avoient prêté, pour subvenir aux frais de la guerre.

HENRI  
I V.  
1598.

Quelque tems après, sur la fin de Septembre, François de Mendose Amirante d'Arragon, qui avoit le commandement des armées sous le cardinal André d'Autriche, en l'absence de l'Archiduc Albert, ayant passé la Meuse mena son armée près de Ruremonde. Elle consistoit en cent dix-huit compagnies d'infanterie composées de soldats Flamands, Francomtois, Italiens, Allemands, Espagnols & Irlandois, qui faisoient environ vingt mille hommes. Il avoit de plus douze compagnies de cavalerie; & en avoit laissé autant dans le Brabant. Mendose, à la tête de ces troupes, marcha par le pais de Liège & par les duchés de Gueldre, de Clèves & de Juliers, entre Cologne & Bonne; & ayant envoyé devant, Claude de la Bourlotte avec son Régiment, il passa le Rhin à Orsoy, ville de la dépendance du duché de Clèves, sur le bord du fleuve, & que le duc Guillaume avoit commencé à fortifier. Les menaces jointes aux prières engagèrent les habitans à ouvrir leurs portes. Dès que les troupes furent entrées dans la Ville, Mendose marcha droit à la citadelle, qui étoit gardée par un petit nombre de soldats au nom du duc de

Expédition  
des Espagnols  
dans le duché  
de Cleves.



**HENRI** Clèves, ayant à sa suite des boureaux & des Capucins. Ces  
**IV.** Religieux, qui ont coutume de confesser ceux qui sont con-  
**1598.** damnés à mort, servirent en cette occasion de héraults, & les sommèrent de se rendre sous peine de mort. Cette menace les effraya, & ils livrèrent la citadelle. Aussitôt on fortifia la place, & on éleva un nouveau Fort près de Walsom, afin d'être maître des deux bords du fleuve. En même tems on envoya en Westphalie trois régimens Espagnols, avec celui de Charle de Longueval comte de Buquoi & douze escadrons; ces troupes ayant fait de tous côtés des courses dans les duchés de Clèves, de Juliers & de Bergh, dans le pays de Cologne & dans l'Evêché de Munster, y commirent toute sorte d'excès.

Ces hostilités réveillèrent les Etats Généraux, qui n'avoient rien fait pendant tout l'éré, & avoient tenu leurs troupes en garnison. Ils les mirent alors en campagne, & leur assignèrent le rendez-vous à Arnheim en Gueldre. On fit ensuite transporter les pontons & l'artillerie par l'ordre de Maurice, qui le huit de Septembre se rendit au Fort de Schenk, pour s'opposer aux courses des ennemis. Les Espagnols avoient d'abord attaqué le château d'Alpen appartenant à Emilie de Newenar, veuve de l'Electeur Palatin Frederic III. Quoiqu'elle observât la neutralité dans cette guerre, & qu'elle se crût en sûreté par les Sauve-gardes qu'elle avoit également obtenues d'Albert & des Etats Généraux, elle fut néanmoins forcée de livrer sa place. La comtesse de Meurs qui avoit pris les mêmes sûretés, fut aussi obligée de recevoir les Espagnols chez elle, & d'avoir plus d'hôtes qu'elle n'eût souhaité.

Maurice craignant pour les Provinces de Frise d'Ower-issel & de Zutphen, crut devoir empêcher les Espagnols d'aller plus loin. Il mit à cet effet des garnisons dans des places qui pouvoient les arrêter, & il partit lui-même avec un détachement de cavalerie pour Duyfbourg & Doetecom, afin de fortifier la frontière de ce côté-là. Il y rencontra la mere des Marquis de Bergh, sa proche parente. Il consentit que cette Dame fît demanteler son château de Scerenberg en Gueldre, & que les Etats en retirassent la garnison qu'ils y avoient mise. Elle promit de son côté

que ses enfans , qui étoient au service de Philippe , n'en rétabliroient point les fortifications ; & que s'ils le faisoient, ils perdroient la propriété de ce Château & tous leurs droits, comme ayant manqué à leur parole. On convint aussi qu'Anholt & Bronckhort , places fortes de ce pays-là , demeureroient neutres.

---

HENRI  
I V.  
1598.

Sur ces entrefaites, on intercepta des lettres de Henri bâtard de Chalons , par lesquelles on apprit que Mendose , après s'être retranché près d'Orsoy, menaçoit Rhinberk. Aussitôt Maurice , de l'avis des principaux Officiers de son armée , alla camper près du vieux Zevenaër, peu éloigné de la ville du même nom. Sur le bord du Rhin , vis-à-vis de l'Isle agréable de Gueldre , il avoit fait faire deux ponts de bateaux, qui joignoient cette Isle aux deux rivages ; & mettoient à couvert la Betuwe haute & basse, & la Veluwe des courses de l'ennemi. Par l'un des deux ponts , qui étoit soutenu sur quarante-quatre bateaux , il fit passer de la cavalerie dans la Betuwe , & la distribua dans plusieurs villages ; en sorte que les Espagnols ne pouvoient venir à lui qu'en passant le Rhin ou le Vahal. Il avoit aussi fortifié l'Isle dans les endroits où l'eau étoit plus basse , & y avoit placé dix gros canons , cinq de moindre calibre , & dix pièces de campagne. Il envoya ensuite à Zutphen Philippe comte de Hohenlo son beau-frère , qui étoit venu le trouver avec un détachement de gens de pié. Il y joignit quatorze compagnies de cavalerie , & le chargea de mettre une nouvelle garnison dans Grolle & Brefort.

Il apprit en même tems , qu'un convoi considérable de canons & de munitions de guerre étoit parti de la ville de Gueldre, pour se rendre au camp des Espagnols , suivi d'un détachement de quinze cens hommes de pié & de deux compagnies de cavalerie. Aussitôt il se mit en marche avec les comtes de Hohenlo , de Nassau & de Solms , suivi de la meilleure partie de sa cavalerie , ayant laissé dans le camp pour le garder Sidenisky Sergent-major ; il passa le Vahal sur des pontons près de Bommel , croyant pouvoir rencontrer l'ennemi entre Venlo & Orsoy. Mais les Espagnols étoient déjà passés , & il ne put les atteindre. Peu de tems après les matelots qui étoient à Bommel , ayant passé du



**HENRI** côté des Espagnols , attaquèrent près de Reez une galère  
**I V.** des Etats & la prirent. Simon Jansson qui la commandoit,  
**1598.** eut bien de la peine à s'échapper ; & plusieurs de ceux qui  
 la défendoient furent tués. Les vainqueurs en ayant tiré  
 le canon & les munitions de guerre, dont elle étoit chargée,  
 la brûlèrent , parce qu'elle étoit fort vieille , & qu'elle  
 ne pouvoit leur être d'aucun usage. Cela arriva le 20 de  
 Septembre.

Cinq jours après les Etats du duché de Clèves s'assemblèrent à Juliers , pour délibérer au sujet des hostilités commises par les Espagnols, qui s'étoient emparés d'Orsoy , & avoient ravagé plusieurs autres endroits. Les Députés étoient partagés dans leurs opinions. Les uns, qui étoient tout dévoués aux Espagnols, excusoient tout ce qu'ils avoient fait. Mais Sibylle sœur du duc Jean Guillaume, femme d'un grand courage, fit résoudre les Etats à députer vers Mendose , pour lui demander la restitution d'Orsoy ; & en cas qu'il refusât de le rendre , qu'on prieroit le comte de Lippe, chef du cercle de Westphalie , d'interposer son autorité , & d'empêcher qu'on ne fît aucunes levées d'hommes ni d'argent dans tous les pays de son gouvernement ; mais qu'on retînt dans la Province , pour en défendre la frontière , tous les soldats qu'on y levoit pour la guerre de Hongrie, aussi bien que les sommes d'argent levées pour le même usage, & qu'il étoit à propos de conserver pour la défense du pays : Qu'il seroit prié en même tems d'indiquer une Assemblée des cinq bas Cercles à Dormont ; & qu'en attendant on renforceroit la garnison de Dusseldorp : Que le duc de Clèves écriroit à l'Empereur, aux Princes & aux Villes d'Allemagne ; & nommément aux Electeurs , au duc de Brunswik & au Landgrave de Hesse , pour se plaindre du procédé des Espagnols, & leur demander leurs conseils & leur appui. On nomma aussi des Députés pour se trouver à l'Assemblée des cinq Cercles , & pour aller demander du secours à ceux du pays de Cologne , dans une circonstance qui les intéressoit également.

Sibylle écrivit en même tems à l'Archiduc Albert, qui étoit alors en chemin pour se rendre en Espagne , & lui fit de grandes plaintes. Elle demandoit dans sa lettre qu'on  
 rendît

rendît Orfoy , & qu'on démolît le fort de Walsom. Albert répondit qu'il n'avoit jamais eu la pensée d'envahir le bien d'autrui , ni de faire de la peine au duc de Clèves ; mais que la nécessité de la guerre l'avoit forcé de s'emparer d'Orfoy , pour être maître du passage du Rhin : Qu'il ne pouvoit dans les conjonctures présentes rendre cette place , ni cesser de fortifier Walsom , jusqu'à ce que la guerre fût terminée ; mais qu'il feroit en sorte que le soldat observât une exacte discipline , & ne commît aucuns desordres dans le Duché de Clèves.

HENRI  
IV.  
1598.

Sybille voyant que l'Archiduc se jouoit d'elle & du Duc son frère , & que les Espagnols répandus dans tous le païs y commettoient mille excès , & qu'ils avoient voulu par deux fois s'emparer de la ville de Clèves , où le Duc faisoit son séjour ; elle écrivit au comte Maurice ; & après l'avoir remercié & loué du soin qu'il avoit d'empêcher que ses troupes ne fissent aucun dégât sur les terres de ses voisins , elle s'excusa d'avoir donné aux Espagnols le passage libre dans le Duché de Clèves , & le pria de n'en point sçavoir mauvais gré à son frère : Qu'il avoit été obligé de céder à la force : Que les Etats avoient écrit au comte de Lippe , pour l'engager à demander la restitution d'Orfoy & la démolition de Walsom.

Cependant les fortifications de cette dernière place étant déjà très-avancées , les instances du comte de Lippe , qui étoit fort éloigné , furent inutiles. Mendoze envoya en même tems un Hérault pour sommer la ville de Rhinberck de se rendre. Le capitaine Schaëf , gouverneur de la place , qui étoit alors malade au lit d'une maladie contagieuse , répondit , qu'il y avoit une négociation commencée avec l'électeur de Cologne , dont Rhinberck dépendoit , & qu'il ne pouvoit prendre aucune résolution qu'il n'eût appris le succès de cette négociation. Aussitôt il fit avertir le comte Maurice , qui envoya trois compagnies d'infanterie dans l'isle , vis-à-vis de la ville , avec ordre de s'y retrancher. Mais ces troupes ne se croyant pas en sûreté dans un endroit accessible de tous côtés , à cause que les eaux étoient fort basses , jugèrent à propos d'entrer dans la ville , malgré la maladie contagieuse qui y régnoit , & de se joindre à la garnison , qui



**HENRI** n'étoit que d'environ quatre cens hommes. Mendose, après  
**IV.** avoir fait solliciter envain la femme du Gouverneur de faire  
**1598.** rendre la place, commença à menacer. Maurice craignant  
 pour la place, y envoya un habile Commandant, nommé Luc  
 Heddinck, qui encouragea les soldats à soutenir le siège  
 avec vigueur.

Comme les Espagnols avoient répandu de tous côtés la  
 terreur au-delà du Rhin, Wirick Van-Daun comte de Falken-  
 stein, craignant pour son château de Broeck au Duché de  
 Bergh, envoya demander à Mendose une sauve-garde. Ce  
 Général lui répondit d'une manière ambigue, que le Roi  
 son maître avoit fait un traité avec le Duc de Clèves, pour  
 maintenir la Religion Catholique dans son Duché : Que si  
 le Comte vouloit se conformer à ce traité avec sa famille,  
 il n'auroit aucun besoin de sauve-garde. Le Comte, qui sui-  
 voit la confession d'Ausbourg, comprit le danger où il étoit.  
 Il commença par éloigner sa femme & ses enfans, qu'il fit  
 partir le 6. d'Octobre sur le soir, avec une partie de ses meu-  
 bles les plus précieux. Il avoit résolu de la suivre le lende-  
 main, & d'abandonner la place ; mais l'ennemi survint tout-  
 à-coup, & commença à canonner le Château. Falkenstein  
 qui se voyoit hors d'état de soutenir un siège, capitula à con-  
 dition d'avoir, lui & les siens, la vie avec la liberté. Mais les  
 Espagnols usèrent à son égard de la plus insigne perfidie.  
 Car en sortant du Château il fut arrêté. On dépouilla en  
 sa présence quarante de ses gens, que les soldats, ayant pris  
 querelle à l'occasion du butin, massacrèrent. Le comte de  
 Hardembergh, parent de Falkenstein, eut bien de la peine  
 à lui sauver la vie au milieu de cette émeute. Il fut conduit  
 par un colonel Espagnol dans une chambre secrète du Châ-  
 teau, avec un de ses Pages, le seul de ses gens qui lui étoit  
 resté. Mais cinq jours après étant sorti du Château pour se  
 promener vers un moulin avec la permission & à la sollicita-  
 tion même de celui qui le gardoit, il vit le lieu où tous ses  
 gens avoient été depuis peu égorgés : l'horreur que ce funeste  
 lieu lui causa, le fit aller plus loin. Alors les soldats Espa-  
 gnols coururent après lui, comme s'il eût voulu se sauver,  
 le ramenèrent vers le Château, & le percèrent de coups.  
 Quelques-uns ont prétendu que son corps avoit resté exposé

Perfidie &  
 cruauté des  
 Espagnols.

deux jours sur la place sans être inhumé ; & que les Espagnols l'avoient ensuite brûlé, comme le corps d'un détestable hérétique.

HENRI  
IV.

1598.

Les Espagnols prirent ensuite Burick , Dinflaken , Holt & Reez , égorgèrent les garnisons de ces places , & en maltraitèrent les habitans. Il y avoit long-tems que les Espagnols songeoient à s'emparer de Wesel, parce que cette ville opulente & bien peuplée, quoiqu'au milieu d'un païs Catholique , donnoit un asile à tous le Protestans qui s'y retiroient. Les Consuls de la ville envoyèrent offrir de grandes sommes d'argent à Mendose pour l'engager à ne les point inquiéter. Mendose reçut cette proposition d'une manière dédaigneuse & digne d'un Espagnol : il répondit avec un air affecté de désintéressement, qu'il ne demandoit autre chose à la ville de Wesel, sinon que l'ancien culte y fût maintenu ; que les Prêtres y fussent rétablis dans leurs fonctions ; & qu'on en chassât tous les ministres Hérétiques qui les avoient pervertis. Il ajouta qu'il préféreroit cela à tous les présens & à tous les trésors du monde , & qu'il se croiroit trop bien récompensé, s'il pouvoit affranchir de la tyrannie de l'erreur tant d'ames égarées , & leur procurer la liberté Catholique.

Cette réponse engagea les Catholiques Romains , qui étoient dans la ville , à aller trouver les Protestans , pour les exhorter , à la vuë du danger commun qui les menaçoit tous , à céder au tems, pour se garantir du siège , & du pillage dont il seroit infailliblement suivi. Il y avoit dans la ville plusieurs partis, outre une garnison de trois cens hommes que le duc de Clèves y avoit mise. Enfin il fut résolu qu'on enverroient des Députés au Général Espagnol , pour lui déclarer qu'on se soumettroit , pourvû qu'il ne fit aucun tort à la ville. Mendose , qui dans toute cette expédition avoit moins en vûe les intérêts d'Albert , que sa propre réputation , crut qu'il lui seroit fort glorieux d'avoir ainsi forcé une ville Protestante à retourner à la religion Catholique. Ainsi sur la fin de l'année, il pria le Nonce du Pape qui résidoit à Cologne , nommé Coriolano Gazzadoro de venir à Wesel , pour y consacrer de nouveau les temples de cette ville , & y rétablir l'exercice de la religion Catholique ; ce



HENRI

IV.

1598.

qu'il fit. Mais cette conversion apparente ne fut pas durable ; dès que Mendose se fut retiré, on rappella les ministres Protestans, on maltraita & on chassa les Prêtres, & peu s'en fallut qu'on ne maltraitât le Nonce même qui prit sagement le parti de s'enfuir.

Déjà tout étoit prêt pour le siège de Berck. La cavalerie & l'infanterie ayant passé dans l'isle qui est vis-à-vis, s'étoient emparées du Fort que la garnison de Berck avoit construit; & ceux qui le gardoient s'étoient réfugiés dans la ville sans aucune perte. On dressa les batteries au bas de l'isle en trois endroits différens; chaque batterie étoit de quatre canons. On en braqua deux grands & deux de moindre calibre contre la porte de Cassel. Le 14. d'Octobre le tems étant obscur, les Espagnols s'approchèrent de plus près du côté de l'Ecluse, qui est proche de la porte du Rhin au-delà du Ravelin. Alors le colonel Dom Alonze d'Avalos, sans faire aucune mention de Mendose, envoya un tambour dans la ville pour la sommer de se rendre. Les Magistrats qui vouloient maintenir l'autorité de l'électeur de Cologne, firent instance auprès de la garnison, pour qu'il leur fût permis de députer vers Mendose, & de lui demander au nom de l'Electeur que la ville fût mise en sequestre, comme neutre. Mais la garnison trouva que la proposition des Magistrats étoit hors de saison; & ayant menacé le tambour de le faire pendre, s'il venoit jamais dans la ville de la part d'un simple Colonel, elle le renvoya sans réponse, & se mit en devoir de se bien défendre.

Ce jour-là même la batterie ne cessa point de tirer jusqu'à neuf heures du soir. Il arriva par malheur qu'un boulet rouge perça la muraille d'une tour qui étoit proche de la citadelle, du côté de la porte du Rhin, cette muraille n'ayant qu'un pié d'épaisseur. Il y avoit dans la tour cent cinquante tonneaux de poudre, qui ayant pris feu, firent sauter avec un fracas horrible, & la tour, & une grande partie des maisons voisines, & renversèrent même le rempart. Heddinck, gouverneur de la place, & quelques soldats qui étoient dans la demi-lune, périrent par cet accident. Les assiégeans mirent le feu à la porte; mais il fut aussitôt éteint par les assiégés.

Comme il n'y avoit aucune espérance de recevoir du secours, que la poudre étoit toute consommée, & que la maladie contagieuse augmentoit de jour en jour dans la ville, la garnison jugea qu'il étoit inutile de vouloir continuer à défendre la place; les Magistrats la pressèrent en même tems de ne point différer à ménager une capitulation, qui mît également à couvert les bourgeois & les soldats. Ainsi on envoya un tambour qui sortit par la Sant-porte, & demanda aux ennemis à parlementer. On donna des ôtages des deux côtés, qui furent de la part de Davalos, Marcello del Giudice, & François Nelli. Les assiégés donnèrent les capitaines Loon, & Favillan. Les articles de la capitulation furent: Que la ville seroit remise au pouvoir des Espagnols: Que les soldats de la garnison sortiroient avec leurs armes & leurs bagages, enseignes déployées, sans tambour, ni méche allumée, & qu'ils seroient conduits à Santen; mais qu'ils engageroient leur parole, que pendant quatre mois ils ne porteroient les armes ni contre le roi d'Espagne, ni contre l'Archiduc Albert: Que ceux des bourgeois qui voudroient sortir de la ville auroient la liberté de le faire en sûreté, & de se joindre aux soldats. Davalos, qui signa la capitulation, & non Mendose, fournit quarante chariots, & traita la garnison avec beaucoup d'humanité, en reconnaissance de la manière dont il avoit été traité lui-même par Maurice, lorsqu'il avoit été pris prisonnier, après la défaite de la cavalerie Espagnole près de Nimégue dans la Betuwe.

Cependant la diète des bas Cercles de Westphalie étoit assemblée à Dormont. Maurice y avoit envoyé des Députés sur la fin du mois précédent, pour déclarer qu'il étoit prêt de rendre la ville de Berck à l'électeur de Cologne, pourvu que les Espagnols de leur côté restituassent les autres villes de l'Empire dont ils s'étoient emparés, & cessassent d'attaquer les pais voisins. Mais sur ces entrefaites la ville de Berck ayant été prise, il crut devoir prévenir les ennemis; il surprit le Fort de Tolhuys près du Fort Gravenweerd, afin de s'opposer aux Espagnols, en cas qu'ils voulussent marcher vers Duyssbourg au comté de Zutfen: en même tems il prit par force la ville de Zevenaër, & y mit une bonne garnison.



**HENRI** Mendose de son côté ayant employé l'argent, fourni par la ville de Wesel, à payer ses troupes, assembla le conseil de guerre pour délibérer sur les opérations de la campagne. **IV.** Frédéric comte de Bergh fut d'avis de faire cesser les plaintes des villes & des provinces de l'Empire, & des païs voisins ; & de rappeler à cet effet les troupes, pour porter la guerre dans le païs ennemi, & surtout dans l'Overissel & dans la Frise. Louis de Velasco fut d'un avis contraire, & soutint que la saison étant déjà fort avancée, il étoit dangereux d'exposer des troupes fatiguées à combattre contre des troupes fraîches dans des lieux défavantageux. Cet avis qui prévalut, fit beaucoup murmurer les Flamans ; ils étoient indignés de voir qu'on faisoit une guerre vaine à des peuples sans défense ; qu'on évitoit la rencontre des troupes ennemies, & qu'on laissoit une si belle armée se consumer inutilement. Mendose marcha donc vers Bocholt, après avoir envoyé des lettres menaçantes dans tout le diocèse de Munster, pour ordonner qu'on lui fournît des vivres, de l'argent, & toute sorte de munitions de guerre ; ce qui lui fut refusé.

Maurice informé de tout ce qui se passoit dans le camp des Espagnols, songea à profiter de la mesintelligence des Chefs. Il résolut d'abord de fortifier davantage Zevenaer ; il fit élever vers l'Eglise quelques bastions en forme de demi-lune, pour fermer de ce côté le passage aux ennemis, en cas qu'ils voulussent s'avancer vers Doësbourg & la Véluwe. Etant parti lui même pour Doësbourg, suivi de son armée, il en posta une partie dans une isle de l'Issel qui est vis-à-vis, & l'autre partie derrière la ville, où il éleva des retranchemens garnis de canons. Le Rhin, l'Issel & le Vahal s'étant alors enflés, & les eaux ayant cru de huit piés, il envoya par la rivière d'Issel, du côté de Reez, un détachement qu'il mit sur une barque armée, pour rompre une digue de la rivière de Hette, au-dessus d'Emmerick. Ils y travaillèrent toute la nuit avec tant d'ardeur, que la digue fut rompue & le camp ennemi inondé. Cependant les Espagnols ne cessoient point de tirer sur le comte d'Hohenlo, qui à la tête de mille chevaux soutenoit les travailleurs. Le canon qu'ils mirent sur la digue, obligea enfin le Comte de

se retirer avec la barque, & la nuit suivante la digue fut réparée.

HENRI  
I V.  
1598.

Le Chapitre de la ville d'Emmerick & les Jésuites obtinrent de Mendose, qu'on ne mettroit point de garnison dans la place. Les bourgeois ayant néanmoins eu ordre de donner passage aux troupes, à peine les Espagnols furent-ils entrés dans la ville, qu'ils y mirent garnison, malgré les plaintes du Doyen du Chapitre, qui reclama la parole que Mendose lui avoit donnée, & montra les lettres que ce Général lui avoit écrites. Il ne put alors s'empêcher de dire, que les *Gueux* (c'est le nom que les Espagnols donnoient aux Etats des Provinces-Unies) n'avoient pas tort de ne se point fier aux paroles des Espagnols, gens perfides, même à l'égard de leurs amis & de leurs voisins. Mendose se moquant de ses plaintes, répondit que les vicissitudes de la guerre l'obligoient à en user ainsi, & crut faire une grace à la ville, de n'y mettre que des Allemans en garnison. Il ménagea moins les habitans de Reez, où il mit une garnison d'Espagnols & d'Italiens. Ceux d'Isselbourg ayant quelque tems disputé pour n'en point recevoir, se virent enfin forcés de se soumettre; ils furent fort maltraités, & un grand nombre fut passé au fil de l'épée.

Delà, le Général Espagnol alla camper au pié du mont d'Elten, d'où il fit partir le 1. de Novembre (1) quatre régimens, pour aller investir Doëtecom, (2) dans le comté de Zurphen. Le comte d'Hohenlo les ayant rencontrés en chemin, se détourna, dans l'idée qu'il eut que ce détachement étoit suivi de tout le gros de l'armée. Il continua donc avec le comte Ernest de Nassau qui étoit à la tête de la cavalerie, de marcher du côté de la Betuwe. Ayant mis du canon dans le Fort de Tolhuys, il augmenta les fortifications de la ville d'Hussen. Pour Maurice, il s'arrêta à Doësbourg avec le reste de l'armée, pour mettre de ce côté-là la Veluwe à couvert, & y fit venir les pontons de l'isle de Gueldre, qu'il avoit fait bien fortifier.

Dès que Mendose fut devant Doëtecom, où il n'y avoit que quatre compagnies de soldats, il attaqua la ville sans l'avoir

(1) On a lû *Kalendis* au lieu de *Nonis IXbris*.

(2) Ou Doëtechem.



**HENRI**  
**I V.**  
**1598.**

auparavant fait sommer. Afin d'intimider davantage toutes les autres villes des environs, il la battit d'abord sans discontinuer avec quatre canons jusqu'au lendemain. La garnison se préparant à se défendre, il mit en batterie quatorze autres canons, qu'il fit braquer contre la porte de Doësbourg. La porte ayant été mise en pièces, les Consuls de la ville comprirent qu'il n'y auroit bientôt plus de ressource pour eux, s'ils résistoient plus long-tems; ainsi on envoya un tambour pour demander à capituler. Mendose rejetta avec hauteur toutes les propositions des assiégés, & voulut que la ville se rendit à discrétion. Alors la garnison, résolue de tout souffrir plutôt que de se livrer ainsi aux Espagnols, tira de l'Arсенal soixante barils de poudre qu'on plaça près de la porte de Doësbourg, & ils firent dire au Général Espagnol qu'ils étoient résolus de brûler la ville avec toutes les munitions de guerre & de bouche, si on ne leur faisoit ainsi qu'aux bourgeois une composition honnête. Mendose craignant que le désespoir ne les portât en effet à cette fatale extrémité, accorda enfin ces conditions : Que les soldats sortiroient en armes avec vie & bagues sauvées : Que les enseignes lui seroient remises, & que la garnison feroit serment de ne point porter les armes pendant six mois contre le roi d'Espagne, ni contre l'Archiduc Albert. On ne comprit point les bourgeois dans la capitulation; Mendose voulut qu'on se reposât sur sa bonne foi, ayant donné sa parole qu'il ne leur seroit fait aucun mal. C'est ainsi que la ville de Doëtecom, qui depuis vingt ans étoit au pouvoir des Etats, fut enfin réduite sous celui des Espagnols, le 6. de Novembre de cette année.

L'armée Espagnole alla ensuite assiéger le Fort de Schuylenbourg, situé dans un lieu marécageux, où commandoit au nom des Etats le capitaine Dort très-brave officier. On somma d'abord le Commandant de se rendre, en le menaçant de le faire pendre, s'il attendoit que le canon fût mis en batterie. Cette menace ne l'intimida point, & il souffrit que le canon tirât depuis midi jusqu'au soir. Mais ayant vu le lendemain que tout se préparoit pour l'assaut, & qu'on dispoit les batteaux, les clayes, les planches & les échelles, il demanda à parlementer. Il obtint la vie sauve pour lui

& pour ses soldats, qui sortirent du Fort un bâton à la main.

Cependant Maurice étoit dans son camp de Doësbourg, où il attendoit les événemens. Les garnisons des places voisines harceloient sans cesse l'armée Espagnole, & leur enlevoient tous les convois, en sorte qu'elle étoit dans une grande disette. Frédéric comte de Bergh, qui dans le conseil de guerre avoit été d'avis de porter la guerre dans l'Overissel & dans la Frise, plutôt que de la faire en goujats & en brigands, comme les Espagnols la faisoient alors, voyant que l'hyver approchoit & que l'armée étoit si diminuée, changea de sentiment; il jugea qu'il y auroit trop de danger à en venir aux mains avec le cousin (c'est ainsi qu'il appelloit Maurice) & il fut d'avis d'envoyer les troupes en quartier d'hyver. On les distribua donc dans l'évêché de Munster & dans les duchés de Bergh, & de Clèves; ce qui porta beaucoup de préjudice aux peuples de ces Contrées. Pendant ce tems-là, Maurice à qui les Etats avoient extrêmement recommandé de conserver Lochem, en renforça la garnison, & y envoya quelques canoniers. Etant parti ensuite pour Zutphen, où il trouva tout en bon état pour soutenir un siège, il revint le même jour à Doësbourg.

Sur ces entrefaites, il fut résolu dans l'assemblée de Dortmont qu'on écrirait à l'Empereur, aux quatre Electeurs du Rhin, à Mendosé, au cardinal André d'Autriche qui étoit à Bruxelles, & aux Etats généraux des Provinces-Unies, pour demander la restitution de tout ce qui avoit été pris. On faisoit de grandes plaintes de Mendosé, de ce qu'il s'étoit emparé d'Orsoy, & avoit bâti le Fort de Walsom. On reprochoit aux Espagnols le meurtre du comte de Falkenstein feudataire du duché de Clèves, qui avoit jusqu'alors observé la neutralité, & qui avoit demandé au Général Espagnol des lettres de sauve-garde: Que cependant on avoit pris son château de Broeck, & qu'on l'avoit inhumainement massacré: Qu'ensuite on s'étoit emparé par force de plusieurs places dans le duché de Clèves: Qu'on avoit exigé de la ville de Wesel cent mille florins & mille muids de bled: Que les Espagnols avoient ensuite tourné leur fureur contre le diocèse de Munster: Qu'ils avoient ravagé

HENRI

IV.

1598.

Plaintes des  
Etats du duché de Clèves.



**HENRI IV.** 1598. les terres des comtes de Schauwenbourg & de Bentheim , profané les Temples , pillé les Monastères , ruiné & réduit au désespoir tous les païsans : Qu'enfin Gaston de Spinola , gouverneur de Limbourg , sous prétexte d'exécuter la sentence portée contre ceux d'Aix-la-Chapelle , avoit pillé en chemin toutes les maisons des Gentilshommes. Ils ne se plaignoient pas des seuls Espagnols ; ils ajoûtoient , qu'à leur exemple , les Etats généraux s'étoient emparés du château de Zevenaer & du Fort de Tolhuys dans le duché de Clèves.

L'Empereur  
envoie un  
commissaire  
Imperial.

Les quatre Electeurs du Rhin écrivirent sur le même ton à l'Empereur , & le supplièrent d'interposer son autorité , & d'envoyer des députés au Cardinal André , à Mendose & aux Etats généraux , conformément au décret de la Diète assemblée cette année à Ratisbonne. Au commencement de ces troubles l'Empereur avoit déjà envoyé Charle Nutzel , en qualité de commissaire Imperial , pour soutenir le duc Jean Guillaume dans l'état fâcheux où il se trouvoit (1) & pour empêcher les troupes étrangères de ravager son Etat. Nutzel étoit chargé en même tems de lui proposer d'épouser Antoinette fille de Charle duc de Lorraine. Mendose promit à Nutzel de ne commettre aucune hostilité dans le païs de Clèves ; & ce commissaire se fiant à sa parole en assûra le Duc. Mais Nutzel voyant que l'on faisoit le contraire de ce qu'on lui avoit promis , écrivit à Mendose le dernier jour d'Octobre , pour se plaindre du procédé des Espagnols , & leur reprocher tout ce que leur inhumanité , leur avarice , & leur infame brutalité leur avoient fait commettre.

Plaintes contre les Espagnols.

Il parut alors un écrit sous le titre de *Plaintes* ; tous les faits qu'il contenoit étoient attestés par les gens du païs , & exposés par ordre alphabetique. Outre ce qu'on a vu ci-dessus , on disoit dans cet écrit : Qu'entre les rivières d'Issel & de Lippe , les Espagnols s'étoient emparés des châteaux de Diesfort , de Bellinghoff , d'Oberenberg , d'Asfeld , de Gran , d'Hackenhuis , de Rossaw , de Wenge , de Dornick , de Hind ; sans compter plusieurs autres places qu'ils avoient prises & pillées : Qu'ils avoient commis les plus grands désordres

(1) Il étoit sujet à des vapeurs qui lui troubloient l'esprit de tems en tems.

dans le Monastère de Schlenhorst , composé de filles de la première condition : Qu'après avoir assemblé toutes les Religieuses dans un même lieu , ils les avoient mises toutes nuës, en avoient violé une partie , & traité l'autre d'une manière cruelle & indigne : Que dans le païs de Cologne François de Velasco, commandant général de l'artillerie , avoit sommé la ville de Dortsen , située sur la Lippe en Westphalie, de se rendre : Que les Consuls ayant refusé de se soumettre jusqu'à ce qu'ils eussent consulté leur Souverain , on avoit aussitôt canonné la place , qui sur la fin de Novembre avoit été enfin obligée de se rendre : Qu'ils avoient envoyé sommer pareillement la ville Episcopale d'Osnabruck , ainsi que celle de Paderborn, qui avoit été contrainte de payer quatre cens marcs d'or, après avoir reçu ordre de leur part de chasser tous les ministres Protestans : Que Charle de Longueval comte de Bucquoi & le baron d'Hachicourt avoient pressé le comte d'Oldenbourg de payer les troupes Espagnols , le menaçant qu'autrement elles prendroient leurs quartiers dans ses terres : Que les députés des Cercles & des Princes voisins avoient envain prié les Espagnols de ne commettre aucune violence dans les païs dépendans de l'Empire : Que ces Députés avoient été traités avec mépris , & jouïs indignement : Que les Espagnols avoient en plusieurs occasions commis des excès qui faisoient horreur : Que par exemple ayant fait asséoir & lié sur son siège , le Juge de la ville de Duslemont , sa femme avoit été en sa présence violée par sept Espagnols : Qu'au village de Gislick , une femme grosse ayant long-tems résisté à leurs infames désirs ils lui avoient enfoncé une épée dans la matrice , & l'avoient ainsi fait périr avec son fruit : Qu'ils avoient plusieurs fois tiré les enfans du ventre de leurs mères ; & qu'une fois ils avoient fait entrer la tête d'un enfant d'un an dans la matrice d'une femme , & l'avoient ainsi étouffé : Qu'à Bocholt ayant voulu forcer la fille d'un Bourgmestre , ils avoient tué le père qui étoit accouru aux cris de sa fille : Qu'ils avoient lié cette fille sur le corps de son père , & l'avoient ainsi violée.

Les princes d'Allemagne, indignés de ces exemples inouis d'avarice , de cruauté , & de brutalité , s'en plaignirent amèrement à l'Empereur. Quoique ce Monarque favorisât

HENRI  
IV.

1598.

Vaines remontrances de l'Empereur.



**HENRI**  
**IV.**  
**1598.**

secretement les Espagnols qui faisoient la guerre au nom de Philippe & d'Albert, il ne put néanmoins s'empêcher de reconnoître que la Majesté Imperiale étoit blessée par tous ces excès. Il écrivit donc sur la fin de Decembre à l'Archiduc, qui étoit alors à Milan, pour se plaindre qu'au mépris des lettres qu'il avoit écrites au cardinal André le 24. d'Octobre, le 14. le 19. & le 29. de Novembre, Mendose avoit continué des hostilités dans les terres de l'Empire, & avoit sans sujet & sans raison attaqué les amis & les alliés de la maison d'Autriche. Il faisoit les plus fortes instances pour engager les Espagnols à la réparation de ces injures, & à la restitution des villes & des châteaux dont ils s'étoient injustement emparés; & il les prioit de renvoyer sans rançon tous les prisonniers qu'ils avoient faits, & de retirer toutes les troupes qui étoient dans les païs dépendans de l'Empire. Il avoit déjà écrit les mêmes choses au cardinal André & à Mendose.

L'Electeur de Cologne, tout dévoué à la maison d'Autriche, avoit écrit le 9. de Decembre au Landgrave de Hesse comme pour le consulter; & trois jours après, il avoit écrit au long à l'Empereur. Le duc de Brunswick publia un manifeste le 19. de Decembre, pour exhorter tous les ordres de l'Empire à poursuivre la vengeance & la réparation de ces injures. Mais tout le fruit de tant de députations, de lettres, & de plaintes, fut que l'Archiduc fit de grandes excuses sur-tout ce qui s'étoit passé, soutenant que le meurtre odieux du comte de Falkenstein avoit été l'effet de sa témérité. Mendose de son côté publia une apologie, dans laquelle il prétendit refuter tout ce qu'on lui objectoit. Enfin l'Empereur ayant manifestement prévarié, & trahi indignement les intérêts de l'Empire, pour favoriser ceux de sa maison, traîna l'affaire en longueur, & jugea à propos de dissimuler l'injure qui lui étoit faite à lui-même. Les princes de l'Empire assemblèrent envain quelques troupes; mais n'ayant pris aucune résolution fixe, & les Chefs n'étant point déterminés, tous leurs efforts, pour venger les injures qu'ils avoient reçues, furent inutiles & nuisibles à eux mêmes.

Il y eut dans le même tems des troubles à Emden, les

Bourgmestres & le corps de ville s'étant extrêmement endettés, au sujet de leurs différens avec les comtes d'Oost-frise, avoient été obligés pour s'acquitter & pour payer la somme dont on étoit convenu à Delfziel, de mettre une nouvelle imposition sur la ville; ce qui fit murmurer la plus grande partie du peuple. Le comte Ezard voulant profiter de ces circonstances, se servit de Jean Kemps faiseur de coffres, homme turbulent, pour soulever le peuple contre les Magistrats, dans la vue de se rendre médiateur, & de recouvrer par-là l'autorité; dont il étoit fâché de se voir déchu par le traité de Delfziel. Il avoit donné ordre à ses deux fils, Jean & Christophle, de se rendre dans la citadelle, pour être prêts à tout événement, & faire croire à sa faction qu'elle seroit soutenue.

La différence de Religion avoit formé deux partis dans la ville. Les Calvinistes étoient pour les Magistrats, les Luthériens, qui suivoient la confession d'Ausbourg & qu'on appelloit Flacciens, (du nom de Matthias Flaccius Illyricus, qui trente quatre ans auparavant avoit été ministre d'Anvers) favorisoient le parti des Comtes. Kemps complota avec les Luthériens & n'eut pas de peine à en gagner une partie. Mais un d'eux, qui de Luthérien étoit devenu Calviniste, ayant tout découvert au Magistrat, le faiseur de coffres fut arrêté, & on trouva sur lui la commission que le comte Ezard lui avoit donnée. Il fut appliqué à la question, où il avoua que Jean Groënen, beau-frère d'un certain Fonck qui étoit à Bruxelles à la Cour de l'Archiduc Albert, étoit non seulement complice, mais auteur & chef de la conspiration. Fonck fut arrêté sur le champ avec plusieurs autres. Leurs lettres, qu'on surprit en même tems, ne laissèrent plus aucun lieu de douter de leurs projets. Aussitôt les Bourgmestres envoyèrent dire aux fils du comte Ezard, qui étoient dans la citadelle, qu'on avoit des preuves convaincantes du complot formé; & ils les firent prier de ne point suivre de mauvais conseils, & de ne donner aucune atteinte aux conventions faites avec la ville; conventions, que sa M. I. avoit ratifiées. Ces deux jeunes gens répondirent qu'ils ignoroient ce qui s'étoit tramé; mais en même tems ils jugèrent à propos de se retirer, craignant qu'on ne

HENRI  
IV.

1598.

Conspiration  
à Emden dé-  
couverte &  
punie.



leur fit un mauvais parti. On trouva parmi les papiers de  
 HENRI Groënen des lettres de Fonck au comte Ézard, dans lesquelles  
 I V. il lui disoit, que puisqu'il ne trouvoit aucun appui auprès  
 1598. de l'Empereur, ni auprès des Princes de l'Empire ( car les  
 habitans d'Emden avoient obtenu depuis peu à la chambre  
 de Spire une sentence contre le Comte ) il lui conseilloit de  
 se mettre sans différer sous la protection du roi d'Espagne ;  
 lui promettant qu'il y auroit bientôt une nombreuse armée  
 qui viendrait soutenir ses droits à Emden, & feroit la guerre  
 dans le voisinage vers la rivière d'Eems & celle de Dollart.  
 Ceux qui avoient été arrêtés, ayant été pleinement con-  
 vaincus par ces preuves, & par beaucoup d'autres, d'avoir  
 tramé une conspiration, furent condamnés à divers suppli-  
 ces. Kemps & Groënen eurent la tête coupée au commence-  
 ment de Mai.

Louis de Nassau gouverneur de Westfrise fit venir des  
 troupes auxiliaires ; & de peur qu'il ne parût que les Etats  
 les eussent appellées pour faire la guerre au Comte, contre  
 les conventions du traité, il évacua la plûpart des places  
 voisines, dont les garnisons se mirent aussitôt à la solde de  
 la ville d'Emden, qui par leur moyen réduisit sous sa puissance  
 les juridictions de Marienhoûe, de Wisquart & de Proft-  
 humb, lieux appartenants au Comte, & qui à cause du voi-  
 sinage étoient suspects. Le Comte de son côté présenta une re-  
 quête à la chambre Imperiale de Spire, pour se plaindre de  
 l'infraction du traité. Il obtint le 16. d'Août un décret, par  
 lequel les habitans d'Emden furent cités, pour répondre  
 sur tous les Chefs de la requête.

Sentence de  
 la chambre  
 de Spire con-  
 tre ceux  
 d'Aix-la-  
 Chapelle.

Dans le même tems, la chambre Imperiale de Spire pro-  
 nonça aussi une sentence contre les habitans d'Aix-la-Cha-  
 pelle, à la sollicitation de Guillaume de S. Clement, am-  
 bassadeur d'Espagne, & de Mendose. Ils furent déclarés con-  
 tumaces & rebelles, & en conséquence pros crits. On char-  
 gea Ernest de Bavière électeur de Cologne & Evêque de  
 Liège, l'électeur de Trèves, & le duc de Clèves, de faire  
 exécuter la sentence. L'origine de cette affaire étoit, que les  
 Protestans de la ville, après avoir privé les Catholiques de  
 toute autorité, & s'être emparés du gouvernement, avoient  
 fait venir des Prédicateurs de leur Religion. Cependant les

Bourgmestres , qui étoient alors en charge , obtinrent leur grace par l'intercession de l'électeur de Cologne ; à condition néanmoins que les Prédicateurs de la confession d'Ausbourg sortiroient de la ville , & qu'on n'y exerceroit que l'ancienne Religion : Que les magistrats Catholiques seroient rétablis & les Protestans déposés , avec dommages & intérêts envers ceux dont ils avoient usurpé les places.

Les baleines , qui étoient autrefois fort communes dans la mer Britannique , y sont devenues fort rares depuis que les canons sont en usage : On régarda donc comme une espèce de prodige , une baleine qui fut prise au commencement de l'année entre Catwick & Scheveling villes de Hollande : elle étoit longue de soixante & dix piés : sa tête seule en avoit dix-neuf : sa machoire inférieure avoit quarante deux dents blanches comme de l'ivoire , lesquelles s'emboîtoient , lorsque l'animal fermoit sa gueule , dans autant de trous placés dans la machoire supérieure , où il n'y avoit aucunes dents : sa queue étoit longue de quatorze piés.

On se donnoit alors de grands mouvemens dans la Hongrie. Sur la fin de l'année précédente , l'Empereur avoit fait représenter vivement dans la Diète de Ratisbonne , par son frère l'Archiduc Matthias , aux Princes de l'Empire le danger dont on étoit menacé. Il avoit fait voir que la Matricule de l'Empire étoit fort diminuée , & que quelques-uns fournissoient à regret & de mauvaise grace leur contingent : Que cette conduite étoit cause que jusqu'alors , faute d'argent , les affaires avoient été assez mal , & que la principale cause des conquêtes que l'ennemi avoit faites , étoit que S. M. I. n'avoit pas assez de troupes , pour hasarder une bataille générale contre un ennemi si puissant : Que d'ailleurs , on ne fournissoit de l'argent , que pour avoir une armée sur pied pendant l'été : Que cela faisoit perdre bien des occasions avantageuses : Que quelques troupes qu'on assembloit pendant cette saison , on ne pouvoit presque rien entreprendre dans des pays aussi marécageux : Que pendant l'hyver au contraire , les marais étant glacés , les Turcs ou se retiroient faute de vivres , ou alloient en quartiers d'hyver : Qu'alors les Chrétiens étoient en état de faire des entreprises & qu'ils réussissoient d'ordinaire dans leurs expéditions : Que c'étoit un

HENRI  
IV.

1598.

Baleine d'une  
grandeur é-  
norme.

Affaires de  
Hongrie.



HENRI  
IV.  
1598.

grand embarras de lever & de licencier si souvent des soldats , qui , soit qu'ils s'assemblassent , soit qu'ils s'en retournassent chez eux , faisoient toujours beaucoup de dégât dans les païs par où ils passaient : Que ces soldats étoient d'abord sans discipline & sans expérience ; & qu'à peine ils avoient acquis l'une & l'autre , qu'on les congédioit , lorsqu'ils commençoient à connoître le païs & à être formés à la vie militaire : Qu'il arrivoit de-là , qu'on n'avoit jamais de vieux soldats , & que l'armée étoit toujours composée de nouvelles milices : Qu'il exhortoit donc les Députés à chercher quelques moïens pour continuer pendant toute l'année la paie aux gens de guerre : Que même par-là on épargneroit des dépenses considérables que causoient ces fréquentes recrues , dont on tiroit peu de service , & dont on recevoit même souvent beaucoup de dommage : Qu'en un mot , il étoit bien plus avantageux de conserver toujours les mêmes soldats : Qu'ils se rappellassent les grands exploits du célèbre Matthias Corvinus , qui n'avoit à ses ordres qu'une petite armée ; mais composée de bons soldats bien choisis , qu'il ne congédioit jamais , & qu'on appelloit l'armée noire , à cause de la couleur de leurs armes : Que par-là ce grand Capitaine avoit gagné sur les Turcs plusieurs batailles , & que ses armes partout victorieuses avoient , tant qu'il avoit vécu , assuré le repos de la Hongrie : Qu'il étoit donc d'avis d'engager & de soudoyer les soldats , non pour quelques mois , comme l'on faisoit , mais au moins pour cinq ans : Qu'il arriveroit de-là qu'on pourroit mettre à profit les occasions favorables , être toujours prêt pour toutes les expéditions , surprendre , presser & harceler sans cesse l'ennemi. Il conclut , en demandant que les quatre années suivantes , les Etats de l'Empire payassent par chaque année vingt cinq mois Romains , & entretenissent douze mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux. Il ajouta que ces troupes seroient comme un corps de reserve , dont on tireroit des soldats pour fortifier l'armée de Hongrie , & que si Dieu favorisoit les armes des Chrétiens & leur accordoit quelques victoires , ils seroient par-là en état d'en profiter , & de porter la guerre plus loin.

Il fit voir ensuite le danger où étoit la ville de Vienne même.

même. Martin, Evêque de Seckaw (1) exposa l'état déplorable où étoient réduites les Provinces de Stirie, de Carinthie, & de Carniole, & supplia les Etats de vouloir bien les secourir. On délibéra pendant quelques jours, & on accorda enfin une paye de vingt mois Romains pendant trois ans, pour le soulagement & la défense des païs soumis à l'Empereur le long du Danube, qui avoient été tous maltraités; & à l'égard des subsides qu'on avoit demandés, la Diète y consentit. Cela se passa sur la fin de Février.

Peu de tems après, c'est à-dire au commencement de Mars, Adolphe baron de Schwartzembourg, un des Seigneurs du païs de Cologne, forma le projet de s'emparer de Javarin. Il en fit part à quelques braves gens, très-expérimentés dans l'art militaire, & après avoir fait préparer secrètement & en diligence, des ponts, des échelles, des mortiers, & tout ce qui étoit nécessaire pour une pareille expédition, il partit de Comar, & passa le Danube avec toutes ses troupes sur un pont qu'il avoit fait jeter. Il avoit envoyé devant lui une partie de sa cavalerie, pour observer les chemins, & arrêter tous ceux qu'ils rencontreroient, de peur que l'ennemi ne fût informé de sa marche. Dès qu'il fut près de Javarin, il assembla ses Capitaines, pour consulter sur la manière dont il s'y prendroit. Il y avoit dans son armée un gentilhomme François, nommé Vaubecourt, homme d'expédition, qui avoit bien servi le roi Henri IV. dans les guerres de France, & qui après la paix s'en étoit allé en Hongrie, pour fuir l'oïveté, avec plusieurs autres braves François. Ce fut lui que le baron de Schwartzembourg chargea d'approcher le pétard d'une porte de la ville, pour briser la palissade qui étoit devant. L'usage des pétards étoit alors inconnu dans ces païs, & particulièrement parmi les Turcs. Caviac, qui le suivoit, eut ordre d'approcher un autre pétard, pour rompre la porte, & faire entrer les soldats dans la ville. Le projet étoit, que lorsque la porte auroit été mise en pièces, deux compagnies de François & deux de Flamans feroient effort pour entrer : Que quand elles auroient pénétré dans la ville, elles se posteroient au côté droit de la place publique, tandis que quatre autres tournant

HENRI  
IV.

1598.

Siège de Javarin par les  
Imperiaux.

(1) Suffragant de Saltzbouurg vers la Carinthie.



HENRI

IV.

1598.

sur la gauche s'empareroient des ruës qui conduisoient à la citadelle , pour empêcher la garnison de s'y retirer. On ordonna à une partie de l'infanterie Hongroise de marcher du côté du rempart & de la porte qui conduit à Albe-Royale. Schwartzembourg marchoit ensuite avec tout le reste de l'armée , dont il avoit néanmoins laissé une partie hors de la ville , sous la conduite de Palfi commandant des Hussars , qui voltigeoit de tous côtés , pour empêcher l'ennemi de s'attrouper. On enjoignit expressement aux soldats de s'abstenir de piller , jusqu'à ce que l'on fût entièrement maître de la ville , parce qu'alors on partageroit le butin selon le mérite de chacun.

Cinq Hussars qui sçavoient la langue Turque , s'approchèrent des murailles à la pointe du jour. Les Turcs , selon la coutume , leur ayant demandé qui ils étoient , ils répondirent en langage Turc , qu'ils étoient envoyés de Bude , pour donner avis d'un convoi que le Bacha envoyoit , & qui n'étoit pas éloigné : ils ajoutèrent qu'ils avoient des lettres à rendre à la femme d'Aaron gouverneur de Bude , & qu'on leur avoit donné ordre de la conduire à son mari , dès que le convoi seroit entré dans la place ; mais qu'ils craignoient que les Chrétiens qui étoient répandus aux environs , n'enlevassent le convoi : Qu'ils eussent donc à abaisser le pont avant que le jour parût. Les Turcs ajoutèrent foi à ce que les Hussars leur disoient ; ils abaissèrent le pont , & aussitôt les Chrétiens s'avancèrent. Le bruit qu'ils faisoient étoit si grand , qu'il eût été aisé aux sentinelles de l'entendre : d'ailleurs comme le Ciel étoit pur , & que le jour commençoit à poindre , on eût pu facilement les appercevoir des lieux élevés de la ville. Mais en même tems il s'éleva un vent furieux joint à un nuage épais , qui ne permit aux ennemis ni d'entendre , ni de voir les Chrétiens , auxquels cette circonstance fit espérer un heureux succès. On approcha des murs les machines de guerre , & on profita du pont qui étoit abaissé. On brûla la palissade , & la porte fut rompue. Les Chrétiens étant aussitôt entrés dans la ville , ils observèrent l'ordre qui leur avoit été prescrit.

Les Turcs ne se découragèrent point , & de part & d'autre le combat fut très-meurtrier. Le Gouverneur de la place

tenant son sabre à deux mains , & frappant à droite & à gauche , tua beaucoup de Chrétiens ; il fut enfin accablé par le nombre. Sa tête mise au bout d'une pique , fut plantée au haut d'un bastion , pour intimider les autres Turcs. On n'entendoit de tous côtés que les cris & les gémissemens des enfans , des femmes , & des mourans , joints au bruit des armes. La résistance des vaincus augmentoit la fureur des vainqueurs ; l'une & l'autre furent long-tems égales. Mais les Turcs se virent enfin contraints de plier & de fuir. Plusieurs femmes de la ville , voyant qu'il n'y avoit plus de ressource pour elles , & redoutant les outrages des Chrétiens , se jettèrent bravement du haut des murailles dans le fossé , où elles périrent toutes. Cependant les Janissaires , au nombre d'environ trois cens , se retirèrent dans un endroit fortifié où étoit le magasin de poudre. Les vainqueurs étant accourus aussitôt , il arriva par l'effet du hazard ou du désespoir des assiégés , que le feu prit à la poudre & fit sauter également les Chrétiens & les Infidèles. Après la prise de Javarin Schwartzembourg fit amasser tout le butin comme il l'avoit dit , & à l'exception des canons & des munitions de guerre , il fit distribuer libéralement aux soldats l'or , l'argent , les habits , les meubles précieux , & généralement tout ce qu'on trouva dans la ville , qui fut prise le 20. de Mars.

L'Empereur apprit avec beaucoup de joye cette conquête , & en fit rendre publiquement des actions de graces à Dieu , par des prières qui furent ordonnées dans toutes les Eglises. On mit dans la place une garnison de dix mille hommes , & on en donna le gouvernement au baron de Schwartzembourg , qui aussitôt en fit réparer les murailles , fortifier les endroits foibles , nettoyer les fossés & élever un bon mur , vers la porte d'Albe-Royale où il avoit le plus à craindre. Palfi & Vaubecourt se rendirent à la cour de l'Empereur , où ils furent l'un & l'autre très-bien reçus , & particulièrement Vaubecourt , qui avec les autres François qui l'accompagnoient , s'étoit fort distingué dans cette expédition : aussi fut-il comblé d'honneurs & de présens. Le Roi qui étoit alors à Nantes , fut très-sensible à ce succès , surtout lorsqu'il sçut qu'un Seigneur François , qui avoit appris sous

---

HENRI  
IV.  
1598.

Prise de Ja-  
varin.



**HENRI** lui le métier des armes , avoit eu , de l'aveu même des Allemands , tant de part dans cette glorieuse conquête.

**I V.** Les Chrétiens , flattés d'un si heureux succès , se répandirent dans la Hongrie , où ils pillèrent de tous côtés. Les Turcs cherchèrent l'occasion de se venger. Il arriva le 17. d'Avril que le gouverneur de Zighet faisant des courses aux environs de Babortzka , suivi d'un petit nombre de ses gens , attaqua trois cens hommes de la garnison de Javarin : bientôt après s'étant mis à fuir , il les attira dans une embuscade , où ils furent presque tous taillés en pieces. Le baron de Schwartzembourg , étonné de cet échec , craignit que l'ennemi n'en prît occasion d'essayer de surprendre ou Babortzka , ou Canisa. Il se mit donc aussitôt en campagne , & obligea les Turcs répandus ça & là de se retirer dans leurs garnisons.

Quelque tems après , les Hussars étant sortis de Papa entre Albe-Royale & Koppan , prirent un convoi de trente deux chariots , & tuèrent ceux qui l'escortoient ; ils prirent en même tems quarante chevaux de bataille , & firent prisonnier le fils du gouverneur d'Albe-Royale. Le 5. de Mai Elie Erdenrick gouverneur de Tockay , officier très-brave , maltraita trois cens Turcs qui s'étoient répandus pour butiner. Cinq jours après il pensa lui-même périr dans Tockay , le feu ayant pris au magasin de poudre ; & peu s'en fallut que toute la ville ne fût brûlée. Les Imperiaux eurent encore quelques succès vers Bude & Agria , où la garnison de Comar & de Gran combattit avec beaucoup de vigueur. Le château de Sexar , qui est au-dessous de Bude , fut escaladé & pris , la garnison passée au fil de l'épée , & le Gouverneur , homme fort cruel à l'égard des Chrétiens , fait prisonnier. On y fit un fort grand butin. Le baron de Schwartzembourg tenta , mais vainement , de surprendre Albe-Royale. En même tems George Barbeli tailla en pieces , proche de Weissenbourg (1) les Tartares , qui par des courses continuelles infestoient les frontières de la Bulgarie en deçà du Danube.

Sur ces entrefaites , Sigismond Bathory arriva à Javarin avec un grand cortége. Le baron de Schwarzenbourg & les

(1) Ou Alba-julia.

généraux Palfi & Nadaſdi, allèrent au-devant de ce jeune Prince, qui chancelloit un peu dans le parti qu'il avoit pris; ils lui rendirent toutes ſortes d'honneurs, & n'omirent rien pour le flatter, de peur que la légèreté naturelle de ſon eſprit ne le fit repentir de ce qu'il avoit fait. Ce Prince, à la ſollicitation d'Alonzo Carillo Jeſuite, & enſuite de Silvio Piccolimini, que les Eſpagnols (à ce que l'on croit) firent agir, avoit cédé à l'Empereur les principautés de Tranſilvanie & de Valachie, ſous prétexte qu'il étoit incapable d'avoir des enfans, ſ'imaginant que le traité qu'il avoit conclu devoit être très-avantageux aux Chrétiens; puisſque par ce traité il tranſportoit la Souveraineté d'un grand païs expoſé aux courſes continuelles des Turcs à la plus puisſante Maïſon de la Chrétienté, qui non ſeulement ſ'oppoſoit aux efforts des Turcs, mais qui de toutes parts livroit encore la guerre aux Héretiques, plus redoutables que les Infidèles mêmes: ainſi ſ'exprimoient les partiſans de la Maïſon d'Autriche. Au commencement de l'année, l'Empereur avoit envoyé l'Evêque de Vacia & le Docteur Petzen Jurisconſulte, en qualité d'Ambaſſadeurs, au Prince de Tranſilvanie qui leur fit de grands honneurs. On convint alors ſécètement, que les principautés d'Oppelen & de Ratibor en Sileſie ſeroient données par l'Empereur à Sigifmond, avec une penſion annuelle de cinquante mille Joachims à titre de compenſation, pour les principautés de Tranſilvanie & de Valachie.

Bornemiſſa, au nom du Prince de Tranſilvanie, confirma le traité qui avoit été fait d'abord, & comme il ſ'enſuivoit de ce traité que Sigifmond devoit céder ſes Etats à l'Empereur, ce Prince aſſembla le 6. d'Avril à Coloſward (1) les Seigneurs & les Etats de ſa Principauté, & en préſence des Ambaſſadeurs de l'Empereur il leur expoſa ce qui ſ'étoit paſſé entre S. M. I & lui: il les délia du ſerment de fidélité qu'ils lui avoient prêté, & leur ordonna d'obéir à l'Empereur, ou à celui qu'il nommeroit pour les gouverner. Cette affaire fit beaucoup murmurer les Seigneurs & tous les peuples de Tranſilvanie & de Valachie.

Celui qui ſ'éleva plus hautement contre la ceſſion, fut le Cardinal André Bathory couſin germain de Sigifmond, qui

(1) Ou Clauſembourg.

HENRI  
IV.

1598.

Sigifmond  
Bathory cede  
la Tranſyva-  
nie à l'Em-  
percur.



HENRI  
I V.  
1598.

Le Cardinal  
Bathory s'op-  
pose à cette  
cession.

ne put voir sans indignation qu'une principauté, devenuë comme le patrimoine de son illustre maison, eût été transférée, sans consulter les Etats, dans une autre famille, par la renonciation téméraire d'un Prince imprudent & mal conseillé. Comme il sçavoit que l'Empereur Rodolfe destinoit cette Souveraineté à son frère Maximilien, qui retenoit encore alors le titre de roi de Pologne, il se rendit en diligence à la Cour du roi Sigismond, & fit ses efforts pour animer ce Prince contre l'Empereur & contre son frère. » Ce n'est pas » assez, lui dit-il, pour la maison d'Autriche qui se croit » tout permis, de violer tous les traités, & de vouloir usur- » per toutes les Couronnes; elle employe aujourd'hui, non » la force, mais la fraude & la supercherie, pour dépouiller » des Princes ses voisins, alliés de la Pologne. Leur ambi- » tion est cause que toute la Hongrie gémit aujourd'hui sous » le joug des Infidèles; il en sera de même de la Transil- » vanie, si l'on ne se hâte de prendre les armes, pour mettre » un frein aux desirs ambitieux d'une Maison, dont la cupidité est sans bornes.

Le Nonce du Pape, qui étoit alors à la Cour de Vienne, comprit le motif du départ précipité du Cardinal & de son voyage en Pologne, & devina sans peine ses projets. Voyant que c'étoit fait des prétentions de la maison d'Autriche, favorisées & soutenuës jusqu'alors par les legats du Pape; considérant en même tems que les vains titres, dont Maximilien affectoit encore de se parer, attiroient plus de haine à sa maison dans le tems présent, qu'ils ne pourroient dans la suite lui être avantageux, il voulut gagner l'amitié du roi de Pologne & des Seigneurs Polonois, en leur rendant un bon office. Il conseilla donc à l'Empereur d'engager son frère Maximilien à renoncer à une Couronne, sur laquelle il ne pouvoit plus compter, à ne plus prendre le titre de roi de Pologne, & à se reconcilier sincèrement avec les Polonois. Il lui dit que le Roi, qui aimoit naturellement le repos, n'entreroit point en ce cas dans les vûes du Cardinal Bathory, & que privé de ce secours, le Cardinal ne pourroit exciter aucuns troubles dans la Hongrie.

Cependant le prince de Transilvanie, après la transaction qu'il avoit faite, se prépara à se rendre en Silesie. Il ne mena

point avec lui la Princesse Marie Christine sa femme, qui par ses émissaires avoit abusé de la foiblesse de son malheureux époux, & qui conservoit encore une espèce de Souveraineté, sous le gouvernement de l'Evêque de Vacia, homme haut & plein de faste, & de Nicolas Istuanffy qui étoit d'un esprit beaucoup plus modéré.

Sigismond vint donc à Javarin le 17. de Mai. Le lendemain l'Archiduc Matthias vint l'y trouver avec un pompeux cortège ; après y avoir passé trois jours, où l'on tâcha d'amuser le Prince par des Tournois & par d'autres divertissemens, ils se rendirent l'un & l'autre à Vienne, & ensuite à Breslaw, & ils furent reçus en tous lieux avec de grands honneurs, suivant les ordres que l'Empereur avoit donnés. L'Archiduc Matthias étant parti le 19. de Juin, Sigismond vint à Oppelen & à Ratibor, où les ambassadeurs de l'Empereur s'étant rendus, comme on étoit convenu, ils dégagèrent solennellement les sujets du Prince de leur serment de fidélité, & leur firent ratifier l'acte passé entre l'Empereur & Sigismond. Ce Prince foible & malheureux voyant alors sa Cour disparoître, & se trouvant presque seul, commença à regretter son premier état : il se récria envain & trop tard contre les auteurs d'une rénonciation, qui lui étoit également honteuse & funeste ; & avec la même légerete qu'il étoit venu à Ratibor, il songea à s'en retourner dans son païs. Il s'enfuit donc secrètement de Silesie au mois d'Août, accompagné seulement de deux personnes, & selon quelques-uns déguisé en Moine. Peu de tems après étant arrivé à Colosward, il y trouva sa femme qui étoit alors à l'Eglise, & qui ne s'attendoit pas à le voir. Il lui témoigna beaucoup d'amitié ; & après avoir reçu le serment des habitans, il envoya de tous côtés dans la Transilvanie, pour informer le peuple de son arrivée.

Le 22. d'Août il écrivit à Maximilien d'Autriche, à qui l'Empereur son frère avoit donné le gouvernement de la Transilvanie, & qui étoit en chemin pour s'y rendre. Il lui manda, qu'ayant reconnu par lui-même que les principautés d'Oppelen & de Ratibor, qu'on lui avoit données à titre de compensation pour la Transilvanie & la Valachie, étoient d'une valeur bien moins considérable qu'on ne lui avoit fait

HENRI

I V.

1598.

Repentir de  
Sigismond.



**HENRI** entendre , il avoit jugé à propos pour de justes & solides  
**I V.** raisons , de s'en retourner dans son païs ; qu'il étoit déjà  
**1598.** maître de Colofward capitale de Transilvanie , & qu'il ne  
 vouloit ni ne pouvoit ceder les autres places , dont les unes  
 lui étoient toujours demeuré attachees & les autres étoient  
 nouvellement rentrées sous son obéissance : Qu'il avoit ré-  
 solu de faire tous ses efforts , pour conserver ce qui lui ap-  
 partenoit , contre qui que ce fût qui voudroit l'envahir :  
 Qu'il prioit donc Maximilien de ne point continuer son  
 voyage ; & de ne le pas mettre dans la fâcheuse nécessité  
 de se défendre , & de faire de la peine à ceux qu'il ne cher-  
 choit qu'à obliger : Qu'au reste il avoit résolu de ménager  
 toujours & de cultiver l'Empereur & toute la maison d'Au-  
 triche , de respecter le S. Empire , comme il avoit toujours fait ,  
 & de soutenir leurs intérêts , autant qu'il lui seroit possible.

Tandis que Sigismond s'occupoit à recouvrer les pla-  
 ces qu'il avoit perduës , & à recevoir le serment de ses peup-  
 les , Maximilien , qui étoit déjà arrivé à Cassovie , surprit  
 quelques chariots appartenans au prince de Transilvanie ,  
 chargés de beaucoup d'or monnoye & en lingots , & de meu-  
 bles précieux , & sur lesquels il y avoit aussi plusieurs gens de  
 la suite du Prince : Maximilien fit conduire ces chariots  
 dans la ville la plus prochaine. Sigismond en ayant été in-  
 formé , fit arrêter les Agens de l'Empereur qui étoient en-  
 core en Transilvanie , & déclara qu'il ne les relâcheroit  
 point , jusqu'à ce qu'on lui eût fait satisfaction sur la prise  
 de ses chariots. Ce fut le commencement d'une guerre très-  
 funeste , qui partagea & affoiblit les forces des Chrétiens ,  
 & donna lieu aux Infidèles de former des entreprises plus  
 considérables , & de faire de plus grands progrès. D'un côté  
 Sigismond Bathory se plaignoit que la maison d'Autriche ,  
 avoit abusé de sa crédulité & de sa confiance ; & de l'autre  
 côté , la maison d'Autriche disoit hautement , que ce Prince  
 avoit ajouté la témérité à la perfidie.

Les Saxons Hongrois , qui étoient dans l'armée , pensoient  
 différemment de tous les autres. Troublés de l'arrivée de Si-  
 gismond , ils faisoient difficulté de lui prêter serment , sous  
 prétexte qu'il leur avoit lui même ordonné de le prêter à  
 l'Empereur ; ils demandoient d'être auparavant déliés de ce  
 nouveau

nouveau serment. Les Seigneurs dont la faction avoit toujours été contraire à la maison d'Autriche, résolurent d'envoyer à l'Empereur des Députés, qui furent Demetrius Napragius, Chancelier, Evêque de Weissenbourg; & Etienne Botkay oncle du Prince. Celui-ci avoit toujours été très-opposé à la renonciation, ne pouvant voir sans indignation, que l'illustre maison de Bathory qui avoit si long-tems & si heureusement gouverné jusqu'alors la Transilvanie, fût dépouillée de ce haut rang, & réduite à la condition ordinaire. Les Députés étoient chargés d'excuser auprès de S. M. I. le retour du prince Sigismond dans la Transilvanie, y ayant été engagé par les pressantes sollicitations des Etats, qui desiroient ardemment de maintenir la paix dans leur pais, sous le bon plaisir de S. M. I. & de n'être gouvernés que par des Princes de la maison de Bathory. Les Députés ayant eu beaucoup de peine à obtenir audience, on leur répondit qu'il falloit s'en tenir à un traité conclu unanimement & librement, pour le bien de la Chrétienté; que si les factions s'opposaient à l'exécution de ce traité, ceux qui prétendoient passer pour souhaiter si fort la paix, pourroient bien avoir la guerre.

Cependant Sigismond parut être entièrement raccommodé avec sa femme Christine, qui étoit venue depuis peu à Weissenbourg, lieu de la résidence des princes de Transilvanie. On fit revenir le cardinal André Bathory, qui comme nous l'avons dit, étoit allé en Pologne immédiatement après la cession. Ce fut un Jésuite, nommé Habosy, qui donna ce conseil au Prince, & qui passa pour l'auteur de la réconciliation des deux cousins germains. Le Cardinal étant arrivé à Hermenstatt, fut très-bien reçu de Sigismond qui lui témoigna beaucoup d'amitié. Il versa beaucoup de larmes en l'embrassant, & il crut par-là effacer le souvenir du passé; il le pria ensuite de lui pardonner la folie qu'il avoit faite, poussé par de mauvais conseils, & la passion aveugle qui l'avoit porté à faire un tort si considérable à sa maison; il le conjura enfin de prendre pour une espèce de réparation de cette injure l'aveu ingénu qu'il en faisoit, & de n'en point conserver de ressentiment. Pour s'attacher davantage son cousin & s'attirer entièrement son amitié & sa confiance,

---

HENRI  
IV.  
1598.

Sigismond se  
réconcilie avec  
sa femme  
& avec le  
Cardinal.



**HENRI** il voulut qu'il logeât chez lui, tant qu'il seroit à Weissenbourg. Comme on les voyoit tous les jours ensemble se promener dans le même carosse, on ne pouvoit s'empêcher d'admirer une si parfaite réunion ; les grands de l'Etat étoient également surpris & charmés de cet heureux changement, & voyoient avec une extrême satisfaction ces deux Princes, les seuls restes de la maison de Bathory, qui après avoir l'un & l'autre étouffé tout ressentiment, ne songeoient plus qu'au salut de l'Etat, dans un tems où cette heureuse réconciliation étoit si nécessaire.

Succès des  
Imperiaux.

On indiqua une assemblée des Etats à Medwisch pour le mois de Mars suivant. Pendant ce tems-là, le Bacha de Bude entreprit sans succès de s'emparer de l'isle de Vacia; deux Hongrois ayant quitté l'armée ennemie, découvrirent ce projet. Au commencement d'Août on vit arriver les troupes levées dans la Flandre par le comte de Sultz & par Busworm, avec la permission du roi d'Espagne. On attendoit de jour en jour l'archiduc Matthias, qui devoit venir au camp. Le baron de Schwartzenberg fit avancer son armée vers Dotis (1), après avoir fait partir devant lui un détachement de six cens chevaux pour aller à la découverte, & pour avoir des nouvelles plus certaines de la contenance des ennemis. Ayant ensuite fait marcher son canon & tout son attirail de guerre, il mit en batterie sur la colline qui est vis-à-vis, quatorze pièces de canon, & il commença à canonner la place. Le plus grand bastion qui domine sur un étang, en fut tellement ébranlé, que sur le soir il s'écroula entièrement, & que le soldat put monter à l'assaut sans échelles. Quatre compagnies du comte de Sultz s'avancèrent donc sur la brèche ; après un combat opiniâtre, la garnison fut taillée en pièces, & on se rendit maître de la place. Quelques soldats s'étant réfugiés dans un autre bastion plus reculé, furent bientôt contraints de se rendre. Il périt dans cette expédition deux cens Turcs avec leur Commandant ; les Imperiaux ne perdirent que quarante hommes.

On s'empara avec le même succès du château de Gest, situé sur une montagne escarpée & entourée d'une vaste muraille;

(1) Ou Totte.

Dès que les Imperiaux parurent, la garnison s'enfuit. On prit aussi Palotta, & on y mit en garnison cent soldats du comte de Sulz. Pendant le mois d'Août on se rendit maître de Vesprin, de Sambock & de quelques autres châteaux. A la fin de Septembre le Bacha Omar vint à Belgrade à la tête d'une armée de soixante mille hommes. Ayant fait la revûe de ses troupes, il alla camper près du grand Varadin. Les Imperiaux après avoir essayé vainement de former le siège d'Albe Royale, & avoir appris que les soldats s'étoient mutinés à Canisa, faute de paye, s'étoient retirés à Papa.

Il y avoit au grand Varadin un homme de la première Noblesse de Sileisie, très-expérimenté dans le métier de la guerre, & qui avoit même l'esprit cultivé par les lettres, appelé Melchior Reder. Maximilien par l'ordre de l'Empereur, lui avoit donné le gouvernement de cette place importante. Il apprit que les Turcs s'étoient avancés jusqu'au village de Bispaka. Les habitans, à qui Sigismond avoit fait sçavoir l'arrivée des Turcs, se joignirent à la garnison pour le prier instamment de rester avec eux; il le leur promit, quoique l'Empereur ne lui eût donné sur cela aucuns ordres; & il le fit d'autant plus volontiers, qu'il n'auroit pu autrement retenir ses soldats. Il prépara donc ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siège, & employa toute l'éloquence naturelle qu'il avoit pour animer le soldat à une vigoureuse défense. Mais prévoyant qu'une si grande ville qui n'étoit forte, ni par l'art, ni par son assiette, ne pourroit soutenir un long siège, il résolut d'y mettre le feu, après avoir fait transporter dans la citadelle tous les vivres, & avoir averti les habitans de s'y retirer avec les soldats pour partager le péril avec eux. Mais il eut beau menacer de les passer tous au fil de l'épée, s'ils ne suivoient ses ordres, il ne put rien obtenir, & tous s'enfuirent. Un petit nombre demeura, ayant à leur tête Godefroy Rubitz. Le feu consuma toutes les maisons de la ville; & ce qui échapa aux flammes, fut la proie des Turcs, dont les Heiducques firent néanmoins un grand carnage.

Au commencement d'Octobre, les Turcs élevèrent leurs retranchemens, ils détournèrent l'eau des fossés, & disposèrent leurs batteries pour attaquer la citadelle. Reder

HENRI  
I V.

1598.

Siège du  
grand Varadin  
par les  
Turcs.



HENRI

IV.

1598.

assembla alors les Allemans , & leur défendit expressement d'avoir aucun commerce avec les Turcs , de conférer avec eux , ni de parler de se rendre ; & il menaça de mort qui-conque contreviendrait à cet ordre , ou qui ayant connoissance de la contravention n'en donneroit point avis à son Officier. Il leur fit jurer d'observer ce règlement , ainsi qu'aux Hongrois. La citadelle contient cinq bastions. Le premier qui regarde le Palais , s'appelle le Kiralivan ; on en confia la défense à Niari-Paul. Kiral George gouverneur de la citadelle fut chargé du second nommé le Bastion de bois ; parce qu'il étoit construit de bois & de terre. Godefroy Rubitz avec ses gens entreprit de défendre les trois autres , appelés la Theuche , la Forteresse d'Or , & le Fort de Vence.

La première attaque fut au bastion de bois ; les Turcs y mirent deux fois le feu , & deux fois les assiégés l'éteignirent ; ceux-ci creusèrent un fossé entre le bastion & la palissade qui l'environnoit , & y mirent un corps-de-garde nombreux. Le six d'Octobre , les assiégeans détournèrent l'eau d'un moulin qui étoit au-dessus de la citadelle , & la nuit suivante ils firent des galeries sous le Kiralivan , dont ceux qui étoient de garde ne s'apperçurent point , par une négligence qui fut punie de mort. Le lendemain quatre jeunes Heiducques déterminés étant entrés dans ces souterrains , en chassèrent l'ennemi , & emportèrent dans la citadelle tous les instrumens. Les Turcs ne se rebutèrent point , & retournèrent pour achever l'ouvrage qu'ils avoient commencé , sans craindre aucun danger , & firent pour y réussir de plus grands efforts qu'auparavant. Ils conduisirent leurs galeries jusqu'au bastion de Theuche avec tant d'ardeur , que quoiqu'ils eussent de l'eau jusqu'au col , & qu'ils fussent de toutes parts assaillis de traits , ils travaillèrent sans relâche. Ceux qui étoient tués , étoient aussi-tôt remplacés par d'autres qui leur succedoient. Ils ne cessèrent point de travailler , qu'ils n'eussent creusé au-delà du mur , & qu'ils ne se fussent mis à couvert des traits.

Deux jours après , vingt-cinq Hongrois faisant négligemment la garde dans le fossé du bastion de bois , & s'étant

endormis vers le midi, furent surpris & massacrés par les Turcs, qui traversèrent le fossé dans des bateaux. Encouragés par ce succès, ils s'avancèrent avec leurs bateaux jusqu'à la pallissade de bois, coupèrent les perches & les pieux, & comblèrent le fossé de terre. Ayant ensuite abattu les arbres qui étoient du côté de la partie de bois du bastion, & s'étant formé un retranchement par le moyen de leurs hoyaux, ils vinrent à bout de mettre trente pionniers en état de travailler en sûreté. Enfin le douze du mois, on mit le feu aux mines creusées sous les bastions de Kiralivan & de Theuche. Déjà l'ennemi se tenoit prêt pour pénétrer de force dans la citadelle, dès que la mine auroit joié; mais elle se trouva éventée, & ils furent bien surpris de voir le feu sortir par un des soupiraux qu'ils croyoient bien bouché. La fortification n'en fut aucunement endommagée; mais un grand nombre de Turcs en furent ou suffoqués ou brûlés. Cependant pour ne pas paroître avoir perdu toute leur peine en cette journée, ils donnèrent l'assaut au bastion de bois, & furent vivement repoussés.

HENRI  
IV.  
1598.

Les jours suivans, les Infidèles tâchèrent d'abattre les retranchemens des assiégés, & d'en jeter la terre dans le fossé. On mina pendant quatre jours entiers; & enfin le 17. d'Octobre, la mine ayant joié, le bastion de la Theuche avec deux autres qui étoient éloignés les uns des autres de vingt-deux pas, fut entièrement renversés. Les ruines du bastion comblèrent le fossé qui étoit au pié de la muraille, & aussitôt les Turcs attaquèrent. Ils firent la même chose du côté du bastion de bois, pour partager & affoiblir les forces des assiégés; mais la valeur de ceux-ci rendit l'entreprise de l'ennemi inutile. Il perdit huit enseignes, & fut contraint de se retirer.

On admira sur-tout le courage d'une femme Hongroise, qui combattant au premier rang, & tenant d'une main un fabre, faisoit de l'autre pleuvoir des pierres & de tuiles sur le gros des ennemis qui montoient à l'assaut. Elle ne cessa point de combattre avec une valeur surprenante, jusqu'à ce qu'ayant été dangereusement blessée, elle fut contrainte de se retirer. Ce jour-là & dans cette action, Kiral George, Gouverneur de la citadelle fut blessé, & mourut cinq jours



**HENRI** après. Avant de mourir, il chargea Reder de recommander  
**I V.** à S. M. I. sa femme & ses enfans. Son Gouvernement fut  
**1598.** donné par l'Empereur à Celeste Jean, qui dans la suite fit  
 voir qu'il étoit bien digne de cet emploi.

Le lendemain, les Turcs revinrent à la charge, mais avec aussi peu de succès qu'auparavant. Comme les assiégés étoient épuisés de travail & de fatigue, & que le nombre de la garnison diminuoit tous les jours, Reder craignit que la citadelle ne fût enfin obligée de se rendre. Il fit donc sçavoir à l'Empereur dans quel état étoit la place, & le pria de lui envoyer du secours pour obliger l'ennemi à lever le siège. Le 20. du même mois, les Turcs firent un attaque plus vigoureuse que toutes celles qu'ils avoient faites jusqu'alors; ils firent jouter près du bastion de Kiralivan une mine qui renversa la muraille, & ouvrit une brèche large de vingt-neuf piés; mais comme il y avoit derrière un fossé long de vingt-six pas, quoique d'une largeur médiocre, il servit à arrêter l'ennemi, qui de son côté jetta dans le fossé des tonneaux, des sacs de cuir, & d'autres choses qui pouvoient furnager, & mit dessus des clayes & des planches. On donna ensuite l'assaut en trois endroits. Mais les Turcs furent par-tout repoussés avec perte. Les assiégés montroient un courage invincible; & quoique les avantages qu'ils avoient remportés jusqu'alors les eussent extrêmement affoiblis; on ne les voyoit ni se plaindre des maux qu'ils souffroient, ni desespérer de la levée du siège: » Il seroit honteux, di-  
 » soient-ils, que les Infidèles fissent voir plus d'ardeur & de  
 » courage pour nuire à la Religion Chrétienne, que les  
 » Chrétiens pour la défendre.

Le lendemain, la grande partie du bastion de Theuche qui avoit déjà été miné deux fois, fut enfin renversée par une nouvelle mine que les Turcs firent jouter. En même tems ils donnèrent l'assaut en trois endroits; mais ils furent encore repoussés. Il arriva néanmoins par la faute d'un canon-  
 nier, que le feu ayant pris à la poudre qui étoit dans le bastion, y causa un incendie qu'on eut bien de la peine à éteindre, & qui fit croire aux Turcs qu'ils auroient dorenavant moins de peine à monter à l'assaut. Les deux jours suivans, ils attaquèrent toujours avec le même succès.

Les assiégés étoient épuisés, & ne se trouvoient presque plus en état de résister, lorsque Dieu sembla venir à leur secours. La rivière de Kerès qui baigne les murailles de la citadelle, se déborda & inonda tous les retranchemens, que les ennemis avoient élevés vers le bastion de Kiralivan; les ponts furent rompus; & les corps-de-garde, postés pour la défense de ces retranchemens, ne purent plus avoir de communication avec l'armée. Il est certain que si la garnison eût alors fait une sortie, les Infidèles auroient couru un grand danger. Mais elle se trouvoit malheureusement réduite à un trop petit nombre, pour pouvoir risquer un combat. Le 26. d'Octobre, les eaux s'étant enfin écoulées, les Turcs firent les plus grands efforts, pour franchir le fossé de la place. Ayant été vigoureusement repoussés, & voyant qu'ils ne pouvoient réussir par ces sortes d'attaques, ils eurent encore recours aux galeries & aux mines. Les assiégés eurent alors quelque repos, & ils en avoient besoin; mais en même tems ils virent qu'ils étoient dans un plus grand danger qu'ils n'avoient encore été.

Au bout de trois jours, une mine étant entièrement disposée, lorsqu'on commençoit à y porter la poudre renfermée dans des peaux de Bouc, les soldats de la garnison jettèrent du feu sur une de ces peaux; la flamme se communiqua aussitôt à toutes les autres; ceux qui les portoient furent renversés, & toute la poudre ayant pris feu alors, la mine ne fit aucun effet, & la galerie fut entièrement bouleversée. Plusieurs Turcs périrent dans cet accident; les deux autres mines jouèrent avec peu de succès, quoique les assiégeans se fussent flatté de forcer la place, en l'attaquant en même tems par trois endroits à la faveur de ces mines. Mais ayant encore été trompés dans leur espérance, ils désespérèrent enfin de prendre la citadelle, & le 3. de Novembre Omar leva le siège. Une partie de ses troupes alla à Kolnok, & l'autre à Bude. On prétend que les Turcs perdirent treize mille hommes à ce siège, & que les Impériaux n'en perdirent que treize cents. Rader fit rendre publiquement à Dieu des actions de grâces, & donna lui-même l'exemple aux soldats. Etant ensuite parti pour se rendre à Cassovie avec ses étendarts, ses chevaux, le butin, & les

---

HENRI  
I V.

1598.

Les Turcs  
levant le siège.



HENRI

III.

1598.

Siège de Bude par les Impériaux.

prisonniers qu'il avoit faits, il y reçut beaucoup de complimens. Le gouvernement de la citadelle de Varadin fut donné à Niari-Paul, jusqu'à ce que l'Empereur en eût ordonné autrement.

Pendant que les Turcs assiégeoient Varadin, le baron de Schwartzenberg, pour faire diversion, alla camper près de Bude, capitale de Hongrie, où il y avoit quatre mille hommes de garnison Turque. D'abord les Infidèles s'abstinrent de faire aucunes sorties, & semblèrent être retenus dans leurs murailles par la crainte de l'ennemi. Leur but étoit d'engager par-là les Chrétiens à se tenir moins sur leurs gardes, pour les faire tomber ensuite dans quelque piège. En effet dès que l'on se fut approché des murailles, ils firent tout à coup une terrible décharge de flèches & de mousqueterie sur les assiégeans, qui ne perdirent néanmoins en cette occasion que peu de monde. Le 5. Octobre on s'empara du fauxbourg qui est derrière la ville, après un combat vif & opiniâtre de part & d'autre.

Trois jours après, l'archiduc Matthias vint au camp, pour prendre le commandement général de l'armée. Par son ordre on attaqua un autre fauxbourg à l'entrée de la ville. Les Turcs se défendirent avec beaucoup de vigueur; cependant après un combat de trois heures, où les assiégés perdirent plus de mille hommes, & où il périt un grand nombre de Flamands, on se rendit maître du fauxbourg. On y fit un butin considérable de chameaux, de chevaux, & de toute sorte d'instrumens de guerre. La ville est commandée par une colline, où les Turcs avoient élevé un Fort, défendu par trente soldats. Voyant que l'ennemi se disposoit à l'attaquer, ils y mirent le feu, & se retirèrent promptement dans la ville. Ils avoient aussi construit au-dessus de Bude sur le bord du Danube un autre Fort, appelé communément la Potentiane. Palfi l'attaqua & s'en rendit maître; après y avoir égorgé toute la garnison qui étoit, dit-on, de trois cens hommes.

On prit aussi deux bâtimens Turcs au-dessous de Bude, & l'on apprit par les Rameurs qu'ils avoient faits prisonniers, que les Turcs préparoient des pontons. Le 13 on s'empara d'un ravelin que les ennemis avoient abandonné, & l'on y mit  
du

du canon que l'on braqua contre la ville. Les assiégés en furent très-incommodés, & se virent par-là hors d'état de fortir de la place. Les Impériaux ayant alors travaillé à conduire des galleries de la ville basse à la ville haute, les assiégés furent dans de grandes alarmes. On les exhorta alors à rendre la place; on leur fit voir le péril où ils exposoient leurs femmes & leurs enfans, s'ils faisoient une plus longue résistance; & on leur offrit des conditions honorables, s'ils vouloient se rendre. Mais les Turcs firent une réponse fière & courageuse; & protestèrent qu'ils aimeroient mieux mourir, que de se rendre si honteusement. On continua donc le siege; mais avec peu de succès, à cause des grandes pluyes qui survinrent alors. Quoique toute la ville retentît des gémissemens & des cris des femmes & des enfans, qui craignoient qu'elle ne fût prise d'assaut, le Bacha fut néanmoins inflexible. C'étoit un homme naturellement dur & très-fier, qui ayant dans la place les Bachas de Caramanie, de Bosnie & de Natolie, qui partageoient le danger avec lui, & étoient les témoins de sa valeur & de sa fidélité, étoit bien plus attentif à la gloire de l'Empire Ottoman, que touché du sort de tant de malheureux.

Les pluyes ne cessant point, on tâcha de surprendre Pest; mais l'entreprise ne réussit point; & on poursuivit le siege de Bude. Toute l'espérance des assiégeans étoit dans les mines; on les fit jouer le 25. du mois, mais sans presque aucun succès. L'une de ces mines que l'on avoit poussée fort avant dans la ville, ébranla seulement quelques maisons, & ne servit aucunement à faciliter l'assaut. L'autre fit son effet du côté des assiégeans, & leur fit plus de mal qu'aux assiégés. Alors les Impériaux prirent le parti de lever le siege le 1. de Novembre, après avoir mis le feu aux faubourgs. On retira avec bien de la peine les canons pour les mettre en sûreté; & on se servit pour cela du secours des païsans qui vinrent au nombre d'environ sept mille avec leurs femmes & leurs enfans. Les Turcs ayant poursuivi les Chrétiens dans leur retraite, on combattit avec beaucoup de chaleur, & on se retira de part & d'autre avec une perte égale; les Chrétiens à Varadin, & les Turcs

HENRI  
IV.  
1598.

Levée du  
siege.



à Bude , villes que les uns & les autres avoient bravement défendues avec un succès égal.

HENRI

IV.

1598.

Le duc de  
Mercœur va  
trouver l'Em-  
pereur.

Philippe-Emanuel de Lorraine duc de Mercœur , qui avoit pour ainsi dire regné sur la Bretagne durant dix ans , homme d'un esprit relevé & d'un courage très-grand , ne pouvant se voir réduit à ne plus faire aucune figure dans le monde , prit alors le parti d'aller faire la guerre pour la gloire & les intérêts de la Chrétienté. Ainsi tandis que le Roi étoit à Monceaux , il demanda à S. M. la permission d'aller en Lorraine. Lorsqu'il s'y fut rendu , il fit part de ses vûes à l'Empereur par le moyen du duc de Lorraine chef de sa Maison. S. M. I. lui manda de venir à sa Cour ; & lui ayant fait des conditions très-honorables , elle le créa Généralissime de ses armées en Hongrie. Nous en parlerons plus au long sous l'année suivante.

Affaires du  
Nord.

Il y eut pendant celle-ci des troubles en Pologne. On tint une Diète à Varsovie , où l'on parla du renouvellement du traité avec les Moscovites & les Turcs ; de la solde des troupes ; de la construction de plusieurs Forts pour assurer les frontieres du Roïaume ; de la forme qu'on donneroit au gouvernement de la Livonie , & des juridictions qu'on y établiroit ; enfin de la pension qu'on avoit coûtume de payer aux Tartares. Il fut sur-tout question des mouvemens qui agitoient la Suede. On résolut d'envoyer une Ambassade au Czar , & Leon Sapieha fut nommé Ambassadeur. Mais le Czar Theodore étant mort sur ces entrefaites , l'ambassade & la négociation furent remises à un autre tems.

Le Grand Seigneur avoit envoyé à cette Diète un Chiaoux , pour demander au Roi & aux Etats la ratification du traité conclu depuis peu à Constantinople avec l'ambassadeur de Pologne. Mais comme on s'aperçut que dans quelques articles les Turcs s'étoient éloignés de l'ancienne formule , & qu'ils avoient aussi omis quelque chose , on renvoya à la Porte Felix Herbert , personnage d'une très-grande habileté qu'on jugea propre à terminer cette affaire.

On régla dans cette Diète le gouvernement de la Livonie. Le Pays d'en deçà de la Duina fut partagé en trois Palatinats qui furent Wenden , Pernau & Derpt. George Farenbach grand Maréchal de Livonie , & un des plus

grands Capitaines du Nord , fut fait gouverneur du Palatinat de Wenden. On établit dans la Livonie un Tribunal souverain pour y rendre la justice , & dont on ne pourroit appeller que rarement & dans des causes très-importantes , afin d'épargner les frais que la distance des lieux causeroit , s'il y avoit appel de ses jugemens. Il fut décidé en même tems que les Livoniens , qui jusqu'alors , comme étrangers dans leur Patrie , étoient exclus des charges & des dignités , y seroient à l'avenir admis indistinctement , ainsi que les Polonois & les Lithuaniens.

L'affaire de Suede causa plus de difficultés & de disputes. Plusieurs indignés de voir le mauvais procédé de Charles oncle du Roi de Pologne à l'égard de son neveu , prétendirent que c'étoit une injure faite à la nation Polonoise , qui , selon eux , devoit soutenir son Roi dans cette occasion. Les autres dirent qu'on ne devoit point confondre les affaires de Pologne avec celles de Suede , & qu'il falloit au moins différer le voyage du Roi dans ce Roïaume jusqu'au retour de Samuel Laski , qui sur la fin de l'année précédente y avoit été envoyé.

Laski s'étoit rendu à Upsal , où tous les Ordres étoient assemblés pour la cérémonie des obseques de la reine Gunille. Ayant eu audience le 10. de Février , il fit de grandes plaintes de Charles ; il dit qu'au mépris du choix qu'on avoit fait de plusieurs Sénateurs pour gouverner le Roïaume , sans égard pour les ordres & les édits du Roi , ce Prince ne suivoit que son caprice : Qu'il n'avoit fait aucuns préparatifs pour l'arrivée du Roi , dont néanmoins on lui avoit donné avis : Qu'il n'avoit point député vers Sa Majesté , quoique , sous prétexte de cette députation , il eût assemblé de sa propre autorité les Etats à Arboge : Qu'il n'avoit point envoyé la flotte audevant du Roi pour le conduire dans ses Etats : Qu'il l'avoit envoyée d'abord à l'embouchure de la Vistule , comme pour y attendre l'arrivée de Sa Majesté , mais en effet pour s'emparer de Calmar : Qu'ensuite il l'avoit rappelée en Suede avant que le Roi eût eu seulement des nouvelles qu'elle eût abordé en Pologne : Que pendant ce tems-là il avoit malicieusement fait courir le bruit , que les Etats de Pologne ne souffriroient jamais que

HENRI

IV.

1598.



**HENRI** leur Roi vint en Suede : Qu'on avoit même suborné des  
**IV.** gens pour publier qu'il étoit mort : Qu'on avoit avec la  
**1598.** même audace arrêté ses Envoyés & intercepté ses lettres, pour en dérober la connoissance aux Etats : Que cependant le Roi étoit en pleine santé, & qu'il viendrait cet Eté dans son Roïaume : Que Sa Majesté vouloit d'abord sçavoir de Charle & des Etats de Suede, si lorsqu'il lui plairoit de venir dans son Roïaume, on étoit disposé à lui envoyer une flotte, & s'il pouvoit se promettre d'y entrer en sûreté & dans un esprit de paix.

On reprocha aussi à Charle quelques autres procédés, comme d'avoir déposé quelques Gouverneurs & autres Officiers établis par le Roi, & de leur en avoir substitué d'autres sans la participation de S. M. cette conduite étant manifestement contraire au decret de Sudercoping, sur lequel néanmoins il s'appuioit sans cesse : Que pendant l'absence de la princesse Anne sœur du Roi, Charles étoit entré les armes à la main dans le château de Stecbourg appartenant à cette Princesse : Qu'il en avoit enlevé des papiers qui y étoient en dépôt, & dont S. M. demandoit avant toutes choses la restitution. Laski se plaignoit encore de ce que Charle avoit enlevé les terres & les châteaux à la plûpart des Sénateurs : Qu'il avoit depuis peu à Stockholm chassé quelques-uns du Sénat : Qu'il s'étoit emparé des châteaux du Roi dont il avoit déposé les Gouverneurs : Qu'il avoit forcé Eric de Sparre chancelier du Roïaume à abandonner la Suede : ( le Roi l'avoit aussi-tôt envoyé en Dannemarck ) Qu'il avoit usurpé une grande partie de la succession d'Eric Brahé comte d'Wissingbourg : Qu'il avoit decreté injustement le Chancelier & quelques-autres, qui ne pouvans souffrir son gouvernement, s'étoient réfugiés auprès du Roi. Il dit hautement que S. M. déclaroit ses decrets nuls & de nul effet, & défendoit de continuer de procéder sur cette matière jusqu'à son arrivée dans le Roïaume.

L'Envoyé se plaignit ensuite de l'expédition que Charle avoit entreprise dans la Finlande, & de ce qu'il s'étoit emparé par force de la citadelle d'Abow (1) située entre des rochers dans le premier port de cette Province. Il demanda

(1) ou Abo.

qu'on rendît les Finlandois qu'on avoit faits prisonniers, & qu'on renvoyât les femmes & les filles de condition de ce Pays-là, qu'on avoit emmenées : Qu'enfin on fit rapporter dans les citadelles les canons qu'on en avoit enlevés. Ensuite il protesta de nullité contre toutes les Dietes qui feroient désormais convoquées sans l'ordre du Roi, & il demanda expressément la révocation des decrets formés dans l'assemblée de Sudercoping l'an 1585. comme préjudiciables à la dignité royale.

Charles répondit que la plupart des choses alléguées par l'Envoyé du Roi contre son honneur & sa réputation, lui avoient déjà été objectées l'année précédente par les députés de Suede & de Pologne; que comme elles n'étoient appuyées d'aucunes preuves, elles n'avoient pas eu besoin de réfutation : Que quant aux autres chefs, il y avoit répondu suffisamment par l'apologie qui avoit été publiée. Par rapport à l'assemblée des Etats en l'absence du Roi, il fit une réponse très-longue; & déclara qu'il ne renonceroit jamais au droit qu'il avoit de convoquer les Etats, lorsque la nécessité l'exigeroit.

Lasky l'ayant pressé de répondre distinctement sur chaque article en particulier, Charles demanda que si S. M. vouloit lui faire sçavoir le tems de son départ, & l'endroit où il prétendoit aborder, il ne manqueroit pas de lui envoyer une flotte; mais qu'il consulteroit auparavant les Etats, sans lesquels il ne vouloit, ni ne pouvoit rien faire : Qu'il n'avoit point déposé les Officiers nommés par le Roi; mais que les uns avoient été établis contre le serment que S. M. avoit fait; que les autres avoient été dépossédés par l'ordre des Etats, & d'autres enfin s'étoient retirés d'eux-mêmes : Que quant à ce qu'on avoit supposé du château de Stecbourg, & de ce qu'on vouloit l'obliger de restituer, c'étoit une injure qu'on lui faisoit; qu'il n'avoit rien enlevé à la princesse Anne dans ce château, où il n'avoit pris que la cassette d'Eric Sparre; que dès que ce Seigneur se feroit présenté, devant S. M. & devant les Etats pour rendre compte de son administration, on verroit alors s'il étoit à propos de lui rendre ses papiers : Qu'il avoit toujours eu de grands égards & une amitié sincère pour les Sénateurs, & que



**HENRI** dans les affaires du gouvernement il n'avoit jamais rien fait que de leurs avis ; mais que plusieurs d'entre eux lui avoient rendu de mauvais services, avoient contribué à le mettre mal dans l'esprit du Roi, & avoient semé la division dans la Maison roïale : Que par rapport au decret d'ajournement, il supplioit S. M. de vouloir bien ajourner les parties dans six mois, afin que l'affaire fût terminée suivant les Loix du Roïaume : Que pour ce qui concernoit l'expédition de Finlande, il avoit reçu ordre des Etats de poursuivre par les armes des brigands & des perturbateurs du repos public. Qu'il avoit exécuté cet ordre avec autant d'exactitude que de fidélité : Qu'il avoit fait rapporter en Suede les canons, & qu'il avoit laissé au Sénat la décision du sort des prisonniers auxquels il rendroit la liberté & les biens, s'il le jugeoit à propos.

**I V.**  
**1598.** Lasky répliqua, que le Viceroi dans sa réponse écludoit tous les chefs qu'on lui avoit objectés, en alléguant toujours l'ordre des Etats dont il s'autorisoit. Le lendemain il exhorta ces mêmes Etats qui délibéroient sur la réponse qu'ils devoient faire au Roi, à conformer leurs résolutions aux ordres de S. M. & à porter le Viceroi, de qui dépendoit la guerre ou la paix, à prendre des sentimens équitables & pacifiques; il ajouta que de cette manière on pourroit parvenir à reconcilier ce Prince avec S. M. & à étouffer de part & d'autre tous les sujets de ressentiment; & que le fruit de cette heureuse réconciliation seroit le repos & la tranquillité de la Suede.

L'Envoyé ne pouvant obtenir autre chose, se réduisit à demander la liberté des prisonniers; & comme Charle soutenoit qu'il ne pouvoit les rendre qu'après un jugement en forme qui décideroit de leur sort, Laski déclara que le Roi se réservoît ce jugement, & défendoit sous des peines très-sévères au Viceroi & aux Etats d'en connoître. Il demanda ensuite avec instance, que suspendant toute délibération à ce sujet, on remît ces prisonniers en liberté. Comme l'Envoyé paroissoit ne rien demander que d'équitable, plusieurs Seigneurs lui avouèrent en particulier que l'opiniâtreté du Viceroi ne tendoît qu'à affoiblir l'Autorité roïale, à établir la sienne à la faveur du decret de Sudercoping, & à faire naître sans cesse de nouveaux troubles.

On parla dans cette même assemblée du mariage de la princesse Anne sœur du Roi avec Jean George de Brandebourg, & de la faire conduire en Pologne par Gustave Banner & Turon Bielke. On nomma en même tems pour Gouverneur du prince Jean (le plus jeune des fils du Roi, qu'il avoit eu de la reine Gunille) Nicolas Bielke frère de Turon. Ce choix leur suscita à l'un & à l'autre tant d'ennemis parmi les Etats, & irrita tellement le prince Charle, que quelque tems après le départ de Laski, ils furent obligés de s'enfuir dans le Halland (1) qui est la province de Danemarck la plus voisine, d'où ils se rendirent ensuite en Pologne. Voilà ce qui se passa entre Laski d'une part, & Charle & les Etats de Suede de l'autre jusqu'au 16. Février.

HENRI  
IV.  
1590.

Cet Envoyé retourna en Pologne quelque tems auparavant la fin de l'assemblée des Etats. Ayant exposé en présence des Seigneurs Polonois ce qui s'étoit passé en Suede, tous en furent indignés, & s'écrièrent unanimement, que la demande du Roi étoit juste; qu'il falloit que la Pologne entrât dans ses vûes, & contribuât de tout son pouvoir pour les préparatifs du voïage de S. M. en Suede, afin qu'Elle pût exercer son autorité dans le gouvernement de ce Roïaume, qui lui appartenoit par le droit de sa naissance. On lui recommanda seulement d'être de retour en Pologne pour la fête de saint Barthelemi de l'année suivante.

Sigismond partit donc de Varsovie, & ayant descendu la Vistule, il entra dans la Prusse, & le 16. de Mai il arriva à Marienbourg. Laski étoit parti la veille de Dantzick pour se rendre en Suede, afin de sonder encore l'esprit du Viceroi au sujet de l'arrivée du Roi, & préparer à S. M. une entrée libre & sûre dans son Roïaume. Sur la fin de Mai, le Roi ayant passé à la vûe de Dantzick, se rendit au monastere d'Oliva à un mille de cette ville. Là, en attendant le retour de son Envoyé, il assembla avec beaucoup de lenteur une flotte dont la plus grande partie étoit composée de bâtimens Anglois qu'il trouva dans ce port, & qu'il loüa

(1) Cette Province fait partie du Danemark. Depuis par les traités de Roschild & de Coppenhague la Suede en a obtenu la possession à perpétuité, & elle la possède depuis ce tems-là. Elle appartenait autrefois au Dannemarck par le traité de Bromsboe. Mais en 1645. elle fut cédée à la Suede par engagement pour trente



**HENRI** pour trois mois. Le 8. de Juillet il fit la revûe des soldats  
**IV.** qui devoient monter sur les vaisseaux, & qui consistoient  
 1598. en cinq mille hommes Hongrois, Heiducques, Allemans & Ecoſſois. Il en donna le commandement à George Farenſbach grand Maître des Chevaliers de Livonie. Le Roi monta un vaisseau Ecoſſois nommé l'Aigle, & ce bâtiment fut comme le vaisseau Amiral de la flotte.

Les Princes voisins qui comprirent aisément le but de cet armement, pour prévenir ce qui pourroit arriver, jugèrent à propos d'envoyer des Ambassadeurs en Suede. Joachim Frederic électeur de Brandebourg, George Frederic duc de Prusse & le duc de Meckelbourg envoyèrent les leurs sur la fin de Juillet, pour ménager un accommodement, s'il étoit possible entre le neveu & l'oncle. Enfin Laski étant revenu sans apporter de réponse, le Roi mit à la voile sur la fin de l'Eté à l'embouchure de la Vistule, & aborda à Calmar ville maritime de Suede. On disoit dans ce Roïaume, que le Roi venoit non-seulement pour y recouvrer son autorité, dont Charle, sous le titre de Viceroi, s'étoit entièrement emparé; mais encore pour rétablir l'exercice libre & public de l'ancienne Religion, dont les Jesuites avoient fait accroire au Roi que le rétablissement lui seroit fort facile. Le voyage du Roi faisoit donc l'espérance & relevoit le courage des Catholiques qui restoient dans ce Roïaume; mais en même tems il indisposoit tous ceux qui professoient depuis tant d'années la confession d'Ausbourg que le Viceroi suivoit. Il y avoit déjà si long-tems que ce culte étoit établi en Suede, qu'il étoit comme impossible de trouver, soit parmi le peuple, soit parmi les Seigneurs, quelqu'un qui se souvînt d'avoir vu dans ce Roïaume l'exercice public de la Religion catholique. Le plus grand nombre se rangea donc du parti du Viceroi, & peu vinrent faire leur cour au Roi à son arrivée.

La première faute que fit ce Prince, fut de venir d'abord en Suede par mer; il eût beaucoup mieux fait de traverser le Golfe de Finlande, & d'aborder dans la Province de ce nom, qui, à l'exception d'Abow, lui étoit entièrement dévouée. Mais les exilés, tels que le chancelier de Sparre, Brahé comte d'Wisslingbourg, les sénateurs George Posen, Etienne Banner, Turon Bielk & Gustave Banner capitaine de

de ses Gardes , brûlant du desir de revoir leur patrie , empêchèrent le Roi de suivre de meilleurs conseils. Ils y réussirent d'autant plus aisément , que les seigneurs Polonois qui accompagnoient le Roi , pleins de présomption & de mépris pour le Suedois , s'imaginoient qu'ils ne devoient trouver aucun obstacle , & que tout alloit ployer à la vûe du Roi. Il est vrai que les Roïalistes furent d'abord reçus dans les ports sans aucune résistance. Ceux qui étoient pour le Viceroi , se retirèrent les uns à Stockholm capitale du Roïaume , les autres à Calmar , qui est une des plus fortes places de la Suede , & un boulevard qui la met à couvert des entreprises des Danois & des Allemans.

Il n'en est pas de la mer Baltique comme de l'Océan ; le flux & le reflux ne s'y font point sentir , dans les gros tems la mer n'est agitée que dans un certain espace ; les flots paresseux ont , pour ainsi dire , de la peine à se soulever , & les vents n'y forment point de grandes tempêtes comme dans les autres mers. L'eau n'en est pas tellement salée , que les bêtes & les hommes même n'en puissent boire quelquefois , sans en être incommodés. Au reste les côtes de Suede sont remplies d'écueils & de basses , dont l'aspect imprime de la terreur. Les rochers , dont ces côtes sont environnées , n'en causent pas moins , lorsqu'on les considère de loin ; & ce n'est que lorsqu'on en est proche , qu'on s'apperçoit qu'on peut naviger entre ces rochers. Quelques-uns sont à fleur d'eau & quelques autres s'élèvent une ou deux coudées au-dessus des flots ; les uns & les autres sont très-dangereux. Les rochers , dont tout le rivage de la Suede est bordé , sont de petites isles que les gens du pays appellent les *Scharenes*. Elles commencent d'un côté à Calmar , & de l'autre à l'isle de Halland , & s'étendent plus de deux cens milles d'Allemagne en longueur , & cinq ou six milles en largeur , dans le golfe de Bodder. La quantité de ces isles est innombrable ; la plupart n'ont qu'une ou deux stades de circuit ; les plus grandes n'excèdent pas un mille d'Italie ; & il y en a peu dont la circonference soit de quelques lieues. Il est très-difficile de pouvoir naviger au milieu de toutes ces petites isles , qui trompent par leur ressemblance , lorsqu'au sortir de la pleine mer

---

HENRI  
IV.  
1598.



**HENRI** on s'engage au milieu d'elles. Il n'est point de labyrinthe qui contienne tant de détours, & où il soit si difficile de ne se pas perdre. Aussi ceux du pays marquent & distinguent les routes par des croix, par des monceaux de bois ou de pierres, & par d'autres signaux. Les îles qui sont les plus proches de la terre sont couvertes d'herbe & si remplies de pins, qu'il est permis à tous les gens de mer, lorsqu'ils passent par-là, de couper ces arbres pour se chauffer. Ce qu'il y a de singulier, est que l'on voit au milieu de la mer de grands arbres croître sur ces rochers arides & nuds, qui ne produisent aucune herbe.

IV.  
1598.

Etienne Banner, que le Roi avoit revêtu de la charge d'Amiral de Suede, par une heureuse témérité, profita d'un vent favorable pour passer le canal qui conduit au milieu de ces îles à la forteresse de Stegeborg. S'il eût voulu être plus téméraire encore, & poursuivre sa route jusqu'à Stockholm, sa hardiesse eût été très-heureuse. Car le Viceroi étoit alors absent, & n'avoit fait aucuns préparatifs; d'ailleurs les habitans de Stockholm, qui s'attendoient à l'arrivée du Roi, étoient disposés à le bien recevoir; mais ce Prince voulut voir sa sœur qui étoit dans son château de Stegeborg; & pendant le séjour qu'il fit chez elle, le vent changea; en sorte que Charle eut le loisir de mettre ordre à ses affaires, & que dans cet intervalle le zèle de ceux de Stockholm pour les intérêts du Roi se rallentit.

Charle vint à la tête d'une armée au-devant du Roi dans le pays de Lincoping, faisant paroître un grand penchant pour la paix; soit qu'alors il fût en effet dans ces dispositions, soit qu'il feignît d'y être, parce qu'il n'avoit pas encore fait ses préparatifs, comme les ennemis le publièrent. Cependant plusieurs de ceux-mêmes qui lui étoient le moins favorables, prétendirent qu'au commencement il n'avoit eu aucune envie de s'emparer du Trône; mais qu'irrité de l'arrivée du Roi en Suede avec un appareil de guerre, & des mauvais conseils qui l'avoient engagé à cette démarche, enflé ensuite des heureux succès qu'il eut, il se livra enfin à des desirs ambitieux, & pensa à se faire Roi. Ainsi après quelques legeres escarmouches qui étoient

inévitables, les deux armées étant si proche l'une de l'autre; il envoya au Roi des députés pour lui déclarer, que s'il venoit avec des intentions pacifiques, il étoit disposé à se soumettre & à le seconder; qu'il le supplioit de ne point le forcer à un combat, & de s'abstenir de verser le sang des Chrétiens & de ses sujets. Cette députation n'eut aucun effet. En même tems il arriva un renfort de troupes au Viceroi, qui conjointement avec les Seigneurs qui l'accompagnoient, envoya encore des députés au Roi le 8. de Septembre.

Sur ces entrefaites, il y eut un combat entre les Suedois & les Hongrois, sans que les chefs s'en mêlassent. Ce combat fut si vif, & la fureur des Hongrois fut si grande, que si le Roi ne leur eût ordonné de se retirer, on croit qu'ils auroient seuls raillé en pièces toutes les troupes de Charle. Mais après cette action ils ne firent pas paroître autant de modération, qu'ils avoient témoigné de courage dans le combat. Picqués vivement & comme au désespoir qu'on leur eût arraché des mains une victoire certaine, ils traitèrent avec une brutalité inouïe & une extrême ferocité les cadavres des Suedois tués dans le combat; ils leur coupèrent la tête, les bras, les jambes; les percèrent de mille coups, & les défigurèrent horriblement. Ce procédé révolta tous les Suedois, même ceux qui favorisoient secrètement le parti du Roi; ce qui fit que plusieurs se déclarèrent hautement contre lui, & que la plupart ne songèrent qu'à tirer vengeance d'une action si détestable.

Le château de Stegeborg est situé dans un Isthme, vers le côté meridional de la rivière qui coule de Sudercoping, & se perd dans la mer au-dessus du château. La mer en cet endroit a environ sept stades (1) d'étendue: vis-à-vis du château elle n'a pas plus d'un demi stade, étant resserrée par des montagnes du côté du Nord. Au-dessus du château elle a douze stades de largeur. C'est là que les vaisseaux du Roi étoient à l'ancre au nombre d'environ cinquante, dont il y en avoit vingt-trois Anglois & vingt Hollandois. Derrière le château du côté du Midy étoit le camp du Roi. Lorsqu'on veut aller de Stegeborg à Stockholm, il faut

HENRI  
IV.

1598.

(1) Le stade est de 125. pas géométriques.



**HENRI** passer un fort petit détroit ; le Roi avoit commencé d'y jeter un pont ; mais l'arrivée du Viceroi empêcha de l'achever ;  
**IV.** s'étant campé au Nord sur le rivage opposé.

**1598.** Cependant George Carew , jeune homme qui avoit autant de sagesse que de courage , vint de Stockholm à Stegeborg de la part de la reine d'Angleterre pour parler au Roi , au sujet du commerce que les guerres entre les Anglois & les Espagnols avoient interrompu , & lui proposer des conditions équitables. Il y avoit un an que Paul Dzianlinski Secrétaire d'Etat avoit été envoyé à la Reine. Nous avons dit ci-dessus qu'ayant parlé à Elisabeth avec trop de hauteur & l'ayant menacée , cette Princesse lui fit une réponse très-dure. L'ambassadeur Anglois avoit d'abord débarqué à Dantzick , quatre jours après que le Roi en étoit parti. Il se rembarqua aussi-tôt pour aller trouver ce Prince en Suede , espérant l'atteindre à Calmar. Mais une tempête qui s'éleva , le porta vers Stockholm , où l'on croyoit que le Roi se rendroit. Ayant attendu inutilement ce Prince pendant dix jours , il partit enfin sur un Brigantin , & vint à Stegeborg. Il fut attaqué sur sa route par ceux du parti du Viceroi , près d'Oskoson , & le bâtiment qui le portoit , fut tout criblé de coups.

Ayant eu audience du Roi , il dit qu'il étoit envoyé pour rompre , s'il étoit possible , la Ligue des villes Anseatiques , formée par les Espagnols ; pour représenter à S. M. & aux villes de Pologne & de Prusse leurs propres intérêts ; & pour leur faire sçavoir que la reine d'Angleterre consentoit qu'ils fissent passer librement en Espagne des bleds & toute sorte de grains , pourvu qu'ils n'y portassent point d'armes , ni aucuns instrumens de guerre : Que les villes Anseatiques jouïroient de leurs anciens privilèges en Angleterre , comme ils en avoient jouï ci-devant ; à condition néanmoins qu'ils reconnoîtroient tenir ces privilèges de la bonté des rois d'Angleterre , & non en jouïr de droit en vertu d'aucun traité ; que de leur côté ils en useroient de même à l'égard des facteurs Anglois.

Thelitzki , évêque de Culm & de Pomesanie (1) & Vice-Chancelier , qui étoit à la suite du Roi , reçut des mains

(1) L'évêché de Pomesanie dans la Prusse est aujourd'hui supprimé.

de l'Ambassadeur la Lettre de la reine Elisabeth, & en fit la lecture devant Sa Majesté. Il dit ensuite au même Ambassadeur de la part du Roi, de mettre par écrit ce qu'il venoit d'exposer. Comme les Seigneurs Polonois piqués de l'injure faite l'année précédente en Angleterre à l'ambassadeur de Pologne, disoient qu'il falloit profiter de l'occasion, pour rendre la pareille à l'ambassadeur Anglois, celui-ci crut devoir se comporter avec beaucoup de circonspection; ainsi il ne manqua pas de donner au Vice-Chancelier l'écrit qu'il lui avoit demandé.

HENRI  
I V.  
1598.

Il reçut en même tems une lettre du Viceroi, par laquelle ce Prince le prioit de vouloir bien s'entremettre pour son accommodement avec le Roi, lui promettant qu'on lui feroit incessamment satisfaction de l'injure qu'il avoit reçue sur sa route, de la part des gens de son parti. Charles lui demandoit outre cela, qu'il ordonnât aux Capitaines des vaisseaux Anglois qui avoient conduit le Roi en Suede, de s'en retourner, & de ne point troubler la paix de ce Royaume. Le Viceroi étoit persuadé, que s'ils s'en retournoient, les Hollandois ne manqueroient pas de suivre leur exemple, & que de cette manière, Sigismond seroit contraint, ou de faire la paix, ou de prendre la fuite: Qu'au reste cet ordre ne feroit aucune peine à ces capitaines Anglois, à qui le Roi n'avoit promis qu'une somme fort modique pour les transporter en Suede, qui y étoient retenus malgré eux, au-delà du tems dont on étoit convenu, au préjudice de leur commerce; & qui d'ailleurs n'étoient point payés des sommes qu'on leur avoit prises. L'ambassadeur Anglois répondit que la Reine ne lui avoit point donné d'ordres sur ce qui concernoit les affaires de Suede; mais seulement sur ce qui regardoit la Pologne: Qu'au surplus on ne pouvoit blâmer les Anglois qui avoient fourni au Roi des vaisseaux pour se rendre dans ses Etats.

Cependant le Roi répondit aux articles qui avoient été mis par écrit; il dit que ces matières regardoient le Royaume de Pologne; & que comme il en étoit éloigné, il ne pouvoit pour lors donner aucune réponse positive: Qu'au reste il communiqueroit ces articles au Senat de Pologne, le plutôt qu'il lui seroit possible. On voulut en même tems



**HENRI** donner à l'ambassadeur Anglois une Lettre du Roi cachetée  
**I V.** pour la reine d'Angleterre ; mais l'Ambassadeur craignant  
 1598. qu'il n'y eût dans cette lettre quelque chose capable de  
 blesser la Reine, refusa de la recevoir.

Le lendemain , le Roi apprit l'arrivée de la flotte du Vice-roi. Quoiqu'elle ne fût pas supérieure à la sienne , il jugea à propos de tout abandonner ; & commit en cela une très-grande faute. Ainsi la nuit du 20. au 21. de Septembre , il partit avec sa sœur , l'Amiral , le Chancelier , & laissa ses vaisseaux avec tous les malades & tous les blessés de son armée , à la discrétion de son oncle , qui ayant aussitôt passé le détroit , s'empara du camp du Roi , où il fit prisonniers les comtes d'Emden frères , qui étoient à la suite de ce Prince. Il s'empara aussi du château de Stegeborg , où le Roi & sa sœur avoient laissé des meubles très-précieux , & des coffres pleins d'argent. En même tems il mit ses troupes en marche , & poursuivit le Roi , qui , comme il l'apprit , avoit pris le chemin de Lincoping. Il y avoit entre la ville & le camp du Roi une rivière assez large (1) qui avoit deux ponts. Les avants-coureurs de l'armée de Charle y étant arrivés , il se donna un combat , où ils furent repoussés avec perte. Ce succès donna d'abord du courage aux Royalistes ; mais le Roi s'étant retiré dans la ville , ils voulurent aussi se retirer en deçà des Ponts. Alors l'armée de Charle étant tombée sur eux , & se voyant foudroyés par le canon , ils furent contraints de prendre la fuite , après avoir perdu environ deux mille hommes.

D'autres racontent le fait autrement. L'armée Royale , disent-ils , étant demeurée toute une journée sous les armes , & le Viceroy ne paroissant point , les Polonois qui vouloient faire la guerre à leur fantaisie , s'imaginèrent que l'ennemi les redoutoit , & le cœur enflé d'orgueil , s'en retournèrent dans leur camp. Mais à peine eurent-ils mis bas leurs armes , & attaché leurs chevaux , que dans le tems qu'ils y pensoient le moins , on vint leur apprendre l'arrivée des Suédois. L'allarme se répandit aussitôt dans le camp , d'autant plus que le jour étoit fort obscurci par les brouillards. Ils rangèrent alors leur armée en bataille , après avoir fait passer

(1) Le Stang.

leurs troupes sur le pont. Les Polonois soutinrent d'abord avec beaucoup de valeur l'effort des Suedois ; mais le nombre supérieur de ceux ci les contraignit enfin de prendre la fuite. Le Roi leur avoit envoyé quelques cavaliers pour les soutenir ; mais à l'aspect de l'ennemi , soit par lâcheté , soit par trahison , ils prirent la fuite , & se dispersèrent.

Le Roi se voyant pressé vivement par l'armée de Charle, fit rompre les ponts , afin d'empêcher l'ennemi de s'avancer au-delà de la rivière. Par là les Polonois qui combattoient de l'autre côté , n'eurent plus de retraite , & il ne leur fut plus possible de rejoindre l'armée. Ainsi les uns furent tués , les autres noyés , un petit nombre ayant passé la rivière de bonne heure , se sauva. C'est ainsi qu'on raconte le fait. Quelques-uns ajoutent que le Roi avoit d'abord eu l'avantage , & que la perfidie d'un seul homme lui avoit fait perdre la bataille. Cet homme , dit-on , appelé Nicolas , étoit fils d'un écrivain nommé Fabius. Le Roi Jean qui lui avoit donné le nom de Raske , l'avoit ennobli , pour avoir arrêté à Dantzick Lorch-d'Holstein , que le Roi haïssoit extrêmement , & l'avoir amené en Suede pour le livrer au dernier supplice. On dit donc que ce Raske qui tenoit sa fortune du malheur de Lorch , voyant l'armée du Viceroi plier , cria aux vainqueurs d'épargner le sang des sujets du Roi ; & qu'en effet les Polonois , persuadés que c'étoit un ordre du Prince , cessèrent de combattre : Qu'alors Charle ayant reçu un renfort , recommença le combat , & tailla en pièces les Royalistes abandonnés par les Ecois , & par les Suedois mêmes.

Le Roi après sa défaite envoya demander la paix à son oncle , & lui fit dire qu'il souhaitoit s'aboucher avec lui. Le Viceroi y consentit , & vint trouver le Roi à Lincoping. Il y fit voir , malgré ses succès , une extrême modération ; il ne dit rien au Roi qui put le blesser , & lui témoigna toute sorte d'égards & de respects ; il s'embla affecter de paroître un vainqueur humain & poli. Il exigea seulement qu'on lui remît les exilés qui , selon lui , avoient allumé cette guerre ; non pour les faire mourir , dit-il ; mais pour subir un jugement , auquel il se soumettoit lui-même , & où il étoit juste que S. M. intervînt aussi. Il ajouta , que ce tribunal seroit établi

HENRI  
IV.

1598.



HENRI

IV.

1598.

à Stockholm ; & de peur qu'il ne parût qu'on voulût faire aucune violence à la personne de S. M. il éloigna toutes ses troupes , & les envoya dans une de ses terres. Il joignit en même tems ses vaisseaux à ceux du Roi , afin que son arrivée à Stockholm eût un air plus pompeux. En même tems il rendit de bonne foi le château de Stegeborg , & tout ce qu'il y avoit dedans , appartenant au Roi ou à sa sœur.

Le Roi , ou effrayé de la situation où il se trouvoit , ou guidé par de mauvais conseils , livra sans délibérer les exilés , qui étoient Eric de Sparre , Turon Bielke , les deux frères Gustave & Stenon Banner , & George Bosen ; il promit en même tems de se rendre à Stockholm. On vit donc ces hommes illustres qui avoient abandonné leur patrie par attachement pour leur Roi , livrés à un vainqueur irrité , suivis chacun de leurs femmes & de leurs enfans , dont la frayeur & la consternation rendoient ce spectacle encore plus triste & plus touchant. Le Viceroi reprocha aux exilés leur perfidie , & les fit mettre en prison.

Sigismond ne tarda pas à se repentir de cette dernière faute ; mais il n'étoit plus tems d'y remédier. Il en fit encore une plus grande , en suivant un conseil pernicieux qui lui fut donné dans la triste situation de ses affaires , par ceux - là mêmes qui lui avoient conseillé d'entrer à main armée dans la Suede. Ce Prince , après avoir passé quelques jours à Lincoping , s'étoit retiré à Stegeborg , d'où il partit pour se rendre à Calmar. Ce fut là , que comme s'il eût été poursuivi par l'ennemi , il monta à la hâte sur ses vaisseaux , dont les uns firent naufrage , & les autres furent très-maltraités. Il arriva enfin à Dantzick , où il échoüa plutôt qu'il n'aborda en sorte que son expédition depuis le commencement jusqu'à la fin ne fut qu'un tissu d'adversités & de disgraces.

Dès que Charle eût appris la fuite du Roi , il lui écrivit pour le prier de vouloir bien revenir dans son Royaume. Ensuite il songea à reprendre les places qui avoient abandonné son parti , pour suivre celui de Sigismond. Dès que ce Prince étoit arrivé en Suede , Stockholm & Calmar s'étoient déclarés pour lui. Celui qui étoit à la tête des Royalistes , se nommoit Ladillas Beky Hongrois. Etant venu à Stockholm de la part du Roi , on lui avoit livré la citadelle ,  
qui

qui après la défaite de Lincoping ne tarda pas à se rendre à Charle. Jean de Sparre frère du Chancelier , & Beck Pennon commandoient pour le Roi dans Calmar. Le Vice-roi ayant vainement essayé de la prendre de force , changea le siège en blocus , & la prit enfin par famine. Les secours que le Roi envoya aux braves gens qui défendoient cette place , vinrent trop tard ; après un siège ou un blocus de six mois , la garnison fut enfin réduite à se rendre.

Charle usa à leur égard d'une grande sévérité. Il accusa Jean de Sparre d'avoir manqué à la parole qu'il lui avoit donnée , après la bataille de Lincoping. Il fit pendre Laurent fils d'André , homme d'un grand courage avec son frère Christophle , & Olaf Magnus neveu de ce fameux archevêque d'Upsal qui a écrit l'Histoire de sa patrie. Il fit grace à Beck Pennon. Après avoir fait bien manger & bien boire pendant quatre jours , les Heiducques & les Polonois de la garnison de Calmar , il les fit transporter en Poméranie , pour s'en aller où ils voudroient , leur ayant fait jurer que de leur vie ils ne porteroient les armes contre la Suede. Pour les Allemands , ils passèrent au service de Charle.

Tandis que ce Prince faisoit le siège de Calmar , il avoit indiqué une assemblée des Etats à Jencoping pour le mois de Février suivant. On y confirma les Décrets faits à Arboge , & ensuite à Sudercoping , qui avoient donné lieu à tant de débats. On ajourna aussi le roi Sigismond à venir en Suede. En cas qu'il ne pût venir lui-même , il fut ordonné qu'il enverroient à sa place son fils Wladislas , où qu'il abdiqueroit la Couronne , en faveur de son frère Jean fils de la reine Gunille.

Après la prise de Colmar , on convoqua encore une autre assemblée des Etats à Stockholm. Le Viceroy s'y plaignit de ceux de Lubeck qui avoient pris des vaisseaux Suedois , & qui retenoient prisonniers ceux qui étoient sur ces bâtimens. Il demanda qu'on usât de represailles à leur égard , jusqu'à ce qu'ils eussent fait satisfaction ; qu'on portât la guerre dans la Finlande ; que ce qui s'étoit fait à Calmar fût ratifié ; & que les biens des exilés fussent confisqués au



**HENRI** profit du Fisc , s'ils ne comparoissent au jour de l'assignation.

**IV.** 1599. Il parla ensuite de la succession à la couronne de Suede, & fit voir que la présence de Sigismond étoit nécessaire pour calmer les troupes qui agitoient ce Royaume. Mais comme ce Prince, à qui l'on avoit souvent écrit & envoyé plusieurs couriers pour l'engager à venir, ne faisoit aucune réponse aux Etats, on alla aux suffrages. Les Seigneurs & les autres ordres du Royaume pensoient comme le Viceroi, qu'ils avoient tout à craindre du ressentiment d'un Roi vaincu, contraint de fuir, & de sortir de ses Etats; qu'ils avoient au contraire tout à espérer d'un nouveau Roi. Ils n'eurent donc pas de peine à se conformer à l'avis de Charle, qui étoit d'ôter la Couronne à Sigismond. Mais Charle, pour ne point paroître dominé par l'ambition, & ne pas donner lieu de croire qu'il voulût se mettre la Couronne sur la tête, fit déclarer Wladislas fils de Sigismond roi de Suede, à condition qu'il quitteroit la Pologne, & viendrait en Suede au tems marqué, pour y être élevé suivant les maximës & les mœurs des Suedois.

Sigismond, comme nous avons dit, avoit loué quelques bâtimens Anglois & Hollandois qui étoient au port de Dantzick pour y commercer, & il en avoit fait usage pour porter la guerre en Suede. Charle en paroissoit très-irrité. Il craignoit au reste que cela ne se fût fait en vertu de quelque Ligue secrète avec les Etats généraux des Provinces-Unies. C'est pour cela que pour avoir lieu de faire alliance avec cette République, il jugea à propos de lui faire des plaintes à ce sujet; il envoya donc cette année à la Haye des Ambassadeurs pour représenter aux Etats, que le motif de la guerre qui s'étoit allumée dans la Suede, étoit la défense de la liberté publique, & d'une Religion que le Pape & le roi d'Espagne ligués ensemble s'efforçoient de détruire; ils étoient chargés de prier les Etats de ne donner aucun secours au roi Sigismond livré à de mauvais conseils, & d'offrir à la République l'amitié du Viceroi. On leur donna audience le 14. de Juin; après avoir remercié Charle des témoignages d'amitié qu'il donnoit aux Provinces-Unies, on protesta Que les Etats n'avoient eu aucune connoissance

des vaisseaux fournis par les Hollandois au roi Sigismond pour le transporter en Suede ; mais qu'il avoit pu arriver que le Roi ayant trouvé ces bâtimens dans ses ports, eût forcé les Capitaines à les lui prêter pour son expédition : Qu'au reste ils espéroient que Dieu l'eclaireroit, & lui feroit mieux connoître dans la suite les projets de ceux qui avoient allumé cette guerre dans la Suede ; afin qu'il se séparât entièrement d'eux à l'avenir, sans blesser ni la Religion, ni la liberté du Royaume, dont Charle avoit jusque alors soutenu si heureusement les intérêts : Qu'ils l'exhortoient à perséverer dans une si loüable résolution, & à compter toujours sur l'amitié, la correspondance & l'appui des Etats généraux.

Après la tenuë des Etats à Stockholm, le Viceroy voyant tous les troubles apaisés dans la Suede, songea à faire passer son armée dans la Finlande, pour soumettre la ville d'Abow, qui à l'arrivée du roi Sigismond, s'étoit déclarée pour lui. Charle courut un grand danger dans cette expédition. Car comme, après avoir laissé son armée derrière lui, & envoyé ses gardes, il marchoit seul, croyant n'avoir rien à craindre, Axille Korcke général des troupes du Roi, homme d'une haute naissance & d'une grande habileté dans la guerre, vint lui proposer un combat singulier, & l'attaqua sur le champ. Charle se mit en défense ; Korcke étoit prêt de le percer, lorsque Jean Back ayant apperçu de loin ce combat, vola à son secours, & le tira de péril. En même tems les soldats de Back en vinrent aux mains avec ceux de Korcke qui furent défaits, & Korcke se retira à Wibourg, que le vainqueur prit d'Emblée. Gaspar Tisenach colonel Allemand & George Farenzbach qui étoient dans cette place y furent constitués prisonniers. Charle soumit aussi la ville d'Abow. Tanastafie & Neoslad subirent le sort des autres villes ; & alors toute la Finlande fut réduite en province du Royaume de Suede. Charle avoit auparavant rendu aux Moscovites la Kexholme (1) qui n'appartenoit point à la Finlande ; mais à la Carélie, Province de la Livonie ; & quoique les Royalistes eussent concouru à cette cession, c'étoit à lui principalement que la Moscovie en étoit redevable.

(1) Au-dessus du Lac de Ladoga.

HENRI  
IV.  
1599.



Lorsque toute la Finlande eut été soumise , on envoya  
 HENRI à Narva de Livonie le 23. d'Octobre Pierre Stolpes. Les  
 I V. Suedois qui y étoient en garnison firent de grandes réjouis-  
 1599. sances à son arrivée, & les Moscovites même de la garnison  
 de Narva (1) de Moscovie tirèrent le canon. On traita avec  
 beaucoup de rigueur ceux qu'on avoit forcés de se rendre.  
 Jean Flemming , fils de Nicolas Flemming mort depuis peu,  
 & qui avoit gouverné la Finlande , & s'y étoit acquis beau-  
 coup de gloire à la guerre , jeune homme âgé de 21. ans ,  
 ayant eu le choix ou de s'attacher au Viceroi , ou de mourir ,  
 préféra la mort , & la souffrit avec une constance qui  
 excita l'admiration & la pitié de ses ennemis mêmes.

Charle , après la prise de Narva , envoya de sa part le  
 2. de Novembre sommer la ville de Revel , qui jusqu'alors  
 ne lui avoit donné que des réponses équivoques. Ceux de  
 Revel vouloient bien demeurer toujours attachés à la Suede ,  
 mais ils ne vouloient pas violer le serment qu'ils avoient fait  
 au Roi Sigismond. Le Viceroi ne se croyant pas en état de  
 faire le siège d'une si grande ville , laissa dans la Province  
 Joachim Skele pour y commander en chef , & retourna en  
 Suede sur la fin de Novembre. Skele né à Dantzick & élevé  
 dans une boutique , s'étoit avisé de suivre en Suede un cer-  
 tain Ecoissois accablé de dettes. Comme il avoit du talent  
 pour la marine , il exerça dans le tems de la guerre le mé-  
 tier de Pyrate dans le Golphe de Finlande , & s'y acquit  
 une grande réputation. Il se rendit utile au Roi Jean , &  
 ensuite à son fils Sigismond. Il passa depuis dans le parti de  
 Charle , qui le fit Amiral de Suede , malgré les murmures de  
 la Noblesse Suedoise , qui vit avec indignation qu'on leur pré-  
 féroit un étranger de la plus basse naissance , pour l'élever aux  
 plus grandes charges de l'Etat.

Le Viceroi étant revenu en Suede , on commença à pro-  
 céder contre les Seigneurs que Sigismond avoit livrés à Char-  
 le ; ils subirent leur interrogatoire à Stockholm , les fers  
 aux piés & aux mains. Leurs Juges , qui étoient douze Se-  
 nateurs , avec douze Ministres ou Prédicateurs , les condam-  
 nèrent à mort. On vit donc périr par la main du boureau

(1) C'est un bourg de l'autre côté de la rivière, qui n'est habité que par des  
 Moscovites.

les hommes les plus qualifiés & les plus distingués du Royaume, Eric de Sparre Chancelier, Gustave Banner, & Turon Bielke parent du Roi & du Viceroy, & d'autres personnes encore d'un très-grand mérite. George Posen, Eric fils d'Abraham, & Nicolas Bielke, après avoir été condamnés à mort, furent reconduits en prison par le boureau. On dit que Charle craignit de se rendre trop odieux par le supplice de tant de personnes illustres; qu'il trouva qu'il étoit assez vengé par la mort des autres, & que cet exemple suffisoit. Il pardonna par la même raison à Christierne fils de la sœur de Nicolas Bielke, accusé d'avoir amené dans sa patrie des Catholiques Romains, qu'ils appelloient des Papistes, & d'avoir formé une Ligue avec eux. Mais tout cela se passa l'année suivante. On murmura beaucoup de l'excessive rigueur de Charle; & on fut surpris qu'un Prince qui jusqu'alors avoit versé avec peine le sang même des coupables, eût ainsi changé de caractère, & fût devenu tout-à-coup si cruel.

---

HENRI  
IV.  
1599.

*Fin du Livre cent vingt & unième.*







# HISTOIRE

DE

## JACQUE AUGUSTE DE THOU.

*LIVRE CENT VINGT-DEUXIÈME.*

HENRI  
IV.

1599.  
Affaires de  
Transilvanie.

**D**Ans le tems que la Suède étoit agitée de divisions au sujet de la succession à la couronne, & que le retour ou plutôt la fuite du Roi excitoit les mêmes troubles en Pologne, la Transilvanie n'étoit pas plus tranquille. Sigismond Bathory se repentoit un peu trop tard du traité désavantageux qu'il avoit fait avec l'Empereur, & de l'alliance qu'il avoit contractée avec la maison d'Autriche, comme je l'ai rapporté ci-dessus. Etant de retour dans sa patrie, il tâchoit de rétablir ses affaires que sa trop grande facilité avoit ruinées, & de se reconcilier avec ses parens qu'il avoit si fort maltraités. Plusieurs de ses amis vouloient l'empêcher de rompre avec l'Empereur, & lui persuader qu'il étoit plus à propos de lui demander des avantages plus considérables, en faisant voir l'injustice du premier traité, Ainsi l'année précédente Bathory avoit envoyé l'évêque d'Alba Julia, Etienne Bostkay, & le chancelier Demetrius, pour demander à l'Empereur qu'il ajoûtât du moins aux Principautés d'Opplen, & de Ratibor en Silésie, le territoire de Kremfier en Moravie,

& qu'il lui accordât cinquante mille écus d'or de pension ,  
& une amnistie au sujet de la dernière révolte de la Transilvanie.

HENRI  
IV.

1599.

Tandis que ces Ambassadeurs agissoient à Prague , d'autres partisans de Bathory , qui sur le moindre bruit le faisoient changer de sentiment , lui représentèrent que le traité qu'il avoit fait le couvroit d'ignominie , & seroit une tache éternelle pour sa maison : Que de Prince souverain il étoit devenu l'esclave de la maison d'Autriche : Qu'il devoit craindre pour ses jours , s'il exécutoit cet injuste traité : Et qu'enfin la Transilvanie alloit être exposée aux invasions des Turcs , qui ne souffriroient jamais que la maison d'Autriche possédât cette Province. Ils persuadèrent donc à ce jeune Prince , en lui faisant voir le péril où il s'exposoit lui-même , & les calamités qui accableroient sa patrie , de préférer l'amitié de ses parens au joug insupportable de la maison d'Autriche.

Bathory ne se sentant pas en état de soutenir le poids du gouvernement & de résister à l'Empereur , employa des amis communs pour faire revenir le cardinal André Bathory. Son frère Balthazar condamné avec trop de précipitation , avoit eu la tête tranchée cinq ans auparavant , & le Prélat s'étoit retiré dans son évêché de Warmie au fond de la Prusse.

Bathory assista au mois de Mars à l'assemblée des Etats de la Province qui se tint à Medwisch , petite ville sur la frontière de Pologne. On y révoqua d'abord les jugemens rendus contre les Bannis. Le Cardinal & ses partisans furent rétablis avec honneur dans leurs biens & leurs dignités ; & l'on fit à ce sujet un édit , par lequel on ordonnoit de rapporter tous les exemplaires de ces jugemens donnés contre les Bannis , avec peine de deux cens écus d'or contre les contrevenans.

On proposa ensuite d'élire le Cardinal pour prince de Transilvanie , & la noblesse de Hongrie pressoit vivement cette élection. Bathory fit à ce sujet un long discours dans la langue du País. Il s'étendit sur les services que le Cardinal avoit rendus à la Chrétienté , & les grandes actions que son père Etienne avoit faites dans la paix & dans la guerre ;



HENRI  
IV.  
1599.

il parla aussi fort au long de tout ce qu'il avoit fait lui-même pour le bien de l'Etat ; & après avoir exposé les dangers auxquels la Transilvanie étoit exposée , il dit que voulant prévenir toutes ces calamités , il ne trouvoit point de moyen plus efficace & plus facile que de substituer le Cardinal à sa place , & de le charger du fardeau du gouvernement , qu'il ne se sentoît point en état de supporter.

» Vous sçavez , ajoûtoit-il , & les dangers dans lesquels je  
» me suis trouvé , m'ont appris que nous devons également  
» craindre la puissance des deux Empereurs nos voisins , contre  
» lesquels j'ai eu tant de guerres à soutenir ; il est impossible  
» que nous jouissions de la paix , si nous ne trouvons les  
» moyens de ménager en même tems ces deux Princes. Mon  
» oncle aussi habile politique que vaillant Capitaine , me l'a  
» répété plus d'une fois dans mon enfance ; mais si je n'ai  
» pas suivi ces sages conseils , je veux remédier à tous les  
» maux que mon imprudence a causés , & céder ma place à  
» mon cousin , qui seul peut veiller à la conservation de cette  
» Province , & y ramener la paix. Il a du courage & de la  
» fermeté , & il jouit d'une santé parfaite. Les grands services  
» qu'il a rendus aux deux Empires l'y font considérer , & il  
» a encore pour ami intime le roi de Pologne , ce puissant  
» voisin ; en sorte que de quelque manière que les affaires  
» tournent , le règne de ce Prince ne peut être qu'heureux.  
» La Transilvanie épuisée & accablée de ses pertes , a besoin  
» de la paix , & le Cardinal seul peut la ménager avec les  
» deux Puissances voisines. La Pologne & la Moldavie qui  
» ont beaucoup de crédit à la Porte étants dans nos intérêts ;  
» il sera facile d'entretenir la paix avec le Turc. Il n'y a pas  
» plus de difficulté par rapport à l'Empereur ; ce Prince n'a  
» aucun sujet de se plaindre du Cardinal , qui d'ailleurs aura  
» la protection du Pape ; (1) & lorsque son élection sera au-  
» torisée par la cour de Rome , jamais l'Empereur n'osera  
» remuer.

» Pour moi , continua-t-il , je suis valétudinaire. Mes che-  
» veux blans , quoique je sois dans un âge peu avancé , &  
» les maladies dont je sens les atteintes m'engagent à quit-  
» ter le gouvernement de l'Etat ; animé d'un véritable zèle

(1) Clement VIII.

» pour ma patrie , je remets volontiers le sceptre à un homme  
 » qui a les forces d'esprit & de corps nécessaires pour en HENRI  
 » soutenir le poids. Mon abdication n'est pas sans exemple ; I V.  
 » Charle V. & quelques autres Rois, dont la mémoire fera 1599.  
 » toujours respectable , après avoir long-tems & selon les loix  
 » gouverné leurs Peuples , ont préféré le salut de leur pa-  
 » trie , à leurs intérêts particuliers, & une retraite volontaire  
 » aux soins du gouvernement.

Enfin il accorda une amnistie générale du passé, & fit prêter le serment de fidélité au Cardinal par tous les Seigneurs du païs. Le Cardinal ayant remercié Bathory , & tous les ordres de la Province, envoya sur le champ un de ses Officiers à la Porte Ottomane , afin d'obtenir un sauf-conduit pour les Ambassadeurs qui devoient traiter avec le Grand-Seigneur. On donna à cet Envoyé une veste de soye brochée d'or , comme il se fait ordinairement ; & on le chargea de dire à son maître qu'il pouvoit dans les quatre mois suivans envoyer ses Ministres & ses presens.

Sigismond  
Bathory ab-  
dique en fa-  
veur de son  
cousin.

Les ambassadeurs de Bathory qui ignoroient encore ce qui s'étoit passé pendant leur absence en Transilvanie, étoient déjà sortis de Prague , lorsque l'Empereur apprit cette révolution. Irrité de se voir la dupe de la légèreté ou de la fourberie des Transilvains , il fit partir sur le champ le docteur Petzen , avec ordre d'arrêter les Ambassadeurs , en quelque lieu qu'il les trouvât , & de les mettre en prison. Ces Ministres ayant appris à Thorn tout ce qui s'étoit passé dans leur païs , résolurent de s'arrêter dans cette ville , jusqu'à ce qu'on les eût informés des volontés de S. M. I.

Ceux qui avoient fait agir Bathory crurent que ces Ambassadeurs ne seroient pas favorables à leurs desseins , & les regardans comme des témoins & des contradicteurs fâcheux, les éloignèrent de la Cour , sous le prétexte d'une autre ambassade dont ils les chargèrent. Ils vouloient pousser si loin & engager de telle sorte l'inconstant Bathory , qu'il ne pût plus se repentir de ce qu'il auroit fait.

Petzen étant arrivé en Transilvanie, il y trouva encore un plus grand changement qu'il ne s'y étoit attendu. Les Seigneurs & les Peuples étoient extrêmement animés contre la maison d'Autriche, & les Transilvains s'étoient unanimement



**HENRI**  
**IV.**  
1599.

persuadés, qu'il leur étoit plus avantageux de jouir des douceurs de la paix sous le gouvernement d'un Prince de leur Nation, qui avoit l'agrément & la protection du Turc, que d'avoir pour maître un étranger qui les engageroit nécessairement dans une guerre sanglante.

Cependant le Cardinal pour gagner du tems écrivit à George Baste, qui étoit déjà à Calovie avec des troupes Impériales, & le pria de n'en pas venir aux voies de fait. Il lui représenta qu'il ne refusoit pas de ratifier tout ce que les Ambassadeurs de Bathory avoient fait, & qu'ils n'avoient d'autres vûes que de conserver la paix en Transilvanie : Qu'ainsi l'on ne pouvoit désapprouver ses démarches, ni employer la violence contre les Princes alliés de l'Empire.

Petzen revint à Pragues sur la fin d'Avril. Le Cardinal l'avoit chargé d'une lettre adressée à l'Empereur, par laquelle il prioit S. M. I. de croire qu'il étoit prêt de lui rendre toutes sortes de services, sur-tout en ce qui regardoit la paix & l'intérêt commun de la Chrétienté : Qu'ainsi pour terminer à l'amiable les divisions qui venoient de s'élever, il enverroit au plutôt des Ambassadeurs avec d'amples pouvoirs.

L'Empereur différa de répondre à cette lettre, & donna ordre à Baste d'assembler le plus de troupes qu'il pourroit, & de les faire entrer en Transilvanie. A l'instigation des Impériaux, Michel Vaivode de Valachie ennemi des Bathorys, & qui s'étoit attaché à la maison d'Autriche dans l'espérance d'obtenir le gouvernement de la Transilvanie, prit aussi les armes, & se disposa à la guerre.

Le Cardinal se voyant attaqué de tous côtés avec plus de promptitude qu'il ne l'avoit prévu, & étonné du danger où il se trouvoit, obtint un sauf-conduit, & envoya Gaspard Cornis à Baste pour gagner du tems. Cet Envoyé représenta que puisqu'on refusoit un accommodement que son maître avoit toujours souhaité, ce Prince seroit obligé pour défendre sa personne & ses biens, d'avoir recours à un puissant Protecteur : Qu'il supplioit S. M. I. de déclarer expressément, si elle vouloit traiter ce Cardinal comme un allié, ou comme un ennemi : Qu'un Ministre de la Porte qui étoit auprès du Prélat, lui offroit volontiers les secours & l'amitié du Sultan, sans demander plus de quatre-vingt dix mille écus

d'or de pension ; mais que le Cardinal songeant plutôt à ce qu'exigeoient de lui son rang & sa qualité , aimoit mieux se joindre à l'Empereur contre l'ennemi commun du nom Chrétien , que de paroître sacrifier à ses intérêts particuliers la cause de la Religion , & le salut & la liberté de sa patrie : Qu'il y avoit plusieurs moyens de faire la paix , & qu'il falloit en resserrer les nœuds par une nouvelle alliance avec la maison de Bathory que la maison d'Autriche avoit toujours comblée d'honneurs : Que le Cardinal cousin germain de Sigismond tâcheroit de mériter cette alliance , par son dévoûement & sa fidélité ; & qu'il souhaitoit que l'Empereur voulût bien lui accorder en mariage la Princesse Marie Christine qui avoit été promise à son parent ; qu'enfin ce Prince appuyé de cet auguste alliance regarderoit dans la suite comme ennemis , non-seulement le Turc , ce cruel fleau des Chrétiens ; mais encore tous ceux qui attaqueroient la maison d'Autriche.

HENRI  
IV.  
1599.

Baste fut peu touché de tous ces discours , & persuadé que le Cardinal n'agissoit pas de bonne foi , il répondit avec le même artifice à l'Envoyé : Que son maître devoit tout espérer de la bonté de l'Empereur : Qu'il instruïroit au plutôt S. M. I. des dispositions où étoit le Cardinal , & qu'il croyoit qu'on écouterait volontiers les propositions de ce Prince : Qu'au surplus il les appuieroit de tout son crédit.

Pendant que les deux Partis tâchoient ainsi de se tromper par des Ambassades & des lettres , Baste agissoit plus sérieusement ; & à sa sollicitation , Michel Vaivode de Walachie s'étoit déjà mis à la tête d'une armée de trente mille hommes. Le Valaque entra en Transilvanie & s'empara de Brassovie le 18. d'Octobre pour fermer les passages aux Polonois. En effet on craignoit qu'ils n'envoyassent des troupes au secours du Cardinal ; mais ces craintes se dissipèrent bientôt , lorsqu'on apprit que par un édit publié dans tout le Royaume , on avoit fait défenses à tous les Polonois de s'engager au service de Sigismond Bathory & du Cardinal son cousin , dans la guerre qu'ils avoient contre l'Empereur & la maison d'Autriche.

Le Vaivode de Walachie ayant mis une garnison dans Brassovie confirma les privilèges des habitans d'Eckel , & leur fit prêter serment de fidélité à l'Empereur. Il marcha



**HENRI** ensuite contre Hermenstat avec dix-huit pièces de canon.  
**I V.** D'un autre côté , le Cardinal vint à Cibinium , grande  
**1599.** ville sur les forces de laquelle il comptoit beaucoup , & y  
rassembla son armée dans des quartiers peu éloignés les uns  
des autres. Son dessein étoit de combattre dès que l'occa-  
sion se présenteroit ; car il avoit sçu gagner Jeremie Vaivode  
de Moldavie , & le nombre de ses troupes montoit à vingt-  
cinq mille hommes , mais qui la plupart n'étoient que des  
Payfans sans armes & sans expérience.

Le Cardinal qui avoit promis secrètement au Pape de lui  
faire hommage de la Transilvanie , dans l'espérance de pou-  
voir conserver cette Province , comme un fief dépendant du  
Saint Siège , fit intervenir le Nonce qui étoit accompagné  
de Gogar Monbarsy , & de Moyse bourgeois considérable  
d'Eckel. Le Nonce feignit qu'il venoit de la Cour de l'Em-  
pereur & se servant du nom de S. M. I. il ordonna au Vai-  
vode de Walachie de sortir de la Transilvanie , sans y faire  
aucun acte d'hostilité. Le Vaivode ayant demandé qu'on lui  
montrât l'ordre de l'Empereur , le Nonce répondit qu'il étoit  
entre les mains de Bathory , & qu'il falloit du moins conve-  
nir d'une suspension d'armes , jusqu'à ce qu'il eût parlé au  
Cardinal pour lui faire prendre d'autres sentimens ; mais le  
Vaivode lui montra des ordres contraires , par lesquels il lui  
étoit prescrit d'attaquer le Cardinal sans aucun délai. Ainsi  
la tentative du Nonce fut inutile.

Le Vaivode le fit même arrêter , parce qu'en sortant du  
camp , il exhortoit tous les soldats à quitter les armes ; &  
il le donna en garde à son fils , mais sans blesser le respect dû  
à son caractère. Il s'avança ensuite du côté de Cibinium , &  
envoya un Hérault au Cardinal pour lui dire qu'il vouloit  
ménager le sang des Chrétiens , & qu'il ne venoit point pour  
le répandre ; mais que puisque le Cardinal enfreignoit les  
sermens qu'il avoit faits à l'Empereur , qu'il retenoit une Prin-  
cipauté qui ne lui appartenoit pas ; & que sans aucune né-  
cessité il avoit imploré le secours des Turcs ; il lui déclaroit  
que s'il ne quittoit au plutôt les armes pour se soumettre à  
S. M. I. il le poursuivroit à feu & à sang.

Le Cardinal , homme d'un grand courage , ne put souffrir  
une déclaration si orgueilleuse. Il renvoya donc le Hérault ,

& regardant le Vaivode comme un homme plus propre à conduire des troupeaux qu'à commander une armée, il crut qu'il lui feroit honteux de refuser le combat, & il s'y disposa. Avant qu'on en vînt aux mains, le Vaivode fit dire par un Hérault qu'on épargnât les Transfuges, soit parce qu'il espéroit qu'un grand nombre de soldats du parti contraire passeroit de son côté, soit pour donner aux Transilvains une marque de sa bonne volonté pour eux.

HENRI  
IV.  
1599.

Les combattans firent voir plus de courage, que d'expérience & d'habileté. Après un combat de cinq heures, le Cardinal fut obligé de céder; il perdit trois mille hommes outre les blessés & les prisonniers; & les autres prirent la fuite avec leur malheureux Prince. Les Walaques pillèrent le camp des vaincus, & y firent un butin considérable. Le Vaivode y trouva vingt-cinq pièces de canon. Le combat se donna le ving-huit d'Octobre. Les habitans de Veissenbourg cédèrent à la fortune, & reçurent les vainqueurs avec de grandes marques de joye. Etienne Bathory (1) s'étant échappé avec un petit nombre des siens, enleva ce qu'il avoit de plus précieux, & se retira d'abord à Clausenbourg. Il alla ensuite à Huft sur la frontière de Pologne; mais les troupes qu'il espéroit tirer de ce Royaume ne paroissant pas à cause de l'édit, dont nous avons déjà parlé, il se réfugia à Somlio, d'où la maison de Bathory est originaire.

Combat entre  
le Cardinal &  
le Vaivode de  
Walachie. Le  
Cardinal est  
vaincu.

Dès qu'Etienne se fut retiré, Huft & Clausenbourg ouvrirent leurs portes au Vaivode le premier de Novembre, & tout céda au vainqueur à l'exception de Uiwar, la plus forte place de la Province, & qui étoit défendue par une nombreuse garnison; mais Etienne Bathory ayant été enlevé à Somlio par George Baste qui étoit venu en Transilvanie, avec David Ugnady & Paul Niary pour payer les troupes; ce Prince céda à la crainte de la mort dont on le menaça, & racheta sa liberté par la reddition de Uiwar.

On fit ensuite fermer tous les passages; & l'on envoya des troupes pour poursuivre le Cardinal. Neuf jours après on trouva ce malheureux Prince qui s'étoit caché dans les montagnes avec sept de ses Officiers seulement; & il fut massacré

Mort du  
Cardinal  
Bathory.

(1) Frère du Cardinal.



HENRI

IV.

1599.

sur le champ, suivant les ordres secrets qu'on en avoit donnés; car l'Empereur & les Princes de sa maison étoient persuadés que tant que le Cardinal vivoit, ils auroient toujours à craindre pour la Transilvanie. Dès qu'il fut mort, on lui coupa la tête, & on la porta au Vaivode, qui fit ensuite chercher le corps, & le fit mettre dans un magnifique tombeau, que le Cardinal lui-même avoit fait élever à Veissenbourg pour son frère Balthasar.

Quoiqu'en France la mort du cardinal de Lorraine eût été causée de ces sanglantes tragédies, qui sous Sixte V. mirent le Royaume à deux doigts de sa perte; cependant la cour de Rome ne prit pas beaucoup d'intérêt à la mort du Cardinal André Bathory, non plus qu'à celle du cardinal George Martinuse, qui avoit été massacré autrefois en Transilvanie par les ordres de Ferdinand (1).

Sigismond Bathory allarmé de cette triste nouvelle, & accablé par tant de revers, songea d'abord à la fuite. Pour comble de malheurs, il perdit la plus grande partie de ses chevaux qui périrent dans un incendie, avec deux cens chariots chargés de tout ce qu'il avoit de plus précieux.

Après de si heureux succès, le Vaivode qui prenoit déjà le titre de Gouverneur de la Province, écrivit à l'Empereur pour lui apprendre que ses victoires avoient ramené la paix en Transilvanie, & que tous les Ordres de la Province avoient prêté serment de fidélité à S. M. I. Il demandoit ensuite la récompense de ses services; mais Baste qui aspirait au même gouvernement envoya secrètement des instructions contre le Vaivode; & fit entendre au Conseil de l'Empereur que ce Prince vouloit usurper la souveraineté de la Province. L'humanité que cet homme barbare affectoit, & l'amour qu'il faisoit paroître pour les Peuples vaincus, augmentèrent les soupçons; & l'on craignit que les trop vives prières qu'il faisoit à l'Empereur pour la conservation des privilèges de la Province, & pour l'engager de n'y point envoyer des troupes étrangères ne cachassent des vûes ambitieuses. Baste le pressa au nom de l'Empereur de souffrir qu'on mît dans les places des garnisons Allemandes, du moins pour quelque tems, & jusqu'à ce que la Transilvanie fût entièrement

(1) Voyez le Livre 9. tom. 2.

tranquille , & n'eût plus à craindre l'invasion des Etrangers ; mais le Vaivode ne le voulut jamais permettre , & alléguait toujours les privilèges & les libertés de la Province.

HENRI  
IV.

1599.

Petziën fut envoyé avec d'amples pouvoirs pour appaiser ce différend , & s'empara lui-même du gouvernement ; mais de telle sorte qu'il paroissoit l'ôter au Vaivode pour le remettre à Baste. Cette conduite de l'Empereur occasionna encore de nouveaux troubles ; car le Vaivode se voyant trompé , s'emporta contre l'ingratitude & la perfidie des Impériaux , & dit hautement que la Transilvanie dans cette révolution avoit plutôt trouvé un maître puissant , dont le joug insupportable l'accableroit , qu'un défenseur contre la puissance du Turc.

Pendant que les forces de l'Empire étoient occupées en Transilvanie , & que les Turcs qui ne se déterminent ordinairement que sur les occasions favorables que leur présente la division des Princes Chrétiens étoient attentifs aux suites de cette révolution ; la guerre se fit cette année avec moins de chaleur en Hongrie. D'ailleurs la famine dépeuploit la Grèce ; mais comme pour soutenir leur réputation , il étoit de l'intérêt des Turcs de ne pas rester dans une entière inaction , ils appellèrent les petits Tartares , qui avec leur promptitude ordinaire à suivre les ordres de la Porte , accoururent aussi par bandes dans ce pays ; & répandirent de tous côtés la terreur & la désolation. Ces barbares avides de butin après avoir mis à feu & à sang les bourgs & les villages Chrétiens , s'avancèrent plus loin , & se jetèrent aussi sur des contrées qui appartenoient aux Turcs. Ils laissèrent de terribles marques de leur fureur & de leur cruauté aux environs de Hatuan , de Pest , & de Zolnoc. Enfin pour gagner du tems , ils envoyèrent eux-mêmes pour traiter de la paix , des Ambassadeurs qui vinrent à Vienne le premier de Février , & qui rendirent les lettres de leur Prince à l'archiduc Matthias ; mais comme leurs troupes ne discontinuoient point leurs ravages & leurs violences , on les congédia le 21. du même mois sans les conduire à Prague. Ces Ambassadeurs passèrent par Vacia , & marchèrent vers Brud pour rejoindre leur Prince , qui suivi d'une nombreuse cavalerie brûla Tolna , fit massacrer tous les mâles d'âge



**HENRI** viril , & emmena en captivité les femmes & les enfans. La  
**IV.** terreur s'étoit répandue jusqu'aux montagnes , & le barbare  
 1599. alloit pousser plus loin ses courses & ses brigandages ; mais  
 Nicolas Palfi ayant marché contre lui avec des troupes d'é-  
 lite , le battit , & lui enleva ses prisonniers & son butin.

Les Tartares furent encore battus par la garnison de Vacia , entre Palancka & Novigrad ; mais malgré cette perte , s'étant jettés sur la haute Hongrie , il s'en fallut peu qu'ils ne s'emparassent de Kalo , & ils brûlèrent tout les environs de Zatmar.

Les habitans de Gran en désirèrent aussi un Parti , & prirent un grand nombre de chameaux , & de riches équipages qu'on portoit , disoit-on , au Bacha Mahomet , qui devoit incessamment arriver à la tête d'une grosse armée. Animé par ce succès , & sçachant que les murs du Fort de Vall , qui n'est éloigné de leur ville que de deux lieues & demie étoient tombés en ruine , Orsipetre qui commandoit dans Gran en l'absence du Gouverneur , fit sortir un Parti de quinze cens hommes d'élite. Ils s'emparèrent de Vall où ils trouvèrent onze pièces de canon , massacrèrent la garnison , firent quatre-vingt-dix prisonniers , entre lesquels se trouva le Gouverneur de la place avec ses femmes & ses enfans , & détruisirent cette forteresse qu'ils ne pouvoient conserver , parce qu'elle étoit trop voisine de Bude. En s'en retournant à Gran , ils enlevèrent les troupeaux de ceux de Bytzky , & les Hei-ducques s'étant séparés de leurs compagnons , prirent encore un grand nombre de bestiaux qui appartenoient aux habitans de Bude. Cela se passa le 28. de Mars.

Au commencement du mois d'Avril , un parti de troupes Chrétiennes fut presque trompé par un stratagème des ennemis. Cent soixante cavaliers Turcs ayant pris des habits à l'Allemande , sortirent de Zighet , & rencontrèrent un petit nombre de soldats de la garnison de Gran. Ces derniers les prenant pour des amis , s'avancèrent vers eux sans rien craindre , jusqu'à ce que la différence du langage les eût fait apercevoir de leur méprise. Se voyants entourés d'ennemis , & la mort leur paroissant inévitable , leur désespoir leur tint lieu de courage ; & sans rompre leurs rangs , ils gagnèrent peu à peu un bois voisin de la Drave. A la faveur de ce lieu  
 avantageux

avantageux, ils soutinrent facilement tous les efforts de la multitude qui les attaquoit. Les Turcs voyants que leurs chevaux ne pouvoient servir dans un bois, envoyèrent chercher de l'infanterie à Zighet; mais avant qu'elle fût arrivée, les Impériaux firent à la hâte un bateau, & échappèrent à leurs ennemis en passant la rivière.

Dans le même tems, la garnison de Zighet tomba sur un détachement de celles de Canise & de Babocka qui étoit au fourage, & le poursuivit vivement; mais ne pouvant l'atteindre, les infidèles s'arrêtèrent pour se reposer dans le village de Koppan. Les Impériaux s'en étant apperçus retournèrent sur leurs pas, & survenans à l'improviste, ils trouvèrent les ennemis ensevelis dans un profond sommeil; ils les tuèrent presque tous, & rentrèrent dans Canise le 8. d'Avril avec un butin considérable.

Adolphe comte de Schwartzembourg tenta de surprendre Bude qu'on avoit inutilement attaquée l'année précédente. Dans ce dessein il sortit de Gran le 18. d'Avril, accompagné de Nicolas Palfi & de Nadafdy, avec huit mille hommes de troupes armées à la légère. Cette armée suffisoit pour prendre cette place, dont la garnison étoit peu nombreuse, & où les vivres manquoient à cause des ravages des Tartares; mais la garnison ayant été informée de l'entreprise courut aux armes, & fit voir par une décharge de toute l'artillerie, qu'elle étoit prête à la défense.

Les Impériaux perdants l'espérance de réussir se retirèrent, & afin que leur sortie ne parût pas entièrement inutile, ils attaquèrent dans leur retour le château de Sambock. Ils passèrent la garnison au fil de l'épée, & détruisirent cette place jusqu'aux fondemens. Poussants ensuite la fortune plus loin, ils firent venir de Comar sur la fin de Mai un nouveau renfort de troupes, & marchèrent en diligence du côté de Stulweyssenbourg, dont la cavalerie étoit sortie pour aller au secours de Bude. Les faubourgs qui n'étoient fortifiés qu'avec des pieux & des claies de bois, furent emportés d'emblée; on pétarda les portes; & les sentinelles endormies & surprises furent égorgées. Ceux qui étoient dans la ville se réveillèrent à ce bruit, coururent aux armes, & repoussèrent les troupes Chrétiennes qui faisoient tous leurs

---

HENRI  
I V.

1599.



HENRI

IV.

1599.

efforts pour entrer dans la place. Ceux qui échappèrent à l'épée du vainqueur, & qui étoient déjà entrés dans la ville, restèrent prisonniers de guerre. On mit ensuite le feu aux fauxbourgs, & l'incendie s'étendit tout à coup de telle sorte, que plusieurs soldats Chrétiens, qui emportés par l'ardeur de piller cherchoient dans les endroits les plus cachés, échappèrent à peine aux flammes, & qu'on fut obligé de laisser à la porte de la ville le pétard qu'on y avoit mis.

Sur ces entrefaites, Palfi ayant appris que les ennemis faisoient conduire de Belgrade à Bude un grand convoi, & de l'argent pour payer la garnison, rassembla à la hâte une troupe d'Heiducques. Ce Parti enleva l'Aga qui avoit pris les devants avec une escorte de vingt vaisseaux. Cet Officier Turc connu par sa barbarie & par les cruautés inouïes qu'il avoit exercées contre les Heiducques, en fut puni comme il le méritoit. Ils l'attachèrent à un poteau, & lui arrachèrent d'abord toutes les dents; on lui tira ensuite les poils de la barbe les uns après les autres; & enfin on lui brisa tous les membres, jusqu'à ce qu'il expirât dans ces affreux tourmens.

Les Heiducques animés par la vengeance qu'ils venoient de tirer de ce barbare s'avancèrent plus loin. Pour couper le passage à l'ennemi, ils ruinèrent le pont de Zegzard, & firent prendre les devants à une partie de leur cavalerie du côté de Bude, afin de couvrir leur marche. Ce détachement mit d'abord en fuite quelques Janissaires qui étoient sortis de cette place pour recevoir le convoi qu'on y attendoit. La Flote ennemie remontoit le Danube, & se croyoit en sûreté contre toutes sortes d'attaques, dans l'espérance que le Bacha de Bude viendrait au devant d'elle. Le vingt de Juin, elle aborda à Fastizok; & ayant jetté l'ancre dans un certain endroit marécageux, les infidèles mirent un vaisseau en sentinelle de crainte de surprise du côté de la terre. Les Heiducques au contraire armés à la légère s'étant jettés dans des vaisseaux qu'ils avoient préparés, se laissèrent aller au fil de l'eau, sans se servir de leurs rames de crainte d'être entendus; & ne furent découverts par la sentinelle, que lorsqu'ils parurent à la vûe de la flote.

A peine l'ennemi fut-il averti de leur arrivée, qu'ils

commencèrent l'attaque. Dès le premier effort, ils se rendirent maîtres de deux galères & de trois vaisseaux de guerre qui servoient d'escorte. Ils se jettèrent ensuite avec la même impétuosité sur les vaisseaux de charge où ce premier succès avoit déjà porté la terreur & le désordre; ils s'en emparèrent après un léger combat; presque tous les ennemis furent tués où noyés dans le fleuve, où ils se précipitèrent eux-mêmes, en songeant plutôt à fuir qu'à combattre.

Outre les deux galères, & les trois vaisseaux de guerre dont les Heiducques s'étoient d'abord emparés, ils prirent quarante-six autres navires, qui portoient chacun quatre-vingt dix mines de bled, & cinquante autres petits bâtimens chargés de différentes choses. Le quatrième vaisseau de guerre sur lequel étoit l'argent échoïa, & fut abandonné aux soldats. On coula à fond les bâtimens qu'on ne put emmener; & l'on donna aux païsans une partie du bled, pour les rendre plus soumis. Palfi enleva le surplus avec neuf grosses pièces de canon & onze petites. Les Turcs perdirent six mille hommes, quoique les vainqueurs ne fussent en tout que deux mille. Cette victoire fut suivie de la reddition de quelques châteaux voisins, & plus de quatre mille prisonniers lui dûrent leur liberté. L'on renversa les deux ponts que les ennemis avoient fait bâtir à grands frais dans le même endroit.

Les Heiducques croyants que la fortune leur seroit de tous côtés aussi favorable, assiégèrent le château de Formes, & n'ayant pû persuader à l'Aga qui y commandoit, de se rendre, ils firent une furieuse attaque; mais ils furent repoussés; & après avoir perdu plus de cinq cens hommes, ils se retirèrent.

Ayant ensuite reçu un nouveau renfort de troupes qui leur vinrent de Gran, ils mirent en fuite la garnison de Tolna bourg considérable; le pillèrent; ruinèrent un pont, qui étoit sur le Drave; coulèrent à fond les bateaux qui servoient au passage de la rivière; ravagèrent toute la campagne; & y répandirent la terreur du nom Chrétien.

Paul Niary, gouverneur de Varadin eut un aussi heureux succès dans l'entreprise qu'il forma sur Zarcada château voisin. Il se rendit maître de cette place; soixante hommes

---

HENRI  
IV.

1599.  
Victoire considérable des  
Chrétiens.



**HENRI** de la garnison furent tués ; le reste fut pris ; & les troupes Chrétiennes y firent un butin considérable.

**I V.** Le comte de Schwartzembourg fit encore une tentative  
**1599.** sur Bude. Orsipetre avoit pris les devants ; mais s'étant aperçu que la garnison l'avoit découvert , il suspendit l'attaque , & se mit en embuscade. Le Bacha de Bude étant sorti par bravade , & avec peu de précaution , fut pris par les Imperiaux. Cela se passa au commencement d'Août. Enfin le 16. du même mois , Schwartzembourg forma une seconde entreprise sur Pest ; mais bien loin de réussir , il fut lui-même blessé dangereusement d'un coup de mousquet au pied. Le bruit courut alors que Serdar Bacha étoit à Belgrade , avec des troupes nombreuses ; qu'il attaqueroit Canise ; & qu'il marcheroit ensuite contre Gran.

Négociation  
pour la paix.

On proposa dans le même tems de faire ou la paix , ou du moins une trêve ; & l'on convint de part & d'autre que les Ministres des deux Empires s'assembleroient dans une isle qui est presque au milieu du chemin de Gran à Vizzegrade. Les ôtages ayant été échangés , l'archevêque de Gran , Palfi , Nadasdy , Petzen Plenipotentiaires de l'Empereur ; Murat Bacha Général des troupes du Kam des Tartares , & Ameth Aga , Ministres de la Porte , se rendirent au lieu assigné le 5. d'Octobre. Pendant la conférence , les Tartares se répandirent de tous côtés , & continuèrent leurs ravages , avec la même cruauté. Les Imperiaux s'en étant plaints , les Turcs répondirent que cela se faisoit à leur inscu , & contre leur volonté , & qu'il seroit plus facile d'exterminer cette Nation accoutumée aux brigandages , que de l'empêcher de piller.

Murat demanda que les Chrétiens rendissent toutes les places dont ils s'étoient emparés depuis cinq ans au-dessous de Gran. Les Imperiaux consentirent à la restitution , à l'exception de Gran. Les ministres Turcs soutinrent toujours leurs demandes , & offrirent même Agria pour obtenir Gran ; en sorte que pour empêcher la rupture de la négociation , on convint que ces derniers feroient instruire de tout ce qui s'étoit passé Sadar Bacha , qui étoit déjà à Bude , & qui avoit fait construire un pont sur le Danube , pour y faire passer ses troupes.

Mais les Imperiaux s'étant apperçus que les Turcs ufoient de remises , & vouloient gagner du tems pour se mettre en état de s'emparer de l'isle , ne jugèrent pas à propos d'attendre le retour de ceux qu'on avoit envoyés vers le Bacha , & revinrent à Gran avec les ôtages Turcs , dans le dessein de les retenir jusqu'à ce qu'on eût rendu les leurs. Palfi fut chargé de veiller à la conservation de l'isle , dont il étoit Gouverneur ; & on lui donna des troupes pour la défendre.

HENRI  
IV.  
1599.

Le départ des ministres Imperiaux fut suivi d'une cruelle invasion des Tartares , qui se jettèrent sur le territoire de Gran , où ils firent plus de huit mille prisonniers. Ils pénétrèrent jusqu'en Moscovie ; mais ils furent battus en plusieurs endroits ; & un grand nombre de leurs prisonniers leur échapa , & recouvra la liberté.

On fit encore de nouvelles propositions de paix ; & comme s'il étoit venu un nouvel ordre de la Porte , Sardar écrivit à Palfi qu'il souhaitoit de sçavoir , s'il y avoit encore quelque espérance de faire la paix : Que si les Chrétiens s'en éloignoient , il avoit des troupes assez nombreuses , pour porter la désolation jusqu'aux portes de Vienne : Que ses soldats étoient si animés contre les Chrétiens , que pour les empêcher de se mettre en marche , il avoit été obligé de ruiner le pont de Bude ; & qu'enfin si les Imperiaux ne déclaroient au plutôt leurs intentions , il ne seroit pas le maître d'arrêter ses troupes.

Palfi répondit que les Imperiaux consentiroient à la paix ; pourvû que les Turcs rendissent tous les prisonniers , & empêchassent les courses des Tartares. Sardar répliqua par une seconde lettre , & par ses Envoyés , qu'il étoit prêt de rendre tous les prisonniers qu'il avoit en son pouvoir ; mais qu'il étoit inutile de vouloir lui imposer la nécessité de mettre en liberté ceux qui étoient entre les mains des Tartares. Ainsi n'étant pas possible de faire la paix , la guerre & les ravages recommencèrent.

Les Imperiaux sous la conduite de Schwartzembourg s'emparèrent de Cefnoca , que la garnison avoit abandonnée. La terreur fit ouvrir les portes de Lacca ; & ils emportèrent Palanca de vive force. Le siège de Kapozwiwar ne fut pas si



heureux. Ils furent obligés de se retirer , après avoir perdu  
 HENRI un grand nombre de soldats.

I V. On jugea à propos de réparer cinq bastions , que le comte  
 1599. Charle de Mansfeld avoit fait autrefois élever à Gran , sur  
 la montagne ; & le Gouvernement de cette ville fut confié  
 à Palfi ; car Schwartzembourg avoit demandé son congé à  
 l'Empereur. Dans le même tems , le nouveau Gouverneur  
 battit un gros de sept cens Turcs , qui pour la plupart res-  
 tèrent prisonniers de guerre ; mais peu après les Imperiaux  
 reçurent un égal échec. Les Tartares ayant fait des grands  
 ravages dans la haute Hongrie , & pillé les équipages de  
 David Ugnady , furent battus à Fileck par les Hussars , &  
 on leur enleva un grand nombre de leurs prisonniers.

Sardar voyant qu'il ne pouvoit plus espérer d'accommo-  
 dement , & étant pressé de tous côtés , craignit d'être en-  
 core réduit à de plus fâcheuses extrémités , & se retira le  
 19. d'Octobre. Il ravagea les environs de Vesprin & de  
 Papa , & arriva à Belgrade , sans que les troupes Chrétiennes  
 qui le poursuivirent dans les plaines , & dans les lieux  
 découverts par lesquels il passa , pussent se venger de tous  
 ces ravages. On apprit seulement de deux transfuges , que  
 ce Bacha étoit rappelé par le Grand-Seigneur, qui vouloit  
 se servir de lui , pour appaiser les mouvemens qu'excitoient  
 les Georgiens en Asie.

Affaires d'Al-  
 lemagne.

Entrons maintenant dans le détail des divisions des prin-  
 ces Chrétiens , après avoir parlé de leurs guerres contre les  
 Infidèles. L'année dernière s'étant passée en plaintes inuti-  
 les au sujet des courses de l'armée Espagnole commandée  
 par François de Mendoce amirante d'Arragon , & des ra-  
 vages qu'elle avoit faites sur les terres de l'Empire , les prin-  
 ces du Cercle du Rhin & les Etats de Westphalie indi-  
 quèrent une diète à Cologne. Leurs Députés s'assemblèrent  
 sur la fin de Janvier ; & l'affaire qui faisoit le sujet de l'assem-  
 blée , y fut agitée avec beaucoup de chaleur.

Sur ces entrefaites , l'empereur Rodolphe écrivit de Pra-  
 gue au cardinal André qui gouvernoit les Pais-bas , pen-  
 dant l'absence de l'archiduc Albert pour l'engager à faire  
 sortir des terres de l'Empire les troupes étrangères ; mais  
 Mendoce fit réponse par un Envoyé , qu'une nécessité

indispensable l'avoit obligé d'en agir ainsi : Que Philippe ce constant allié de l'Empire, auquel la maison de Bourgogne dont il descendoit, avoit autrefois rendu d'importans services, avoit été contraint de passer sur les terres des princes Allemands, pour aller dompter des sujets rebelles qui persistoient dans leur révolte depuis si long-tems, & non pour faire aucune hostilité dans les Etats de ces princes Allemans, dont ses ancêtres, & particulièrement Charle-Quint son père, avoient toujourns été les défenseurs : Que dans de pareilles circonstances, de véritables amis devoient dissimuler, & souffrir quelque chose pour un Prince leur allié : Qu'au surplus il étoit prêt de retirer ses troupes, dès qu'il le pourroit faire en sûreté ; de reparer les dommages, si son armée en avoit fait quelques-uns ; & de rendre les places, dont elle ne s'étoit emparée, que pour assurer sa marche.

HENRI  
IV.

1599.

Malgré ces remontrances, le comte de Lippe, Général né des troupes du cercle de la basse Westphalie, demanda qu'on déclarât la guerre aux Espagnols qui refusoient opiniâtement de rendre les places qu'ils avoient suprisés, & qui devenoient tous les jours plus entreprenans, & plus à craindre. Quoique ceux qui favorisoient en secret l'Espagne, n'osassent pas contredire ouvertement cette proposition ; cependant pour retarder le décret qu'on étoit sur le point de faire, il représentèrent que les Etats des Provinces-Unies avoient encouru la même peine ; & que leurs troupes, après s'être emparées de plusieurs places dépendantes de l'Empire, ravagoient souvent les frontières. Enfin on remit le Congrès pour le 11. de Mars à Coblentz.

Cependant le cardinal André envoya à l'empereur Fernando Lopez de Villanova gouverneur de Carpen, moins pour excuser la descente des Espagnols en Westphalie, que pour prévenir S. M. I. ( qui favorisoit sans doute en secret Philippe ) & Albert son frère, & lui suggerer les moyens de répondre aux députés des Princes, & des Etats de l'Empire, qui l'importunoient tous les jours de leurs plaintes.

Après la Diète impériale, l'Empereur étant allé trouver à Mayence l'électeur Archevêque de cette ville, reçut les excuses des Espagnols ; mais de telle sorte qu'il fit sentir, que si Philippe & Albert ne retiroient au plutôt leurs troupes,



leurs amis seroient obligés d'abandonner leur défense, & ne pourroient pas même faire oublier le passé.

HENRI IV. Dans le même tems, les Députés des Etats de l'Empire  
1599. demandèrent encore que les Provinces-Unies rendissent les Forts de Tholhuys & de Gravenweert; mais les Etats généraux s'étant assemblés dans le mois de Mai à la Haye, répondirent; que forcés par la guerre que leur faisoit l'Espagne, ils s'étoient emparés de quelques lieux avantageux de la frontière, moins pour les retenir, que pour empêcher que les cruels ennemis tant de l'Allemagne que des Païs-bas, s'en servissent pour exercer leurs barbaries: Qu'ils étoient prêts d'évacuer ces places, dès que les Espagnols s'en seroient éloignés: Qu'ils prioient qu'on leur rendit, ou qu'on demantelât le Fort de Grave; qu'en effet cette place n'étoit point sur les terres de l'Empire, mais dans la Gueldre: Qu'y ayant eu une contestation à ce sujet en 1544. entre l'empereur Charle-Quint, & Guillaume duc de Cleves, on étoit convenu de laisser le tout indécis; & qu'ils feroient en sorte que les Etats de Gueldre, & du comté de Zutphen avec qui ils étoient unis, permissent aux Députés de juger enfin cette question dont la décision n'avoit été suspendue, que du consentement des parties,

Pendant toutes ces contestations, on transféra la Diète de Coblentz à Munster. Quoique les princes Protestans parussent se rendre médiateurs entre les Hollandois, & Philippe & Albert; cependant l'intérêt commun de leur Religion, & la haine invétérée qu'ils avoient contre les Espagnols, les faisoient panacher secrètement du côté des Provinces-Unies; & ils étoient plus touchés de la vexation qu'elles souffroient, que du soin de leur faire rendre les places dont elles s'étoient emparées. Ainsi comme les Espagnols refusoient toujours de sortir des terres de l'Empire, si leurs ennemis n'évacuoient auparavant ces places, Henri Jules de Brunswick évêque d'Halberstatt, & Maurice Landgrave de Hesse, persuadés qu'on blestoit directement les intérêts, & qu'on trahissoit la cause de l'Empire, ne purent souffrir plus longtems ces outrages. Ils levèrent donc une armée de dix mille hommes de pié, & de trois mille chevaux, pour s'opposer aux entreprises des Espagnols. Simon comte de

de Lippe étoit Généralissime de ces troupes ; Philippe comte de Hohenlo commandoit celles de Brunswick , & Georges Evrard comte de Solms celles de Hesse. Olivier de Tempel qui étoit auparavant au service des Etats généraux , dont on feignit qu'il avoit obtenu son congé , fut chargé du soin de l'artillerie. Mendoce pour soutenir sa réputation , fit sortir ses troupes du diocèse de Munster sur la fin d'Avril ; & vint camper à Emmerick , & à Rééz sur le bord du Rhin.

HENRI  
IV.  
1599.

Quelque tems auparavant , le 19. de Février , Charles de Longueval comte de Bucquoi qui étoit à Emmerick avec une garnison de mille hommes d'élite , fit une sortie sur un détachement de cavalerie Hollandoise , qui avoit osé venir à sa vûe enlever des troupeaux. La victoire sembla d'abord pancher de son côté ; mais s'étant avancé trop témérairement , il tomba dans une embuscade , & resta prisonnier de guerre , après avoir été dangereusement blessé. De Châlons (1) petit fils du comte Pierre Ernest de Mansfeld , & quelques autres Gentilshommes , furent tués dans cette rencontre , en combattant courageusement.

Les Allemands se trouvant moins gênés après la retraite de Mendoce , assiégèrent le Fort de Walshem situé vis-à-vis de Rhinberck , & s'en emparèrent facilement. Après cette conquête , ils restèrent pendant deux mois dans l'inaction ; mais les contrées voisines n'en souffroient pas moins d'incommodités. Ravagées par les Espagnols , elles voyoient des troupes qui étoient venues les défendre , enlever ce que leurs ennemis avoient épargné. Réduites aux dernières extrémités , & au désespoir , elles ne pouvoient plus qu'implorer le secours du Ciel. Enfin sur les remontrances du comte de Lippe , on fit descendre plus bas les troupes sur la même rive du Rhin.

Mendoce s'en étant aperçu abandonna Emmerick le 7. de Mai , & fit rompre le pont qu'il avoit fait sur le fleuve vis-à-vis de cette ville , pour le transporter à Rééz. Il fortifia cette dernière place , & y mit une nombreuse garnison. Ses

(1) M. de Thou l. 114. l'appelle *Henricus Cabilonius ex veteri Arausionensis principum familiâ* , *Mansfeldii ex sorore nepos*. Meteren le nomme , *Pala-* mede de Châlon fils batard de René prince d'Orange , qui étoit né d'une fille de Pierre Ernest de Mansfeldt.



HENRI  
IV.  
1599.

troupes étant passées de l'autre côté du Rhin, il fit courir le bruit qu'il alloit attaquer le Fort de Schenck ; mais ayant traversé la Meuse sur un pont de bateaux entre Rossun & Driel, il descendit dans l'isle de Bommel, & se retrancha sur les deux rives du fleuve. D'un autre côté, les Allemands ayant appris le départ des Espagnols, rentrèrent dans Emmerick ; & se voyant à couvert par cette place, ils assiégèrent Rééz.

Maurice craignant que les habitans de l'isle de Bommel ne perdissent cœur à l'arrivée des Espagnols, y accourut avec une partie de sa cavalerie & de son infanterie. Un grand nombre des Insulaires s'étoit déjà retiré avec ce qu'ils avoient de plus précieux ; mais ceux qui étoient restés reprirent courage à la vûe du Prince, & se préparèrent à une vigoureuse défense.

Mendoce, qui ignoroit la consternation dans laquelle son arrivée avoit jetté les habitans, n'avoit pas voulu donner sur le champ un assaut à la ville de Bommel, quoique quelques-uns de ses Officiers le lui eussent conseillé ; & il fit seulement attaquer le Fort de Crevecœur, où commandoit le capitaine Spronk, homme de courage. Le cardinal André, après avoir apaisé les soldats de la garnison d'Anvers qui s'étoient révoltés faute de paiement, se rendit au siège ; & dès qu'il fut arrivé, l'on battit la place. Ce Fort soutint quelques assauts, & se rendit enfin à Claude de la Bourlotte.

Le comte Frideric de Bergh maréchal de Camp, Charles Colonne qui commandoit un régiment Italien, Alphonse Davalos colonel d'un régiment Espagnol, la Bourlotte, & Stanley étoient entrés dans l'isle. Le prince d'Orange étoit avec ses meilleurs troupes, sur la levée qui regarde le Wahal. Entre les étrangers auxiliaires qui l'accompagnoient on remarquoit Odet de la Noüe fils de François de la Noüe, & le chevalier de Veer. Du côté de Huesden, ils avoient fait de profonds retranchemens, d'où leur artillerie incommodoit beaucoup les Espagnols, & rendoit le siège plus difficile qu'ils ne l'avoient cru. Les Italiens attaquèrent ces retranchemens le 19. de Mai, & y entrèrent après un sanglant combat, dans lequel Davalos se distingua beaucoup.

Mais les assiégés regagnèrent ce poste dans une sortie qu'ils firent quelque tems après ; & Davalos fut dangereusement blessé.

HENRI  
IV.

1599.

Ils ne furent pas si heureux dans une seconde sortie qu'ils firent deux jours après. Quoique dans le premier feu de l'attaque ils se fussent rendus maîtres de la plus grande partie d'un logement des Espagnols, ils furent repoussés avec perte ; & Murray colonel des Ecoffois fut tué d'un coup de canon, dans le tems que monté sur le rempart, il examinoit avec trop d'attention la situation du camp des ennemis.

Maurice avoit jetté un pont sur le Wahal, & il s'en servoit pour faire entrer des rafraîchissemens dans la place. Les Espagnols entreprirent de renverser ce pont, & firent faire sur ce poste un feu continuel ; mais Maurice ne se manqua pas à lui-même, & fit pareillement dresser des batteries contre le camp des ennemis ; elles furent si violentes, que les Espagnols se virent contraints de se retirer peu à peu, & d'abandonner leur premier retranchement, pour se mettre en sûreté dans un endroit plus éloigné.

Sur ces entrefaites, le prince d'Orange apprit que les Espagnols avoient formé le dessein de surprendre Breda. Craignant pour cette place, il vola aussitôt de ce côté-là ; & ayant passé la Meuse avec seize compagnies de cavalerie, & quelque infanterie, il tira vers le Brabant ; il s'en fallut peu qu'il ne joignît les ennemis proche de Worckum ou Wandricom ; & ces derniers ayant sçu qu'il n'étoit pas éloigné, se retirèrent au plutôt à Herentals, dans la crainte qu'ils eurent d'être aussi maltraités qu'à Tournhout.

Dans le même tems, Jean de Montluc de Balagny, qui avec autant d'orgueil que de témérité avoit pris le titre de prince de Cambray, d'où les Espagnols l'avoient chassé depuis peu, tâcha de surprendre cette ville. On arrêta sur quelques soupçons les conspirateurs, & ils furent punis de différens supplices. Le cardinal André assûra qu'il avoit appris par leurs dépositions tout le détail de cette conjuration, & il en fit faire des plaintes au Roi par l'ambassadeur d'Espagne, qui représenta qu'une telle entreprise étoit une infraction du traité de Vervins. Mais le desaveu du Roi, &



**HENRI** le déni que fit Balagny d'être l'auteur de ce complot , fit cesser toutes leurs plaintes.

IV.  
1599.

Cependant la Diète fut encore transférée de Munster à Hoxer dans le diocèse de Paderborn , & indiquée pour le 18. de May. A l'instigation du cardinal André , on forma de nouvelles demandes contre les Etats généraux des Provinces-Unies , & l'on se plaignit de ce qu'ils avoient garnison dans les fauxbourgs d'Emden, ville des Cercles de l'Empire , & de ce que sous prétexte de protéger & de défendre la veuve du comte de Meurs , leurs troupes pillotent le territoire de Meurs & de Newenar.

Les Etats généraux répondirent le 10. de Juillet , qu'à la prière de ceux d'Emden leurs alliés , ils leur avoient envoyé quelques troupes auxiliaires, qui étoient logées dans les fauxbourgs de cette ville du consentement des habitans , pour se défendre des secrètes entreprises des Espagnols : Quant aux terres du comte de Meurs ; que ce Seigneur étant mort au service des Etats , ils n'avoient pas voulu paroître ingrats envers la veuve d'un homme , qui leur avoit toujours été attaché , & qu'ils s'étoient crus obligés de soutenir ses intérêts dans une si juste cause : Que l'injustice de quelques Chanoines de Cologne l'avoit privée de sa dot , & de ses conventions matrimoniales : Qu'ayant eu à ce sujet plusieurs contestations avec l'Electeur , & le Chapitre de Cologne , l'affaire avoit été terminée par une transaction ; mais que le parti contraire n'ayant pas voulu l'exécuter , ils n'avoient pu refuser leurs secours à une Dame illustre , qui ne demandoit que ce qu'il lui étoit dû.

Dans le mois suivant , Nicolas Bruininck , & Daniel Vander Meulen , députés des Etats généraux , s'étant rendus au camp de Rééz , cette affaire fut agitée de part & d'autre avec beaucoup de chaleur. Les Imperiaux demandèrent qu'on les indemnisât des pertes qu'ils avoient souffertes à l'occasion de cette guerre. Les députés des Etats généraux alléguèrent au contraire pour s'excuser la nécessité indispensable qui les avoit obligés d'en agir comme ils avoient fait. Ils évacuèrent cependant le Fort de Tolhuys & Zevenaer , après que les Espagnols eurent rendu Gennepe.

Comme les troupes Allemandes ne devoient servir que

pendant trois mois , & que ce tems étoit presque écoulé , les députés des Etats généraux traitèrent en secret avec les comtes de Hohenlo & de Solms, & avec Thomas baron de Créange qui representoit Guillaume Frideric de Brandebourg marquis d'Anspach , pour les engager de joindre leurs troupes , avec celles du prince d'Orange. Ils representèrent que par ce moyen on repousseroit les Espagnols jusqu'au fond de la Flandre , & que l'Allemagne n'auroit plus rien à craindre de leur part ; mais ces Députés ne purent rien obtenir , à cause de l'opposition du comte de Lippe Généralissime de ces troupes , qui ne voulut jamais consentir à cette jonction. Ce Seigneur ne meritoit pas l'emploi dont il étoit honoré ; & la conduite qu'il tint pendant cette guerre , fit dire de lui que loin d'avoir la prudence nécessaire à un Général , il n'avoit pas même le talent de se servir des bons conseils qu'on lui donnoit. Les autres Officiers méprisoient son autorité , & se mettoient peu en peine d'exécuter ses ordres ; la faveur de Frentz maréchal de Camp , qui s'étoit rendu suspect , & dont le comte de Lippe suivoit aveuglement les avis, tandis qu'il méprisoit les autres Chefs , augmentoit la division.

Le siège de Rééz n'avançoit pas beaucoup , & celui de Bommel ne se faisoit pas avec plus d'activité. Les Espagnols y avoient déjà fait de grandes pertes , & la division régnoit entre Mendoce amirante d'Arragon , Louis de Velasco grand maître de l'artillerie , la Bourlotte & les autres chefs Espagnols. Plus de deux mille hommes étoient déjà périés dans ce siège, où par leurs blessures , où par des maladies, en sorte que le Cardinal fut obligé de donner ordre à Charles de Croy duc d'Arfchot , & à Ezard comte d'Emden de faire de nouvelles levées , pour remplir les régimens. Ce Prélat envoya encore à Rééz le comte Frideric de Bergh ; & accompagné du marquis de Burgaw son frère , il marcha lui-même vers Bosleduc , avec un détachement de deux mille hommes de pied , & de dix sept compagnies de cavalerie commandées par Melzi. Le marquis de Burgaw étoit fiancé avec Sibille sœur du duc de Clèves, qui quoiqu'en démençe avoit épousé peu de tems auparavant Antoinette fille de Charles duc de Lorraine. François de Vaudemont frère de cette Princesse

HENRI  
IV.

1599.



**HENRI** l'avoit conduite à Cologne, où le Senat l'avoit reçue avec de grands honneurs, & les nœces avoient été célébrées à Duffeldorp.

**1599.** Le Cardinal croyant avoir pourvu à la subsistance, & au paiement des troupes, autant que les circonstances présentes le lui permettoient, se rendit à l'armée. L'état où il trouva le siège lui fit désespérer du succès. Un déserteur Allemand de nation & habile ingénieur, vint alors le trouver, & l'avertit qu'il y avoit audeffous de la ville une petite isle formée par la Meuse & le Wahal, dont la situation étoit si avantageuse, qu'en y bâtissant un Fort, on pouvoit interrompre entièrement la Navigation.

Le Cardinal avoit défendu à tous les sujets de la couronne d'Espagne, d'avoir aucun commerce avec les Hollandois, & ces derniers, pour ne rien ceder à l'Espagne, avoient fait les mêmes défenses dans leurs Etats. Mais le Cardinal croyant que la construction de ce Fort seroit plus efficace que toutes ses défenses, par l'avis du conseil de guerre, fit passer les troupes de Bommel à Rossum, & fit tracer dans l'endroit désigné le plan d'un Fort à quatre angles. On coupa tous les arbres qui étoient dans l'isle, & ce nouvel ouvrage fut bientôt achevé. On l'appella le Fort de S. André du nom du Cardinal.

Tandis qu'on y travailloit avec tant d'ardeur, le prince d'Orange passa dans l'isle de Voorne qui n'en est pas éloignée, & où il y avoit un petit Fort de figure ovale dans une situation très-avantageuse. Voyant que les Espagnols attachés à leurs travaux ne quittoient pas leurs postes, pour venir l'attaquer, il passa lui-même le 3. de Juillet avec trois mille hommes d'élite, la Meuse & le Wahal, qui se joignent en cet endroit; & s'arrêta proche de Herwaerden, où les ennemis s'étoient retranchés. Il fit élever une demie lune avec tant de diligence, que le lendemain le comte Fride-ric de Bergh, Louis de Velasco, Cornelio Marini, Blasco fils de Gonçales, & Fernando Pardo avec un détachement de deux mille hommes tentèrent inutilement d'emporter ce poste, que les colonels Odet de la Nouë, François de Veer, & Edmond défendirent courageusement.

Cette action fut funeste aux Espagnols; les batteries du

Fort de Voorne, & celles qu'on avoit dressées sur les tranchées de Varyck & de Hessel, les prirent en flanc, & les incommodèrent beaucoup. Ils perdirent plus de quatre mille hommes, & entre autres Martin d'Agaravia, & le chevalier Paciotto frère d'Isidore Paciotto tué au siège de Calais, & fils de l'autre Isidore, qui par les ordres du duc d'Albe avoit autrefois donné le plan de la citadelle d'Anvers. Ces deux Officiers étoient capitaines de vieilles bandes. Le comte de Bergh, & Alphonse Carafe frère du marquis de Montenegro s'y distinguèrent. Du côté des Hollandois, il n'y eut que le lieutenant colonel du régiment de Veer, & environ vingt soldats de tués, & autant de blessés.

Quelques jours après, il y eut une action aussi vive. Le quartier d'Ambroise Landriano qui commandoit les troupes armées à la légère, touchoit presque aux retranchemens des Hollandois; & cet infatigable Officier servoit comme de rempart au reste de l'armée: Prévoyant que le prince d'Orange l'attaqueroit pour troubler ses travaux, il avoit averti le cardinal André & Mendoce qui étoient à Bosleduc, du danger où il se trouvoit, ayant l'ennemi si proche de lui; il leur avoit fait représenter qu'il falloit lui envoyer un détachement d'infanterie, & élever à la hâte quelques retranchemens, pour couvrir les flancs du poste qu'il avoit entrepris de défendre.

On envoya à son secours Diego de Durando lieutenant colonel du régiment d'Espagne, qui en l'absence du colonel se mit en marche pendant la nuit du douze au treize de Juillet, & joignit Landriano avec quatre mille hommes de renfort. Le premier jour se passa à tracer les nouveaux retranchemens qu'on vouloit élever; & le lendemain on y fit travailler sous les ordres de Jérôme Arbustino, qui commandoit trois compagnies. Le même jour, le Cardinal & le marquis de Burgaw son frère vinrent sur les lieux, & après avoir visité les travaux, allèrent dîner dans un quartier du comte de Bergh; mais à peine étoient-ils à table, qu'on vint leur dire que les Hollandois attaquoient vivement Landriano, & que cet Officier étoit en danger. Le comte de Bergh accourut aussitôt à son secours avec mille hommes de pied, & ordonna à deux mille autres de le suivre. On chargea

HENRI  
IV.  
1599.



**HENRI** encore Lotiis de Velasco de passer dans le Fort de Saint André avec mille soldats d'élite pour renforcer la garnison.  
**IV.** Mendose étoit au milieu de la campagne avec le reste des troupes, pour envoyer des secours où il seroit nécessaire.  
**1599.**

Les Hollandois poussèrent leur attaque avec vigueur ; & ayant fermé tous les passages, ils coupèrent le chemin de la retraite à Arbustino qui fut pris, après avoir perdu quelques soldats. Tout le feu de la mousqueterie des assaillans tomba ensuite sur la cavalerie, qui s'étoit cruë à couvert par le retranchement où étoit Arbustino ; mais Landriano ne fut point étonné de cette attaque imprévue. Ayant rallié l'infanterie Espagnole, & trois compagnies de cavalerie, avec quelques arquebusiers à cheval, il se mit à leur tête ; & ces troupes encouragées par leurs Chefs résistèrent avec tant de fermeté, qu'elles soutinrent tous les efforts de l'ennemi, tandis que ceux qui étoient dans l'autre retranchement se préparoient à la défense. Durando de son côté trouva de nouvelles forces dans l'extrémité où il étoit réduit. Il n'avoit que quinze cens hommes avec lui ; mais les ayant animés par son exemple, il arrêta l'ennemi pendant deux heures.

Le prince d'Orange n'avoit pas cru trouver tant de résistance ; il avoit au contraire espéré que les Espagnols qui étoient inférieurs en nombre prendroient la fuite dès qu'ils se verroient attaqués. Ainsi craignant que toutes leurs troupes ne se joignissent, il fit sonner la retraite après avoir perdu quelques soldats du régiment de la Nouë. La dernière action se passa le 20. du même mois de Juillet. Les quartiers des deux camps étoient si proches, que la voix pouvoit porter de l'un à l'autre. Le Lieutenant du chevalier Melzi, & plusieurs soldats du prince d'Orange y furent tués.

L'armée sortit ensuite de l'Isle sur un pont qu'on avoit jetté sur la Meuse, & qui communiquoit au nouveau Fort. On y mit en garnison trois mille hommes de pied, & une compagnie de cavalerie, & l'on fit les réparations nécessaires aux retranchemens du quartier de Landriano. Le Cardinal vint voir le nouveau Fort ; & après l'avoir benî avec de grandes cérémonies, il y fit mettre douze grosses pièces de canon qui portoient jusque par-delà le Wahal. Il y en ajouta encore

encore six autres dans la suite, & fit entrer des vivres dans la place. Il partit peu de tems après pour Bruxelles avec le Marquis son frère; car l'archiduc Albert lui avoit écrit qu'il y arriveroit au plutôt. Jean de Bracamont commandoit l'escorte du Cardinal composée de trois cens chevaux. Ce Prélat envoya Louis comte de Lodron complimenter Vincent duc de Mantouë qui venoit prendre les eaux de Spa. Ferdinand Madrucci fut aussi chargé d'aller trouver le comte de Lippe qui assiégeoit Rééz, pour lui représenter le peu de nécessité de la guerre que les princes d'Allemagne faisoient à l'Espagne.

HENRI  
I V.  
1599.

Le comte de Lippe retint Madrucci jusqu'à ce qu'il eût reçu réponse des Princes confédérés. Après l'évacuation de Gennepe, ceux qui étoient dans Orsoy reçurent des ordres du Cardinal d'abandonner cette place. Il ordonna encore à la garnison de Doetecom composée de quatre cens hommes ou environ tirés du régiment de Frideric de Bergh, de se retirer avec leurs bagages dès qu'il paroîtroit une armée pour assiéger la place.

Le prince d'Orange pressoit encore le comte de Lippe de joindre les troupes qu'il commandoit à celles des Provinces-Unies; & Philippe comte de Hohenlo y consentit. Quoique le comte de Lippe le refusât, cependant Guillaume de Nassau s'avança de ce côté-là avec dix compagnies de cavalerie, six cens fantassins levés en Frise, des canons, & tout l'attirail de guerre. Doetecom ouvrit ses portes à son arrivée. Louis de Nassau Général de la cavalerie Hollandoise, suivoit en queue la garnison, dans l'espérance de la défaire, avant qu'elle fût parvenue en lieu de sûreté. En effet, sur la fin d'Août il passa la Meuse avec neuf compagnies de cuirassiers, & cinq d'arquebusiers, entre Battenbourg & Ravenstein. Jean de Contreras qui commandoit cinq compagnies de cavalerie n'étoit pas éloigné, & il en informa sur le champ Landriano. Cet Officier fit marcher aussi-tôt la cavalerie; & ayant pris avec lui Louis Melzi & deux compagnies d'arquebusiers, il tira du côté de Meghen. On fit prendre les devants à Contreras, & les Espagnols atteignirent proche de Grave les Hollandois, qui ne croyoient pas être poursuivis; & chargèrent dans un défilé leur arrière-garde, où



**HENRI** il y avoit trois compagnies de cavalerie , dont une étoit  
**I V.** d'Ecoſſois. Naſſau ayant paſſé le défilé entra dans la plaine,  
**1599.** & fit étendre ſes rangs ; mais les Eſpagnols n'allèrent pas  
 plus loin , & ſe retirèrent peu à peu. Les Hollandois de leur  
 côté étant couverts par Gennep , & par Oeffel où il y avoit  
 garniſon Allemande , repaſſèrent la Meuſe.

Le comte de Lippe s'étoit approché de Rhinberck , dans  
 l'eſpérance de ſ'emparer facilement de cette place , à la fa-  
 veur du mécontentement de la garniſon , qui s'étoit ſoule-  
 vée faute de paiement. Il avoit d'abord fait une deſcente  
 dans une Ile voiſine , d'où il fut repouſſé par cent hommes  
 de la garniſon qui s'y étoient retranchés. Le comte de Ho-  
 henlo tâcha alors de lui perſuader d'assiéger la place dans  
 les formes ; mais le comte de Lippe ſe flattant de chaffer les  
 Eſpagnols du duché de Cleves ne voulut jamais y conſentir ;  
 & la diviſion de ces deux Chefs fut cauſe que cette puiffante  
 armée ſe diſſipa , ſans avoir fait aucune expédition confi-  
 dérable.

On retourna enſuite devant Rééz. Le comte de Lippe  
 campa à un mille de la place du côté d'Emmerick avec  
 deux régimens , & quinze cens chevaux diviſés en vingt-  
 deux compagnies , & il fit ouvrir la tranchée , dont la pointe  
 regardoit le Rhin. Le comte de Hohenlo ſe poſta entre  
 Rééz & Veſel , & n'étoit éloigné de la place aſſiégée que  
 de la portée du canon. Il avoit avec lui le régiment de Brunſ-  
 wick , compoſé de quatre mille hommes de pied , ſix cens  
 hommes levés en Friſe , & qui faiſoient partie du régiment  
 de Guillaume de Naſſau , & dix compagnies de cavalerie  
 que ce Prince lui avoit encore envoyées. Il fit faire un baſtion  
 ſur la levée , qui va gagner la porte de Veſel , & ſon quar-  
 tier étoit très fortiſié.

La tranchée étant avancée de trois cens pas , le comte  
 de Lippe fit élever une batterie de deux coulevrines , & d'une  
 pièce de canon au milieu pour foudroyer les dehors de la  
 place , & un baſtion que les Eſpagnols avoient bâti ſur le  
 bord du fleuve ; mais le ſiége n'en avançoit pas davantage ,  
 parce que les troupes étoient trop éloignées les unes des  
 autres , & que l'ennemi ſe trouvant preſque toujours dans  
 l'eſpace qui étoit entre les deux quartiers , on ne pouvoit

tenir des conseils de guerre qu'à la faveur de la nuit, les assiégeans ne pouvans se joindre, ni communiquer ensemble pendant le jour.

HENRI  
IV.

1599.

On éleva encore une seconde batterie de quatre gros canons qu'on couvrit de gabions. Le comte de Hohenlo en avoit placé quatre autres sur la levée, dans un endroit où le fleuve faisoit une espèce de coude. Cette batterie donnoit sur un rempart revêtu de pierres, & sur des bateaux qui étoient à l'ancre. S'étant encore avancé de trois cens pas, il fit braquer neuf autres pièces de canon.

Dom Ramire de Guzman commandoit dans la place avec trois compagnies d'Espagnols, deux de Franc-Comtois, une de Flamands, deux d'Allemands, & la compagnie de cavalerie de Botberg. Il y avoit dans la citadelle quatre cens hommes de garnison; mais toutes ces troupes n'étoient pas en état de résister à une armée si nombreuse. Ainsi Dom Ramire craignant pour la place, avoit envoyé le six de Septembre le capitaine François Biummo à Mendose pour le prier de lui envoyer au plutôt du secours; & lui indiquer en même tems la route qu'il falloit tenir pour Rééz. Quoique Mendose n'eût pas dessein de conserver ce poste, cependant il crut devoir encore arrêter pendant quelques jours cette armée d'Allemands qui paroissoit si formidable, & l'empêcher par ce retardement de faire aucune autre entreprise.

Il choisit donc le capitaine André Ortiz dont la valeur étoit connue, & lui donna deux cens Espagnols & trois cens Flamands de troupes choisies, avec des lettres qu'il n'avoit ordre d'ouvrir que lorsqu'il seroit à Grave. Ortiz étant parti secrètement ouvrit à Grave les lettres dont il étoit chargé, & passa la Meuse à Middolar au-dessous de Gennepe, Marchant ensuite sans rompre ses rangs, dès qu'il se vit proche de Rééz, il fit coucher ses soldats par terre; & leur ayant donné l'ordre, il entra dans des bateaux qu'on avoit préparés, & arriva dans la citadelle, sans que les Allemands s'en fussent apperçûs. Ayant ensuite visité la place, & rendu au Gouverneur les lettres de Mendose, il fut d'avis de faire dès le lendemain une sortie sur le quartier du comte de Lippe. Ainsi le Samedi 11. Septembre il sortit de la place avec un gros de six cens hommes divisés en trois corps,

Y y ij



HENRI

IV.

1599.

dont les deux premiers étoient composés de quinze cens hommes chacun, & le dernier corps qui servoit comme d'arrière-garde, de trois cens. Botberg les soutenoit avec cinquante cavaliers. On avoit placé sur le rempart des arquebusiers pour couvrir la retraite, & faire feu sur l'ennemi.

Dans cette disposition, Ortiz ayant animé ses soldats, les mena vers les tranchées faites par le comte de Lippe. Il surprit les assiégeans qui ne croyoient pas devoir être attaqués, en tua cinquante, encloua une partie du canon, en fit conduire une pièce dans la ville, & y rentra sans aucune perte. Cette attaque rendit les assiégeans plus vigilans & plus circonspects; ils redoublèrent les gardes, & mirent des pieux aux entrées de leur camp; en sorte que les assiégés ne jugèrent pas à propos de faire une seconde sortie sur le quartier du comte de Hohenlo.

La division augmentoit entre les Allemands, & tout leur devenoit contraire. Enfin ils levèrent le siège de Rééz, & le comte de Lippe se retira le premier sur un pont de bateaux qu'il fit construire sur la Meuse. Ortiz le suivit en queue, & harcela son arrière-garde. Dans le même tems, le comte de Hohenlo se retira dans Emmerick, & ces deux Seigneurs s'y étant rencontrés s'investirent vivement l'un l'autre. Le comte de Hohenlo reprocha au comte de Lippe de ce qu'il avoit refusé de joindre ses troupes à celles du prince d'Orange, & de ce que son obstination avoit donné lieu à tous ces mauvais succès, qui couvroient de honte la nation Allemande. Enfin on sépara les troupes; on en envoya une partie à Doetecom, & une autre à Duisbourg, après avoir ôté les garnisons de Gennep, d'Orsoy, & même d'Emmerick.

Après le départ des Allemands, les Espagnols rentrèrent dans Gennep; mais ils abandonnèrent ensuite cette place, & sortirent aussi de Rééz. Après l'avoir défendu contre une si grande armée, ils ne l'estimèrent pas assez pour exciter contre eux en le retenant toutes les forces de l'Allemagne qui étoit déjà assez irritée. D'ailleurs l'empereur Rodolphe qui cherchoit à rendre service aux Princes de sa maison, avoit envoyé Maximilien son frère à Frideric duc de Vitemberg, & à l'électeur Palatin, pour tâcher d'éteindre ce

premier feu , qui pouvoit avoir de fâcheuses suites , & leur promettre qu'on répareroit les dommages faits en Westphalie , suivant l'évaluation que Salentin comte d'Issembourg , le comte Herman de Manderfcheyt , & Charle Nutzel étoient chargés de faire.

HENRI  
IV.  
1599.

L'archiduc Albert étoit déjà de retour en Flandre avec l'Infante ; nous allons faire le détail de son voyage & de ses succès. Après la célébration des noces faites l'année précédente à Ferrare , il avoit passé l'hyver dans toutes sortes de réjouissances à Milan avec la reine d'Espagne & sa mère. Au commencement de Février , Alonso de Idiaquez l'ayant informé que la flotte étoit à Gènes prête à faire voile , & que Jean André Doria avoit fait préparer tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage d'Espagne où la Reine devoit passer avec lui ; il indiqua le jour du départ , & fit faire des prières pour l'heureux succès de la navigation. Jean Ferdinand de Velacio Connétable de Castille & de Leon , & sa femme avec une nombreuse suite , les accompagnèrent à Pavie , Tortone , Alexandrie & Novi , ville frontière de l'Etat de Gènes.

Voyage de  
l'archiduc  
Albert & de  
la reine d'Es-  
pagne.

Le 8. de Février , la Reine fut complimentée par Paul Baptiste Cattaneo , François Ferrari , Bendinello Negroni , & Ambroise Lomellino , que la République avoit envoyés au devant d'elle. Deux jours après , Doria , Ferdinand de Gonzague son gendre , Charle son fils marquis de Turiglia , & Pierre de Toledé général des galères de Sicile s'avancèrent jusqu'à S. Pierre pour la saluer. Le lendemain , elle fit en litière son entrée à Gènes. Elle étoit suivie par l'archiduc Albert , & le Doge Grimaldi , au milieu du peuple qui faisoit des vœux pour sa santé , & pour la grandeur & la prospérité de la maison d'Autriche. On avoit élevé de magnifiques arcs de triomphe , sur les desseins de Jacque Mancini fameux Ingénieur ; & en passant par le Port , elle vit la flotte composée de quarante galères qui étoient à l'ancre. Elle alla loger dans la maison de Doria , où le célèbre André Doria avoit autrefois reçu comme ses amis , Charle-Quint , Philippe II , son fils , & l'empereur Maximilien.

Ce fut le dernier jour de réjouissance pour le Doge Grimaldi ; car peu de jours après il mourut subitement. Laurent



**HENRI** Sauli frère du Cardinal Antoine fut élu le 18. du même  
**I V.** mois de Février, jour du départ de la Reine. Il s'éleva d'a-  
**1599.** bord des vents contraires, & la flotte souffrit le mauvais tems pendant quelques jours. N'ayant pû aborder à Nice, où le marquis d'Este attendoit la Reine pour la complimenter de la part du duc de Savoye, elle entra dans le port de Toulon. Charle duc de Guise gouverneur de Provence se rendit dans cette ville, & offrit de la part du Roi des logemens à la reine d'Espagne, à sa mère, & à l'Archiduc, s'ils vouloient prendre terre. Ce Prince salua aussi Charle duc d'Aumale son parent qui les accompagnoit. La Reine, l'Archiduc, Doria, & les Seigneurs descendirent à terre, pour se refaire des fatigues de la mer, & le duc de Guise les reçut avec de grandes magnificences.

Enfin la flotte aborda sur les côtes d'Espagne, & Charle Doria prit la poste à Roxas, pour aller informer Philippe qui étoit à Valence avec toute la Cour, de l'heureuse arrivée de la Reine & de l'Archiduc. Le 27. de Mars la Reine débarqua à Bimaros, & fut reçûe sur le rivage par Jacque de Sandoval marquis de Denia, & favori du Roi. Après quelques jours de repos, elle se rendit à Sagunte à quatre lieues de Valence, & y passa la semaine Sainte. L'Archiduc alla à Valence pour y saluer le Roi & l'Infante. Il n'y resta que trois heures, & partit sur le champ pour Madrid, où il passa les fêtes de Pâques avec l'Impératrice sa mère.

Le jour de la célébration du mariage fut fixé au 18. d'Avril. La Reine accompagnée de l'Archiduc, & d'un grand nombre de Dames sortit du couvent où elle étoit, & vint à Valence. Elle fut reçûe sous un Dais à la porte de Serrano; & montée sur un cheval de prix, & tout couvert de pierreries, elle alla à l'église Cathédrale. Le Roi s'y rendit dans le même tems par une gallerie qui y communiquoit, & leurs Majestés furent reçûes par l'Archevêque, le Nonce du Pape, & Roderic de Castro Cardinal archevêque de Seville. Le Nonce donna une seconde fois la bénédiction aux nouveaux mariés, qui l'avoient déjà reçûe du Pape par Procureur. Après la Messe, qui ne fut achevée que sur la fin du jour, ils se retirèrent dans le Palais, où le dîner étoit préparé. Il y eut à Valence pendant sept jours des spectacles,

des jeux, & des tournois; mais comme on recevoit de Flandre plusieurs nouvelles fâcheuses, l'Archiduc pressa son départ, & déclara qu'il s'embarqueroit le 8. de Mai à Barcelonne avec l'Infante son épouse.

HENRI  
IV.

1599.

Philippe vint dans cette ville avec la Reine pour y recevoir le serment de fidélité des Etats du Royaume. Les vents contraires retardèrent l'arrivée de la flotte, qui parut enfin le 8. de Juin. Elle n'étoit composée que de vingt-quatre galères; car les autres étoient restées sous la conduite de Jean Doria pour défendre les côtes de Portugal contre les descentes des Anglois & des Hollandois. Claude Doria étoit Amiral de la flotte; l'Archiduc, l'Infante, & la mère de la Reine montèrent la Capitane.

La navigation fut plus heureuse que dans le premier voyage. L'Archiduc & les Princesses étant abordés à vingt milles des terres de Gènes, trouvèrent Daniel Spinola, Gregoire Barbarino, Michel Giustiniano, Jean Paul Invrea, Jules Rovere, Jacque Saluzzo, Jean Thomas Doria, & Jean Etienne Doria, que la République avoit députés pour les saluer. Etant descendus au port de Gènes, ils passèrent sous les arcs de triomphe qu'on avoit élevés, & logèrent encore dans la maison de Jean André Doria. Ils restèrent douze jours à Gènes, & en partirent après avoir remercié la République de tous les honneurs qu'elle leur avoit faits. Ils arrivèrent le 5. de Juillet à Milan, où le Connétable de Castille les reçut avec toutes sortes de magnificences. On avoit élevé pour leur entrée quatre arcs de triomphe ornés de colosses & de trophées, & faits par les plus habiles ouvriers. Pour augmenter la beauté de ce spectacle, il s'y trouva un grand nombre de Dames, & de jeunes Gentilshommes qui parurent avec des équipages & des habits les plus riches.

Les envoyés des princes d'Italie vinrent en cette ville, pour complimenter l'Archiduc & les Princesses. Angelo Badoaro vint au nom de la République de Venise. Le Pape envoya le cardinal Diethrichstein. Dans une occasion, où la joye publique éclatoit de tous côtés, ce Légat crut trouver un sujet de tristesse; & se plaignit de ce qu'on lui refusoit les honneurs qu'il prétendoit être dûs à sa dignité. Il demandoit



**HENRI** qu'on lui présentât un dais , lorsqu'il entreroit dans la ville ; mais le Connétable le refusa absolument ; parce  
**IV.** que le Roi ayant défendu de déférer cet honneur à l'Archiduc & à l'Infante , il ne convenoit pas que le Légat marchât sous un dais , tandis que le Prince le suivroit à découvert : Qu'en Espagne cette marque de distinction n'appartenoit qu'aux Rois , & que les Cardinaux , quoique Légats à *Latere* , n'y avoient point de droit. Diethrichstein voyant que le Connétable étoit inflexible , & que l'Archiduc & les Princesses étoient sur le point de partir , convint enfin, quoique très-difficilement, qu'il ne se serviroit point de dais dans son entrée. A cette exception la cérémonie fut d'une magnificence achevée. Le Cardinal entra dans Milan le 16. de Juillet , ayant l'Archiduc à sa droite , & le Connétable à sa gauche. Le lendemain par un usage observé dans ces occasions , Albert reçut la cape & l'épée ; & l'on offrit de la part du Pape la rose benite à l'Archiduchesse.

Leurs Alteſſes quittèrent Milan le 22. de Juillet , jour de la fête de Sainte Marie Magdeleine , après avoir donné ordre au comte de Barlaymont de saluer de leur part le Pape , & les autres princes d'Italie. Marie mère de la Reine quitta alors l'Archiduc & l'Archiduchesse ; & avant de sortir de l'Italie , alla à Lorette dans la marche d'Ancone , où la devotion conduit un grand nombre de Pelerins. Cette Princessé y ayant fait ses prières , passa ensuite par Gratz , pour retourner dans sa patrie.

L'Archiduc & l'Archiduchesse ne passèrent point par le Piémont , qui étoit infecté de la peste. Ils traversèrent les Alpes & le Mont-Jura , & descendirent au commencement d'Août dans la Franche-Comté , & dans le territoire de Luxembourg ; d'où étant entrés dans le Brabant , l'Archiduc s'acquitta du vœu qu'il avoit fait à N. D. de Hall , en partant pour son voyage d'Espagne.

Dès que l'Archiduc & l'Infante furent arrivés , le Cardinal se démit de toute son autorité ; & ayant pris congé de leurs Alteſſes , il sortit de la Flandre. Il envoya ses équipages par le chemin le plus court ; & passa par la France incognito , dans le dessein de voir ce Royaume. Il salua à Orléans

Arrivée de  
 l'Archiduc &  
 de l'Infante  
 dans les Pays-  
 bas.

Orléans le Roi , qui le pria de rester pendant quelque tems à la Cour ; mais après deux conversations particulières qu'il eut avec S. M. il se remit en chemin ; & vers le milieu d'Octobre il arriva à Merfbourg , où demeurent ordinairement les évêques de Constance.

HENRI  
IV.  
1599.

L'Archiduc & l'Infante furent reçûs avec de grandes magnificences à Bruxelles, & dans tous les endroits où ils passèrent; mais la sédition de la soldatesque qui se mutinoit de tous côtés faute de payement , troubla pour quelque tems la joye publique. Le régiment Allemand de Herentals Slegel, & les cavaliers Albanois commandés par Nicolas Baste, ayant commencé la révolte, furent apaisés avec bien de la peine par le comte Belgioioso que l'Archiduc leur envoya. A leur exemple plus de trois mille maraudeurs de différens régimens s'étant rassemblés ravagèrent la campagne, & assouvirent aux dépens du pauvre païsan leur avarice & leur brutalité. Ils s'étendirent particulièrement dans le païs de Liège, où ils forcèrent un poste, d'où les habitans avoient d'abord repoussé ces brigands qui y firent toutes sortes de cruautés. L'électeur de Cologne s'étant plaint de ces excès, l'Archiduc ordonna aux Colonels & aux Officiers de faire tirer au sort quatre soldats dans chaque régiment d'infanterie, & un soldat dans chaque compagnie de cavalerie, & de faire condamner ces scélérats au dernier supplice, pour les punir de leur crime & de celui de tous les autres.

Cependant Mendose étoit toujours dans l'isle de Bommel, où il faisoit travailler aux ouvrages dont nous avons déjà parlé. Le nouveau Fort étoit en état de soutenir un siège; mais la cavalerie manquoit de fourage, & les maladies avoient attaqué son infanterie qui avoit beaucoup souffert. Il fut donc obligé de descendre dans la Campagne sur la fin de Novembre, & il assigna des quartiers d'hyver à ses troupes entre Grave, Ruremonde, & Maestricht. Dès qu'elles n'eurent plus rien à craindre de l'ennemi, elles commencèrent à remuer, & se firent un Chef. Gaspard Zapena étant venu de la part de l'Archiduc pour les apaiser, les sédipieux le repoussèrent insolemment, & eurent l'audace de tirer sur lui.

D'un autre côté, les comtes d'Isembourg & de Manderscheyt, & Nutzel ayant été envoyés en Flandre par



**HENRI** l'empereur Rodolphe , demandèrent un sauf-conduit aux Etats Généraux des Provinces-Unies pour ménager avec eux un traité de paix ou une trêve. Mais les Etats ne voulurent pas recevoir ces Ambassadeurs ; & bien loin de faire des excuses , ou de colorer leur refus de quelque prétexte , ils leur firent une vive réponse par une lettre , dans laquelle après avoir rappelé ce qu'ils avoient autrefois répondu aux Ambassadeurs de l'Empereur , de l'archiduc Ernest , des électeurs de Mayence & de Saxe , de l'électeur Palatin , du duc de Neubourg , des villes de Cologne & de Nurembergh , & des rois de Dannemarck & de Pologne , ils disoient qu'ils avoient de puissantes raisons pour se méfier plus que jamais de l'Archiduc & de l'Infante , qui dépendoient entièrement de l'Espagne , & dont le contrat de mariage , & les clauses qu'il contenoit étoient une preuve autentique du dessein que leurs plus mortels ennemis avoient formé de renverser la Religion , & opprimer la liberté des Etats. Ainsi ces Ambassadeurs s'en retournèrent , sans avoir rien fait.

Le 24. de Novembre , l'Archiduc & l'Infante allèrent de Bruxelles à Louvain , ville des plus anciennes du Brabant , & fameuse par son Université. Ils y furent sacrés le jour de sainte Catherine ; & ayant reçu le serment de fidélité des Etats de la Province , ils firent celui que les Princes ont coutume de faire. Jacques Bay Docteur en Théologie les harangua , & s'étendit fort au long sur la piété qui éclatoit dans la maison d'Autriche , l'attachement de ces Princes à l'ancienne Religion , & leur éloignement des nouvelles opinions. L'Archiduc & l'Infante de leur côté , pour faire voir à l'Université qu'ils vouloient être les protecteurs des belles lettres & des sciences , assistèrent aux leçons publiques de Juste Lipse , qui expliqua le panégyrique de l'Empereur Trajan (1). De Louvain leurs Altesse se rendirent à Malines , dont le territoire & la juridiction forment un corps séparé des autres villes du Brabant , suivant un privilège accordé par Philippe le Bon comte de Flandre.

Anvers surpassa toutes les autres villes par la beauté de ses spectacles , & la superbe réception qu'elle fit à ses nouveaux maîtres. Quoique cette ville autrefois la plus florissante

(1) Ouvrage de Plin le jeune.

sante de la Province eût beaucoup perdu de ses richesses dans les troubles dont elle avoit été agitée , cependant elle ne voulut rien diminuer de son ancienne magnificence.

HENRI  
I V.

1599.

L'Archiduc distribua sans partialité les charges de l'Etat aux Seigneurs du país. Charles de Ligne comte d'Arembergh fut nommé Amiral ; le comte de Barlaymont obtint le gouvernement de la province d'Artois ; & de Croy marquis d'Havré eut la surintendance des Finances. Ce Seigneur , Charles de Croy duc d'Arfchot son parent , Philippe de Nassau prince d'Orange , & le comte d'Egmond , reçurent en même tems le collier de la Toison d'or , qui leur fut donné au nom & de l'autorité du roi d'Espagne Grand-Maître de l'Ordre.

L'expédition ordonnée par les Etats Généraux des Provinces-Unies contre les Isles de la mer Atlantique soumises à la domination Espagnole peut être regardée comme une partie de l'histoire des Pais-bas. La flotte étoit composée de quatre-vingt voiles , & commandée par Vander-Does. Guillaume Cloyer fils de Theodoric, Jean Gheerbrantsen , Corneille Geleyn de Fleffingue , & le capitaine Sturm , étoient les Officiers les plus considérables de cette armée navale.

Expédition  
des Hollan-  
dois dans la  
mer Atlanti-  
que.

Elle sortit du port le 25. de Mai , & sur la nouvelle que les Basques , informés du dessein qu'avoient pris les Etats Généraux , étoient en armes sur la côte de Biscaye , elle doubla le Cap de S. Vincent ; & ayant passé à la vûe des deux premières Isles des Canaries , elle aborda à la grande Canarie le 26. de Juin. Les Insulaires s'opposèrent à leur descente , & la perte fut égale des deux côtés. Mais enfin les Hollandois l'emportèrent , & allèrent assiéger la citadelle appelée Graciosa. Ils formoient un corps de vingt-six compagnies. Dès que la garnison les vit arriver en bon ordre , elle se rendit , vies sauvées. On trouva dans cette place neuf pièces de canon de fonte , & six de fer , avec toutes sortes de provisions de guerre & de bouche. On arracha les armes du roi d'Espagne , pour y mettre celles du prince d'Orange.

Le lendemain , Vander-Does divisa ses troupes en trois corps , & marcha contre la ville ; mais comme un château voisin de la place incommodoit beaucoup les



HENRI

IV.

1599.

Hollandois, ils l'assiégèrent, & dressèrent une batterie de cinq pièces de canon qu'ils firent venir de Graciosa. On les pointa contre ce château, & contre une colline où les Insulaires avoient des Fauconneaux, & quelques petites pièces de campagne. Le 28. de Juin à la pointe du jour, on commença à tirer; & le feu continua sans interruption pendant quatre heures. Les retranchemens que les assiégés avoient faits à la hâte audevant du château avec des sacs de laine, & des tonneaux remplis de pierres furent bientôt renversés. Dans le même tems, trois compagnies Hollandoises montèrent sur la colline, & le feu étoit déjà à une porte de la ville; enfin tout étoit disposé à une attaque générale, lorsque les habitans se croyans hors d'état de résister plus longtems, enlevèrent tout ce qui leur fut possible, & abandonnèrent la ville, le château, & la colline. Ils se réfugièrent par des sentiers détournés dans les montagnes, & des endroits inaccessibles, dont ils connoissoient les détours. Les Hollandois plantèrent leurs échelles, & entrèrent dans la ville. Les Insulaires en se retirant avoient laissé exprès une méche allumée à une mine; mais elle sauta avant que les vainqueurs fussent arrivés dans l'endroit où elle étoit; & elle ne leur fit aucun dommage.

On trouva dans la place cinq pièces de canon, & beaucoup de provisions de guerre. On mit sur la porte du château les armes du prince d'Orange à la place de celles d'Espagne; & un grand nombre de prisonniers Flamands qu'on retenoit dans d'affreuses prisons recouvrèrent leur liberté. Ils dirent que les Insulaires en s'enfuyant dans les montagnes avoient emmené avec eux un Anglois & un Allemand, à qui l'Inquisition avoit déjà fait souffrir de cruels supplices, & qui étoient condamnés à être brûlés. La ville fut abandonnée au pillage; mais on porta sur la flotte les canons, les cloches, les vivres & les munitions de guerre qu'on avoit réservées.

Les Hollandois entrèrent le lendemain dans le château; & l'on y trouva trois pièces de canon. Pendant que la flotte se préparoit à partir, on envoya deux corps de troupes dans les montagnes; mais ces détachemens furent facilement repoussés par des gens qui connoissoient tous ces défilés.

Le Ministre que Vander-Does avoit mené avec lui , prêcha dans la grande Eglise. Le quatre de Juillet, on mit le feu aux mines qui étoient sous la citadelle , & dont l'effet la renversa entièrement. Les vainqueurs mirent aussi le feu aux Eglises & à la ville ; ils marchèrent ensuite en ordre de bataille vers Graciosa , qu'ils firent aussi sauter avec des mines ; ils rendirent en partant les prisonniers qu'ils avoient faits , & dont les Insulaires payèrent la rançon.

HENRI

IV.

1599.

Quatre jours après, un vent contraire les porta vers l'Isle de Teneriffe , où des matelots envoyés pour faire aiguade firent une descente. N'ayants recontré personne ils mirent le feu à de grands monceaux de bois qui étoient sur le rivage. Les matelots étant retournés à bord , la flotte prit terre à la Gomera , le douze du même mois de Juillet , & entra dans le port de la petite ville qui est dans cette Isle. Comme les habitans firent feu de toute leur artillerie , on se retira hors de la portée du canon. Tous les vaisseaux que le mauvais tems avoit dispersés s'étant réunis, trois compagnies débarquèrent & marchèrent contre la ville que les habitans abandonnèrent sur le champ. Quatre autres compagnies prirent un détour pour couper aux fuyards le chemin de la retraite ; mais en les poursuivant trop vivement , elles tombèrent dans une embuscade , dont elles n'échappèrent qu'après un combat très-rude , dans lequel à la vérité presque tous les Insulaires périrent , mais qui fut également funeste à cent Hollandois.

On ne trouva presque rien dans la ville , quoique le soldat avide de butin cherchât dans les endroits les plus cachés. Les troupes se répandirent ensuite par pelotons dans la campagne , & furent maltraitées de tous côtés. On porta sur la flotte trois canons , les cloches , le vin , & toutes ces sortes de choses qu'on pût trouver. Les Hollandois partirent enfin le 16. de Juillet , & laissèrent la ville & toute l'Isle en feu. Dès qu'ils furent partis , ces malheureux habitans punis si cruellement sans l'avoir mérité , accoururent pour éteindre les flammes.

Vander-Does voulant continuer ses courses sur cette mer , & ne croyant pas avoir besoin d'une flotte si nombreuse , renvoya trente-cinq vaisseaux avec tout le butin sous la conduite de Gheerbrantsen , qui après avoir essuyé quelques



HENRI  
IV.  
1599.

tempêtes arriva en Hollande sur la fin de Septembre. Vander-Does poussant ensuite plus loin avec le reste de la flotte, fit une descente dans l'Isle de S. Thomas sous la ligne équinoxiale, proche les côtes de Guinée, & qui n'est pas éloignée de l'Isle du Prince, & s'en empara facilement. Les Portugais y avoient des habitations; & leur commerce consistoit principalement en sucres. François de Meneses gouverneur de la ville de S. Thomas fut fait prisonnier.

Mais l'heureux commencement de cette expédition ne fut pas suivi d'un égal succès. L'intempérie de l'air, la mauvaise nourriture que prenoient les soldats peu accoutumés à ce climat, le ferein, & enfin les eaux qu'ils bûrent, après que les habitans les eurent empoisonnées, causèrent des maladies contagieuses qui firent périr presque toutes ces troupes. Vander-Does craignant de plus grandes suites de cette maladie, les fit embarquer; mais cette précaution fut inutile, L'Amiral lui-même avec presque tous les Chefs, à l'exception de Regnier Camp & de Calvart, furent emportés par cette contagion; ensorte que de tous ceux qui montoient cette flotte, il n'en revint pas la quatrième partie en Hollande.

Mort de  
Pierre d'Espina-  
c Archevê-  
que de Lyon.

En France, le commencement de cette année fut remarquable par la mort de Pierre d'Espinaç archevêque de Lyon. Ce Prélat qui étoit d'une illustre maison, brilla autant par son érudition que par son éloquence. Une ambition démesurée ternit toutes ses belles qualités; & pour la satisfaire, il passa toute sa vie dans les factions, dans les troubles, & dans les intrigues de la Cour. Se voyant trompé dans ses espérances, & se croyant desservi par le duc d'Espèrnon, favori du roi Henri III. il s'attacha à la maison de Guise; & dans l'attente d'un chapeau de Cardinal, qu'il avoit d'abord espéré d'avoir à la recommandation d'Henri III. & qu'il se flatta ensuite d'obtenir par le crédit que les Guises, qu'on appelloit les Princes Catholiques, avoient à la cour de Rome, il devint Ligueur passionné. L'esprit de faction l'aveugla de telle sorte, & il poussa si loin ses vûes ambitieuses, qu'il refusa les conditions avantageuses qu'on lui fit pour abandonner le parti qu'il avoit embrassé. Quoique Lyon se fût soumis, & que tous les Seigneurs eussent fait leur paix avec

le Roi, il resta néanmoins dans son obstination. Il mourut de chagrin au milieu des douleurs aiguës de la goutte le neuf de Janvier dans un âge peu avancé.

Sur la fin du même mois, Henri de Lorraine duc de Bar épousa Madame Catherine sœur du Roi. Quelques jours après, se fit le double mariage de Charle de Gonzague duc de Nevers avec Catherine, fille de Charle de Lorraine duc de Mayenne; & de Henri fils du même Prince, avec Henriette sœur du duc de Nevers.

Henri de Joyeuse, après la mort de sa femme Catherine, sœur du duc d'Espèrnon, avoit pris l'habit de Capucin; mais il avoit été obligé, à la sollicitation de la Noblesse & des Etats de Languedoc, de remplir la place de Scipion de Joyeuse son frère mort à Villemur, & de se mettre à la tête des troupes de cette Province. Il avoit reçu depuis, le cordon de l'ordre du S. Esprit, & le Roi l'avoit encore fait Maréchal de France. Ennuyé des soins de ce monde, il reprit le cilice douze ans après sa première profession; & à la vûe de tout Paris, il rentra dans son couvent le 8. de Mars. Ses prédications le firent admirer; & l'on fut étonné de voir qu'un homme nourri dans les délices de la Cour, & sans connoissance des saintes lettres, fût devenu tout-à-coup par l'ardeur de son zèle & par la supériorité de son génie, qui suppléoiént à son ignorance, un habile & très-éloquent Prédicateur.

Animée d'un même esprit, & par les mêmes motifs, une Princesse dont l'esprit égaloit la beauté, (Antoinette d'Orléans sœur de Henri duc de Longueville; & veuve de Charles de Gondy marquis de Belle-Isle, tué trois ans auparavant au Mont S. Michel) se retira dans le Monastère des Religieuses Feuillantes établies depuis peu à Toulouse, sans communiquer le dessein de sa retraite ni à sa sœur, ni au comte de Saint Pol son frère.

La paix étant faite, il ne restoit plus qu'à terminer la contestation qui étoit entre le Roi, & le duc de Savoye au sujet du marquisat de Saluces, & sur laquelle les deux Princes avoient pris le Pape pour arbitre. Le Roi avoit envoyé à Rome, pour y soutenir ses droits, Nicolas Brulart de Sillery. François d'Arconat comte de Touzaine y étoit pour le

HENRI  
IV.

1599.

Mariage de  
Madame Ca-  
therine avec  
le duc de Bar.

Henri de  
Joyeuse ren-  
tre dans  
l'ordre des  
Capucins.

Retraite de la  
marquise de  
Belle-Isle.

Contestation  
au sujet du  
marquisat de  
Saluces.



**HENRI** duc de Savoye ; & avoit d'amples instructions & un grand nombre de moyens , pour appuyer les prétentions de son maître.

**IV.**  
**1599.**

Le Roi demandoit que préalablement , & par provision on le réintégrât dans la possession du Marquisat usurpé par le duc de Savoye , à la faveur de la guerre allumée par la Ligue contre Henri III. sans a juger dans la suite le fond de la contestation , si le Duc croyoit avoir quelque droit sur la propriété. Le duc de Savoye soutenoit au contraire que la règle de droit par laquelle *le spolié doit être restitué par provision* , n'avoit lieu que pour les particuliers ; & ne pouvoit être étendue aux contestations des Souverains , à l'égard desquels la possession étoit le meilleur droit.

Ainsi l'on en vint au principal ; & Sillery s'appuya particulièrement sur ces titres. Le premier étoit un acte de port de foi & hommage fait en 1210. par Alix princesse de Piémont , pour le Marquisat de Saluces , à Hugues Dauphin de Viennois son oncle maternel. Le second passé en 1216. étoit un désistement authentique fait par Thomas comte de Savoye au profit d'Alix , & de Mainfroy son petit-fils , de tous les droits qu'il pouvoit exercer contre eux. Le troisième contenoit une déclaration du même Mainfroy , qui se voyant sommé par Amedée comte de Savoye de lui porter la foi & hommage pour Burgo , Busca , Bernazan , & Scarnafigi , villes du Marquisat , avoit répondu en 1290. qu'il ne tenoit aucun bien en fief du comte de Savoye.

Il soutenoit encore que l'année suivante , Thomas avoit ratifié l'acte de port de foi fait par Alix , & reconnu le Dauphin de Viennois , comme Seigneur direct du Marquisat : Qu'en 1343. Thomas avoit porté la foi au Dauphin Humbert , & qu'onze ans après il l'avoit encore portée à Louis fils aîné du Roi : Qu'en conséquence , Frederic fils de Thomas avoit ratifié & approuvé par un acte public tout ce que son père avoit fait : Que 27. ans après , s'étant élevé une contestation au sujet de la Seigneurie directe du Marquisat entre le Dauphin & le comte de Savoye , Charles VII. qui avoit été choisi arbitre par les parties avoit ajugé au Dauphin la Seigneurie du Marquisat , à l'exclusion du comte.

Arconat répondoit que la reconnoissance & l'aveu d'Alix

en

en faveur du Dauphin de Viennois étoit inutile , parce que cette Princesse n'étoit pas propriétaire du Marquisat , qui appartenoit alors à Mainfroy : Que dans la sommation d'Amedée , il n'étoit fait aucune mention des droits qu'il avoit sur le Marquisat , & que l'expression des quatre villes seulement ne détruiroit point le droit de Seigneurie directe sur le reste du Marquisat : Qu'en 1169. il y avoit eu une transaction , & qu'il étoit intervenu une sentence , & que c'étoit pour cela qu'on avoit fait expressement mention des quatre villes : Que le fils du Marquis n'avoit refusé de reconnoître le comte de Savoye pour Seigneur souverain que par ignorance , ou par la crainte qu'il eut que cette reconnaissance ne lui portât préjudice : Que la ratification de Thomas n'avoit pas plus de validité , que la reconnaissance d'Alix ; & que le port de foi du même Thomas ne méritoit aucune considération , parce qu'il n'étoit qu'usufruitier du Marquisat : Qu'ayant reconnu le comte de Savoye , il ne pouvoit plus porter la foi au Dauphin : Que Charles VII. avoit prononcé , sans être autorisé par les pouvoirs des parties : Qu'il n'avoit pu être juge dans sa propre cause ; & que nonobstant le jugement de ce Prince , le marquis Galeas avoit reconnu par procureur le comte de Savoye.

HENRI  
IV.  
1599.

Arconat se fondoit encore sur des titres particuliers ; & en premier lieu sur une sentence , par laquelle le marquis de Montferrat , arbitre nommé par les parties , avoit condamné en 1169. Mainfroy marquis de Saluces à reconnoître le comte de Savoye , qui de son côté avoit été condamné à rendre quelques villes usurpées sur le Marquis. En second lieu , il alléguoit un acte justificatif de la foi & hommage porté en 1235. par Mainfroy à Amedée III. une seconde reconnaissance faite en 1291. par Thomas en faveur d'Amedée IV. & un troisième acte d'une pareille reconnaissance faite en 1300. pour raison des quatre villes.

Il alléguoit encore que 23. après , Frederic de Saluces avoit donné Revel , Carmagnole , & Raconis à Philippe de Savoye prince d'Achaïe , qui les avoit retrocedés à Frederic , & à Thomas son fils , pour les tenir de lui comme feudataires : Que s'étant ensuite élevé quelques contestations entre Amedée VI. Jacque prince d'Achaïe , & Frederic marquis



---

HENRI

IV.

1599.

de Saluces, elles avoient été terminées en 1363. par quatre arbitres, dont le jugement avoit été confirmé deux ans après par l'Empereur Charles IV. Que sur ces entre-faites les marquis de Saluces ayant porté la foi à Luchin, & à Barnabé Visconti, l'Empereur avoit prononcé que les Marquis avoient encouru la peine de felonie, & qu'il avoit alors jugé au comte de Savoye le Marquisat, comme arriere fief dependant de l'Empire, & acquis à S. M. I. par le droit de commise, & de confiscation; mais que le Comte n'avoit pas voulu agir à la rigueur avec les marquis de Saluces, & qu'il s'étoit contenté de recevoir la foi & hommage de Thomas fils de Mainfroy: Que depuis, Galeas, Mainfroy, Jean & Thomas marquis de Saluces avoient reconnu les comtes de Savoye à chaque mutation: Qu'enfin Thomas avoit porté la foi à Amedée VII. avec une révocation de tous les actes contraires, & une renonciation expresse aux droits que lui donnoit le jugement rendu par Charles VII. en 1390. & qu'afin de prouver sa soumission par quelque fait éclatant, il avoit ordonné à Antoine Tornefi de mettre l'étendart de Savoye sur le haut de la Tour de Revel: Que Marguerite mère & tutrice de Louis marquis de Saluces avoit reçu par procureur l'investiture d'Amedée VIII. Qu'en 1429 Amedée IX. ayant pris connoissance des contestations qui étoient entre Mainfroy, Jean, Galeas, & Hugolin marquis de Saluces, s'étoit réservé par sa sentence la qualité & les droits de juge supérieur: Que trente-sept ans après, Louis de Saluces avoit reconnu Amedée; & que sept ans après, il avoit ordonné à son fils Thomas de reconnoître pareillement ce Prince: Que Thomas sur les poursuites du Parlement de Grenoble, qui vouloit le forcer de porter la foi à Louis XI. avoit répondu qu'il n'avoit point d'autre Seigneur souverain que le duc de Savoye, & qu'en effet il avoit reconnu Jolande mère du duc Philbert, & Charles duc de Savoye: Que Louis avoit été forcé de faire la foi & hommage à Charles VIII. lorsque ce Prince passoit en Italie; mais qu'après le départ du Roi, Charles duc de Savoye l'avoit dépouillé & chassé de son Marquisat: Que s'étant mis sous la protection de la France, le Roi & le Duc étoient convenus ensemble au pont de Beauvoisin,

que le Marquisat resteroit en sequestre entre les mains de Louis Marras gentilhomme François, & que Louis Sforce surnommé le Maure s'en étoit ensuite emparé.

HENRI  
I V.

1599.

L'ambassadeur de France ne manquoit pas de répliques aux moyens du duc de Savoye; & il paroïssoit que la légèreté où la timidité des marquis de Saluces avoient produit ces preuves opposées, & contradictoires les uns aux autres. Mais Sillery insistoit toujours sur ce que le Roi fût rétabli dans son ancienne possession, sans préjudice des droits des parties, sur la propriété. Il soutenoit que la restitution préalable avoit lieu tant entre les Princes, qu'entre les particuliers; & qu'en effet par le traité de Cambray fait en 1559. on étoit convenu que le Roi rendroit sans différer les villes conquises sur le duc de Savoye, sauf aux parties à poursuivre par les voyes de droit, leurs prétentions respectives, après la conclusion de la paix.

Le Duc répliquoit que cent ans auparavant ses auteurs avoient été dépouillés par les rois de France, & qu'il n'étoit pas juste qu'un Seigneur légitime ayant recouvert la chose qui lui appartenoit, fût tenu de la remettre à celui qui l'avoit usurpée par des voyes de fait, & comme parlent les loix, au voleur qui le lui avoit prise.

Dans ces circonstances, Sillery proposa un milieu, pour accommoder cette affaire, sans la juger à la rigueur. Il soutint même que lors de la paix de Vervins les parties avoient tacitement approuvé ce milieu, quoiqu'on n'en eût pas fait une mention expresse dans le traité. Ce moyen étoit qu'en attendant le jugement de la contestation, le duc de Savoye reconnoîtroit tenir le Marquisat de Saluces comme fief mouvant du Roi.

Arconat ne voulut pas accepter la proposition; & expliqua autrement le consentement donné par son maître, dans les conférences de Vervins. Ainsi l'on chercha un autre moyen; & l'on proposa le sequestre du Marquisat entre les mains du Pape, arbitre choisi par les parties.

Sillery & Arconat y ayant consenti, Calatagirone général des Cordeliers, qui avoit beaucoup contribué à la paix, fut nommé par le Pape, pour traiter avec les deux Princes. Il fut chargé de les engager à souscrire à un moyen



HENRI

IV.

1599.

d'accommodement, que leurs Ambassadeurs avoient trouvé raisonnable ; & si le sequestre proposé leur convenoit, de leur demander la prorogation du compromis pour trois mois, parce qu'il étoit prêt à expirer.

La chose ayant été agitée dans le conseil du Roi, S. M. consentit au sequestre contre l'avis de plusieurs de ses ministres. Le duc de Savoye crut aussitôt que le Pape & le Roi étoient d'intelligence, & ses soupçons s'étendirent jusque sur les démarches du Médiateur commun. Comme Arconat avoit approuvé le sequestre, le Duc faisoit un prétexte apparent pour revoquer ce Ministre, & envoya un autre Ambassadeur à sa place. Ses soupçons & ses craintes augmentèrent encore sur un bruit qui se répandit à la cour de Rome, que le Roi n'avoit consenti si facilement au sequestre, que pour ôter au duc de Savoye la possession du Marquisat, sans qu'il fût besoin d'en venir à une guerre ouverte ; & donner cette Principauté à un des neveux du Pape, à la charge de la tenir comme fief mouvant de la Couronne.

L'ambition des Papes qui prennent intérêt dans les contestations des Princes, pour s'en attribuer la connoissance & s'ériger en juges Souverains, avoit d'abord été suspecte à Sillery ; mais l'habile Ministre voulant faire tomber sur son adversaire la haine du refus d'un accommodement avoit feint d'accepter volontiers la proposition du sequestre, & avoit conseillé au Roi d'en agir de même. Il lui avoit représenté par ses lettres que dans une affaire si épineuse S. M. ne manqueroit pas de prétextes pour retirer sa parole, sans craindre qu'on l'accusât de légèreté, ou de mauvaise foi : Qu'il étoit d'une conséquence extrême pour son crédit & sa réputation, de faire croire que le duc de Savoye seul avoit rejeté les propositions d'accommodement qu'on avoit faites, & que la France ne s'en étoit point éloignée.

Le Duc étant ainsi prévenu, il n'étoit pas facile de faire consentir son Ambassadeur au sequestre. Cependant ce Ministre craignant de rendre sa cause entièrement défavorable, & pour excuser son maître, tâcha de diminuer la haine du refus du sequestre, en faisant au Pape une proposition plus avantageuse, que la première. Il demanda donc audience, & dit à Sa Sainteté que le duc de Savoye avoit

toûjours espéré de l'équité du Médiateur que le Souverain Pontife le maintiendrait dans la possession d'un bien dont ses ancêtres avoient été injustement dépouillés , & qu'il avoit heureusement recouvrée. Le Pape lui répondit qu'il ne souffriroit jamais que cette contestation désunît les deux Princes , & troublât la paix que les peuples avoient souhaitée si ardemment.

HENRI  
IV.  
1599.

L'Ambassadeur ne s'attendoit pas à une réponse si réservée & si sage. N'en étant pas satisfait , il crut pouvoir tirer une plus grande explication , quelque modéré que fût le Pape. Il ajouta donc avec trop de vivacité & de précipitation , que si son maître obtenoit un jugement favorable , S. S. devoit être certaine de la reconnoissance du duc de Savoye ; & que ce Prince lui laisseroit le Marquisat en sa disposition , pour le donner , si elle le jugeoit à propos , à quelqu'un de ses neveux.

A ces mots , le Pape s'aperçut qu'on avoit quelques soupçons de son intégrité ; & voyant qu'on vouloit indignement abuser de sa bonté , il donna sur le champ son renoncement à la qualité d'arbitre , avec permission aux parties d'agir & de traiter , comme elles le jugeroient à propos , sans qu'il voulût prendre une plus grande connoissance de cette affaire.

Tel fut le succès de la contestation portée en cour de Rome , au sujet du Marquisat de Saluces. Comme le duc de Savoye n'ignoroit pas qu'il s'étoit rendu généralement odieux par la manière dont il s'étoit comporté dans cette affaire , il fit de nouvelles excuses au Pape ; & pour montrer qu'il ne s'éloignoit pas d'un accommodement , il fit espérer qu'il viendrait lui-même en France , pour traiter directement avec le Roi.

Pendant qu'on agitoit cette affaire à Rome , les députés des Protestans qui étoient demeurés à Châtelleraut en Poitou , pressoient vivement la publication de l'Edit de Nantes , qu'on avoit jusque alors suspenduë par respect pour le cardinal de Florence Légat , & à laquelle cependant la tranquillité publique étoit si intéressée. Avant qu'on le portât au Parlement pour l'enregistrer , on en examina toutes les dispositions dans le conseil du Roi ; & l'on convint avec les Chefs du parti Protestant , qu'on adouciroit par des interprétations

Edit au sujet  
des Prote-  
stans de  
France.



HENRI

I V.

1599.

quelques endroits de cette nouvelle loi. Le Chef concernant les Chambres de l'Edit, qui étoient autrefois triparties dans les autres cours de Parlement, & qui y sont présent mi-parties, méritoit le plus d'attention. Dans le parlement de Paris, où les Protestans s'étoient comporté avec plus de modération qu'en aucun autre endroit, la Chambre qui connoissoit des affaires dans lesquelles ils avoient intérêt, n'avoit d'abord été composée que de Catholiques. On leur avoit ensuite accordé qu'on ajouteroit à cette Chambre six Protestans qui seroient membres du Parlement; mais l'agent du Clergé s'y étoit opposé, & avoit obtenu que nonobstant le privilège spécial, suivant lequel les contestations entre les Ecclesiastiques & les Protestans devoient être portées dans cette Chambre, elles seroient renvoyées à un autre Tribunal, lorsque les Conseillers Protestans se trouveroient en nombre égal avec les Catholiques. On étoit même allé plus loin; comme il paroissoit odieux que dans une seule Chambre il y eût six juges Protestans, on avoit arrêté qu'on n'y en mettroit qu'un seul qui changeroit tous les ans, & que les cinq autres seroient distribués dans les Enquêtes. Dans la suite le Clergé eut assez de crédit pour empêcher la révocation de ce règlement, quoique les motifs sur lesquels il avoit été fait ne subsistassent plus; & ils obtinrent qu'ils ne seroient plus soumis, comme auparavant, à la Chambre de l'Edit; ce qui fit beaucoup murmurer les Protestans, qui se plaignirent que ceux qui étoient du conseil du Roi, les avoient trompés.

La seconde difficulté regardoit la disposition de l'Edit, qui portoit que les Protestans seroient admis concurremment avec les autres Catholiques, & indistinctement, aux honneurs, dignités, & magistratures. Car quoique l'Edit de 1576. art. 17. & celui de l'année suivante art. 19. (qui sont répétés dans l'Edit de Nantes art. 27.) accordassent le même droit aux Protestans, cependant Henri III. qui avoit toute sa vie conservé contre eux une haine secrète, avoit toujours eu soin d'empêcher qu'aucun d'eux ne fût admis aux charges publiques. Comme on croyoit que le Roi ne prendroit pas les mêmes précautions, le Pape & le Clergé appréhendoient que l'Edit en ouvrant aux Protestans l'entrée aux

honneurs & aux dignités , ne leur fournît un moyen d'augmenter leur puissance , & qu'ils ne l'emportassent enfin sur les Catholiques par leur nombre & leur crédit.

Le Roi qui , après avoir fait la paix au dehors avec les ennemis de l'Etat , croyoit que la publication de l'Edit étoit nécessaire , pour établir la même tranquillité dans l'intérieur du Royaume ; & qui vouloit faire cesser tous les bruits qu'un reste de factieux répandoient malicieusement de tous côtés pour le rendre odieux ; faisoit tous ses efforts pour persuader au Pape , au Clergé , & aux Catholiques que l'Edit seroit même avantageux à la Religion , pourvu qu'on lui laissât le soin de le faire exécuter , & qu'on ne renouvelât pas les anciennes animosités par de nouvelles chicanes. Il fit venir à cet effet au Louvre les Députés de chaque Chambre du Parlement , & commença ainsi le discours qu'il leur fit.

» Je me souviens , dit-il , qu'il y a vingt-six ans , étant à la cour de Charles IX je proposai à Henri de Lorraine duc de Guise mon parent , & qui étoit alors mon ami , de jouer aux dez. Il y avoit avec nous un grand nombre de gens de la Cour , & entre autres la Chastre , que voilà présent , & qui peut vous rendre témoignage de ce que je vais vous dire. On essuya la table ; & dans le tems que nous allions commencer à jouer , on vit des gouttes de sang qu'on essuya vainement , & qui parurent plusieurs fois , sans qu'on pût savoir d'où elles couloient ; on remarqua exactement qu'aucun des assistans ne saignoit du nez , ni d'aucune autre partie du corps. Etonné de ce prodige , j'en tirai un mauvais augure ; je quittai aussitôt le jeu ; je communiquai ma pensée à mes amis ; & me tournant vers eux , je leur dis , sans que M. de Guise m'entendît ; je prévois qu'il coulera un jour des torrens de sang entre le Duc & moi. Des événements aussi funestes à l'Etat , que douloureux pour moi , ont justifié mes prédictions. Que nos malheurs passés nous soient du moins de quelque utilité ; & qu'ils nous enseignent les remèdes nécessaires aux maux présents. N'avons-nous pas versé assez de sang ? N'avons-nous pas assez souffert ? Nous avons acquis de la gloire dans la guerre , & nous pourrons dans la suite en acquérir encore ; mais à

HENRI  
IV.

1599.

Discours du  
Roi aux députés du  
Parlement.



HENRI IV. 1599. » présent l'Etat a besoin de la paix ; & comme Dieu s'est  
 » servi de moi pour vous la donner , je vous exhorte à la  
 » conserver. De quelles cruautés , & de quelles horreurs  
 » notre patrie a-t'elle été le théâtre ! Le souvenir en fait  
 » encore frémir. Vos intérêts me touchent plus que les  
 » miens ; & je parle plutôt pour vous , que pour moi. Né  
 » d'une maison Souveraine ; ayant paru avec quelque bon-  
 » heur dès ma première jeunesse à la tête des armées ; me  
 » voyant légitime héritier d'un puissant Royaume ; & ayant  
 » à venger les injures faites à mes ancêtres , & à ma per-  
 » sonne même , je devois souhaiter de porter la guerre chez  
 » des ennemis qui m'ont obligé de la faire si longtems dans  
 » ma patrie. Mais les peuples étant épuisés , j'ai voulu leur  
 » donner le repos dont ils avoient besoin ; & j'ai mieux  
 » aimé sacrifier quelque chose de ma propre gloire , que d'être  
 » accusé par la postérité d'avoir négligé les intérêts , &  
 » le salut de la République. Je n'éblouis point vos yeux  
 » par cette pompe , & ce faste qu'affectent les Rois , lors-  
 » qu'ils reçoivent à leur audience des Députés ou des Am-  
 » bassadeurs. Je converse avec vous , sans gardes , & en ha-  
 » bit ordinaire. Croyez entendre un père qui parle à ses en-  
 » fans. «

» Dieu m'a fait l'arbitre de la paix & de la guerre. Ayant  
 » le choix de l'une ou de l'autre , une funeste expérience , &  
 » les calamités qui accompagnent ordinairement la guerre ,  
 » me font préférer la paix , parce que c'est votre avantage.  
 » Vous n'avez plus affaire aux Espagnols , & aux autres  
 » ennemis de l'Etat. Je ne vous exhorte qu'à conserver l'u-  
 » nion entre vos compatriotes & vos concitoyens. Seroit-il  
 » possible qu'après avoir fait la paix avec les étrangers , la  
 » guerre se rallumât entre mes sujets ?

» Les discours des séditieux , qui veulent introduire une  
 » distinction de la paix des hommes & de la paix de Dieu ,  
 » ne doivent faire aucune impression sur les esprits. Ils cher-  
 » chent des prétextes , pour dissimuler l'esprit de faction &  
 » de discorde qui les anime. A notre égard tous nos vœux ,  
 » & toutes les prières que nous faisons à Dieu , ne tendent  
 » qu'à obtenir une heureuse tranquillité. Elle sera le plus  
 » ferme appui de la Religion ; elle fera respecter les loix ,

» &

» & c'est être impie, injuste, & sans foi, que de souhaiter  
 » une guerre civile.

» Je sçai que ces hommes factieux allèguent l'autorité du  
 » Pape, & le respect qui lui est dû, pour couvrir leurs per-  
 » nicieux desseins. Mais qu'ils apprennent que le Souverain  
 » Pontife est si prudent & si équitable, qu'il régné entre nous  
 » deux une parfaite intelligence; que mes projets sont con-  
 » formes à ses vûes: Que de son côté il est persuadé que  
 » toutes mes démarches ont des motifs légitimes; & que du  
 » mien j'ai lieu de croire qu'il prendra en bonne part tout  
 » ce que je ferai. Les guerres civiles causées par les dispu-  
 » tes de Religion ne servent qu'à les échauffer; l'union des  
 » cœurs est le vrai moyen de concilier les esprits. La guerre  
 » ne termine pas ces sortes de différends; il n'appartient  
 » qu'à la paix de les finir. Le succès des armes ne décide  
 » rien. Les rebelles attribuent le châtiment de leur crime  
 » à la haine des hommes, & non à la justice de Dieu.

» Si tout ce que je viens de vous dire ne vous paroît pas  
 » certain, de quelle utilité nous fera donc cette fatale ex-  
 » périence de tant de calamités? J'ai sur vous le droit de la  
 » puissance paternelle, & l'empire qu'un père a sur ses en-  
 » fans. Il doit veiller au salut de ceux à qui il a donné le  
 » jour; il doit retenir un fils, qui dans les accès de sa fureur  
 » va se précipiter. Il doit donner des conseils salutaires, &  
 » prêter une main secourable à celui que son imprudence  
 » a fait tomber. Il doit enfin ramener dans le véritable  
 » chemin celui qui par ignorance s'en est écarté.

» Ecoutez, je vous en conjure, un guerrier toujours heu-  
 » reux qui vous conseille la paix. Jouissez dans le sein de  
 » vos familles du repos que mon bras vous a procuré; vous  
 » me devez vos vies, vos biens, vos dignités. Si vous vou-  
 » lez les conserver pour vos enfans, & pour vous-mêmes,  
 » conservez donc cette paix que je vous ai donnée.

» Je joins des ordres précis à mes prières, & à mes exhor-  
 » tations; & je me sers aussi de l'autorité que Dieu m'a  
 » donnée pour reprimer la témérité de ceux qui refuseront  
 » de m'obéir. Je mépriseraï toujours ces Prédicateurs fana-  
 » tiques, ces trompettes de la rebellion qui étourdissent les  
 » oreilles d'une vile populace. Moi, qui me suis vû si souvent à

HENRI  
IV.

1599.



HENRI

IV.

1599.

» la tête d'une armée, qui ai effuyé tant de dangers, que  
 » ni le fer ni le feu n'ont jamais fait reculer, qui ai bravé  
 » la mort dans tant de sièges & de batailles, & que les fou-  
 » dres de l'artillerie n'ont jamais ému, craindrois-je au-  
 » jourd'hui les invectives insolentes d'un Prédicateur, & le  
 » bruit qu'un sermon séditionnel peut faire dans une Eglise ?  
 » Les cris d'un insensé dans un carrefour seroient-ils capa-  
 » bles de m'intimider ? Tremblerois-je à la vuë d'une bar-  
 » ricade de tonneaux élevée dans une place publique ?

» Vous rappelez-vous le souvenir de ce funeste jour, où  
 » par un attentat qui couvre notre Nation de honte, on osa  
 » attaquer à force ouverte votre Souverain (1), dont la Ma-  
 » jesté avoit déjà été si blessée par les libelles les plus odieux ?  
 » Si vous avez encore quelque idée de ce crime énorme,  
 » croyez que si j'eusse été alors le maître, comme je le suis  
 » à présent, je n'aurois pas fléchi devant une vile popula-  
 » ce, quelque furieuse qu'elle eût été ; & que j'aurois bien-  
 » tôt renversé & réduit en poudre les foibles barricades  
 » des séditionnels, ou plutôt que je ne leur eusse pas donné le  
 » tems de les élever en ma présence.

» N'écoutons donc point les bruits excités par des factieux  
 » obstinés, par des Prédicateurs fanatiques, par des femmes  
 » extravagantes. Cet illustre Cardinal, dont la legation a été  
 » si utile à la France, a toujours méprisé ces vains murmures ;  
 » & je ne crois pas qu'ils doivent faire la moindre impression.  
 » Ce sage Prélat qui nous a procuré la paix, a toujours cru  
 » qu'après l'avoir faite avec les ennemis de l'Etat, il falloit  
 » pour la rendre plus constante & plus solide, calmer l'in-  
 » térieur du Royaume. Il n'eut jamais le moindre égard  
 » pour ces plaintes frivoles, que des gens mal-intentionnés,  
 » ou ignorans venoient lui faire ; & il disoit hautement qu'un  
 » Roi à qui la France avoit tant d'obligations, étoit le seul  
 » juge de ces matières, & qu'on devoit laisser à sa prudence  
 » & à sa pitié le soin de veiller aux intérêts & à la conser-  
 » vation de la Religion.

» La nouvelle loi que je vous propose à enregistrer a été  
 » faite par mon Prédécesseur, qui l'appelloit son Edit. Elle  
 » est aussi en partie mon ouvrage, & j'en partage la gloire,

(1) Henri III.

» puisque j'y ai travaillé. Les dispositions n'en sont point  
 » nouvelles ; & l'on peut dire que ceux qui y ont autrefois  
 » mis la main , en sont encore aujourd'hui les auteurs. Si l'on  
 » y a fait quelques additions ou quelques suppressions , la  
 » faveur , & la partialité n'ont point causé ces changemens.  
 » On ne les a faits qu'après un mur examen , & parce que  
 » les circonstances ne sont plus les mêmes. Exécutez mes  
 » ordres , & soucrivez à ce que je n'ai ordonné que sur les  
 » maximes observées par mes Prédécesseurs , & après un mur  
 » examen.

HENRI  
IV.

1599.

» Imitiez le duc de Mayenne. Depuis que ce chef de la  
 » Ligue a obtenu sa grace , envain les factieux l'ont solli-  
 » cité de se mettre à leur tête , pour exciter de nouveaux  
 » troubles , à l'occasion de cet Edit ; il a rejeté toutes leurs  
 » propositions , & leur a répondu qu'il m'avoit tant d'obli-  
 » gation , qu'il ne pouvoit sans l'ingratitude la plus noire  
 » fomenter encore une faction dans l'Etat. Je l'ai tiré du  
 » gouffre profond où il étoit plongé , & qui tôt ou tard  
 » lui eût été funeste ; & il a été si touché de ma bonté ,  
 » qu'il a enfin abandonné un parti qu'il avoit embrassé té-  
 » mérairement , & qu'il s'est attaché sincèrement au service  
 » de son Prince , & de sa Patrie.

» Que devez-vous faire dans un tems , où vous n'avez plus  
 » d'ennemis , vous qui m'avez toujours été fidèles dans les  
 » dernières guerres ? Après m'avoir été soumis dans des  
 » tems si fâcheux , refuserez-vous de m'obeïr aujourd'hui ,  
 » & mépriserez-vous les conseils salutaires que je vous donne ?  
 » Si vous avez quelque scrupule , s'il vous reste encore quel-  
 » que crainte , que la prudence , & la Religion de votre Roi  
 » vous rassure ; & soyez persuadés que cet Edit , qui trouve  
 » tant de contradicteurs , a moins été fait en faveur des Pro-  
 » testans , que de crainte que la guerre civile ne nous divisât  
 » une seconde fois.

Ce discours persuada non seulement ceux qui y furent  
 presens , mais encore ceux à qui on le rapporta , & fit d'au-  
 tant plus d'impression sur l'esprit des peuples , qu'on se per-  
 suada que par une résolution prise dans un conseil secret ,  
 le Roi avoit arrêté , qu'on n'accorderoit à aucun Protestant  
 des provisions d'offices de judicature dans les Provinces ,



**HENRI** quoiqu'il ne fût rien changé dans les termes de l'Edit, par  
**IV.** rapport à la distribution des charges publiques: *Sans égard  
à la différence de Religion.*

**1599.** L'Edit fut apporté au Parlement. Plusieurs Conseillers  
s'opposèrent à l'enregistrement; mais Lazare Coqueley sou-  
tint l'affirmative avec beaucoup de liberté. Ce Magistrat,  
après avoir suivi le parti de la Ligue, l'avoit dans la suite  
abandonné; & quatre ans auparavant, lorsqu'on rapporta  
l'Edit de 1577. il avoit reconnu publiquement son erreur.  
Il parla alors en ces termes: » Peu de tems avant la mort  
» du roi Henri II. le traité conclu avec le roi d'Espagne fai-  
» soit espérer que la France alloit jouir d'une longue paix;  
» mais après quelques momens de repos, la guerre civile  
» s'alluma tout à coup, contre les espérances les mieux fon-  
» dées. Vous sçavez, Messieurs, quel progrès fit l'incendie;  
» les fondemens de cette Monarchie en furent ébranlés; &  
» peu s'en fallut que la ruine totale du Royaume ne fût un  
» fameux & triste exemple de ces étonnantes révolutions qui  
» arrivent ordinairement dans les grands Empires, où la  
» paix avec les étrangers est presque toujours troublée par  
» des divisions intestines.

» Les guerres civiles portent les coups les plus funestes à  
» ces vastes corps qui seroient immortels, s'ils n'étoient point  
» sujets à ces dangereux mouvemens; il n'est point pour  
» eux de poison plus présent, ni de mal plus contagieux &  
» plus funeste. On peut comparer la France au Diamant,  
» dont la dureté, à l'épreuve du fer & du feu, avoit résisté  
» à toute l'industrie des hommes, s'ils ne se fussent servi  
» du Diamant même pour le fléchir & le façonner. Nous  
» serons invincibles, tant que nous serons amis.

» Le Roi, ce Prince prudent, qui a autant d'expérience, que  
» de pénétration, voyant qu'il étoit nécessaire, pour maintenir  
» la paix dans l'intérieur du Royaume, de rendre sans distinc-  
» tion & sans partialité une égale justice à des concitoyens, &  
» à des habitans d'un même Royaume, vous propose un Edit  
» qui assoupit tous les ressentimens particuliers; & pour occu-  
» per la Noblesse, & une jeunesse belliqueuse qui resteroit  
» oisive, il leur a permis d'aller sous de meilleurs auspices exer-  
» cer leur valeur contre les ennemis de la Chrétienté. C'est

» contre eux qu'on peut avec justice prendre les armes ; c'est  
 » dans cette guerre qu'un grand Prince se couvre d'une ve-  
 » ritable gloire , bien différente de celle que donne une triste  
 » victoire sur des Chrétiens ; & qu'il peut remporter d'illu-  
 » stres dépouilles , sans craindre de fouler ses peuples ; c'est  
 » dans cette guerre véritablement Chrétienne , & qui n'a  
 » pour motif que l'intérêt de la foi , que des soldats crimi-  
 » nels , qui toute leur vie avoient été des enfans de colère  
 » & de péché , deviennent par leur mort ou plutôt par leur  
 » martyre , des enfans de Dieu & des héritiers du Royaume  
 » céleste.

» Suivons , Messieurs , les vuës d'un Prince dont la bonté  
 » pour nous égale la sagesse. Craignons de nous laisser con-  
 » duire par un zèle indiscret qui dans ces derniers troubles  
 » a aveuglé tant de gens ; & d'exposer la Religion à un  
 » danger évident , en voulant la conserver. Que la charité  
 » Chrétienne anime toutes nos démarches ; & souffrons que  
 » des compatriotes & des concitoyens jouissent des honneurs,  
 » des privilèges , & des dignités , qu'ils ont droit de partager  
 » avec nous.

» Nous ne pourrions , sans ingratitude & sans injustice ,  
 » nous y opposer. En effet lorsqu'une puissante faction ap-  
 » puyée des forces de l'Espagne attaquoit cette Monarchie  
 » avec tant de fureur , avec quel courage & quelle ardeur  
 » les Protestans ont-ils concouru à la défense de leur Patrie ?  
 » Ne doivent-ils pas recevoir une digne récompense de leurs  
 » services ; & peut-on , sans être injuste , la leur refuser ?  
 » Après tant de guerres civiles , qui ont enfanté ces cabal-  
 » les , dont on doit craindre encore le funeste poison ; après  
 » tant de batailles aussi funestes à l'un , qu'à l'autre parti ,  
 » l'on ne peut douter que le Royaume n'ait besoin de la  
 » paix ; mais comment espérer cette tranquillité , si l'on veut  
 » chasser & séparer du corps de l'Etat ceux qui l'ont défen-  
 » du avec tant de courage ? Animés par un motif si légi-  
 » time de vengeance , ne pourroient-ils pas tourner contre  
 » nous les armes dont ils se sont servis si utilement pour le  
 » salut de la Nation ; & pleins d'indignation ne pourroient-  
 » ils pas détruire ce qu'ils ont pû conserver ?

» Mais , dira-t-on , c'est offenser Dieu , & il est dangereux



**HENRI** » de tolérer de nouvelles opinions ? Au contraire, Messieurs,  
**I V.** » Dieu lui même a peut-être permis ce Schisme, & ces dis-  
**1599.** » putes de Religion, afin que la crainte d'une secte enne-  
 » mie fit rentrer dans leur devoir ces Catholiques, qui con-  
 » tens de conserver la foi, & fiers de la justice de leur  
 » cause, se laissoient corrompre par le faste, & sortoient  
 » des bornes étroites de la discipline. On peut dire que cette  
 » division dans la foi est un mal invétéré qui a pénétré dans  
 » toutes les parties du corps de l'Etat; & qu'il faut plutôt  
 » pallier ce mal incurable, que d'en tenter la guérison.

» On a déjà employé tous les remèdes que fournit une  
 » guerre juste, si on peut donner ce nom à une guerre ci-  
 » vile. Quels carnages affreux, dans le tems même de la paix !  
 » Quels torrens de sang ont alors coulé ! Tout âge, tout sexe,  
 » toute condition ont fourni des victimes. Il n'étoit pas alors  
 » permis de se plaindre, ou de pleurer ses parens & les amis.  
 » Des gardes & des espions semés de tous côtés examinoient  
 » la douleur des malheureux; & les larmes rendoient cri-  
 » minels, ceux qu'on ne pouvoit accuser comme Novateurs.  
 » La crainte & la violence avoient brisé les liens les plus  
 » sacrés de la société; & une barbarie impitoyable avoit étouf-  
 » fé dans tous les cœurs l'humanité.

» Quel a été le fruit de toutes ces fureurs ? Elles ont re-  
 » nouvellé des ressentimens presque étouffés, & nous ont  
 » armés les uns contre les autres. Nos crimes & nos perfidies  
 » réciproques ont rendu odieux à toutes les Nations de la  
 » terre le nom François qu'elles respectoient autrefois. Que  
 » nous serions aveugles & insensés, si à peine sortis de tous  
 » ces dangers, nous allions échoüer contre le même écueil !  
 » Fuyons ce funeste rocher ; c'est le seul moyen d'éviter le  
 » naufrage ; & quittons pour toujours ces armes, dont les  
 » coups ont été jusqu'à présent si malheureux. Environnés  
 » de maux, auxquels la prudence humaine ne peut trouver  
 » de remède, adressons-nous à Dieu, & disons avec Josa-  
 » phat, ce sage Roi de Juda ; *Lorsque nous ignorons, Sei-  
 gneur, ce qu'il faut faire, notre unique ressource est de tour-  
 ner les yeux vers vous.*

» Espérons que Dieu finira un jour nos calamités ; dans  
 » l'attente de son secours, chérissions la paix ; & pour la

» conserver, servons-nous des moyens que le Roi nous or-  
 » donne de suivre. Car les choses sont dans un état si fâ-  
 » cheux, que nous devons recevoir tout ce qui vient de lui,  
 » comme d'un père éclairé sur nos besoins. Et ne le regardons  
 » pas seulement comme l'auteur d'un bon conseil. Serions-  
 » nous assez imprudens pour refuser d'obéir à un Prince,  
 » dont les avis sont si sages, & les ordres si équitables?  
 » Pouvons-nous douter de la justice, de la modération, &  
 » de l'expérience de celui à qui nous devons nos vies, notre  
 » liberté, & nos biens? Les François ont toujours regardé  
 » les légitimes héritiers de la Couronne, comme des hom-  
 » mes envoyés du Ciel pour les gouverner; mais notre res-  
 » pect pour un Prince, que la divine providence nous a don-  
 » né dans des tems si fâcheux, afin de conserver un Trône  
 » qui lui appartenait, & que tant d'ennemis attaquoient,  
 » doit égaler, j'ose le dire, celui que nous devons à Dieu.  
 » Oserions-nous contredire une loi, qu'il n'a faite qu'avec  
 » prudence, & après un mur examen? Aurions-nous la ré-  
 » mérité de nous élever contre la volonté de celui que tou-  
 » tes les forces de l'Espagne & de l'Italie n'ont pu faire  
 » plier?

» A la faveur de la paix qu'il nous a donnée, on peut se  
 » rappeler le souvenir de ses victoires; & certes elles sont  
 » au dessus d'une puissance humaine; & nous devons les at-  
 » tribuer à Dieu, dont l'œil est toujours ouvert sur un Royau-  
 » me, qui est son ouvrage. Ainsi ceux qui sous le prétexte  
 » spécieux de la Religion ont pris les armes contre ce Prin-  
 » ce, dont la cause étoit si juste, ont résisté à la volonté  
 » de Dieu, qui aime à confondre la sagesse des sages. Sem-  
 » blables aux Géans de la fable, ils ont eu la témérité d'atta-  
 » quer le Ciel; car s'il est permis d'appliquer aux Rois ce  
 » que l'Ecriture dit de Dieu dont ils sont les images, *la pierre*  
*que les ouvriers avoient rejetée, est devenu le fondement de*  
*tout l'édifice*; & ces superbes enfans de la terre qui mettoient  
 » le Pelion sur l'Ossa, c'est-à-dire, qui jugeoient des secrets  
 » de la sagesse divine sur les loix de la prudence humaine,  
 » ont été contraints de révéler un Prince, que Dieu mal-  
 » gré leurs vains efforts a conduit sur le Trône.

» Nous devons croire que Dieu qui a toujours soutenu,

HENRI  
 I V.  
 1599.



HENRI IV. 1599. » & favorisé ses armes, lui inspire encore aujourd'hui la pru-  
 » dence nécessaire pour gouverner l'Etat. Nous devons re-  
 » cevoir & respecter ses Loix. Après qu'on nous a pardonné  
 » tout ce qui s'est fait pendant les troubles, & dans des tems  
 » où nous étions environnés d'ennemis ; nous devons crain-  
 » dre de nous rendre criminels , par une opiniâtreté qui ne  
 » mériterait plus de pardon, & par une résistance aux ordres  
 » d'un Roi que Dieu même nous a conservé, & de qui nous  
 » avons reçu la paix. Ce seroit plutôt résister à la volonté  
 » de Dieu , qu'au Prince dont il dirige les actions.

» Conservons cette tranquillité que Dieu nous a donnée,  
 » par le canal du Roi. Le seul moyen de l'entretenir est ren-  
 » fermé dans l'Edit , dont l'enregistrement nous est proposé.  
 » Embrassons donc cet heureux moyen , & oublions tous les  
 » sujets de dispute & de divisions ; souffrons que des Com-  
 » patriotes & des Concitoyens jouissent des mêmes privilè-  
 » ges & des mêmes libertés que nous.

» Unis par des liens indissolubles, nous pourrions alors espé-  
 » rer que cette paix , si ardemment souhaitée, sera constante  
 » & inaltérable. Quels remerciemens ne devons-nous point  
 » rendre à un Prince, qui après Dieu, sera l'auteur d'un si  
 » grand bien ? On verra sous son règne ce qui est arrivé au-  
 » trefois sous l'Empire d'Auguste ; & comme plusieurs Ro-  
 » mains , après que cet Empereur eut donné la paix à tout  
 » l'Univers , témoignèrent dans leurs testamens qu'ils quit-  
 » toient la vie sans regret ; on verra de même des Fran-  
 » çois , qui diront hautement , qu'ils meurent contents sous  
 » le règne pacifique d'un Roi qui a si souvent mérité le titre  
 » de Père de la Patrie. «

Coqueley ayant ainsi parlé , on opina sur tous les diffé-  
 rens chefs de l'Edit. Plusieurs Conseillers persistèrent encore  
 avec la même aigreur dans leur opposition à l'enregistrement  
 de l'Edit en ce qui regardoit la reception des Protestans dans  
 les charges publiques, & soutinrent qu'il n'y avoit point  
 d'exemple dans toute l'antiquité qui pût autoriser à leur  
 faire une telle grace ; mais ceux qui avoient des sentimens  
 plus modérés & plus pacifiques leur répondirent que dans  
 de pareilles circonstances l'intérêt de la tranquillité publi-  
 que avoit souvent fait tolérer ce qu'on auroit empêché dans

Délibération  
 du Parlement  
 sur l'Edit.

un autre tems : Qu'en effet, quoique suivant les Constitutions de Theodose & de Valentinien, les Manichéens, ces detestables Herétiques, dussent être chassés des villes, & punis du dernier supplice ; quoique les autres Sectaires ne fussent point admis aux charges publiques, ni aux dignités, & qu'ils fussent déclarés incapables d'exercer les fonctions d'Avocat & de Syndic des villes ; quoique Justinien leur eût interdit la faculté de faire des legs & des donations, & eût même étendu ces defenses jusqu'aux testamens militaires ; cependant les Goths infectés de l'Arianisme n'étoient point soumis à la rigueur de ces Loix ; &, selon Olimpiodore, étant Alliés de l'Empire, ils pouvoient être pourvus de toutes sortes de charges : Que cet exemple étoit tiré d'une Constitution Grecque rapportée par Antoine Augustin, intégrè & sçavant Jurisconsulte, au Code, Titre *Des Herétiques, des Manichéens & des Samaritains* : Qu'il étoit encore appuyé de plusieurs traits de l'Histoire : Que l'Empereur Justin pour abattre l'Arianisme qui infectoit presque tout l'Orient, ayant ordonné qu'on ôteroit à ceux qui étoient attachés à cette Hérésie leurs Eglises, & que les Catholiques s'en mettroient en possession, Theodoric, prince Arien, qui regnoit en Italie, lui avoit envoyé en ambassade le Pape Jean I. Theodore, Hypatius, Agapit, anciens Consuls, & Agapit Patrice de Constantinople pour engager l'Empereur à rendre aux Ariens leurs Eglises, & à les laisser vivre en paix ; avec menaces, s'il ne le faisoit, de passer au fil de l'épée tous les Catholiques qui étoient en Italie : Que ces Ambassadeurs avoient été honorablement reçus à la Cour de l'Empereur, & lui ayants exposé le sujet de leur ambassade, l'avoient prié les larmes aux yeux d'avoir pitié de l'Italie qui alloit périr : Que quelque injustes que fussent leurs demandes, comme ils le reconnoissoient eux-mêmes, l'Empereur y avoit eu égard ; & que les Ariens étoient rentrés dans tous leurs droits, ainsi que le rapportoient Paul d'Aquilée dans le Livre quinziesme de son *Histoire Miscellanée*, & Cedrenus.

Ce dernier sentiment l'emporta, & l'on arrêta que l'Edit seroit enrégistré purement & simplement, sans aucune modification, & tel qu'il étoit conçu ; & qu'on remettroit le



soin de l'exécution à la prudence de Sa Majesté.

**HENRI** Le Roi étant à Nantes, de l'avis de son Conseil, avoit  
**IV.** encore accordé le 2. de Mai aux Protestans 56. articles  
**1599.** secrets, par lesquels il leur étoit entr'autres choses permis  
 de s'assembler publiquement à Pimpol en Bretagne, dans le  
 Fauxbourg du Polet de Dieppe en Normandie, & aux en-  
 virons de Toulouse, mais dans la distance de Carmani, Vil-  
 lemur, & l'Isle-Jourdain.

Par ces mêmes articles, on révoquoit les Jugemens ren-  
 dus contre François de la Nouë, lorsqu'il étoit au service  
 des Provinces-Unies. On accorda cette grace à la valeur de  
 ce brave homme qui s'étoit ruiné dans une guerre, où tant  
 de gens avoient fait fortune. Son fils, digne d'un tel père,  
 ne voulut pas abuser de la faveur du Prince; & tandis que  
 la plupart des débiteurs éluoient impunément les poursui-  
 tes de leurs créanciers, il laissa vendre son patrimoine, pour  
 acquitter les dettes & les promesses de son père.

Enfin l'Edit, & les articles secrets qui l'accompagnoient,  
 furent enrégistrés au Parlement le 25. de Février. Par un  
 Edit particulier, donné l'année précédente le premier de  
 Mai, il avoit été ordonné que les Villes d'ôtages accordées  
 aux Protestans pour leur sûreté resteroient entre leurs mains  
 pendant huit ans, à compter du jour de la publication de  
 l'Edit, & l'on assignoit des fonds suffisans pour l'entretien  
 des garnisons.

Dès que l'Edit fut publié, l'on songea à son exécution.  
 Le Roi indiqua pour le 17. de Mars une assemblée dans la  
 maison de Villeroy, à Conflans, village situé à une lieue  
 de Paris, & où la Marne se jette dans la Seine. On y de-  
 voit traiter de cette affaire, & de quelques autres d'une ex-  
 trême conséquence. S. M. y avoit appelé Jacque Auguste  
 de Thou, qui avec Gaspard de Schomberg comte de Nan-  
 teuil, Emeric de Vic, & Soffrey Calignon avoit travaillé pen-  
 dant deux ans à l'Edit de Nantes. Le Roi nomma un Gen-  
 tilhomme & un Magistrat dans chaque Province pour y faire  
 exécuter l'Edit, sur-tout dans les lieux où le culte extérieur  
 de l'ancienne Religion avoit été entièrement interrompu pen-  
 dant les guerres, comme à la Rochelle en Saintonge, à  
 Montauban en Quercy, & à Nîmes en Languedoc.

En revenant sur le soir de Conflans, il arriva un accident aussi triste, qu'imprévu. Schomberg, qui le matin s'y étoit rendu avec de Thou, mourut subitement à la porte Saint Antoine dans son carosse, & avant qu'on pût le transporter dans une auberge voisine. Il avoit depuis long-tems une grande difficulté de respirer, & ressentoit par intervalles une douleur très-aiguë dans les entrailles. Pendant l'accès de ce mal, il lui prenoit une sueur qui couloit de tout son corps, & il en étoit si affoibli, qu'il sembloit rendre le dernier soupir; mais comme il souffroit avec beaucoup de fermeté la violence de ces douleurs, & que sans discontinuer les occupations qu'il avoit à la Cour, il s'étoit comme familiarisé avec sa maladie, sa famille n'appréhendoit presque pas les suites qu'elle pouvoit avoir. Il étoit robuste & très-gros. On ouvrit son corps, & les Medecins & Chirurgiens furent étonnés de voir que la membrane & la partie charnuë qui couvre le côté gauche du cœur, & qui en se dilatant, & se comprimant, forme le mouvement de la respiration, s'étoit durcie comme un os, par une trop grande chaleur, & par trop de nourriture; en sorte qu'elle avoit empêché la respiration, & causé, comme on le crut, la suffocation subite. Car Schomberg étoit d'ailleurs d'un bon temperament; & à l'exception des parties qui avoient été flétries & altérées par la trop fréquente compression des esprits, tout l'intérieur du corps parut être très-sain.

Son heureux génie & sa prudence le firent admirer; & il joignit à la science de l'art militaire, les connoissances d'un habile Négociateur, & une éloquence persuasive, à laquelle on ne pouvoit résister. Affable & prévenant, il se distingua toujours par sa probité; & sa libéralité pouvoit être appelée magnificence. Il fit toujours régulièrement sa cour; mais peu semblable aux autres Courtisans, il aima à rendre service à tous ceux qui eurent besoin de son crédit & de sa protection. De si rares vertus, jointes à l'attachement qu'il fit paroître pour la France & pour son Roi, le rendirent cher au Prince, & le firent estimer par tous les citoyens. Sa table & sa maison furent ouvertes à presque tous les malheureux, souvent à des inconnus, & particulièrement aux Sçavans, dont il fut toujours le protecteur. Il les

---

HENRI  
IV.

1599.

Mort de  
Schomberg.

Son éloge.



**HENRI** recommandoit au Roi, leur rendoit tous les services possi-  
**I V.** bles, & malgré ses grandes occupations il prévenoit tous  
 leurs besoins.

**1599.** Il servit trois de nos Rois pendant 36. ans. Il s'acquitta  
 avec gloire de la charge de premier Maréchal de camp  
 dans les grandes armées d'Allemagne. On lui confia les plus  
 épineuses négociations; & pendant toute sa vie, il remplit  
 des emplois considérables dans la paix & dans la guerre.  
 Plûtôt né pour les autres que pour lui-même, il travailloit  
 plus pour la véritable gloire & les intérêts de ses amis, que  
 pour sa propre utilité. En effet il laissa en mourant des det-  
 tes considérables qu'il avoit contractées, tant au service de  
 l'Etat, qu'en cautionnant ses amis; & il fallut que Jeanne  
 de Chasteigner de la Rochepolai, son illustre épouse, ob-  
 servât pendant plusieurs années la plus étroite économie  
 pour les acquitter; car soit par le malheur des tems, soit  
 par ingratitude, le Trésor Royal ne fut point ouvert pour  
 payer des dettes faites pour le service du Roi.

Il eut plusieurs enfans dignes d'un tel père. Henri soutient  
 aujourd'hui avec honneur la gloire de son illustre Maison,  
 & les belles qualités qui éclatent dans ce jeune Seigneur  
 font déjà espérer qu'il ne cédera en rien à son père. Hannibal  
 est mort en Bohême. Catherine avoit épousé Louis de Bar-  
 bançon de Cany; elle est morte sans postérité & avant son  
 père. Enfin François a épousé François de Daillon comte  
 du Lude.

J'ai été uni pendant 12. ans de la plus étroite amitié avec  
 ce grand homme. Depuis qu'il m'eut connu, il m'aima tou-  
 jours. Je l'ai suivi dans toutes ses ambassades & dans tous ses  
 voyages. Il m'a toujours eu pour Associé dans les négocia-  
 tions dont il a été chargé; & je ne l'ai presque point quit-  
 té, tant qu'il a été à la Cour.

Mort de l'E-  
 lecteur de  
 Trèves.

Dans le mois de Mai suivant, mourut Jean de Schom-  
 berg Archevêque & Electeur de Trèves, parent de Gaspard  
 de Schomberg. Lothaire, de l'illustre maison de Meternick,  
 fut élu en sa place, du consentement unanime de tout le  
 Chapitre.

De Gabrielle  
 d'Estrées.

Peu de tems auparavant, Gabrielle d'Estrées, pour qui le  
 Roi avoit eu une passion si violente, étoit morte à Paris le

Dimanche même de la Passion 10. d'Avril. Elle étoit prête d'accoucher ; des convulsions extraordinaires l'avoient saisie si subitement , & avec tant de violence , que le Roi qui vint en poste de Fontainebleau à dessein de la voir pour la dernière fois , ne put faire assez de diligence , & reçut à Villejuifve la nouvelle de sa mort. Toute la Cour prit le deuil , & cet accident parut y causer beaucoup de tristesse ; mais au fond les Princes & Seigneurs en ressentirent une secrète joye ; & ils regardèrent la mort de cette Dame , comme une heureuse circonstance que Dieu presentoit au Roi pour se marier , & songer à se procurer des héritiers légitimes , qui pussent affermir sa Couronne ; ce que le Roi n'auroit jamais fait , si Gabrielle eût vécu ; ou s'il se fût marié , on avoit à craindre une alliance inégale , & préjudiciable à l'Etat.

Le sept d'Octobre Jean de Vivonne marquis de Pisany , Seigneur dont le nom est aussi connu & aussi respecté dans les païs étrangers , que dans sa patrie , mourut au château de S. Maur des Fossés à une lieuë & demie de Paris. Issu d'une des plus anciennes maisons du Royaume , il donna un nouveau lustre à la noblesse de son sang par sa pieté , sa probité , & sa politesse. Ces belles qualites furent encore soutenues par un grand courage , & par sa science dans l'art militaire. Les voyages qu'il fit dans sa jeunesse & les ambassades honorables dans lesquelles il fut employé par quatre Rois , & où son habileté & sa fidélité éclatèrent également , lui donnèrent une parfaite connoissance des affaires , & de la situation des païs étrangers. Enfin le Roi le chargea de l'éducation du prince de Condé. Il s'acquita avec gloire de cet honorable emploi , & mourut à soixante & neuf ans avec la même pieté & le même courage qu'il avoit toujours eu pendant sa vie. Julie Savelli son épouse , dont il n'eut que Catherine , lui survécut. Cette Dame étoit Romaine de naissance , & avoit des vertus & un courage au-dessus de son sexe. Il avoit fait son testament quelques années avant sa mort ; & comme j'étois nommé exécuteur de ses dernières volontés avec le cardinal de Gondy , j'ai entretenu une étroite liaison avec son illustre veuve. Ayant des connoissances sur l'état présent de l'Italie au-dessus de celles qu'une Dame a coutume d'avoir , elle me les a communiquées ; & m'a

HENRI  
IV.

1599.

Mort du  
marquis de  
Pisany.



**HENRI** permis de lire les Commentaires & les Journaux de son mari.  
**IV.** J'y ai appris beaucoup de choses, dont je n'étois informé  
**1599.** que par des bruits; & j'y ai vu entr'autres l'histoire de l'Ambassade secrète de l'Avocat David, qu'il avoit lui même découverte, & qu'il m'avoit souvent racontée.

Mort de Paruta.

Le mois de Février de cette année fut remarquable par la mort de plusieurs Sçavans. Le 17. de ce mois Paul Paruta noble Venitien mourut à 58. ans. Il avoit été nommé par la Republique pour aller en qualité d'Ambassadeur complimenter le nouveau roi d'Espagne sur la mort de son père, & le féliciter de son avènement à la Couronne. Paruta eut autant d'éloquence, que d'habileté dans la conduite d'une Négociation. Il fit briller ces talens dans plusieurs Ambassades en Italie, particulièrement auprès du Pape Clement VIII. lorsque ce Pontife vint à Ferrare; & auprès de Marguerite d'Autriche, lorsqu'on la conduisit à son mari. Ses écrits sont très-recherchés par les politiques. L'ouvrage intitulé *de la perfection politique*; les Commentaires politiques écrits en langue vulgaire, & terminés par un soliloque où la piété & la grandeur d'ame régnerent également; & son histoire de la guerre de Chypre (ouvrage si estimé, que la République le chargea d'écrire celle de sa patrie) sont des preuves éclatantes de son érudition.

De Joseph Zarlino.

Trois jours après, Joseph Zarlino de Chioggia très-habile & très-célèbre dans la science de la musique, sur laquelle il a écrit très-sçavamment, mourut à Venise à l'âge de 59. ans, & fut enterré à S. Laurent.

D'Alfonse Chacon.

Le même jour Alfonse Chacon, Dominicain, né en Andalousie, dans la ville de Jaën, qu'Ambroise Moralez croit être l'Oningis de Tite-Live, & de Pline, mourut à Rome, où il demouroit depuis longtems, & fut enterré à Sainte Sabine. Chacon s'appliqua à la connoissance des antiquités, & fit plusieurs ouvrages. Pierre Chacon de Toledé, qui sans être son parent, portoit le même nom que lui, l'appelle une grande lumière de l'Espagne sa patrie.

De Loaysa.

Don Garcie Loaysa, qui tient entre les Sçavans le même rang que Chacon, homme néanmoins beaucoup plus considérable, se donna tout entier à l'étude de l'Ecriture sainte, & fit une collection des Conciles d'Espagne. Cet ouvrage le

rendit fameux dans sa patrie , & son mérite parut si grand , qu'on le chargea de l'éducation de Philippe III. Il fut pourvu de l'archevêché de Tolède dont l'archiduc Albert s'étoit démis. On croit que ce Prélat , qui avoit trop de grandeur d'ame pour souffrir la moindre injure , eut tant de chagrin de ce qu'après avoir été comblé de toutes sortes d'honneurs par Philippe II. le nouveau Roi sembloit oublier ses services , qu'il mourut à Alcalá de Henarès âgé de soixante-cinq ans , huit jours après Chacon.

Enfin Jean Levinus de Gand , fils de Claire sœur de l'illustre évêque d'Anvers Levin Torrentin , mourut le 13. de Janvier à l'âge de 50. ans ou environ , & fut enterré à côté de son oncle , dans l'Eglise cathédrale d'Anvers. Il suivit ses traces , & rendit de grands services à la république des Lettres. Il travailla avec Guillaume Canter à l'édition Grecque de la Bible de Plantin ; & il continua à Rome le même ouvrage , par les ordres des cardinaux Guillaume Sirlet , & Antoine Caraffe. Il a traduit en latin plusieurs morceaux des Pères Grecs. La mort le surprit , lorsqu'il se préparoit à donner au Public une édition Grecque de tous les ouvrages de saint Gregoire de Nyssé.

HENRI  
IV.

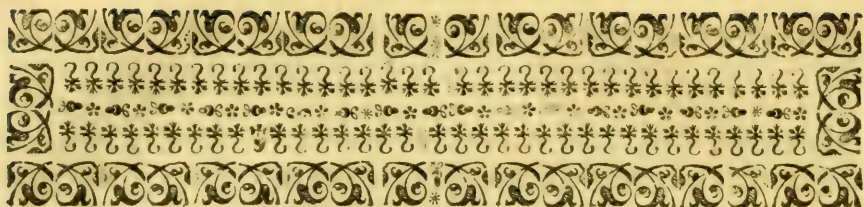
1599.

De Jean Le-  
vinus de  
Gand.

*Fin du cent-vingt-deuxième Livre.*







# HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE  
DE THOU.

*LIVRE CENT VINGT-TROISIEME.*

HENRI  
IV.

1599.

Affaires de  
France.

**H**ENRI venoit à peine d'assûrer la paix de l'Etat par la publication de l'Edit de Nantes , qu'il arriva une scéne qui ne donna pas peu d'inquiétude à ce Prince , & pensa rejeter le Royaume dans de nouveaux troubles. Intérieurement mécontents de cet Edit, la plupart des factieux ne cherchoient qu'une occasion de brouiller ; & ils saisirent avec ardeur cette circonstance , qui toute legère qu'elle étoit en elle-même , leur parut néanmoins très-propre à favoriser leurs desseins.

Histoire de  
Marthe Bros-  
sier préten-  
due Demo-  
niaque.

Jacque Brosnier Tisseran de Romorantin en Sologne, dégoûté de ce travail pénible & grossier, trouva plus commode de faire le métier de ces Charlatans qui courent le monde aux dépens du peuple crédule. Il quitta donc sa maison ; & prenant avec lui Marthe sa fille qu'il disoit possédée , avec les deux autres Silvine & Marie , il commença à parcourir les villes & les bourgs voisins de la Loire. On accourut d'abord de toutes parts à ce nouveau spectacle. Enfin la fourberie fut découverte ; enforte que les Chanoines d'Orléans

&c

& de Clery par actes capitulaires des 17. de Mars, 18. & 19. Septembre de l'année précédente, firent défenses à tous Prêtres du Diocèse sous peine d'interdit, d'exorciser cette fille. Du diocèse d'Orléans Marthe vint à Angers jouer le même rôle. Charle Miron Evêque de cette ville, avant que de souffrir qu'elle fût exorcisée, voulut voir si par quelque adresse il ne pourroit pas découvrir la vérité. Il la fit manger à sa table; & lui ayant fait d'abord servir de l'eau bénite, sans l'en avertir, il ne remarqua point qu'elle en fût émue. Mais lui ayant ensuite fait verser de l'eau commune, qu'il disoit être de l'eau benite, il la vit aussitôt feindre de tomber dans de grandes convulsions, & s'agiter extraordinairement. C'en fut assez pour lui faire soupçonner que le tout n'étoit qu'un jeu. Pour s'en assurer absolument, il demanda tout haut qu'on lui apportât le cérémonial, où se trouvent les Exorcismes; & s'étant fait donner un Virgile à la place, au premier vers qu'il lut de l'Enéide, cette fille qui le prit pour les premières paroles de l'exorcisme, commença suivant les leçons qu'elle avoit reçues, à feindre par d'horribles contorsions que l'esprit malin la tourmentoit. Alors l'Evêque l'a congédia, après avoir fait en secret une sévère réprimande à son père, à qui il ordonna de retourner chez lui avec sa fille, & de ne plus abuser le peuple par de semblables impostures.

Au lieu de suivre ce conseil, Brosfier continua sa route vers Paris, où la division régnoit encore; il se flattoit d'y trouver beaucoup de partisans, soit parmi le peuple, soit parmi les factieux, qui saïsiroient ce prétexte pour exciter de nouveaux troubles. Il alla d'abord se loger près de l'Abbaye de Sainte Gènevieve, où la devotion à cette Sainte attire en tout tems beaucoup de monde. Il n'y fut pas plutôt, qu'ayant eu recours aux remèdes spirituels pour la guérison de sa fille, les Capucins sans avoir auparavant pris aucunes des précautions que l'Eglise exige en semblables rencontres pour éviter la surprise; sans avoir fait informer de la vie, de l'état, des mœurs, & de la maladie de la possédée, se saisirent de la personne de Marthe. Comme aux exorcismes qu'on fit sans différer, elle affectoit de tressaillir de tous ses membres avec de grandes contorsions, ces

---

HENRI  
IV.

1599.



**HENRI**  
**IV.**  
**1599.** Religieux vinrent aisément à bout de persuader à une foule de petit peuple, qui assistoit ordinairement à ces cérémonies, que cette fille étoit véritablement possédée. Tout Paris étoit déjà rempli de ce bruit, lorsque le cardinal de Gondy Evêque de cette ville se crut obligé d'approfondir la vérité du fait.

Pour procéder dans les règles, il fit venir cinq des plus célèbres Medecins de l'université de Paris, Michel Marefcot, Nicolas Ellain, Jean Haultin, Jean Riolan, & Louis Duret. Ceux-ci, sans s'arrêter aux étranges mouvemens de cette fille, commencèrent par lui faire plusieurs questions en Grec & en Latin; & comme il leur parut qu'elle n'avoit aucune teinture de ces deux Langues, ils déclarèrent unanimement devant l'Evêque, que le Demon n'avoit aucune part aux mouvemens de la prétendue possédée; qu'il pouvoit bien y avoir un peu de maladie dans son fait; mais que sans contredit il y avoit beaucoup de friponnerie. Ils lui trouvèrent seulement la langue rouge & enflammée; & on entendit un bruit sourd, qui paroissoit sortir de l'hypocondre gauche.

Le lendemain Ellain & Duret la vinrent voir; & ce dernier voulant éprouver, si en lui enfonçant une aiguille entre le pouce & l'index, elle sentiroit de la douleur, il ne s'aperçut d'aucun frémissement. Après l'exorcisme, l'Evêque leur demanda ce qu'ils en pensoient; mais ils répondirent, qu'il falloit appeller leurs Collègues, & remettre l'affaire au lendemain.

Le P. Seraphin recommença donc les exorcismes le 1. d'Avril. Tout le monde étoit dans l'attente de ce que cette scène produiroit. Marthe rouloit les yeux, tiroit la langue; son corps trembloit avec de grandes contorsions. Lorsqu'on prononça ces mots, *Et le Verbe s'est fait chair*, elle s'élança en l'air; & se pliant, comme si tous ses membres eussent été déboîtés, elle se traîna sur le dos avec une vitesse étonnante depuis l'autel jusque aux portes de la Chapelle. La surprise étoit générale. Alors le Père Seraphin élevant la voix d'un ton animé, » S'il y a encore ici, dit-il, quelque » incrédule, qu'il arrête l'esprit, & qu'il le combatte au » péril de sa vie: Je prens sur moi le danger, répondit aussitôt

Marescot, qui ne voyoit en tout cela que de la fourberie, & qui ne pouvoit souffrir cette imposture : » Que l'esprit » m'emporte, s'il est plus fort que moi. « En même tems il saisit Marthe par la tête, & lui ordonna de s'arrêter. Elle résista, & se débattit inutilement. Enfin se voyant prise & hors d'état de remtier, elle cria pour couvrir son jeu que le Demon avoit cessé de la tourmenter, & l'avoit quittée. Le Capucin pour autoriser ce mensonge, assura de son côté qu'il ne restoit plus que Marthe, & que l'esprit s'étoit retiré. » Je » l'ai donc mis en fuite, s'écria Marescot. « Pour approfondir encore plus la vérité, le cardinal de Gondy ordonna de recommencer les exorcismes. D'abord la possédée ne fit aucun mouvement, parce qu'elle voyoit Marescot disposé à la saisir ; elle se contenta de crier qu'il allât avec Riolan & Haultin ses confrères faire son métier ; ensuite lorsqu'elle les crut éloignés, elle se jeta sur le dos, & recommença son premier jeu. Alors les Medecins parurent, & l'arrêtèrent sans peine, malgré les efforts qu'elle faisoit en se débattant, pour se retirer de leurs mains. Envain le Père Seraphin lui ordonna-t'il de se lever ; » L'esprit ne sçauroit » se tenir sur ses jambes, dit Marescot en raillant ; » Nous » ne craignons ni ses ruses, ni ses menaces, par la confiance » que nous avons en J. C. la terreur des Demons. Mais il » il n'y a point ici d'esprit ; je n'y vois rien que de très-naturel. Riolan prit ensuite la parole ; & s'adressant à Marthe : » Malheureuse, lui dit-il, jusqu'à quand continueras-tu à » vouloir nous tromper ? Ne cesseras-tu point d'abuser le » peuple ? Reconnois ta faute, ta fourberie est découverte ; » si tu ne donne des preuves de repentir, on va te mettre » entre les mains des Magistrats, qui sçauront bien tirer de » toi la vérité par la force des tourmens.

Tous ces discours s'étoient faits en grec & en latin, que Marthe avouoit qu'elle n'entendoit point. Ainsi après que les Medecins, qui se trouvèrent présens à cet examen, eurent conféré entr'eux sur ce qu'ils avoient vû, six s'en tinrent à leur premier avis. Duret décida au contraire, que la possession étoit réelle. Il se fonda sur ces deux circonstances ; la première, que Marthe avoit tiré la langue d'une maniere qui n'étoit pas naturelle ; la seconde, qu'elle avoit paru

---

HENRI  
IV.

1599.



**HENRI** insensible à la piqueure de l'aiguille qu'on lui avoit enfoncée dans la chair. Haultin avoua qu'il y avoit plusieurs indices de fourberie ; cependant il demanda encore trois mois pour la faire observer avec plus de soin. » C'est, disoit-il , le sentiment  
**I V.** » de Fernel , qui dans son livre des Causes secretes rappor-  
**1599.** » te qu'il n'avoit pû décider qu'au bout de trois mois de l'é-  
 » tat d'un homme de qualité , qui étoit tourmenté par l'esprit.  
 On se sépara ainsi ce jour-là.

On croyoit l'affaire terminée , lorsque le lendemain on recommença d'exorciser Marthe. Mais on n'eut garde de permettre alors à Marefcot & aux autres Medecins , qu'on avoit mandés d'abord , de s'y trouver. On fit venir seulement Duret avec quelques autres , & toute la scène se passa en présence du seul P. Seraphin & du P. Benoît Anglois , autre Capucin. Ce jour - là Marthe eut non seulement ses agitations ordinaires ; mais quoiqu'elle eût déclaré auparavant qu'elle n'entendoit point le Grec , on publia qu'à cette dernière fois elle avoit répondu très-pertinemment à toutes les demandes qu'on lui avoit faites en cette langue , & même en Anglois. On dressa le 3. d'Avril par-devant l'Evêque , & Joseph le Foulon abbé de Sainte Genevieve un procès verbal d'attestation , où Marthe étoit déclarée Demoniaque.

Pour constater la possession , on se fonda sur ce que tout le monde convenoit , disoit-on , qu'on ne pouvoit attribuer à aucune maladie ces convulsions violentes qui n'étoient accompagnées d'aucune altération dans le pouls , dans la respiration , ni dans la couleur du visage , ces grimaces , cette écume déliée que Marthe jettoit par la bouche , cette façon extraordinaire de tirer la langue , cette insensibilité à la piqueure des aiguilles qu'on lui avoit enfoncées dans les mains & dans le col , sans qu'elle eût paru s'en appercevoir , & sans qu'il en fût sorti une seule goutte de sang. On ajoutoit que tant de signes extraordinaires détruisoient tout soupçon de fourberie , & on concluoit que puisque ces effets prodigieux , & sur-tout l'intelligence des langues , que Marthe n'avoit jamais apprises , surpassoient les forces de la nature , on ne pouvoit les attribuer qu'à l'esprit malin , dont cette fille étoit possédée. Le même acte portoit qu'outre tant de prodiges arrivés en presence des Medecins , le

P. Foulon assûroit que quoique Marthe fût retenüe par quatre hommes des plus robustes, elle s'étoit élevée en l'air, quatre piés au dessus de leurs têtes, & qu'elle étoit restée quelque tems en cet état, au grand étonnement de tout le monde.

HENRI  
IV.  
1599.

Marescot ne laissa pas cet écrit sans réponse. Il disoit dans sa réfutation, que si on avoit enfoncé des aiguilles à Marthe dans le col, sans qu'elle eût marqué aucun sentiment de douleur, cela ne s'étoit point passé en sa présence, que pour lui, il pouvoit assurer qu'ayant voulu faire la même épreuve en présence de ses Collègues, elle y avoit paru si sensible, que le P. Seraphin s'étoit aussitôt écrié qu'il n'y avoit plus que Marthe, & que l'esprit s'étoit retiré; qu'au reste il n'étoit pas fort extraordinaire de voir des personnes paroître insensibles à ces sortes de piqueures dans une partie charnuë; que pour s'en convaincre, il suffisoit de se rappeler l'exemple, non-seulement de la plûpart des Charlatans, mais même des Pages & des Laquais, qui s'enfoncent ainsi des épingles dans les bras & dans les cuisses, sans que cependant on les croye possédés; que rien n'étoit autrefois plus commun parmi les Stoïciens; & que c'étoit en conséquence de cette épreuve qu'ils tenoient que la douleur n'est que dans l'imagination; qu'on avoit vû plusieurs personnes se faire battre de verges, jusqu'à expirer sous les coups, sans témoigner la moindre douleur; que cette insensibilité étoit passée en loi à Sparte, où les exemples en étoient très-communs; que le Parlement renvoyoit absous tous les jours des gens qui n'avoient été condamnés, comme Sorciers, que sur cette preuve; qu'en effet si on vouloit approfondir les secrets de la nature, on connoîtroit clairement la vérité de ce que Galien avance contre la doctrine d'Aristote, que le sentiment ne consiste point dans le changement qui arrive dans les organes, mais dans la connoissance que l'ame a de ce changement; qu'ainsi ceux qui sont absorbés dans une méditation profonde ne voyent pas souvent les objets qui leur frappent les yeux, & n'entendent point ce qu'on dit en leur présence, parce que les esprits visuels se trouvent alors arrêtés avec leur faculté motrice dans leur source même, & que l'ame appliquée ailleurs ne transmet point le sentiment



**HENRI** ordinaire, ni aux yeux, ni aux oreilles; que c'est pour cette  
**I V.** raison, que dans la chaleur du combat, on ne sent pas sou-  
**1599.** vent les balles qui ont pénétré dans les parties charnuës ;  
 qu'ainsi on vit autrefois Archimédes, tout occupé des figu-  
 res qu'il traçoit sur la poussière, ignorer le péril qui le me-  
 naçoit au milieu des ruines & du pillage de Syracuse ; qu'on  
 n'étoit pas mieux fondé à apporter pour preuve de la pos-  
 session, que dans ces occasions il n'étoit point sorti de sang  
 de la piqueure, puisqu'on voyoit arriver tous les jours dans  
 la saignée, que si on appréhendoit le coup, le sang s'arrê-  
 toit & ne couloit point ; qu'il étoit ridicule d'ajouter ; que  
 Marthe écumoit. » Qui jamais, disoit-il, a vû ou entendu  
 » dire que les esprits malins jettent de l'écume, qu'elle soit  
 » déliée, épaisse, blanche ou noire ? On les fait tout noirs,  
 » & c'est un proverbe de vieilles assez commun, que le Dé-  
 » mon n'a point de blanc à l'œil.

Il ajoutoit qu'à l'égard des mouvemens convulsifs qu'on  
 avoit remarqués dans cette fille, sans altération dans le  
 poul, dans la respiration, ni dans la couleur ; il étoit cer-  
 tain que ceux dont les Medecins avoient été témoins n'é-  
 toient point si violens, qu'ils ne les eussent arrêtés facile-  
 ment ; que pour les autres, ils ne les avoient point vûs ;  
 qu'on leur avoit refusé la porte pour empêcher la verité  
 d'éclater ; que quand même ces mouvemens, qu'on vouloit  
 faire passer pour miraculeux, seroient vrais, les Sçavans  
 convenoient que les atrabilaires, les lunatiques, & ceux qui  
 sont attaqués de quelque maladie semblable, ont un sang  
 épais & grossier qui ne s'échauffe point aisément ; qu'outre  
 cela on remarquoit en eux un poul moins fréquent ; qu'on  
 en avoit vû plusieurs courir nuit & jour, aboyants comme  
 des chiens, sans que le poul, la respiration ou la couleur  
 en souffrissent aucun changement ; que l'habitude influoit  
 beaucoup en tout cela ; que depuis quinze mois on prome-  
 noit cette fille comme une guenon de ville en ville, à An-  
 gers, à Saumur, à Clery, à Orleans ; que dans cet inter-  
 valle elle s'étoit faite à ces mouvemens ; qu'ainsi on ne de-  
 voit point s'étonner qu'ils fissent si peu d'impression sur elle ;  
 que tous les jours il arrivoit dans la nature des Phénomènes  
 surprenans qui passaient la portée de l'esprit humain, qu'on

n'attribuoit point aux démons , & qu'on ne regardoit que comme l'effet purement naturel d'une vertu secrète & inconnue ; qu'on voyoit ceux qui ont été mordus d'un chien enragé aboyer comme des chiens , les loups garoux hurler & se nourrir de chair humaine , parce que leur imagination blessée leur fait croire qu'ils sont véritablement métamorphosés en loups ; qu'on pouvoit même rétorquer contre les défenseurs de la prétendue possession les argumens qu'ils apportoit pour la prouver , & en conclure que Marthe n'étoit point véritablement possédée ; qu'en effet , selon le témoignage de S. Marc , ceux qui étoient tourmentés du démon , après des mouvemens convulsifs & des agitations violentes , restoient dans un grand étourdissement & un abattement total , comme s'ils eussent eu tous les membres rompus ; que Fernel , dans son livre des causes secrètes confirmoit le même sentiment par une infinité d'exemples ; qu'ainsi , puisque de l'aveu des Adversaires Marthe n'éprouvoit aucun changement dans son pouls , sa respiration & sa couleur , puisqu'il ne lui restoit aucune lassitude dans les membres , il falloit en conclure qu'elle n'étoit point possédée.

Il avoit ensuite que le dernier article proposé par les Medecins qui n'étoient point de son avis , seroit plus fort s'il étoit appuyé sur de bonnes preuves : Marthe , selon eux , avoit répondu à propos aux questions qu'on lui avoit faites en Grec & en Anglois ; mais outre que ce fait n'étoit point prouvé , il prétendoit qu'il y avoit lieu de se défier de ce qu'on en disoit , & qu'il paroissoit qu'on avoit instruit cette fille à répondre à toutes ces questions , qui sans doute lui avoient été communiquées. Car si elle entend le Grec , disoit-il , pourquoi a-t'elle dit qu'elle n'entendoit point le Latin , langue si commune dans tout l'Occident ? Pourquoi n'a-t'elle pas répondu ensuite , lorsqu'on lui a parlé Grec ? Ne faut-il donc écouter que ceux , qui pour autoriser un mensonge si honteux , n'ont point de meilleur moyen de l'excuser , que de dire , que lorsqu'elle n'entend point ces Langues , c'est qu'il n'y a plus qu'elle , & que l'Esprit la quitte ? D'autres disent encore qu'elle s'est élevée plusieurs piés au dessus de ceux qui la tenoient , & qu'elle est ainsi restée quelque tems en l'air. » Mais y a-t'il rien en tout cela qui ne



HENRI

I V.

1599.

» soit conforme à la nature ? Ne sçait-on pas qu'un corps qui  
 » meut en droite ligne se repose nécessairement , avant que  
 » de prendre une détermination contraire ; qu'une balle pous-  
 » sée contre une muraille se repose avant que de se réfléchir ;  
 » que l'artère après sa dilatation reste en repos avant que de  
 » se resserrer ? « Il faisoit encore observer , qu'on n'avoit vû ce  
 prodige qu'après le dîner ; que le matin ceux qui soute-  
 noient alors la thèse contraire , crioient à l'imposture ; mais  
 que le soir les vapeurs qui se portent au cerveau pouvoient  
 produire le même effet qu'une taye dans l'œil , qui repre-  
 sente les objets hors de la place qu'ils occupent effective-  
 ment ; qu'ainsi il pouvoit être arrivé , que quelques-uns  
 eussent vû une double Marthe , l'une par terre & l'autre en  
 l'air ; que si , comme quelques-uns le rapportoient , on avoit  
 remarqué quelques palpitations dans cette fille , si on l'a-  
 voit vûe battre des flancs comme un cheval essoufflé , par-  
 ler du ventre , la bouche fermée & les lèvres serrées , il ne  
 falloit pas pour cela crier au miracle. » Est-ce qu'on ne con-  
 » noît pas , disoit-il , les Engastromathes & les Sternomantes ,  
 » dont parle Hyppocrate ? Mais à quel dessein , ajoutent enfin  
 » les plus sensés d'entr'eux , auroit-elle bâti une si insigne  
 » fourberie ? C'est sans doute pour vivre ; c'est pour s'enrichir  
 » sans peine & sans travail aux dépens des ignorans qu'elle  
 » abuse par ces prestiges. Qui sçait même si ce n'est pas dans  
 » la vûe de soulever le peuple , & de faire naître dans la  
 » Capitale , dont l'exemple passeroit bientôt dans les Provin-  
 » ces , une révolte générale contre le Roi ?

Il est incroyable combien cette dispute échauffoit les es-  
 prits ; quelle division elle causa dans Paris ; en sorte qu'il  
 étoit à craindre , qu'elle n'y excitât peut-être un soulève-  
 ment général. En effet les gens sages regardoient le zèle  
 & la vivacité que quelques-uns témoignoit dans cette  
 affaire , comme l'effet d'un dessein formé pour annéantir l'E-  
 dit que le Roi venoit de donner , & rendre à cette occa-  
 sion ce Prince odieux dans l'esprit du peuple. Des person-  
 nes zélées pour son service lui en donnèrent avis. Henri  
 étoit alors à Fontainebleau. Il appréhenda que les ques-  
 tions vagues & curieuses qu'on pouvoit faire dans ces cérémo-  
 nies , ne réveillassent un feu mal éteint , & ne rejettassent  
 le

le Royaume dans une nouvelle guerre civile. Ainsi il manda au Parlement de prendre connoissance de cette affaire, & d'arrêter de bonne heure ces assemblées qui approchoient fort de la sédition. En conséquence le Parlement ordonna que Marthe seroit remise entre les mains du Magistrat, pour la faire examiner en présence des Médecins & des personnes les plus habiles, & qu'il en feroit son rapport à la Cour dans un mois. On chargea de ce soin Lugoli lieutenant criminel & Villemonte procureur du Roi au Châtelet qui la tinrent enfermée pendant quarante jours.

Au bout de ce tems-là, Nicolas de la Riviere premier medecin du Roi, André du Laurent aussi premier medecin de la Reine, Pierre Lafilé doyen de la Faculté de medecine, Albert le Févre, Marescot, Ellain, Haultin, Lussion, Pietre, Renard, Herouard, Cousinot, d'Amboise, Paulmier, Marcés, tous Docteurs de la même Faculté, après l'avoir bien examinée, déclarèrent par écrit, qu'ils n'avoient rien remarqué que de très-naturel dans cette fille. Aussi communia-t'elle tranquillement aux Fêtes de Pâques; & depuis qu'on l'eut changée de prison, on vit cesser peu à peu ces agitations violentes, qui d'abord avoient fait tant de bruit. Mais comme on ne fit pas cesser par-là les murmures du peuple, qui avoit déjà pris feu à cette occasion, ni les discours insolens des Prédicateurs qui se déchaînoient dans les Chaires, & crioient hautement, que cette entreprise des Magistrats étoit contraire à la liberté Ecclésiastique; qu'on n'agissoit ainsi que pour plaire aux nouveaux Réformés, & à leur sollicitation; que pour ne pas se voir confondus par ce moyen, que Dieu fournissoit à son Eglise de manifester sa gloire, ils mettoient tout en œuvre pour porter les Catholiques à fermer eux-mêmes les yeux à la lumière de la vérité, en niant avec opiniâtreté les miracles les plus évidens, & pour arrêter la victoire que la vraie Eglise de J. C. étoit prête de remporter sur l'ennemi de Dieu & du genre humain; que ces faux Docteurs ne voyoient qu'avec peine l'Eglise de Dieu se signaler par ces prodiges, que la Divine parole prêchée par la bouche de ses Ministres opéroit chaque jour, tandis que leur Synagogue n'en pouvoit produire

---

HENRI  
IV.

1599.



**HENRI** aucun , & qu'ils souffroient impatiemment de se voir ainſi convaincus de ſchiſme & d'héréſie.

**IV.** Tels étoient les diſcours furieux d'André Duval docteur  
**1599.** de Sorbonne , homme ſçavant d'ailleurs , & du P. Archange Dupuys capucin. Comme ces déclamations paroifſoient intéreſſer l'honneur du Roi & du Parlement , Duval fut cité à la Cour. Convaincu , partie par ſon aveu , partie par les informations faites contre lui par le Procureur Général , la Cour , après l'avoir réprimendé & admonété par la bouche du premier Préſident , le renvoya , avec ordre d'être plus circonſpect à l'avenir , & de ne parler jamais en chaire qu'avec reſpect du Roi & des Magiſtrats.

On traita le P. Archange avec d'autant plus de rigueur , qu'on eut plus de peine à le faire obéir. On l'avoit mandé , mais il ne comparut point , & refuſa même de répondre aux Commiſſaires nommés par la Cour. Outre cela , un certain P. Alphonſe du même Ordre avoit eu la hardieſſe de parler inſolamment à l'Huiſſier du Parlement , & ne lui avoit donné pour toute réponſe qu'un écrit ſigné du P. Brulart provincial , & du P. Benoît Anglois définiteur , par lequel ils déclaroient qu'il leur étoit défendu par la Bulle *In Cænâ Domini* de comparoître devant aucun Juge Royal. Sur cette réponſe , le Parlement décréta d'ajournement perſonnel , tant les PP. Archange & Alphonſe , que les PP. Brulart & Benoît. Alors ils furent obligés de comparoître , & après les avoir admonétés & ſévèrement réprimendés , la Cour défendit par ſon Arrêt au P. Archange de prêcher de ſix mois. Elle ne ſ'en tint pas là ; comme elle avoit défendu quelques années auparavant , ſous des peines très-grièves , la publication de la Bulle *In Cænâ* , &c. elle fit brûler , en préſence des PP. Brulart & Benoît , la déclaration qu'ils avoient ſignée ; & ordonna que ſon Arrêt ſeroit lû dans le Couvent des Capucins , en préſence de tous les Pères aſſemblés en Chapitre. Elle commit à cet effet Guillaume Bernard & Jean du Viviers conſeillers , aſſiſtés du Procureur Général.

Cet Arrêt fut donné & exécuté le 6. Mai de cette année, On arrêta par ce moyen la hardieſſe des Prédicateurs ; mais ce remède ne fut pas aſſez efficace pour apaiſer les plaintes

& les bruits qui se répandoient sourdement parmi le peuple, sans qu'on en connût la source. Enfin le 24. du même mois, ouï pour la seconde fois Lugoli & Villemonte, vû les actes capitulaires d'Orléans & de Clery, & ensemble les conclusions du Procureur général, la Cour ordonna que Marthe, Silvine & Marie ses sœurs, aussi-bien que Brosfier leur père, seroient reconduits à Romorantin lieu de leur demeure par Nicolas Rapin Lieutenant criminel de robe courte en la prévôté de Paris : Que Marthe seroit remise à la garde de son père, avec défenses de la laisser sortir de la ville, sans permission expresse de Paul Gallus juge Châtelain du lieu, à peine de punition corporelle ; ordre à ce Juge de veiller sur la conduite de Marthe, d'en dresser ses procès verbaux, & d'en certifier la Cour de Parlement de quinze jours en quinze jours.

Le départ de Marthe rendit un peu le calme à Paris ; mais cette affaire eut encore une autre suite fâcheuse. Quelques mois après, Alexandre de la Rochefoucault de la famille des comtes de Randan, connu sous le nom de l'Abbé de Saint Martin, passant par Romorantin à son retour de Poitiers, où il étoit allé voir sa sœur, emmena avec lui de concert, dit on, avec l'évêque de Clermont son frère, Brosfier, Marthe, & Silvine ses filles qu'il conduisit d'abord en Auvergne, & ensuite à Avignon. Le Parlement en ayant été informé par Gallus rendit contre Saint Martin deux arrêts d'ajournement personnel ; & comme il n'obéissoit point, il fut condamné par contumace, & ses biens avec les revenus de l'Evêque son frère mis en sequestre.

Le Roi fut piqué d'un outrage qui intéressoit également son autorité, & celle de son Parlement. Comme il étoit instruit que le dessein de Saint Martin étoit de se rendre à Rome, il écrivit aussitôt à Sillery son Ambassadeur en cette Cour ; & au cardinal d'Osât, de prévenir le Pape, & de l'informer de toutes les circonstances de cette affaire avant que Saint Martin fût arrivé avec sa troupe, & eût commencé de jouer à Rome la scène qu'il avoit préparée à Avignon. Ces ordres furent exécutés sur le champ. Outre cela d'Osât ayant appris que Saint Martin comptoit particulièrement sur l'appui des Jesuites, fit une démarche



**HENRI** que sa prudence lui suggéra. Il eut une conférence secrète avec le Père Jacques Sirmond homme sçavant , & un des plus habiles d'entr'eux , secrétaire d'Aquaviva Général de la Societé. Il lui communiqua les ordres qu'il avoit reçûs du Roi ; & lui dit Qu'il étoit chargé de se plaindre à S. S. de ce qu'un de ses sujets , de son autorité privée , malgré l'arrêt du Parlement , & sans sa permission , avoit emmené hors du Royaume une fille qui étoit aussi sa sujette : Que ce Prince étoit justement irrité de cette action , comme d'une insulte faite à son Parlement , & même à sa personne ; & que le Roi étant bien instruit , que Saint Martin & l'évêque de Clermont avoient été élevés à l'école des Jésuites , il étoit à craindre que la conduite imprudente de ces deux frères ne mît un obstacle au rétablissement de leur Societé en France ; ce qu'ils avoient lieu d'espérer de la bonté de ce Prince malgré l'arrêt que le Parlement avoit rendu contre eux.

Le Cardinal voyant le P. Sirmond étonné , après quelques excuses , & quelques complimens que lui fit ce Père , poursuivit son discours. Il lui dit , Qu'il lui avoit communiqué ses ordres , & lui avoit donné cet avis en ami ; mais qu'il vouloit lui parler désormais comme à un Jésuite Theologien , Canoniste , & versé dans la connoissance de la discipline Ecclesiastique & Civile : Qu'il le prioit avant toutes choses de lui dire , s'il y avoit aucun principe de Theologie , de Droit , ou quelque autre autorité que ce fût , qui pût justifier l'entreprise de Saint Martin : Qu'il y avoit sans doute de la présomption à se croire plus éclairé que tout un Parlement , sur-tout comme celui de Paris : Qu'on ne revenoit point sur une affaire déjà jugée : Que le Parlement avoit sagement ordonné , que Marthe seroit reconduite dans son pays , & remise à la garde de son père : Qu'en effet après avoir eu recours aux remèdes spirituels que l'Eglise emploie , pour guerir ceux qu'on croit possédés , on ne doit point les abandonner , ni les exposer à la misère & aux dangers qu'ils pourroient courir : Qu'à plus forte raison on est obligé de ne point autoriser les mauvais desseins de ceux qui abuseroient du malheureux état de ces sortes de personnes , & des artifices du Demon , pour décrier les plus gens de bien , & troubler le repos public : Que par une grace inespérée du

Seigneur , par la valeur & la clemence du Roi , la France étoit paisible , & voyoit la tranquillité rétablie dans toutes ses Provinces ; mais que ce Prince qui avoit eu la bonté d'oublier si facilement le passé , ne souffriroit point dans la suite qu'on abusât de sa clemence , & qu'on donnât la moindre atteinte à son autorité : Qu'il ne vouloit point se laisser braver , comme avoit fait son prédécesseur , dont la patience excessive avoit exposé l'Etat , & avec lui la Religion même , à une ruine totale ; sans qu'il parût aucune ressource aux maux , auxquels on étoit exposé.

HENRI

IV.

1599.

Il ajouta , Qu'on ne procuroit point l'avancement de la Religion Catholique , en aigrissant l'esprit des Princes & des Magistrats : Que le meilleur moyen d'y réussir étoit d'épargner les Puissances , & ceux qui les representent , par l'obéissance , la soumission , & la douceur : Qu'il sçavoit que le Pape ne craignoit rien tant , que de se commettre avec les parlements de France , & avec le Roi même pour une affaire , dont le succès étoit peu important & si incertain , sur laquelle même les Medecins se trouvoient si partagés : Que la mélancholie , & les effets causés par la possession des esprits malins , ont tant de ressemblance , qu'il est aisé de tomber à cet égard dans une méprise dangereuse : Que les personnes crédules s'y trompent facilement ; & que les Exorcistes eux - mêmes sont assez souvent trompés par les atrabilaires , les lunatiques , & ceux qui ont des maladies de cette espèce , qui se disent possédés , quoiqu'ils ayent plus besoin du secours des Medecins , que de celui des ministres de l'Eglise.

Il lui dit encore , Qu'il ne falloit point se piquer mal-à-propos d'être plus sage que les autres , ni s'en faire accroire , jusqu'à mépriser l'autorité du Roi & des Magistrats , pour exciter des troubles par un zèle trop bouillant & mal entendu : Que S. S. & toute la cour Romaine avoient reconnu par une funeste expérience , combien ces prétendus zélés & indiscrets sont dangereux , & quels malheurs , ils sont capables de causer à l'Eglise , en irritant les Souverains & les Magistrats par leurs entreprises téméraires : Que la France s'en souviendroit plus d'un siècle : Qu'ainsi le Pape n'aimoit point qu'on en renouvelât la mémoire ; & que le Roi , les



**HENRI** Princes, la Noblesse, les Parlements, ceux même du Clergé  
**I V.** qui étoient revenus de leur aveuglement, ne souffriroient  
**1599.** point qu'on les séduisît, ni qu'on les jouât davantage sous  
un tel prétexte.

Le Pere Sirmond n'ayant rien à opposer à ces raisons, se chargea d'avertir Saint Martin qui étoit déjà à Rome, de s'excuser auprès de S. M. & de l'empêcher de faire aucune démarche qui pût commettre le Pape avec le Roi & ses Parlements. Il s'engagea cependant au nom de ses confrères, de ne rien faire, qui pût altérer la bonne volonté du Roi, dont ils attendoient une si grande grace. Du reste il représenta, Qu'à la vérité l'Abbé de Saint Martin & l'Evêque son frère avoient rendu de si grands services à la Société, qu'elle ne pouvoit en honneur se dispenser de les servir dans leurs affaires particulières, dès que l'Etat n'y feroit point intéressé; mais que d'ailleurs c'étoient des gens fort entêtés, qui se gouvernoient par eux-mêmes, sans prendre conseil de leurs amis.

Le Pape d'un autre côté instruit par d'Ossat de tout ce qui s'étoit passé, loua la sagesse & l'équité du Parlement. Au surplus il témoigna, Qu'il étoit mortifié de n'avoir point été informé de meilleure heure, lorsque Saint Martin étoit encore à Avignon : Qu'il lui auroit fait ordonner sur le champ de ne pas passer plus outre, & d'obéir au Roi; mais que cela n'étoit plus possible, puisque cet homme étoit déjà arrivé; & qu'il ne convenoit pas de le contraindre à retourner sur le champ en France. Ensuite il demanda au Cardinal, quel remède il croyoit qu'on pût apporter à ce mal; & d'Ossat lui répondit avec beaucoup de sagesse, que le mieux que pût faire S. S. étoit de ne point se laisser prévenir au préjudice du Roi & du Parlement; de s'informer pleinement de cette affaire; & cependant de ne faire aucune démarche, & de ne rien dire, qui pût les offenser, ou enhardir ceux qui par un orgueil indiscret osoient tout entreprendre contre le Roi, & au préjudice du repos public. Le Pape lui promit de ne rien faire, que par son Conseil. Saint Martin se voyant donc abandonné des Jesuites, qui songeoient plus à leur rappel qu'à leur ami, sçachant aussi que le Pape & le cardinal Aldobrandin avoient été prévenus par

le cardinal d'Ossat, abandonna tous ses projets. Il eut recours aux prières ; fit d'abord ses excuses au cardinal d'Ossat, & écrivit au Roi pour le supplier de lui pardonner, ainsi qu'à son frère, une faute qu'ils n'avoient commise que par imprudence, & par l'idée qu'ils s'étoient formée, que cette affaire intéressoit la Religion.

Ainsi se termina la scène de Marthe la démoniaque. Saint Martin trompé dans ses espérances, mourut peu de tems après de chagrin de se voir devenu l'objet du mépris & de la raillerie de la cour de Rome. Marthe & son père furent réduits à vivre misérablement des aumônes qu'on leur faisoit dans les Hôpitaux. Le Roi lut avec plaisir les lettres du cardinal d'Ossat, qui entroit dans un grand détail sur cette affaire. Il en ordonna même la lecture au Parlement, & voulut qu'elles fussent rendues publiques, pour faire connoître quel avoit été la dessus le sentiment du Pape & de toute sa Cour ; & pour effacer les mauvaises impressions, qu'à cette occasion les factieux avoient données au peuple à son sujet. Nous joindrons à l'histoire de cette prétendue possédée le récit de quelques effets naturels, qui ne sont pas moins merveilleux.

Cette année, Beaumanoir de Lavardin maréchal de France & gouverneur du Maine, presenta au Roi un homme cornu. Il se nommoit Trovilu, & étoit né dans les montagnes de cette Province. Le maréchal de Lavardin chassant de ce côté-là, arriva par hasard dans un de ces endroits, où se fait le charbon. Au bruit des Chasseurs, les ouvriers avoient pris la fuite ; & le Maréchal les prenant pour des voleurs, les poursuivit jusqu'à ce qu'il les eût tous arrêtés. Trovilu étoit de ce nombre. Il ne s'étoit point découvert devant le Gouverneur comme ses compagnons, afin de cacher sa difformité. Enfin un des domestiques du Maréchal lui ôta son bonnet, & tout le monde vit avec surprise une corne, qu'il portoit au front.

Ce prodige parut digne de la curiosité du Roi. Trovilu fut présenté à ce Prince ; après quoi il fut donné à Paris en spectacle à tout le monde. Il m'a dit à moi même, comme à plusieurs autres qui l'ont vû : Qu'en naissant il n'avoit

---

HENRI  
IV.  
1599.

Histoire d'un  
homme cor-  
nu.



**HENRI** apporté aucune apparence de cornes : Que vers l'âge de sept ans, son front avoit commencé à devenir rude & raboteux :

**IV.** Que depuis ce tems-là jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, qu'il  
**1599.** avoit quand on l'arrêta, cette corne s'étoit augmentée de plus en plus, sa courbure n'étant d'abord que fort peu sensible: Qu'il avoit quitté alors le village de S. Fray, lieu de sa naissance, & s'étoit caché dans les bois, évitant sur-tout d'ôter jamais son chapeau, de crainte que si on venoit à découvrir son malheur, on ne le prît pour un monstre; & qu'on ne lui fît quitter son travail, pour le donner en spectacle, comme il étoit arrivé en effet.

Excepté cette corne, il avoit l'esprit & le corps semblables à celui de tous les autres hommes. Du reste sa corne étoit singulière & monstrueuse, aussi dure & aussi épaisse que celle d'un mouton, ou d'une chevre. Elle étoit cannelée, non point en lignes spirales, mais en lignes droites. Sa couleur étoit blonde, comme celle de sa barbe & de ses cheveux. Car quoique le devant de sa tête fût chauve, le derrière étoit garni de cheveux à l'ordinaire; & il avoit au menton & au-dessus des lèvres quelques touffes de poils qui lui tenoient lieu de barbe; en sorte qu'il ressembloit aux Satyres, tels qu'on les représente ordinairement. A l'égard du devant de la tête, la matière destinée à y faire naître des cheveux s'étoit employée à nourrir cette corne.

Elle étoit placée au côté droit du front, & ne pouffoit point en devant, comme celle des moutons; mais s'étendoit en se recourbant vers le côté gauche. Ainsi la pointe retomboit sur le crâne, qu'elle auroit percé sans doute d'une manière dangereuse & mortelle, si on ne l'eût coupée de tems en tems. Le pauvre homme nous assûroit qu'il ressentait alors de terribles & de continuelles douleurs; ce qui arrivoit même lorsque les spectateurs vouloient la toucher. Il ne voyoit qu'avec peine que des Charlatans profitassent de son malheur & de sa difformité, pour le promener ainsi par tout Paris. Aussi ne put-il souffrir plus longtems un tel affront; & sa ferocité naturelle lui en fit concevoir un tel chagrin, & un si grand dépit, qu'il en mourut bientôt après.

Il parut dans le même tems un autre prodige fort singulier ; ce fut une fille de dix ans , qui ne prenoit aucune nourriture. Ce même siècle en avoit cependant déjà produit quelques autres exemples. On cite une Marguerite de Spire , qui cinquante-neuf ans auparavant à l'âge de douze ans , en vécut deux entiers sans boire ni manger. Simon Porti Napolitain , un des plus habiles Philosophes de son siècle , ayant été consulté au sujet de cette fille , composa à cette occasion un ouvrage , qu'il dédia à Paul III. où il dit , Que les femmes étant d'un tempérament plus froid & remplies d'humeurs plus grossières que les hommes , il jugeoit que cette Allemande étoit pleine de pituite , non seulement par le naturel de son sexe , mais encore par son tempéramment : Que cette quantité d'humeurs cruës , & le défaut de chaleur l'avoit fait tomber dans un spasme & une contraction universelle ; en sorte que le ventricule se trouvant privé de sentiment ne demandoit plus de nourriture , & n'étoit point excité à l'appétit : Qu'en effet les Medecins définissent l'appétit , un sentiment douloureux causé par l'envie de prendre de la nourriture : Que le ventricule étant donc insensible , n'aspiroit plus après les alimens : Que la pituite , dont il étoit humecté , l'empêchoit de même de ressentir la soif ; & que la nature qui se nourrissoit de ces humeurs , remplaçoit ainsi ce qu'elle perdoit d'ailleurs : Qu'il n'en vouloit point d'autre preuve que ce qui arrivoit à cette fille , qui lorsqu'on l'avoit forcée à prendre quelque nourriture , l'avoit renduë mêlée d'une humeur gluante , & chargée de pituite : Qu'elle vivoit cependant , parce que sa chaleur naturelle étoit très-moderée , & suffisante pour la soutenir , & que faisant peu de dissipation , elle n'avoit de même besoin que de peu d'alimens : Mais qu'il croyoit qu'elle ne vivroit pas longtems , si elle continuoît à ne rien prendre.

---

HENRI  
IV.

1599.

Histoire de  
quelques filles  
qui ne pré-  
noient aucune  
nourriture.

De Margue-  
rite de Spire.

Nous en avons aussi une relation de Gerard Boucoldeu , medecin de Ferdinand roi des Romains. Langio de Lowenberg , medecin célèbre , qui exerça cette profession à la cour de cinq électeurs Palatins , prétend au contraire dans ses lettres : Que cette perte entière d'appétit arrive , lorsque les nerfs qui sont à l'orifice de l'estomach venant à se



**HENRI IV.** 1599. relâcher, il ne se fait plus de succion ; ce qui étoit arrivé à cette fille à la suite d'une paralysie , qui lui étoit tombée sur les bras & sur les cuisses : Qu'au reste pendant cette longue abstinence , plusieurs choses suppléent au défaut de la nourriture & de la boisson , & font le même effet ; tels sont à son avis l'air & les odeurs qui sont purement extérieurs ; outre que le corps fournit par lui-même la graisse , la pituite , & les humeurs qui descendent du cerveau ; ce qu'il prouve fort au long.

De Catherine Binder.

On rapporte la même chose d'une autre fille , nommée Catherine Binder, née en quinze cens quatre-vingt-cinq dans les états de Jean Casimir prince Palatin. On dit que depuis l'âge de vingt ans, elle fut sept années entières sans prendre aucune nourriture. Elle avoit même déjà perdu cinq ans auparavant l'usage des viandes chaudes , & ne mangeoit plus rien que de froid.

D'une fille des états de Juliers.

Guillaume Fabritius Chirurgien de (1) Payerne en Suisse dans le pais de Wiffisbourg , écrit de même que dix ans après on mena à Cologne une fille d'environ quatorze ans , née dans le duché de Juliers , qui au rapport de ses parens n'avoit pris aucune nourriture depuis trois ans. Elle avoit, dit-il , l'air triste & mélancolique , assez d'embonpoint , excepté que son estomach étoit colé à l'épine du dos. Le foye & les autres parties intérieures paroissoient durs & squirreux. Pendant tout le tems de sa maladie elle n'avoit rendu aucuns excréments ; & son dégoût pour toute sorte de nourriture étoit si grand , que quelqu'un lui ayant mis dans la bouche un morceau de sucre , elle tomba aussitôt en syncope. Cependant elle avoit encore assez de chaleur naturelle , marchoit , jouïoit avec ses compagnes , dansoit , & faisoit tout ce que font d'autres enfans , sans aucune difficulté de respirer , de parler , ni de crier.

Laurent Joubert de Valence, Philosophe & Medecin très-estimé parmi nous , a composé sur cette matière un grand ouvrage, où il montre par plusieurs raisons & beaucoup d'exemples que quelques personnes peuvent vivre sans boire ni manger, non seulement plusieurs jours ; mais même plusieurs années. C'est ce qu'il confirme encore dans ses paradoxes.

(1) *En Allmand, Petterlinghen.*

sur les témoignages & l'autorité de Galien & d'Avicennes.

Celle dont il s'agit ici, étoit fille de Balam maréchal d'un petit village, nommé Confolant, situé au confluent de la Vienne & de la Goëre sur les frontières du Poitou & du Limousin. A l'âge de douze ans ou environ, elle fut attaquée le 16. Février d'une fièvre continuë. Entre autres symptômes de cette maladie, elle eut un vomissement violent, qui ne cessa de la tourmenter pendant vingt jours. Enfin la fièvre commençant à diminuer, elle devint muette, & fut vingt-quatre jours sans parler; après quoi elle recouvra la parole. Mais ces accidens furent suivis d'un délire accompagné d'un engourdissement & d'une privation de sentiment dans toutes les parties du corps au-dessous de la tête. L'œsophage perdit absolument son mouvement naturel & attractif, & ne put depuis prendre aucune nourriture. Six mois après, les autres membres s'affermirent, & reprirent leur mouvement ordinaire, excepté une cuisse, dont elle boitoit un peu. Mais il lui resta une impuissance absoluë d'avaler qui lui caufoit un extrême dégoût pour toute espèce de nourriture. Ensuite de cette abstinence, l'abdomen commença à s'abattre, & se flétrit enfin si sensiblement, que depuis les côtes inférieures jusqu'au pubis, il ne restoit plus aucun vestige de l'ancien conduit; on en remarquoit seulement encore les pointes soutenues par le cartilage, qui se trouve à la partie antérieure du ventre, & forme une espèce de séveronde, pour rejeter les eaux en avant. Depuis ce cartilage & les épiphyses des fausses côtes, la peau souffroit une tension & un déchirement très-vif, dont cette fille se plaignoit beaucoup, d'autant que les muscles, les intestins, les entrailles, & les autres parties du ventre étoient tellement diminués & retrecis par cette inaction, qu'il n'en restoit pas plus de marque que si on les eût arrachés. On n'en découvroit plus que les fibres; toute la substance charnuë qui en remplit les vuides, étoit déperie. Les autres parties n'étoient pas en si mauvais état dans cette fille. Elle avoit la poitrine assez large, le sein assez plein, le lèvres vermeilles, les bras & les cuisses assez potelés, le visage rondelet, mais balané, la langue très-courte, & cependant la parole libre & aisée, des cheveux très-longs, qui malgré cela croissoient tous les

HENRI  
IV.

1599.

De la fille de  
Balam maré-  
chal à Con-  
folant.



jours aussi-bien que ses ongles. Elle ne rendoit aucune forte  
 HENRI d'excrémens, elle n'avoit point l'incommodité naturelle à  
 IV. son sexe, ni de crasse à la tête; ce qui dans les organes des  
 1599. sens, comme sur la peau, est la marque d'une conformation  
 parfaite. Elle jettoit peu de salive, quelques larmes; du reste  
 elle ne rendoit aucune humeur, ni par le nez, ni par les oreil-  
 les; elle ne suoit jamais; sa peau étoit presque par-tout froide  
 & sèche, excepté sous les aisselles, & proche du cœur, sans  
 qu'aucun mouvement pût l'échauffer; car elle ne laissoit pas  
 de faire tous les ouvrages ordinaires de la maison; tenoit  
 la quenouille, filoit, balayoit, alloit au marché. Il y avoit  
 trois ans qu'elle étoit dans cet état, lorsqu'elle fut visitée  
 par un Medecin de Poitiers, nommé François Citoys, qui  
 remarqua avec soin tout ce que je viens de rapporter. Il com-  
 posa à cette occasion un ouvrage, où il prouve que quoique  
 ces accidens soient rares, ils peuvent cependant être très-  
 naturels, sur-tout dans les femmes, qui ont plus de pituite,  
 & qui étants naturellement d'un tempéramment plus chaud,  
 n'ont pas besoin de tant de nourriture. Dans ce même ou-  
 vrage il défendoit le sentiment de Joubert contre Harvet  
 d'Orleans, qui prétendoit que de semblables effets passent  
 les forces de la nature, & ne peuvent jamais arriver que par  
 miracle, ou par l'artifice du Démon, comme le soutient aussi  
 le Jesuite Delrio.

Harvet ajoûtoit que cette fille mourroit bientôt, si peut-  
 être elle n'étoit déjà morte; en quoi il me semble qu'il s'a-  
 vançoit un peu trop. Pour moi j'approuverois plus volontiers  
 Simon Porti, qui prophétisant de même la mort prochaine  
 de cette Allemande, dont j'ai parlé, ajoûta cette restriction,  
*Si elle continuë à ne point prendre de nourriture.* En effet si dans  
 la suite ces sortes de personnes s'accoutument à prendre  
 quelques alimens, il est hors de doute qu'elles reprendront  
 conséquemment leurs premières forces, & pourront vivre  
 assez longtems. C'est ce que Citoys prouvoit par l'exemple  
 d'une autre fille, dont il est parlé dans notre histoire.

Elle étoit de Commercy dans le diocèse de Toul, & vi-  
 voit sous le règne de l'empereur Lothaire. Elle demeura  
 depuis 822. jusqu'en 825. sans prendre aucune nourriture.  
 Ensuite ayant recommencé à boire & manger comme les

autres, les forces lui revinrent insensiblement ; ce qui arriva aussi à celle dont nous parlons par le moyen que nous allons rapporter.

Le bruit de cette merveille s'étant répandu dans le Royaume, quelques Medecins curieux d'approfondir la vérité du fait, firent venir cette fille en vertu d'un ordre qu'ils disoient avoir obtenu du Roi, dans un château voisin où elle alloit ordinairement. Ils l'y retinrent trois jours, pendant lesquels ils l'observèrent très-soigneusement. Cependant ils donnoient lieu de croire que leur intention étoit de l'emmener plus loin, lorsque cette fille qui avoit pressenti leur dessein se mit à pleurer, & dit qu'elle vouloit retourner chez elle, appelant souvent sa mère à son secours. On l'y conduisit en effet ; mais comme les Medecins ne la quittoient non plus que l'ombre fait le corps, ennuyée de cette compagnie importune, elle songea à s'en délivrer, & à éluder leurs desseins. De l'avis de ses parents, elle se fit préparer un bouillon, dont elle avala d'abord quelques gorgées. Cette chaleur douce suffit pour dilater l'ancien conduit de la nourriture. Il s'ouvrit insensiblement ; & l'estomach reprenant ses premières fonctions reçut avec plaisir ce léger aliment. L'appétit revint ensuite ; on s'accoutuma peu à peu à des nourritures plus solides ; on ne trouva pas moins de plaisir qu'autrefois dans l'usage du boire & du manger. Bientôt après, le visage reprit de l'embonpoint, de la vivacité, & de l'agrément. Citoyens composa à ce sujet un second ouvrage, où il rappella la première dispute qu'il avoit eue contre Harvet à cette occasion ; & appuya encore son sentiment par de nouveaux raisonnemens.

Deux ans auparavant, il avoit paru dans le canton de Berne une autre fille qui n'y avoit pas moins causé de surprise. Elle s'appelloit Apollonie, & étoit née dans un pays fort marécageux, & par conséquent mal sain, situé entre les lacs d'Yverdon, de Morat, & de Biel. A l'âge de dix-huit ans, elle avoit déjà passé une année entière sans prendre aucune nourriture. Le Senat en ayant été informé, nomma Paul Lentulus médecin de la République, & Daniel Episcopus son premier Chirurgien, pour s'assurer de la vérité de ce prodige. Ils se rendirent en effet le 30. de Janvier de

HENRI  
IV.

1599.

D'Apollonie  
du canton de  
Berne.



**HENRI** l'année 1600. au lieu de sa demeure , & trouvèrent dans  
**I V.** une étuve sur un lit de plume , une jeune fille d'une taille  
**1599.** médiocre , le teint balané , couchée sur le dos , & paroissant  
 comme immobile. Elle pouvoit cependant porter ses bras sur  
 sa poitrine & les retirer. A l'égard des cuisses & des jambes,  
 elle avoit plus de peine à les remuer. Son extrême foiblesse ,  
 suite naturelle de ce qu'elle ne prenoit point de nourriture , ne  
 lui permettoit pas de porter les mains à sa tête pour se pei-  
 gner ; & pour empêcher que la vermine ne s'y mît , on avoit  
 eu l'attention pendant sa maladie de lui couper une fois les  
 cheveux qui ne laissèrent pas de repousser. Au reste elle avoit  
 les joues assez rouges , les lèvres vermeilles , la langue molle ,  
 & d'une couleur & d'une chaleur modérée. Enfin son nez n'é-  
 toit ni trop sec , ni trop humide. Elle disoit qu'elle dormoit  
 de tems en tems ; mais comme son sommeil étoit fort léger ,  
 elle se réveillait aisément. Alors elle se plaignoit , & ressentoit  
 de grandes foibleses. La respiration étoit libre ; mais on re-  
 marqua qu'elle tiroit beaucoup plus d'air , qu'elle n'en ren-  
 doit , ce qui montre clairement que l'air lui tenoit en quel-  
 que sorte lieu de nourriture. Sa voix étoit foible & sembla-  
 ble à celle d'une personne mourante , au reste nette , aisée  
 & point désagréable. Elle prononçoit bien ; ses discours  
 étoient suivis , & sa mémoire exacte. Elle répondoit à propos  
 & avec assez de jugement pour une fille de son âge à tout  
 ce qu'on lui demandoit. Du reste l'odorat , le tact , & le  
 mouvement étoient absolument émoussés. Elle ne rendoit  
 aucune sorte d'excréments ; les muscles du visage étoient  
 charnus , sans être enflés ni bouffis , ce qui se remarquoit  
 aussi dans toutes les autres parties du corps. Ses membres  
 étoient bien proportionnés , & on n'appercevoit en elle  
 aucune apparence de maigreur que vers la poitrine ou les  
 côtes pouffoient en dehors , & ne laissoient aucunes traces  
 de la poitrine , non plus que de l'abdomen. Le nombril même  
 étoit en quelque sorte collé aux vertèbres. De tems en tems  
 elle sentoit , disoit-elle , à la poitrine des douleurs aussi vio-  
 lentes , que si on la lui eût ouverte avec un couteau. Au reste  
 elle n'avoit ni galle , ni pustules ; sa peau n'étoit ni sèche ,  
 ni ridée ; mais polie & fort douce. On ne sentoit aucune hu-  
 meur autour des hypocondres , de la ratte , du foye & de

l'estomach, on n'y remarquoit aucun squirre. Elle avoit la nourriture en horreur plus que la mort ; cependant elle au-  
 roit, disoit-elle, donné sa vie avec plaisir pour pouvoir man-  
 ger. Elle vécut deux ans dans cet état douloureux, & vi-  
 voit encore, lorsque Lentulus en donna la relation.

HENRI  
IV.

1599.

Passons de ces exemples d'une abstinence si prodigieuse à une maladie nouvelle, qui se fit sentir en Pologne cette année. Elle commença d'abord entre la Hongrie & Pokuce province de Pologne, qui n'en est séparée que par un grand nombre de fleuves qui tombent des montagnes. Elle commençoit par un bouton ou deux, qui sortoient à la tête, & pouissoient une touffe de cheveux, qui se méloient & s'embarraissoient avec les autres. Ce mal ne caufoit d'abord aucune douleur ; mais lorsqu'il fut devenu universel dans toute la Pologne, il devint aussi plus violent. Il brisoit les os, relâchoit les jointures, attaquoit les vertèbres, disloquoit tous les membres, & y caufoit une telle contraction, que l'on en devenoit à la fin bossu. Ensuite il produisoit des pous, & remplissoit la tête de cette affreuse vermine en si grande quantité, qu'il n'étoit pas possible de s'en délivrer. Si on faisoit raser ces boutons qui sembloient être la source du mal, le venin rentroit au-dedans, & caufoit des douleurs violentes à la tête, aux pieds, aux mains, & à toutes les jointures. Il faisoit perdre la vûë, ou caufoit des fluxions mortelles. Les remèdes connus ne servoient qu'à irriter le mal, qui attaquoit sur-tout les femmes, & en particulier celles qui n'avoient point régulièrement l'incommodité naturelle à leur sexe. A l'égard des hommes, ceux qui avoient eu le mal de Naples, leurs enfans, & ceux qui avoient usé contre la teigne de médicamens répercussifs, étoient les plus sujets à cette maladie. Ceux qui en recherchèrent les causes & la nature, trouvoient qu'elle avoit beaucoup de rapport avec ces vapeurs fuligineuses, qui forment les cheveux ; qu'elle tenoit de la teigne & du mal de Naples par la douleur qu'elle caufoit dans les os ; de la maladie pédiculaire, par la vermine qu'elle produisoit ; de la goutte, en ce qu'elle attaquoit les jointures ; & du spasme, par la contraction des nerfs qui en étoit la suite.

Maladie nouvelle en Pologne.

Ce fut en ces termes que Laurent Starnigel Recteur de



**HENRI** l'Université de Zamoysky (1) établie dans la Russie Polonoise  
**I V.** à sept milles de Leopold, & ainsi nommée de Zamoysky son  
**1599.** fondateur, en écrivit par l'ordre du même de Zamoysky aux  
 Medecins de l'Université de Padoüe, pour les consulter. Hercule Saffonia fut chargé de lui faire réponse, & prétendit montrer, Que ce n'étoit pas là la premiere fois, que ce mal s'étoit fait sentir : Qu'il étoit évident par le témoignage de Jean George Schenk de Graffemberg, que cette maladie n'étoit, ni nouvelle, ni particulière à la Pologne : Que longtemps auparavant elle s'étoit fait sentir en Suisse, en Alsace, dans la Brisgaw, & dans les provinces de Flandre voisines du Rhin : Qu'on en avoit même été attaqué, quoique plus rarement, en Allemagne & en Hongrie : Que dès l'an 1564. elle étoit si connue en Allemagne, qu'elle y passoit dès-lors pour un mal très-ancien : Que ce sentiment étoit encore autorisé par l'observation que fait Jean Statler, qui en parlant de Gaspard d'Hornestein, frère de Sigismond Grand Commandeur d'Alsace & de Brisgaw, rapporte qu'il avoit une barbe tellement hérissée, & dont les poils étoient tellement entrelassés, que l'air terrible qu'elle lui donnoit, le faisoit fuir de tout le monde, que cependant il n'y avoit rien qu'il ne fût disposé à souffrir, plutôt que de perdre sa barbe, parce que ceux qui se trouvoient attaqués de ce mal étoient persuadés, que les humeurs les plus propres à causer des maux de tête, des apoplaxies, des paralysies, la folie, la migraine, se consumoient à nourrir & à entretenir ces touffes de cheveux, ou de barbe, ainsi entrelassées ; & que c'étoit pour cette raison qu'ils conservoient avec grand soin ces bouquets, sans jamais les faire couper, ni les peigner : Que dès-lors on donnoit à cette maladie différents noms : Que le peuple l'appelloit la tresse de cheveux, ou bien bouquets & frisons des Incubes, persuadé que les Faunes & les Incubes s'amusoient la nuit à fucer la barbe & les cheveux, & les entrelassoient de la sorte : Que d'autres la nommoient le pli des truyes : Qu'en Pologne on l'appelloit le clou, ou d'un nom général, l'Etranger, parce qu'elle étoit passée de Russie dans ce Royaume : Qu'au reste son véritable nom étoit la Plica, ou goutte de cheveux.

(1) ou Zamofcie.

Sassonia s'attachoit ensuite à expliquer assez au long les causes de cette maladie, ses Symptomes, ses états différents, & enfin les effets & les remèdes. Il dédia son ouvrage à Zamoysky grand Chancelier de Pologne, & Général de la Couronne. Un inconnu, sous le nom de Lucio Lelio de Foligno, écrivit contre le sentiment de Sassonia, & soutint dans un traité fort ingénieux, mais d'ailleurs peu solide, que la Plica n'est autre chose que le mal de Naples. Il ne resta pas sans réponse; on lui répliqua par un dialogue très-agréable, qui portoit pour titre : Les sept en Pologne, & dont l'auteur partisan secret de Sassonia, déguisa aussi son nom sous celui d'André Posthume de Graffemberg. Ce siècle au reste fécond en désordres ne produisit pas seulement dans les corps des maladies, que leur singularité pouvoit faire regarder comme des prodiges; les esprits même se ressentirent de ce poison.

Tel fut le dessein abominable d'un assassin, qui conspira contre la vie du Roi. Mais avant que de rapporter ce fait, je crois qu'il est nécessaire de prendre ma narration d'un peu plus loin. Malvezzy Nonce du Pape à Bruxelles avoit été un des plus zélés promoteurs de la Ligue sous le duc de Mayenne. Fâché de voir prospérer de jour en jour les affaires du Roi qui étoit dès-lors rentré dans le sein de l'Eglise, quoiqu'il ne fût point réconcilié avec la Cour de Rome, il avoit formé il y avoit plus de six ans, le dessein d'arrêter le cours d'un succès si heureux. Dans cette vûe il employa ses émissaires pour lui trouver un homme de main, qui fût en même tems assez insensé, pour entreprendre de tuer ce Prince, au risque de sa propre vie. Enfin il trouva un Jacobin capable d'un tel attentât, & il le mit en œuvre d'autant plus volontiers, que l'ordre de Saint Dominique avoit déjà fourni depuis peu un monstre, qui poussé du même esprit & de la même fureur, avoit été assez hardi pour porter le poignard dans le sein du prédécesseur de ce Prince.

Ce Moine se nommoit Charles (1) Ridicoux, dit d'Avennes, du nom qu'il prit ensuite pour se déguiser. Il avoit reçu l'habit de Religieux à Gand six ans auparavant, & en avoit

---

HENR  
IV.

1599.

Conspiration  
d'un Jacobin  
contre le Roi  
découverte  
& punie,

(1) ou Ridicowe.



**HENRI** alors environ vingt-huit. Ce scélérat dans tous ses entre-  
**IV.** tiens avec ses amis ne cessoit de déplorer le malheur de l'E-  
**1599.** glise qui se voyoit alors , disoit-il , attaquée de tous côtés  
 par l'erreur , & surtout en France. On lui avoit même plu-  
 sieurs fois entendu dire , que s'il croyoit que ce fût un sa-  
 crifice agréable à Dieu , il ne souhaiteroit rien tant que de  
 trouver les moyens & l'occasion de mourir lui-même , en  
 ôtant la vie à celui qui avoit usurpé contre les loix & la  
 justice , le nom de Roi dans ce Royaume , & qui sembla-  
 ble à un loup ravissant dévorait les tendres brebis de cet  
 état Chrétien.

Malvezzy instruit de ses discours , écrivit au Provincial  
 des Jacobins de le lui envoyer. Arrivé à Bruxelles , Ridi-  
 oux ne voulut point s'engager à rien entreprendre , à moins  
 que le Nonce ne lui accordât trois choses ; de faire approu-  
 ver ce dessein par le Pape & par le sacré Collège ; de lui  
 assurer un fonds pour fournir aux dépenses nécessaires ; en-  
 fin de lui procurer les moyens d'entrer en France , & d'a-  
 voir quelque accès à la Cour. Malvezzy répondit d'abord  
 de l'approbation du Pape & des Cardinaux , & promit tout  
 l'argent nécessaire , pourvu que le Moine lui donnât des sû-  
 retes pour les sommes qu'il auroit touchées , au cas qu'il  
 changeât de sentiment. Ensuite on délibéra des moyens les  
 plus sûrs pour entrer en France , & pour exécuter ce com-  
 plot. On voulut avoir sur ce point l'avis de Basta , qu'on fit  
 venir exprès d'Anvers , dont il commandoit la garnison ; &  
 après l'avoir consulté , on résolut de se servir d'un pistolet  
 chargé de petites balles , ou d'un poignard. Enfin on dressa  
 le contrat en présence de la mère , & du frère du Moine ;  
 ce dernier s'appelloit Justin. Malvezzy promit au nom du  
 Pape & des Cardinaux de prendre fait & cause pour Ridi-  
 oux , & se chargea de toutes les suites & des risques de l'en-  
 treprise. Après la signature du contrat , Cornélie d'Avenes  
 mère de l'assassin découvrit à un Jésuite nommé Hodum , à  
 qui elle se confessoit , le marche passé entre son fils & le  
 Nonce. Le Confesseur fut curieux de voir celui qui se char-  
 geoit d'une telle commission. Pour le contenter , la mère  
 lui amena son fils ; & le Jésuite le trouvant d'une taille très-  
 médiocre , se contenta de dire , qu'il falloit un homme plus

fort & plus robuste, comme le Moine le déclara ensuite. Il reçut enfin son congé, & la bénédiction du même Nonce, qui lui permit au nom du Pape, afin qu'il lui fût plus aisé de se cacher, de pouvoir paroître partout en habit séculier, monter à cheval, danser, aller au bal, & faire des armes sans scrupule, & en sûreté de conscience. De Bruxelles il se rendit à Saint Quentin, dont Eustache de Conflans Vicomte d'Auchy étoit alors Gouverneur. Là il apprit par le bruit public ce qui venoit de se passer en France, la réconciliation du Roi avec le S. Siège, & son droit incontestable à la Couronne. Il ne laissa cependant pas d'avancer jusqu'à Saint Denis. Alors ou le repentir, ou la vûe des difficultés du danger auquel il s'exposoit, lui fit changer de dessein. Il reprit la route de Gand par Marle, Cambrai, Valenciennes & Mons; & alla ensuite retrouver Malvezzy à Bruxelles. Le Nonce lui demanda d'abord pourquoi il n'avoit pas exécuté son dessein; & le Moine ayant répondu pour se justifier, que le Roi étoit rentré dans le sein de l'Eglise, & qu'il étoit passé de la mort à la vie; » Non, » non, repartit Malvezzy en secouant la tête, le Bearnois & » tous ses adhérents sont proscrits & excommuniés par le Pa- » pe. « Il lui demanda ensuite s'il persistoit dans sa première résolution; & Ridicoux répondit nettement, que s'il voyoit un ordre du Pape, il pourroit y penser plus mûrement. Un certain Jule soldat, & Officier du Nonce, le tira ensuite à l'écart, & lui fit entendre, qu'il falloit qu'il repassât au plutôt en France en habit de goujat, comme si Basta l'envoyoit promettre au Roi de lui remettre Bapaume. » Ce sera un » moyen très-sûr, lui dit il, pour approcher du Roi, & » pour ne point manquer votre coup.

Dans le même tems Pierre Argier Moine du même ordre & du même Couvent, après s'être abouché avec Malvezzy à Bruxelles, étoit allé à Rome, & à son retour avoit aussi formé le dessein d'assassiner le Roi. Quelque tems après, Ridicoux reçut la Prêtrise, & alla aussi à Rome, où le Nonce étoit de retour. Malvezzy le confirma dans son dessein. Il revint par Milan, & conféra avec les ministres de la Cour d'Espagne. De-là il se rendit à Amiens où il fit quelque séjour, sous prétexte de vouloir entrer aux Capucins. Ce fut sur ces entrefaites que le

---

HENRI  
IV.

1599.



**HENRI**  
**IV.**  
**1599.**

Cardinal de Florence arriva en France , en qualité de Légat du Pape , avec lequel le Roi venoit de se reconcilier. Ridicoux persistoit néanmoins dans sa première résolution ; & il s'avança vers Paris pour épier l'occasion de faire son coup. Mais il repartit sur le champ , & retourna à Amiens. Pour s'y mieux cacher , il prit le nom d'Avenes , que portoit sa mère , & eut une conférence avec Vincent le Roi Gouverneur de cette ville ; il lui parla d'un nommé Ridicoux, que Malvezzy avoit , disoit-il , voulu engager à assassiner le Roi , & qui ne l'avoit pas voulu entreprendre ; il lui parla aussi d'un certain Argier que l'on avoit aposté pour le même effet , & lui dépeignit son air & sa figure. Le Gouverneur en informa aussitôt le Roi ; & dans le même tems sur les indices qu'il avoit donnés , on arrêta à Monceaux , où la Cour étoit alors , un étranger qui se disoit Italien , & envoyé par Basta , pour livrer au Roi , non pas la ville de Bapaume , mais celle d'Ardres. Cette découverte fortifia les soupçons qu'on avoit déjà ; & le gouverneur d'Amiens reçut ordre d'amener Ridicoux à la Cour. Là ce Moine toujours déguisé sous le nom d'Avenes , raconta au Roi les conférences que Ridicoux avoit eues avec Malvezzy à Bruxelles , & ensuite à Rome , & qu'il disoit avoir apprises de la bouche même de Ridicoux son ami intime.

Henri après avoir ainsi découvert & évité par une protection singulière du Ciel tant de complots formés contre sa personne , comprit qu'il ne pourroit faire de plus amples informations , sans perdre d'honneur Malvezzy ; ce qui auroit été en quelque sorte un affront pour le Pape , avec qui ce Prince venoit de se raccommoder , quoique d'ailleurs il ne trempât aucunement dans ce mystère d'iniquité. Il appréhendoit outre cela que l'Archiduc ne crût qu'on eût dessein de l'accuser d'avoir eu quelque part à une entreprise si exécrationnelle , & que ce soupçon ne retardât la conclusion du projet de paix , dont le cardinal de Florence lui avoit parlé. Ainsi il jugea à propos de dissimuler. On se contenta d'abord de donner à Ridicoux le Couvent de Saint Martin pour prison jusqu'au mois de Février suivant. Alors comme il se trouva de nouvelles charges contre lui , on le transféra au for-l'Evêque , où il fut plus resserré , & y resta vingt

mois entiers ; après lesquels le Roi sans faire d'autres informations , & sans prononcer de sentence contre lui , prit le parti de le renvoyer. Il lui fit expédier des lettres de grace par Villeroi , avec ordre en même tems de sortir du Royaume , & défense d'y remettre jamais le pied , sous peine d'être puni comme traître & criminel de leze-Majesté. Mais le Jacobin déguisé ne voulut point user de la grace que le Roi lui faisoit , & qui lui avoit été signifiée par Duval grand Prevôt de l'Hôtel. Il força les prisons , & s'enfuit le 24. Août 1598. avec le Geolier Viardot qu'il avoit gagné ; & au moyen de quelques aumônes qu'il avoit reçues de quelques femmes de Paris , qui se piquoient alors mal à propos d'une charité mal placée , il se rendit par Troyes , Langres , & Dijon dans la Franche-Comté , pour y chercher , disoit-il , un hermitage. Il y fit quelque séjour ; ensuite il passa par la Lorraine , où il eut quelques entretiens avec le père & la mère de Châtel , qui depuis leur bannissement s'étoient retirés à Saint Nicolas ; traversa le Liégeois , & se rendit sous un autre habit à Gand , où il reprit le détestable dessein de tuer le Roi. En effet peu de tems après , il revint dans la Franche-Comté qui appartenoit aux Espagnols ; & ayant eu avec les ministres d'Espagne une entrevüe secrète à S. Vincent proche de Besançon , il retourna à Dijon , où il toucha quelque argent , & s'aboucha avec un Jacobin , nommé Clement Oudin. De là ils se rendirent tous les deux à Langres , & s'arrêtèrent enfin à Grancey , où ils prirent l'habit d'Hermites. Ils firent liaison dans ce lieu avec Pierre Morel Curé de la Paroisse , & lui révélèrent tous leurs secrets. Ridicoux lui dit , que le Nonce du Pape à Bruxelles l'avoit exhorté à tuer le Roi : Qu'il s'y étoit engagé , & s'étoit même rendu à Saint Denis dans ce dessein : Que l'entreprise n'ayant point alors réüssi , il étoit passé en Italie , d'où il étoit revenu plus déterminé que jamais à cette action. Le Curé en ayant aussitôt informé Parisot Seigneur de la Paroisse , il en frémit d'horreur , & prit sur le champ la poste pour en aller instruire le Roi. Cependant il donna avant son départ de bons ordres , pour empêcher que les nouveaux Hermites ne prissent la fuite pendant son absence.

Ridicoux fut donc arrêté une seconde fois par ordre du



**HENRI** Roi. On prit aussi avec lui Viardot. On demanda au premier, pourquoi il avoit mieux aimé s'enfuir, que de profiter de la grace que le Roi lui avoit accordée? Sur quoi il répondit que c'étoit parce qu'il appréhendoit qu'on ne le renvoyât dans son Couvent de Gand, & qu'on ne le livrât aux Jésuites, qu'il sçavoit avoir juré sa perte, pour avoir déclaré ce qui s'étoit passé entre le Nonce & lui au sujet de l'assassinat du Roi. Cette réponse fut prise pour une défaite; d'ailleurs il étoit constant par les indices & par les dépositions, que non seulement il avoit formé d'abord, ainsi qu'il en convenoit lui-même, le dessein abominable de tuer le Roi; mais qu'il avoit toujours été depuis dans la même résolution; & que c'étoit pour exécuter son détestable projet, qu'à son retour d'Italie il avoit demandé une audience à S. M. Enfin quoique le Roi eût eu la bonté de lui accorder sa grace, à condition de ne remettre jamais le pied dans ses Etats, malgré cette défense il s'étoit retiré proche de Langres, où il avoit découvert ses desseins au Curé Morel, dont on ne pouvoit soupçonner la probité. C'est pourquoi on les remit tous deux, lui & Viardot, entre les mains des Magistrats, pour leur faire leur procès dans les formes.

Dans l'interrogatoire qu'on fit subir à ce malheureux, on lui demanda ce qui l'avoit engagé à former le dessein d'assassiner le Roi; il répondit que les sermons des Prédicateurs, les maximes qu'on enseignoit journellement dans les Ecoles, les éloges infinis, que l'on donnoit non seulement dans les Eglises, mais encore dans les places publiques, dans les rues, dans toutes les assemblées, à Jacques Clement qu'on regardoit comme un Saint Martyr, qui s'étoit immolé pour sauver la liberté des François, lui avoient aisément persuadé, qu'il feroit une action très-agréable à Dieu, de purger la terre d'un Tyran cruel, qui désoloit le Royaume de France, auquel il n'avoit aucun droit, & faisoit périr dans cet état très-Chrétien tant de milliers d'ames: Qu'ainsi lorsque le Nonce Malvezzy lui avoit proposé cette entreprise de la part de Dieu & du Pape, il s'en étoit chargé avec le plus grand zèle: Que n'ayant pas trouvé depuis le moyen de l'exécuter, & étant entré dans la Prêtrise, il s'étoit repenti de son dessein, & l'avoit absolument abandonné: Qu'il n'avoit

ensuite entrepris le voyage de Rome, que pour se faire rembourser de sa dépense par celui qui l'avoit mis en œuvre, ainsi qu'ils en étoient convenus : Que Malvezzy l'ayant pressé de nouveau d'exécuter son projet, il avoit voulu consulter Charle Servio, qui faisoit la fonction de Sous-pénitencier pour les Flamans : Que celui-ci non seulement avoit eu horreur de cette proposition, mais qu'il avoit même extrêmement blâmé la témérité de Malvezzy, d'avoir commis mal à propos l'autorité du S. Siège dans une affaire, dont le Pape étoit fort éloigné. Cependant il varia dans la suite, & dit que Servio n'avoit point blâmé son dessein, tandis qu'on pouvoit se flater encore qu'il y persisteroit; mais qu'au sitôt qu'il l'eut assuré qu'il s'en repentoit, il avoit changé de langage, & l'avoit détesté; qu'au reste il lui avoit défendu fortement de découvrir ce que Malvezzy lui avoit proposé.

---

HENRI  
IV.

1599.

Voilà ce que l'accusé alléguoit pour sa défense. Du reste il ne pouvoit justifier son retour en France, après la défense expresse qui lui en avoit été faite. Il ne détruisoit point non plus les nouvelles charges de Morel, ni les indices & autres soupçons qui étoient contre lui. Ainsi il fut condamné à la mort & rompu, après avoir été mis d'abord à la question ordinaire, où il ne déclara rien de plus que ce qu'il avoit avoué en premier lieu. A l'égard de Viardot, qui s'étoit enfui avec lui, après avoir forcé la prison, il fut banni, & tous ses biens confisqués.

Dans le même tems on arrêta sur un semblable soupçon un frere Capucin nommé Langlois du couvent de S. Michel dans le Diocèse de Toul, qui avoit quitté le froc pour venir à la Cour sous un habit de goujat. On lui demanda pourquoi il avoit abandonné son Monastère; & il répondit que c'étoit pour une action secrète, dont il avoit été témoin, & dont l'horreur lui avoit fait prendre la fuite. Mais cette défaite ne fut pour lui d'aucun avantage; convaincu par de forts indices & par les témoins qu'on fit entendre contre lui, il fut aussi rompu le même jour qui étoit le 3. Avril.

Cependant le Roi étoit parti de Fontainebleau pour se rendre à Blois. Ce fut pendant le séjour qu'il fit dans cette



**HENRI** ville, que se termina la vieille querelle de dom Philippin bâtard de Savoye avec Crequi gendre de Lesdiguières.

**IV.**

**1599.**

*Querelle entre dom Philippin bâtard de Savoye, & Crequi. Origine de cette dispute.*

Elle avoit commencé trois ans auparavant au siège mémorable du fort de Chamouffet. Lesdiguières l'ayant emporté d'assaut, & Chauvirieu gouverneur de la place ayant été tué dans la chaleur de l'action, l'écharpe qu'il portoit tomba entre les mains de Crequi: elle étoit très belle, & avoit appartenu, à ce que l'on disoit, à dom Philippin; c'est pourquoi lorsque le Savoyard envoya un Trompette à Lesdiguières, pour redemander le corps du Gouverneur; Crequi lui fit examiner cette écharpe avec soin, pour voir s'il la reconnoîtroit, protestant que si elle appartenoit à dom Philippin, comme on le disoit, il se feroit un plaisir de la lui renvoyer. Le Trompette ayant fait ce rapport au Bâtard, il regarda cette politesse de Crequi comme une insulte, & résolut d'en tirer raison, les armes à la main.

Les deux armées étoient en présence proche des Mollettes, séparées seulement par une grande prairie. Après quelques escarmouches, dom Philippin envoya un Trompette défier Crequi à un duel à cheval, sans en déclarer la raison. Crequi ayant reçu ce défi, part aussi-tôt suivi seulement d'un Trompette, & se rend au lieu marqué; mais son ennemi ne parut point. Ainsi Crequi fut obligé d'envoyer son Trompette à Sanche de Salinas Commandant général des troupes espagnoles & à Evangelista, pour leur donner avis qu'il s'étoit rendu au lieu de l'assignation, & pour les prier de le faire sçavoir à dom Philippin. On fut quelque tems sans lui faire réponse. Enfin Salinas lui renvoya son Trompette, avec ordre de dire à son Maître, qu'il attendoit en vain son adversaire, parce que le duc de Savoye lui avoit fait défense de se battre. Crequi se retira donc sur la fin du jour, mais en se plaignant hautement de la lâcheté de dom Philippin, dont il prenoit Evangelista à témoin. Dans la suite, Crequi fut fait prisonnier au siège de Charbonnières, & conduit à Turin. Il se passa ainsi une année entière.

On croyoit l'affaire terminée, & on ne voyoit plus aucune raison pour les deux rivaux d'en venir aux mains, d'autant plus que le bâtard avoit rendu à Crequi pendant sa

sa prison une visite de civilité. Cependant à peine celui-ci avoit-il été relâché en vertu de la paix faite entre les deux Nations, que vers le commencement du mois d'Août il reçut à l'Esdiguieres où il étoit alors, une lettre datée de Chambery, par laquelle dom Philippin le prioit de se rendre au fort des Barreaux. Crequi prit cette lettre pour un cartel; & il répondit par le Trompette même que le Bâtard lui avoit envoyé, qu'il ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous le 12. du mois. Il s'y rendit en effet accompagné de Fontaine, d'Hercule & de Claude d'Autun de la Baume; & eut soin de faire provision de deux épées & de deux poignards, afin d'en laisser le choix à dom Philippin. Deux jours se passèrent en allées & venues: Crequi prétendoit qu'il n'étoit venu que pour se battre, & appelloit son ennemi au combat: Dom Philippin répondoit au contraire, qu'il n'avoit demandé dans sa lettre qu'une entrevûe; enfin elle lui fut accordée. Là Crequi le défia de nouveau, & lui montra les armes qu'il avoit fait apporter; mais le bâtard répondit qu'il étoit satisfait de cette entrevûe, & qu'il ne demandoit rien de plus. Ils se séparèrent de cette manière; Crequi & de Fontaine ayants sommé inutilement dom Philippin & son second de se souvenir de ce qu'ils s'étoient dit, & des offres de Crequi.

Quelque tems après, de Fontaine se rendit à Chambery, & y presenta à dom Philippin une relation de cette entrevûe, en le priant de la signer, comme avoit fait Crequi lui-même; sur son refus, il l'appella en duel de la part de Crequi. Le Bâtard eut beau chercher des défaites, il fallut enfin accepter le combat, & se rendre sur le champ de bataille entre Gieres & Grenoble. Dom Philippin y étoit arrivé de Chambery avec Pingon le 19. Août. Crequi s'y rendit aussitôt après, suivi seulement de la Buissè. On se battit. Le Bâtard reçut un coup dans la mammelle, & voyant son sang couler, il cria par deux fois qu'il étoit blessé. Crequi lui demanda s'il en tenoit; & comme il le pressoit de répondre, Pingon qui étoit présent, le fit pour lui, & en convint. Alors le vainqueur lui ayant ordonné de quitter ses armes, Pingon les lui arracha lui-même & les jeta par terre, où un valet de pied les ramassa aussitôt.



après. Crequi voyant son rival désarmé quitta aussi ses armes, l'embrassa & le laissa à Gieres pour faire panser sa blessure. Le duc de Savoye ayant appris le succès de ce combat, en fut très-mortifié ; & regardant le bâtard comme déshonoré, pour avoir eu la lâcheté de se laisser désarmer, il lui défendit de paroître en sa présence jusqu'à ce qu'il eût effacé l'affront qu'il venoit de faire à la maison de Savoye.

Dom Philippin se voyant disgracié, songea à réparer sa faute. Dans cette vûe il envoya de Chambery au mois de Février suivant, un Trompette avec une lettre pour Crequi qui étoit alors à Lyon avec le Maréchal de Biron. Crequi indigné de tant de mauvaises manières, ne voulut point recevoir la lettre du bâtard, & la rendit au Trompette sans l'ouvrir ; en même tems il le chargea de dire de sa part à son Maître, qu'il ne falloit point tant de discours, qu'il s'agissoit d'en venir au fait ; que pour lui il se trouveroit dans quatre jours à Quirieu petite place dont Lancin étoit gouverneur pour le Roi, & voisine de S. André château de la dépendance du duc de Savoye, à une journée de Chambery. Il s'y rendit en effet le 16. de Février ; & deux jours après, Pingon & le baron de Sarra vinrent l'y trouver de la part de dom Philippin. Après quelques contestations, Pingon dit que le bâtard soutenoit qu'il n'avoit pas quitté les armes le premier dans le dernier combat. Crequi en appelloit de son côté au témoignage de Pingon même, qui avoit été présent à cette action. Enfin Pingon lui annonça que dom Philippin étoit sur le champ de bataille. Alors de Fontaine passa le Rhône avec Pingon pour porter au bâtard de la part de Crequi deux épées & deux poignards afin qu'il en fît le choix. Il avoit ordre aussi de visiter le champ de bataille, & dom Philippin lui-même, qui permit seulement qu'on lui touchât le haut du corps, & qui voulut encore changer de bottines, parce que les siennes étant ouvertes, elles ne lui paroissoient pas propres à combattre ; ensuite il se plaignit du mauvais tems, & déclara qu'absolument il ne se battoit point sans un second ; c'étoit d'Oranges qui devoit l'être. Le jour se passa de cette manière, & on se sépara.

Après cela ils se firent la guerre avec la plume. Dom Philippin publia le 3. de Mars un manifeste, où il prétendait avoir fait tout ce que son honneur demandoit de lui, & pris tous les moyens qui sont d'usage entre gens d'épée; il répondoit en même tems à celui que Crequi avoit publié la veille, & dans lequel il racontoit simplement le fait tel qu'il s'étoit passé. Crequi répliqua le 20. & fit voir que son écrit du 2. étoit simple, sans fard & sans artifice. Il ajoutoit, suivant le stile qui étoit en usage entr'eux, qu'il n'y avoit qu'un moyen pour le bâtard d'effacer la tache faite à son honneur; que c'étoit de quitter la plume, pour se servir d'une plume de fer.

Comme cette réponse avoit été imprimée, & étoit venue à la connoissance du Duc, dom Philippin comprit qu'il falloit se battre, & qu'il ne pouvoit plus regagner les bonnes grâces de son Prince, qu'en lavant sa honte dans son sang, ou dans celui de son ennemi. Ainsi il écrivit à Crequi le 19. Mai pour lui donner un rendez-vous, se réservant à répondre plus amplement à son dernier écrit; c'est ce qu'il exécuta quatre jours après par un long manifeste. Cependant Crequi accepte le défi, & se rend à Quirieu le premier de Juin. Il n'y avoit plus moyen de rompre la partie. Ainsi le lendemain, après que les deux combattans eurent pris les précautions ordinaires, Crequi passa le Rhône, & se rendit sur le champ de bataille avec le baron d'Attigny. Dom Philippin y vint de son côté avec de la Buïsse, qui pour faire plus de peur au Bâtard, ne cessa tout le long du chemin de l'entretenir du courage & de la valeur de son adversaire. Du Passage, de Morges, d'Auriac, de Dizemieu qui avoient suivi Crequi, restèrent de l'autre côté du Rhône avec de la Sarra, de Gy, de Seissel & de Luxinges-des-Alymes, que le Bâtard avoit nommés pour servir de cautions de sa bonne foi, parce que le combat devoit se faire sur les terres de Savoye. Les autres personnes de la suite de dom Philippin se tinrent éloignées. Le baron d'Attigny & la Buïsse, qui étoient les deux parreins, vouloient d'abord qu'on leur permît aussi de se battre, afin qu'il ne fût pas dit qu'ils fussent assez lâches pour être restés simples spectateurs de l'action, sans avoir osé prendre part au danger de

HENRI  
IV.

1599.



ceux qu'ils accompagnoient. Cependant on convint que  
 HENRI I puisqu'on les avoit nommés pour être juges du combat ,  
 IV. ils ne devoient point s'en mêler.

1599.

Mort du  
 bâtard de Sa-  
 voye.

Enfin on en vint aux mains , & la victoire ne fut pas longtems à se déclarer. Après quelques bottes , dom Philippin tomba percé de trois coups d'épée & de deux coups de poignard. Alors Crequi sauta sur lui , en lui criant de demander la vie ; ce qu'il refusa de faire , & déclara même qu'il ne vouloit point lui en être redevable. Ainsi d'Attigny la demanda pour lui ; aussitôt Crequi se leve , la Buissè accourt , & chacun de son côté s'empresse de relever dom Philippin ; mais il étoit si blessé , qu'il retomba aussitôt après. Cependant Crequi & la Buissè saluèrent la compagnie , & repassèrent le Rhône. Pour le Bâtard il mourut de ses blessures à quelques jours de-là , quoique Crequi lui eût envoyé son chirurgien pour le panser. Cette mort causa beaucoup de tristesse au Duc , qui la regarda comme un présage funeste , & qui pour cela seul fut sur le point de rompre son voyage en France. Crequi étoit sorti du combat sans aucune blessure. Il commença par rendre grâces à Dieu de sa victoire ; & quelque joye qu'elle donnât à ses amis , il leur défendit de lui en faire compliment ; déclarant qu'il lui suffisoit que pour la gloire de la nation Dieu eût approuvé par le succès la justice de sa cause.

Édit du Roi  
 qui défend à  
 sous ses sujets  
 de servir en  
 Flandres con-  
 tre les Espa-  
 gnols.

Le Roi qui avoit été longtems inquiet du succès de cette querelle , en reçut la nouvelle avec beaucoup de joye. Du reste uniquement occupé du soin de procurer la paix à ses sujets , il donnoit toute son attention à empêcher qu'il ne se formât au dedans ou au dehors quelque nouvelle semence de guerre. Philippe & l'Archiduc se plaignoient sans cesse de ce que malgré une ombre de paix , dont on avoit voulu flater les deux nations , on continuoît cependant à se faire en effet une guerre très-cruelle. Ils reprochoient au Roi , qu'il fournissoit sous-main de l'argent aux rebelles , & leur envoyoit des troupes ; & qu'il se déclaroit même assez ouvertement en leur faveur. Ainsi pour détruire ces soupçons , Henri leur fit répondre que pour ce qui étoit de l'argent & des troupes qu'il avoit fournis aux Hollandois , l'Espagne ne pouvoit pas le trouver mauvais ; que tandis que

La France & la personne étoient attaquées par toutes les forces de l'Espagne, de la Flandre & des autres Puissances étrangères, les Provinces Unies n'avoient épargné ni argent, ni soldats pour le service de l'Etat : Qu'il étoit donc juste qu'en reconnoissance il rendît de bonne foi à une nation à qui il étoit si redevable, les sommes qu'il en avoit reçues dans des besoins si pressans, sur-tout lorsqu'on le pressoit de les rembourser ; que cette conduite ne donnoit aucune atteinte au traité de paix, ni à l'amitié qu'ils avoient solennellement jurée : Qu'il souhaitoit en bon ami que l'Archiduc pût s'accorder avec eux à des conditions raisonnables : Qu'il le serviroit en cela avec tout le zèle possible, & lui rendroit tous les bons offices qu'il avoit droit d'attendre d'un Prince son ami & son allié. Ensuite il fit une Ordonnance, par laquelle il étoit défendu à tous soldats ou officiers, de quelque condition qu'ils fussent, d'aller servir en Flandre contre l'Archiduc, sous peine de déshonneur.

HENRI  
IV.  
1599.

Pendant que le Roi étoit à Blois, Philippe Hurault chancelier de France fit un voyage à son château de Cheverny, où il avoit pris naissance. Toute la Noblesse des environs s'y rendit aussitôt pour le saluer, & il leur dit qu'il faisoit comme le bon lièvre, qu'il venoit mourir au gîte. Il semble qu'il parloit ainsi par un pressentiment de ce qui arriva bientôt après ; car dans le tems qu'il paroissoit se porter le mieux du monde, il fut attaqué d'une colique violente qui l'emporta quelques jours après dans ce château même le 29. de Juin à l'âge de soixante & douze ans & quelques mois.

Mort du  
Chancelier  
de Cheverny;

Ce fut un homme d'un esprit excellent & d'une prudence rare, expéditif, & qui avoit un talent admirable pour les affaires ; plus estimable encore par une politesse & une douceur qu'il possédoit dans un degré si éminent, que l'on ne vit jamais personne sortir de son audience avec un air triste. Il porta au Conseil ce zèle pour l'ancienne discipline qu'il avoit puisé au Parlement. Aussi ne permit-il jamais, autant qu'il lui fut possible pendant tout son Ministère, qu'on fît aucunes loix ou aucuns réglemens nouveaux, soit pour le civil, ou pour le spirituel, qui pussent y déroger ou y donner aucune atteinte. Vingt ans chancelier



**HENRI** de France, il jouit pendant trente années de la plus haute faveur de trois de nos Rois, qui l'élevèrent aux plus grands honneurs, & le comblèrent de bienfaits. Il eut plusieurs enfans d'Anne de Thou fille de Christophle de Thou; Henri comte de Cheverny qui épousa François Chabot fille du comte de Charny; Philippe nommé à l'évêché de Chartres; & Louis comte de Limours. Il en eut encore trois filles qui furent mariées très-avantageusement; Marguerite qui le fut deux fois, la première à Guy de la Val marquis de Nesle tué en combattant avec beaucoup de courage à la bataille d'Ivry; la seconde fois à Anne d'Anglure de Givry tué aussi au siège de Laon; Anne qui épousa Gilbert de la Trimouille marquis de Royan; & Catherine qui fut mariée en premières nœces à d'Escoubleau comte de la Chapelle, que la mort enleva à la fleur de son âge, & après lui à Antoine d'Aumont fils & principal héritier du célèbre Jean d'Aumont maréchal de France.

Pomponne de Bellièvre fait Chancelier de France.

Depuis plusieurs années il s'étoit introduit une mauvaise coutume à la Cour, de choisir non plus ce qu'il y avoit de gens de mérite dans les Parlemens, comme cela se pratiquoit autrefois; mais ceux qui avoient scû plus habilement faire leur cour au Prince, pour les élever à cette Dignité, la première de la Robe. Ainsi lorsqu'il fut question de donner un successeur au Chancelier de Cheverny, on jeta d'abord les yeux sur Pomponne de Bellièvre, illustre par ses grandes négociations, & par plusieurs Ambassades qu'il avoit soutenues avec une grande réputation de prudence. Ses longs services & son grand âge le firent préférer à tous les autres Courtisans.

Poursuites pour faire casser le mariage du Roi avec Marguerite de Valois.

Dans le premier Conseil suivant, on commença enfin à songer sérieusement à la cassation du mariage du Roi avec la Reine Marguerite; & Nicolas Brulart de Sillery étoit actuellement à Rome pour la solliciter auprès du Pape. Il y avoit déjà long-tems, que le Parlement & tous les Etats du Royaume pressioient ce Prince de faire choix d'une épouse, qui pût lui donner des enfans, afin d'assurer la succession à la Couronne. On ne manquoit point à la vérité d'héritiers légitimes, pour mettre sur le Trône, puisqu'il restoit tant de Princes de la Maison de France, la plus illustre de toutes

celles , qui ont jamais porté le Sceptre ; mais le Royaume étant divisé par tant de factions, il importoit beaucoup pour la tranquillité publique , que celui-même à qui la France étoit rédevable du calme , dont elle jouïssoit après de si grands troubles , laissât des enfans pour lui succéder.

HENRI

IV.

1599.

Il se rencontroit un obstacle à de si justes desirs ; c'étoit le mariage subsistant que ce Prince avoit contracté il y avoit vingt-sept ans avec Marguerite de Valois , sœur des Rois ses Prédécesseurs. Mais il se trouvoit aussi , même en France , plusieurs exemples de pareils mariages cassés pour cause de stérilité , de parenté , de mauvaise conduite , & autres raisons d'Etat. Ainsi dans la race des Mérovingiens , fondateurs de la Monarchie Françoisse , Clotaire premier avoit répudié Radegonde ; Aribert roi de Guyenne , Ingonberge ; Dagobert premier Cometrude. Ainsi Charlemagne avoit quitté Theodore , pour épouser Hermengarde sœur de Didier roi des Lombards ; Louis le Begue s'étoit fait séparer d'Ansgarde. Ainsi Louis VII. surnommé le Jeune à son retour d'Orient avoit répudié Eleonor de Guyenne , pour épouser Constance fille d'Alphonse roi d'Espagne , qui fut mère de Philippe Auguste. Charles IV. avoit renvoyé de même Blanche fille d'Othelin comte de Bourgogne , pour mettre à sa place Marie de Luxembourg fille de l'empereur Henri VII. Enfin Louis XII. qui par ses vertus mérita de ses sujets le surnom de Père du peuple , & des étrangers celui de Louis le Juste , avoit fait casser son mariage avec Jeanne de France fille de Louis XI. & sœur de Charles VIII. pour épouser Anne de Bretagne.

Le Roi n'avoit pas moins de raisons , que tous ces Princes , pour obtenir la cassation du sien. D'abord Marguerite & lui étoient parens à un troisième degré ; puisque Marguerite mère de Jeanne d'Albret , & par conséquent ayeule du Roi , étoit sœur de François Premier. Or le Pape n'avoit point donné dispense de cet empêchement , parce que dans le tems de son mariage , le Roi attaché à la doctrine des Protestants , méprisoit cette grace , & ne reconnoissoit point le pouvoir des Clefs. Il est vrai qu'après le massacre de la S. Barthelemy , Grégoire XIII. persuadé que ce Prince avoit abjuré ses erreurs lui avoit accordé cette dispense ; mais elle

Raisons de  
cette sépara-  
tion.



étoit nulle par plusieurs endroits. Marguerite ne l'avoit point demandée; elle avoit même été accordée contre la volonté; le respect qu'elle avoit pour sa mère, & l'obéissance qu'elle devoit à Charle son frère & son Roi, qui lui tenoit lieu de père, l'avoit forcée à ce mariage; & le Pape mal informé de toutes ces circonstances, n'avoit levé l'empêchement de parenté, que parce qu'on lui avoit fait entendre, que la Princesse y consentoit, & que le roi de Navarre étoit entré dans le sein de l'Eglise Catholique. A l'égard de ce Prince, il avoit déclaré dans la protestation qu'il publia en quittant la Cour, que depuis la cruelle journée de la Saint Barthelemy, toutes ses démarches avoient été forcées, & l'effet d'une crainte à l'épreuve de laquelle n'auroit pû être le courage le plus ferme. Il ajoûtoit qu'il avoit vécu toute sa vie dans la Religion Protestante; & que depuis le tems dont il s'agissoit, il n'y avoit jamais renoncé.

Marguerite de son côté s'étoit toujours excusée d'avoir consenti à ce mariage sur la crainte de déplaire au Roi, & sur le respect pour la Reine sa mère; elle n'avoit point été informée de la dispense accordée depuis la consommation; & il y avoit quatorze ans entiers, qu'elle n'habitoit plus avec le Roi. Ainsi on prétendoit que le Pape n'avoit ni voulu ni pû, leur donner dispense. En effet la dispense étant contraire au droit commun, doit être prise, disoit-on, & expliquée à la rigueur, comme porte le rescrit d'Alexandre; & suivant le Concile de Trente, telles graces n'ont point d'effet, si l'Ordinaire n'en connoît auparavant. Or cette dispense avoit été accordée sans le consentement des parties; le Curé, ni l'Evêque n'en avoient eu aucune connoissance; ainsi le mariage avoit été nul dans le commencement; & depuis ce tems-là, il n'étoit point devenu valide & légitime. Il s'y trouvoit même un nouvel empêchement du côté de la parenté spirituelle, puisque l'an 1554. Henri II. père de Marguerite, avoit tenu sur les fonts de Baptême Henri, qui régne aujourd'hui si heureusement.

Avant qu'on commençât à Rome la poursuite de cette affaire, la Reine Marguerite, pour entrer dans les vuës du Roi son époux, qu'elle avoit quitté depuis si long-tems, avoit passé pardevant Notaires à Usson en Auvergne le 4.

Février

Février, un acte, par lequel elle constituoit ses procureurs Martin Langlois maître des Requêtes, & Edoüard Molé Conseiller au Parlement. Elle y disoit que les empêchemens de parenté à un degré prohibé, de la diversité de Religion, du défaut de consentement & autres, ne lui ayants pas permis de contracter légitimement avec le Roi, ni par conséquent de le regarder comme son époux, elle s'étoit cruë obligée à s'éloigner de lui depuis très-long-tems; & comme d'ailleurs elle n'étoit plus dans un âge à pouvoir lui donner des enfans, objet unique des desirs de S. M. & de toute la France, elle supplioit le Roi de lui permettre de s'adresser au Pape, & à tous autres Juges Ecclesiastiques, pour faire déclarer son mariage nul, & le mettre en état d'épouser toute autre femme qui pût lui donner une postérité telle qu'il souhaitoit, & que le bien du Royaume le demandoit.

HENRI  
IV.  
1599.

En conséquence de cet acte & des instances de Sillery & du cardinal d'Ossat, qui poursuivoient cette affaire à Rome, le Pape par son Bref du 24. Septembre délégua le cardinal de Joyeuse, l'évêque de Modene Nonce de Sa Sainteté en France, & Horace del-Monte archevêque d'Arles, pour connoître de cette affaire.

Dès qu'on eut reçu la commission, le Roi écrivit à S. S. & aux Cardinaux, pour les en remercier, tant en son nom, qu'au nom de toute la Nation, à laquelle ils se montroient par-là si affectionnés. Cependant les Commissaires s'assemblèrent plusieurs fois chez l'Evêque de Paris, Henri de Gondy; & comme tout dépendoit des moyens de cassation, ils examinèrent avec soin les preuves de nullité qui étoient produites, les interrogatoires subis & les dépositions; enfin ils déclarèrent le mariage nul, pour raison de parenté dans un degré prohibé, de diversité de Religion, de parenté spirituelle, de violence & de défaut de consentement de la part d'une des deux parties, & leur permirent de se marier avec qui bon leur sembleroit. On envoya aussi-tôt après, leur décision à Rome, afin qu'elle fût confirmée par le Pape, dont ils tenoient leur commission.

Cassation du  
mariage du  
Roi.

Quelque tems auparavant, c'est-à-dire, le 7. de Decembre, le Parlement avoit reçu le serment que prêta en qualité de Duc & Pair Claude de la Trimouille Chef de la



**HENRI** maison de ce nom, une des plus illustres & des mieux ali-  
**IV.** liées de tout le Royaume. Louis de la Trimouille son père  
 1599. avoit été créé duc de Thouars par le Roi Charles IX. Par-  
 mis les différents titres, qui rendoient cette maison illustre,  
 on releva sur-tout dans cette cérémonie l'heureuse victoire  
 remportée à Saint Aubin du Cormier en Bretagne par Louis  
 de la Trimouille, mari de Gabrielle de Bourbon, Général  
 des armées de Charles VIII. & sa mort glorieuse à la journée  
 de Pavie; la mort funeste de Charles prince de Talmont  
 son fils à la bataille de Marignan, au succès de laquelle  
 il avoit plus contribué que personne; on n'oublia point les  
 grands services de celui-même dont nous parlons, qui avoit  
 combattu tant de fois à côté du Roi, & s'étoit rendu di-  
 gne de la distinction, dont ce Prince l'honoroit, par le cou-  
 rage qu'il avoit fait paroître à la bataille de Coutras, &  
 sur-tout à celle d'Yvry.

Édit du Roi  
 au sujet des  
 étoffes de  
 soye.

Cette année, le Roi fit défenses d'apporter en France des  
 étoffes de soye, parce que ce commerce tiroit du Royaume  
 beaucoup d'argent qui passoit en Italie, & quelques Com-  
 merçans lui firent espérer, qu'on en pourroit fabriquer de  
 semblables en France, autant qu'il en faudroit non seule-  
 ment pour l'usage du Royaume, mais encore pour le Nord.  
 Ainsi on fit planter de tous côtés des Mûriers blancs, dont  
 les feuilles servent de nourriture aux vers, qui produisent  
 la soye. On avoit déjà fait avec succès de semblables plan-  
 tations dans la Touraine, le Lyonnais, la Provence, & le  
 Languedoc.

Affaire de Sa-  
 luges.

Voyage du  
 duc de Savoye  
 en France.

Cependant l'affaire du Marquisat de Saluces restoit encore  
 indécise. Le Pape que les parties avoient pris pour arbitre,  
 n'ayant pu réussir à les concilier, avoit renoncé au Com-  
 promis fait entre ses mains. Le Duc refusoit d'accepter les  
 conditions les plus équitables; tous les jours il en propo-  
 soit de nouvelles. Il paroissoit donc que malgré la paix, le  
 Roi ne se tiendroit point en repos, qu'on ne lui eût donné sa-  
 tisfaction sur cet article. Ainsi le Duc qui commençoit en-  
 fin à n'être plus si sensible à la mort funeste de D. Philippin  
 son frère, envoya ordre au Chevalier le Breton & à Ron-  
 cas ses Ambassadeurs, de sonder l'esprit du Roi, & de voir  
 s'il ne pourroit point terminer cette affaire par lui-même,

en se rendant en France, comme il l'avoit fait espérer. Enfin soit qu'il comptât sur son habileté & sur son adresse; soit que ce fût un effet des espérances que lui donnoient ses Ambassadeurs, il se persuada pouvoir réussir. Ainsi aussitôt qu'on lui eut remis à Haute-Combe la Lettre du Roi que Roncas lui envoyoit, & par laquelle ce Prince l'assuroit qu'il seroit bien venu en France, il partit vers la fin de Novembre avec une nombreuse suite.

Lorsqu'il approcha de Lyon, il laissa sa suite, & prit la poste, pour se rendre dans cette ville. Il y fut reçu par Philibert de Guise, qui en étoit Gouverneur, & qui sortit au-devant de lui à la tête de toute la Noblesse de la Province. Le Maire & les Consuls l'attendoient à la porte suivant l'ordre du Roi, pour lui annoncer que S. M. souhaitoit qu'ils lui rendissent les mêmes honneurs qu'ils auroient pu faire à elle-même. Il fut conduit ainsi au Palais de l'Archevêque, précédé du Dais qu'on portoit devant lui, & qu'il refusa par une modestie affectée.

L'église de Lyon est la première & la plus illustre de routes les Eglises de France par l'antiquité respectable, dont elle a retenu plusieurs usages, qui se sont altérés dans les autres. Aussi la plupart des Eglises, non seulement du Royaume, mais même des pays étrangers, ont emprunté d'elle leurs Rits & leurs Cérémonies. Plusieurs Princes, même étrangers, ont par estime & par respect contribué à son ornement. Réciproquement elle leur a accordé de grands honneurs. Ainsi Philibert Emmanuel père de Charle étant venu à Lyon, avoit été reçu par les comtes de Lyon Chanoine honoraire pour son Marquisat de Villars dépendant de Montluel en Bresse. Les Chanoines ne doutèrent point, que Charle son fils ne prétendît au même honneur, auquel la possession de son père sembloit lui donner quelque droit. C'est pourquoi ils avoient eû soin avant l'arrivée du Duc, de consulter sur ce point de la Guiche, & d'écrire ensuite à la Cour, pour sçavoir les intentions de S. M. Surquoi le Roi leur fit réponse, Que puisqu'il étoit encore incertain si on auroit la guerre ou la paix avec le Duc, & qu'il y avoit garnison Françoisé dans Montluel, dont relève le Marquisat de Villars, il ne voyoit point que le duc de Savoye eût droit de

HENRI  
IV.

1599.



HENRI  
IV.

1599.

prétendre à un honneur, qu'on avoit à la vérité accordé à son père; mais dans des circonstances fort différentes, puisqu'il étoit alors maître de Monliel & en paix avec la France: Qu'ainsi il leur ordonnoit de ne faire aucune démarche sur cet article jusqu'au retour du Duc: Que si ce Prince se déterminoit à faire la paix, on pourroit alors lui rendre les honneurs qu'on avoit faits autrefois à son père, & même encore de plus grands: Que si au contraire par son opiniâtreté on se voyoit obligé d'en venir avec lui à une guerre ouverte, il n'étoit point nécessaire qu'ils se donnassent une peine inutile pour gagner la bienveillance d'un Prince étranger. Cette espèce de refus piqua ce Prince, qui étoit ambitieux & très-jaloux de ces sortes de distinctions. Cependant comme il étoit grand maître dans l'art de dissimuler, & qu'il sentoît bien qu'il ne devoit point aborder le Roi avec un air de mécontentement, il se donna bien de garde de réveiller pour une bagatelle, le ressentiment d'une insulte plus cruelle dont le Roi pouvoit demander raison. Il se contenta de ne point entrer dans la Cathédrale; & tandis qu'il fut à Lyon, il alloit tous les jours entendre la Messe aux Célestins fondés, disoit-il, par ses Ancêtres. Il s'embarquoit pour cet effet dans une Gondole qu'il avoit fait amener par la Saône. Trois jours après son arrivée à Lyon, il passa les montagnes avec des relais qu'on tenoit préparés, vint à Roanne, & descendit la Loire pour se rendre à Orléans, où sa suite étoit déjà arrivée. Il fut reçu par-tout avec de grands honneurs. D'Orléans il prit la poste, pour se rendre à Fontainebleau, où le Roi étoit retourné à son départ de Blois. Le Duc hâta sa marche, pour prévenir ce Prince, qui avoit résolu d'aller au-devant de lui avec toute sa Cour; & arriva lorsque Henri se disposoit à monter à cheval pour cela. Le Roi avoit envoyé d'abord le maréchal de Biron, & après lui Henri de Bourbon de Montpensier pour le recevoir.

Arrivée du  
Duc à la Cour

Après les premiers complimens, on parla d'affaire; & les deux Princes ne furent pas long-tems à s'apercevoir, que cette entrevûe, qui avoit commencé avec tant de politesse & de cordialité, ne finiroit pas de même. Le Duc prétendoit en effet conserver ce qu'il avoit; & le Roi ne vouloit rien relâcher de ses droits, Les six jours suivans se passèrent à

visiter le château, les bâtimens que le Roi avoit réparés ou bâtis à neuf, les galleries, les jardins, les parterres, la ménagerie, les pièces d'eau. Le Roi accompagné du Duc, & suivi d'une Cour brillante se rendit ensuite à Paris le 19. Decembre. On avoit marqué l'appartement du Duc au Louvre; mais sous prétexte qu'il avoit souvent des affaires à communiquer aux gens de sa suite, il logea presque toujours de l'autre côté de la Seine à l'Hôtel du duc de Nemours son parent proche des Augustins.

HENRI  
IV.  
1600.

La véritable raison qui l'empêcha d'accepter un appartement au Louvre, étoit sa façon extraordinaire de vivre. Il ne mangeoit point comme les autres Princes à certaines heures réglées; mais lorsqu'il se sentoît de l'appétit, en sorte qu'il se mettoit souvent à table après minuit. Il n'avoit pas plus d'ordre, ni de règle pour son Conseil, qu'il tenoit tantôt à une heure, tantôt à une autre; ce qui fatiguoit extrêmement toute sa suite qu'il tenoit toujours par là dans l'incertitude. Ainsi comme il ne pouvoit pas se faire aux manières des autres, il étoit obligé de vivre seul. On ne fit presque rien jusqu'au mois suivant, à cause des fêtes de Noël; tout ce tems se passa en tournois, en danses, en bals, en courses, en spectacles, & autres plaisirs propres à divertir le Duc.

Ce Prince en formant le dessein de venir en France, avoit compté beaucoup sur la duchesse de Beaufort. La mort lui ayant enlevé cette protection, il travailla à mettre dans ses intérêts Henriette de Balsac fille de François d'Entragues, dont nous avons souvent parlé. Le Duc étoit informé du crédit qu'elle avoit sur l'esprit du Roi; il n'épargna rien pour la gagner; & profitant pour cela de l'occasion des étrennes que l'on se donne entre amis au premier jour de l'an, il frappa les yeux de tous les Courtisans par une magnificence naturelle ou affectée, dont on voyoit alors peu d'exemples à la Cour.

Ce Prince ambitieux n'oublia aucun des moyens capables de troubler la France; & comme il prévoyoit que les conférences, dont le commencement avoit été si gracieux, n'auroient pas le succès qu'il avoit espéré, il travailla à débaucher au Roi les Seigneurs de la Cour, dont quelques-uns n'étoient

Intrigues du  
Duc.



**HENRI** que trop disposés à la révolte, suite presque infaillible des guerres civiles. Il se servit pour cet effet de l'entremise de **Lafin**. C'étoit un Gentilhomme d'une des meilleures familles de Bourgogne, fourbe du reste & sans honneur, décrié depuis long-tems comme un esprit broüillon, qui n'étoit propre qu'à semer la discorde, & à fomenter les troubles dans le Royaume, ce qui n'avoit pas manqué de le rendre très-suspect au Roi. Il s'étoit rendu secrètement à Paris, & s'étoit insinué dans la confiance du maréchal de Biron, sous prétexte de lui être allié. Biron avoit rendu de grands services au Roi & à l'Etat; mais d'un autre côté il étoit d'un orgueil insupportable, & portoit la haute idée qu'il avoit de sa personne & de son mérite, jusqu'à se plaindre du Roi, & à l'accuser d'ingratitude; ce qui arrivoit très-souvent, parce qu'il étoit d'un caractère emporté, & que dans sa colère il n'étoit pas maître de sa langue. Le Roi le connoissoit bien. Aussi un jour que ce Prince s'entretenoit avec le duc de Savoye des troubles passés, & des heureux succès dont ils avoient été suivis, le Duc pour faire sa cour à Henri, le félicitant sur la prudence & l'habileté de tant de Généraux qui l'avoient si bien servi, le Roi lui répondit, Que la plupart pensoient comme lui, & qu'en cela ils se trompoient: Qu'il avoit eu moins de peine à vaincre ses ennemis, qu'à maintenir l'union & la paix dans son parti: Et qu'il avoit eu très-souvent plus à souffrir de ces grands Généraux, qu'on croyoit lui rendre des services si importants, que de ceux qui avoient les armes à la main contre lui. Il se plaignit sur-tout avec assez d'aigreur de l'humeur fière & intraitable des deux Biron, pere & fils.

Le Duc ne manqua pas d'instruire aussitôt le maréchal de Biron de ce que le Roi lui avoit dit; Lafin lui en fit le récit de la part de ce Prince; & comme c'est l'ordinaire des délateurs, il eut soin d'enchérir encore sur ce qu'il y avoit de piquant dans cette réponse. Biron en fut si outré, comme il l'avoüa depuis, qu'il répondit avec insolence & d'un air de fanfaron, que s'il eût été présent à ce discours, il auroit couvert de sang tout ce qui se seroit trouvé autour de lui. Aussi prétend-on que dès lors Lafin fut chargé d'assurer le Duc de sa part, qu'il ne l'abandonneroit point, &

qu'ensuite il lui réitera en personne la même promesse , dans l'entrevûë qu'il eut à Conflans dans la maison de Villeroy , où le Roi étoit allé. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut depuis ce tems-là qu'il commença à entretenir avec le duc de Savoye & avec les Espagnols ces intelligences secrettes , que Lafin qui avoit mené toute cette intrigue , découvrit lui-même deux ans après , & qui causèrent enfin la perte du Maréchal.

HENRI  
IV.

1600.

Cependant le Roi qui ignoroit ce qui se tramoit alors , ne songeoit qu'à procurer au Duc de nouveaux divertissemens. Dans cette vûë il le mena à S. Germain , pour lui faire voir le château qu'il venoit de faire bâtir auprès de l'ancien dans une vûë charmante , & ces jardins fameux qu'on avoit pratiqués sur la pente du côteau , & qui étoient suspendus sur de grandes voutes , par des terrasses taillées dans le roc.

Ensuite comme ce Prince étoit curieux de voir le Parlement assemblé , & d'assister aux séances de cette Compagnie , qui de tous tems s'est rendue si célèbre dans la Chrétienté , Henri le conduisit au Palais. Ils se placèrent dans la lanterne derriere un rideau ; & de-là ils assistèrent au Jugement d'une cause , qui fut décidée d'une manière aussi équitable , qu'elle étoit touchante par elle-même : Voici de quoi il s'agissoit.

Le Duc accompagne le  
Roi au Parlement.

Un nommé Prost , Gascon , homme riche , étoit venu à Paris pour quelques affaires , & s'étoit logé chez un boulanger appelé Henri Bellanger. Quelques mois après son arrivée , revenant chez lui sur le soir vers le commencement de Février , il fut tué par des voleurs qui cachèrent son corps ; comme on ne le voyoit plus , Catherine Cordier femme du boulanger , avare comme le sont la plupart des femmes , persuada à son mari d'ouvrir la chambre de son hôte , & de profiter de sa bonne fortune en mettant la main sur l'argent qu'il trouveroit dans les coffres. Ils y en laissèrent cependant quelque peu , qui y fut trouvé par le Commissaire qu'ils firent venir après cela , afin de prévenir les recherches. Ils enlevèrent même les habits du défunt qu'on trouva ensuite dans les coffres de la Cordier. Cependant la mère de Prost informée de ce qui s'étoit passé ,

Cause plaidée  
en leur présence.



**HENRI** accourt à Paris ; ces indices & sa tendresse pour son fils la  
**IV.** portent à se rendre accusatrice contre le boulanger, sa femme,  
**1600.** leur servante & toute la maison , comme auteurs du meurtre  
 de son fils. On les arrête donc ; & ne pouvant détruire le  
 soupçons qui les chargeoient , le mari est mis à la question,  
 qu'on présenta seulement à la femme & à la servante pour  
 les effrayer. Enfin n'ayants rien avoué , ils sont élargis avec  
 un plus amplement informé.

Quelque tems après , deux voleurs condamnés à mort pour  
 d'autres crimes , déclarèrent en allant au supplice , qu'ils  
 étoient les auteurs de l'assassinat de Prost , & marquèrent  
 l'endroit où ils avoient caché son corps. Sur ce nouvel in-  
 cident , Bellanger poursuit la mère du défunt en réparation,  
 & présente requête tendante à ce qu'il soit déclaré absous ,  
 l'Arrêt rendu contre lui soit cassé , & qu'il lui soit adjugé  
 des dommages & intérêts contre son accusatrice. Anne  
 Robert parla pour le demandeur , & fit un plaidoyé propre  
 à exciter la compassion des Juges , où il représentoit un in-  
 nocent vivant à peine du travail de ses mains , accusé fauf-  
 sement d'un crime détestable , mis à la torture ; & malgré  
 le défaut de preuves , exposé à la honte & à l'infamie pu-  
 blique , comme un autre Buisiris ou Diomède , meurtrier de  
 ses hôtes. Antoine Arnault plaida pour la mère , & repré-  
 senta , Que sa plainte n'étoit partie d'aucune mauvaise vo-  
 lonté , mais d'un devoir indispensable que la tendresse ma-  
 ternelle exigeoit d'elle : Que les indices étoient si violens ,  
 que non seulement ils avoient été suffisans pour engager une  
 mère à poursuivre la juste vengeance de la mort de son fils ;  
 mais que les Juges même les plus intégres avoient pû y  
 être trompés : Que cependant on n'avoit rien statué de trop  
 rigoureux contre les accusés , eu égard à la grandeur  
 du crime : Qu'après avoir été appliqués à la question , ils  
 avoient été élargis : Qu'ainsi puisque leur innocence ve-  
 noit d'être reconnue , il ne leur restoit plus sinon de ren-  
 dre de très-humbles actions de grâces d'abord à Dieu ,  
 qui n'avoit pas permis que la vérité demeurât plus long-  
 tems cachée , & ensuite aux Juges , qui les avoient traités  
 si doucement , quoiqu'ils fussent atteints & convaincus , si-  
 non d'un meurtre , au moins d'un vol domestique : Qu'ils  
 devoient

devoient se persuader, que si ce n'étoit pas d'un nouveau crime que Dieu eût voulu les punir par-là, c'étoit du moins pour des fautes plus anciennes, inconnues peut-être aux Juges, pour le châtimement desquelles il s'étoit servi du ministère des Magistrats. Après le plaidoyer des deux Avocats, l'Avocat général Servin portant la parole pour le Procureur général, résuma les moyens des deux parties, & conclut qu'on pouvoit satisfaire aux justes plaintes du boulangier, & à la douleur encore plus juste de la mère, en déchargeant le premier de l'accusation intentée contre lui, sans lui accorder les dommages & intérêts qu'il demandoit contre celle-ci. Cet avis forma l'Arrêt qui fut prononcé par le premier Président de Harlay. Après la séance, ce Magistrat donna un repas magnifique au Roi, au Duc, aux Princes & aux Seigneurs de la Cour dans sa maison qui fait partie du Palais. Cela se passa le 17. Janvier.

Enfin l'affaire pour laquelle le Duc étoit venu à la Cour, fut portée au Conseil, qui se tint plusieurs fois à ce sujet dans l'Hôtel du Connétable de Montmorency. Outre les députés du Duc, on admit aux conférences comme médiateur au nom du Pape, Calatagirona, autrefois Général des Cordeliers, & alors Patriarche de Constantinople, qui deux ans auparavant avoit contribué avec beaucoup de zèle à la conclusion de la paix. Le Duc demandoit avant toutes choses, que le Roi abandonnât la protection de Geneve, persuadé que le refus de ce Prince le mettroit mal dans l'esprit du Pape, & l'autoriseroit lui-même à ne point rendre le Marquisat. Comme le Patriarche n'appuyoit pas sa demande, parce qu'il prétendoit n'avoir là-dessus aucun ordre de S. S. le Duc qui sentoit bien que sa demande ne pouvoit jamais réussir sans cet appui, en fit parler au Roi par l'évêque de Modene nonce de Sa Sainteté; mais Henri lui répondit, Que son prédécesseur n'avoit pris Geneve sous sa protection, que pour le bien de la France, & à la prière des Suisses: Qu'en effet ils avoient fait voir qu'on ne pourroit être maître du Pas de Cluses qu'autant qu'on le seroit de Geneve, & que si on perdoit une fois ce poste, il ne seroit plus possible de faire entrer en France les secours que le Roi tiroit de leur País: Qu'ainsi il ne pouvoit ni ne vouloit

---

HENRI  
I V.  
1600.

Conférences  
pour le mar-  
quisat de Sa-  
lucés.



HENRI

IV.

1600.

abandonner la protection de cette Ville, afin qu'on ne pût pas l'accuser d'avoir négligé témérairement une précaution si nécessaire, qu'on n'avoit prise que pour le salut de l'Etat. Le Duc voyant donc que cette demande, qui étoit odieuse en elle-même, n'avoit servi qu'à aigrir le Roi, eut recours à de nouveaux artifices. Pour regagner ce Prince, il parla de l'Empire & du recouvrement du Milanéz qui appartenoit à la France ; il offrit pour ces deux entreprises tout ce qu'il avoit de forces & de pouvoir ; il vanta beaucoup la valeur & le bonheur du Roi ; mais il ne réussit pas mieux de ce côté-là. Le Roi ne se laissa point éblouir par ses flateries, & se moqua de la vanité de ses promesses. Enfin il en vint aux prières, & demanda comme une grace à S. M. de donner à charge d'hommage le marquisat de Saluces à un de ses enfans, répétant sans cesse, qu'il ne leur avoit jamais souhaité de plus grande fortune, que d'être redevables de leur agrandissement au Roi, à qui ils avoient déjà l'honneur d'être unis par les liens du sang. Il réitéra ses premières promesses, & les fausses espérances qu'il avoit déjà données pour l'Empire, & pour le recouvrement du Milanéz ; à l'en croire il n'y avoit point de secours que le Roi ne dût attendre de lui & de ses sujets pour l'exécution de ces deux entreprises. Il ne tarissoit point sur cette matière, qui fournissoit une vaste carrière à sa vanité. Enfin lorsqu'il reconnut que ses prières n'avoient pas plus d'effet que ses promesses & ses flateries, il passa tout d'un coup d'une extrême confiance au dernier désespoir ; il condamna son voyage, & ceux qui le lui avoient conseillé ; & dans une première faillie il forma sur le champ une résolution également contraire à son honneur & dangereuse pour ses suites. Peu s'en fallut que sans prendre congé du Roi, il ne s'enfût de France, en se faisant tenir des relais en certains endroits. Car après tant de refus, il craignoit qu'étant en pais étranger, on n'usât de violence à son égard.

Comme il étoit dans cet embarras, sans sçavoir à quoi se résoudre, le Roi qui en fut informé par ceux qui l'approchoient, lui fit dire, Que son arrivée lui avoit fait d'abord beaucoup de plaisir, parce qu'il avoit crû qu'il n'étoit venu en France que pour lui donner satisfaction au sujet du

Marquisat : Que puisqu'il ne vouloit ni accepter , ni faire aucunes propositions raisonnables , il étoit très-mortifié qu'il fallût ainsi le séparer sans rien conclure : Qu'au reste il étoit bien aise de lui apprendre que les Rois de France ne sçavoient ce que c'étoit que d'avoir recours aux finesses , & de manquer de bonne foi ; & qu'une guerre ouverte étoit le seul moyen qu'ils missent en usage pour poursuivre leurs droits : Que François premier avoit respecté les droits de l'hospitalité dans la personne de Charles V. Qu'il vouloit en user de même à son égard : Que comme personne ne l'avoit forcé à venir en France , il lui étoit libre aussi d'en sortir quand il lui plairoit : Que cependant il pouvoit opter , ou de rendre le marquisat de Saluces , , ou de céder la Bresse en échange : Qu'il lui laissoit trois mois pour y penser ; à compter du jour qu'il seroit rentré dans ses Etats. Ce discours rapporté au Duc le remit un peu de ses frayeurs ; il reprit les conférences , & enfin le traité fut conclu.

Il portoit , qu'au premier de Juin suivant le Duc restitueroit de bonne foi & sans aucun delai à la France le marquisat de Saluces : Que le Roi y nommeroit pour Gouverneur telle personne qu'il lui plairoit , pourvû qu'elle n'eût aucun démêlé personnel avec le Duc : (cette restriction regardoit Crequi ) Que les garnisons des Villes & des Bourgs seroient composées de Suisses , & celles des citadelles , de François : Que cependant S. M. ne seroit obligée d'y laisser les Suisses , que jusqu'à ce que le compromis fait entre les mains du Pape fût expiré ; Que si le Duc refusoit de rendre le Marquisat , il céderoit en échange dans le même terme tout le païs qui est entre la Saône & le Dain , qu'on appelle le comté de Bresse , y compris Bourg avec sa citadelle , Barcelonnette avec son Vicariat jusqu'à la montagne d'Argentiere , les vallées de Sture & de Perouse avec tout leur territoire , Pignerol & ses dépendances : Que le Roi , aussitôt qu'il en auroit été mis en possession , céderoit au Duc tous ses droits & actions sur le Marquisat : Qu'il y auroit amnistie générale pour les sujets de l'un ou de l'autre Etat qui auroient porté les armes contre leur Prince , & qu'ils seroient maintenus dans la possession de tous leurs biens : Que le Fort de Bois-Dauphin bâti pendant les dernieres

---

HENRI  
IV.

1600.

Conclusion  
du traité.



guerres, seroit rasé : Qu'on représenteroit les inventaires des canons, des boulets, de la poudre & autres munitions de guerre dont le Duc s'étoit emparé, en se saisissant du Marquisat ; & que s'il optoit de rendre Saluces, il donneroit une caution valable & suffisante pour la restitution de ces effets : Qu'avant le premier de Juin il seroit obligé de déclarer à quoi il s'en tenoit ; & que dès à présent il promettroit de bonne foi de faire cette déclaration : Qu'au cas qu'il restituât le Marquisat, le Pape qu'ils avoient l'un & l'autre choisi pour arbitre, prononceroit sur leurs autres contestations, conformément au traité de Vervins, que les parties s'engagèrent de nouveau à observer exactement. Cet accord fut passé le 27. Février.

Retour du  
Duc dans ses  
Etats.

Trois jours après, le Duc ayant déjà fait partir sa suite, prit congé du Roi. Il paroissoit content ; mais dans le fond ils étoit résolu de tirer les choses en longueur, & de prolonger autant qu'il lui seroit possible le terme qui lui avoit été accordé. Au reste il prit pour son retour une autre route que celle par où il étoit venu ; & traversant la Brie, la Champagne & enfin la Bourgogne, il se rendit dans la Bresse accompagné de Malain de Luz, que le Roi avoit nommé pour le conduire. Etant entré dans la citadelle de Bourg, on dit qu'il ne put retenir ses larmes, parce qu'il prévoyoit dès-lors, qu'il seroit bien-tôt forcé de s'en dépouiller.

Il reprend  
ses liaisons a-  
vec l'Espagne.

Aussitôt qu'il fut arrivé à Chambery, il écrivit au Roi ; & après les complimens ordinaires, il lui marquoit qu'il alloit se rendre à Turin, pour délibérer mûrement sur le choix des deux propositions qui lui avoient été faites par S. M. ainsi qu'il en étoit convenu. Mais il n'y fut pas plutôt, que voyant ses desseins échoiés du côté de la France, il reprit ses anciennes liaisons avec les Espagnols. Henriquez d'Acavedo comte de Fuentes gouverneur de Milan servit beaucoup à l'y déterminer. Il le rassûra, & lui fit même espérer que l'Espagne le soutiendrait de toutes ses forces, s'il vouloit rompre le traité qu'il venoit de conclure. Au surplus on plaisanta à la Cour sur son voyage en France, d'où l'on disoit qu'il n'avoit emporté que des crottes. Cette raillerie étant venue à sa connoissance, il répondit avec beaucoup d'esprit : Qu'il

n'étoit point passé en France pour en emporter quoique ce soit, mais pour y laisser un souvenir ineffaçable de sa personne : Que la boüe qu'il en avoit emportée, en se séchant étoit tombée d'elle-même ; mais qu'on ne pourroit jamais effacer qu'avec l'épée les traces profondes qu'il avoit laissées dans ce Royaume. Il vouloit faire entendre qu'il y avoit reveillé les anciennes divisions, & débauché le Maréchal de Biron, à qui même il avoit fait espérer sa fille en mariage.

---

HENRI  
IV.

1600.

Erection  
d'Anguillon  
en Duché  
Pairie.

Le 2. de Mars, on lut au Parlement des Lettres Patentes, par lesquelles le Roi créoit Henri de Lorraine fils du duc de Mayenne, Duc & Pair de France, sous le titre de duc d'Anguillon en Agenois. La grandeur & l'éclat de cette famille, déjà honorée de tant de dignités semblables, leva toutes les difficultés qu'on auroit pû trouver à l'enregistrement. On y ajouta cette clause : Qu'avenant le défaut de mâles, Anguillon, Ste Livrade, Montpefat, Madaillan & Olmerac compris sous cette Duché-Pairie, ne seroient point réunis à la Couronne selon l'usage des Loix du Royaume, mais passeroient aux plus proches héritiers, le titre de Pairie demeurant éteint. Mais en même tems de peur que cette faveur ne s'étendît à trop de personnes, & qu'une si grande distinction ne perdît son prix, en devenant trop commune, on arrêta que S. M. seroit très-humblement suppliée de confirmer de nouveau l'ancienne Loi du Royaume sur cet article.

Conférence  
de Fontaine-  
bleau entre  
du Perron  
évêque d'E-  
vreux, & du  
Plessis Mor-  
nay.

Après le départ du duc de Savoye, le Roi alla à Fontainebleau, où il se tint une grande conférence entre David du Perron évêque d'Evreux & du Plessis Mornay, qui par son habileté dans la paix & dans la guerre, avoit mérité de tenir autrefois à la Cour une des premières places dans les bonnes grâces du Roi. Voici ce qui donna occasion à cette dispute. Du Plessis avoit composé en François un traité de l'Eucharistie & du sacrifice de l'ancienne Eglise ; la beauté du stile le faisoit rechercher de tout le monde, & lire avec d'autant plus d'avidité, que l'auteur appuyoit son sentiment de l'autorité des PP. Grecs & Latins, & même de quelques Théologiens Scholastiques. Pour arrêter les mauvais effets que ce Livre pouvoit produire, nos Docteurs ne



**HENRI** manquèrent pas dans leurs sermons d'en décrier l'auteur comme un faussaire. Quelques-uns même dressèrent une liste de tous les passages falsifiés ; & plusieurs travaillèrent à le réfuter par quelques ouvrages qui furent imprimés. Cette affaire faisoit déjà beaucoup de bruit à Bourdeaux , où les Jésuites ont un Collège très-fameux , & même à Paris où les Prédicateurs déclamoient vivement contre ce Livre , lorsque du Perron s'engagea de prouver , qu'il y avoit plus de cinq cens citations fausses , tant des anciens PP. que des Scholastiques. Du Plessis en ayant été averti , fit imprimer à Paris un écrit pour demander que du Perron , & tous ceux qui l'accusoient de falsification , souscrivissent à la requête qu'il avoit dessein de présenter au Roi. Il y supplioit S. M. de nommer des Commissaires sçavants & d'une probité reconnüe , pour examiner son Livre , & décider si les reproches qu'on lui faisoit étoient bien ou mal fondés. Cette requête étoit datée du 20. Mars.

Du Perron étoit alors à Condé , un des plus considérables châteaux du diocèse d'Evreux ; il répondit à l'écrit de du Plessis cinq jours après ; & ayant accepté la proposition , ils convinrent ensemble de demander au Roi des Commissaires pour juger de leur différend en présence de S. M. au cas qu'elle daignât assister à la conférence , & que ses occupations le lui permissent. Le Nonce s'opposa d'abord à leur demande , persuadé qu'il étoit dangereux d'abandonner ainsi à la dispute , & par-là de laisser revoquer en doute des points de Religion , ou que du moins il falloit auparavant en demander la permission au Pape. Mais le Roi & du Perron lui firent entendre que dans la conférence qu'on proposoit , il ne s'agissoit point de disputer sur les articles de foi décidés par l'Eglise ; mais uniquement de vérifier les citations de du Plessis ; que si on prouvoit une fois qu'elles fussent fausses , non seulement le Livre perdrait tout son crédit , mais qu'encore plusieurs Protestants , qui avoient beaucoup d'estime pour l'Auteur , ne manqueraient pas de renoncer à leurs erreurs. Ainsi ils déterminèrent aisément ce Prélat à ne point faire de bruit.

On nomma donc pour Commissaires Jacques Auguste de Thou Président au parlement de Paris , qui d'abord refusa

cette commission, François Pirhou, & Nicolas le Fèvre de la part des Catholiques; & du côté des Protestans, Calignon Chancelier de Navarre, & en sa place, car il se trouvoit malade, la Canaye Président en la Chambre de Languedoc, avec Isaac Causaubon. Le Fèvre n'ayant pû se trouver à la conférence, le Roi choisit pour le remplacer Jean Martin Docteur en Médecine. Il y eut d'abord de la difficulté sur la forme, & sur l'ordre de la conférence; & peu s'en fallut que du Plessis ne la rompît, parce qu'il se plaignoit que le Roi étoit trop partial, & prévenu contre lui. Cependant elle commença enfin le 4. de Mai, après bien des contestations fondées sur ce que du Plessis vouloit qu'on produisît en même tems tous les passages falsifiés, au lieu que du Perron n'en proposoit d'abord que soixante.

Le Chancelier de Bellièvre, qui présidoit à cette conférence, où le Roi assista en personne, en fit l'ouverture en déclarant que l'intention de S. M. en accordant cette dispute, n'avoit point été de donner aucune atteinte, soit à l'autorité de l'Eglise, & à la doctrine Catholique, soit aux Edits accordés en faveur des Protestans. Il exhorta en même tems les deux adversaires à ne point disputer avec passion; & leur dit que le Roi le souhaitoit & l'ordonnoit ainsi. Du Perron prit ensuite la parole, & dans un grand discours, qui tendoit au même but, il fit l'éloge de la modération du Roi; Prince bien différent de ce Roi impie, que Dieu frappa de la lèpre, pour avoir mis la main à l'encensoir, c'est-à-dire, pour avoir voulu joindre le Sacerdoce à la Royauté, & s'attribuer sur les choses Saintes une autorité, qui ne lui étoit point due; mais marchant au contraire sur les traces des Constantins, des Valentiniens, & des Theodoses; & laissant aux ministres de l'Eglise de Dieu le droit de décider des dogmes de notre foi & des points de la discipline. Duplessis dit aussi quelques mots en sa faveur; il protesta que ce n'étoit, ni la vanité, ni l'ambition, qui l'avoient porté à composer son Livre, ou à demander cette conférence; & qu'il ne l'avoit fait que dans l'intention que sous les auspices d'un si grand Prince, on en tirât quelque fruit pour la gloire de Dieu, & la réformation de l'Eglise, après laquelle on soupiroit depuis long-tems. On mit ensuite

---

HENRI  
IV.  
1600.

Ouverture de  
la conférence.



les Livres sur le bureau. Le Chancelier & les Commissaires délégués étoient assis à droite ; le Roi étoit au milieu. Audessous de S. M. étoient placés l'archevêque de Lyon , les évêques de Nevers , de Castres , & de Beauvais , & plus bas encore les quatre secrétaires d'Etat. A gauche étoient les ducs de Vaudemont , de Nemours , de Mercœur , de Mayenne , de Nevers , d'Elbeuf , & d'Aiguillon ; le Prince de Joinville , & plusieurs autres Seigneurs étoient autour de la table , aux deux côtés de laquelle étoient du Perron & du Pleffis de bout. Le reste des spectateurs moins distingués étoient derrière.

Succès de cette dispute.

D'abord on examina les passages de Scot & de Durand sur la présence réelle & sur la transubstantiation ; & les Commissaires délégués décidèrent , Que dans l'un & dans l'autre Duplessis trompé par le stile & la methode des Scholastiques qu'il ne connoissoit point , avoit pris l'objection pour la réponse : Qu'il avoit tronqué mal à propos deux passages de saint Chrysostome , & ceux de saint Jérôme sur l'invocation des Saints : Que le passage qu'il citoit de saint Cyrille sur l'adoration de la Croix , ne se trouvoit nulle part dans les ouvrages de ce Père : Qu'il avoit omis quelques mots en rapportant la Constitution de Theodose & celle de Valentinien. Le Chancelier prononça aussi qu'il n'auroit point dû citer Pierre Crinitus auteur trop moderne & trop peu estimé pour faire autorité. Du Perron examina ensuite deux passages obscurs de saint Bernard , que du Mornay avoit allégués pour prouver que la sainte Vierge n'intercede point pour nous auprès de Dieu ; & le Chancelier & les Commissaires déclarèrent la critique bien fondée. Le dernier passage étoit de Theodoret dans son Commentaire sur le Pseaume 113. au sujet des Images. L'Evêque prétendoit qu'il falloit traduire les Idoles , & non les Images. Enfin après une longue dispute sur les Images , le Chancelier ayant été aux voix , prononça , que ce passage devoit s'entendre des Idoles des Gentils , & non point des Images des Chrétiens. La nuit finit la séance.

Le lendemain , du Perron vouloit reprendre la conférence ; mais du Pleffis se trouva si fatigué du travail de la veille , qu'il ne put l'accepter. Depuis , il survint tant de nouvelles difficultés ,

difficultés, que les Commissaires nommés par le Roi se séparèrent. Du Plessis de son côté partit le 8. Mai & vint à Paris pour rétablir sa santé. Le lendemain, le Chancelier & du Perron se retirèrent; & trois jours après, le Roi lui-même quitta Fontainebleau avec toute sa Cour.

Au bout de quelques jours, du Plessis retourna à Saumur, sans avoir pris congé de S. M. On imprima quelques mois après, une apologie de du Plessis, où l'on soutenoit la vérité des passages qu'il avoit cités par l'explication qu'on en donnoit; & on faisoit en même tems, à l'occasion du passage de Theodoret, qui avoit été attaqué, une nouvelle dissertation sur les Images. Du Perron refuta cette apologie par un autre ouvrage, & par une relation de la conférence, qui fut imprimée par ordre du Roi; il y joignit une dissertation fort longue & fort diffuse en faveur des Images.

On parla aussi alors de la publication du Concile de Trente, & du rappel des Jésuites, qui avoient été chassés du Royaume par arrêt du Parlement; mais comme on étoit encore dans l'incertitude, si l'on auroit la guerre ou la paix avec le duc de Savoye, l'affaire fut remise à un tems plus tranquille, malgré les instances du Chancelier, & de Villeroi.

Dès que Paris fut rentré sous l'obéissance du Roi, ce Prince après avoir rétabli le bon ordre dans cette Capitale, & fait revenir le Parlement, avoit songé à réformer l'Université, dont la discipline avoit beaucoup souffert pendant les guerres civiles. Il chargea de ce soin Renaud de Beaune archevêque de Bourges, grand aumônier de France, aussi recommandable par sa science, que par son expérience consommée; & dès-lors de concert avec quelques autres Commissaires nommés aussi par S. M. ce Prélat travailla avec zèle à cette réforme.

Ils consultèrent pour cela les Doyens & les principaux Professeurs aux Arts, en Médecine, en Droit, & en Théologie, les Procureurs des quatre Nations, les principaux des Collèges, & sur-tout le Recteur. Et ce fut de leur avis, qu'après avoir reconnu par la lecture & l'examen des loix & statuts donnés cent cinquante ans auparavant sous Charle VII. par le cardinal d'Estoutteville pour la réforme de la même Université, qu'il étoit important pour le progrès des

---

HENRI  
IV.

1600.

Réforme de  
l'Université  
de Paris.



HENRI  
IV.  
1600.

sciences d'y faire quelques additions , explications, & changemens ; on dressa de nouvelles loix , & de nouveaux statuts , qui en vertu des Lettres patentes de S. M. furent homologués au Parlement le 3. Septembre 1598. La Cour commit en même tems le Président de Thou , Lazare Coqueley , & Edoüard Molé Conseillers pour procéder à l'exécution. Ainsi le 18. Septembre de cette année , le Recteur Gigour , indiqua aux Mathurins une assemblée qui fut très-nombreuse , où se trouvèrent les Doyens de toutes les Facultés , les Procureurs des Nations , les Principaux des Collèges , & entr'autres le Doyen de la faculté de Théologie , René Benoît confesseur du Roi nommé à l'évêché de Troyes. Là le président de Thou accompagné de Coqueley & Molé placés sur une estrade tint ce discours à l'assemblée.

Discours du  
Président de  
Thou à cette  
occasion.

» Après un funeste orage qui a duré quarante ans , le  
» Roi non seulement en grand Capitaine , mais encore en  
» bon Prince , persuadé que le devoir d'un Souverain n'est  
» pas seulement de combattre pour la défense de ses fron-  
» tières ; mais aussi de rendre également la justice à tous ses  
» sujets , vainqueur de tous ses ennemis a donné tous ses  
» soins pour retablir le calme & la tranquillité dans ses  
» Etats, troublés depuis si long-tems par les guerres civiles.  
» Il a commencé par la Religion ; c'est pour l'établir soli-  
» dement parmi nous , qu'il a donné cet Edit si sage , à la  
» faveur duquel nous voyons aujourd'hui le culte divin re-  
» fleurir déjà dans plusieurs provinces du Royaume , où les  
» troubles passés l'avoient presque entièrement aboli. Il a  
» pouvû ensuite à la justice , en rendant aux loix leur an-  
» cienne vigueur , aux Magistrats leur autorité , & en assû-  
» rant en général le repos de tous ses sujets. Il a même re-  
» mis l'ordre dans les finances , ce que l'on n'osoit espérer ,  
» & à mis un frein à la cupidité de ceux qui les gouvernent.  
» En assûrant ainsi les revenus , le principal nerf de la guerre  
» & de la paix ; il a non seulement affermi l'Etat , épuisé  
» par tant de malheurs , mais encore soulagé le peuple , que  
» l'épuisement des finances obligeoit de charger chaque jour  
» de nouveaux impôts. Enfin sa prudence lui a fait jeter  
» les yeux sur son Université de Paris , jadis la plus floris-  
» sante de toute la Chrétienté , mais qui ne conserve plus

» aujourd'hui elle-même, comme toutes les autres parties de  
 » l'Etat, qu'un triste débris de sa gloire passée. Il l'a regardée  
 » comme la pépinière, qui forme de dignes ministres du Sei-  
 » gneur, des sujets habiles & zélés, capables de remplir les  
 » grandes places, les Magistratures, les Gouvernemens, les  
 » autres charges & emplois du Royaume. En cela il a suivi  
 » l'exemple des plus grands Empereurs Chrétiens, dont on lit,  
 » soit au Code de Justinien, soit au Code de Theodose, plu-  
 » sieurs Constitutions en faveur des Professeurs, Medecins,  
 » Maîtres & Docteurs de Grammaire, de Rhétorique, ou de  
 » Philosophie, à qui ils accordoient les plus beaux privilé-  
 » ges. Aussi dès le commencement de cette puissante Mo-  
 » narchie, nos Rois qui ont succédé aux Emperenrs, &  
 » qui en ont toute la puissance dans leurs Etats, d'autant  
 » plus qu'ils reçoivent eux-mêmes l'Onction sacrée, & qu'ils  
 » participent en quelque sorte au Sacerdoce, n'ont jamais  
 » manqué à l'exemple des Empereurs de veiller à l'entre-  
 » tien de la discipline Ecclesiastique, dont l'instruction de  
 » la jeunesse fait une partie très-considérable. Delà nous  
 » viennent tant de Capitulaires de Charlemagne, de Louis  
 » le Debonnaire son fils, qui regardent le culte divin, dont  
 » quelques-uns même se trouvent inferés dans le décret de  
 » Gratien. A leur exemple Louis IX. que ses vertus ont  
 » fait mettre au nombre des Saints, fit une pragmatique,  
 » pour regler la discipline Ecclesiastique. Ensuite pendant  
 » le Schisme malheureux, qui sous le règne de Charle VI.  
 » déchira l'Eglise au grand regret de tous les gens de bien,  
 » ce Prince, après avoir consulté l'Université de Paris, ne fit-il  
 » pas des réglemens pour le maintien de la discipline Ec-  
 » clesiastique, au sujet de laquelle il n'y avoit alors rien de fixe  
 » à Rome? Quelques années après, Charle VII. son fils ne pu-  
 » blia-t-il pas la fameuse Pragmatique-Sanction, qui a fait tant  
 » de bruit, & qui, tant qu'à l'exemple de vos ancêtres nous  
 » avons ignoré, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat, l'art de fein-  
 » dre & de tromper, a toujours été observée avec tant de vé-  
 » nération par tous les ordres du Royaume, sur-tout par la  
 » faculté de Théologie de l'Université de Paris. Enfin Louis  
 » XII. dont la mémoire est encore récente; ce Prince qui  
 » mérita par ses vertus d'être appelé le père du peuple par

---

HENRI  
 IV.  
 1600.



HENRI IV. 1600. » ses fujets, & Louis le Juste par les étrangers, ce qui est  
 » le titre le plus glorieux qu'on puisse donner à un Souve-  
 » rain, n'a pas eû moins de zèle ni moins d'ardeur pour  
 » procurer la réformation de l'Eglise dans son Chef & dans  
 » ses membres. Nos Rois ont toujours usé de ce droit avec  
 » autant de sagesse, que d'utilité; non pour s'ingérer de dé-  
 » cider de la Doctrine, qu'ils sçavent ne devoir être définie  
 » que par l'autorité des Conciles, des Pères, & des saints  
 » Canons; mais pour conserver l'ordre & la discipline Ec-  
 » clésiastique. C'est dans cette vûe, qu'ils ont composé leurs  
 » Cours souveraines d'autant de Conseillers Clercs qu'il y en  
 » avoit de Laïcs au commencement, afin de pouvoir par ce  
 » sage tempéramment rendre également la justice à tous  
 » leurs fujets, sans donner lieu aux soupçons & aux murmu-  
 » res. Le Roi digne successeur de tant de Princes, & qui n'a  
 » pas moins hérité de leurs vertus & de leur tendresse pour  
 » ses fujets, que de leur Couronne, a cru de même devoir  
 » donner une attention particulière à son Université. Il a  
 » chargé du soin de travailler à sa réforme des personnes  
 » également distinguées par leur science & par leur habi-  
 » leté, qui de l'avis même de toutes les Facultés qui la com-  
 » posent, ont rédigé par écrit les statuts & réglemens,  
 » qu'elle doit observer dans la suite. Le Parlement les a  
 » vérifiés par ordre de S. M. il en a ordonné la publication,  
 » & c'est nous qu'il a commis pour les faire exécuter. Ainsi  
 » puisque nous avons le bonheur de jouir de la paix, qui est  
 » la maîtresse & la mère nourricière des sciences & de la  
 » discipline, tant Ecclesiastique, que Civile, dont dépend la  
 » sûreté de tous les Etats, que vous reste-t'il, sinon d'unir tous  
 » vos prières & vos vœux, pour en rendre d'abord à Dieu les  
 » actions de grâces qui lui sont dûes, & ensuite au Roi Très-  
 » Chrétien, à qui après Dieu vous en êtes redevable; & de  
 » recevoir avec soumission & respect la faveur qu'il vient de  
 » vous accorder? Le Parlement nous ayant délégué dans  
 » ces vûes, nous vous exhortons de faire observer exacte-  
 » ment en tous leurs points les statuts, qui ont été dressés  
 » par les ordres, & sous les heureux auspices de ce Prince:  
 » Le Roi ni la Compagnie n'ont rien oublié de ce qui pou-  
 » voit vous être utile; fasse le Ciel que par votre attention

à observer de si sages réglemens , on ne puisse pas vous accuser de vous être manqués à vous-mêmes.

On fit ensuite lecture de l'arrêt & des statuts. Il y en avoit de particuliers pour la Faculté des arts , pour celles de Medecine , de Droit , & de Théologie. Ils portoient entr'autres choses , que comme les exemples de révolte & les fausses maximes des factieux avoient pris naissance des mœurs & des principes corrompus qu'ils avoient reçus dans l'Université ; on apprendroit aux enfans & aux jeunes gens qui y seroient instruits , à prier pour le Roi , & à lui rendre une parfaite obéissance aussi-bien qu'aux Magistrats. Les statuts pour la Théologie , dont il étoit certain que les sup-pôts avoient contribué plus que les autres à répandre le poison de la révolte , ordonnoient , Que tous les étrangers qui feroient leur cours en cette Faculté , ou qui étudioient quelque autre science que ce fût , ne pourroient être promus aux degrés dans l'Université , qu'après avoir fait serment de se conformer aux maximes du Royaume , d'obéir au Roi & aux Magistrats , & de ne rien entreprendre contre l'Etat & le Gouvernement : Qu'outre cela on ne soutiendrait dans les écoles aucun sentiment , qui ne fût conforme à la doctrine des Saints Pères , & à celle de l'Eglise Catholique , & qui pût donner atteinte à la Dignité & aux droits du Prince , ou de l'Etat ; & qu'en cas de contravention , le Syndic , le Président & le Répondant seroient punis extraordinairement. Enfin on cassoit & on annulloit tout ce qui seroit contraire aux présents statuts & réglemens ; on confirmoit ce qui y feroit conforme ; & on défendrait de s'en écarter jamais ; en sorte qu'ils ne pourroient être abolis ou changés , que par l'autorité du Roi , ou du Parlement.

Après la lecture des statuts , Louis Servin Avocat général prit la parole pour le Procureur général , & exhorta tous les corps de l'Université à remplir chacun leurs devoirs , avec zèle , & avec exactitude ; il enjoignit aux Théologiens de lire & d'expliquer assiduellement la Sainte Bible , préférablement à tous autres Livres ; leur représentant que quoiqu'on regardât alors les écrits polémiques & les ouvrages des Scolastiques comme servants beaucoup à refuter les erreurs des Sectaires , ils devoient cependant être persuadés que la

---

HENRI  
IV.

1600.

Réglemens  
& statuts  
dressés par  
les Commis-  
saires , & ho-  
mologués au  
Parlement.



**HENRI** nourriture spirituelle propre à former un Théologien se  
**IV.** tire sur-tout de la lecture continuelle de l'ancien & du nou-  
**1600.** veau Testament , qui sont comme les deux mammelles de  
 l'Eglise , la mère commune de tous les fidèles : Qu'en effet  
 selon Gerson Chancelier de l'Université , rejeter la Bible,  
 c'est admettre l'Antechrist. Il exhorta ensuite les Docteurs  
 en Droit à enseigner le Droit canonique de manière qu'ils  
 se reglassent , autant qu'il seroit possible , sur l'exemple des  
 Théologiens dont leur profession les rapprochoit fort ; à ne  
 rien avancer par conséquent , qui fût contraire aux droits  
 de la Couronne , & aux libertés de l'Eglise Gallicane , qui  
 n'étoient que le droit commun de l'Eglise universelle , ainsi  
 que les nommoit autrefois avec justice le très-sage Roi Charle  
 V. & à ne point enseigner le sixième Livre des Décretales  
 composé par Boniface VIII. dont ils devoient toujours se  
 souvenir que la Censure injuste avoit été proscrite par les  
 suffrages unanimes de toute l'Eglise Gallicane. Il enjoignit  
 enfin aux Medecins d'observer les loix qu'on leur avoit pré-  
 scrites ; de lire avec soin les œuvres du divin Hypocrate ;  
 de suivre ses préceptes ; & de ne point donner dans l'Empi-  
 rique ; & de ne s'en servir en aucune manière. A l'égard des  
 Professeurs de la Faculté des arts , il leur recommanda de  
 former à la vertu & aux sciences la jeunesse qui leur étoit  
 confiée ; & de ne point puiser les principes de leur Philo-  
 sophie dans de simples ruisseaux , ou dans ces rivières inon-  
 dées , tels que sont les Sommaires & les Commentaires im-  
 menses de quelques Auteurs barbares ; mais dans les sources  
 les plus pures & les plus claires , en lisant , & en expliquant  
 les textes mêmes des Philosophes.

Ensuite Marc Gigour Recteur prit la parole au nom de  
 l'Université ; & après avoir remercié Dieu, le Roi , & le Par-  
 lement , il protesta pour lui & pour toutes les Facultés ,  
 qu'ils étoient disposés à recevoir avec soumission & à observer  
 exactement ce qui leur étoit prescrit. On ajouta encore  
 quelques suppléments aux statuts , qui concernoient la Fa-  
 culté des arts , & celles de Droit & de Medecine ; & ils fu-  
 rent homologués au Parlement cinq jours après. Cependant  
 le dérangement avoit été si grand dans l'Université , que  
 pour y rétablir la discipline , on fut obligé un an après

de former une Censure. Ainsi comme c'étoit d'ailleurs un des articles des nouveaux statuts, sur la réquisition du Procureur général, le Parlement donna un arrêt le 15. de Septembre, par lequel la Cour nomma pour Censeurs, Richer Docteur en Théologie, Minos Professeur en droit Canon, Ellain Docteur en Medecine, & Galland principal du Collège de Boncourt, personnages des plus distingués de l'Université, qui le jour même prêtèrent serment entre les mains de Poullot Recteur.

HENRI  
IV.  
1600.

Si cette réformation fut avantageuse aux sciences, elles firent d'un autre côté une grande perte dans la personne de plusieurs Sçavants que la mort enleva cette année. Un des principaux fut Fulvio Ursino Romain; c'étoit un homme habile dans les langues Grecque & Latine, & très-appliqué à la recherche de la plus pure antiquité. On lui est redevable de plusieurs éditions de quelques auteurs anciens, qui ont écrit en l'une ou en l'autre Langue, & qu'il a le premier donnés au public, ou qu'il a du moins eu soin de rendre plus corrects. Une conformité d'inclinations le lia avec Octavien Pantagato, Gabriel Faerno, Latini, P. Manuce, & sur-tout avec Antoine Augustini qu'il ne quitta point tant qu'il fut à Rome, & dont il publia après son retour en Espagne plusieurs ouvrages, qu'il avoit lui-même enrichis de ses remarques. Il passa plusieurs années auprès du cardinal Farneze, cet illustre protecteur des Lettres; il mourut au commencement de Mai à l'âge de soixante & dix-ans, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Jean de Latran dont il étoit Chanoine.

Morts illustres de Fulvio Ursino.

La mort enleva peu de tems après, Antoine Riccoboni de Rovigo dans les états de Venise. Il professa long-tems à Padoüe les belles Lettres, & sur-tout la Rhétorique, & composa même plusieurs ouvrages en ce genre. Le Collège de Padoüe lui fut rédevable de l'histoire exacte qu'il en donna au Public. Il mourut dans cette ville même de la pierre.

Antoine Riccoboni.

Ces deux sçavants hommes avoient été précédés par Conrad Dasypodius, dont le père étoit Suisse. Il se rendit célèbre dans les Mathématiques qu'il enseigna, & qu'il à beaucoup enrichies, en faisant imprimer plusieurs auteurs Grecs;

De Conrad Dasypodius.



**HENRI** **IV.** **1600.** qui traitent de cette science, & qui n'avoient point encore vu le jour. Il se préparoit à donner au Public un corps entier & parfait de ces sciences si estimables tiré de ces anciens auteurs Grecs, lorsque le 5. d'Avril il mourut à Strasbourg, où il étoit né, âgé de soixante & huit ans.

De Charle  
Utenhoïe.

Charle Utenhoïe né à Gand d'une famille qui avoit toujours été dans les charges de Robe, passa toute sa vie à voyager, sans se fixer dans aucun païs; mais il demeura toujours ferme & constant dans l'étude des Lettres & de la Poësie. Après avoir été long-tems auprès de Paul de Foix, tandis que ce grand homme étoit Ambassadeur en Angleterre, il se maria enfin, & se fixa à Cologne. Il avoit beaucoup travaillé sur les Dyonisiaques de Nonnus; mais soit qu'il fût dégouté de ce travail, ou qu'il eût été prévenu, il ne finit point cet ouvrage que le Public attendoit avec une si grande impatience. Il mourut enfin cette année le premier jour d'Août âgé de soixante & quatre ans.

De Pierre du  
Faur.

Le mois de Mai précédent, nous perdimes en France, Pierre du Faur, parent de Guy de Pibrac, dont nous avons parlé plusieurs fois avec éloge. Il joignoit à l'éclat de sa famille, une des plus illustres de la Gascogne, une conduite irréprochable, avec une grande connoissance de l'antiquité, & du Droit Civil & Canonique; il en a laissé des preuves dans les sçavants ouvrages qu'il a donnés à la posterité, & où il a suivi les traces de Cujas son maître. Il remplit les premières charges de la Robe, & fut les trois dernières années de sa vie Président au parlement de Toulouse. Il avoit un peu plus de soixante ans, lorsque Dieu l'appella à lui.

*Fin du cent-vingt-troisième Livre.*



# HISTOIRE

DE

## JACQUE AUGUSTE DE THOU.

---

LIVRE CENT VINGT-QUATRIÈME.<sup>1</sup>

CETTE année, qui termina le siècle, fut mémorable ; non pas comme l'année séculaire des payens, par quelques-uns de ces spectacles, que personne n'avoit jamais vûs, & qu'ame vivante ne devoit jamais revoir ; mais par la célébration solennelle du grand Jubilé, après lequel toutes les Nations soupiroient. Il y avoit trois cens ans qu'il avoit été institué par Boniface VIII. & il ne revenoit alors que tous les siècles. Dans la suite Clement VI. ordonna que la cérémonie s'en feroit tous les cinquante ans, à l'exemple du Jubilé des Juifs ; & il fut encore depuis fixé à vingt-cinq par Sixte IV. (1) afin que les fidèles pussent jouir plus souvent de la même grace.

HENRI  
IV.

1600.

Célébration  
du Jubilé à  
Rome.

(1) C'est Paul II. qui est auteur de la fixation du Jubilé à 25. ans par une Bulle de 1470. l'Auteur l'attribue cependant à Sixte IV. parce qu'en 1475. il exécuta le premier ce règlement de son prédécesseur.



**HENRI** le premier de Janvier Clement VIII. portant à la main le marteau d'or , & suivi d'un cortège nombreux de Cardinaux , de Prélats , d'Ambassadeurs , de Seigneurs Italiens & d'une foule de peuples de différentes Nations , commença la cérémonie par l'ouverture de la Porte Sainte. Le reste de l'année fut employé à visiter les Eglises , & à gagner les Indulgences. Cette solennité attira même à Rome du fond de l'Allemagne quelques Princes protestans , entr'autres Frédéric de Wirtemberg. Ils s'y rendirent *incognito* , & admirèrent également , & la magnificence de ces cérémonies , & l'affluence des peuples qui y accouroient en foule de toutes les parties du monde Chrétien.

Le duc de Bar  
va à Rome.

Henri duc de Bar fils du duc de Lorraine , y vint aussi pour se faire absoudre en secret par le Pape , du mariage qu'il avoit contracté avec Catherine sœur du Roi qui étoit Protestante , & obtenir la permission d'habiter avec elle à l'avenir. En effet depuis que les Jésuites lui avoient fait scrupule de cette alliance , elle lui causoit mille remords ; & il y avoit déjà long-tems qu'il n'avoit plus aucun commerce avec cette Princesse. Le Duc secondé de notre Ambassadeur à la Cour de Rome , obtint aisément de S. S. ce qu'il souhaitoit ; & de retour dans ses Etats , il recommença à vivre comme il avoit fait d'abord avec son épouse , pour laquelle il avoit d'ailleurs une extrême tendresse.

Sur ces entrefaites , le Roi députa à Rome Charle de Neuville d'Alincourt fils de Villeroy , pour remercier S. S. du jugement qu'elle avoit rendu au sujet de son mariage ; & prendre son avis sur le choix d'une nouvelle épouse. Le Marquis fut bien reçu du Pape ; ce ne furent que des complimens de part & d'autre ; & S. S. ayant paru contente du choix que le Roi avoit fait de Marie de Medicis , fille de feu François de Medicis grand Duc de Toscane , de Sillery ambassadeur de France à la Cour de Rome , reçut ordre peu de tems après de se rendre à Florence pour négocier ce mariage avec Ferdinand oncle de la Princesse.

Pendant que d'Alincourt étoit à Rome , Henri de Gusman comte d'Olivarez Viceroi de Naples , y arriva aussi avec la Comtesse son épouse , ses enfans , & une cour très-brillante. Le désir de gagner le Jubilé en personne étoit un des principaux

motifs de ce voyage du Viceroy, & il étoit bien aisé outre cela de donner par sa présence plus de relief au paiement des huit mille onces d'or de redevance que l'Espagne fait tous les ans au Pape pour le royaume de Naples.

Au reste, si cette année fut célèbre par la solennité du Jubilé, & par le concours des fidèles qui arrivoient de toutes parts dans la Capitale du monde Chrétien; elle ne fut pas moins funeste par la perte des premières têtes de la Cour Romaine. Jamais il ne mourut un plus grand nombre de Cardinaux en une même année. Le premier que la mort enleva fut George Radzivil. Il étoit fils du fameux Nicolas Radzivil duc d'Olika, qui, comme on l'a dit ailleurs, avoit rendu à la Pologne de très-grands services, en réunissant la Livonie à cette Couronne, & en calmant les divisions qui depuis long-tems agitoient sans cesse cette Province: Autant que ce Seigneur eut d'attachement pour la religion Protestante, qu'il travailla de tout son pouvoir à étendre dans la Lithuanie sa patrie, autant ses enfans furent-ils zélés Catholiques. Celui dont nous parlons fut évêque de Cracovie, & nommé au Cardinalat par Gregoire XIII. Il mourut à Rome le premier jour de cette année. Laurent Priuli le suivit de près. Il mourut le lendemain 2. de Janvier à Venise sa patrie. Il avoit été employé d'abord par la République en différentes Ambassades auprès de François de Medicis grand Duc de Toscane, de Philippe II. roi d'Espagne, de Henri III. & de Gregoire XIII. & par-tout il avoit montré une prudence rare & consommée. Il étoit devenu depuis Patriarche de Venise, & enfin Cardinal de la nomination de Clement VIII. La mort enleva le mois suivant Inigo d'Avalos d'Arragon fils du marquis du Guât, Cardinal Diacre de la création de Pie IV. & depuis évêque de Porto. Il mourut à Rome le 19. de Février. Le Cardinal Louis Madrucci d'abord évêque de Trente, & depuis de Frescati, grand partisan des intérêts de Philippe II. à la Cour de Rome, y mourut aussi au mois d'Avril; il fut enterré à S. Onufre. Enfin, le 22. Août mourut le Cardinal P. Deza protecteur d'Espagne & évêque d'Albano. Son corps fut mis en dépôt à Saint Laurent *in Lucinâ* pour être ensuite transporté en Espagne sa patrie. L'année finit par la mort d'André d'Autriche cardinal

---

HENRI  
IV.

1600.

Mort de plusieurs Cardinaux.



**HENRI IV.** évêque de Constance. Il revenoit de la Flandre dont il avoit pris le gouvernement pendant l'absence de son parent l'Archiduc Albert, où il avoit laissé une grande opinion de sa modération & de sa sagesse, & s'étant mis en chemin pour aller à Rome gagner le Jubilé, une maladie subite l'emporta le 12. Décembre.

Mutinerie des troupes Espagnoles en Flandre.

Les mauvais succès de Philippe en Flandres contribuèrent encore à diminuer la joye de la Cour Romaine, où l'on avoit fait des prières publiques pour la prospérité des armes de ce Prince, dont les vûes, en entreprenant cette guerre, étoient moins, disoit-on, de châtier les rebelles, que d'exterminer les hérétiques. Le mal commença par les mutineries des garnisons de Crevecœur & du nouveau Fort que le cardinal André avoit fait construire dans l'isle de Bommel. Ces troupes qui dans un poste exposé au froid, aux vents, à la pluie & à la disette la plus affreuse, se trouvoient comme livrées à une perte inévitable, & qui d'ailleurs ne recevoient rien de leur paye, n'observoient plus aucune discipline. Déjà leur exemple commençoit à se communiquer à toutes les autres places animées par les mutins, qui l'année précédente avoient surpris la ville de Hamont. Mendosa persuadé qu'on ne pouvoit remédier à ce mauvais exemple que par une sévérité éclatante, vouloit qu'on punît les séditieux avec la dernière rigueur, qu'on tirât de Mastricht trois pièces de canon, & que les deux mille Comtois qu'avoit levés depuis peu de Rye marquis de Varambon, marchassent contre eux avec quelques troupes Allemandes & Flamandes, à qui il n'étoit rien dû. Mais il ne se trouva personne qui voulût se charger de cette entreprise, la plupart des Officiers croyants que dans les conjonctures présentes la dissimulation étoit plus de saison, que la sévérité, & étants encore tout pleins du souvenir de l'expédition malheureuse des Espagnols contre les Italiens à Sichenen, on renonça au dessein de poursuivre les rebelles. Cependant leur nombre augmentoit de jour en jour, & il étoit déjà de deux mille hommes de pied, & de mille chevaux.

Le Prince Maurice surprend Wandonck.

Le Prince Maurice attentif à tout ce qui se passoit, sçut profiter de cette occasion & de la rigueur du froid, qui pendant cet hyver avoit glacé toutes les rivières. Sur la fin de

Janvier, il fit passer le Rhin à un détachement de trois cens hommes, pour aller surprendre Wachtendonck où il y avoit garnison des troupes du comte Frideric de Bergh. Comme le fossé étoit entièrement glacé, il ne fut pas difficile aux Confédérés de gagner la muraille. Au bruit même de leur arrivée, la garnison les prenant pour quelques troupes Espagnoles qui campoient dans le voisinage proche de Straelen, ne fit aucun mouvement.

Jean de Chelen seigneur de la place étoit dans le château avec environ trente soldats. Aussi-tôt après la prise de la ville, il envoya un courier à Hermand de Bergh frère de Frideric, qui étoit à Ruremonde, pour l'informer de ce qui se passoit, & lui demander du secours avant que l'ennemi eût rassemblé ses forces; mais Louis de Nassau étant arrivé sur ces entre-faites à la tête de deux mille hommes de pied & de toute la cavalerie qu'il commandoit, le secours que les assiégés attendoient d'Hermand, ne put les sauver du danger qu'ils appréhendoient. Le château fut emporté d'assaut; & de Chelen qui s'étoit retranché dans le donjon avec sa femme & ses gens, dans la résolution de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, y fut forcé & fait prisonnier. Les Espagnols qui étoient aux environs, & qui ne trouvoient de sûreté nulle part, purent à peine se sauver & regagner Mastricht en traversant la Gueldre. Les troupes du Prince Maurice firent encore dans le même tems une tentative sur Nuis; mais elle ne réussit pas.

Cependant l'Archiduc Albert & l'Infante Isabelle suivis de Mendoza, du duc d'Aumale & du jeune Prince d'Orange, étant partis d'Anvers, passèrent en Flandres, & arrivèrent à Gand, où on leur fit une reception magnifique. Là ils donnèrent audience le premier de Février aux députés de l'Empereur; Charle Nutzel portoit la parole. Après avoir complimenté leurs Alteesses sur leur heureuse arrivée dans les Pais-bas, il leur demanda au nom de son Maître la restitution du Fort de Rhimberg qui appartenoit à l'Electeur de Cologne, & dont les Espagnols s'étoient rendus maîtres. L'Archiduc remercia l'Empereur son frère de l'intérêt qu'il prenoit à sa personne. À l'égard de la restitution de Rhimberg, il s'en excusa: Et comme les Provinces-Unies

HENRI  
IV.  
1600.



HENRI  
I V.  
1600.

montraient plus d'éloignement que jamais pour l'accommodement que les députés de l'Empereur avoient ordre de négocier ; Albert obtint aisément que l'affaire de la restitution fût remise à un tems plus favorable. De Gand Leurs Alteſſes ſuivies de toute leur Cour paſſèrent à Tournay , à Lille , à Arras & à Cambray , où elles réitérèrent les promeſſes faites à leur reception , & reçurent réciproquement le ſerment de fidélité de toutes ces Villes. Cependant le déſordre des garniſons Eſpagnoles continuoit , & ſe communiquoit de toutes parts.

L'arrivée de ces nouveaux Maîtres en Flandres fut une occaſion pour renouveler les négociations qu'on avoit déjà entamées pour la paix entre l'Angleterre & les Archiducs. Dans cette vûe , Eliſabeth fit paſſer Edmond en France pour prier le Roi de ſe porter pour médiateur dans cette affaire. De cette Cour, ce Miniſtre eut ordre de ſe rendre auprès des Archiducs , qui députèrent de leur côté l'Audiencier Verreyken vers cette Princeſſe. On convint de Boulogne en France pour le lieu du congrès , & chacun y envoya ſes Plénipotentiaires. Ceux de l'Archiduc furent Balthazar de Zuniga & Ferdinand Carillo ; mais il ſurvint de nouvelles difficultés , & il ne fut pas poſſible de rien faire.

Combat de  
Breauté con-  
tre quelques  
ſoldats de la  
garniſon de  
Boſſeduc.

Sur ces entrefaites , il arriva un accident auſſi fâcheux en lui-même , que de mauvais augure pour l'avenir. Ce fut un combat ſingulier , dans lequel s'engagea Charle Breauté , à l'occaſion que je vais dire. Breauté étoit un jeune homme d'une des meilleures familles du païs de Caux en Normandie , & d'une bravoure qui alloit juſqu'à la brutalité. Ennuyé de la paix dont on jouiſſoit dans le Royaume , il étoit paſſé au ſervice des Etats avec une compagnie de cavalerie François , & Jacques Deniſe ſon Lieutenant ayant été fait priſonnier par la garniſon de Boſſeduc , il écrivit à Breauté pour ſa rançon. Breauté lui fit réponſe , que les François étoient très-ſenſibles à l'échec qu'ils venoient de recevoir , n'y ayant aucune comparaïſon des vainqueurs aux vaincus : Que pour lui , il étoit prêt d'en venir aux mains avec leurs meilleurs combattans , un contre deux ; & qu'il ſe tenoit auſſi aſſuré du ſuccès du combat , qu'il ſeroit attentif à en ſaiſir la première occaſion. Ces lettres ſignées de la main même de

Breauté, avant que d'être remises à Denise, furent portées selon l'usage au Gouverneur de la place, Antoine Schetz de Grobbendonck. Celui-ci les ouvrit, & après en avoir fait la lecture, piqué d'une telle insulte, il renvoya aussitôt dire à Breauté, qu'il acceptoit le défi, non pas de quarante contre vingt, mais à nombre égal. En même tems, il lui marqua le jour & l'endroit où l'on en viendrait aux mains. Les Généraux des deux armées ne permirent ce combat qu'avec peine; Maurice surtout ne vouloit point le souffrir, prétendant qu'il ne convenoit pas à un Officier de distinction comme Breauté, à qui la fortune pouvoit offrir beaucoup d'autres occasions plus considérables de faire preuve de sa bravoure, de s'exposer avec des gens de néant & de simples soldats, pour ne pas dire avec des traîtres, tels que les frères Gerard & Antoine Abraham, autrement dits les Lekerbitken, qui douze ans auparavant avoient voulu livrer Gertruidenberg aux ennemis. Breauté demandoit que Grobbendonck fût du nombre des combattans; mais il s'excusa sur ce qu'il n'étoit pas le maître, disoit-il, d'abandonner sans la permission de l'Archiduc un des plus considérables postes du Brabant, dont il étoit Gouverneur. Enfin le cinq de Février, il fit sortir ses soldats de sa place, après les avoir exhortés à se comporter en braves gens, & à soutenir l'honneur du nom Flamand, dont Dieu leur avoit confié alors la défense.

HENRI  
IV.  
1600.

Breauté attendoit les ennemis à moitié chemin de Gertruidenberg, où il avoit passé son quartier d'hiver. Aussitôt qu'ils furent en présence, lui & Gerard s'étant reconnus aux marques qu'ils portoient, coururent l'un contre l'autre à toute bride. Gerard & ensuite Antoine son frère avec deux autres furent renversés à la première décharge. Breauté eut son cheval tué sous lui; mais il fut remonté & revint aux mains aussitôt après. Ses compagnons n'eurent pas le même succès contre les Flamans. La plupart y perdirent la vie, & eurent leurs chevaux tués. Enfin, après un combat opiniâtre, Breauté démonté pour la seconde & pour la troisième fois, & blessé dangereusement, se vit abandonné de tout son monde. Les Espagnols disent que les vainqueurs le tuèrent aussitôt qu'ils le virent maître

Mort de  
Breauté.



HENRI

IV.

1600.

de sa personne , parce qu'on étoit convenu de se battre sans quartier. Au contraire les Historiens favorables aux Provinces-Unies , rapportent le fait autrement. Ils prétendent que ce ne fut point la lettre de Breauté , dont je viens de parler , qui donna occasion à ce combat , mais quelques paroles qu'il avoit dites , qui furent mal interprétées , & dont on fit un faux rapport aux Flamans : Que ce fut à ce sujet que Grobbendonck envoya défier les François : Qu'au retour des vainqueurs à Bosleduc ce Gouverneur ne voyant point paroître Gerard & Antoine , en demanda des nouvelles à leurs camarades : Qu'ayant appris qu'ils avoient été tués , il leur demanda d'un air irrité , s'ils estimoient plus l'argent de Breauté , qu'ils ramenoient prisonnier , & qui étoit déjà convenu de sa rançon , que la vie de ces braves gens , dont le sang leur crioit vengeance ; & que les Flamans confus de ce reproche , se jettèrent aussitôt sur leur prisonnier , qu'ils percèrent de plusieurs coups en présence de Grobbendonck.

Il y eut dans ce combat treize François de tués , & seulement six Flamans. La victoire qui se déclaroit d'abord pour les premiers , passa ensuite du côté de leurs ennemis ; & par une inconstance assez ordinaire à la fortune , elle abandonna Breauté , comme il avoit été abandonné de ses camarades. Il avoit épousé la fille de Nicolas de Harlay de Sancy , dont nous avons tant de fois parlé , une des femmes des plus belles & des plus vertueuses de France. Il en eut un fils qui hérita de leurs grands biens. La veuve n'avoit encore que vingt ans , lorsqu'elle perdit son époux. Plusieurs partis se présentèrent depuis pour elle ; mais le dégoût du monde , & le chagrin que lui causoit la mort de son mari , l'engagèrent à choisir celui de la retraite. Elle se fit Religieuse aux Carmelites qu'on venoit d'établir à Paris ; & comme sa dot étoit considérable , elle fit de grands biens à cette maison.

Progrès du  
prince Mau-  
rice.

Les mutins de Hamont persistoient cependant toujours dans leur révolte. On envoya inutilement vers eux la Bourlotte pour les apaiser. Enfin le 18. Mars , il se fit avec eux un accommodement , & on convint , que chaque fantassin recevrait treize mois d'appointement , les cavaliers le double ;  
& que

& que jusqu'à ce qu'on les eût payés, Texeda Mestre de camp les meneroit en garnison à Dieft. D'un autre côté, le prince Maurice bien informé que l'Archiduc manquoit d'argent, ce qui caufoit tous les jours de nouvelles mutineries parmi les troupes, songea à profiter d'une circonstance si favorable. Il rassembla au plutôt son armée, qu'il embarqua à Dordrecht sur deux cens vaisseaux, & s'avança en remontant la Meuse vers le Fort de Crevecœur, dont Mendoza s'étoit rendu maître l'année précédente, & où le Prince avoit eu avis que la garnison Espagnole commençoit à se mutiner. Dans la route il défit quatre cens Comtois que Mendoza envoyoit au secours de ce poste; & la garnison déjà mal disposée se servit de ce prétexte pour se rendre.

---

HENRI  
IV.  
1600.

Maître de ce Fort, qui ne lui coûta point de sang, Maurice profita de ce premier succès, & alla camper le 26. Mars devant le Fort de S. André, qu'on croyoit d'ailleurs imprenable, mais dont la garnison animée par l'exemple des autres ne paroissoit pas beaucoup mieux disposée à se défendre. Le Prince fit d'abord élever sur les bords de la Meuse & du Wahal plusieurs petits Forts, dont sept situés proche du village d'Hessel portoient le nom des sept planettes. En même tems, on ouvrit par son ordre un canal en droite ligne, qui se rendoit dans le Wahal, & par où ses vaisseaux pouvoient venir à couvert jusques dans son camp, sans être exposés au feu de la place. Ce fut pour cette raison qu'on l'appella la croix de S. André. Outre cela il fit percer les digues en plusieurs endroits, en sorte que tous les environs se trouvèrent inondés, & qu'il ne paroissoit pas possible qu'il vînt aucun secours de ce côté là. Tout le mois d'Avril se passa à construire ces ouvrages. Pendant ce tems-là, les assiégeans n'eurent pas moins à souffrir de l'inondation, que les assiégés. L'eau étoit si haute, qu'il étoit impossible d'ouvrir la tranchée; ainsi on se contentoit de se canonner de part & d'autre. Enfin les eaux se retirèrent; la terre s'affermir, & on commença à la remuer. On tira une tranchée du côté de Rossen & d'Herwaerdden; & dès qu'on l'eut poussée à certaine distance, on somma les assiégés de se rendre. Le 4. & le 5. Mai Huchtenbruck colonel du



**HENRI** régiment d'Utrecht, & Wander Aa capitaine des Gardes  
**I V.** du Prince, entrèrent dans la place. Mais la négociation fut  
**1600.** interrompuë quelques jours par un signal que donna la garnison de Bosleduc ; comme si elle se fût disposée à marcher au secours des assiégés. Enfin les approches étoient faites, & la garnison n'ayant plus aucune espérance de secours, envoya au Prince des députés avec qui on convint, qu'on payeroit aux assiégés cent vingt-cinq mille florins qui leur étoient dûs pour leurs appointemens, & que de leur côté ils remettroient la place entre les mains du Prince, aussitôt qu'ils auroient touché cette somme, sous certaines conditions, dont la principale étoit, Que malgré ces conventions, on ne pourroit leur reprocher d'avoir vendu le Fort. Aussi un soldat François ayant eu l'indiscrétion de les traiter de traîtres, Maurice ordonna sur le champ qu'il leur fût livré pour en faire telle justice qu'ils aviseroient. La place capitula le 8. de Mai. Trois jours après, la garnison en sortit au nombre d'onze cens vingt-quatre hommes, qui passèrent presque tous au service du Prince.

Après la prise du Fort de S. André, dont la perte fut aussi sensible à l'Archiduc, que l'avoit été celle de Bosleduc; le Prince y laissa une forte garnison, & fit rembarquer ses troupes pour passer en Flandre, où les Etats avoient résolu de porter la guerre cette année. Cependant l'Archiduc assésimbla sur la fin d'Avril les Etats de Flandre à Bruxelles. Là il leur fit remontrer par J. Richardot la disette où il étoit d'argent, & le danger où la Flandre seroit exposée tant qu'on ne remédieroit pas à ce défaut, comme les progrès tout récents des ennemis le prouvoient. Ainsi il demandoit qu'on lui fournît au plutôt du secours. Les Etats d'un autre côté étoient assez disposés à lui accorder ce qu'il souhaitoit : cependant ils crurent avant toutes choses devoir s'assurer enfin des dernières intentions des Provinces-Unies.

On tenta donc de nouveau un accommodement ; mais comme les Provinces-Unies demandoient qu'avant que de parler de tout autre article, on commençât par faire sortir des Pais-bas toutes les troupes étrangères, c'est-à-dire, les Espagnols & les Italiens, & qu'on remît toutes les Fortereses à la garde des Flamans, Albert qui sçavoit que cela

Nouvelles  
tentatives  
pour un accommodement.

ne dépendoit pas de lui, & qu'il ne pouvoit accorder cette demande, sans encourir la disgrâce de Philippe chef de sa maison, rompit la négociation. Il apportoit pour raison, que sous le spécieux prétexte de vouloir assurer la liberté publique, on ne cherchoit dans le fond qu'à défarmer le Prince, comme il étoit arrivé à la pacification de Gand, afin de pouvoir ensuite librement répandre à sa fantaisie la confusion & le désordre dans la Religion & dans l'Etat. Il ne songea donc plus qu'à continuer la guerre plus vivement que jamais ; mais il se trouva encore arrêté par la nouvelle révolte des garnisons, & même de l'armée Espagnole.

La garnison du Fort de Carpen voisin de Limbourg s'étoit mutinée, & cent Espagnols étoient entrés dans cette révolte. Ferdinand Lopez, qui commandoit dans la place, travailla pendant tout le cours du mois d'Août à appaiser cette sédition, & n'en vint à bout qu'avec peine. On envoya aussi à Dieft le comte de Belgioioso, pour arrêter les courses de la garnison, qui autorisoient le païsan à refuser les contributions qu'on vouloit exiger. Mais le plus grand désordre arriva dans l'armée même, où le voisinage des troupes rendoit le mauvais exemple plus contagieux. Un corps d'Italiens, & de Flamans surtout, composé de trois cens chevaux & de cinq cens fantassins, quitta l'armée entre Grave & Venlo, & mit à sa tête Gabrieli Brunoro d'Engubio. Pour arrêter le mal dans sa source, & empêcher que d'autres ne se joignissent aux mutins, Louïs de Velasco fut obligé de faire au plutôt passer la Meuse à toute sa cavalerie. Ensuite on envoya aux séditieux Philippe de Croy comte de Sora & Augustin de Herrera castelan de Gand, qui à force de prières, de promesses & de menaces, les engagèrent enfin à rentrer dans leur devoir. On paya sur le champ aux Flamans neuf mois d'appointement ; & on promit aux Espagnols, aux Italiens & aux Allemans, de leur faire toucher dans neuf mois tout ce qui leur étoit dû.

Nouve'le  
révolte des  
troupes Es-  
pagnoles.

Cependant Maurice passa par Dordrecht avec une flotte de deux mille huit cens voiles, & vint mouïller devant l'isle de Walcheren audeffous du château de Rammekens, attendant un vent favorable pour le conduire à Ostende. Comme il étoit toujours contraire, le Prince appréhenda,

Préparatifs  
du siège de  
de Nicuport.



**HENRI** s'il restoit plus long-tems à l'ancre , que l'Archiduc ne découvrit le dessein des Etats , & ne fît repasser son armée en Flandre , avant qu'il y fût entré lui-même. Ainsi le 19. Juin 1600. il mit à la voile avec quinze cens vaisseaux , laissant le reste de la flotte à la rade jusqu'à ce que le vent pût les porter à Ostende. Le soir même il aborda à Bierwliet petite isle sur la côte de Flandre , voisine du Sas de Gand , où le canal de Gand se rend dans la mer. De-là il fit partir avec un détachement de vaisseaux & de troupes , Ernest de Nassau , pour tenter une descente proche du Fort de Philippine.

Les Espagnols , qui le gardoient , ayant aperçû la flotte , tirèrent un coup de canon , & capitulèrent. Le débarquement se fit le lendemain ; de-là sans s'amuser aux deux Forts de Patience & d'Issendick , l'armée alla camper le même jour à Assenede , & le jour suivant au bourg d'Eceloo , où elle mit le feu en partant , pour se venger des païsans , qui avoient massacré cruellement quelques fourageurs , & qui par dérision les avoient pendus tout bottés à quelques arbres des environs. D'Eceloo l'armée vint camper à Male proche de Bruges , dans l'espérance que le voisinage des troupes feroit révolter ces villes autrefois si riches , mais épuisées alors , & rebutées par la longueur de la guerre. Dans cette idée , Maurice avoit fait écrire aux habitans de Bruges & de Gand , pour les exhorter à se mettre en liberté , & à secoüer le joug insupportable des Espagnols ; mais ses lettres & ses sollicitations furent également inutiles. Ceux de Bruges qui jusqu'alors avoient été libres , reçurent même garnison à cette occasion. En même tems les païsans abandonnèrent la campagne , pour se retirer dans les villes ; enforte que l'armée des Etats se trouva dans une grande disette de vivres & de munitions. Les ennemis avoient même gâté tous les puits & toutes les fontaines des environs ; enforte que ces eaux corrompûes , dont le soldat pressé par les chaleurs brûlantes de l'Eté , qui étoit déjà avancé , buvoit avec avidité , répandirent parmi les troupes plusieurs maladies fâcheuses.

Aussitôt que le vent fut devenu favorable , quarante vaisseaux de transport escortés de trois vaisseaux de guerre ,

partirent de Rammekens ; mais s'étant écartés les uns des autres , Spinola suivi des galères , qu'il avoit heureusement amenées l'année précédente de la Méditerranée sur l'Océan , pour croiser sur le côtes d'Hollande , les attaqua & en prit dix-huit. Dans cette action Spinola en vint aux prises avec un vaisseau de guerre monté par le capitaine Blanckart, Officier distingué par sa bravoure. Il eut ses mâts & ses vergues rompus, & son vaisseau criblé de coups ; ce qui réduisoit l'équipage à la dernière extrémité , sans que les Espagnols pussent cependant le forcer à se rendre. Blanckart tout couvert de blessures & mourant , eut encore la force de menacer Spinola, s'il le pressoit davantage , de mettre le feu aux poudres , & d'envelopper dans sa ruine les vainqueurs & les vaincus. A cette menace le Général Espagnol laissa aller ce vaisseau , qui tout maltraité qu'il étoit , se rendit à Flessingue. Blanckart y mourut le lendemain , & on lui fit des obsèques militaires , où tout l'équipage assista.

Cependant dès le 27. de Juin le prince Maurice étoit allé mettre le siège devant Oudembourg , qui fut abandonné par les Espagnols. Snaskerke & Bredene petites places voisines , lui ouvrirent leurs portes aussitôt après. Il prit dans cette dernière quatre pièces de canon qu'il fit passer à Ostende , avec un détachement de son armée composé des troupes Françoises , Suisses & Walonnes , pour assiéger le Fort d'Albert. Son dessein étoit aussi de se rendre maître des Forts d'Isabelle & de Groten-Dorst , que les Espagnols avoient fait construire dans les Dunes sur le chemin d'Ostende à Nieuport , & de faciliter par la prise de ces postes le siège de Nieuport qu'il avoit résolu. Le Fort d'Albert se rendit deux jours après sur le midi , après avoir essuié plusieurs volées de canon.

Le même jour Jean de Duyvenwoorde de Warmont Amiral de Hollande , ayant mis à la voile suivi de cent cinquante vaisseaux de transport , escortés par quatre vaisseaux de guerre , fut attaqué proche de l'Écluse par les galères de Spinola. D'abord la mer étoit calme , en sorte que Spinola qui n'avoit besoin que de ses rames , se promettoit déjà la victoire , lorsque le vent venant à fraichir , le combat changea de face , & les galères attaquées à leur tour par ceux qu'elles

HENRI  
IV.

1600.

Prise de quelques vaisseaux  
Hollandois  
par Spinola.

Nouveau  
combat entre  
Spinola &  
quelques vais-  
seaux Hollan-  
dois.



**HENRI** avoient attaqués, eurent à peine le tems de rentrer dans le canal voisin , après avoir été fort endommagées par le canon des ennemis. Le hasard voulut qu'un boulet rompît la chaîne à laquelle étoit attaché un forçat Turc , sans le blesser lui-même. Aussitôt il sauta de sa galère dans la mer, traînant encore après lui l'anneau de sa chaîne , & se rendit à la nage dans un vaisseau des Hollandois , qui admirants un coup si rare , crurent devoir épargner un homme que la fortune elle-même avoit épargné par une faveur si singulière.

Arrivée de  
l'Archiduc &  
de l'Infante  
Isabelle à  
Gand.

Au bruit de la descente des ennemis en Flandre , l'Archiduc , qui étoit alors à Bruxelles , avoit fait marcher son armée de ce côté-là. Louis de Velasco & le comte Jérôme de Martinengue conduisoient l'avant-garde composée de trois mille hommes de pied & de trois cens chevaux , suivis de quelques cornettes de cavalerie , qu'on avoit tirées de la garnison de Mastricht , sous les ordres du chevalier Melzy. Ensuite marchaient cinq mille hommes d'infanterie & six cens chevaux , suivis de huit cens hommes de pied des mutins qui étoient à Dieft. L'Archiduc les suivoit avec huit pièces d'artillerie , & l'élite de son infanterie & de sa cavalerie. Il menoit avec lui l'Infante Isabelle son épouse , afin que sa présence inspirât plus de courage à l'armée. Il arriva à Gand la veille de S. Pierre , & fit dans cette Ville la revûe de son armée , presque toute composée , ou des mutins , dont nous avons parlé , ou de troupes , qui à leur exemple étoient toutes disposées à la révolte.

Discours de  
l'Infante Isa-  
belle à l'ar-  
mée Espa-  
gnole.

L'Infante assista à cette revûe montée sur un cheval richement paré ; elle parcourut les rangs , & fit même aux troupes l'honneur de leur parler. Elle les exhorta à combattre courageusement pour la défense de la Religion & de leur Princesse légitime , attaquées par des sujets rebelles. Elle leur dit , Qu'après s'être si souvent distinguées par leur valeur , malgré l'éloignement , sous les auspices de leurs Princes , elle en attendoit dans les circonstances des preuves d'autant plus grandes , qu'elle seroit elle-même témoin de leurs services : Qu'ils songeassent moins aux appointemens qui leur étoient dûs , qu'à ce qu'ils pouvoient espérer d'elle , & du bonheur dont ses armes étoient accompagnées :

Que la récompense seroit le fruit de leur victoire ; & que quelque grande qu'elle pût être, elle seroit encore moins estimable pour sa valeur, que pour la gloire de l'avoir méritée par tant de travaux. Ensuite mêlant les prières à ses rémontrances, & s'adressant en particulier aux principaux Officiers de l'armée : » Oui , c'est moi , leur dit-elle , qui » vous fais ces promesses. Vous n'avez plus affaire à des » ministres venus du fond de l'Espagne, également incapables » & de vous rassûrer sur le passé , & de vous donner des » paroles certaines pour l'avenir. C'est moi-même , qui vous » garantis & vous répons des promesses que l'on vous a » faites , & que je réitère encore aujourd'hui. Moi-même » je vous servirai d'ôtage ; & comme c'est de vous que la » Flandre attend son salut, c'est moi aussi Souveraine de la » Flandre , qui veux vous répondre de sa reconnaissance. » Tout le reste dû-il me manquer , ces pierreries du moins » & ces ornemens , qui conviennent à mon sexe & à ma » grandeur , serviront , s'il le faut , à récompenser vos ser- » vices.

Ces paroles prononcées avec une certaine dignité mêlée de douceur & de tendresse , excitèrent les applaudissemens de toute l'armée , les troupes s'écrièrent à l'envi : Qu'elle n'avoit qu'à ordonner : Qu'elles étoient prêtes de la suivre par-tout où elle voudroit les mener : Qu'elles ne se soucioient point d'argent : Qu'on leur fît voir seulement l'ennemi ; & qu'elles perdroient plutôt la vie, que de manquer de courage à châtier l'obstination des rebelles.

Le prince Maurice avoit été si mal informé par ses espions, qu'il ne s'imaginoit pas que l'Archiduc dût arriver sitôt. Il avoit donc fait les préparatifs pour le siège de Nieuport, persuadé qu'il auroit forcé cette place avant qu'on vînt à son secours. Dans cette idée, il avoit laissé à la garde d'Oudenbourg Jean Piron colonel du régiment de Zélande, avec sept compagnies de gens de pied , & deux cornettes de cavalerie. Il avoit de même posté à Snaskerke une compagnie d'infanterie, pour arrêter quelques jours les Espagnols, jusqu'à ce qu'il eût eu le tems de ranger son armée en bataille. Pour lui, ayant passé un pont qui étoit entre Nieuport & les Forts d'Isabelle & de Grotendorst, il prit

HENRI  
IV.  
1600.

Première ac-  
tion entre les  
Espagnols &  
l'armée des  
Etats.



HENRI  
I V.  
1600.

sa route au-dessous de ces deux postes, & alla camper à la vûe de la place avec toute son armée. Il avoit cependant donné ordre aux François, qui avoient pris le Fort d'Albert, aussi-bien qu'aux Wallons & aux Suisses, de le suivre. Il campa d'abord dans les Dunes ; ensuite le premier de Juillet il fit passer une partie de ses troupes au-delà du port entre Nieuport & Dunkerke, après s'être rendu maître de Dam, & de quelques autres Forts, dont il chassa les Espagnols. Ernest de Nassau avoit son quartier avec son régiment, & le régiment Ecossois du colonel Edmond, entre Nieuport & Ostende, où s'étoient rendus les Députés des Provinces soumises aux Etats ; en sorte que la place se trouvoit bloquée de toutes parts.

Sur ces entrefaites Wageman qu'on avoit envoyé reconnoître l'ennemi, rapporta qu'Albert étoit déjà à Gand avec toute son armée. Cette nouvelle, à laquelle on ne s'attendoit nullement, frappa les Députés, qui sur le champ dépêcherent Wageman lui-même pour en donner avis à Maurice. Mais ce Prince ne put faire repasser le port à ses troupes assez tôt, pour se joindre au reste de son armée, & marcher à la rencontre de l'Archiduc. Ainsi en attendant que ses troupes pussent défilier, ce qui ne pouvoit se faire sitôt à cause des embarras du passage, il détacha Ernest de Nassau avec son régiment & celui des Ecossois pour aller garder le pont qui est entre Nieuport & Ostende, où il avoit déjà mis des troupes, & fermer le passage aux Espagnols de ce côté-là. Cependant ceux-ci forcèrent Snaskerke, & Piron leur rendit Oudenbourg ; mais la capitulation fut fort mal observée à l'égard de ceux qui gardoient ces deux postes, que les Espagnols maltraitèrent. L'Archiduc en rejetta la faute sur les mutins, dont, disoit-il, il n'étoit pas le maître.

Défaite des  
Hollandois.

A peine pouvoit-on croire l'arrivée de ce Prince ; & on n'en fut persuadé, que lorsque les Députés eurent vû les capitulations d'Oudenbourg & de Snaskerke signées de sa propre main. Cependant Ernest de Nassau s'avançoit en diligence vers le pont, dont il avoit dessein de se saisir ; mais il n'y étoit pas encore arrivé, qu'il apprit que les Espagnols étoient déjà passés, ou par le pont même, ou à la faveur  
des

des gués, qui étoient plus bas. Ainsi il fut contraint de regagner les Dunes voisines, où l'Archiduc ne lui donna pas même le tems de se mettre en bataille. L'action fut très-vive; & comme les troupes de Nassau étoient fort inférieures en nombre à celles des ennemis, & qu'elles furent surprises, elles ne purent éviter leur défaite. Le Comte perdit dans cette action mille vieux soldats, la plûpart du régiment Ecoissois du colonel Edmond, & plusieurs braves Capitaines, tels que Stuart, Kilparrick, Hugue Nusbeth, Stracchen, & Jean Michel. Robert Barclay, & André de Murray furent faits prisonniers, & massacrés après le combat contre les loix de la guerre. On traita de même trois Capitaines du régiment du colonel Vander Noot, Ghiselle officier du régiment de Piron, & presque tous les autres prisonniers. Ernest, Edmond, & les débris de leur armée, poursuivis par le vainqueur se réfugièrent au Fort d'Albert, après avoir perdu deux pièces de canon, qu'ils avoient amenées.

Après un avantage aussi considérable, on tint conseil dans l'armée de l'Archiduc, pour sçavoir si on resteroit en si beau chemin, où si on ne devoit pas plutôt profiter de la faveur du Ciel, qui sembloit se déclarer. Les plus senses étoient d'avis de ne point risquer une bataille dans ces circonstances, & de ne pas porter au désespoir un ennemi à qui sa défaite inspireroit de nouvelles forces. Ils représentoient, Qu'ordinairement un ennemi vaincu réduit à la dure nécessité de combattre, trouvoit dans son désespoir même un nouveau courage, & un préservatif contre la crainte des plus grands dangers: Que le meilleur moyen d'assurer la victoire qu'ils venoient de remporter, & d'en profiter, pour en tirer même un avantage plus considérable, étoit de marcher contre un ennemi étonné de sa dernière défaite, de se retrancher en sa présence, & de lui fermer le passage par terre du côté d'Ostende: Que par-là on viendrait bientôt à bout de l'assamer, & que s'il vouloit tenter un rembarquement, il seroit aisé de l'attaquer dans sa retraite, & de le défaire dans la confusion & le désordre inséparables de ces sortes de circonstances.

D'autres soutenoient au contraire, Que le moindre délai,



HENRI IV. 1600. Seconde action.
 étoit capable de faire perdre le fruit de la plus belle victoire: Que l'occasion contribuë souvent plus que le courage aux heureux succès: Qu'ainsi il falloit profiter de son avantage, & poursuivre l'ennemi vaincu & en désordre, avant qu'il eût eu le tems de se reconnoître: Qu'on ne devoit se régler que sur l'événement; & que lorsque la main doit agir plutôt que la tête, les délais sont plus dangereux, que la témérité même. L'Archiduc séduit par les premières faveurs, qu'il venoit de recevoir de la fortune, se laissa aisément persuader de risquer une bataille contre Maurice. Il détacha donc aussitôt Pierre Gallego Commissaire général de l'armée à la tête de six cens chevaux, pour aller reconnoître l'ennemi. Ensuite il rangea son armée en bataille; il fit marcher le long de la côte neuf cornettes de cavalerie, cinq compagnies d'Arquebusiers à cheval, cinq de Cuirassiers, & six cens chevaux des mutins de Dieft, avec huit pièces de canon. Ces troupes étoient suivies de trois régimens Espagnols, de deux Italiens, de cinq Wallons, de deux Comtois, de quatre de Lansquenets, & de quelques compagnies du régiment du comte Frideric de Vaudenberg. Ces troupes filoient droit vers Nieuport dans le dessein de charger en même tems le Prince, & de le surprendre dans ses lignes. Toute cette armée montoit à dix mille hommes de pied, & quinze cens chevaux.

D'un autre côté, Maurice ayant fait repasser le port à ses troupes, les rangea en bataille, à quelque distance de la ville. L'avant-garde commandée par Louis de Nassau frère d'Ernest, étoit composée de trois bataillons d'infanterie, qui faisoient en tout quarante & une compagnies couvertes sur les flancs de deux escadrons de cavalerie. Le Prince étoit au centre suivi de quatre bataillons d'infanterie formés de vingt-cinq compagnies, & de deux escadrons de cavalerie, & précédé du comte Georges Everard de Solms & de Frideric son cousin. Enfin Olivier de Tempel étoit à la tête de l'arrière-garde composée de trois bataillons d'infanterie, où se trouvoit le régiment d'Ernest de Nassau, & de quelques cornettes de cavalerie. L'artillerie du Prince étoit à l'avant-garde dans un poste avantageux entre les Dunes & la mer. Celle de l'Archiduc étoit à l'opposite

au-deffous des Dunes fur le bord de la mer.

Après qu'on eut fait la prière dans le camp des Confédérés, Maurice s'adressant à ses troupes à la vue de Gallego, qui marchoit déjà contre lui : » Camarades, leur dit il, la » victoire est à nous, l'ennemi vient lui-même nous la pre- » senter. S'il se fût retranché entre Ostende & notre camp, » nous étions perdus sans ressource. La faim nous eût forcés » à nous rendre ; ou si pour prévenir ce malheur, nous » eussions voulu regagner nos vaisseaux, rien ne lui eût été » plus aisé que de nous attaquer dans notre retraite, & de » nous tailler en pièces. Mais les premiers succès l'ont aveu- » glé, & rendu insolent ; il ne pense plus que dans la guerre, » il n'y a rien qui se ressemble moins que les événemens, » que la fortune y est plus que partout ailleurs toujours in- » constante & volage, & transporte comme il lui plaît, tan- » tôt aux uns, & tantôt aux autres, la victoire toujours prête » à s'envoler ; tant il est difficile de sçavoir profiter avec » modération de ses succès ; en sorte que si quelqu'un en » fait un bon usage, on doit être persuadé, qu'il est con- » duit & soutenu non par la prudence humaine, qui s'égare » le plus souvent dans ces rencontres ; mais par la main de » Dieu, Protecteur de la justice. Notre malheur doit nous » avertir d'un autre côté d'agir avec plus de sagesse, & de » ne point manquer l'occasion que nous présente l'ennemi, » en nous offrant la bataille, & de profiter des circonstan- » ces mêmes, où nous nous trouvons, pour prendre une » résolution brave & généreuse. Enfermes entre la mer & » l'ennemi, nous n'avons aucune retraite à attendre sur no- » tre flotte. C'est pour cette raison là même, que je lui ai fait » prendre le large. Du reste elle ne nous fera pas inutile par » les décharges qu'elle fera sur les flancs de l'armée enne- » mie. C'est donc à notre valeur à nous ouvrir un passage. » Il faut aujourd'hui vaincre, ou mourir de faim.

HENRI  
IV.  
1600.

Discours du  
Prince Mau-  
rice à ses  
troupes.

Après cet harangue, Mortier & Frenel qui commandoient l'artillerie, commencèrent le combat sur les deux heures après midi par une décharge générale, à laquelle les Espagnols répondirent de tout leur canon. On se canonna ainsi pendant quelque tems. Enfin les Espagnols, dont le flanc étoit exposé au feu continuel de l'Amiral Hollandois,

Défaite des  
Espagnols.



HENRI  
 1 V.  
 1600.

qui voltigeoit le long de la Rade , s'éloignèrent de la mer , & se retirèrent en bon ordre avec leur canon sur les Dunes voisines. Alors on se battit avec beaucoup de vigueur , & avec un succès fort incertain dans l'entredoux des Dunes , qui séparoit les différens corps des deux armées , & qui empêchoient souvent qu'on ne pût distinguer ce qui se passoit. Au premier choc, Louis de Nassau qui commandoit la cavalerie , renversa celle de l'Archiduc qui étoit sous les ordres de Mendoza ; mais ce corps déjà fatigué ayant été soutenu par des troupes fraîches , celles de Nassau furent elles-mêmes chassées de leur poste , en sorte que l'avant-garde commença à plier. C'étoit-là que combattoit le régiment Anglois de François Veer , & le nouveau régiment Wallon de Henry Frideric de Nassau , soutenus des Suisses commandés par le comte Ernest , & de l'infanterie Française , à la tête de laquelle étoit Dammerville. Déjà les Frisons & les Hollandois qui étoient au centre , commençoient à se rompre ; les uns se jetoient dans la mer qui montoit alors , & venoit battre contre les Dunes ; d'autres prenoient déjà ouvertement la fuite ; le seul Veer & son frère Horace , abandonnés de tous leurs gens , & enveloppés de toutes parts , soutenoient encore l'effort des ennemis ; lorsque le prince Maurice rallia le nouveau régiment de Frideric son frère qu'il fit passer à l'arrière-garde , & lui donna ordre de serrer les rangs , & d'avancer. En même tems il parcourt les rangs ; rassure par ses discours ceux qui commençoient à lâcher pied ; rallie les fuyards , & leur fait entendre , qu'il falloit vaincre ou boire toutes les eaux de la mer , qui venoit se briser à leurs pieds contre les Dunes.

» Vous , combattez , leur disoit-il , pour la défense de votre  
 » liberté , de votre vie , & de vos biens ; vous n'avez de  
 » ressource à attendre que dans la victoire. Si vous cherchez  
 » une retraite , tout semble vous la refuser ; il n'y a que  
 » votre valeur qui puisse vous ouvrir un passage. Après en  
 » avoir fait un si heureux essai , en tant d'autres rencontres ,  
 » ne vous démentez pas dans une circonstance si pressante.  
 » Courage , brave gens , la victoire est à vous , si vous osez  
 » seulement vous montrer à l'ennemi.

Cependant l'infanterie combattoit de part & d'autre avec

beaucoup d'acharnement ; les bataillons répandus dans la plaine les piques croisées , & se battant main à main , faisoient à l'envi leurs efforts pour rompre ceux qu'ils avoient en tête ; lorsque les Capitaines Gend & Godart Balen , qui commandoient les Reîtres , faisant un mouvement , vinrent prendre en flanc l'armée de l'Archiduc , qui étoit déjà fort maltraitée. Le choc fut si furieux , qu'ils rompirent l'infanterie des ennemis , & la mirent en deroute , malgré les efforts incroyables , que firent les mutins en cette occasion , pour effacer par leur courage la honte & le crime de leur révolte. Aussi furent-ils presque tous taillés en pièces. L'Archiduc , qui ce jour-là avoit combattu avec la dernière valeur , & qui avoit même été blessé légèrement au-dessous de l'oreille , voyant sa cavalerie en deroute , & son infanterie taillée en pièces , fit d'inutiles efforts pour rallier ses troupes , & les obliger à retourner à la charge. Vaincu enfin par les prières de ses principaux Officiers , il songea à mettre sa personne à couvert , & prit le chemin de Bruges avec le duc d'Aumale , & les débris de son armée. Il perdit environ six mille hommes dans cette action , où les Anglois & les Ecoissois animés par le souvenir de l'échec qu'ils avoient reçu le matin , ne firent aucun quartier , dès qu'ils virent la victoire assurée. Dans le grand nombre de gens de nom qui périrent en cette occasion , on comptoit parmi les Italiens Jean Paul Galbo sergent Major , Gabriel Battaglia , Corneille Mariani , Jean-Baptiste Carisca , Cesar Calcagno , Baltazar Suico , Buongiovanni chevalier de Malthe , le comte Latino Prata , Settinio di Fabi , & quelques autres. Les Espagnols y perdirent Rodriguez , Garcia , Dom Pedre de Tolède , Dom Diégue de Villa , Ferdinand Dias , & environ trois cens autres personnes de quelque distinction , Bastock colonel des Irlandois , & Colas qui avoit l'intolence de prendre le titre de comte de la Fere. On fit prisonniers Mendoza Lieutenant général de l'armée de l'Archiduc , Louis de Villar , Zapena qui étoit dangereusement blessé , le comte de Salms , Jerome Rho , Flaminio Villaverde , les deux Maggi Vespasiano , & Decio , & plusieurs autres. Maurice renvoya généreusement à l'Archiduc sans aucune rançon le comte Charle Rezin , Artur de Croy , & Dom Diégue

HENRI  
IV.  
1600.



**HENRI** de Gusman ses pages. Les vainqueurs prirent cent cinq  
**IV.** drapeaux , & six pièces de canon , outre les étendarts &  
**1600.** l'artillerie, qu'ils avoient perdus le matin & qu'ils recou-  
vrèrent. Les Hollandois perdirent de leur côté à ces deux  
actions plus de deux mille hommes , du nombre desquels  
étoient Hamilton , Conteler , & Bernard , braves Officiers  
de cavalerie.

Le Prince voyant la déroute de l'ennemi qui ressembloit  
moins à une fuite , qu'à une retraite , ne permit point à ses  
troupes de le poursuivre trop-avant , tant pour ne pas tom-  
ber dans la même faute , qui avoit été si funeste à Albert ,  
que parce qu'il avoit appris que Louis de Velasco étoit dans  
le voisinage avec un corps frais de quatre mille Allemands.  
Il se contenta donc de coucher cette nuit sur le champ de  
bataille. Le lendemain , il entra en triomphe à Ostende , &  
par sa présence il empêcha qu'on n'insultât les prisonniers  
qu'il menoit avec lui. En effet les Anglois & les Ecoissois ne  
respiroient que la vengeance depuis le massacre que les Es-  
pagnols avoient fait la veille.

Après cette défaite , l'Archiduc écrivit sur le champ à  
toutes les provinces de Flandre , pour leur demander des  
secours capables de réparer la perte qu'il venoit de faire ,  
dont au reste il diminuoit beaucoup la grandeur. Il dépê-  
cha aussi en Espagne , afin de prévenir le Roi sur le mal-  
heur qui étoit arrivé. Il avoit d'abord fait partir Herrera  
Castellan de Gand ; il fut suivi aussi-tôt après de Louis de  
Velasco ; & tous deux avoient ordre de faire entendre à  
Philippe , qu'on ne devoit point attribuer cette perte à la  
faute des Généraux ; mais aux caprices de la fortune , qui  
décide du succès des combats beaucoup plus que la valeur.  
Ils étoient aussi chargés de lui demander des secours plus  
considérables pour l'année suivante.

Cependant le prince Maurice de concert avec les dépu-  
tés des Etats , qui étoient à Ostende , remit le siège devant  
Nieuport , & fit repasser le port à ses troupes ; mais quelque  
soin qu'il apportât , il ne put si bien bloquer la place , qu'il  
n'y entrât d'abord un secours de six cens hommes , & en-  
suite un autre plus considérable de mille soldats conduits  
par la Bourlotte. Le comte de Belgioioso étoit aussi dans

la ville avec sa compagnie de cavalerie. Il fit une sortie vigoureuse le 12. de Juillet, & vint charger les troupes du Prince jusque dans la tranchée. Il y en eut encore une autre le lendemain, où la perte fut considérable de part & d'autre. Enfin le Prince voyant que le courage & l'ardeur des assiégés rendroit le siège beaucoup plus long, que ne le pouvoient permettre les circonstances & la situation de ses troupes, qui après tant de fatigues avoient besoin de repos, prit le parti d'abandonner cette entreprise. Il rappella les troupes qu'il avoit fait passer au-delà du port; embarqua son armée, son canon, & son bagage; & revint au bout de six jours à Ostende.

Là on tint conseil de guerre; & il fut résolu qu'on se rendroit maître des Forts, que les Espagnols avoient élevés autour de cette ville. L'armée marcha d'abord contre le Fort d'Isabelle, voisin du Fort d'Albert, que l'on avoit pris quelque tems auparavant, & campa du côté de la mer proche des Dunes dans les prairies qui étoient au-dessous, afin de fermer le passage aux secours qui pouvoient venir des Forts de Clara, & de Grotendorst. Maurice avoit fait pointer deux pièces de canon de ce côté-là, & quatre autres du côté d'Ostende, contre le Fort d'Isabelle. Il fit encore élever une batterie de six autres pièces plus proche de la place, & commença à la battre le 20. de Juillet, mais comme on avançoit peu, on tint conseil, pour sçavoir s'il ne faudroit point changer l'attaque. Pendant ce tems-là, l'armée de l'Archiduc parut en bataille devant le Fort de Clara. Les Espagnols étoient maîtres de toute la côte de Flandre, excepté d'Ostende. Cet avantage assùroit leurs derrières, & leur facilitoit le moyen d'empêcher les convois de venir par mer au camp des Etats. En effet Spinola qui croisoit sur les côtes avec ses galères, arrêtoit souvent les vaisseaux de transport qu'on y envoyoit, mettoit l'équipage à la chaîne, & couloit à fond les vaisseaux, à coups de canon. On résolut donc de lever le siège; ce qui s'exécuta le 24. de Juillet, après qu'on eut embarqué l'artillerie.

Le lendemain, la Bourlotte qui avoit tant conduit de sièges, & d'entreprises mémorables, voulut voir défilér quelques corps, qui n'étoient point encore décampés. Il

Mort de la  
Bourlotte.



HENRI

IV.

1600.

s'avança donc jusque sur la Contrescarpe ; mais sa curiosité lui couta cher ; car s'étant trop découvert , il reçut dans la tête un coup d'arquebuse qui le tua. Il mourut très-regrété de l'Archiduc & de l'Archiduchesse , fort peu des Espagnols & des Italiens , qui le haïssoient , & qui ne pouvoient souffrir sa fierté jointe à un certain air d'autorité , que lui inspiroit la confiance qu'il avoit dans son mérite & dans ses services , & qui ne convenoit point à la bassesse de sa naissance. Il étoit d'un petit village du Luxembourg , & avoit d'abord appris la chirurgie à Paris , où il guérit alors le comte de Mansfeldt , qui étoit en France , d'une ulcère qu'il avoit à la cuisse. Il le suivit ensuite en Flandre ; & de Chirurgien devenu soldat , il se distingua tellement au service du Comte par son adresse & son courage , qu'il mérita d'être mis au nombre des Officiers les plus célèbres. Il avoit amassé beaucoup de bien , qui passa à des héritiers , qui ne lui ressembloient guères.

Le prince Maurice ayant fait raser le Fort d'Albert , & retiré ses troupes des postes voisins , embarqua son armée , & partit lui-même d'Ostende le dernier de Juillet , suivi de cinquante compagnies d'infanterie , & de sept de cavalerie. Il fut attaqué plusieurs fois dans son passage par les galères d'Espagne , qui à la faveur du calme s'avançoient à force de rames contre ses vaisseaux. Mais la perte fut peu considérable de part & d'autre. Il débarqua enfin en Hollande , & partagea ses troupes en différentes garnisons , à Bergh-Op-Zom , à Breda , à Heusden , à Nimegue , & à Gertruydenberg.

L'Archiduc resta quatre jours à Bruges après le départ de Maurice. De-là , il détacha Frideric de Vandenberg avec le régiment de Lansquenets , qui servoit sous Louis de Velasco , le nouveau régiment du comte de Warambon , & celui de la Bourlotte , pour aller renforcer les garnisons des Forts qu'on avoit élevés aux environs d'Ostende , & pour rétablir au plutôt celui d'Albert. Dans le même tems , Henri de Gusman ayant apporté de l'argent d'Espagne , l'Archiduc fit la revue de ses troupes , & recruta surtout sa cavalerie que les séditions avoient beaucoup diminuée. Il y avoit six cornettes Espagnoles dans son armée ,  
celle

celle de D. Juan de Bracamonte , à qui on avoit encore donné depuis peu le régiment d'infanterie de Gaspard Zapena , mort des blessures qu'il avoit reçues dans la dernière bataille ; celles de Michel Tellez , de Philippe d'Aguilar , de Verdugo , de D. Juan de Silva & de D. Ferdinand de Genara ; trois Italiennes du chevalier Charle de Visconti , du comte Paul Emile de Martinengue & de Charle de Sangré ; & quatre Comtoises.

HENRI  
IV.  
1600.

Peu de tems après, Ambroise Landriano Lieutenant général de la cavalerie de l'Archiduc , Officier à qui ses grands exploits avoient acquis beaucoup de réputation , mourut à Bruxelles d'une fièvre qui l'avoit empêché de se trouver au dernier combat. L'Archiduc donna sa place à Nicolas Basta chevalier Albanois , qui s'étoit beaucoup distingué par son habileté dans les armées du duc d'Albe.

D'un autre côté, Louis de Nassau voulant donner de l'occupation à ses troupes , qui faisoient beaucoup de désordre dans leurs quartiers d'hiver , détacha deux mille chevaux & mille hommes de pied , avec lesquels il entra sur les terres de Cologne , passa de-là dans le Limbourg & le Luxembourg , d'où il tira de grosses contributions , & mit tout à feu & à sang dans les endroits où il trouvoit de la résistance. Pour arrêter ces hostilités , l'Archiduc fit marcher contre lui le comte Hermand de Vandenberghe avec les mutins de Dieft. Le comte passa la Meuse à Mastricht à la tête de sept cornettes de cavalerie qu'il avoit tirées des garnisons voisines , & alla joindre le régiment de Lansquenets du comte de Berlaymont , qui étoit commandé alors par le baron de Grifollis. Nassau ayant appris leur arrivée , fit en diligence repasser le Rhin à ses troupes , après avoir ravagé tout le pays ennemi , & revint à Emmerich.

Ceux de Dordrecht venoient d'équiper dans le canal de l'Escaut une galère , qu'ils destinèrent à arrêter les courses de Spinola , & qui fit beaucoup plus de tort à l'Archiduc. Elle avoit pour Capitaine un brave homme nommé Wipcul , & pour Lieutenant le forçat Turc , qui , comme je l'ai dit plus haut , s'étoit sauvé à la nage dans les vaisseaux Hollandois. Wipcul , qui outre sa galère étoit encore accompagné de quatre brigantins , ayant découvert dans le port de

Exploits de  
la galère de  
Dordrecht.



**HENRI** l'Ecluse trois galères ennemies, qui avoient pris un vaisseau  
**IV.** Marchand Zélandois, leur donna la chasse, reprit le vaisseau  
**1600.** Marchand, & maltraita si fort les Espagnols, qu'il les contraignit de prendre la fuite. Ensuite il entra la nuit dans l'Escaut avec le même succès, & enleva le vaisseau Amiral à la vûe d'Anvers, où il étoit à l'ancre, après avoir tué ou noyé tout l'équipage. Ce vaisseau étoit de quatre-vingt tonneaux monté de seize pièces de canon & de plusieurs autres moindres pièces d'artillerie. Il prit aussi plusieurs vaisseaux Marchands de Bruxelles & de Malines, & cinq houlques avec tous leurs agrez, & cinquante canons de toute espèce, qu'il mena en triomphe à Fleissingue. Cet exploit jetta l'allarme & la terreur dans Anvers, & les portes de cette ville restèrent fermées pendant trois jours, de peur qu'il n'arrivât quelque accident plus fâcheux. Les Bourgeois rejettèrent la faute de ce malheur sur la négligence des gardes. L'Archiduc, à qui cette perte donna beaucoup de chagrin, envoya pour les en punir Charles de Lignes comte d'Aremberg Amiral, qui en cassa plusieurs, & traita le reste avec encore plus de rigueur.

Mort de la  
comtesse de  
Meurs.

Sur ces entrefaites, mourut au mois d'Avril dans un âge fort avancé Emilie de Valpourg comtesse de Meurs. Les contestations qu'on avoit vû souvent renaître pendant sa vie au sujet de son domaine, que l'Electeur de Cologne avoit envahi, devinrent encore plus vives après sa mort. En effet, elle laissa pour son héritier au comté de Meurs le prince Maurice, qui s'en mit en possession, les armes à la main.

Voyage des  
Hollandois  
aux Indes O-  
rientales.

Trois ans auparavant, les Hollandois avoient envoyé aux Indes Orientales une flotte de six vaisseaux très-bien équipés & fournis de tout ce qui leur étoit nécessaire. Corneille Necq commandoit le premier, nommé Maurice, avec le titre d'Amiral. Le second, nommé l'Amsterdam, étoit commandé par Wibrant de Warwick vice-Amiral; la Hollande par Simon Lambert; la Zélande par Claude Jean Menelape; la Gueldre par Jean Bruin; & l'Utrecht par Jean Martin. Ces vaisseaux étoient accompagnés de deux pataches nommées la Frise & l'Overissel, montées par Jean Corneille & Simon Janfon.

Cette petite flotte étant sortie du Texel le premier de Mai de l'an 1598. rangea le 17. du même mois les isles de la Palme & de Gomera deux des Canaries; & le 8. Juin elle passa la ligne avec un vent frais, & arriva enfin le 24. de Juillet au Cap de bonne espérance, qui en est éloigné de vingt-cinq degrés. Le 8. d'Août, une tempête violente mêlée de foudres & d'éclairs, & accompagnée d'une obscurité affreuse, sépara du reste de la flotte l'Amiral, la Hollande & la patache dite l'Overissel. Ils furent jettés d'abord sur l'isle de Sainte Marie, & prirent le Roitelet du Païs, qui leur donna une vache & un veau pour sa rançon. De-là tirant vers l'isle de Java, ils arrivèrent sur la fin de l'année à Bantam. Les habitans les prirent d'abord pour des Corsaires. Dans la suite cependant les Hollandois gagnèrent leur amitié, & firent des présens au Viceroi au nom du prince Maurice. Les autres vaisseaux y abordèrent aussi un mois après, & furent reçus par leurs compagnons avec beaucoup de joye. Ceux-ci avoient d'abord doublé l'isle de S. Laurent. De-là tirants vers le Sud-Est, pour se rendre au Cap S. Sebastien, ils arrivèrent à l'isle Cerné, autrement appelée l'isle Maurice, dont nous avons déjà parlé; ils y prirent terre le 19. Août, trouvèrent un port capable de contenir cinquante vaisseaux à quatorze brasses de fond, & y jettèrent l'ancre.

HENRI  
IV.  
1600.

Description  
de l'isle Mau-  
rice.

Il y a dans cette isle beaucoup d'eau douce; mais quoique le païs soit fertile & abondant, les Hollandois n'y aperçurent cependant aucune trace d'hommes. Les terres y sont fort élevées, & la côte bordée de hautes montagnes toujours couvertes de broüillards & de vapeurs si épaisses, qu'on a peine à la reconnoître, à moins qu'on n'en soit fort proche. Le terrain est pierreux & plein de gravier; mais le dedans de l'isle produit beaucoup d'arbres qui sont si ferrés, qu'à peine peut-on s'ouvrir un passage au travers. On y trouve beaucoup d'ébeniers & d'autres bois de même espèce; mais rouges ou jaunes comme de la cire. Il y croît aussi des palmiers fort ressemblans aux cocotiers. Leur sommet est garni d'un nœud qui forme une espèce de tête. Lorsqu'on la coupe, on en tire une moëlle très-agréable au goût, & dont les Hollandois se servoient très-utilement



**HENRI** pour se purger & se fortifier l'estomach. Ainsi comme de-  
**IV.** puis leur embarquement ils n'avoient pris terre nulle part,  
**1600.** ils descendirent dans cette isle, & n'eurent pas plutôt mis  
leurs malades à terre, qu'ils recouvrèrent bien-tôt la santé.  
Aussi l'air y est-il très-pur & très-sain. Outre cela, la mer  
y produit une telle quantité de poissons qui remontent dans  
les rivières salées de l'isle, qu'on pouvoit les prendre à  
la main, ou les percer à coups de picques; d'un seul coup  
de filet on en prit un si grand nombre, qu'il suffit pen-  
dant plusieurs jours à la nourriture de tout l'équipage. Parmi  
ces poissons, les Hollandois en trouvèrent sur-tout cinquante  
d'une si énorme grandeur, que les matelots leur donnè-  
rent le nom de tables, & une raye prodigieuse qui avoit  
quatre aunes de long, sans la queue qu'on avoit coupée.  
On eut beaucoup de peine à la mettre dans la chaloupe.  
Ils y virent aussi des tortues de terre si grosses, qu'une seule  
traînoit sans peine quatre hommes montés dessus; une au-  
tre suffit au dîner de dix personnes. On y trouve des per-  
roquets bleus, & des corbeaux d'Inde, deux fois aussi gros  
que les perroquets, & de trois couleurs différentes. Les  
tourterelles & autres oiseaux y sont si communs & si peu  
farouches, qu'on les prenoit aisément à la main; preuve  
certaine que ce pays n'avoit jamais été habité. Parmi ces  
oiseaux, ils en remarquèrent un plus admirable que tous  
les autres. Il est de la grandeur d'un cigne, la tête fort  
grosse, & ne porte pour aîles que trois ou quatre plumes  
très-noires, qui poussent au défaut des aîles; son corps est  
rond comme une boule; il n'a point de queue, mais seu-  
lement quatre plumes qui se recourbent; la chair de cet  
oiseau étant cuite a fort mauvais goût. Celle du rabofo-  
cado est meilleure & plus agréable; sa queue ne ressemble  
pas mal aux deux branches d'une paire de ciseaux qu'on  
tient ouverts; du reste il est si doux & si familier, qu'on  
le prend à la main dans son nid. Parmi les arbres, le pal-  
mier n'est pas moins admirable par la grandeur de ses feuil-  
les; une seule suffit pour mettre un homme à couvert de  
la pluie. Lorsqu'on en perce le tronc, & qu'on insère un  
tuyau ou une petite canne dans la fente, il en découle un  
suc abondant, qu'on prendroit presque au goût pour du

vin d'Espagne ; mais si on le garde plus de deux jours , il s'aigrit.

HENRI  
IV,  
1600,

Le 2. Octobre ces cinq vaisseaux partirent de l'isle Maurice , & ils eurent le 28. & le 29. du même mois le soleil à leur zenith. Enfin toute la flotte se rejoignit à Bantam. Quatre vaisseaux chargèrent du poivre , des noix muscades , du macis , des clous de girofle & de la canelle , plus qu'on n'en avoit jamais vû en Europe. Ensuite ils reprirent la route de Hollande & arriverent heureusement à Amsterdam le 27. de Juillet de cette année.

Arrivée des  
Hollandois à  
l'isle de Java.

Cependant les quatre autres firent voile vers les Moluques , & mouillèrent le 21. de Janvier à la rade de Tuban capitale de l'isle de Java , dont le Roi les reçut avec bonté , & d'une manière très-généreuse. La Cour de ce Prince est pleine de Noblesse , qui s'exerce souvent à des courses de chevaux : Ce spectacle leur servit à régaler leurs nouveaux hôtes. Le Roi de Tuban est le plus puissant & le plus riche Prince de Java ; il ne sort jamais qu'habillé de soie , & monté sur un éléphant d'une grandeur surprenante , au milieu d'une troupe nombreuse de gardes. Son palais étoit fort beau pour le pais , ayant plusieurs appartemens séparés , & sur-tout celui des femmes , où ce Prince avoit alors près de trois cens concubines. Les chevaux dont se servent les Javans , sont d'une taille fort basse , ont les pieds tendres , sont légers à la course , & ressembtent aux nôtres , excepté qu'ils n'ont pas la croupe si relevée. Les habitans de Tuban les aiment beaucoup ; & il n'y a presque personne de quelque rang qui n'ait son cheval. Leurs selles sont de soie , ou d'un cuir d'Espagne , dorées & chargées de figures de dragons & de démons les plus horribles & les plus hideuses. Leurs freins sont ornés de différentes pierres aussi blanches que l'albâtre.

De Tuban les Hollandois abordèrent le premier Février à l'isle de Madura , qui est très fertile en ris. Ses habitans sont grands Corsaires , & ne vivent que du pillage qu'ils font en croisant sur ces mers. Ils n'épargnent pas même leurs voisins , qui les souffrent cependant malgré les mauvais traitemens qu'ils en reçoivent , parce qu'ils leur sont nécessaires. En effet , si ce n'étoit la fertilité prodigieuse



**HENRI** de Madura, les peuples des isles voisines mourroient de faim.  
**IV.** Le terrain de celle-ci est si gras & si amolli par des inon-  
**1600.** dations continuelles, que les bœufs & les hommes ont de  
 l'eau jusqu'aux genoux, quand ils labourent, & même dans  
 le tems de la récolte. Les Hollandois eux-mêmes ne furent  
 pas à couvert des insultes de ces Pyrates; ils en tuèrent  
 plusieurs à leur arrivée, & firent grand nombre de prison-  
 niers qu'on eut beaucoup de peine à retirer de leurs mains,  
 en payant même une grosse rançon.

Leur voyage  
 aux Molu-  
 ques.

Les Hollandois partirent le 14. de Février de la ville  
 d'Arosbay capitale de cette isle; & après en avoir rangé  
 plusieurs autres, ils arrivèrent le premier de Mars à celle  
 de Blaco. Trois jours après, ils abordèrent à Amboine, &  
 mouillèrent devant la ville de Mantel située dans les mon-  
 tagnes. Là ils virent avec surprise les galères avec lesquelles  
 ces insulaires vont en course, toutes ornées de figures de  
 dragons, & bien équipées. Ces peuples, quoique Pyrates  
 les reçurent néanmoins avec bonté, & leur donnèrent mê-  
 me une maison pour mettre en vente leurs marchandises.  
 Cette isle produit du sucre & des clous de girofle en abon-  
 dance. Cependant les Hollandois n'y trouvant pas de quoi  
 charger leurs quatre vaisseaux, ils prirent différentes rou-  
 tes, & convinrent que la Zélande & la Gueldre se ren-  
 droient à Bantam capitale des Moluques, tandis que l'Am-  
 sterдам & l'Utrecht parcoureroient les autres isles. Le 15.  
 de Mars les deux premiers arrivèrent à Bantam situé à qua-  
 tre degrés au-delà de la Ligne, où les Portugais leur offri-  
 rent des noix muscades, du macis & des clous de girofle  
 en quantité. Ces épiceries sont excellentes dans cette isle:  
 Elle est à vingt milles d'Amboine, & en a environ cinq  
 de tour. Sa capitale est Nera, où se rendent continuelle-  
 ment & en grand nombre les Marchands de la Chine, qui  
 en est fort proche, & ceux de Malaca; ces Marchands y  
 demeurent ordinairement trois mois de l'année pour leur  
 commerce. Ces insulaires sont presque tous Idolâtres; il y  
 a aussi parmi eux quelques Mahometans très-attachés à  
 leurs cérémonies superstitieuses. On compte dans cette isle  
 six ou sept villes, qu'une haine réciproque & mortelle ar-  
 me souvent les unes contre les autres; les hommes y

vivent long-tems, & on y voit des vieillards de cent trente ans. Les femmes prennent soin du ménage, & paroissent rarement en public. A l'égard des hommes, ils n'ont point d'autre occupation que de se promener dans les places.

Les Hollandois ayant chargé leurs vaisseaux, partirent de Bantam le 4. de Juillet pour retourner à Amboine; & ayant fait route pendant quarante jours sans s'arrêter, ils arrivèrent au commencement d'Août à Java. De-là continuant leur route, ils se trouvèrent le 15. Septembre sous le tropique du Capricorne, & cinq jours après à 26. degrés 15. minutes d'élévation; enfin le 20. de Novembre ayant doublé le Cap de bonne espérance, ils passèrent dix jours après le tropique du Capricorne; & le lendemain ils eurent le soleil sur leurs têtes à la hauteur de 22. degrés 20. secondes. Ils firent alors une décharge générale de leur artillerie en signe de joye, & vinrent mouïller à l'isle Sainte Heleine le 7. Décembre. Le 30. Janvier de cette année ils apperçurent une éclipse de Lune à la hauteur de cinq degrés; & deux jours après ils commencèrent à découvrir le Pole arctique, qu'ils n'avoient point vû depuis long-tems. Le 22. de Février ils coururent sous le tropique du Cancer; enfin, après une heureuse navigation, ils entrèrent dans le Texel sur la fin d'Avril.

L'Utrecht & l'Amsterdam restèrent deux mois à Amboine, d'où ils mirent à la voile le 8. Mai, & ils arrivèrent le 28. à l'isle Ternate. Le Roi du pais se rendit lui-même à bord de l'Amiral, accompagné d'un grand nombre de Carcolles, qui sont des vaisseaux à plusieurs ponts. On contesta long-tems sur le prix des girofles; enfin les Hollandois convinrent de les payer sur le pied de cinquante-quatre pièces de huit par baër. Le baër est une mesure du pais, qui pèse six cens vingt livres. Ils obtinrent aussi du Roi la permission de laisser dans l'isle cinq de leurs camarades avec un valet. On leur donna des marchandises & beaucoup d'argent pour acheter des girofles frais, & en prendre en échange pour d'autres denrées, en attendant le retour des vaisseaux. Ternate est très stérile en toutes les choses nécessaires à la vie. Ses habitans font leur pain d'un arbre du pais; on le coupe, & après l'avoir fendu,

HENRI  
IV.  
1600.



**HENRI** on le bat & on le broye avec un maillet fait d'une grosse  
**IV.** canne, jusqu'à ce qu'il en sorte une farine, qu'ils nomment  
**1600.** sagge. & qui ressemble assez à la scieure de bois. Ils la  
paîtrissent ensuite, & en font des pains fort blancs & quar-  
rés, de la largeur de la main. Ces Insulaires sont toujours  
en guerre avec les Portugais de Tidor, autre isle voisine.  
On punit le vol à Ternate avec la dernière rigueur, lors-  
qu'on surprend le coupable sur le fait. Le Roi de ce pays  
est maître de plus de cinquante petites isles des environs.  
Audevant de son palais, qui est bâti de pierres, au lieu que  
les maisons des particuliers ne sont faites que de roseaux,  
les Hollandois virent une grande pièce de canon, que Fran-  
çois Drack avoit autrefois fait enterrer dans cet endroit;  
& que les habitans avoient depuis tirée de terre. Ils obser-  
vent avec une espèce de superstition les éclipses de soleil  
& de lune, persuadés qu'elles annoncent la mort du Roi,  
ou de quelque Grand du pays. Ainsi ils se frappent alors  
la poitrine, & marquent leur douleur par de grands cris.  
Pendant que les Hollandois étoient dans l'isle, il arriva  
une éclipse de lune le 6. d'Août sur les huit heures du  
soir; & ces peuples ne manquèrent pas à leur ordinaire de  
frapper sur des tambours & des chaudrons, pour marquer  
un deuil universel.

Les Hollandois ayant vendu leurs marchandises, & em-  
barqué celles qu'ils avoient achetées, sortirent de Ternate  
le 19. Août, & passant au travers de cette quantité in-  
nombrable d'isles, dont cette mer est couverte, ils couru-  
rent long-tems autour de la Ligne. Enfin, au commence-  
ment de Novembre ils reconnurent Madura, cette isle dont  
les habitans sont si inhumains. Le 13. du même mois ils  
abordèrent à celle de Jacatra, où ils apprirent que la Zé-  
lande & la Gueldre étoient partis de Bantam il y avoit  
trois mois. De-là continuants leur route, ils arrivèrent le  
15. Janvier de cette année à Bantam dans l'isle de Java,  
où ils avoient déjà un établissement. La police de ce pays  
est remarquable, en ce que si quelque homme riche meurt  
dans la ville sans laisser d'enfans, ou sans avoir été marié,  
tous ses biens sont confisqués au profit du Roi. C'est pour-  
quoi les pères songent de bonne heure à pourvoir leurs enfans,  
& leur

& leur donnent souvent deux ou trois femmes, avant même qu'ils ayent atteint l'âge de douze ans. Là on ne pardonne jamais l'homicide. Ainsi lorsque quelqu'un en a tué un autre, comme il sçait qu'il n'a point de grace à espérer, il entre en fureur, & égorge tout ce qu'il rencontre, sans distinction d'âge ni de sexe, jusqu'à ce qu'il ait été arrêté, où assommé par le peuple. Mais il arrive rarement qu'on les prenne vifs; parce qu'après leur crime ils volent & massacrent avec la dernière fureur, jusqu'à ce qu'on les ait enveloppés, & qu'on leur ait ôté la vie.

Les Hollandois partirent de Bantam le 21. Janvier pour revenir dans leur patrie. Après une navigation de trois mois, ils apperçurent de loin le 9. de Mai des trombes, ce qui leur fit juger qu'ils approchoient du Cap de Bonne-Espérance, ils étoient alors à vingt-deux degrés d'elevation. Sept jours après, ils découvrirent sur le midi l'isle de Sainte Helene. Là, ils restèrent à l'ancre pendant trois jours, & en partirent le 21. de Mai, fête de la Pentecôte. Dix jours après, ils abordèrent à l'isle de l'Ascension, située à huit degrés de la Ligne. Là, ils n'apperçurent que des montagnes affreuses, qui produisent des sangliers en quantité; ce qui surprit fort les Hollandois, qui n'y découvrirent aucune apparence d'herbe, ni de verdure, dont ils auroient eu grand besoin. Ils y trouvèrent aussi des tortuës en abondance, d'une grandeur si prodigieuse, que la plupart pesoient quarante livres. Enfin ils se rembarquèrent le dernier de Mai, & ayant beaucoup souffert depuis, parce que les vivres leur manquèrent, ils arrivèrent heureusement à Amsterdam sur la fin d'Août.

Cette même année, & à peu près dans le même tems, Olivier du Nort entreprit un voyage beaucoup plus fameux; car après avoir fait le tour du Monde dans l'espace de trois ans & ving-quatre jours, il reconnut le détroit de Magellan avec beaucoup plus d'exactitude, qu'on n'avoit fait jusques alors, & en facilita la route aux autres, par une Carte qu'il dressa. Mais comme il ne fut de retour en Europe qu'un an après ceux dont je viens de parler, je remettrai le récit de son voyage à l'année suivante, pour me rapprocher de la France.



H E N R I

I V.

1600.

Affaires d'E-  
cosse.Conspiration  
des Reuven  
contre le Roi  
Jacque.

Jamais la fortune ne trompa personne par des espérances plus vaines, que celles qui pensèrent faire périr Jacque roi d'Ecosse, Prince qui n'étoit cependant rien moins qu'avare. Tacite rapporte, à la vérité, quelque chose de semblable de Cefellius Bassus, qui en fit accroire si aisément à Neron, en lui découvrant des trésors immenses cachés sous terre, disoit-il, selon toutes les apparences par Didon, après qu'elle eut bâti Carthage. Mais ce Prince en fut quitte pour être trompé; il ne courut aucun risque de sa vie; & il n'eut à se plaindre que de la crédulité de celui qui avoit donné le premier un tel avis, ou de la vanité ridicule du Gouverneur qui l'avoit confirmé. Le roi d'Ecosse fut plus malheureux, il fut trompé; & de plus il manqua d'y laisser la vie. Mais dans ce danger la même, il parut d'une manière plus sensible que jamais, que Dieu veille lui-même à la conservation des Rois, & sçait rendre inutiles les vains efforts de quiconque est assez téméraire pour oser s'opposer aux Décrets éternels de la Providence, en résistant aux Puissances établies de Dieu, où en attendant à leurs jours.

Ils attirent le  
Roi à Perth.

Le roi Jacque prenoit tous les jours le plaisir de la chasse du Cerf à sa maison royale de Falkland. Le 5. d'Août au matin, ce Prince se dispoisoit à monter à cheval avec toute sa Cour, pour aller à son ordinaire prendre ce divertissement, lorsqu'il vit arriver Alexandre Reuven, frère de Jean comte de Gaury, qui venoit de Perth, dont son aîné étoit Gouverneur. Ce jeune homme salua d'abord le Roi avec un respect extraordinaire, s'abaissant jusqu'à ses genoux, & lui ayant demandé une audience particulière, il lui parla assez long-tems d'un air rêveur, & les yeux toujours fixement attachés à la terre. Il lui dit, Que la veille au soir, il avoit rencontré dans un lieu écarté, un artisan de Perth, qui se cachoit le nez dans son manteau: Qu'il lui avoit parlé; mais que comme cet homme lui avoit paru interdit & embarrassé dans ses réponses, il lui avoit ôté son manteau, & avoit trouvé qu'il portoit sous le bras, une grande cruche pleine de pièces d'or: Qu'ainsi il l'avoit fait rentrer avec lui dans la ville, sans qu'on s'en apperçût, & l'avoit enfermé ensuite avec sa cruche, & garotté dans une chambre où l'on ne pouvoit entrer, qu'après avoir passé plusieurs portes qu'il

avoit fermées : Que personne , non pas même son frère , n'étoit instruit de cette affaire : Qu'il étoit donc parti de grand matin pour venir lui en donner avis ; & qu'il le prioit instamment de se transporter à Perth avec lui , afin de profiter de l'occasion favorable que la fortune lui offroit.

HENRI  
IV.  
1600.

Le Roi le remercia d'abord de son zèle ; du reste il s'excusa du voyage sur ce qu'il n'étoit , disoit-il , ni juste , ni convenable , qu'il se mêlât de cette affaire , puisqu'il n'y avoit que les trésors trouvés dans terre , qui lui appartenissent ; & comme Alexandre lui repliqua , que ce pay san avoit eu dessein d'enterrer son or , le Prince lui repartit , qu'autre chose étoit d'avoir eu la volonté de cacher son trésor , où de l'avoir trouvé.

Sur cette réponse , Alexandre redouble ses instances. Il se plaint , Que le Roi étoit trop scrupuleux : Que pendant ce tems-là , son frère & les autres Seigneurs ne manqueroient pas d'apprendre le secret : Qu'ils s'empareroient de cet argent , & qu'on auroit ensuite beaucoup plus de peine à le faire revenir. Jacque se voyant ainsi pressé , fit plus d'attention à ce que ce jeune homme venoit de dire. Il soupçonna que cet argent pourroit bien venir des Jésuites , qui auroient fait entrer cet or en Ecosse , pour y exciter de nouveaux troubles , comme cela étoit déjà plusieurs fois arrivé. Ainsi il avoit résolu d'abord de faire partir un de ses Officiers avec Alexandre , pour l'instruire à fond , & de l'homme qui avoit trouvé le trésor , & du coin auquel les pièces étoient frappées. Car le jeune homme avoit dit que son empressement ne lui avoit pas permis de faire attention à cette circonstance. Mais celui-ci s'oppose à cette résolution du Prince ; protestant Qu'il y avoit du danger à confier ce secret à quelqu'autre , avant que le Roi en personne se fût assuré de ce qui en étoit : Qu'il parloit sincèrement , & que la reconnaissance seule qu'il devoit à S. M. pour tant de bienfaits , dont elle l'avoit comblé , l'obligeoit à lui donner cet avis : Qu'ainsi il la prioit de vouloir bien prendre elle-même cette peine , & afin que le secret ne fût pas divulgué , de s'écarter de la chasse , & de se rendre à Perth avec peu de suite.

Le Roi avoit aimé Alexandre dès son enfance , & l'avoit



**HENRI** mis au nombre de ses Pages. Guillaume son père avoit été exécuté pour crime de lèze-Majesté sous les Regents ; mais aussitôt que Jacque fut majeur , il avoit fait rendre à Alexandre & à son frère , tous les biens & les terres de leur famille. Ainsi il ne les soupçonnoit point d'avoir aucun mauvais dessein contre sa personne. Cependant comme il remarquoit de tems en tems de l'absurdité dans les discours de ce jeune homme , il demanda à Stuart duc de Lenox beau-frère des Reuven, s'il n'avoit jamais reconnu aucunes marques de folie dans Alexandre ; parce que , disoit-il , il ne le trouvoit pas de trop bon sens , & qu'il remarquoit dans son geste & dans ses régards des preuves certaines d'un homme qui n'a pas l'esprit bien sain , ou qui l'a du moins fort troublé ; surquoi le Duc répondit qu'il n'avoit jamais remarqué en lui rien de semblable.

Cet entretien donna quelque défiance à Alexandre ; il aborda le Roi , & le pria instamment de ne révéler le secret à personne , & d'empêcher qu'on ne le suivît , où il vouloit le mener. Jacque ayant répondu en souriant , qu'il ne sçavoit pas trop bien compter , & qu'ainsi il falloit bien qu'il menât quelqu'un pour le seconder , le jeune homme lui dit nettement , qu'il n'ouvriroit la porte qu'à lui seul ; mais que quand il auroit vû le trésor , il pourroit faire venir qui il voudroit. Cette réponse parut un peu dure au Roi , & commença à lui donner quelque défiance. Cependant comme il étoit déjà en chemin , malgré l'incertitude ou le jettoient mille nouveaux soupçons , qui se détruisoient les uns les autres , il crut qu'il ne lui convenoit pas d'abandonner légèrement son premier dessein. Il poursuivit sa route suivi de ses Officiers qui marchaient sur ses pas , quoiqu'il ne leur eût donné aucun ordre de l'accompagner ; mais comme ils voyoient le Roi si empressé , ils crurent qu'il n'alloit à Perth qu'au sujet du crime , qui avoit été commis dans la maison du baron d'Olyphan en la province d'Angus , pour faire arrêter le coupable , & prévenir par sa presence les troubles qu'il travailloit à exciter. Le duc de Lenox & le comte de Marr , qui avoient changé de chevaux après la chasse , se mirent aussi en diligence à suivre ses traces.

Alexandre n'abandonnoit point le Roi , & l'exhortoit sans cesse à faire diligence. Il avoit cependant fait prendre les devants à quelques domestiques , qui l'avoient accompagné , pour avertir son frère de l'arrivée du Prince ; & de tenir le dîné prêt. Enfin on arriva à Perth , où le Comte vint recevoir le Roi avec autant de sang froid , que s'il eût parfaitement ignoré ce qui se tramoit ; & fit en la présence de grandes plaintes à son frère , de ne l'avoir point averti de l'honneur que S. M. leur faisoit ; ce qui l'empêchoit de pouvoir la recevoir d'une manière convenable. On prépare cependant le dîné ; une heure entière se passe ; Gaury demande pardon au Roi de ce qu'on le fait attendre & du maigre régal qu'on va lui donner , dont il rejette la faute sur la surprise. Pendant ce tems-là , on voyoit ses regards s'égarer ; & il ne répondoit presque jamais que de travers à ce que le Roi lui disoit. Alexandre au contraire , pour mieux appuyer son mensonge , évitoit de s'entretenir avec ce Prince en présence de son frère , & le pria de lui permettre de se retirer , de peur que celui-ci ne pût avoir quelque soupçon de leur dessein.

Enfin le Roi se mit à table. Le duc de Lox , le comte de Marr , & les autres Seigneurs ne furent point invités à prendre place après le premier service , comme cela se pratique ordinairement dans cette Cour ; mais seulement après qu'on eut levé le second. Ce retardement étoit ménagé à dessein , afin que le Roi sortît le premier de table ; & que ces Seigneurs allassent plutôt à son secours. Gaury ne se mit pas même à table avec eux , suivant la coutume du pays. Au contraire il sortit de la salle à manger , & vint se placer auprès de la table du Roi , où il se tint debout si rêveur , que le Roi lui en fit même en badinant une petite guerre , lui reprochant qu'il faisoit bien mal les honneurs de la maison. Enfin lorsqu'Alexandre vit ce Prince prêt à sortir de table , il lui dit tout bas , pour lui ôter toute défiance , que le tems pressoit ; mais que la présence de son frère les arrêtoit ; qu'ainsi il falloit l'éloigner. Le Roi ayant donc pris une coupe , & s'adressant à Gaury : » Je ne doute point , » lui dit-il , que vous ne soyez très-bien instruit de la politesse , que les étrangers montrent à ceux qu'ils ont invités.

---

HENRI  
IV.  
1600.



**HENRI IV.** 1600. » Cependant quoique vous soyez Ecoffois , je suis bien aisé  
 » de vous avertir de nos usages à cet égard , afin qu'on ne  
 » vous regarde pas comme un étranger dans votre propre  
 » patrie. Ainsi puisque vous ne m'avez point salué , & que  
 » vous n'avez pas même daigné vous mettre à table avec  
 » vos hôtes , ce qui est contraire aux règles de la politesse ,  
 » je vous porte moi-même la santé , & je vous ordonne de  
 » la porter aussi à vos hôtes , & de leur dire de ma part de  
 » se bien réjouir.

Le Roi s'ap-  
 perçoit de la  
 trahison.

Le Roi se leva d'un air gai , & ensuite après avoir appelé le chevalier Thomas Erskine , qui ne l'entendit pas , il traversa la salle , où sa suite étoit à table précédé d'Alexandre qui le conduisoit. Il monta ensuite l'escalier ; passa quatre chambres , dont son conducteur avoit soin de fermer aussitôt les portes après lui , & arriva enfin dans un cabinet , où il reconnut , mais trop tard , le piège qu'on lui avoit tendu. En effet au lieu d'y trouver l'homme du trésor garotté , comme on le lui avoit dit , il aperçut un assassin , le poignard à la main. En même tems , Alexandre qui jusqu'alors s'étoit tenu découvert , ferme la porte , enfonce fièrement son chapeau sur ses yeux , saisit le poignard , & le lui porte sur la gorge , en lui ordonnant de ne pas remuer. Ensuite après avoir reproché à ce Prince la mort de son père Guillaume qu'on avoit , disoit-il , fait mourir injustement , il lui déclara qu'il étoit là pour en tirer vengeance , & que c'étoit le trésor qu'il lui avoit promis. Après ce discours , il se disposoit à lui enfoncer le poignard dans le sein , lorsqu'il fut arrêté par Henderson domestique de Gaury , qui étoit l'homme au prétendu trésor. Il avoit accompagné le matin Alexandre à Falkland par ordre de son maître , & c'étoit lui qui avoit apporté la première nouvelle de l'arrivée du Roi.

Ce Prince qui venoit de se voir si proche de la mort , profita de ce léger intervalle , pour se remettre de sa frayeur. Comme il étoit sans armes , car il ne s'étoit pas même donné le tems de prendre son épée après la chasse , tant il étoit empressé d'arriver , il n'opposa que les paroles à la violence ; & se tournant vers l'assassin , il lui représenta avec cette éloquence , qui lui étoit ordinaire , les raisons les plus capables

de calmer cet esprit furieux ; Qu'il devoit songer à l'hor-  
 reur du crime qu'il vouloit commettre : Qu'il n'avoit mé-  
 rité par aucun endroit, un traitement si indigne : » Si vous  
 » êtes résolu , ajouta-t'il , d'exécuter le dessein affreux que  
 » vous avez projeté , songez du moins qu'il ne restera point  
 » impuni. Dieu m'a donné des enfans pour me succéder ,  
 » qui n'oublieront jamais votre parricide , & qui ne man-  
 » queront pas de vous demander compte un jour d'un si  
 » exécrationnel attentat. Il se trouvera même encore des su-  
 » jets assez zélés , pour ne pas laisser la mort de leur Prince  
 » impunie. Tous ces moyens vinssent-ils à me manquer ,  
 » Dieu lui-même prendra ma défense , & fera naître des pier-  
 » res même des vengeurs éternels du crime détestable que  
 » vous méditez. A l'égard de la mort de votre père , je  
 » prends Dieu à témoin , que ma conscience n'en est point  
 » chargée. J'étois alors dans un âge , où ma volonté dépen-  
 » doit moins de moi , que de celle d'autrui ; & tout le  
 » monde sçait quelle étoit la puissance de la Faction do-  
 » minante alors dans mon Royaume. D'ailleurs ignorez-  
 » vous , qu'on n'a procédé contre lui que par les voyes or-  
 » dinaires de la justice , & suivant les loix & les usages de  
 » la Nation ? Mais vous-même ne devriez-vous pas vous  
 » souvenir , si vous ne voulez pas vous rendre coupable de  
 » la dernière ingratitude , de combien de graces j'ai depuis  
 » ce tems-là comblé toute votre famille ? Je vous ai rendu  
 » vos emplois & vos Seigneuries ; j'ai fait élever vos sœurs  
 » dans mon Palais , comme si elles eussent été mes propres  
 » filles ; & je leur ai donné ensuite les premières charges  
 » dans la maison de mon épouse. Faut-il encore un motif  
 » plus pressant pour vous toucher ? Ne faisons-nous pas tous  
 » deux profession de la même Religion ? N'avons-nous pas  
 » été instruits dans la même Doctrine ? N'avons-nous pas  
 » eu tous deux pour maître ce fameux Rollot , dont vous  
 » faites gloire d'avoir été le Disciple ? Pouvez-vous perdre  
 » de vûe les préceptes d'un homme si vénérable , & si digne  
 » de n'être mis jamais en oubli ? Figurez-vous qu'il est ici  
 » présent ; ou sçachez du moins , que s'il n'est pas témoin  
 » de votre attentat criminel , son ame innocente & pure  
 » s'élèvera contre vous , pour vous reprocher que ce n'est

---

HENRI  
 IV.  
 1600.



HENRI » point dans ses leçons que vous avez puisé de si détesta-  
 I V. bles sentimens , & le dessein d'une entreprise si exécration-  
 1600. Le Roi finit cette prière , ou si l'on veut , cette plainte , en  
 lui donnant sa parole Royale , que jamais il ne parleroit à  
 personne de ce qui venoit de se passer entr'eux , pourvu qu'il  
 changeât de dessein ; & de ne point permettre , au cas qu'on  
 en fût instruit d'ailleurs , qu'on lui fît à ce sujet la moindre  
 peine.

Alexandre parut d'abord recevoir ce discours avec un air  
 farouche & menaçant. Ensuite cependant , soit qu'il eût été  
 touché des raisons du Prince ; soit qu'il ne trouvât pas dans  
 Henderson le secours qu'il en avoit espéré , il se découvrit ,  
 & prenant une contenance respectueuse , il promit au Roi  
 de ne pas passer plus avant , pourvu qu'il ne fît point de  
 bruit , & qu'il se tint tranquille. Il lui dit d'attendre seule-  
 ment , qu'il fit venir son frère pour lui parler. Le Roi lui  
 ayant répondu , » Qu'ai-je affaire à votre frère ? Quel fruit  
 » vous en reviendra-t'il de me retenir dans cette honteuse  
 » captivité , puisque je veux bien oublier le passé ? « Alexan-  
 dre lui repartit , qu'il lui promettoit de nouveau de lui laisser  
 la vie , pourvu qu'il ne fît aucun mouvement ; ajoutant que  
 son frère lui diroit le reste. En même tems il laissa ce Prince  
 entre les mains d'Henderson , lui déclarant qu'il en répon-  
 drait sur sa tête , & va retrouver son frère. Dès qu'il fut  
 parti , le Roi plus assuré qu'auparavant , demanda à son  
 garde s'il étoit complice de ce parricide , & si on l'avoit  
 fait venir pour l'assassiner. Celui-ci nia aussitôt qu'il eût au-  
 cune part à ce funeste complot ; & on le crut d'autant plus  
 aisément , que pendant tout le tems qu'Alexandre avoit été  
 avec le Roi , ce domestique n'avoit point cessé de le prier  
 de ne point attenter à la personne du Prince. Comme donc  
 le Roi avoit promis de ne point faire de bruit , il pria Hen-  
 derson d'ouvrir les fenêtres , & d'appeler à son secours ceux  
 de sa suite qu'il verroit passer , ce qui fut exécuté sur le  
 champ.

Cependant Gaury pour mieux cacher son jeu , & donner  
 à son frère , ou le tems d'exécuter son dessein , ou celui de  
 prendre la fuite , au cas qu'il eût déjà réussi , se fit annon-  
 cer par un homme aposté , en présence des Seigneurs , qui  
 étoient

Étoient encore à table , Que le Roi venoit de sortir par une porte de derrière. A cette nouvelle , tous coururent à leurs chevaux ; & ils se dispoſoient à ſuivre ce Prince , lorsqu'è- tant prêts de ſortir , ils furent arrêtés par le portier , qui ne ſçavoit point le ſecret de ſon Maître , & qui les aſſûra , qu'il n'avoit point vû Sa Majeſté ; & qu'Elle étoit encore certainement dans la maiſon. Cet avis lui attira mille injures de la part de Gaury , qui le traita de malheureux & de menteur. Cependant cela n'empêcha point la plupart des Seigneurs de le croire , & de reſter.

Dans ce moment , Alexandre prit ſon frère en ſecret ; & celui-ci l'ayant grondé de ce qu'il tardoit encore à faire ce qui auroit déjà dû être exécuté , il remonte auſſitôt dans la chambre où étoit le Roi , plus déterminé que jamais à ſe porter aux dernières extrémités ; mais d'un air cependant qui marquoit moins d'aſſurance que de deſeſpoir. Il y entra les bras étendus , & criant au Roi , qu'il n'y avoit point de quartier , & qu'il falloit mourir. En même tems ſe jettant ſur lui comme ſur un criminel , & proférant les blaſphêmes les plus affreux , il ſe mit en devoir de lui lier les mains avec une jarretière ; ſoit qu'il voulût par ce délai donner le tems à ſes remords d'arrêter ſon attentat ; ſoit qu'il fût aſſez extravagant pour ſe croire obligé de ſuivre les formes de la Juſtice dans une action ſi abominable. Comme il le ferroit , en criant qu'il falloit lui lier les mains : » Tu en auras menti , lui dit le Roi , qui au milieu d'un danger ſi preſſant ne perdit rien de ſa fermeté : » Je ſuis » né Prince libre ; je mourrai libre. » En même tems , il fit un effort pour ſe tirer de ſes mains ; & portant la main droite ſur l'épée d'Alexandre , tandis que de la gauche il le faiſit à la gorge , il profita de la foibleſſe de ce malheureux , à qui les remords de ſa conſcience avoient déjà ôté une grande partie de ſes forces ; au lieu que le danger inévitable où ſe trouvoit ce Prince , lui en donnoit de nouvelles , pour ſe rendre maître de lui. Alors il cria par la fenêtre , qu'on le trahiſſoit. Le duc de Lenox & le comte de Marr étoient alors avec Gaury , attendants leurs chevaux ; tandis que celui-ci attendoit de ſon côté avec inquiétude l'événement de ſon complot. Au cri du Roi , ces

HENRI  
IV.  
1600.

Fermeté du  
Roi en cette  
occasion.



**HENRI** Seigneurs le reconnurent ; & quoiqu'en pût dire Gaury , qui  
**I V.** soutenoit opiniâtrément que ce n'étoit point la voix du  
**1600.** Prince , ils cherchèrent aussitôt de tous côtés une entrée  
 pour aller à lui.

Mort des  
 assassins.

Cependant le Roi , après avoir long-tems lutté contre son meurtrier , l'avoit enfin traîné hors de la chambre. Là il le tenoit collé contre la porte de l'escalier , la tête serrée sous son bras , & lui avoit même arraché son épée , lorsque le chevalier de Ramsay arrivant , porta quelques coups de poignard à Alexandre , & le jetta au bas de l'escalier. En même tems , le chevalier Erskine , qui avoit aussi entendu crier le Roi , étoit aux mains avec Gaury , qui s'étoit armé d'un casque , comme s'il eût voulu arrêter un criminel ; & l'ayant saisi au collet , & mis sous ces pieds , il l'auroit sans doute tué , si ses domestiques ne fussent accourus au secours. Forcé de le quitter , il court à la voix de Ramsay , suivi de Hugue Heris , & vient dans la chambre où étoit le Roi. Avant que d'y arriver , ils trouvèrent Alexandre expirant au pied de l'escalier , & le percèrent de mille coups.

Gaury les suivit aussitôt après , accompagné de sept valets tous armés. Ce malheureux se croyant à couvert de la mort sous son casque , & faisant briller son épée qu'il tenoit à deux mains , protestoit avec des sermens horribles qu'il n'en échapperait pas un. A sa vûe , le Roi chercha une épée pour se battre ; mais ses gens le firent rentrer malgré lui dans la chambre dont ils fermèrent la porte sur lui. En même tems , Erskine , Herris avec un domestique qui l'avoit suivi , & Ramsay se jettent sur Gaury. D'abord il se défendoit bravement , & animoit les siens par son exemple , lorsque le valet d'Herris lui porta un coup dans la poitrine qui le tua. Tous ses domestiques furent percés de coups , & obligés de regagner l'escalier. Le duc de Lenox & le comte de Marr avoient en vain cherché un passage par l'escalier , par où le Roi étoit monté. Enfin , après avoir perdu bien du tems à faire enfoncer les portes à coups de levier , ils arrivèrent au bout d'une demie heure dans le tems que le Roi étoit hors de danger , & trouvèrent Gaury , auteur de cette conspiration , étendu , mort aux pieds de ce Prince.

Aussitôt que le Roi les apperçut, il se jeta à genoux pour remercier Dieu de ce que par sa grace, il l'avoit délivré d'un si grand danger, & l'avoit, contre toute espérance, rendu vainqueur de ses assassins. Il le pria aussi, puisque par sa bonté & pour sa gloire il l'avoit fait sortir sans qu'il l'eût mérité, d'un péril si considérable ; de lui donner la force & le courage nécessaires pour travailler à étendre la connoissance de son saint Nom, & de le soutenir par la communication de son Esprit tout-puissant dans la carrière glorieuse où il se trouvoit engagé.

HENRI  
I V.  
1600.

Cependant le bruit se répandoit dans toute la ville, qu'on avoit tué Gaury & son frère. Comme on ne sçavoit point encore le sujet de leur mort, le peuple commençoit à s'attrouper autour de leur maison ; & on étoit sur le point de voir une sédition, lorsque le Roi paroissant à la fenêtre, fit signe de la main de se retirer, & par-là arrêta le bruit. Il fit venir ensuite les Magistrats, auxquels il raconta ce qui venoit de se passer.

Les cadavres des deux frères furent portés de-là dans les prisons publiques, jusqu'à ce que l'on eût fait leur procès. On chercha ensuite si l'on ne trouveroit point de lettres, ou quelques papiers, qui pussent servir à faire connoître les motifs & les complices de cette conjuration ; mais on ne trouva qu'une valise pleine de caractères magiques & de termes cabalistiques. Il étoit presque huit heures du soir, avant que le Roi pût reprendre la route de Falkland. Ainsi comme la nouvelle de ce qui venoit d'arriver, étoit déjà fort répandue, il trouva tous les chemins bordés de peuple, qui venoit lui témoigner la joye qu'il ressentoit de sa conservation, pour laquelle on fit aussi des réjouissances publiques dans tout le Royaume.

Procès fait  
aux conjurés.

Ensuite on informa contre Gaury, comme coupable de Magie ; & quatre jours après, le Chancelier, le Trésorier, le Secrétaire, l'Avocat du Royaume, George Hume de Spot, les chevaliers Robert & Jacque Melville, assemblés à Perth, firent prêter interrogatoire à Jacque Vemmys de Bogy, qui avoit eu beaucoup de liaison avec Gaury, d'abord à Venise, & ensuite en Ecosse, & à Guillaume Rind. Ils déposèrent que ce jeune homme crédule avoit puisé dans le Talmud



& la Cabale des Juifs, ces caractères secrets & ces termes  
 cabalistiques, qu'il prétendoit avoir été donnés aux Juifs  
 par tradition, & prononcés par Dieu même dans le Pa-  
 radis; & qui par cette raison avoient, à ce qu'il s'imaginait,  
 plus de vertu & plus de force que ceux même dont les  
 Prophètes & les Apôtres s'étoient servis depuis. On avoit  
 aussi observé, que tandis qu'il eut pendu au col les cara-  
 ctères qu'il portoit ordinairement sur lui, il n'étoit pas sorti  
 une seule goutte de sang de ses blessures; & qu'il ne com-  
 mença à couler que lorsqu'on les lui eut ôtés.

HENRI  
 IV.  
 1600,

Henderson subit aussi un interrogatoire, auquel il répondit  
 d'une manière conforme à ce que nous avons rapporté; que  
 d'abord il n'avoit rien sçu de ce dessein; mais que dans  
 le moment de l'exécution il s'étoit opposé à Alexandre de  
 paroles & d'effets, & lui avoit arraché des mains le poi-  
 gnard dont il alloit percer le Roi; qu'en conséquence Ale-  
 xandre lui avoit fait de grands reproches de ce qu'il refu-  
 soit de lui prêter la main, ajoutant qu'il alloit par-là le  
 perdre, lui & son frère.

On punit ensuite le crime d'une manière proportionnée  
 à sa noirceur. Les cadavres des parricides furent traînés igno-  
 minieusement au supplice, leurs biens confisqués à jamais,  
 leur nom déclaré infâme; & défenses furent faites de le por-  
 ter, comme un nom qu'on ne pouvoit assez détester. En  
 même tems, on ordonna à deux de leurs frères qui restoi-  
 ent, & à tous leurs autres parens, de prendre celui de leur mère,  
 ou de quelqu'autre famille, leur enjoignant aussi de chan-  
 ger les armoiries de leur maison.

Les deux parricides avoient eu pour ayeul Patrice Reuven,  
 qui fut comme nous l'avons dit, celui dont Henri père du  
 Roi Jacques s'étoit servi trente-quatre ans auparavant,  
 pour faire mourir David Rizzo. Aussi la Reine, après être  
 rentrée en grace avec son mari, le persécuta si fort, qu'il  
 fut contraint d'abandonner sa patrie, & de se retirer à Neu-  
 castle en Angleterre, où il mourut dans une extrême in-  
 digence. Guillaume son fils, que Jacques avoit créé comte  
 de Gaury, avoit eu depuis la tête tranchée, pour avoir  
 trempé, disoit-on, dans le meurtre de Henri; & c'étoit pour  
 venger cette mort que ses deux fils eurent la témérité de

se porter à une action si noire & si honteuse, exposant ainsi à une ruine presque inévitable leur famille, une des plus anciennes de l'Ecosse, sans avoir mis auparavant dans leurs intérêts un seul des Seigneurs ou Gentilshommes du Royaume.

La Chrétienté reçut cette année un grand échec en Hongrie par la révolte de la garnison de Pappa, & par la perte de Canise. Pappa est une des plus fortes places, & un des principaux remparts de la Hongrie contre les Turcs. On y avoit mis pour garnison douze cens soldats, partie François & partie Wallons, qui l'année précédente s'étoient distingués à la prise de Javarin, & qui enflés de ce succès, avoient commencé à se mutiner, sous prétexte qu'on ne payoit point leurs appointemens. Le baron de Schuartzembourg les avoit déjà plusieurs fois apaisés; mais comme il ne les payoit que de paroles, & que cependant l'argent ne venoit point, la sédition recommença plus vivement qu'auparavant.

Les plus factieux de ces mutins instruits aux dépens des Espagnols, qui s'étoient soulevés en Flandre, crurent qu'il étoit à propos avant que de se déclarer, de se préparer une ressource à tout événement. Dans cette vûë, ils traitèrent avec les Turcs leurs voisins, & convinrent de leur remettre la place moyennant une certaine somme; ils leur firent même espérer, ou de leur livrer le Baron qui, disoit-on, devoit bien-tôt arriver avec de l'argent pour calmer la sédition, ou au cas qu'il ne vînt pas, de lui fermer le passage, lorsqu'il iroit à Cisnek. Cependant comme les Turcs n'agissoient d'abord qu'avec beaucoup de lenteur, parce qu'ils se défioient de la parole de ces mutins; ceux-ci pour leur donner des assurances de leurs promesses, cassent sur le champ leurs Officiers; mettent en prison Maroth gouverneur de la place avec toute sa maison; fixent eux-mêmes sa rançon; lui déclarants que s'il manquoit à la payer dans le terme qu'ils lui marquèrent, ils le livreroient aux Turcs; & renvoyent à Albe royale tous les prisonniers Turcs, après les avoir revêtus des habits du Gouverneur & des autres personnes qu'ils avoient arrêtées. En même tems, ils mettent à leur tête un d'entr'eux nommé la Motte, homme d'une hardiesse & d'une scélératesse achevée; enfin ils pillent Pappa; & pour mettre le comble à leur crime, &

HENRI  
I V.

1600.

Affaires  
de Hongrie.  
Révolte de la  
garnison de  
Pappa.



**HENRI** ne laisser aucun lieu à l'espérance du pardon, ils livrent aux  
**I V.** Turcs l'étendart de l'Empereur. Le Baron de Schwartzem-  
**1600.** bourg, qui étoit déjà en chemin avec deux mille hommes  
 de cavalerie & d'infanterie, ayant appris cette nouvelle,  
 leur envoya vingt cavaliers pour les avertir de songer à eux,  
 & de rentrer de bonne heure dans leur devoir. Il leur fit  
 dire en même tems que l'argent étoit tout prêt, & qu'au  
 premier jour on les satisferoit pleinement; mais pour toute  
 réponse il ne reçut que des reproches; peu s'en fallut mê-  
 me que les mutins ne se portassent aux dernières violences  
 contre les députés, qu'ils ne renvoyèrent qu'après leur avoir  
 fait beaucoup d'insultes.

Siege de la  
 place par les  
 Impériaux.

Le Baron n'ayant rien gagné par la voye de la douceur,  
 vouloit marcher contr'eux; mais les pluies continuelles  
 l'empêchant d'avancer, il retourna à Javarin. Au reste la  
 punition d'une révolte si criante ne tarda pas long-tems à  
 venir; Dieu lui-même commença dès-lors à les punir de leur  
 perfidie. Les factieux se divisèrent au sujet du traité fait  
 avec les Turcs; on en vint aux mains; & il y eut beaucoup  
 de sang répandu dans la ville.

Le Baron profita de cette circonstance. Comme il étoit  
 irrité de leur refus, il fit partir sur la fin de Juin le colonel  
 Schurpfenstein avec du canon & trois mille hommes de  
 pied, & lui ordonna d'essayer de se rendre maître de la  
 place. Comme la division duroit encore, une partie de la  
 garnison laissa ces troupes approcher sans obstacle, comme  
 si elle eût été disposée à se soumettre. Elle les exhortoit  
 même à s'avancer, lorsque le parti opposé survenant ren-  
 verse les échelles, & repousse les Impériaux avec perte. Les  
 mutins firent ensuite entrer dans la place quelques foura-  
 geurs Turcs, & mirent sur leurs charettes les prisonniers  
 Chrétiens avec un grand nombre de femmes, pour les  
 faire conduire à Veiprin & à Albe royale. Le parti qui  
 avoit eu le dessous, détestoit le crime & la trahison de ces  
 scélérats qui étoient les plus forts. Maroth étoit toujours en  
 prison, les mutins l'avoient gardé dans l'espérance de tirer  
 de lui une grosse rançon. Il fit avertir sous-main le Baron de  
 profiter de la division qui partageoit les rebelles, & de les  
 attaquer à force ouverte, si la ruse ne pouvoit réussir. En

même tems il lui fit montrer un endroit de la place, qui étoit foible & aisé à forcer. Sur cet avis, le Baron vint camper devant Pappa le 12. Juillet avec une armée de neuf mille hommes. Après plusieurs sorties, où les assiégés perdirent beaucoup de monde, le Baron se voyant toujours repoussé, fit mettre son canon en batterie, & commença à foudroyer la place. On avoit pris dans une sortie un capitaine des mutins; il le fit écorcher tout vif, & ordonna qu'on l'exposât ainsi à la vûe des révoltés, avec sa tête plantée au bout d'une pique, afin d'inspirer de la terreur à la garnison. Les batteries continuèrent jusqu'au 26. du mois. Enfin malgré la résistance des assiégés qui fut très-grande, on força un moulin par où ils pouvoient en tout tems recevoir du secours.

Cependant les Turcs se préparoient à venir faire lever le siège; mais les pluies continuelles & violentes qui tombèrent alors, les empêchèrent d'arriver à tems. Pendant que le canon battoit la place, le Baron faisoit travailler à miner, & mettoit tout en œuvre pour serrer les assiégés de plus près. Déjà le fossé étant à sec, on pouvoit sans obstacle aller à la brèche; d'ailleurs les assiégés manquoient de vivres; au défaut de viande, ils avoient partagé entr'eux 60. chevaux; mais cette nourriture même fut bientôt consommée. Ainsi les mutins réduits à la dernière extrémité, ne prirent conseil que de leur desespoir. Comme ils n'avoient plus de pardon à espérer, ils aimèrent mieux périr courageusement les armes à la main, en vendant chèrement leur vie, que de se rendre, & de la perdre ensuite au milieu des plus affreux supplices. Ils firent donc une sortie la nuit du dernier de Juillet sur le quartier de Merspur; & trouvant les soldats yvres, ils en taillèrent en pièces une partie, & mirent le reste en déroute. Le Baron éveillé au bruit, & voyant tout son camp en desordre, comme si les Turcs fussent venus au secours des assiégés, courut du côté où ses troupes paroissent les plus pressées; mais pendant qu'il se portoit par tout où sa présence étoit nécessaire, animant les siens par son exemple, il fut tué d'un coup d'arquebuse. Il fut extrêmement regretté; & sa mort causa autant de douleur aux Impériaux, qu'il s'étoit acquis de gloire à lui-même

HENRI

IV.

1600.



par la prise de Javarin. Son corps fut transporté à Vienne, où on lui fit des obsèques magnifiques.

HENRI

IV.

1600.

Extrémité  
des assiégés.

Melchior Redern, qui s'étoit beaucoup distingué à la défense de Varadin, fut mis à sa place. Le lendemain de cet accident, les assiégés firent une nouvelle sortie, où ils tuèrent environ trois cens Imperiaux, & firent quelques prisonniers. Cependant Redern les exhortoit de nouveau à se rendre, puisqu'ils étoient réduits à la dernière misère, & prêts de mourir de faim. Mais ils répondirent fièrement, que si les vivres leur manquoient, ils mangeroient les Chrétiens qui étoient dans les prisons, & Maroth leur Gouverneur tout le premier. Sur ces entrefaites, on apprit par quelques transfuges que les Walons avoient formé entr'eux le dessein de s'enfuir. Ainsi pour les prévenir, on doubla les gardes, & on posta quelques pelotons de cavalerie & d'infanterie par-tout où on le jugea nécessaire.

Enfin le 9. d'Août, les assiégés deux heures avant le Soleil levé, tentèrent une sortie par un étang, qui étoit presque à sec, & qu'ils avoient comblé de sacs remplis de terre, de fascines, & d'autres matières; afin d'assurer leur passage sur le fond qui n'étoit que de vase. Redern apprit leur fuite à la pointe du jour. Aussitôt il détacha après eux Nadaſdy, le comte de Thurn, & Colonitz à la tête des chevaux-Légers. Déjà les fuyards gagnoient un petit bois, lorsqu'on coupa leur arrière-garde, dont la plus grande partie fut taillée en pièces. La Motte chef des mutins ayant refusé de se rendre à Colonitz, fut tué d'un coup d'arquebuse. Il en périt environ cent autres avec lui, son Lieutenant fut fait prisonnier avec quelques-uns des principaux de la révolte. Cependant Maroth rompit ses chaînes, & se sauva avec quelques prisonniers dans le camp Imperial. Redern entra dans la ville, qu'il trouva déserte, délivra le reste des prisonniers, & fit passer au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra encore de séditieux.

Avant que de mener les prisonniers au supplice, on les mit à la question. Là ils déclarèrent, Que d'abord il n'y en avoit eu que cinq qui avoient formé le dessein de traiter avec les Turcs: Qu'ensuite toute la garnison l'avoit approuvé, lorsqu'on vit qu'il n'y avoit plus de grace à espérer:

Qu'au

Qu'au reste on n'avoit pû faire autrement , parce que les auteurs du complot égorgeoient sur le champ quiconque ne pensoit pas comme eux.

HENRI  
IV.

1600.

Punition des  
rebelles.

Comme ces malheureux étoient atteints & convaincus d'avoir violé toutes les loix divines & humaines , on les distribua dans différentes garnisons , pour y être punis. Les supplices qu'on leur fit souffrir , ne furent pas les mêmes par-tout. La différence des humeurs de ceux qui les punissoient , en mit aussi beaucoup dans le châtiment. Les uns furent empalés , d'autres rompus , quelques-uns déchirés avec des crocs , les autres brûlés à petit feu , & avec du lard fondu. Il y en eut à qui l'on arracha les entrailles , qui furent jettées au feu , & brûlées en leur présence. A d'autres on déchira avec des pointes de fer rouges les épaules , les cuisses , & les autres parties charnuës , qui s'éloignent le plus des parties nobles , & on leur arracha enfin le cœur ; on remplit à quelques-uns la bouche de poudre à canon , qui leur fit sauter la cervelle.

C'est ainsi qu'on punit par les tourmens les plus inhumains une révolte si honteuse & si exécrationnelle. Ce n'est pas que tout le monde approuvât ces excès. Il se trouva des gens qui ne les regardèrent qu'avec horreur , persuadés que les supplices sont moins capables de détourner les méchants de commettre le crime , que de les irriter , & de les porter à tout entreprendre ; & que bien loin que la cruauté des tourmens les effraye , l'habitude de ces sortes de spectacles , ne sert qu'à les rendre plus hardis à les braver.

Cet accident fut suivi d'un autre encore plus fâcheux & plus funeste ; ce fut la perte de Canise. La paix n'ayant pû se conclure entre les Chrétiens & les Turcs , douze mille Janissaires partirent de Constantinople , pour se rendre à Bude. Sur leur route , ils reprirent le 4. Septembre Babotzka , moins par leur valeur , que par la lâcheté de la garnison , qui étoit cependant de cinq cens hommes , & pourvuë de tout ce qui lui étoit nécessaire pour faire une belle résistance. Quatre jours après , les Turcs mirent le siège devant Canise , la plus forte place de la Stirie , défenduë par une bonne citadelle. D'abord les assiégés firent plusieurs sorties , chassèrent les Turcs de leurs tranchées , & enclouèrent leur canon,

Siège de Ca-  
nise par les  
Turcs.



— dont ils emmenèrent même une pièce dans la ville.  
**HENRI** Enfin l'armée Impériale commandée par Philippe Emmanuel de Lorraine duc de Mercœur, parut le premier  
 IV. d'Octobre sur la rivière de Muer, & l'ayant passée, donna  
 1600. un signal aux assiégés pour les avertir de son arrivée. Le Bacha qui conduisoit le, siège informé du petit nombre des Chrétiens, ne les croyant pas capables de tenir contre une armée aussi nombreuse que la sienne, fit dire au duc de Mercœur, qu'il lui conseilloit pour son bien & pour son honneur, de ne point se flatter de pouvoir lui faire lever le siège avec une poignée de monde; mais le Duc lui répondit avec la même fermeté, Qu'avec une poignée de Chrétiens encore moins nombreux que l'armée qu'il commandoit, il oseroit braver toutes les forces des Infidèles, fussent-elles secondées de toutes les Puissances de l'Enfer; & qu'avec l'aide de Dieu en qui il mettoit toute sa confiance, il viendrait à bout de les écraser; qu'ainsi il laissât les menaces, & qu'il songeât à se préparer à la bataille.

En même tems, il s'avança en bon ordre. L'ennemi de son côté fit sortir de ses lignes quelques détachemens, qui se faisoient d'une colline voisine, attendant que les Chrétiens allassent les y attaquer. Le Duc les envoya charger par Colonitz à la tête de sa cavalerie. Il y eut quelques légères escarmouches, pendant que l'armée Chrétienne se rangeoit en bataille, & qu'on dressoit les batteries, pour rompre l'armée des Infidèles. Mais les Turcs résolus de ne point risquer une bataille, commencèrent à se retirer. L'armée Chrétienne les suivit, & alla camper à la vûe de leurs lignes. On fut alerte de part & d'autre pendant toute la nuit suivante à cause du voisinage. Le lendemain, le Duc présenta de nouveau la bataille à l'ennemi, qui se tint à couvert dans ses tranchées, où il ne craignoit pas d'être insulté. Cependant Heberstein, Koskiske, & Colonitz qu'on avoit détachés pour reconnoître le camp des assiégeans, s'étant approchés, chargèrent quelques Turcs qu'ils rencontrèrent, les désirent, & les ayant poursuivis jusque dans leurs retranchemens, ils attaquèrent les sentinelles qui étoient en désordre, prirent quatorze pièces de campagne, & rentrèrent en triomphe dans leur camp. Les Infidèles fatigués de ces attaques, songèrent

à forcer en même temps les assiégés à se rendre, & l'armée Chrétienne à se retirer, en lui coupant les vivres. Ils enveloppèrent les Chrétiens, & les enfermèrent par derrière, ce qui leur étoit aisé à cause de leur grand nombre. Ils se saisirent de tous les défilés des marais, & réduisirent ainsi notre armée à la dernière nécessité, puisqu'on ne pouvoit plus trouver de passage pour les convois qui venoient de fort loin.

HENRI  
IV.  
1600.

Le Duc fut donc forcé d'abandonner son entreprise; & peu s'en fallut qu'il ne fût défait dans sa retraite. Il se voyoit enveloppé de toutes parts; & déjà il se préparoit aux dernières extrémités, résolu de se tirer d'un danger en s'exposant à un autre, & d'éviter la perte de toute son armée, qui ne pouvoit manquer d'arriver, par un péril qui paroïssoit aussi insurmontable; lorsque le Ciel le retira de cet embarras. L'air s'obscurcit tout d'un coup; la face de la terre se couvrit de ténèbres épaisses; le tonnerre commença à gronder; & au milieu des éclairs fréquens qui perçoient cette obscurité, un tourbillon furieux, passa dessus le camp des Chrétiens, sans y causer aucun dommage, alla tomber avec la dernière violence sur celui des Infidèles, dont il renversa les tentes, & qu'il remplit de trouble & de frayeur. Ce fut ainsi qu'à la faveur des ténèbres l'armée Chrétienne évita le malheur dont elle étoit menacée.

Cette retraite étonna les assiégés, & leur fit perdre courage, sur-tout aux Hongrois, qui désertans continuellement, alloient instruire l'ennemi de l'état pitoyable de la place. Les Allemands animés par le Gouverneur, nommé Paradis, avoient d'abord montré beaucoup d'ardeur & de zèle; mais enfin affoiblis par tant de désertions, ils se rebutèrent eux-mêmes, & le forcèrent de capituler. Ainsi Canise se rendit le 22. d'Octobre, & la garnison fut conduite à la rivière de Muer, suivant qu'on en étoit convenu. Le gouverneur Paradis accusé de n'avoir pas fait son devoir en brave homme, se présenta à Rakelsbourg devant le duc de Mercœur, qui le renvoya sous bonne garde à l'archiduc Mathias. On lui demanda raison de sa conduite; & comme il n'alléguoit aucunes bonnes raisons pour sa justification, qu'il étoit même convaincu d'avoir songé à prendre la fuite, il fut

Reddition de  
la place.



HENRI  
IV.

1600.

Affaires de  
Transilvanie.

Arrivée d'un  
envoyé Turc  
auprès de Mi-  
chel,

pour cette lâcheté condamné avec quelques-autres Officiers à avoir d'abord la main coupée, & ensuite la tête tranchée.

Le Bacha maître de Canisé y laissa trois mille hommes de pied, & cinq cent chevaux. Ensuite il fit construire plusieurs Forts sur la Drave, afin d'assurer à ses troupes le passage de cette rivière. Il songea aussi à repeupler cette ville. Dans cette vûe, il écrivit à tous les païsans & autres habitans de la campagne que la crainte avoit écartés, pour les inviter à rentrer dans cette place, leur promettant la liberté & exemption de tous impôts pendant trois ans.

La Transilvanie province voisine de la Hongrie n'étoit cependant pas plus tranquille. Michel Vaivode de Valachie, après avoir remporté tant de victoires pour le service de l'Empereur, voyant qu'on ne le payoit que d'ingratitude, cherchoit tous les moyens d'assurer la puissance, que les succès de l'année précédente lui avoient acquise dans cette Province. Il avoit même fait sonder sous main les ministres de la Porte; & ceux-cy voyants un homme disposé à se donner à qui voudroit de lui, ne dédaignèrent pas pour l'attirer à eux, de faire quelques avances. Dans ce dessein, ils lui députèrent au nom du Grand-Seigneur un vénérable vieillard, nommé Huraia Aga. Michel le reçut avec de grands honneurs, ayant été un demi mille au-devant de lui avec une Cavalcade magnifique. Lorsqu'ils se rencontrèrent, l'un & l'autre mit pied à terre; & après qu'ils se furent embrassés, l'Aga prit à Michel un Cimeterre à la Persane, que ce Prince portoit à son côté, & lui fit présent d'un autre à la Turquie, enrichi d'or & de pierreries. Il accompagna cette galanterie de plusieurs plumes de Heron des plus magnifiques pour faire des aigrettes, de sept chevaux de prix, & d'un excellent Faucon. On portoit tous ces présents devant Michel. Ils entrèrent ainsi tous deux à Cronstad au bruit de toute l'artillerie.

Les agents de l'Empereur qui étoient venus en cette ville, pour menager un accommodement entre ce Prince & Basta, furent témoins de cette réception. Michel n'en fut pas fâché. Il ne douta point qu'un spectacle si nouveau ne les inquiétât, & que les ombrages qu'ils en prendroient, ne les rendissent plus traitables. Cependant il leur fit entendre,

Qu'ils ne devoient point être scandalisés de ce qu'ils avoient vû : Qu'il n'avoit pu se dispenser de recevoir civilement un Ambassadeur, & de lui rendre les honneurs qui lui étoient dûs, sans passer pour le plus impoli de tous les Princes : Qu'au reste cela n'empêcheroit pas qu'il ne se soumît à tout ce qu'ils croiroient équitable : Qu'il les prioit seulement de faire ensorte que l'Empereur nommât une autre personne à la place de Basta, qui lui étoit suspect par plusieurs raisons, afin que leurs démêlés particuliers ne troublassent point le repos de toute la Province. Outre cela, il faisoit proposer sous main à l'Empereur : Que la Transilvanie lui restât, & passât après lui à son fils par droit héréditaire : Qu'on cédât deplus Varadin, Huft, Nagbania, & la frontière de la Hongrie : Qu'on lui accordât les mêmes pensions, & les mêmes honneurs, dont avoit joui Sigismond Batthory, avec des fonds pour lever des troupes : Que l'Empereur & les autres Princes Chrétiens relevant de l'Empire s'engageassent de payer sa rançon, au cas qu'il fût fait prisonnier par les Turcs. Il ajoûtoit pour mieux sonder les dispositions des députés de l'Empereur, qu'il espéroit que l'on ne lui redemanderoit point les places de la Transilvanie dont il s'étoit déjà rendu maître ; & qu'au contraire on lui céderoit en reconnaissance de ses services, toutes les autres places de ce pays jusqu'à la Teisse, promettant au cas qu'il obtînt ces graces de la bonté & de la libéralité de l'Empereur, de faire pour le salut de la Chrétienté plus de conquêtes sur l'ennemi commun, que jamais personne en eût fait ; & s'engageant, si on lui fournissoit autant d'argent, qu'on en dépensoit chaque année en Hongrie, de soumettre à l'Empereur tout le païs qui est depuis la mer Caspienne, jusqu'à Albe-Royale & à Zolnoc.

Les demandes exorbitantes de ce Prince également fier & ambitieux, parurent fort étonnantes aux agents de l'Empereur, qui étoient d'ailleurs animés contre Michel Basta son ennemi ; aussi conclurent-ils dès-lors selon son avis, que ce Prince ne cherchoit qu'un prétexte pour abandonner le parti de l'Empereur, & qu'il tramoit quelque révolte. Cependant ils prirent avec prudence le parti de dissimuler, & même ils lui firent un présent de dix mille écus en argent

HENRI  
IV.  
1600.



HENRI  
IV.

1600.

Michel marche contre  
Sigismond.

comptant, qu'il ne reçut qu'avec une espèce de mépris, & d'un air chagrin, comme une récompense fort peu proportionnée à ses services.

Cependant Sigismond attentif à profiter de tous les événements, s'étoit joint à Jérémie Despote de Moldavie, & avoit formé un petit corps d'armée composé de ses sujets, de Tartares, de Polonois, & de Turcs. Michel ne voulut pas leur donner le temps de grossir leurs troupes. Il marcha aussitôt contre eux suivi de plus de cinquante mille hommes, que le bruit de ses succès attiroit, comme il arrive ordinairement, sous les étendards du vainqueur; traversa les gorges étroites des plus hautes montagnes, & entra dans la Moldavie, faisant fuir devant lui Sigismond & Jérémie, dont les troupes étoient beaucoup moins nombreuses. Là s'il ne trouva point d'ennemis à combattre, il eut en revanche beaucoup à souffrir de la pauvreté du pays, & fut réduit faute de vivres, à se nourrir de feuilles d'arbres. Enfin Sigismond & le Despote gagnèrent la frontière de Pologne. Ils se persuadoient, que cette Couronne alliée ne manqueroit pas de leur donner de puissans secours, avec lesquels ils se flattoient de venir aisément à bout de Michel, dont les troupes étoient fatiguées. Jérémie pressoit aussi le Turc de lui donner du secours; mais après l'avoir fait long-temps attendre, on ne lui accorda que très-peu de troupes, & on ne lui envoya point d'argent.

Ses progrès  
en Moldavie.

Michel cessa bien-tôt de poursuivre l'ennemi, dont l'armée s'étoit déjà débandée; après quoi il se rendit maître de la Moldavie, que Jérémie avoit abandonnée. Cette conquête lui fut d'autant plus facile, que la plupart des peuples haïssoient mortellement Jérémie, qui s'étoit rendu odieux par la dureté de son gouvernement, & par les tributs insupportables qu'il exigeoit. En effet on prétend qu'il avoit imposé à un sol d'or par mois le plus petit peuple, & qu'il faisoit passer tout cet argent en Pologne, afin de se ménager une retraite dans cet Etat; parce qu'il ne comptoit guères sur ses forces, & encore moins sur l'attachement de ses sujets.

Michel enflé d'un si heureux succès, fut chercher Sigismond, résolu de lui livrer bataille par-tout où il le rencontreroit,

Il le trouva campé vers le Danube proche du château d'Orthein avec trente mille hommes de nouvelles troupes. Là il y eut une action très-vive , où il périt beaucoup de monde de part & d'autre ; mais enfin la victoire se déclara pour Michel , qui perdit à peine deux mille hommes , au lieu que Batthory eut six mille hommes de tués , sans compter ceux qui furent noyés. Après un tel exploit , le vainqueur soumit la Moldavie entière , & s'en rendit maître au nom de l'Empereur , afin de ne pas se déclarer encore ouvertement. Il en donna le Gouvernement à son fils , à qui il laissa une partie de son armée ; & il repassa en Transilvanie , avec les Cosaques , les Rasciens , & les troupes Wallones , que l'Empereur lui avoit données. Il y apprit , que Zamoytsky grand chancelier de Pologne approchoit avec une armée nombreuse , sous prétexte d'user de représailles , & de tirer raison des ravages , que Michel avoit fait , disoit-il , en Pologne ; mais en effet pour rétablir dans ses Etats héréditaires Sigismond , dont il étoit parent très-proche , & faire rentrer la Moldavie sous la domination des Polonois ses anciens maîtres. Sur cet avis , Michel écrivit aussitôt aux Généraux de l'armée Imperiale dans la haute Hongrie , pour les avertir de tenir une armée toute prête à arrêter les entreprises de l'ennemi.

Sur ces entrefaites , le docteur Petzen vint de nouveau de la part de l'Empereur avec quelques sommes d'argent qu'il avoit laissées à Socmar , soit à cause du peu de sûreté des chemins , comme il vouloit le faire croire , soit plutôt parce qu'il ne vouloit pas remettre cet argent à Michel , avant que de s'être bien assuré de ses sentimens. Dans le premier entretien , que ce Prince eut avec lui , après bien des plaintes , & après avoir vanté dans les termes les plus magnifiques , ce qu'il avoit fait pour l'Empereur , il ajouta , Que si S. M. I. vouloit envoyer quelqu'un des Archiducs ses frères en Transilvanie , il étoit prêt d'en sortir aussitôt , se promettant de la générosité de l'Empereur , qu'on songeroit à lui , & qu'un Prince si puissant & si libéral , n'oublieroit jamais les travaux qu'il avoit essuyés , & les dangers auxquels il s'étoit exposé pour la gloire de la maison d'Autriche : Que d'un autre côté , si l'Empereur & les autres

HENRI  
IV.

1600.



**HENRI IV.** 1600. princes Chrétiens vouloient lui donner de puissans secours , il s'engageroit à employer tous ses soins & toutes ses forces , tout ce qu'il avoit de courage & d'expérience , pour ruiner la puissance des Turcs , & rétablir le Christianisme dans les païs de leur domination. Mais l'Empereur bien averti par Basta de ne point se fier à ce Prince étranger & trompeur , avoit donné à Petzen des ordres tout contraires. Il vouloit que Michel sortît du païs sans aucunes conditions , ou qu'il se soumît à Basta.

Révolte de ce  
Prince contre  
l'Empereur.

Ces ordres , auxquels il refusa nettement de se rendre , lui causèrent un si grand dépit , qu'il se déclara enfin , & fit connoître ses sentimens pour une révolte ouverte. Pour affermir son parti , il commença à se conduire avec la noblesse de la Province d'une manière toute opposée à celle qu'il avoit tenue d'abord. Il en avoit usé avec beaucoup de bonté & de politesse , tandis qu'il faisoit la guerre pour l'Empereur ; il changea alors de méthode. Prévenu d'une terreur panique , qui lui rendoit tout le monde suspect , tandis qu'il n'avoit rien à craindre , il faisoit des crimes aux principaux Seigneurs du païs des démarches les plus innocentes ; & souvent sur les soupçons les plus légers , il les maltraitoit , ou les faisoit mettre à la question. Cette conduite lui attira la haine de ces peuples ; plusieurs l'abandonnèrent , entr'autres Moïse baron de Zekel , dans le courage & l'attachement duquel il avoit toujours eû confiance , & à la conduite de qui il étoit redevable de ses victoires. Il aperçut enfin l'abîme où il s'étoit précipité lui-même par ce procédé ; mais il étoit trop tard pour songer à en sortir. D'un côté , il apprehendoit les Tartares , & sur-tout Zamoytsky ; il n'ignoroit point que Battory & Jérémie cherchoient d'ailleurs à le surprendre , & il ne lui restoit plus personne , en qui il pût avoir une entière confiance.

Défaite de  
Michel.

Pendant qu'il est dans cet embarras , Basta lève à la hâte une armée composée des garnisons de la haute Hongrie , & pour ne pas manquer une si belle occasion , il marche aussitôt contre lui , afin de le contraindre par la force à l'obéissance & à la soumission. Il se rend d'abord à Claufembourg ; & après avoir fait prêter serment à l'Empereur par les Etats de la Province , il s'avance vers Albe-royale ,  
où

où Michel étoit campé avec dix-huit mille hommes. Ce Prince, qui appréhendoit plus d'être trahi par ses propres troupes, qu'il n'étoit effrayé de l'arrivée subite de Basta, prit aussi-tôt la fuite, après avoir perdu quatre mille hommes. Mais s'étant retiré dans les montagnes de Valachie, il y fut assailli d'une nouvelle disgrâce; tout d'un coup il se vit chargé dans sa retraite par Sigismond & le Moldave, qui battirent à plate couture les débris de son armée qu'il traînoit avec lui. Alors se voyant perdu sans ressource, & ne voulant cependant pas être forcé à recevoir la loi de Basta son ennemi, ce Prince eut recours à la clemence de l'Empereur; lui fit demander un sauf-conduit, pour se rendre auprès de lui, & se justifier en sa présence; & afin de ne laisser aucun sujet de défiance, il donna sa femme & ses enfans en ôtage.

HENRI  
IV.  
1600.

Michel a  
recours à la  
bonté de  
l'Empereur.

L'Empereur qui ne souhaitoit rien tant que de pouvoir tirer Michel de Transylvanie, afin que son absence donnât le temps à Basta d'affermir sa puissance & son empire dans cette Province; & qui d'ailleurs n'avoit pas oublié, disoit-il, les services que ce Prince lui avoit autrefois rendus, lui accorda aisément ce qu'il souhaitoit; il manda à Basta de le faire escorter, & de repousser cependant Sigismond & le Moldave, qui lui faisoient la guerre en Valachie.

Michel se rendit donc sur la fin de l'année à Vienne, avec une suite de soixante & dix cavaliers. Il y fut très-bien reçu par l'Archiduc Mathias, & y demeura par ordre de l'Empereur jusqu'à ce qu'on le fit venir à Prague. Cependant Basta assembla les Etats de la Province; mais l'Empereur ayant appris que ni les peuples, ni les Seigneurs ne vouloient se soumettre à lui qu'à certaines conditions, sans lesquelles ils menaçoient d'avoir recours à la protection du Turc qu'on leur faisoit espérer; il retint Michel encore plus long-temps, de peur que sa présence n'augmentât le trouble & le désordre dans cette Province. Pour l'apaiser, ce Prince avoit d'abord offert à son frère Maximilien la Transylvanie; mais il s'excusa de l'accepter, sous prétexte qu'il ne vouloit avoir rien à démêler avec Zamoyfki, qui après avoir reconquis la Moldavie, étoit ensuite passé en Valachie, dont il avoit donné le gouvernement au frère



**HENRI** de Jérémie. Les Valaques pressioient aussi Basta de les se-  
**IV.** courir contre les Polonois, avec promesse de se soumettre  
**1600.** à l'Empereur, & demandoient qu'on leur envoyât, ou Mi-  
 chel leur ancien Despote, ou quelqu'autre Gouverneur avec  
 des troupes pour leur sûreté; protestants qu'ils ne vouloient  
 & ne pouvoient se soumettre à celui que leur avoit donné  
 Zamoyski. Ces délibérations occupèrent pendant toute une  
 année la Cour de l'Empereur & les Etats de Transylvanie.

Affaires de  
 Stirie.

On défend  
 aux Luthé-  
 riens de s'as-  
 sembler.

Cette année, on acheva d'ôter en Stirie aux Protestans  
 de la confession d'Ausbourg la liberté de s'assembler, & de  
 faire aucun exercice de leur Religion. Il y avoit déjà deux  
 ans, qu'on leur avoit fait la même défense pour la ville de  
 Gratz capitale de la Province, où les Jésuites ont un cé-  
 lèbre Collège. On croit que ce fut à la sollicitation de ces  
 Pères que l'archiduc Ferdinand, qui d'ailleurs zélé pour  
 la Religion Catholique, n'aimoit pas les Protestants, or-  
 donna au nom de l'Université à tous les Ministres de sortir  
 de la ville, leur défendant de faire à l'avenir aucun discours  
 public, & de continuer un culte qui scandalisoit les ames  
 pieuses. Mais comme ils n'eurent aucun égard à cette dé-  
 fense, qui étoit du cinq Septembre, l'Archiduc se servit  
 de son autorité, & leur envoya le 22. une déclaration ex-  
 presse qui fut publiée le jour même qu'ils devoient tenir  
 leur assemblée. Pendant qu'ils délibéroient sur cette dé-  
 fense, le temps fixé s'écoula; & ainsi pour la première  
 fois il n'y eut point ce jour-là d'assemblée. D'abord on leur  
 avoit accordé huit jours pour sortir de la Province; mais  
 on restraignit encore ce terme, & il leur fut ordonné à tous  
 sous peine de mort, de vuidier le païs avant le 28. Sep-  
 tembre; ce qu'ils firent. Cependant l'Archiduc fit un voyage  
 en Italie; & ayant passé par Ferrare pour voir le duc Alphon-  
 se, il se rendit de-là à Rome, où il fut confirmé de plus en  
 plus dans la résolution de chasser tous les Ministres de la  
 confession d'Ausbourg. Le Pape même eut soin de l'enga-  
 ger à cette démarche par un serment solennel.

Requête des  
 Protestans à  
 l'Archiduc.

Les Ministres qui avoient été chassés, s'étant assemblés  
 à la dérobée avec tous ceux de la Province & les Seigneurs  
 du païs, dont la plupart étoient Protestants, convinrent  
 de dresser une Requête, pour se plaindre à l'Archiduc de

l'outrage que les Jesuites leur faisoient. On la présenta sur la fin du mois de Janvier suivant au nom des Etats, non-seulement de la Stirie, mais encore de la Carinthie & de la Carniole. Les Ministres y avoient inséré les articles de la confession d'Ausbourg, telle qu'elle avoit été présentée cinquante ans auparavant à Charle-Quint dans une Diette générale de l'Empire, & prétendoient Qu'elle ne contenoit rien de contraire aux Saintes Ecritures : Qu'elle avoit été alors approuvée, & reçue dans toute l'Allemagne d'un consentement général : Que depuis on n'avoit inquiété aucun de ceux qui la suivoient : Que l'Empereur Charle ayeul de l'Archiduc, après un emprunt de deux millions d'écus d'or, que lui avoient accordé ceux de cette confession, leur avoit promis de nouveau qu'on ne gêneroit point leurs consciences, & qu'on ne feroit point un crime à leurs Pasteurs de les instruire selon cette règle : Que l'Archiduc lui-même s'étoit engagé, foi de Prince, à exécuter fidèlement la promesse qui leur avoit été faite par son ayeul, & de maintenir les Etats de la Carinthie & de la Carniole dans leur ancienne liberté : Que c'étoit dans cette vûë qu'on avoit payé avec soin les subsides accordés depuis l'an 1580. qui dans l'espace de dix-huit ans formoient une somme de neuf cens mille florins du Rhin : Qu'on avoit racheté à ce prix la liberté qu'on leur ôtoit alors d'une manière si injuste. Ils entassoient à ce sujet plusieurs raisons tirées de l'Ecriture. Enfin, ils supplioient humblement le Prince de vouloir bien les maintenir dans la jouissance de la liberté que son ayeul leur avoit accordée, & dont ils étoient en possession depuis si long-tems; protestants qu'en cela il feroit une action agréable à Dieu, propre à maintenir la tranquillité de ses Etats, & le salut de ses sujets : Qu'autrement, si l'on ne faisoit point cesser la violence, & si l'on persécutoit les Ministres ou les Sectateurs de la confession d'Ausbourg, ils perdroient enfin patience; & que la fureur & le désespoir porteroient les peuples à des résolutions aussi funestes pour les autres que pour eux-mêmes, en appelant à leur secours les Turcs, contre lesquels il faisoit alors la guerre.

On tenoit alors les Etats de la Stirie à Gratz. On y confirma la déclaration de l'Archiduc, & on ordonna à toutes

---

HENRI  
IV.  
1600.



HENRI  
IV.

1600.  
Pillage de la  
ville d'Eysen-  
bourg.

les autres villes de la Province de chasser les Ministres Protestants. Les habitans d'Eysenbourg n'ayant point voulu se soumettre à cette décision, on envoya des troupes contre eux. La ville fut prise d'assaut & livrée au pillage, & les habitans transportés sur des charrettes à Gratz, où la plupart furent fort maltraités. Ensuite les soldats forcèrent le château d'un Seigneur distingué parmi la Noblesse du pays, nommé Hoffman, ils firent sauter par le moyen de quelques barils de poudre un Temple voisin, où étoit la sépulture de cette famille, comme si ç'eût été un lieu abominable. Ainsi furent dispersées les cendres de ceux qui y avoient été inhumés.

Ceux qui ont écrit cette histoire ajoutent pour la rendre plus odieuse, qu'on détruisit de même le temple de Gratz, où s'assembloient les Protestants; qu'on en ruina l'Autel; qu'on déterra le corps de Zimmerman, qui avoit exercé avec beaucoup de gloire parmi eux la fonction de Pasteur, & que le soldat furieux le jeta dans le Muer, qui passe au pied des murs de la ville.

Sortie des  
Protestans de  
la Stirie.

Enfin, comme chaque jour enfantoit un nouveau malheur à ceux qui ne vouloient point se soumettre aux ordres de l'Archiduc, un grand nombre d'habitans se dispersa de différens côtés dans les Provinces voisines, abandonnant même leurs biens, qui furent confisqués & vendus à l'encan, sous prétexte des nécessités pressantes de la guerre.

*Fin du Livre cent vingt-quatrième.*





# HISTOIRE

DE

JACQUE AUGUSTE  
DE THOU.

LIVRE CENT VINGT-CINQUIÈME.

**J**E vais entreprendre à présent le récit de la dernière guerre, que fit le meilleur & le plus grand des Rois, pour assurer à toute la Chrétienté, & à ses sujets une paix également désirée & nécessaire.

Charles Emmanuel duc de Savoye de retour dans ses Etats, ne vouloit ni s'en tenir à l'accord qu'il avoit fait à Paris avec le Roi, ni entendre à aucune autre proposition. Animé, soit par son ambition naturelle, soit par les promesses des Espagnols ses voisins, il sembloit résolu à ne jamais se désaisir du marquisat de Saluces. Enfin Henri ennuyé de tant de remises, prit le parti de trancher par la force de ses armes le nœud d'une affaire qu'il n'avoit pû terminer à l'amiable, & qui au milieu de la paix menaçoit encore l'Europe d'une nouvelle guerre. Ainsi dès qu'il vit expirer le mois de Juin, qui étoit le terme prescrit au Duc, ou pour la restitution du Marquisat, ou pour un échange équivalent, il

HENRI  
IV.

1600.

Affaires de  
France.

Le Roi part  
pour porter la  
guerre en Sa-  
voye.



se mit en marche vers le commencement de Juillet , & arriva  
 HENRI le neuf à Lyon.

IV. Quelques jours après, c'est-à-dire , le 16. l'archevêque de  
 1600. Tarentaise, le marquis de Lullin , & Roncas se rendirent  
 dans cette ville de la part du Duc. Ils se plainquirent au Roi  
 de la dureté des articles signés à Paris, où leur maître ne  
 trouvoit, disoient-ils, ni honneur, ni sûreté. Au reste ils assû-  
 roient qu'il étoit prêt de restituer le Marquisat de Salu-  
 ces , pourvû que S. M. voulût bien le donner à foi & hom-  
 mage à un de ses fils.

Le Roi répondoit à ces plaintes , Que le Duc lui avoit  
 écrit de Chambery & de Turin , pour ratifier ces mêmes  
 conditions qu'il rejettoit alors, & pour lui promettre qu'il les  
 exécuteroit de bonne foi dans le terme prescrit: Qu'à l'égard  
 de la nouvelle proposition qu'il faisoit au sujet du Marqui-  
 sat, le Duc ne s'étoit pas comporté avec lui dans cette affaire,  
 de manière à devoir attendre de sa bonté une telle faveur:  
 Qu'il étoit fort mécontent de toutes les mauvaises chicanes,  
 dont il avoit usé : Qu'ainsi il n'avoit qu'à choisir , ou de sa-  
 tisfaire au traité de Paris avant le premier d'Août , ou de se  
 préparer à la guerre. Roncas retourna à Turin avec cette  
 réponse.

Nouveaux ar-  
 ticles propo-  
 sés au Duc.

Cependant Montmorency Fosseuse, qui avoit passé par  
 Turin à son retour d'Italie, rapporta au Roi ce qu'on di-  
 soit communément à la Cour du Duc , Que jamais il  
 ne rendroit le Marquisat de Saluces; & que si on l'attaquoit  
 à force ouverte, ce seroit une guerre à durer quarante ans.  
 S. M. ne voyant donc plus aucune espérance d'accommo-  
 dement, songea à se préparer à la guerre. Néanmoins com-  
 me Roncas qui étoit de retour de Turin assûroit le Roi ,  
 qu'au contraire le Duc étoit disposé de lui donner une entière  
 satisfaction, on dressa de nouveaux articles, pour lever quel-  
 ques difficultes, que les ministres de Savoye avoient propo-  
 sées. Ils portoient entr'autres choses, que du Passage en-  
 treroit dans Carmagnole avec trois cens Suisses du régiment  
 du colonel Galati, & deux cens François, & que le Duc  
 leur remettroit la Citadelle le 16. Août. L'archevêque de  
 Tarentaise & le marquis de Lullin prièrent le Roi de leur  
 permettre de ne point souscrire à ces articles, qu'ils n'en

eussent fait donner avis au Duc par Roncas. Henri le leur accorda ; mais en même temps qu'il prenoit le chemin de Turin , on ne laissa pas de faire partir du Passage pour Carmagnolle par une autre route. Le Duc en fut averti , & lui fit dire aussitôt de ne pas avancer plus loin , & d'être persuadé que s'il vouloit entrer dans la place , il faudroit qu'il s'y ouvrît un passage les armes à la main.

HENRI  
IV.  
1600.

Déclaration  
de guerre.

Enfin Henri rebutté par tant de délais insultans , perdit patience. Il rompit les conférences ; & le 11. d'Août il donna une déclaration , qui fut publiée à Lyon cinq jours après , par laquelle ce Prince protestoit , Qu'il ne prenoit les armes que malgré lui , & pour recouvrer le Marquisat de Saluces que le duc de Savoye avoit enlevé de la manière du monde la plus insultante au milieu de la paix , à son prédécesseur Henri III. qui avoit comblé de tant de graces le père de l'usurpateur : Qu'il avoit mis tout en œuvre , pour ne point en venir à cette extrémité , & pour se maintenir en paix avec les Princes ses voisins : Qu'il avoit cru n'en pouvoir trop faire pour conserver cette paix , qu'il avoit souhaitée avec tant de passion , & pour laquelle il avoit essuyé de si grands travaux : Que le Duc avoit cependant rejeté les conditions les plus équitables : Qu'il ne lui restoit donc plus d'autre moyen de rentrer dans ses droits , que d'arracher à son ennemi par la voye des armes , ce que l'équité n'avoit pû obtenir de lui. Cependant pour faire voir qu'il mettoit des bornes à son ressentiment , ce Prince déclaroit en mêmes temps , qu'il prenoit sous sa sauve-garde , les Eglises , & tous les Ecclesiastiques , qui n'agiroyent point en faveur du Duc pendant le cours de cette guerre , aussi-bien que toutes les villes & bourgades , qui se soumettroient à ses ordres ; & qu'il ne traiteroit en ennemis que ceux qui prendroient les armes contre sa personne. Il défendoit outre cela sous peine de mort les sacrilèges , le rapt , le viol , & l'incendie. Enfin il ordonnoit à tous ses sujets , qui étoient au service du Duc , de sortir de la Savoye dans quinze jours , sous peine d'être punis comme criminels de léze-Majesté.

En même temps le maréchal de Biron & Lesdiguières , qui commandoient l'armée en chef & qui devoient porter la guerre le premier dans la Bresse , & l'autre en

Ouverture de  
la Campagne  
dans la Bresse  
& dans la  
Savoye.



HENRI  
IV.  
1600.

Savoie, firent des levées. Le marquis de Rosny Surintendant des Finances, Grand-maître de l'Artillerie, dont on avoit surtout besoin dans cette guerre, eut ordre de se rendre en diligence à Paris, pour faire venir le canon, qui étoit déjà en chemin, & les munitions de guerre nécessaires. Le Roi écrivit aussi au duc de Guise de se rendre en Provence, pour s'opposer aux entreprises du Duc & des Espagnols, qu'on disoit avoir quelques desseins sur Toulon & sur Marseille. M. de Vic ambassadeur en Suisse, qui étoit venu à Lyon, reçut de même ordre de repartir incessamment pour Soleure, & de tenir des troupes prêtes pour le besoin. Brulart de Sillery étoit aussi venu de Rome. Il fut chargé avec Jeannin président du Parlement de Dijon, d'entrer en conference avec les Ambassadeurs du Duc. Enfin Antoine Seguier ambassadeur du Roi à Venise, devoit exposer au Sénat de la sérénissime République, à qui les délais affectés du Duc étoient déjà fort suspects pour plusieurs raisons, les justes motifs qui avoient forcé le Roi à entreprendre cette guerre contre sa volonté; il s'en acquitta par un grand discours qu'il fit au Sénat le six Septembre, lorsque les armées du Roi étoient déjà en action.

Prise de la  
ville de  
Bourg, par  
le maréchal  
de Biron.

Le jour même que la déclaration fut publiée à Lyon, le Roi se rendit à Grenoble, après avoir donné ses derniers ordres au maréchal de Biron & à Lesdiguières, qui partirent aussitôt chacun de leur côté pour aller faire l'ouverture de la campagne. Le Maréchal passa d'abord le pont de Mâcon suivi de ses troupes, entr'autres des regiments de Champagne & de Navarre, & de la garnison Suisse, qu'on avoit mise à Lyon. Le treize d'Août, il parut à la vue de Bourg capitale de la Bresse, & emporta la ville d'assaut par le moyen du petard. Du reste il empêcha le pillage, de peur que ses troupes venant à se débander, l'ennemi renfermé dans la Citadelle, qui est une des plus fortes places de tout le pais, ne profitât de ce désordre pour les charger. Le comte de Montmajour étoit gouverneur de la Ville; & Bouvens commandoit dans la Citadelle avec un bon corps de Suisses. La Ville fut prise après une courte, mais vigoureuse résistance. Charles de Rochefort de S. Angel commandoit l'avantgarde à cette attaque. On ouvrit ensuite la tranchée

tranchée devant la Citadelle, devant laquelle l'armée se retrancha à la hâte. Le Maréchal envoya le lendemain porter cette nouvelle au Roi avec sept drapeaux & un étendart.

Ce premier courrier arriva de grand matin, & fut suivi vers le midi d'un autre, qui vint annoncer à S. M. la prise de la ville de Montmélian en Savoye. Crequi gendre de l'Esdiğeres suivi d'un détachement l'emporta de même, par le moyen du petard, & obligea les habitans de se retirer dans la Citadelle avec la garnison.

Le Roi rendit à Dieu ses actions de graces pour tant d'heureux succès; & comme c'étoit le jour de l'Assomption, il toucha les écrouelles avec les cérémonies ordinaires, suivant le préjugé ancien qu'on a en France, que nos Rois ont reçu du Ciel la vertu de guérir de cette maladie. Après Vêpres il donna audience à Calatagirone, qui avoit déjà été le médiateur de la paix faite avec les Espagnols trois ans auparavant. Depuis quelques mois le Pape, qui cherchoit toutes les voies possibles de moïenner un accommodement entre le Roi & le Duc, lui avoit ordonné de rester à Turin dans le couvent des Cordeliers, dont il avoit été Général. Ce fut encore par l'ordre du Saint Pere, qu'il se rendit auprès de S. M. Le Patriarche representa au Roi, que rien ne seroit plus sensible à ce bon viellard qui n'aimoit que la paix dont il avoit été le médiateur, que de voir les haines qu'il avoit assoupies par ses conseils, se reveiller, & la guerre se rallumer entre les puissances de l'Europe: Que Sa Sainteté ne souhaitoit rien davantage, que de voir exécuter le traité de Paris: Qu'elle n'empêchoit point que S. M. ne rentrât en possession de ce qui lui appartenoit; mais qu'elle la prioit cependant de ne point profiter de ce pretexte pour usurper les états d'autrui, c'est-à-dire, l'ancien domaine de Savoye.

Le Roi répondit à ce discours, qu'il étoit très mortifié de se voir obligé de prendre des voies, qui pouvoient faire de la peine à Sa Sainteté: Qu'il ne pouvoit s'en défendre, & que l'injustice de son ennemi montrait clairement la nécessité de cette guerre: Qu'il ne pouvoit souffrir plus longtemps que le Duc l'amusât comme il avoit fait, sans intéresser sa gloire & le repos de ses Etats: Qu'il n'oublieroit jamais les services que S. S. lui avoit rendus, & la bonne

HENRI  
IV.

1600.

Prise de la  
ville de  
Montmélian,  
par l'Esdi-  
ğeres.

Députation  
de Calatagi-  
rone au Roi.

Réponse du  
Roi à ses  
prières.



**HENRI** volonté qu'elle avoit toujours montrée à son égard : Qu'il  
**IV.** vouloit y répondre par toutes sortes de devoirs & de défé-  
**1600.** rences, pourvû cependant qu'on n'exigeât de sa reconnoissance rien d'indigne de la majesté Royale & de la gloire du nom François, pour lequel il avoit tant de fois exposé sa vie même. Ensuite adressant la parole à Calatagirone : » Ju-  
» gez à présent vous-même, lui dit-il, M. le Patriarche, ce  
» que les Puissances voisines peuvent attendre d'un Prince  
» assez injuste, pour profiter de l'occasion des guerres civiles,  
» dont la France étoit agitée ; & qui s'est jetté sur ce Royau-  
» me, dans la vûe de s'enrichir de ses dépouilles. Ne savent-  
» ils pas qu'il a porté le fer & le feu dans la Provence & le  
» Dauphiné ? Ils connoissent tous ses entreprises injustes.  
» Ignore-t'on la réponse, qu'il chargea dernièrement ses  
» Ambassadeurs de faire à Baden dans une assemblée géné-  
» rale des Cantons Suisses, pour justifier l'invasion du mar-  
» quisat de Saluces ? Il est naturel, disoit-il, à un pere de  
» pourvoir ses enfans. Dieu ne m'a pas accordé pour rien  
» une postérité si nombreuse & si illustre, qui doit son ori-  
» gine à des Empereurs & à des Rois. Ne doit-on pas loier  
» l'adresse d'un pere, qui sçait profiter avec tant de bonheur  
» des occasions, qui se présentent ? Or dites-moi, je vous  
» prie, quand les Princes pourront-ils se croire en sûreté  
» contre les entreprises d'un semblable voisin, qui ne met  
» point de bornes à son ambition insatiable ; qui déclare si  
» hautement la résolution où il est de ne jamais se tenir tran-  
» quille, qu'il n'ait pourvû tous ses enfans, en leur donnant  
» à chacun les Couronnes, & les Empires, qu'il aura enlevés  
» injustement à ses voisins ? Ne croyez pas, M. le Patriarche,  
» que je ne fais ces plaintes, que pour avoir un prétexte de  
» rompre le traité de Vervins. Je l'ai confirmé en votre pré-  
» sence par un serment solennel ; je veux l'observer avec  
» une exactitude inviolable. Mais peut-on dire sans être ab-  
» solument injuste, que je doive en conséquence renoncer à  
» mes droits, ou que je trouble le repos du monde Chrétien,  
» parce que je suis résolu de les poursuivre les armes à la  
» main ? Non sans doute ; je ne les ai prises que malgré moi ;  
» & je suis disposé à les quitter avec joie, si l'on veut me  
» donner une juste satisfaction. »

Calatagirone n'ayant rien à répondre à ces raisons, demanda du moins une treve de quelques jours ; mais le Roi refusa encore de l'accorder ; & comme le Patriarche fit quelques propositions de la part du Duc, S. M. le renvoya à Lyon pour en traiter avec ses Ministres.

HENRI  
IV.  
1600.

Le jour que Crequi s'empara de Montmelian , Breton de Grillon Mestre de Camp du regiment des Gardes, Officier brave & courageux , se rendit maître des fauxbourgs de Chambery. Le Duc avoit mis dans la ville une garnison de quatre cens hommes, moins dans l'espérance de pouvoir conserver cette place, dont les fortifications étoient aussi foibles que la situation étoit peu avantageuse, que pour gagner du temps, en faisant mine de vouloir la défendre. Le Roi suivit Grillon à la tête de sa Noblesse & de ses Chevaux Légers. A son arrivée la ville lui ouvrit aussitôt ses portes ; & bientôt après, la citadelle où de Jacob s'étoit enfermé avec la garnison, se rendit à des conditions très-honorables. La place capitula le 23. d'Août ; mais elle ne fut remise au Roi que huit jours après. On avoit même arrêté, que si dans ce terme le Duc venoit au secours avec une armée, la capitulation n'auroit point de lieu.

Prise de  
Chambery  
par l'armée  
du Roi.

Chambery est la capitale de la Savoye , & est soumise pour la juridiction spirituelle à l'évêque de Grenoble. C'est dans cette ville, que réside le Conseil Souverain de la Province. Le Roi permit à tous les Officiers du Duc, qui ne voulurent point rester dans la ville, de se retirer ; en mit d'autres à leur place ; & à leur tête Lubert maître des Requêtes, qui eut ordre de rendre la justice au nom de S. M. tandis qu'elle resteroit maîtresse de la ville.

La terreur des armes du Roi s'étoit répandue de toutes parts. On se rendit maître de Conflans avec le même succès. Ce Fort bâti à la jonction de la rivière d'Arc & de l'Isere, pour défendre l'entrée de la Tarentaise, avoit une garnison de mille soldats ; mais à peine une batterie de deux canons eut fait brèche à la place, que les assiégés prévirent l'assaut. Ils se rendirent à condition qu'on leur laisseroit vies & bagues sauvées, & furent escortés jusqu'en lieu de sûreté.

Progrès des  
armes Fran-  
çoises.

De-là on marcha contre Miolans, Fort bâti sur un rocher



**HENRI** très-haut, escarpé de toutes parts, dont l'Isère baigne le pied. Il se rendit à la vûe des troupes du Roi. Il ne restoit plus que de se saisir de la tour de Charbonniere, qui est la clef de la Maurienne, & qui est située dans les gorges étroites qui s'étendent au pied des montagnes jusqu'au Montcenis. Ce château est bâti sur l'Isère au sommet d'un rocher inaccessible de toutes parts, excepté par un sentier étroit qui conduit à la porterie. Il est fameux pour avoir d'abord été la résidence de Berault Saxon, premier comte de Maurienne, & tige de la maison de Savoye; & pour avoir ensuite servi de berceau à Thomas fils de Humbert III. enfin par le séjour des comtes de Savoye, qui y établirent leur demeure, lorsqu'ils passèrent dans cette Province. Audeffous du Fort, est le bourg d'Aiguebelle, dont Crequy & Abel de Berenger de Morges, qu'on avoit détachés avec quelques troupes pour investir la place, se saisirent avec tant de promptitude, qu'ils manquèrent de surprendre la garnison du Fort, qui songeoit à brûler ce poste, de peur que nos troupes ne s'y logeassent. Rosny fit dresser contre le Fort une batterie de dix gros canons, & de deux autres pièces plus petites, qui tirèrent six cens trente sept coups. Enfin, la garnison n'ayant plus d'espérance d'être secourue, demanda à capituler. On lui accorda, vies & bagues sauvées; du reste on convint qu'elle sortiroit de la place mèches éteintes & sans drapeaux. La capitulation fut signée le deux de Septembre; mais ce qu'il y avoit de plus brave parmi les assiégés, ayants refusé de l'accepter, comme n'étant pas assez honorable, on recommença à battre la place, qui se rendit aussitôt après.

Réduction  
de la vallée  
de Maurienne  
& de la Tarentaise  
par  
l'Esdiguières.

Le Roi détacha ensuite une partie de l'armée sous les ordres de Lesdiguières qui connoissoit parfaitement le pais, & qui s'étoit déjà acquis tant de gloire par ses grands succès contre le Duc même. Pour achever sa conquête, ce Général suivi de quatre pièces de canon, traversa les montagnes, & soumit d'abord S. Jean de Maurienne. Ensuite il se rendit maître de toutes les places de la vallée jusqu'au Montcenis. De-là il entra dans la Tarentaise, prit Monstiers capitale du pais, & soumit ensuite les forts de Briançon & de S. Jacomont. Ainsi le Roi se vit maître de

toute la Savoye, excepté la citadelle de Montmelian, & le fort de Ste Catherine, que le Duc avoit fait construire à deux lieues de Geneve, afin que le voisinage de cette forteresse le mît plus à portée de faire quelque entreprise sur cette ville qu'il haïssoit, ou du moins qu'elle servît à tenir en bride ses habitans. Le Roi avoit déjà envoyé Sancy contre cette dernière place, moins pour en faire le siège dans les formes, que pour la reconnoître & l'investir.

HENRI  
IV.

1600.

Siège de la  
citadelle de  
Montmelian.

L'Esdiguières étant de retour de son expédition, le Roi tourna toutes ses forces contre le château de Montmelian. Cette place passoit pour la plus forte de la Province. Cependant l'Esdiguières, qui l'avoit fait reconnoître long temps auparavant avec beaucoup d'exactitude, ne craignoit point d'assurer qu'il la prendroit d'assaut, ou la forceroit de capituler avant qu'il fût un mois. Il offroit même de rembourser tous les frais de cette entreprise, si le succès ne répondoit point à ses promesses.

On avoit joint au vieux château une nouvelle citadelle beaucoup plus spacieuse, au milieu de laquelle il étoit enfermé. Son enceinte couvroit tout le sommet du rocher, sur lequel le château est placé. Cette nouvelle place est flanquée de cinq gros bastions, dont les trois plus considérables regardent la ville située au pied de la montagne. Du même côté, elle est outre cela revêtue d'un fossé. De l'autre côté, où l'assiette des rochers trop escarpés n'a point permis de construire des ouvrages avancés, elle est défendue par de longues tenailles conduites avec art, qui suppléent à ce défaut.

Il n'y avoit dans la place que trois cens hommes de garnison sous les ordres de Jacques de Rivolles comte de Brandis, de la maison des comtes de Montmajour. Du côté du Midy, elle est arrosée par l'Isere, qu'on passe sur un pont pour aller plus avant dans la Savoye. Au Nord, elle est environné de montagnes très-hautes, au pied desquelles s'élève un coteau planté des vignes, & très-escarpé. Cependant Rosny trouva moien d'y faire monter à force de bras quatre pièces de canon, qui incommodoient fort les assiégés, aussibien qu'une autre batterie de cinq pièces, qu'on avoit élevée à Maison Rouge. Un peu audeffous on en avoit



HENRI  
IV.  
1600.

pointé quatre autres contre le Fort de Ste Marie, & quatre autres encore plus proche de la ville vers le château de la Perouse, où étoit le quartier de Jean de Durfort sieur de Born, lieutenant-général de l'Artillerie; cette dernière batterie tiroit contre le bastion de Mauvaisin. Il y en avoit encore une autre de cinq pièces dans la ville même, proche une vieille tour, que le canon de la garnison avoit à demi ruinée. A l'Occident de la place, qui est commandée de ce côté-là par une haute montagne, dite communément le Mont Garnier, on avoit dressé deux autres batteries de cinq pièces chacune, dont l'une foudroioit le vieux château, & l'autre, qui n'en étoit pas éloignée, les tenailles. C'étoit-là que Rosny avoit son quartier proche de Francine. C'étoit-là aussi le magasin de toutes les munitions de guerre, pour lesquelles on avoit ménagé un parc entouré de bonnes barricades. Enfin on avoit pointé au-de-là de l'Isère une batterie de quatre pièces de canon, qui tiroient contre la muraille de la nouvelle citadelle, & contre l'ancien château.

Les assiégés de leur côté ne négligeoient rien pour se bien défendre, & tiroient sans cesse sur l'église de la Sainte Vierge placée dans la ville vis-à-vis du château, autour de laquelle l'Esdisguières avoit assis son camp. On somma d'abord le comte de Brandis de se rendre; mais il rejetta cette proposition avec mépris; & répondit fièrement que, si le Roi approchoit de Montmelian, la gloire du nom François y trouveroit son tombeau.

Le maré-  
chal de Biron  
devient sus-  
pect au Roi.

Pendant que le Roi étoit occupé à ce siège, il se répandit certains bruits, qui firent craindre aux gens sages qu'on ne tramât sous main quelques complots pernicioeux à l'Etat. Le principal fondement de ces soupçons, étoit qu'au milieu du danger, auquel le duc de Savoye étoit exposé, ce Prince paroissoit cependant aussi tranquille, que s'il n'eût eu rien à craindre; & que content d'amuser ses troupes de l'espérance frivole d'un secours, qu'on ne voioit point approcher, il restoit à Turin, sans faire le moindre mouvement, pendant que le Roi lui avoit déjà enlevé presque toutes ses places. Aussi disoit-on communément à la cour de ce Prince que, si le Roi prenoit quelques villages, en faisant

courir son armée dans la Savoye, le Duc auroit son tour, & se verroit bientôt le maître des meilleures & des plus fortes villes de France. En effet on vit dès-lors comme les premiers germes de tant de conspirations, qui éclatèrent dans la suite sans succès; & ce fut dans cette expédition la même que les auteurs de ces complots prirent des mesures pour les faire éclore. Il n'y en eut point sans doute de plus funeste, que celui qui fut formé par Charles Gontault de Biron, qui s'étant laissé débaucher par la Fin avoit jetté les premiers fondemens de son entreprise dans les conférences secrètes, que ce fourbe lui avoit fait avoir à Paris avec le duc de Savoye.

Dans le temps dont nous parlons, la Fin s'étoit rendu en Italie; il avoit eu à Milan une entrevue avec le comte de Fuentes; & dans l'entretien qu'il eut avec lui il avoit été assez vain pour lui promettre qu'avant peu Biron livreroit la France entière au roi d'Espagne. Cet imposteur ne craignoit pas d'avancer par un mensonge plein d'impudence, qu'il ne restoit que ce seul moyen pour y rétablir la religion Catholique, comme le demandoient tant de milliers d'ames par leurs desirs & leurs vœux continuels; que le Roi & les Bourbons, tous hérétiques, ou fauteurs d'hérétiques, avoient si long-temps entretenu le mal dans ce Royaume, qu'il n'étoit pas possible d'y remédier, qu'en les exterminant. De Milan il venoit souvent retrouver le Maréchal, en traversant la Franche-Comté, & par les fausses espérances, dont il le remplissoit, il achevoit de gâter cet esprit déjà mal disposé. En effet il lui faisoit entendre, qu'on lui donneroit en souveraineté la Bourgogne; & les lettres, aussi-bien que les envoyés de la part du Comte & du Duc ne lui manquoient pas, pour confirmer Biron dans ces espérances chimériques.

Le Roi ignoroit alors la plus grande partie de cette manœuvre. Cependant comme il avoit déjà plusieurs raisons de se défier du Maréchal, il le faisoit observer de plus près par des personnes de confiance, qui l'informoient de ses desseins, de ses entretiens avec des inconnus, & même de ses conversations. C'est pour cela même que ce Prince ne voulut point dans ces circonstances accorder à Biron le



**HENRI** gouvernement de la citadelle de Bourg, dont le Maréchal faisoit alors le siège, quelqu'instance qu'il fît pour en être revêtu après qu'il se feroit rendu maître de cette place.

IV.

1600.

Le Maréchal regarda ce refus comme un affront; & quelque intérêt qu'il eût à cacher le dépit qu'il en ressentoit, son emportement ordinaire ne manqua pas de le faire éclater. Il étoit surtout piqué de ce que le Roi lui avoit préféré l'Esdiguières, pour lui confier la conduite de la guerre de Savoye, ou du moins de ce qu'il lui avoit fait partager avec lui le commandement, qu'il avoit toujours eû seul jusqu'alors en qualité de Maréchal Général des camps & armées de S. M. Il en faisoit publiquement ses plaintes, dans la vûe d'aigrir les esprits contre le Roi. Il ajoûtoit que ce Prince ne pouvoit cacher le secret penchant qu'il avoit pour les hérétiques; qu'il conservoit toujours dans son cœur ses anciennes erreurs; & que c'étoit plutôt l'amour du repos qu'un véritable changement, qui l'avoit fait ren-  
trer dans la Religion de ses pères.

Pour prévenir les mauvais effets, que pouvoient produire ces plaintes & ces murmures, le Roi apportoit tous les soins possibles pour terminer au plutôt la guerre, qu'il avoit été forcé d'entreprendre. En même-temps, pour faire cesser la jalousie qui étoit entre le Maréchal & l'Esdiguières, & qui faisoit revivre d'une manière dangereuse l'ancienne animosité qui étoit entre les Catholiques & les Protestans; il donna le commandement des armées au comte de Soissons, qui avoit toujours été fort ami du Maréchal. Mais ce moyen ne fut pas capable d'appaîser Biron, ni de le rappeler à lui-même. Il étoit d'un caractère à ne souffrir qu'avec peine un égal, & à ne pouvoir supporter un maître. En vain le Roi lui conseilloit de temps en temps d'éloigner d'auprès de sa personne la Fin, qui abusoit de sa confiance trop credule, pour lui donner des conseils pernicieux. Il lui remontoit inutilement que c'étoit un mauvais esprit, reconnu de tout le monde pour un fourbe: Que ce traître, qui se sentoît coupable de toutes les cabales qu'on avoit découvertes depuis trente ans dans le Royaume, après avoir attiré les autres dans ses desseins criminels, n'avoit jamais manqué de les faire périr, en se hâtant de  
découvrir

découvrir le premier les complots pernicioeux, dans lesquels lui-même les avoit précipités. Ni les sages avis d'un Monarque, qui lui parloit en ami; ni les sentimens d'honneur & d'attachement qu'il devoit avoir pour la personne de son Roi, ne purent arrêter la fureur du Maréchal, qui entraîné par son ambition couroit en aveugle à sa perte.

HENRI  
IV.  
1600.

Cependant le Roi laissa le commandement du siège de Montmelian, au comte de Soissons, & alla faire un voyage dans la Bresse, & de-là dans le Fossigny & le Genevois. Il n'avoit en apparence d'autre dessein que d'examiner par lui-même les attaques de la citadelle de Bourg, & du Fort de Sainte Catherine; mais il vouloit en effet reconnoître les desseins du maréchal de Biron. Ce Prince courut alors un très-grand danger; il s'étoit approché d'un bastion de cette dernière place accompagné de Biron; & un assassin qu'on avoit aposté pour tirer sur le Roi, qu'on lui avoit fait connoître à son habit, ne l'auroit pas manqué, lorsque le Maréchal eut horreur du crime, dont lui-même étoit complice, & le prévint. Il avertit le Roi qu'il y avoit dans la garnison un soldat, qui ne manquoit jamais son homme; qu'ainsi il prioit S. M. d'avancer avec plus de précaution, & de ne pas trop se découvrir.

Voyage du  
Roi dans la  
Bresse.

De-là, le Roi se rendit à Anecy dans le Fossigny, où Henri de Nemours parent du duc de Savoye s'étoit retiré avec l'agrément de S. M. comme dans un pais neutre, sans prendre aucune part à cette guerre. On avoit déjà reçu la nouvelle de l'arrivée prochaine d'un Légat du Pape. Le duc de Sessà Ambassadeur de Philippe à la Cour de Rome, ayant appris les conquêtes du Roi en Savoye, & se voyant pressé par les sollicitations du Duc, pressoit aussi de son côté le Pape de faire observer de part & d'autre le traité de Vervins, dont il avoit été comme le médiateur, & de ne pas souffrir que, sous prétexte de reprendre son bien, un Prince suspect à toute l'Italie envahît les Etats d'autrui. Il representoit, Que le bruit couroit déjà que la restitution du Marquisat de Saluces n'étoit qu'un prétexte, dont on se servoit, pour colorer cette guerre: Qu'en effet c'étoit au Milanois, & au Royaume de Naples que l'on en vouloit; ainsi il prioit S. S. d'interposer de bonne heure son autorité dans

Le Pape dé-  
pute au Roi  
le cardinal  
Aldobrandin  
son neveu.



HENRI  
I V.  
1600.

Entrevûe du  
Légat à Mi-  
lan avec le  
comte de  
Fuentes.

une affaire de cette conséquence ; ajoutant qu'autrement le Roi son Maître ne pourroit se dispenser de prendre en main les intérêts d'un Prince son ami & son proche parent , & seroit forcé de remplir de soldats l'Italie qui jouissoit depuis si long-temps d'une paix profonde.

Le Pape pressé par ces instances , fit donc partir sur le champ le cardinal Aldobrandin son neveu. Le Légat vit en passant à Milan le comte de Fuentes , qu'il sçavoit être le principal auteur de cette guerre. C'étoit sur cette entrevûe , que le Pape avoit eu la prudence de prévenir surtout le Cardinal. En effet il prévoyoit que si le Légat se rendoit d'abord en France , sans avoir pris auparavant les instructions du Comte , il seroit inutile d'entrer en négociation ; & que pour y réussir , il falloit d'abord le consulter sur les propositions qu'on voudroit faire , & agir de concert avec lui. Le Comte avoit déjà levé une grosse armée , & ne respiroit que la guerre. Cependant il reçut fort bien le Légat. Le Cardinal le pressa d'abord de congédier ses troupes , l'assurant , Qu'il n'alloit en France , que dans le dessein de rétablir l'union entre le Roi & le Duc à des conditions équitables : Qu'il avoit pour cela tous les pouvoirs nécessaires : Qu'au reste il n'avoit accepté cette légation , que dans la vûe principalement de rendre service à S. M. C. à qui il avoit tant d'obligations , & de travailler au repos de l'Italie , qui jouissoit d'un si grand calme à l'ombre de la puissante protection de ce Prince. Mais le Comte ne fit point d'autre réponse , sinon qu'on pouvoit espérer la paix , & que Philippe quitteroit les armes , pouvû qu'on éloignât les François de Saluces , & qu'on prît des mesures pour qu'ils ne missent pas le pied en Italie. Cependant le Cardinal lui ayant protesté qu'il n'iroit pas plus loin , s'il ne lui donnoit une réponse nette & précise , & s'il ne lui promettoit de congédier ses troupes , aussitôt qu'on seroit convenu d'un accommodement , afin de forcer le Duc de l'accepter , au cas qu'il en fit quelque difficulté , le Comte y consentit enfin ; mais à condition que la Bresse seroit donnée en échange au Roi de France , & qu'on y réserveroit un passage aux Espagnols , pour se rendre dans les Pais-bas.

Après avoir tiré cette parole du Comte , le Légat renvoya

son domestique , & surtout sa Cour à Alexandrie ; ensuite il prit la route de Turin avec très-peu de suite , pour s'aboucher avec le Duc. En même temps , il dépêcha vers le roi Herminio son Secrétaire pour informer ce Prince de son arrivée , & des motifs de sa légation. Il fut présenté à S. M. par le patriarche Calatagirone ; & ayant déclaré au Roi que le Légat venoit en France , pour éteindre le feu de la guerre , & que cependant il prioit S. M. d'accorder une suspension d'armes ; ce Prince répondit , qu'il auroit fallu s'y prendre de meilleure heure , & avant qu'il eût remporté tant d'avantages , que Dieu avoit accordés à la justice de sa cause : Que dans les circonstances , il ne pouvoit point se dispenser de profiter de ses succès : Qu'autrement on auroit raison de le blâmer , non seulement comme un Prince mal conseillé ; mais encore comme un Général imprudent , qui n'auroit pas sçu tirer parti de sa victoire : Que le Légat néanmoins seroit le très-bien venu , & qu'il pouvoit compter d'avance sur l'estime & la faveur d'un Prince , qui reconnoissoit avoir tant d'obligations au Pape son oncle. Ensuite après être convenu de certaines conditions , dont le cardinal Aldobrandin vouloit être sûr , avant que de passer les Monts , le Roi congédia Herminio avec ordre de l'attendre à Chambery , où ce Prince devoit retourner dans peu de jours.

Cependant le Roi attentif à toutes les suites de cette guerre , partit d'Anecy , & se rendit à Beaufort à la tête d'un détachement pour reconnoître par lui-même le pas des montagnes par où l'on disoit , que le Duc devoit venir avec son armée. Il commanda en même temps le maréchal de Biron , pour aller visiter les autres passages voisins. Le Roi s'étant rendu au haut de la montagne , s'avança jusqu'au pas du Cornet , & dîna sans façon à l'abri d'un rocher , pour se mettre à couvert de la neige , qui s'élevoit au-dessus de sa tête comme une autre montagne. De-là , il vint camper à Gilly proche de Conflans ; & ayant appris que le comte de Brandis cessoit de temps en temps de tirer sur son camp , il retourna à Montmelian , persuadé que c'étoit une marque , que les assiégés demandoient à parlementer. On interrompit quelquefois de concert la batterie de part & d'autre. Enfin après plusieurs sommations réitérées , on avertit le

HENRI  
IV.  
1600.



HENRI

IV.

1600.

Red'ition de  
la citadelle de  
Montmelian.

comte de Brandis de songer à lui, & puisqu'il ne voyoit aucune espérance de secours, de faire de bonne heure une capitulation honorable.

Le Comte fit donc assembler les principaux Officiers de sa garnison, & la Noblesse qui étoit dans la place. Il leur exposa d'abord l'état où ils étoient réduits; ensuite il leur demanda à tous leur avis sur le choix de deux partis, dont le premier étoit de défendre la place jusqu'à la mort, quoique la perte en fût inévitable; le second de capituler; mais d'obtenir le plus long terme qu'il seroit possible, afin de donner le temps au Duc de venir à leur secours. Ceux qui préféreroient la gloire à leurs propres intérêts se rangèrent, mais en petit nombre, au premier parti. Ils disoient, Que le Duc en leur confiant la plus forte place de ses Etats, les avoit engagés d'honneur à la défendre avec un courage & une fidélité inébranlables: Qu'ils devoient donc préférer l'intérêt de leur gloire à celui de leur propre conservation, & compter plutôt sur le bonheur des armes de leur Souverain, que sur la clémence de ses ennemis. Les autres, qui étoient en plus grand nombre, soutenoient au contraire: Qu'il ne falloit donner au hazard, que le moins qu'il étoit possible: Que le parti le plus sage étoit le plus sûr, & qu'on ne pouvoit aller trop tôt au-devant du danger: Que le Roi étoit bien instruit, par le rapport des déserteurs, & par d'autres moyens, de l'état & de la foiblesse de la place: Que l'on étoit réduit à la dernière extrémité: Que depuis deux mois que duroit le siège, on n'avoit reçu aucune nouvelle du Duc: Que cependant quarante pièces de canon ne cessent de foudroyer leurs murailles: Qu'on avoit consumé presque tous les vivres: Qu'il restoit à peine quelques boisseaux de blé, qui ne suffisoient pas pour le mois de Novembre: Que la témérité n'étoit jamais plus funeste, que dans la guerre: Qu'ils étoient donc d'avis de capituler, pendant qu'on pouvoit le faire; & de prendre un terme très-éloigné pour la reddition de la place, afin de donner le temps au Duc de venir à leur secours.

Cette différence de sentimens causée par la peur, qui ne manque jamais de jeter de l'incertitude dans les desseins de ceux qui en sont attaqués, causa aussi quelques contestations

entre les assiégés. Enfin la crainte de l'avenir, & le dégoût de l'état présent, où ils se trouvoient, réunit tous les suffrages ; & on décida que le plus sûr étoit de faire une capitulation honorable, tandis qu'il y avoit encore quelque ressource, sans attendre que la nécessité les obligât de recevoir des conditions qui les déshonoreroient, comme les plus sages d'entr'eux prévoyoit qu'on y feroit bientôt réduit. Le comte de Brandis fit dresser pour sa décharge, un acte authentique de ce qui venoit d'être résolu. Ensuite il demanda encore cinq jours pour en délibérer. Enfin au bout de ce terme, on dressa les articles de la capitulation. Les assiégés demandoient qu'il leur fût permis de garder la place jusqu'au mois de Décembre ; mais on fixa le terme de la reddition à trente jours, à commencer du 16. d'Octobre jusqu'au 16. de Novembre. Le Gouverneur promettoit de remettre alors la place au Roi, au cas qu'avant ce terme expiré le Duc ne parût point avec une armée capable de faire lever le siège. On donna pour ôtages Rance lieutenant du comte de Brandis, & Cassin son neveu. En même temps les assiégés dépêchèrent vers le Duc, le chevalier de Brisqueras pour lui donner avis de la capitulation, & pour justifier le Gouverneur, en lui remettant une copie de l'acte de la délibération du Conseil de guerre.

Le même jour que la capitulation fut réglée, le secrétaire Herminio partit du camp avec charge d'assurer le Légat, Qu'il seroit le bienvenu : Qu'au reste le Roi ne pouvoit accorder aucune suspension d'armes, jusqu'à ce que le Duc lui eût donné satisfaction de l'insulte qu'il avoit faite à S. M. & à toute la nation Françoisé : Que si le Duc vouloit s'y résoudre, le Roi ne souhaitoit rien davantage, que d'observer avec une religieuse exactitude le traité de Vervins conclu par la médiation de S. S. Que ce Prince n'avoit en vûe que les intérêts de sa gloire & de ses droits ; & qu'il ne songeoit à rien moins qu'à troubler le repos de l'Italie, comme ses ennemis le publioient pour le décrier.

Le Cardinal étoit alors auprès du Duc, qui lui fit d'abord de grandes plaintes, menaçant de remuer Ciel & Terre plutôt que de ne pas tirer raison de l'invasion injurieuse de ses Etats. Cependant il promit enfin au Légat d'exécuter le



**HENRI** traité de Paris. Il fit même accompagner ce Prélat par  
**I V.** François d'Arconat comte de Touzaine, & René de Lusin-  
**1600.** go des Alymes ses Ambassadeurs avec ordre d'obéir en  
 tout au Cardinal, & de ratifier tout ce qu'il croiroit juste &  
 équitable.

Cependant lorsqu'il eut donné audience au chevalier de Briqueras, il fut très-mortifié de la reddition précipitée de Montmelian. Il écrivit donc au comte de Brandis une lettre secrète, par laquelle il le conjuroit par sa naissance, par la fidélité qu'il avoit jurée, par l'état présent où il le voyoit réduit, de renoncer à la capitulation qu'il avoit faite, de tenir ferme jusqu'au dernier moment, ajoutant que sa parole devoit lui être plus chère, que la conservation des otages qu'il avoit donnés, & que d'ailleurs il auroit soin de leur sûreté. Cette lettre fut interceptée; & le Roi la fit porter par Espernon Colonel général de l'infanterie au comte de Brandis, qui lui répondit, qu'il tiendrait la promesse qu'il avoit faite au Roi; ce qu'il confirma de nouveau par un acte signé de sa main, & de tous ceux qui avoient déjà approuvé la capitulation.

Arrivée  
 du Légat à  
 Chambery.

Cinq jours après, le cardinal Aldobrandin passa par Montmelian, où il fut salué par l'artillerie du camp, & par celle de la citadelle. Il fut reçu d'abord par le duc d'Espernon à la tête de l'infanterie Française rangée en bataille. Ensuite le comte de Soissons lieutenant général de Sa Majesté, les ducs de Montpensier & d'Aiguillon, les autres Princes & Seigneurs de l'armée du Roi, vinrent lui faire la révérence, & l'accompagnèrent jusqu'à Chambery.

Contestation  
 entre le Lé-  
 gat & les évê-  
 ques d'E-  
 vreux & de  
 Bayeux.

Du Perron évêque d'Evreux & Bertrand d'Eshaux évêque de Bayeux étoient aussi allés au-devant du Légat en habits Pontificaux; ce qui marque la juridiction & l'autorité spirituelle. Le Légat en ayant été informé, dépêcha vers eux sur le champ pour les prier, & même leur ordonner de quitter ces marques de distinction, déclarant que représentant la personne du S. Père, il ne pouvoit reconnoître aucune autre autorité que la sienne, sans préjudicier à l'autorité du S. Siège, & que le pouvoir des Evêques cessoit par-tout où se trouvoit un Légat. Les Evêques lui firent réponse, Que les Legats avoient peut-être ce droit au

de là des Monts ; mais que sur les terres de France où ils étoient , puisque les armées victorieuses de S. M. en avoient fait la conquête , & les possédoient encore alors à juste titre , ils ne souffriroient pas que les autres évêques François leurs Collègues pussent jamais les accuser d'avoir laissé avilir dans leurs personnes la dignité Episcopale : Qu'ils la tenoient pleinement & immédiatement de Dieu même , sans en être redevables à aucune autre puissance , dont on pût les regarder comme les Vicaires , ou les Lieutenants : Qu'ils ne pouvoient & ne vouloient y renoncer pour quelque raison que ce fût , non pas même pour la présence du Légat.

HENRI  
IV.  
1600.

Il y a parmi nous un vieil abus introduit depuis longtemps par le relâchement des mœurs ; ou du moins par la mauvaise politique , ou la lâcheté des Ministres. Lorsqu'il s'agit de défendre les droits de la Nation , ils n'osent résister en face , ni repousser à force ouverte l'ennemi qui les attaque ; ils se contentent de parer les coups en biaisant ; & ils croient en avoir assez fait , lorsque par une dissimulation mal-entendue , ils sont venus about d'éluder pour un temps les injustes prétentions de ceux , qui par leurs artifices ne tendent qu'à anéantir les Libertés Gallicanes. C'est ce qui arriva en cette occasion. Comme on ne croyoit pas qu'il fût à propos de mécontenter un Légat du caractère de celui-ci neveu de S. S. & que d'un autre côté les Evêques ne vouloient point se désister de leurs droits , on trouva un milieu , qui confirma plutôt l'autorité du Légat , qu'il ne conserva la dignité des Evêques de France ; ce fut que les deux Evêques ne l'accompagnoient point en public , & qu'ils pourroient seulement lui rendre des visites particulières sans leurs habits de cérémonie.

Dans la première audience que le Roi donna au Légat chez les Capucins , ce Prélat exhorta fort ce Prince à la paix , le priant & le conjurant même par les services dont il étoit redevable à S. S. de ne point exposer ses armes toujours victorieuses aux hazards de la fortune. Il lui dit , Que les événemens ne se répondoient jamais moins les uns aux autres , que dans la guerre : Que la victoire qu'il pourroit remporter sur un aussi foible ennemi que le Duc , ne répondoit point à la gloire de ses anciens exploits : Qu'il avoit

Entrevûe du  
Roi & du Lé-  
gat.



HENRI

IV.

1600.

affaire à un Prince qui lui étoit infiniment inférieur : Que s'il avoit offensé S. M. & attenté à la gloire du nom François par des entreprises qu'il se croyoit permises, pour la défense & l'aggrandissement de ses Etats, il étoit disposé à réparer sa faute, & pensoit sérieusement à faire la paix : Qu'il souhaitoit que S. M. fût dans les mêmes dispositions ; & qu'il l'en prioit au nom de S. S. Que la France après avoir été si long-tems la victime des guerres civiles, avoit besoin de repos : Qu'il n'étoit pas moins nécessaire à tout le reste du monde Chrétien, afin que tous les Princes pussent réunir leurs forces contre l'ennemi commun, qui de jour en jour se rendoit plus redoutable par les nouvelles conquêtes qu'il faisoit dans la Hongrie.

Le Roi après quelques complimens qu'il fit au Légat & à S. S. dont les bontés, disoit-il, le pénétroient de reconnaissance, répondit, Qu'il n'étoit pas aisé de s'arrêter dans un cours si rapide & sur le penchant de la victoire ; Que cependant on le trouveroit toujours disposé à préférer la justice & l'équité aux conquêtes les plus flatteuses : Qu'au reste, comme il étoit persuadé qu'un Prince juste & équitable ne doit jamais entreprendre sur ses voisins, il croyoit aussi qu'il étoit de l'honneur du Trône sur lequel il étoit assis, de ne laisser rien perdre de ses droits & de l'ancien patrimoine de la Couronne : Qu'après de si heureux commencemens, la fortune sembloit lui tendre la main, & l'inviter à passer les Alpes : Que s'il le faisoit, il sçavoit bien qu'il trouveroit grand nombre de partisans, qui sans se joindre à lui, ne laisseroient pas d'être favorables à son entreprise, & plusieurs même qui l'appuyeroient de toutes leurs forces : Que cependant il n'estimoit pas assez la Savoye entière & tout le Piémont, pour balancer à abandonner toutes ses conquêtes en faveur de la paix, aussitôt qu'on lui auroit rendu le marquisat de Saluces, qu'on lui avoit enlevé injustement : Qu'au reste il connoissoit si bien par expérience le caractère du Duc, qu'il étoit persuadé qu'il ne se porteroit jamais à la paix, que quand il se verroit réduit à ne pouvoir lever la tête : Qu'il étoit donc dans le dessein de continuer la guerre qu'il avoit entreprise pour une si juste cause, prêt à mettre les armes bas, dès que le Duc aimeroit mieux écouler la

voix

voix de la justice & les avis salutaires de S. S. que son ambition naturelle & les mauvais conseils de ceux qui l'exci-

HENRI  
IV.

1600.

toient à la guerre. Le Cardinal demanda qu'il fût cependant permis d'entrer en négociation; mais le Roi résolu de n'entendre à aucunes propositions, qu'après la reddition de la citadelle de Montmelian, renvoya cette affaire à un autre temps, & s'excusa sur l'absence du Connétable de Montmorency & du Chancelier de Bellièvre, qui étoient partis pour Marfeille.

Cependant le duc de Savoye commençoit à se mettre en mouvement. Le 12. Novembre il s'avança jusqu'à Aost à la tête de dix mille hommes de pied, de quatre mille arquebussiers à cheval, & de huit cens gendarmes. Aussitôt le comte de Soissons marcha avec l'avant-garde vers Monstiers, où il devoit être joint par Lesdiguières, que le Roi avoit fait passer quelque tems auparavant dans la Tarentaise. Le Duc parut deux fois avec son armée; mais la hauteur des neiges empêcha qu'on n'en vînt aux mains: tout se passa en escarmouches, dans l'une desquelles Bourg, Mestre de camp d'un régiment, se défendit vigoureusement contre un escadron de quatre cens chevaux ennemis, qui le pressoient vivement. Il n'étoit pas aisé d'en venir à une action générale au travers des hautes & affreuses montagnes qui séparent les deux armées, & où l'avantage étoit toujours du côté de celui qui se tenoit retranché dans son poste.

Le duc de  
Savoye se met  
en campagne.

Le Roi arriva ensuite avec le reste de son armée. Un Prêtre du pays lui ayant indiqué un passage qui pourroit le conduire jusqu'à l'ennemi, ce Prince détacha le comte de Soissons à la tête de huit cens gendarmes, avec ordre de traverser la montagne, & d'aller fondre sur le camp des Savoyards. Cette entreprise auroit réussi si la quantité prodigieuse de neige qui tomboit alors, n'eût bouché tous les passages, & fait échouer ce projet. Ainsi malgré le voisinage des deux armées, les montagnes furent toujours un obstacle qui les empêcha d'en venir à aucune action. Nous perdimes seulement environ quatre cens arquebusiers des troupes de Lesdiguières, qui s'étoient trop avancés. Ils se croyoient hors de danger dans leur poste; mais l'ennemi



les y ayant surpris pendant la nuit, ils portèrent la peine de leur témérité, ou de leur excessive confiance.

HENRI

IV.

1600.

De-là le Roi revint à Montmélian, dont la garnison plioit déjà bagage, quoique le terme qu'on leur avoit accordé ne fût point encore expiré. Le 14. Novembre, il eut une longue conférence dans un couvent de Jacobins qui est hors de la ville avec le comte de Brandis. Deux jours avant la reddition de la place, Rosny & Crequy, qui en étoient nommés Gouverneurs, y entrèrent avec une suite nombreuse de Gentilshommes, & soupèrent avec le Comte. On étoit étonné comment le Duc également brave & rusé, & à qui son ambition démesurée faisoit porter ses vûes jusques dans l'avenir, ayant pris la résolution de n'accepter aucun accommodement avec le Roi, avoit été si négligent à se mettre en défense. Entre plusieurs raisons qu'on apportoit de cette conduite, on n'en trouva point de plus probable que celle-ci, qu'on apprit depuis de quelques-uns de ceux qui avoient sa confiance; c'est que les Astrologues en qui les Princes ambitieux qui roulent de vastes projets, n'ont ordinairement que trop de confiance, l'avoient assuré qu'au mois d'Août, il n'y auroit point de Roi en France. Le Duc se flattant lui-même dans ses desirs, expliquoit cette réponse de la mort du Roi, & se laissa séduire par un mensonge si insigne, qui avoit d'ailleurs quelque apparence de vérité; car ces Astrologues avoient en quelque sorte rencontré juste, en prédisant que dans ce mois-là il n'y auroit point de Roi en France, puisqu'alors ce Prince étoit véritablement hors de ses Etats, & faisoit la guerre avec vigueur dans le pais ennemi.

Siège de la  
citadelle de  
Bourg.

Après la prise de Montmélian, il ne restoit plus au Roi que la citadelle de Bourg à conquérir; mais Bouvens son gouverneur n'étoit point d'humeur à suivre l'exemple du comte de Brandis. Les prières, les menaces, les promesses ne le touchoient point. Le soin de son honneur, ou l'espérance d'être secouru le soutenoient dans la résolution de défendre sa place jusqu'à la dernière extrémité. De Malain baron de Lux coupa un convoi de vivres, que Vatteville lui amenoit d'un château voisin du côté de la Franche-Comté, marchant toujours de nuit, de peur d'être découvert. Mais ce malheur ne fût pas capable de l'abattre. Ce qui donnoit quelque

espérance aux assiégés, c'est que le Duc ayant passé le mont S. Bernard, étoit venu camper à deux lieues de Montiers, où le comte de Soissons & Lesdiguières gardoient les passages; le Roi en ayant eu avis, s'y rendit aussi, & s'avança jusqu'à Villette, pour reconnoître de plus près le camp des ennemis. Il détacha de-là six cens Arquebusiers pour aller chasser les Savoyards d'un pont dont ils s'étoient saisi, & suivit lui-même ce détachement accompagné du comte de Soissons, de Lesdiguières & de toute sa Noblesse. L'attaque fut très-vive de la part des troupes du Roi, au lieu que les ennemis ne se battirent qu'en retraite, mettant un petit ruisseau entr'eux; en sorte qu'il paroissoit qu'ils ne comptoient que sur l'avantage de leur poste, & ne vouloient rien donner au hasard d'une bataille.

---

HENRI  
IV.  
1600.

Le Roi retourna donc le même jour à Villars, qui n'est pas éloigné de Beaufort, où les ducs de Montpensier & d'Espèrnon avoient leur quartier. De-là il détacha Philibert de Nerestan Mestre-de-camp d'un régiment, avec un corps d'élite pour aller ouvrir un passage jusqu'à l'ennemi par le pas du Cornet; ce qu'il exécuta avec beaucoup de diligence & de bonheur. Il renversa un corps de troupes Milanoises, qui lui disputoient le passage, & revint avec quelques prisonniers informer le Roi de l'affiète de cet endroit. Sur le rapport qu'il en fit dans le Conseil de guerre, on résolut d'attaquer en même tems l'ennemi de deux côtés, par le passage que Nerestan avoit reconnu, & par la Tarentaise. Déjà tout le monde se dispoisoit au départ, lorsque la neige commença à tomber en plus grande abondance que jamais, & rendit les chemins impraticables.

Le Roi demeura trois jours au même endroit, & en fut chassé enfin par la rigueur de la saison, qui l'obligea de reprendre la route de Chambery. De-là il fit partir le comte de Soissons pour aller investir le Fort de Sainte Catherine où ce Prince avoit résolu de se rendre immédiatement après. Il détacha aussi d'Auriac à la tête de deux mille hommes de pied & de deux cens chevaux, avec ordre de traverser le marquisat de Saluces, & de passer les Alpes, pour répandre dans l'Italie la terreur des armes Françoises. D'Auriac prit d'abord par le moyen du



HENRI  
IV.  
1600.

petard le Fort d'Assel ; cette entreprise affecta différemment les esprits des peuples, qui prévoyoit le grand changement qui arriveroit, si les François paroissoient en Italie. Les uns en furent consternés ; d'autres au contraire commençoient à concevoir de-là des espérances, & à former déjà des projets sur l'avenir.

Tandis que le Roi étoit à Chambéry, le Légat lui présenta d'Arconat & des Alymes plénipotentiaires du Duc, à qui ce Prince fit sentir combien il étoit mécontent de la mauvaise foi de leur Maître. Il leur dit, Qu'il ne vouloit point traiter avec eux, mais seulement avec le Légat. En effet il tira le Cardinal en particulier, & le fit entrer dans son cabinet, tandis qu'il laissa par mépris les Ambassadeurs dans l'antichambre avec Calatagirone. Le Roi ayant averti le Légat de s'assurer des intentions du Duc, avant que de s'engager pour lui ; le Cardinal demanda de son côté aux Plénipotentiaires, s'ils n'avoient point quelques ordres secrets, outre ceux qu'ils lui avoient communiqués ; mais quoi qu'ils assurassent que c'étoient les seuls dont ils fussent chargés ; cependant le Roi, qui avoit été trompé si souvent, tiroit toujours l'affaire en longueur ; persuadé que le Duc ne songeroit jamais sérieusement à s'accommoder, que quand on lui auroit enlevé la Bresse & la Savoye.

Siège du Fort  
de Ste Catherine.

Dans cette idée, ce Prince se rendit deux jours après au village de Luisset, qui n'est éloigné que d'un quart de lieu du Fort de Ste Catherine. Le Sénat de Geneve sçachant Sa Majesté si voisine de leur ville, lui envoya aussitôt des Députés pour lui présenter leurs respects & leurs hommages, & pour la prier de vouloir bien avant que de sortir de la Province, briser par la force de ses armes le joug insupportable que le Duc leur avoit imposé par la construction de ce Fort, & rendre la liberté aux habitans d'une Ville qui ne subsistoit qu'à la faveur de sa protection Royale. Du nombre de ces Députés étoit Théodore de Beze, vieillard plus qu'octogénaire, que le Roi avoit connu dans sa jeunesse, mais qu'il n'avoit point vû depuis plus de trente ans. Il recommanda à ce Prince, avec l'éloquence d'un vieillard la cause des Genevois, & montra fort au long qu'il étoit non-seulement de l'honneur de la France, mais même de son

intérêt de ne pas abandonner la protection de cette Ville. Il finit en rappelant au Roi le souvenir des services, qu'il avoit autrefois rendus au père & à la mère de Sa Mjesté. Henri écouta le discours de ce vieillard avec bonté, lui donna de bonnes espérances aussi bien qu'aux autres Députés, & lui fit outre cela un présent de cinq cens écus, que ce grand homme accoutumé depuis long-temps à une vie médiocre, reçut comme une grande récompense.

Quand les Députés partirent, les Princes, les Seigneurs & entre autres le comte de Soissons, les ducs de Montpensier, d'Aiguillon & d'Espéron, François d'Orléans comte de Saint-Pol, & le maréchal de Biron lui-même demandèrent permission au Roi de les suivre à Geneve, & s'y rendirent aussitôt. Le Sénat & les bourgeois les reçurent avec tant de joye & de si grands honneurs, qu'ils ne pouvoient eux-mêmes assez admirer la bonté de ces hommes qu'on avoit si long-temps haïs en France, & dont on faisoit partout des portraits si effrayants.

Cependant le Duc avoit demandé un passage par Sion, & par le Valais, comme s'il eût eu dessein de secourir les assiégés. Il avoit fait de même répandre le bruit, que les cinq cantons Catholiques avoient accordé des levées pour la défense de Milan. Tout cela au reste n'étoit qu'une adresse pour animer la garnison à se bien défendre par l'espérance d'un prompt secours. Cependant trois jours après l'arrivée du Roi elle capitula, ayant pris un delai de quelques jours pour la reddition de la place. Le Roi sans attendre que ce terme fût expiré, descendit le Rhône pour se rendre à Lyon où il avoit donné le rendez-vous au Légat, pour entrer en négociation. Il laissa au camp le comte de Soissons pour recevoir la place quand on la rendroit. On ne compta en tout que quatre cens hommes, la moitié Suisses, qui en sortirent avec trois pièces de canon, tambour battant & enseignes déployées.

Ce que nous venons de dire, & ce que nous avons dit en plusieurs endroits de cette Histoire du différend des habitans de Geneve avec le duc de Savoye, semble demander que je rapporte ici, comme je l'ai promis, ce que les deux partis alléguoient en leur faveur.

HENRI  
IV.  
1600.

Reddition de  
la place.

Origine de  
Geneve.



**HENRI** Geneve se nommoit autrefois la ville des Chevaliers , à  
**IV.** ce que quelques-uns prétendent , fondés sur une ancienne  
**1600.** inscription. Après la chute de l'Empire Romain , elle conserva long-tems sa liberté sous la protection du nouvel Empire , que les François fondèrent en Occident , & à l'ombre des aîles de l'Aigle Impériale , que l'on voit encore aujourd'hui sur la porte de la principale Eglise , & qui y a été placée , dit-on , sous le règne de Charlemagne. Dans la suite les divisions qu'on vit naître dans l'Empire , obligèrent les Empereurs d'abandonner le soin de Geneve. Elle eut donc recours alors à la protection de ses Evêques dont l'autorité étoit dès lors fort grande , même dans le gouvernement civil. De nouvelles contestations s'élevèrent depuis entre les Evêques & les comtes de Savoye leurs voisins. Cette ville infortunée en devint la victime , & fut même deux fois réduite en cendres.

Justification  
des droits du  
duc de Savoye  
sur cette ville.

A l'égard des droits que le duc de Savoye prétendoit avoir sur cette Ville , dans la conférence que les deux parties tinrent à Hermance au mois d'Octobre , trois ans avant le tems dont nous parlons , & immédiatement après le traité de Vervins , il produisit par ses Plénipotentiaires différens actes , sur lesquels il appuyoit ses prétentions.

Ses Ministres disoient , Que Pierre dernier de l'ancienne maison des comtes de Genevois , institua le 24. de Mars de l'année 1492. son héritier universel Humbert comte de Villars son neveu , qui se mit après la mort de son oncle en possession du comté de Genevois , & en obtint trois ans après , l'investiture de l'Empereur Venceslas : Que Humbert étant mort au mois de Mars de l'an 1400. & n'ayant point laissé d'enfans , nomma pour ses héritiers ceux qui lui pourroient naître après sa mort , & à leur défaut Eudes de Villars son oncle paternel , qui prit l'année suivante possession de cet héritage , & céda le 5. d'Août suivant à titre de vente le comté de Genevois à Amédée de Savoye : Que pour ajouter un nouveau droit à son premier titre d'acquéreur , Amédée obtint une seconde fois l'investiture du même Comté , que l'Empereur Sigismond lui accorda le 23. d'Août 1422. Que même dans cette occasion le Syndic de l'Empire ayant contesté à Amédée la possession du comté de

Genevois, prétendant qu'il étoit dévolu à l'Empire par la mort de Pierre dernier, & le Prince d'Orange le repétant aussi de son côté, en qualité d'héritier *ab intestat* du même Pierre, Sigismond promit à Amédée par un écrit secret, qu'au cas que ce différend fût décidé en faveur du Fils Impérial, il lui céderoit sans réserve à lui & à ses successeurs tous les droits qu'il avoit sur le comté de Genevois, comme fief de l'Empire : Qu'en effet, après un Jugement définitif, qui fut favorable au Fils, l'Empereur confirma par un nouvel acte sa première promesse : Que le 24. Octobre de l'année suivante ce Prince céda le comté de Genevois à Amédée, & défendit au Prince d'Orange de prendre dans la suite le titre de comte de Genevois, qu'on donna au Savoyard : Qu'on dressa un acte de cette cession le 29. Mai de l'année 1424.

HENRI  
IV.  
1600.

Ils ajoutoient, Que long-temps auparavant, les comtes de Savoye étoient en possession par la cession des Empereurs du souverain Domaine, de la Jurisdiction & de tous les autres droits Royaux, que l'Empire exerçoit sur le comté de Genevois : Que les vicaires de l'Empire avoient toujours eu soin d'ordonner à l'évêque de Geneve de se soumettre aux comtes de Savoye, comme vicaires perpétuels de l'Empire : Que Charles IV. l'avoit ainsi ordonné en 1366. Que dix ans auparavant le même Empereur avoit déjà statué que tous les appels des Genevois seroient portés devant le duc de Savoye, comme vicaire de l'Empire : Que l'Empereur Maximilien par un rescrit daté du 13. Mai 1519. avoit accordé le même droit au duc de Savoye sur le comté de Genevois, & nommément sur la ville de Geneve & son territoire : Qu'en conséquence dix ans après, Charles V. avoit ordonné le 3. Décembre à la ville de Geneve & à son Evêque de rendre une entière soumission au duc de Savoye ; ce qu'il avoit confirmé encore l'année suivante avec le titre de vicaire de l'Empire & autres droits plus amplement spécifiés dans l'acte qui en fut dressé le 13. Mars : Que les ducs de Savoye avoient joui du même droit sous les empereurs Ferdinand & Rodolphe : Que non-seulement les ducs de Savoye se fondoient sur le droit qu'ils tiroient des anciens comtes de Geneve, & qui leur avoit été confirmé par les Empereurs,



**HENRI** avec le titre de vicaires de l'Empire : Qu'ils avoient encore  
**IV.** pour eux l'autorité du S. Siège : Que Leon X. avoit donné  
**1600.** le même droit au duc de Savoye dans sa Bulle de l'année  
 1515. Et que depuis ce temps-là Pierre de la Baume évê-  
 que de Geneve & ses successeurs avoient toujours prêté aux  
 Ducs serment de fidélité , sans qu'il y eût jamais eu aucune  
 contestation sur cet article.

Ils concluoient donc , Que les ducs de Savoye réunissoient  
 en eux tous les droits des anciens comtes & des évêques de  
 Geneve , du S. Siège & de l'Empire : Que pendant tout ce  
 temps-là ils avoient exercé dans Geneve tous droits & actes  
 de souveraineté , du consentement des habitans & même des  
 Evêques : Qu'ils y avoient établi des Gouverneurs , créé des  
 Magistrats , des Sergens & Huissiers , qui portoient même  
 les armes de Savoye : Qu'ils y avoient eu une Citadelle &  
 un Palais : Qu'ils y avoient fait battre monnoye : Qu'ils y  
 avoient accordé des graces aux criminels : Enfin , qu'ils y  
 avoient fait tous actes de souveraineté jusqu'à l'an 1535.  
 que la Ville ayant changé de Religion , aussi bien que de  
 gouvernement , avoit dépouillé de leurs droits Charle de  
 Savoye , l'Evêque , l'Empereur & le Pape en même temps.

Les Députés de Geneve répondoient à ces preuves ; &  
 sans s'arrêter à examiner ce testament , ces successions , ces  
 longues généalogies , ces cessions , ces investitures qu'on al-  
 léguaient contr'eux , ils soutenoient , Que toutes ces pièces ne  
 prouvoient rien contre la liberté de la ville de Geneve :  
 Qu'on n'en pouvoit inférer que les comtes de Geneve , ou  
 de Genevois , eussent jamais eu aucun droit sur la Ville :  
 Qu'au contraire ces Comtes avoient toujours rendu hom-  
 mage aux Evêques & à l'Eglise , desquels ils avoient été  
 Feudataires pendant plus de quatre cens ans ; aulieu que la  
 ville de Geneve avoit toujours été une ville libre & Impé-  
 riale : Que cela paroissoit par le rescrit de l'Empereur Fri-  
 deric Barberouffe adressé en 1153. à l'évêque de Geneve ,  
 nommé Arducus , par lequel cet Empereur confirmoit les  
 libertés de cette Eglise , & decernoit confiscation de biens ,  
 applicable moitié au profit de la chambre Impériale , moitié  
 à celui de l'église de Geneve , contre ceux qui voudroient  
 entreprendre sur ses droits : Que neuf ans après Berthol duc  
 de

de Zeringhen, voulant transporter au comte de Genevois le titre de vicaire de l'Empire, qu'il avoit obtenu du même Barberouffe, ce Prince les avoit réprimendés tous deux en présence de tous les Princes du S. Empire, les avoit privés l'un & l'autre du droit subreptice qu'ils avoient obtenu, & avoit confirmé de nouveau à l'Evêque & à ses successeurs le souverain domaine de la ville; enforte qu'ils ne pourroient jamais l'aliéner: Qu'en conséquence étoit intervenüe une pragmatique sanction, confirmée par la diète générale de l'Empire, & donnée même à la requête & du consentement du duc de Zeringhen & du comte de Genevois: Qu'enfin, en 1186. une Sentence portée contre le comte Guillaume au mois de Septembre, avoit adjugé à l'évêque Nantelin toutes les terres du Comte, comme vassal & feudataire de l'évêque & de l'Eglise de Geneve: Que depuis que les comtes de Genevois eurent cédé à ceux de Savoye tous leurs droits & actions, ceux-ci avoient transigé deux fois avec l'évêque de Geneve en 1219. & 1290. & ils s'étoient reconnus vassaux de l'Evêque & de l'Eglise: Qu'il se trouvoit encore d'autres actes de l'hommage rendu par les comtes de Savoye aux évêques de Geneve, tels que ceux de 1346. & 1405. Que dans la contestation survenuë entre Blanche comtesse de Genevois & les comtes de Savoye, pour sçavoir à qui des deux appartenoit le Comté, l'un & l'autre s'étoient offerts de prêter le serment de fidélité à l'Evêque, qui ne voulut point l'accepter jusqu'à ce que le droit de l'un ou de l'autre fût constaté: Que de-là on devoit conclure que les rescrits des empereurs Venceslas & Sigismond, & autres actes semblables accordés aux comtes de Savoye en 1315. 1422. & les deux années suivantes, n'avoient pû préjudicier aux droits de l'Eglise, ni de la ville de Geneve; & que les comtes de Savoye n'avoient pas plus de droit sur l'une & sur l'autre, qu'ils n'en avoient reçu des comtes de Genevois, qu'on devoit appeller ainsi, & non point comtes de Geneve, comme il étoit démontré par les anciens actes, où ce nom se trouvoit même souvent écrit en abrégé suivant l'usage des Notaires de ce temps-là; enforte qu'il paroissoit qu'ils étoient maîtres du territoire, & non pas de la ville de Geneve.

---

HENRI  
I V.  
1600.



Ils ajoûtoient, Que les réscrits de l'empereur Charle IV. de l'an 1255. & 1266. qui accorderoient le titre de vicaire de l'Empire avec tous les droits Royaux aux prédécesseurs de S. A. n'avoient pû préjudicier à cet ancien droit : Qu'ils étoient détruits par la force d'un autre rescrit beaucoup plus ancien, rendu par Frideric Barberouffe : Qu'il n'étoit pas juste en effet qu'un rescrit accordé par l'Empereur, sans entendre les parties, & en faveur d'un Prince son parent ; rescrit obreptice, & ou les formalités requises en pareil cas n'étoient point observées, l'emportât sur un jugement si solennel, rendu par l'empereur Frideric, toutes les parties ouies, & dans une diète générale de tout l'Empire : Que l'empereur Charle en étoit convenu lui-même, puisqu'il déclara dans la suite, qu'il n'avoit accordé cette dignité à son parent, que parce qu'il ne pouvoit résister à ses importunités : Qu'en effet l'année suivante ce Prince voyant combien cette concession étoit préjudiciable aux intérêts de l'Empire, l'avoit révoquée par un rescrit contraire, & avoit confirmé de nouveau tous les droits de l'Evêque & de la ville de Geneve, à qui il donnoit le titre d'illustre membre de l'Empire : Qu'enfin en 1377. le Comte lui-même pressé par ce même Charle IV. & par le pape Gregoire XII. se soumit à l'ordonnance qui lui ôtoit la dignité de vicaire de l'Empire, & qu'il en avoit été dressé un acte authentique : Qu'en conséquence, lorsqu'en 1400. l'empereur Venceslas conféra cette même dignité à Amedée VIII. qui fut le premier duc de Savoye, il ajoûta dans ses lettres la clause, que ce seroit sans préjudice des droits de l'Evêque, & de ses successeurs, & des libertés de la ville de Geneve : Que l'empereur Sigismond avoit révoqué cette dignité, qu'on avoit donnée à Amedée, & lui avoit enjoint expressement de n'être point assez téméraire pour oser attenter aux droits Royaux, & aux libertés de l'église de Geneve, à laquelle il donnoit aussi le même nom d'illustre membre de l'Empire : Que ces actes étoient de 1412. & de 1420. Qu'en conséquence Louis de Savoye n'avoit pas manqué en 1455. d'enjoindre à ses Officiers de ne donner aucune atteinte aux droits & libertés de la ville de Geneve, cassant & annullant tout ce qui seroit ou auroit jamais été fait à leur préjudice : Que Charle II. duc de

Savoie avoit ordonné la même chose en 1489. Que par conséquent on ne pouvoit s'autoriser des rescrits des empereurs Maximilien, Charles V. & Rodolphe, puisqu'ils avoient été accordés sans entendre les parties, & par subreption, qu'ils se trouvoient contraires à tant de pragmatiques plus anciennes rendues avec connoissance de cause, & qu'ils avoient même été abrogés depuis par les sanctions postérieures du même Charles V. Qu'en effet en 1530. dans un temps où ce Prince n'avoit rien à craindre de la France, il avoit averti par une déclaration authentique les habitans de Geneve, de ne point faire aucune entreprise à la sollicitation des ducs de Savoie, qui pût préjudicier aux droits de l'Evêque, de l'Eglise & de leur Ville: Que dix ans après, malgré le changement arrivé dans le gouvernement civil de Geneve, aussi-bien que dans la Religion, ce même Empereur les avoit avertis une seconde fois de conserver l'ancienne juridiction, & les libertés que ses prédécesseurs avoient accordées à Geneve, comme ville Imperiale: Que l'autorité du pape Leon X. n'avoit pas plus de force contre eux, puisqu'il n'étoit point juge compétent, & qu'il avoit prononcé sans entendre les parties: Qu'il étoit constant que le Bref de ce Pape ami du duc Charles de Savoie, & qui ne refusoit jamais rien aux Princes, n'avoit été rendu que par les intrigues de ce Duc, quoique du consentement de l'Evêque Pierre de la Baume, qui vouloit par cette démarche rentrer dans les gros Benefices que Charles lui avoit ôtés, & qu'il lui retenoit de force: Que cet acte ne donnoit aucun nouveau droit aux ducs de Savoie: Que d'ailleurs jusqu'à ce qu'un Concile universel convoqué & assemblé librement eût statué sur la puissance du Pape qu'on lui contestoit avec raison en plusieurs endroits, il seroit toujours constant, que le plus grand nombre des villes & des provinces Imperiales, en Suisse, en Allemagne, aux Pais-bas, & même plusieurs Royaumes, tels que l'Angleterre, l'Ecosse, le Dannemarck, & la Suède, s'étoient séparés du Pape depuis soixante ans: Qu'ils ne reconnoissoient ni son autorité, ni celle des Evêques & des Prélats, qui lui étoient soumis; & que cette conduite avoit été sagement autorisée dans les diètes générales de l'Empire, sur-tout dans celle de Nuremberg en 1532.



HENRI IV. 1600. Que cependant si on vouloit remonter plus loin, on trouveroit des rescrits d'Adrien IV. en 1157. & de Sixte IV. en 1483. qui confirmoient les privilèges & les libertés accordées à la ville de Geneve par l'empereur Frideric Barberoussé, & les révolutions ci-dessus mentionnées de la dignité du vicaire de l'Empire faites par Charle IV. Que Felix V. auparavant nommé Amedée duc de Savoye, faisoit dans un Bref donné l'an 1444. l'éloge des libertés & immunités de la ville de Geneve, & reconnoissoit que si elle lui avoit fourni des troupes, ce n'étoit point qu'elle y fût obligée par devoir; mais qu'elle en avoit usé de la sorte par amitié, comme une ville alliée & voisine: Qu'on n'étoit pas mieux fondé à ajoûter, que plusieurs évêques de Geneve avoient prêté serment de fidélité aux comtes de Savoye: Qu'on n'en produisoit aucune preuve certaine, & que ce fait n'étoit guères vraisemblable, puisqu'il étoit combattu par tant d'actes contraires: Qu'au reste quand même il s'en trouveroit quelques-uns, qui par crainte, ou pour quelque autre raison que ce soit, auroient été assez lâches pour s'oublier jusqu'à cet excès, on n'en pouvoit rien conclure: Que cela ne donnoit aucun droit aux ducs de Savoye, puisqu'il étoit expressément porté dans l'ordonnance de l'empereur Frideric, que les Evêques même ne pourroient jamais aliéner la souveraineté de Geneve, & qu'aussi-tôt après leur sacre ils faisoient serment entre les mains des Syndics de la ville de ne s'en jamais dépouiller: Que par conséquent ils n'auroient pû sans un parjure insigne, déroger à cet engagement qu'ils avoient contracté avec la Ville: Que cela paroissoit encore par la transaction passée en 1420. le dernier de Février sous le Pontificat du pape Martin entre Jean patriarche de Constantinople, administrateur de l'évêché de Geneve, & les Syndics de cette ville: Qu'au contraire on produisoit plusieurs actes & pièces, qui constatoient les droits & les libertés de Geneve, & qui prouvoient que les comtes de Genevois, & ensuite les comtes de Savoye qui avoient succédé à leurs droits, avoient toujours rendu hommage à l'église de Geneve: Que Thomas comte de Maurienne qui étoit la tige des ducs de Savoye d'aujourd'hui, reconnoissoit & déclaroit dans un acte public passé en 1211. que les

drois Royaumes appartenoient à l'église de Geneve : Que huit ans après, Guillaume dans un contrat passé avec Amedée évêque de Geneve, s'étoit mis sous sa protection comme son homme lige, & avoit reçu de sa main l'investiture avec l'anneau comme son vassal : Que cinq ans encore après, par une transaction passée entre l'évêque Humbert & Amedée comte de Genevois, ce dernier avoit reconnu que la juridiction, & tous les droits de battre monnoye, de péage, de pacage, de confiscation, & autres semblables, appartenoient à l'Evêque : Qu'enfin l'évêque Humbert de Grammont avoit transigé en 1255. avec le même Amedée, & que cette transaction portoit que le Comte n'auroit aucun droit sur la ville de Geneve : Qu'en conséquence l'an 1398. Humbert de Villars comte de Genevois n'ayant point fait hommage, ni payé les droits dûs à l'évêque Guillaume de Lornay, la Chambre imperiale par son jugement du premier d'Octobre avoit adjugé à ce Prélat, comme Seigneur souverain, le Mandement de Ternier : Que dans la suite Amedée VIII. dont nous avons déjà parlé, avoit prêté serment de fidélité à l'Evêque pour le comté de Genevois, ce qui se fit avec les cérémonies ordinaires devant le grand autel de saint Pierre : Qu'une preuve encore très-forte, & très-propre à confirmer le droit de souveraineté que prétendoient les Genevois, c'étoit que les Syndics de la ville ayant acheté de Montchenu quelques terres aux environs du Pont d'Arve, Louis duc de Savoye fils du Pape Felix, non seulement approuva cette vente, mais céda même à Geneve tous les droits qu'il avoit sur ces terres en qualité de Seigneur souverain ; ce qu'il n'auroit pas fait sans doute s'il eût transigé avec ses hommes liges, c'est-à-dire, avec ses vassaux : Qu'on en trouvoit encore une preuve convainquante dans les traités d'alliance, que les Genevois firent en 1285. avec le comte Amedée, & ceux que l'Evêque & l'Eglise passèrent ensuite en 1307. avec le même Prince, & Hugue Dauphin baron de Fossigny : Qu'enfin du temps de Pierre de la Baume, dont on a déjà parlé, & de son consentement, il y eut un traité passé entre la ville de Geneve & les cantons de Berne & de Fribourg ; & que le Duc ayant fait un compromis entre les mains des cantons



HENRI

IV.

1600.

Suiffes, & des alliés de saint Gal & du Valais, qui avoient été choisis pour arbitres, tant par ce Duc, que par la Ville même pour décider de leurs droits, le jugement rendu en 1531. avoit été en faveur des Syndics de la ville de Geneve: Qu'en effet un des motifs qui porta François I. à entreprendre la guerre de concert avec ceux de Berne, de Fribourg, & du Valais contre le duc Charle, ce fut que ce Prince vouloit opprimer la liberté de Geneve: Qu'aussi Henri III. petit fils de François I. avoit compris la république de Geneve dans l'alliance, qu'il renouvella avec les cantons de Berne & de Soleure; & que depuis ce tems-là, les rois Très-Christiens avoient toujours pris cette ville sous leur protection.

A l'égard de ce qu'alleguoient les ministres du Duc au sujet de l'entrée du Château, & de la demeure des ducs de Savoye dans Geneve, du droit d'y battre monnoye, de l'établissement des Gouverneurs & des Sergents, & de la concession des graces, les Syndics répondoient, Que les Ducs n'avoient jamais eu de Château dans leur ville, & que ce qu'ils appelloient le Château servoit autrefois de prison publique. Ils disoient à peu près la même chose au sujet des Gouverneurs & des Sergents. Pour ce qui est du droit de battre monnoye, ils soutenoient que les Comtes n'avoient jamais joui d'un semblable droit dans la ville, mais seulement dans un endroit du fauxbourg de saint Gervais, qu'on appelloit le champ de la monnoye: Que cette monnoye portoit l'image & le nom de saint Pierre, à qui leur Eglise Cathédrale étoit dédiée; ce qui seul démontre, disoient-ils, que les Comtes relevoient de l'Eglise: Qu'il ne leur étoit même permis de battre que de la monnoye simple, & qu'ils étoient obligés de céder la moitié du profit à l'Evêque: Qu'on en trouvoit la preuve dans les actes des hommages rendus par Louis de Savoye comme baron de Vaut en 1308. & 1343. Que c'étoit sur ce fondement qu'en 1396. l'Evêque Omer avoit protesté contre Amedée VII. comte de Savoye, qui s'attribuoit le droit de battre monnoye à Anecy: Qu'on voyoit encore par le même acte, que le même Amedée s'étoit rendu aux instances qu'on lui avoit faites de ne point donner atteinte aux droits de l'Eglise de Geneve: Qu'on ne

convenoit pas non plus que les Comtes eussent jamais accordé aucune grace dans la Ville : Qu'il étoit constant au contraire qu'en 1453. ce fut l'évêque Thomas, qui fit grace de la vie à un criminel condamné à mort par les Sindics : Que si jamais les comtes de Savoye avoient exercé un tel acte d'autorité dans Geneve, ce n'avoit été que par une concession passagère de l'Evêque qui vouloit leur faire honneur, & non point d'une manière qui pût leur donner un titre, & un droit à perpétuité : Qu'on pouvoit dire la même chose de leur séjour dans la ville, en sorte que ce n'avoit jamais été que par une concession gracieuse & passagère, qu'il leur avoit été permis d'entrer dans Geneve, comme dans un territoire étranger, & d'y rendre la justice au fauxbourg qui relevoit d'eux : Que cela paroissoit par plusieurs actes & plusieurs requêtes des années 1460. 1469. 1508. 1513. & 1517. par lesquels les comtes & ducs de Savoye demandoient au Sénat & Sindics de Geneve, la permission pour eux, & leurs Officiers, d'entrer dans la ville, pour y rendre la justice à leurs sujets, & y faire publier leurs ordonnances ; ce qu'assûrement ils n'auroient jamais fait, s'ils avoient eû quelque juridiction sur Geneve.

Voilà ce que les deux parties alléguoient chacune en sa faveur, la possession restant toujours cependant au sénat de Geneve, comme un titre certain & incontestable de ses droits ; en sorte que les Députés étant assemblés à saint Julien cinq ans après, au mois de Juillet pour entrer en négociation, le Duc consentit, sans faire aucune réserve de ses droits, qu'en vertu de la paix qui fut alors conclue, les habitans de Geneve fussent compris dans le traité de Vervins.

Outre ce que je viens de rapporter, l'Ecrivain ampoulé du chevalier de Savoye, que l'on croit être Butet fils de Claude Butet, homme sçavant, dont notre compatriote Ronfard a fait l'éloge, a entassé dans son ouvrage plusieurs actes & quantité de faits, pour montrer que les comtes de Geneve avoient fait serment de fidélité à ceux de Savoye, comme leurs vassaux ; par exemple, à Amedée II. vers l'an 1190. à Pierre fils de Thomas en 1366. à Amedée le Grand en 1387. Il ajoute, Que six ans après, sur la contestation qui s'éleva à l'occasion du comté de Genevois, pour sçavoir à qui on



HENRI  
IV.  
1600.

devoit en faire hommage, & de qui il relevoit, une assemblée nombreuse des seigneurs de France & d'Allemagne décida en faveur des princes de Savoye. Il prétend aussi, qu'Amedée comte de Genevois ayant prêté serment au Dauphin de Viennois le prêta de nouveau à Amedée comte de Savoye en 1329. qu'il en fut dressé un acte authentique ; & que 26. ans après, le Dauphin se désista par un acte public du droit, que le premier contrat sembloit lui donner ; désistement solennel, auquel intervint le roi Jean par son député Aimard évêque comte de Valence & de Die : Qu'en conséquence Amedée obtint la même année de l'empereur Charles IV. l'investiture des droits qui lui avoient été cédés par le Dauphin : Que si donc depuis ce temps-là Amedée VIII. voulut acheter le comté de Genevois, d'abord d'Eudes fils d'Humbert de Villars en 1401. & 16. ans après, de la comtesse Mathilde, ce n'étoit pas qu'il n'en fût déjà Seigneur souverain ; mais c'est qu'il y avoit encore dans ce pays plusieurs petits Seigneurs, qui étant maîtres & propriétaires de quelques fiefs particuliers diminuoient beaucoup son droit de souveraineté ; & que par conséquent il étoit très-important pour les princes de Savoye de les chasser du territoire de Geneve.

Mais il est certain que tous ces faits, & autres semblables, se sont passés entre d'autres personnes, dans l'absence des Evêques, & sans leur agrément. Du reste Butet lui-même ou bien l'auteur de cet ouvrage, quel qui soit, est d'assez bonne foi pour convenir, que ces derniers ont toujours disputé à la maison de Savoye, la souveraineté de la ville de Geneve, & en ont toujours été en possession jusqu'au temps que cette ville changea de Religion. Alors les Syndics, qui sous l'administration des Evêques étoient chargés de veiller à la conservation de la Liberté publique, s'approprièrent la Souveraineté, & ayant chassé les Evêques, envahirent le gouvernement de cette République, qu'ils mirent sous la protection de l'Empire, aux armes duquel ils ont toujours depuis frappé leur monnoye.

Mariage du  
Roi avec Marie de Medicis.

Les soins & les embarras de la guerre, à laquelle le Roi se préparoit, n'avoient point fait interrompre à ce Prince l'affaire importante de son mariage avec Marie de Medicis, fille

filles de feu François Grand-Duc de Toscane. Aussitôt que le cardinal de Joyeuse eût déclaré nul le premier mariage que Henri avoit contracté 28. ans auparavant avec la princesse Marguerite fille de Henri II. & sœur de Charle IX. Nicolas Bruslard de Silleri ambassadeur de France à la cour de Rome, s'étoit rendu à Florence avec tous les pouvoirs nécessaires, pour signer au nom de ce Prince, les articles qui avoient déjà été réglés par son ordre. Depuis ce temps-là, Henri prêt à partir pour porter la guerre en Savoye, avoit envoyé au Grand duc Ferdinand, oncle de la Princesse, une procuration spéciale pour faire les fiançailles. Roger de Bellegarde grand Ecuyer de France en fut le porteur. Il s'embarqua à Marseille avec une suite de quarante Gentilshommes des plus distingués, & arriva à Livourne le 20. de Septembre. Trois jours après, il fit son entrée à Florence, où les bâtarde de Medicis Jean & Antoine allèrent le recevoir avec toutes les marques de distinction qu'il pouvoit souhaiter. Le Grand-Duc lui-même sortit du palais Pitti, & vint à sa rencontre avec toute sa Cour. Après les premiers complimens, Bellegarde communiqua d'abord au Duc les ordres du Roi, dont il étoit porteur. Ensuite ils se rendirent tous deux au Palais, où le grand Ecuyer alla aussitôt saluer la Princesse, à laquelle il présenta les lettres du Roi écrites de sa propre main, & lui exposa de vive voix le reste des ordres dont ce Prince l'avoit chargé.

Le 2. d'Octobre, on vit arriver à Florence Vincent duc de Mantouë, accompagné de son épouse Eleonor de Medicis, sœur de la princesse Marie; & le lendemain l'ambassadeur de la république de Venise se rendit dans la même ville. Le cardinal Aldobrandin, que le Pape avoit nommé Legat en France, pour accommoder l'affaire du marquisat de Saluces, passa aussi à Florence, pour assister au nom de S. S. à la cérémonie du mariage. Il y fit son entrée le 4. du même mois. Il fut reçu à la porte de cette ville par le Grand-Duc, qui s'y étoit rendu en personne suivi non seulement de toute sa cour, mais même de tout le Clergé, & conduit à la Cathédrale par ce Prince, qui dans toute cette cérémonie marcha toujours à la gauche du Legat. Là ils mirent pied à terre, & après les prières ordinaires, ils se rendirent au



**HENRI VI.** Palais , où le Grand Duc donna un souper magnifique , après lequel le Legat alla saluer la princesse Marie.

**1600.** Le lendemain , le Legat fit la cérémonie du mariage , ayant à sa droite la Princesse , & le Grand-Duc son oncle à sa gauche. Après cette cérémonie , on fit celle du

Le Grand-Duc épouse sa nièce au nom du Roi.

Baptême du fils du Grand-Duc , qui fut tenu sur les Fonts par l'ambassadeur de Venise. Le reste du jour se passa en fêtes , qui furent terminées par un grand repas également remarquable par sa magnificence , & par l'art merveilleux avec lequel il fut ordonné. Après les premiers services , on en vit paroître un nouveau , porté par plusieurs machines , s'avancant par ressorts , & toutes chargées de confitures , de glaces , de fontaines , de fleurs , d'arbres , & de mille autres beautés , qui pouvoient le disputer aux jardins d'Alcinoois , & représentoient au milieu de l'automne , tous les charmes du printemps. Autour de ces machines , voltigeoient mille oiseaux différens , qui par leur ramage confus remplissoient le vaste fallon où la Cour étoit assemblée , d'une harmonie également agréable. A ce spectacle succédèrent deux espèces de nuées , portants , la première une jeune fille de Florence sous l'habit de Diane ; & l'autre un Eunuque , qui par le concert charmant de leurs voix , firent aisément oublier le plaisir qu'on avoit pris au chant des oiseaux , & ne ravirent pas moins les oreilles des assistans , que le premier spectacle avoit amusé agréablement leurs yeux. Les jours suivans furent employés à des parties de chasse , des tournois , des courses de bague , & des mascarades. Le 9. on joua une pièce de théâtre avec des préparatifs étonnans , & une prodigieuse dépense. L'étendue de cette Histoire , & l'importance des faits qui me restent à rapporter , ne me permettent pas d'entrer dans un plus grand détail de toutes ces particularités. Plusieurs autres auteurs en ont donné des relations complètes , auxquelles les curieux peuvent avoir recours.

Tout étant disposé pour le départ de la Reine , elle prit congé du Grand-Duc , & partit de Florence le 13. d'Octobre , accompagnée de Christine de Lorraine épouse de Ferdinand , de la duchesse Eleanor sa sœur , de Virginio des Ursins duc de Bracciano , & d'Antoine de Medicis son frère naturel. De-là elle alla s'embarquer à Livourne le 17. du

même mois sur la galère générale du Grand Duc , qui avoit coûté des sommes immenses. Le corps de ce superbe vaisseau étoit tout revêtu en dehors d'ouvrages de marqueterie ; & les dedans étoient si ornés de pierreries , & de tout ce qui peut faire plaisir à la vûë , qu'il pouvoit aisément aller de pair avec la fameuse galère de Ptolémée Philadelphie , si vantée par les Anciens. Il étoit commandé par Marc Antoine Colicati , & escorté de cinq galères du Pape , de cinq autres Maltoises , & de six du Grand-Duc. La flotte fut battue par les vents contraires ; & les ambassadeurs de Genes , qui s'étoient rendus à bord de l'Amiral de la part du Sénat , pour complimenter S. M. l'ayant priée de leur faire l'honneur d'entrer dans leur ville pour se remettre des fatigues de la mer , en attendant que la tempête fût apaisée ; la Reine répondit que le Roi ne l'avoit point ordonné. Ainsi pendant toute la route elle coucha toujours dans sa galère. Enfin après avoir passé Final & Savonne , elle entra le lendemain dans Antibes port de France. De là suivant la côte , elle alla mouiller à Sainte-Marie & à Toulon , où elle séjourna deux jours , & aborda le 3. de Novembre sur le soir à Marseille , où elle fut conduite au Palais par un ponton qu'on avoit dressé sur le port.

HENRI  
IV.  
1600.

Le Roi avoit envoyé de Lyon pour la recevoir , le connétable de Montmorency , & le chancelier de Bellièvre. Le duc de Guise gouverneur de la province , les cardinaux de Joyeuse , de Gondy , de Givry , & de Sourdis se trouvèrent à la descente du vaisseau , avec les princesses Anne d'Est mère des Lorrains , & de Henri de Savoye duc de Nemours ; Catherine de Cleves mère du duc de Guise ; Louise de Lorraine sœur du même Duc , & plusieurs autres Dames de la première distinction. Le Chancelier porta la parole en présence du Connétable , & complimenta la Reine au nom du Roi sur son heureuse arrivée en France. Le même jour du Vair premier Président du Parlement de Provence , conduit par le Chancelier , eut audience de S. M. qu'il complimenta au nom de sa Compagnie. On dit qu'il tint ce discours.

» Madame , au bruit de l'heureuse arrivée de V. M. très-  
» Chrétienne dans ce Royaume , dont elle vient faire le  
» bonheur , nous quittons tous le temple de Themis & le

Discours de  
du Vair à la  
Reine.



HENRI IV. 1600, » sanctuaire de la Justice , pour venir nous prosterner à vos  
 » pieds , & pour donner à tous vos sujets l'exemple de la  
 » soumission & des hommages , qui sont dûs à V. M. Etablis  
 » pour les contenir dans l'ordre , il est bien juste que nous  
 » soyons les premiers à accomplir , en nous acquittant du  
 » plus glorieux & du plus honorable de tous les devoirs , les  
 » vœux que nous avons faits au Seigneur pour vous posséder.  
 » Oui , Madame , V. M. remplit tous les desirs de la France ,  
 » votre auguste présence ne nous laisse plus rien à souhaiter ;  
 » & pour rendre notre bonheur parfait , il ne reste plus , si-  
 » non que la bonté divine nous conserve ses présents , & nous  
 » fasse jouir longtemps de la félicité qu'il nous procure , par  
 » l'arrivée de votre personne sacrée.

» Le Ciel nous a donné un Roi excellent en vertu , admi-  
 » rable en bonté , incomparable en valeur , qui a assuré le  
 » repos de la France , par les travaux qu'il a essuyés ; la tran-  
 » quillité de ses sujets , par les dangers auxquels il s'est ex-  
 » posé ; & la gloire de la Nation , par les victoires qu'il a  
 » remportées. Nous eussions été le peuple le plus heureux  
 » de l'Univers , si une réflexion fâcheuse n'eût point troublé  
 » notre joye & notre bonheur , en nous faisant souvenir que  
 » la nature a borné le cours de la vie humaine ; qu'il n'y a  
 » rien de durable ici-bas ; & que le temps nous enleveroit  
 » quelque jour un Prince , à qui il n'y avoit aucun de nous ,  
 » qui n'eût souhaité l'immortalité. Nous ne pouvions penser  
 » sans une tristesse accablante , que cette vie solitaire & pri-  
 » vée des douceurs qui accompagnent le mariage , à laquelle  
 » ce Prince sembloit condamné , lui rendoit à lui-même en-  
 » nuyeux & désagréables des jours , qui sont si précieux à  
 » tous ses sujets , & lui ôtoit l'espérance de laisser un hé-  
 » ritier , à qui la France eût un jour autant d'obligation ,  
 » qu'elle en avoit déjà au père.

» Nous allions succomber au déplaisir que nous causoit  
 » la vûe d'un avenir si fâcheux , lorsque le Ciel vous a en-  
 » voyée à notre secours. Oui , Madame , l'éclat de V. M. a  
 » dissipé les nuages de la tristesse qui nous accabloit. Le  
 » repos & la sûreté dont nous jouissons sous un si bon Prince ,  
 » nous remplissoit de joye ; mais notre joye n'étoit point  
 » parfaite. Nous ne la possédions que comme un dépôt. Vous

» venez de l'assûrer. Vous la rendez durable par l'espérance  
 » dont nous ofons nous flatter, qu'avec la grace du Seigneur,  
 » vous rendrez à la famille Royale l'ordre d'une succession  
 » légitime, qui a été interrompuë depuis si longtemps; &  
 » qu'il sortira de vous, pour la sûreté d'un trône ébranlé par  
 » tant de secousses, une postérité nombreuse digne d'un  
 » Royaume si puissant, & en qui nous verrons revivre la va-  
 » leur du père, & les vertus admirables de la mère. Ainsi,  
 » pleins du plus profond dévotement, & de la plus respec-  
 » tueuse reconnoissance, nous célébrons avec joye votre heu-  
 » reuse arrivée en France. Fasse le Ciel, que vous régniez  
 » longtems, & pour le bonheur d'une Nation qui vous re-  
 » connoît aujourd'hui pour sa Reine ! Que la fin du siècle  
 » où nous entrons, puisse vous voir heureuse épouse d'un Roi  
 » heureux ! Que la postérité la plus reculée admire en vous  
 » l'heureuse mère de tant de Rois, à qui vous donnerez la  
 » naissance.

» Vous venez, Madame, pour être l'épouse d'un grand  
 » Roi, qui n'a presque point eu d'égal dans tous les siècles  
 » passés. Vous apportez dans sa maison la grandeur de la  
 » maison d'Autriche dont vous sortez, la sagesse & la pru-  
 » dence de la maison de Medicis dont vous portez le nom.  
 » Souvenez-vous aussi & n'oubliez jamais, que Dieu vous  
 » appelle par cette alliance, à devenir non seulement la  
 » Reine la plus puissante qui soit dans le monde Chrétien ;  
 » mais encore la mère la plus tendre & la plus compatissante  
 » de tant de peuples, dont le Roi votre époux est le père.  
 » Ainsi, comme vous allez partager avec lui sa Couronne,  
 » songez de même à prendre part aux soins glorieux que le  
 » trône exige de lui. Aimez des peuples sur lesquels vous  
 » allez régner avec lui. Aimez des sujets dont la conserva-  
 » tion & la sûreté occupent sans cesse toutes ses pensées ; &  
 » aimez-les avec la même tendresse qu'il a pour la nation  
 » Françoisë, à laquelle vous venez d'être unie sous des pré-  
 » sages si heureux ; afin que non seulement nous vous obéis-  
 » sions avec joye ; mais que nos voisins mêmes se croient  
 » redevables de leur bonheur aux exemples de V. M. lorf-  
 » qu'ils se verront gouvernés par leurs Souverains, avec la  
 » même bonté & la même affection. «



Après ce discours du premier Président, la Reine pria  
**HENRI** Dieu de lui faire la grace de répondre aux desirs & aux espé-  
**I V.** rances de la Nation, & remercia tous ceux qui étoient pré-  
**1600.** sents. Ce jour là-même, il y eut une grande dispute entre les  
galères de Malthe commandées par Dom Pedre de Men-  
doza, & celles de Florence, qui étoient sous les ordres de  
Jean de Medicis; pour sçavoir qui auroit le premier rang  
dans la descente. On fut sur le point d'en venir aux mains;  
& la contestation ne fut terminée, que par la médiation du  
connétable de Montmorency, qui décida que les chevaliers  
de Malthe auroient la droite, & que ceux de S. Etienne au-  
roient la préséance dans la Capitane qu'ils conduisoient.

Réception de  
Sa Majesté à  
Avignon.

La Reine séjourna à Marseille depuis le 3. jusqu'au 16.  
de Novembre; & pendant ce temps-là le Roi défraya en  
cette ville sept mille tant étrangers que François, qui étoient  
à la suite de cette Princesse. Enfin elle prit congé de la  
Grande-Duchesse & d'Eleonor sa sœur, qui s'étoient déjà  
rembarquées pour retourner en Toscane, & arriva le len-  
demain à Aix escortée de deux mille chevaux. Deux jours  
après, elle se rendit à Avignon, où on l'attendoit avec im-  
patience. Son entrée dans cette ville fut des plus superbes.  
On avoit érigé de toutes parts pour cette cérémonie des arcs  
de triomphe & des théâtres. Les Jésuites inquiets sur leur  
rétablissement, qu'ils faisoient solliciter depuis longtemps  
à la Cour avec les plus vives instances, avoient pris soin de  
les faire dresser pour la réception du Roi; car on croyoit  
que ce Prince iroit recevoir la Reine à Marseille; mais la  
guerre de Savoye arrêta ce voyage. Cependant, afin que ces  
grands préparatifs qu'ils avoient faits aux dépens de la ville,  
pour gagner les bonnes grâces de ce Monarque, ne devin-  
sent pas absolument inutiles aux vûes qu'ils avoient, ils en  
firent graver les desseins, & en composèrent un livre. La  
Reine, qui en avoit été témoin, & qui publioit avec de  
grands éloges l'attention industrieuse de ces Pères, & leur  
affection pour sa personne, leur fit l'honneur de le présenter  
elle-même au Roi.

Les habitans avoient affecté d'observer dans tous ces pré-  
paratifs le nombre de sept, comme étant fort convenable  
au Roi, à la Reine, & à leur ville. En effet il y a dans Avignon

sept Palais , sept Paroisses , sept Couvents anciens , sept Couvents de filles , sept Hôpitaux , sept Colléges , & sept Portes. A l'égard du Roi , il avoit alors sept fois sept ans (1) il étoit le neuf fois septième roi de France depuis Pharamond (2) ; il avoit gagné la bataille d'Arques auprès de Dieppe , le trois fois septième jour de Septembre (3) ; à celle d'Ivry son armée étoit rangée en sept escadrons , & il y remporta la victoire les deux fois septième jour de Mars , c'est-à-dire le 14. Il donna la bataille de Fontaine-Françoise au mois de Juillet , le septième de l'année commune , à deux fois sept heures , c'est-à-dire , à deux heures après midi ; le même mois il fit à S. Denis son abjuration solennelle , & rentra dans la Religion de ses ancêtres. Il reprit Amiens sur les Espagnols en 1597. le septième mois de l'année solaire (4) ; il fut sacré à Chartres le 27. de Février , & fit la paix avec l'Espagne le trois fois septième de Juin. Pour ce qui est de la Reine , elle avoit alors 27. ans. Elle étoit petite fille de Ferdinand septième Empereur de la maison d'Autriche ; elle étoit venue en France avec une flotte de dix-sept galères ; la Capitane qu'elle montoit avoit vingt-sept pas de longueur , & vingt-sept rameurs de chaque côté. Ils avoient plusieurs autres rapports aussi frivoles , avec des inscriptions de même espèce.

François Suarès complimenta la Reine au nom du Clergé , & lui souhaita un Dauphin avant l'année révolue. A ces mots cette Princesse hors d'elle-même , témoigna une envie égale aux desirs des peuples , & pria Dieu très-instamment de lui accorder cette grace. Le lendemain , elle reçut les complimens & les présents de tous les Corps de la ville , & d'Elbene vint lui apprendre de la part du Roi l'agréable nouvelle de la réduction de Montmelian. M. de Conty Vicelégat l'invita le jour suivant à une magnifique colation , qu'il lui donna au palais de Poitiers ou de Rouvre , où il avoit fait assembler une compagnie très-brillante de Noblesse , de Dames & de Demoiselles de la ville.

Sa Majesté resta trois jours à Avignon , & en partit ensuite , après avoir témoigné le contentement qu'elle ressentoit

Entrée de la  
Reine à Lyon

(1) Quarante-neuf ans.

(2) Le soixante & troisième.

(3) Le 21.

(4) En Septembre.



HENRI  
I V.  
1600.

de la réception qu'on lui avoit faite. Elle passa par Valence, par Roussillon château appartenant à la maison de Tournon, & par Vienne, côtoyant toujours le Rhône; & arriva le Samedi 2. de Decembre à la Guillotiere fauxbourg de Lyon. Le lendemain après le dîner de S. M. elle donna audience & reçut les compliments de tous les Corps de la ville, ausquels le Chancelier répondit pour la Reine. On avoit dressé pour cette cérémonie un amphithéâtre à la Mothe, où cette Princesse étoit placée avec toute sa suite. L'archevêque fit sa harangue debout, les autres Etats & les autres Nations parlèrent à genoux. Les Allemands & ceux qui étoient à Lyon au nom des villes Impériales, les Suisses & les Grisons, vouloient faire leurs harangues debout. D'abord le Chancelier leur refusa cette permission; mais enfin on les laissa jouir de cette ancienne prérogative, parce qu'ils soutenoient qu'ils avoient toujours eu ce privilège, & qu'ils en avoient joui lorsque Henri II. avoit fait son entrée dans la même ville cinquante ans auparavant; ce qu'ils confirmoient par le témoignage de la Guiche gouverneur, & des autres Magistrats. Sur le soir, la Reine entra aux flambeaux dans la ville par la porte des Dauphins, & après avoir passé plusieurs arcs de triomphe & plusieurs théâtres érigés à la hâte, parce qu'on n'avoit eu que quinze jours pour tous ces préparatifs, elle se rendit à la Cathédrale, où l'on chanta le *Te Deum*. De là elle fut conduite à l'Archevêché.

Le Roi étoit cependant allé presser la reddition du Fort de sainte Catherine. La Reine demeura donc à Lyon huit jours entiers sans le voir. Elle l'attendoit avec un desir plein d'impatience, lorsqu'enfin le 9. de Decembre, le Chancelier l'avertit que le Roi descendoit le Rhône, & qu'il arriveroit ce jour-là. Elle soupa donc de meilleure heure; & après être sortie de table, à peine s'étoit-elle retirée dans sa chambre, que le Roi arriva en habit de guerre. La Reine se jeta d'abord à ses genoux; mais le Roi la releva aussitôt; & après lui avoir fait excuse d'avoir tardé si longtemps à se rendre auprès d'elle, & quelques autres compliments, il lui dit qu'il la prioit de lui prêter la moitié de son lit pour cette nuit-là, parce qu'il étoit si empressé de la voir, qu'on  
n'avoit

n'avoit pas eu le temps d'amener le sien. Ainsi le mariage fut consommé cette nuit-même.

HENRI  
IV.

1600.

Entrée du  
cardinal Le-  
gat à Lyon.

Le cardinal Aldobrandin étoit cependant resté à Chambéry. Mais le Roi qui songeoit à faire la cérémonie de son mariage, & qui croyoit la présence du Legat nécessaire, pour travailler au traité de paix, l'invita par ses lettres à venir à Lyon avec les députés du duc de Savoye. Le Legat se mit donc en chemin, & fit son entrée à Lyon le 16. de Décembre avec les cérémonies qui se pratiquent en France, le Prevôt des Marchands & les Echevins portant le dais devant lui, & le prince de Conty avec le duc de Montpensier marchant à ses côtés. Les instructions qu'on lui avoit données à Rome avant que de partir pour se rendre en France, étoient presqu'en tout contraires aux libertés & aux immunités du Royaume; aussi ne furent-elles point enregistrées au Parlement. Elles étoient datées de S. Marc du 25. de Septembre & du premier d'Octobre.

Cérémonie  
du mariage  
du Roi.

Le lendemain de son arrivée, on fit de nouveau dans l'Eglise cathédrale de S. Jean de Lyon, la célébration solennelle du mariage du Roi, qui avoit déjà été contracté à Florence entre les mains du même Cardinal. La cérémonie fut très-magnifique, & il s'y trouva un grand nombre de Princes, de Seigneurs, de Dames, & d'Ambassadeurs étrangers, entr'autres Charles de Lignes comte d'Aremberg, qui y assista au nom de l'Archiduc, & de l'Infante Isabelle. On ne sortit de l'Eglise que sur le soir; après quoi le Roi donna à toute la Cour un repas superbe. S. M. fut servie par le comte de Soissons Grand-Maître de sa maison, le duc de Montpensier, & François d'Orleans comte de S. Paul; le duc de Guise, le prince de Joinville son frère, & le comte de Sommerive son cousin servirent la Reine. Les jours suivants se passèrent en fêtes, en jeux, en spectacles, & en tournois.

Conférences  
pour la paix.

Après les fêtes de Noël, on reprit la négociation. Le Roi avoit choisi pour ses députés Brullart de Sillery, qui étoit de retour en France, & Pierre Jeannin Président au Parlement de Dijon. Les députés du duc de Savoye étoient d'Arconat & des Alymes. Ceux-ci tiroient l'affaire en longueur, en faisant des propositions toutes différentes des articles



**HENRI** dont on étoit convenu ; si on les pressoit de donner une réponse plus précise , ils disoient qu'ils étoient prêts de rendre le marquisat de Saluces , pourvu que le Roi restituât au Duc tout ce qu'il avoit conquis en Savoye dans cette guerre , mais ils n'alloient pas plus loin. Les députés du Roi avoient que cette restitution étoit à la vérité un des deux moyens dont on étoit convenu à Paris ; mais comme le Duc n'avoit point voulu s'en tenir à ce qui avoit été arrêté alors , & avoit par-là forcé le Roi à prendre les armes contre lui , ils demandoient avant toutes choses , que le Duc remboursât S. M. des frais de cette guerre , & qui montoient , disoient-ils , à huit cens mille écus d'or. Les Savoyards voyants qu'ils ne gagneroient rien à contester contre les vainqueurs , firent proposer un autre expédient par le Légat qui vouloit éloigner les François de l'Italie ; c'étoit de donner en échange du marquisat de Saluces , le comté de Bresse , auquel pour dédommager le Roi de ses conquêtes , on joindroit le Bugey & le Valromey jusqu'au Rhône , qui serviroit désormais de bornes aux deux Etats.

Le Roi n'étoit pas éloigné d'accepter cet échange ; mais il vouloit qu'on lui remît outre cela les châteaux de Cential , de Mont & de Roque Sparviere , prétendant , comme il étoit vrai , que ces places dépendoient de la Provence , & non point du pays des Alpes , dont on avoit seulement parlé , lorsqu'on demandoit la restitution de Saluces. Ainsi afin qu'elles fussent aussi comprises dans l'échange , le Duc ajouta aux offres qu'il venoit de faire le bailliage de Gex , & promit de plus cent mille écus pour les munitions de guerre , dont il s'étoit emparé à la prise de Carmagnolle.

Destruction  
du Fort de  
Sainte-Catherine.

On croyoit l'affaire terminée , lorsqu'il arriva un incident qui pensa rompre les conférences. On étoit convenu d'abord que le Roi rendroit de son côté la citadelle de Montmelian , & le fort de Sainte-Catherine en bon état ; mais comme le Duc faisoit naître tous les jours de nouvelles difficultés ; le Roi qui comprenoit qu'il n'étoit pas de son intérêt de laisser subsister ce Fort dans un canton destiné pour le passage des Espagnols en Franche-Comté , céda enfin aux prières des Genevois qu'il tenoit en bride , & commanda de le raser. L'ordre n'en fut pas plutôt donné , qu'il fut exécuté

sur le champ, & les Genevois prêtèrent la main à cet ouvrage avec tant d'ardeur, qu'on apprit la démolition du Fort, avant même qu'on scût que le Roi eût dessein de le détruire.

A cette nouvelle, le Légat jetta feu & flamme; il se plaignit, Que les députés du Roi l'avoient amusé d'une manière indigne: Qu'on faisoit insulte au saint Siège: Que pour protéger une ville déclarée depuis long-temps contre la véritable Religion & contre le Pape, le Roi ne se mettoit point en peine de mécontenter S. S. Il cria hautement contre ce qu'il appelloit une perfidie insigne; menaça de foudres & d'excommunications; & déclara qu'il retiroit sa parole, puis que le Roi ne lui avoit pas tenu la sienne.

Pour calmer ce grand feu, de Sillery fit entendre en peu de mots au Cardinal, Que dans l'état où étoient les affaires du Roi, ce Prince n'avoit besoin de faire la paix, qu'autant qu'elle étoit agréable à S. S. Que ce n'étoit point la nécessité, mais uniquement les égards que S. M. avoit pour le Saint Père qui l'en avoit prié, & à qui elle désiroit très-sincèrement de faire plaisir en cela comme en tout le reste, qui l'avoient engagée à toutes les démarches qu'elle avoit faites jusqu'alors dans la vûe d'y parvenir: Qu'il étoit juste aussi que le Pape n'exigeât rien du Roi qui fût contraire à ses intérêts & à ceux de l'Etat: Que Henri son prédécesseur n'avoit embrassé la protection de Geneve qu'après une mûre délibération, non pas tant pour la sûreté de Geneve, comme les ennemis de Sa Majesté le publioient pour la décrier, que pour le bien de la France entière: Qu'au jugement même des cantons Catholiques, & de tous les ministres de France, cette démarche étoit absolument nécessaire pour conserver l'alliance que la Nation avoit faite avec les Suisses: Qu'en effet le Roi ne pouvoit être maître du pas de Cluse, qui étoit le passage le plus sûr & le plus court pour les troupes Suisses, qu'autant qu'il auroit les Genevois pour amis: Que le Roi ne prétendoit donc point renoncer à une conduite si salutaire aux intérêts de sa couronne: Qu'il étoit disposé à entretenir une véritable paix avec les Princes ses voisins pourvû qu'il les trouvât eux-mêmes disposés à y contribuer; mais que si au contraire par une guerre injuste ils osoient faire aucune entreprise contre sa personne & contre

HENRI  
I V.

1600.

Plaintes du  
Légat à ce  
sujet.



les intérêts de son Etat, ils auroient en lui l'ennemi le plus redoutable.

HENRI IV. Ce discours ne calmoit point le Légat, qui menaçoit d'abandonner tout & de repasser les monts, lorsque Taxis ambassadeur d'Espagne alla trouver le Roi, & lui déclara que s'il ne s'accordoit incessamment avec le duc de Savoye, le Roi son maître ne pourroit s'empêcher de prendre le parti de son beau-frère & de ses neveux.

La réponse du Roi ne fut pas moins fière. Il déclara à ce Ministre, Qu'on ne viendrait point à bout de lui arracher la paix à force de menaces; & que si on continuoit, il rempliroit bientôt l'Espagne de tant de troupes, que Philippe auroit assez de peine à les chasser de ses Etats, pour n'avoir pas le tems de songer à se mêler de ce qui ne le regardoit point: Qu'il sçavoit fort bien que le Duc auroit eu plus d'envie que de pouvoir de l'outrager si mal à propos, s'il n'eût pas été soutenu sous main des conseils & des forces de la cour d'Espagne: Qu'il avoit donc résolu d'agir en Lion contre les sourdes démarches des renards, & d'attaquer de front qui vouloit le charger en queue.

L'agent des Archiducs exhorta aussi Sa Majesté à faire la paix; mais il s'y comporta avec autant d'amitié & de zèle, que les Espagnols faisoient voir de fierté & de hauteur. Au contraire les Ministres de la reine d'Angleterre excitoient sans cesse ce Prince par ordre de leur maîtresse à porter la guerre au-delà des Alpes. Déjà toutes les espérances de la paix étoient évanouies; le Duc qui s'étoit vu dépouillé en un moment de tous ses Etats en deçà des Alpes, comptoit encore sur la citadelle de Bourg; lorsque la garnison de cette place réduite à la dernière extrémité, & craignant encore des suites plus fâcheuses, écrivit aux députés du duc, qui étoient à Lyon, une lettre signée du gouverneur Bouvens, du Mestre de Camp Just & des autres Officiers, par laquelle elle leur marquoit, que si on ne la secouroit dans deux jours, ou si on ne convenoit d'un accommodement, elle seroit contrainte de rendre la place.

Les ministres de Savoye ayant reçu cette lettre, allèrent aussi-tôt trouver le Légat; & lui ayant fait connoître le danger où se trouvoit le Duc de perdre Bourg, qui étoit sa

dernière ressource, ils le supplièrent de reprendre la négociation. Ils lui représentèrent, Que les François ne demandoient que la guerre: Qu'on avoit entendu dire depuis peu à Rosny, qu'il avoit un million d'écus d'or, & cinquante pièces de canon toutes prêtes avec les munitions de guerre nécessaires: Que le Roi n'avoit qu'à ordonner, & qu'il serviroit Sa Majesté de manière qu'elle seroit contente: Qu'outre cela Lesdiguières brûloit d'envie de porter la guerre au-delà des Alpes: Qu'ainsi le meilleur parti étoit de faire la paix de bonne heure, afin de prévenir un si grand danger: Que la démolition du Fort de Sainte-Catherine qu'on avoit élevé dans un pays, que le traité de paix conservoit à leur Duc, ne valoit pas la peine d'interrompre la négociation, dont on avoit lieu d'espérer un heureux succès.

---

HENRI  
IV.  
1600.

Le Cardinal avoit de la peine à se mêler de cette affaire, depuis qu'on avoit démoli le Fort de Sainte-Catherine. Cependant il appréhenda que s'il poussoit plus loin son dépit, le Pape ne pût l'accuser un jour d'avoir négligé le danger où l'Italie seroit exposée. Ainsi il promit aux députés du Duc de reprendre les conférences, à condition qu'ils l'autoriseroient par écrit, & qu'ils promettoient d'en passer par tout ce qu'il diroit & ce qu'il feroit. Les Députés allarmés par la situation où se trouvoit la citadelle de Bourg, accordèrent aussi-tôt ce qu'il souhaitoit, & il renoua la négociation. Mais comme il ne cessoit point de répéter à contre-temps ses plaintes & ses menaces au sujet de la démolition du Fort de Sainte-Catherine, on se broüilla encore une fois, & on se prépara à la guerre de part & d'autre.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque le marquis de Rosny ayant reçu ordre du Roi de se rendre à Paris, pour lui faire venir de l'argent & de l'artillerie, alla rendre visite tout botté & prêt à partir au Cardinal, comme si son dessein eût été uniquement de prendre congé de lui. Alors ils parlèrent de la paix plus efficacement qu'on n'avoit encore fait, & convinrent qu'on reprendroit les conférences avant le départ du Marquis, le Légat lui témoignant qu'il étoit très-mortifié de n'avoir pas d'abord conféré avec lui. Enfin le traité fut dressé & rédigé par écrit; mais les ministres de Savoye firent une nouvelle difficulté pour la signature. Ils avoient à la

Conclusion  
du traité.



HENRI  
IV.  
1600.

vérité reçû le 9. du mois ordre de signer ; mais ils produisoient un contre-ordre arrivé, disoient-ils, trois jours après, avec défense de rien signer, avant que le Duc eût consulté lui-même le comte de Fuentes. Aldobrandin recommença ses plaintes à cette occasion. Il rappella aux Députés l'écrit par lequel ils l'avoient autorisé dans tout ce qu'il régleroit ; mais ils s'excusoient sur les ordres précis de leur maître. Enfin malgré les instances que fit le Légat pour les engager à signer le traité, avant que de sortir de la conférence ; ils obtinrent le temps de pouvoir en délibérer avec l'ambassadeur d'Espagne. Taxis de son côté qui voyoit les intérêts de son maître à couvert, puisque le Roi cédoit au Duc tous les pays d'au-delà des Alpes, & qu'on réservoit un passage pour les troupes qui iroient d'Italie en Franche-Comté, répondit qu'il ne voyoit point de raison qui eût pû porter le Duc à révoquer les ordres qu'il leur avoit donnés d'abord ; que cependant il leur conseilloit de ne rien conclure jusqu'à ce que ce Prince en eût conféré avec le comte de Fuentes, & leur eût fait sçavoir sa dernière volonté.

Les Députés étoient donc résolus de s'en tenir à cette décision, lorsque le Patriarche de Constantinople, qui avoit intrigué le premier pour ménager cet accommodement, persuadé qu'il n'y avoit point de temps à perdre, travailla à vaincre leur refus. Pour leur ôter tout prétexte de reculer, il fit beaucoup valoir l'autorité du Légat, qui avoit engagé sa parole, le juste mécontentement du Roi qu'on avoit si souvent trompé, & l'état présent des affaires qui ne pouvoient souffrir aucun retardement. Il leur rappella le souvenir des derniers ordres que leur maître leur avoit donnés en partant de Turin, d'obéir en tout au Cardinal. Il ajoûta, Qu'il étoit prêt d'aller en personne trouver le Duc pour l'engager à approuver tout ce qu'ils auroient fait : Qu'il étoit sûr que S. A. ratifieroit ce que le Légat avoit jugé à propos d'accorder : Que cependant ce Prélat leur donneroit un écrit signé de sa main pour leur servir de garantie, tant en son nom, qu'au nom de S. S. Les Députés qui avoient moins d'égard à la force apparente de ces raisons, & à la nécessité présente, qu'à l'obéissance, premier & indispensable devoir des Ambassadeurs, s'excusèrent d'abord, & refusèrent de

ratifier le traité. Enfin vaincus par les pressantes sollicitations du Légat, qui leur faisoit les éloges les plus magnifiques du pouvoir que le Pape son oncle avoit, disoit-il, dans le Ciel & sur la terre; ils signèrent le 17. de Janvier, après que le Légat se fut fait leur caution, & à condition qu'on accorderoit à S. A. le terme d'un mois, pour ratifier le traité.

HENRI  
IV.  
1600.

Il portoit en substance, Que tout le pays d'en deçà du Rhône depuis la ville de Geneve, le fleuve y compris, seroit désormais censé du royaume de France, & appartiendrait au Roi en toute Souveraineté; que cependant pour la commodité du passage en Franche-Comté, le duc se réserveroit le pont de Gresin entre le pas de Cluse & le pont d'Arve, avec quelques autres Bourgs, dont on étoit convenu, à condition qu'il ne pourroit lever aucun impôt ni bâtir aucun Fort dans tout ce canton: Qu'on remettroit de bonne foi à S. M. la citadelle de Bourg avec toute l'artillerie, poudres, & munitions qui se trouveroient dans la place: Qu'outre cela le Duc céderoit au Roi de l'autre côté du Rhône, Seissel, Daire, Chaussy, Pont d'Arle, Chave & Chastel avec toutes leurs dépendances: Qu'il lui transporterait de même tous ses droits sur le bailliage de Gex & son territoire, afin que S. M. pût en jouir de la même manière que le Duc & ses prédécesseurs avoient fait par le passé: Que tous les pays cédés au Roi seroient réunis & incorporés au domaine de la Couronne, sans pouvoir jamais en être séparés & aliénés, & qu'ils seroient censés de même nature que ceux qui avoient été donnés en échange: Que le Duc restitueroit de bonne foi le Château-Dauphin, la Tour du Pont & les autres places du Dauphiné dont il s'étoit emparé, avec l'artillerie, les poudres, & les munitions de guerre qui y étoient, dans l'état où elles se trouveroient, & sans y rien changer: Que le Duc feroit raser le Fort de Beche-Dauphin, qui avoit été construit pendant ces dernières guerres, & donneroit pour le passage qui lui étoit réservé, cent mille écus payables à Lyon à certains termes: Que de son côté S. M. T. C. cédoit & transportoit au Duc le marquisat de Saluces, avec ses villes, bourgs, châteaux, & toutes ses dépendances, ensemble les places de Cental, de

Articles du  
traité.



**HENRI** Mont, & de Roque-Sparviere, avec l'artillerie & toutes les munitions de guerre qui étoient dans lefdites places en 1588.

**IV.** Que ce Prince remettroit au Duc toutes les places que les François avoient conquises cette année en Savoye, à condition qu'ils pourroient en retirer l'artillerie & les munitions de guerre qui s'y trouveroient, & que les troupes auroient de même la liberté d'emporter tous leurs biens meubles : Que de part & d'autre on délivreroit de bonne foi tous les titres & pièces concernant les effets échangés : Qu'on relâcheroit de même de part & d'autre tous les prisonniers : Qu'à ces conditions il y auroit une paix stable & sincère entre le Roi & le Duc, avec une liberté entière pour le commerce, entre les sujets des deux Princes, conformément au traité de Vervins : Que les droits & actions du Roi contre le Duc réservés par le traité de Cambray de 1574. resteroient de même réservés dans celui-ci ; enfin que les articles seroient vérifiés & enrégistrés, tant au parlement de Paris, & dans toutes les autres Cours & chambres des comptes du Royaume, qu'au sénat de Chambéry & dans celui de Turin. On ajoûta à la prière du Pape, qu'un mois après la publication du traité, on désarmeroit tant en France qu'en Italie. Dès que ce traité fut signé, on se rendit à la cathédrale de Lyon, où le *Te Deum* fut chanté en présence du Roi & de la Reine & du cardinal Aldobrandin, avec une satisfaction universelle.

Incertitude  
du Duc.

Le Roi après avoir congédié le Légat, & lui avoir témoigné sa reconnoissance des soins qu'il s'étoit donnés pour conclure cette paix, partit en poste le lendemain pour se rendre à Paris, tandis que le Cardinal descendoit le Rhône pour arriver à Avignon. Ce Prélat dépêcha au pape Hermínio son Secrétaire pour donner avis à S. S. du succès de sa négociation. Il le chargea en même temps de saluer en passant le duc de Savoye & le comte de Fuentes, qui s'étoient abouchés à Some sur le Po. Herminio les trouva l'un & l'autre dans des dispositions très-contraires à la paix. Aussi lorsqu'il leur eut rendu compte de ce qui venoit d'être conclu à Lyon par l'entremise du Légat, comme il les pressoit au nom du Pape & du Cardinal de ratifier le traité, & de congédier leurs troupes incessamment, le Duc lui répondit d'un air irrité, qu'il en coûteroit la tête à d'Arconat & à des

Alymes

Alymes, pour avoir osé signer cet accord contre ses ordres précis. A l'égard du comte de Fuentes, il lui dit avec un air de mépris, qu'il ne se mettoit point en peine de cette paix, & que rien ne l'obligeoit à s'y soumettre : Qu'il avoit levé ses troupes avec beaucoup de frais, & qu'elles étoient destinées pour une autre entreprise : Qu'ainsi il les congédieroit quand il lui plairoit, & non pas en vertu du traité.

Le Duc & le Comte étoient donc d'accord en ce point, de ne vouloir pas ratifier le traité. Du reste les politiques jugeoient que leur refus étoit fondé sur des raisons très-différentes. Le Duc étoit fâché d'une paix, dont tout l'avantage revenoit aux autres, tandis qu'il étoit le seul à en souffrir. Les François avoient très-bien entendu leurs intérêts, en renonçant au marquisat de Saluces, qui étant trop éloigné, leur coutoit beaucoup de dépense, & en acceptant en échange le comté de Bresse. Par-là ils étendoient leurs frontières jusqu'au Rhône, qui serviroit désormais de borne aux deux Etats. Les Espagnols devoient aussi être fort contents d'avoir éloigné les François de l'Italie, & d'avoir mis leurs Etats à couvert des entreprises de cette nation. Pour le Duc, il restoit au milieu de ces deux puissans ennemis, exposé continuellement en bute à toutes leurs attaques; outre qu'il lui étoit fort indifférent pour la sûreté de ses Etats d'avoir les François pour voisins en France, ou en Italie.

Le comte de Fuentes au contraire plein de ses projets ambitieux, & ne cherchant qu'une occasion de faire la guerre, voyoit avec un extrême regret que son armée de quarante mille hommes & ses quarante pièces de canon ne dussent lui être d'aucun usage. Aussi reprochoit-il sans cesse au Duc qu'on n'avoit fait cette dépense que pour lui, & qu'il n'avoit tenu qu'à lui, que les Espagnols ne portassent la guerre en France, & ne forçassent le Roi à se renfermer dans les murailles de Lyon. Il ne parloit ainsi avec sa vanité Espagnole, que pour arrêter les plaintes du Duc qu'ils avoient joié, & pour l'empêcher de signer le traité. Ainsi ils convinrent de consulter S. M. C. avant que de prendre aucun parti, & de tenir cependant l'armée toujours en état de marcher par tout où l'on en auroit besoin.

Le cardinal Aldobrandin instruit de ces dispositions



HENRI  
IV.  
1600.

dépêcha sur le champ au Roi le comte Tassoni, pour le prier de ne point s'offenser de ce délai, l'assurant que le Duc ratifieroit le traité, & lui en donnant une seconde fois sa parole. Il lui fit dire en même temps qu'il se disposoit à aller trouver le Duc pour cet effet; qu'il supplioit seulement S. M. d'ajouter quinze jours au terme du mois qu'on avoit donné au Duc pour accepter l'accommodement, & d'accorder une trêve pour ce temps-là. Cependant ce Prélat ayant traversé les Alpes, malgré la rigueur de l'hiver, se rendit à Genes, d'où il fit aussi-tôt avertir de son arrivée le comte de Fuentes, qui étoit déjà retourné à Milan, & le Duc qui étoit alors à Turin. Il leur demanda jour à l'un & à l'autre pour une entrevûe; mais ils trouvèrent moyen tous deux de s'en dispenser, & se servirent de différents prétextes pour gagner du temps, jusqu'à ce qu'on eût reçu la réponse de la cour d'Espagne. De Genes le Cardinal se rendit à Tortone, où le comte de Fuentes vint le trouver, & d'où il le conduisit ensuite à Milan avec tous les honneurs qu'il pouvoit souhaiter. Le Légat resta quelque temps dans cette ville, où le Comte mit tout en œuvre pour le bien régaler. Aldobrandin attendoit le Duc qui devoit arriver incessamment. Enfin voyant qu'il ne venoit point, & qu'à ses excuses il joignoit encore des plaintes affectées sur la dureté des conditions qu'on vouloit lui faire accepter. Le Cardinal pressa le comte de Fuentes de s'expliquer. Il lui remontra que ce n'étoit point à cause du Duc qui, à ce qu'il voyoit, se moquoit de lui; mais pour faire plaisir à S. M. C. & à la prière du duc de Sessa son Ambassadeur à la cour de Rome, qu'il avoit entrepris ce voyage: Qu'ainsi il le prioit d'avoir égard à l'autorité de S. S. & à la qualité dont lui-même étoit revêtu, & d'employer tous ses soins pour terminer une affaire si importante, dont il ne s'étoit chargé que pour assurer le repos du roi Catholique & de l'Italie; mais quoi qu'il pût dire, il ne tira point d'autre réponse du Comte, sinon que le Duc avoit ses raisons: Qu'à son égard, la conclusion de cette affaire ne dépendoit point de lui, & qu'on n'avoit pas besoin de sa signature.

Le Légat voyant qu'il ne gagnoit rien de cette manière, eut recours à un autre moyen. Il connoissoit le caractère du

Comte qui passoit aisément du dépit à la colère, & qui alors n'avoit plus de secret. Il lui fit entendre par Tassoni, que le Duc lui avoit dit en confidence que, s'il s'étoit rencontré des obstacles, s'il y avoit eu jusqu'alors quelque retardement à la conclusion de cette affaire, c'étoit uniquement au Comte qu'on devoit s'en prendre. Celui-ci donna dans le piège; fier & haut comme il étoit, il entendit à peine parler de la sorte, qu'il prit feu. Il s'écria que c'étoit le Duc seul, toujours fécond en vastes projets, toujours flottant & incertain dans ses démarches, sans jamais pouvoir se fixer, qui avoit arrêté la conclusion du traité. Enfin il découvrit ce qu'ils avoient arrêté ensemble dans la dernière entrevûe; & déclara qu'ils avoient envoyé en Espagne, pour sçavoir les intentions de Philippe.

HENRI  
IV.  
1600.

Le Cardinal charmé du succès qu'avoit eu son stratagème, & d'avoir tiré par cette adresse le secret du Comte, crut devoir attendre la réponse de la cour d'Espagne, persuadé qu'elle seroit conforme aux desirs de S. S. Il n'ignoroit pas que le Comte naturellement ennemi de la paix ne manqueroit pas de faire tous ses efforts pour porter à la guerre le jeune Roi, à qui le feu de la jeunesse pouvoit donner quelque penchant pour tout ce qui avoit l'apparence de la gloire. Mais il jugeoit en même temps que Jacques de Sandoval duc de Lerme, qui avoit toute la confiance du Prince, dont il avoit captivé les bonnes grâces, & qui vouloit que tout le monde dépendît de lui sans dépendre lui-même de personne, ne manqueroit pas de son côté de conseiller fortement la paix, & qu'il ne voudroit point, en excitant mal à propos la guerre entre deux Princes si puissants, se mettre dans la nécessité de partager avec un autre l'autorité qu'il posséderoit seul tant que l'Espagne seroit tranquille.

Ce que le Légat avoit prévu arriva. Peu de temps après, on remit au comte de Fuentes des lettres de Philippe, par lesquelles ce Prince lui marquoit que, puisqu'on laissoit au Duc de Savoye le marquisat de Saluces, & qu'on lui rendoit toutes les places qu'il avoit perduës pendant le cours de cette guerre, il jugeoit qu'il devoit être content, & accepter le traité de Lyon; que pour lui il destinoit à une autre expédition les troupes que le Comte avoit levées. Ce dernier



**HENRI** trait étoit un effet de la politique du duc de Lerme, qui  
**IV.** avoit fait ajouter ces mots pour flater le Comte. Comme  
**1600.** il n'ignoroit pas qu'il ne désarmeroit qu'avec peine, il ne vouloit pas le forcer à congédier son armée sur le champ, comme il étoit porté par le traité. Il avoit encore une autre vûe en faisant cette démarche; c'est qu'il croyoit absolument nécessaire pour affermir son autorité en Espagne, de tenir éloigné de la vûe de S.M. un homme aussi brave que le Comte, en lui donnant une occupation honorable en Italie, plutôt que de le laisser venir à la Cour, & d'avoir toujours sous ses yeux un rival aussi dangereux que celui-là.

Le comte de Fuentes fut content de cette réponse par laquelle on lui laissoit le commandement absolu des armes; le Duc comprit qu'il étoit temps de céder à la nécessité, puisqu'on lui ôtoit toute espérance des secours dont il avoit besoin. Ainsi le Cardinal crut l'affaire finie, & partit avec le Comte pour se rendre à Pavie, où ils devoient s'aboucher avec le Duc. Ce Prince parut enfin dans l'endroit où le Tesin se jette dans le Po. Dès qu'ils furent à portée, il sauta dans le bateau du Légat; & après les premiers complimens, il remercia ce Prélat des soins qu'il s'étoit donnés si heureusement pour la conclusion du traité; mais il le fit avec un air si triste, & d'une manière si froide, que le Cardinal comprit parfaitement, que ce que le Duc en disoit, étoit plutôt par bienséance, & par égard pour sa qualité de Légat, que par une véritable reconnoissance, & avec les sentimens d'un homme, qui crût réellement lui avoir obligation.

Reddition de  
la citadelle de  
Bourg.

Après la ratification du traité, le Cardinal retourna à Pavie, d'où il se rendit à Rome. Le Duc de son côté revint à Turin, après avoir fait dire à Bouvens, que quoiqu'il eût signé l'accommodement, il falloit qu'il gardât la citadelle de Bourg le plus long-temps qu'il lui seroit possible, & qu'il ne la remit au Roi, que lorsqu'il le lui ordonneroit; ce qu'il ne fit qu'à la dernière extrémité, & après avoir laissé la garnison lutter contre la faim & le froid jusqu'au commencement de Mars. Le Roi donna le gouvernement de cette place à P. d'Escodeca de Boëce.

Après le départ de ce Prince, la Reine avoit quitté

Lyon pour le suivre. Elle arriva à Paris le 9. de Février suivie de toute la Cour, & alla loger d'abord dans l'hôtel de Gondy, & ensuite chez Zamet, avant que de prendre possession du Louvre. Quatre jours après, Maximilien de Bethune marquis de Rhofny prêta serment au Parlement pour la charge de Grand Maître de l'artillerie, que le Roi pour récompenser les services importans que le Marquis avoit rendus dans cette dernière guerre, venoit d'ériger en sa faveur en titre d'office de la Couronne.

Le Roi ayant ensuite fait voir à la Reine les superbes châteaux de Saint Germain & de Fontainebleau, également admirables par leur situation, la grandeur & la beauté de leurs bâtimens; Leurs Majestés se rendirent à Orléans, pour y gagner le Jubilé. Le Pape en l'accordant à tout le monde Chrétien, avoit voulu distinguer en France d'une manière particulière la ville d'Orléans, à qui son attachement & son zèle pour la Religion catholique avoit attiré tant de disgrâces différentes dans les dernières guerres. Pendant que le Roi étoit en cette ville, il fit jetter les fondemens pour rebâtir une grande Eglise, qui avoit été presque entièrement détruite du temps de la seconde guerre civile, & dont il sembloit qu'on ne conservât les ruines, que pour inspirer de l'horreur, & pour réveiller les anciennes animosités. En même tems S. M. assigna les fonds nécessaires pour cet ouvrage.

Le Pape avoit accordé les mêmes Indulgences dans les autres Diocèses; cependant il se rassembla de toutes les Provinces du Royaume une multitude prodigieuse de personnes, qui accouroient en foule faire leur Jubilé à Orléans. Et à cette occasion, je ne dois pas oublier un fait qu'on apprit de la bouche même des Confesseurs, & qui fut rapporté au Roi; c'est que plus de cent mille âmes s'accusèrent du crime de faux. Ce qui doit bien nous faire déplorer non-seulement le relâchement de la foi dans les matières de Religion, mais encore de la bonne foi dans la société, & dans le commerce de la vie civile; & ce qui montre en même tems qu'on ne sçauroit punir avec trop de rigueur un désordre si étendu, si dangereux, & le plus pernicieux à la société. D'Orléans, le Roi après avoir satisfait à sa dévotion,

HENRI  
IV.  
1601.

Voyage du  
Roi & de la  
Reine à Or-  
léans,



**HENRI** alla à Blois , & de-là à Chambort , où il mena la Reine , qui dès-lors étoit enceinte. Il en partit peu de jours après , & **IV.** retourna à Fontainebleau.

**1601.** Ce fut sur ces entrefaites que le Roi apprit la nouvelle des entreprises séditieuses , & de la mort funeste de Robert d'Evreux comte d'Essex , dont nous allons parler , en reprenant les choses d'un peu plus loin.

Affaires  
d'Angleterre

Origine des  
différends du  
comte d'Essex  
avec Robert  
Cecill.

Dans la Cour d'Angleterre , le comte d'Essex , & Robert Cecill secrétaire d'Etat , étoient non-seulement divisés d'inclinations , mais ils se disputoient la première place dans les bonnes grâces de la Reine Elisabeth. Cecill étoit soutenu par les grands services de son pere , qui avoit été longtemps comme le premier Ministre de cette Princesse ; sa prudence & son expérience personnelles ne le faisoient pas moins estimer ; & on le regardoit comme un homme capable de conduire les plus grandes affaires. Le comte d'Essex avoit pour lui beaucoup de valeur , & une grande habileté pour la guerre : Il y joignoit une haute naissance , beaucoup de grandeur d'ame , beaucoup de magnificence , un talent merveilleux de gagner tous les cœurs. Il s'étoit déjà distingué dans plusieurs actions , qui lui avoient acquis tant de gloire , qu'on le nommoit communément l'Achille Anglois.

Intrigues de  
Cecill pour  
perdre le  
Comte.

Cobdam , qu'une ancienne jalousie rendoit ennemi du comte d'Essex , & Gautier Raleig capitaine des Gardes de la Reine , agissoient de concert avec Cecill. Ce fut ce triumvirat qui trama la perte du Comte : La Reine étoit femme , outre cela fort âgée , & par conséquent défiante & soupçonneuse. Ainsi il ne leur fut pas difficile de persuader à cette Princesse que le Comte étoit à craindre , & qu'on ne pouvoit trop se défier de son ambition & de ses desseins hardis. Ces soupçons refroidirent insensiblement Elisabeth à l'égard du Comte. Il ne restoit plus à ses ennemis , que de ruiner absolument son crédit en l'éloignant de la Cour de peur que sa présence ne ranimât la faveur qu'il avoit eüe auprès de cette Princesse ; ils crurent en avoir trouvé l'occasion en le reléguant en Irlande , sous prétexte de l'envoyer soumettre les rebelles de cette Isle. Le Comte sentit le coup ; mais son courage ne lui permit pas de

laisser échapper cette occasion de faire paroître sa valeur, quoiqu'il ne la dût qu'à ses ennemis. Il ne refusa donc point de se charger de cette expédition ; cependant il ne l'accepta qu'à condition qu'il lui seroit permis de revenir en Angleterre, sans attendre les ordres de la Reine, lorsqu'il le croiroit nécessaire pour le service de S. M. On lui accorda cette permission, & Cecill lui-même fut des plus ardens pour la lui faire obtenir. Il appréhendoit que si on la lui refusoit, il ne regardât cette commission moins comme une occasion de se signaler, que comme un prétexte honnête dont se servoient ses ennemis pour l'éloigner, & qu'il ne trouvât dans le besoin de ses affaires domestiques une excuse pour se dispenser de partir. C'étoit en effet ce que lui conseilloyent tous ses amis. Cependant il ne crut pas devoir déférer à leurs avis ; & après s'être assuré de la permission qu'il souhaitoit, & qui lui fut donnée en bonne forme par une déclaration authentique scellée du grand sceau, il se rendit en Irlande. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il reçut des lettres du sceau privé, par lesquelles on lui défendoit en termes exprès de sortir de l'Irlande sans l'ordre de la Reine.

---

HENRI  
IV.  
1601.

Ce nouveau coup causa au Comte un véritable dépit. Il se plaignit qu'on le faisoit servir de jouet à ses ennemis, qui triomphoient de son absence ; il blâma l'imprudence qu'il avoit eue de ne pas suivre le conseil de ses amis. Enfin il prit le seul parti qui lui restât ; ce fut de surmonter au plutôt tous les obstacles qui auroient pû l'arrêter trop long-temps dans cette Isle. Après quelques actions peu considérables, il prit un tems favorable pour proposer une entrevûe au comte de Tir-Oen auteur des troubles, qui avoient attiré les Espagnols en Irlande, où ils avoient pris en main la défense des Catholiques de l'Isle. Cette négociation réussit si heureusement pour le Comte, qu'il crut pouvoir retourner en Angleterre, & quitter l'armée sans le congé de la Reine. On le lui avoit permis d'abord ; & il ne lui paroissoit pas que les lettres du petit sceau eussent la force d'anéantir une déclaration solennelle & publique. Dans cette idée, il revint à Londres, & parut un matin à la porte du cabinet de la Reine, qui ne l'attendoit nullement. Après avoir été si fort



**HENRI** en faveur auprès de cette Princesse , il crut pouvoir prendre cette liberté. Mais Elisabeth qui étoit encore à sa toilette, **IV.** lui fit signe de la main de se retirer.

**1601.**

Après le dîner, il se présenta de nouveau dans l'antichambre ; mais le grand Chambellan lui défendit de passer outre , jusqu'à ce qu'il eût donné avis à la Reine de son arrivée ; & à son retour , il ordonna au Comte de la part de cette Princesse , de se rendre chez le Garde des sceaux. Celui-ci le traita d'abord en criminel d'Etat ; & dès le lendemain il proposa contre lui plusieurs chefs d'accusation , dont les principaux étoient, qu'il avoit quitté l'armée sans le congé & contre les défenses expresses de la Reine , & qu'il avoit eu des liaisons avec les rebelles.

Comme le Comte n'apportoit point de bonnes raisons pour se justifier , il fut par Sentence du Conseil , privé de toutes ses charges , & banni de la Cour pour deux ans , avec ordre de passer tout ce temps de son exil à Londres , ou dans une de ses Terres qui n'étoit pas éloignée de cette Capitale , & où on lui permit de se retirer avec toute sa maison. Il passa une année entière dans cette solitude ; après quoi il crut que la colère de la Reine seroit enfin calmée , & la haine de ses ennemis un peu satisfaite. Il commença donc à reparoître dans Londres , non-seulement suivi de ses gens , mais même d'une foule de Gentilshommes , qui commençoient de leur côté à se rendre auprès de lui. On ne le voyoit plus dans les rues qu'avec un cortège nombreux ; il alloit publiquement joier à la paume avec ses amis , & les régaloit chez lui très-souvent.

Entreprises  
du Comte.

Lorsque par ces manières populaires il crut avoir assez affermi son crédit , il commença à tenir chez lui des assemblées. Il ne s'y trouvoit que des Seigneurs & des personnes de la première distinction , tous amis du Comte , & qui prenoient beaucoup de part à sa disgrâce. Là il tenoit avec eux des conseils secrets sur les moyens qu'il devoit employer pour rentrer dans ses emplois , & recouvrer son ancien crédit , & pour se venger des outrages qu'il avoit reçus de ses ennemis. Ces démarches n'étoient pas si secrètes , que ceux-ci qui l'observoient toujours avec des yeux jaloux , ne se délassent des visites fréquentes que lui rendoient tant de

personne

personnes suspectes, & du commerce qu'ils entretenoient ensemble. Ils ne manquèrent pas de le soupçonner d'abord de tramer quelque dessein funeste. La crainte du danger qu'ils couroient eux-mêmes leur fit prendre de nouvelles mesures. Ils assiégeoient continuellement la Reine déjà prévenue contre le Comte, & lui faisoient cent mille nouveaux rapports, afin d'achever de l'aigrir par leurs accusations réitérées.

HENRI  
IV.  
1601.

Leurs soupçons furent confirmés par un indice certain. Le Comte avoit un jeune Page à qui il avoit donné toute sa confiance, parce qu'il avoit été élevé avec lui; en sorte qu'en sa présence il communiquoit librement à ses amis les desseins les plus secrets. Cecill avoit gagné ce Page, qui ne manquoit pas de lui faire chaque jour un rapport fidelle de tout ce qui s'étoit passé dans la maison de son maître.

Le comte d'Essex avoit engagé dans ses desseins le comte de Southampton son beau-frère, le chevalier Blunt son beau-père, Charles Danvers, Jean Davis, Ferdinand Gorges & Lieltont. Ils étoient tous résolus à entreprendre quelque coup hardi; mais ils délibérèrent long-tems s'ils commenceroient par se rendre maîtres de Londres, où s'ils se faisoient d'abord du Palais, que les Anglois appellent ordinairement la cour de la Reine. Il sembloit qu'en se rendant maîtres de la ville, c'étoit faire un coup de partie. Rien n'étoit plus propre à signaler le pouvoir du Comte; mais cet exploit étoit plus propre à faire trembler ses ennemis, qu'à assurer son autorité. Le premier mouvement ne pouvoit manquer de faire bien-tôt place au repentir; après quoi il n'étoit pas moins aisé de reprendre Londres, comme il étoit déjà plusieurs fois arrivé, qu'il auroit été facile de s'en rendre maître. Cependant les Ministres qui approchoient de la Reine, auroient le tems de se remettre de leur premier étonnement, & reviendroient à la charge, plus en état que jamais d'accabler ceux qui les auroient fait trembler. On jugea donc qu'il valoit mieux se saisir d'abord du Palais, dont la prise les mettroit en état de faire réussir tous leurs projets sans aucun danger. En effet, le dessein du Comte étoit de se rendre maître de la personne de la Reine, de chasser d'auprès d'elle tous ceux qui étoient, ou qu'il croyoit être de ses ennemis, de mettre ses créatures



**HENRI** à leur place, d'assembler ensuite le Parlement pour réfor-  
**IV.** mer le gouvernement suivant son avis, & de gouverner  
**1601.** sur ce plan le Royaume à sa volonté sous le nom de la Reine.

Cette résolution prise, Blunt fut chargé de se saisir avec une troupe de soldats de la porte du Palais; Davis eut ordre de se poster avec une autre troupe dans la première cour; d'autres devoient à une certaine heure enlever les armes qu'on a coutume de poser contre les murs de la salle des Gardes; Danvers suivi de quelques Seigneurs, devoit se jeter dans l'antichambre, & être suivi par le comte d'Essex, qui viendrait comme un suppliant trouver la Reine, & s'assurer de sa personne.

Lorsque cette Princesse, à qui Cecill rendoit soigneusement compte de tout ce qui se passoit, crut avoir de quoi convaincre les coupables, elle envoya le 17. Février Herbert secrétaire d'Etat ordonner au Comte de se rendre au Conseil qui se tenoit dans la maison du grand Tresorier Burckust. Celui-ci avoit ordre de la Reine, si le Comte se présentoit, de l'avertir avec bonté de son devoir, de le détourner de ses complots séditieux, de l'exhorter à éloigner de sa personne cette suite nombreuse, dont S. M. avoit raison de se défier, enfin pour dissiper tous les ombrages, à sortir de Londres, & se retirer à la campagne dans quelque endroit moins fréquenté & éloigné de la Cour.

Soit que le Comte se crût découvert, soit qu'il appréhendât la puissance de ses ennemis, qui avoient tout pouvoir sur l'esprit de la Reine, il ne se rendit point à ses ordres. Il inventa un prétexte pour se dispenser d'obéir à cette citation, & se renferma chez lui avec ses amis. Le lendemain, qui étoit un Dimanche, le comte de Worchester Garde des sceaux, & Robert Knolles oncle du comte d'Essex tous deux conseillers du Conseil privé, se rendirent chez lui, & lui ordonnèrent de la part de Sa Majesté, ou d'aller à la Cour, ou de leur exposer à eux-mêmes les raisons de son mécontentement; mais il ne leur répondit rien autre chose sinon que Cobham & Raleig en vouloient à sa vie; qu'ainsi il ne pouvoit paroître à la Cour, où ses ennemis étoient tout-puissans, sans courir évidemment à sa perte.

Après cette réponse, ces deux Seigneurs vouloient se retirer pour aller en informer la Reine, lorsque le Comte les retint. Ils restèrent chez lui quelque tems ; & à leur retour, ils assurèrent qu'il leur avoit fait violence. Après leur départ, le Comte inquiet sortit sur les neuf heures du matin avec environ trente de ses amis, du nombre desquels étoient les comtes de Southampton, de Rutland & de Bedford, le baron de Sandis, Cromwell & Montlagle. Au reste ils n'avoient point d'autres armes que leurs épées. Le comte d'Essex alla droit à l'hôtel du Lord-Maire, & lui demanda main-forte contre des assassins, que ses ennemis avoient ap-  
 postés, disoit-il, pour lui ôter la vie. Le Maire instruit par Cecill, rejetta sa demande, & il reçut encore le même refus du Scherif, qui est le premier Magistrat après le Maire. Voyant donc qu'il n'avoit aucun secours à attendre des Magistrats, il entreprit de soulever le peuple ; mais il étoit trop tard pour avoir recours à ce remède. Il eut beau crier, que Cobham & Raleig en vouloient à sa vie. Le peuple à la vérité s'attroupa d'abord autour de lui, l'assurant qu'il étoit prêt de vivre & de mourir en sa compagnie ; mais personne ne prenoit les armes. Le Comte lui-même flottant entre la crainte & l'espérance, & attendant l'événement, n'avoit point encore pris avec ses amis une vraie résolution d'exciter une révolte.

HENRI  
IV.  
1601.

La nouvelle de ces premiers mouvemens étant venuë à la Cour, la Reine qui apprit que le peuple commençoit à prendre feu, craignit l'esprit entreprenant du Comte, & le crédit qu'il avoit dans Londres. Pour le prévenir, elle ordonna à Thomas baron de Burghley frère aîné de Cecill, de publier un édit contre le comte d'Essex & contre tous ceux qui le suivroient, pour les déclarer rebelles & coupables de haute trahison. Burghley suivi d'un nombre considérable de soldats, & précédé d'un Hérault d'armes, commença cette proclamation devant le logis du Comte. Aussitôt le peuple qui s'étoit déjà attroupé, se dissipa ; le concours cessa & le Comte resta avec très-peu de suite. Cependant Burghley parcouroit les autres quartiers de la ville, lorsqu'il rencontra le Comte, que presque tout le monde avoit abandonné ; il en fut cependant chargé &

La Reine  
fait arrêter le  
Comte.



**HENRI** repoussé. Ensuite le comte voulut retourner chez lui pour y attendre que le peuple vînt à sa défense, comme il s'en flattoit mal-à-propos ; mais il trouva la porte de la ville fermée. Il y eut là un léger combat, qui finit aussitôt après quelques coups d'arquebuse, par la mort d'un petit nombre de personnes. Blunt y fut dangereusement blessé, & le Comte y perdit quelques autres personnes de sa suite. De-là ne sachant lui-même quel parti prendre, il revint du côté de la Tamise, où il se jeta dans une barque, & rentra chez lui. Il y fut suivi un moment après par l'Amiral Howart que la Reine y envoya avec des troupes & du canon pour l'arrêter. Le Comte ne songeoit point du tout à se défendre. Ainsi après une foible résistance, où la langue eut plus de part que l'épée, & qui ne finit que bien avant dans la nuit, il se rendit à l'Amiral.

Presque tout le monde fut étonné, qu'un homme si brave, qui avoit toujours fait voir tant de courage & de prudence dans la guerre & dans la paix, se fût ainsi oublié lui-même dans l'exécution d'un projet que lui avoit inspiré une ambition démesurée ; qu'il eût manqué également de tête & de bras, & qu'il n'eût pas sçu se servir dans une circonstance si délicate, ni du secours de ses amis, qui étoient en si grand nombre en Angleterre, que personne n'en avoit plus que lui, ni de la bonne volonté du peuple, ni de son propre courage. Mais sa conduite est un exemple mémorable qui confirme parfaitement la vérité de cette maxime, que le crime est toujours aveugle, & qu'une bonne ou mauvaise cause donne ou ôte le courage & la hardiesse.

Rutland gendre du Comte fut pris en même temps que lui avec le comte de Southampton, & tous deux eurent part à son malheur, comme ils l'avoient eue à ses desseins. On les conduisit le lendemain à la Tour, où ils furent enfermés sous bonne garde. On arrêta aussi en différens quartiers le chevalier Blunt beau-père du Comte, Gorges gouverneur de Plimouth, Danvers & environ cent autres Seigneurs, qu'on mit en différentes prisons de la ville.

La Reine persuadée qu'elle n'avoit plus rien à craindre, après avoir dissipé les complots du Comte, avoit remis le jugement de cette affaire, afin d'en informer à loisir,

lorsqu'il arriva un accident qui l'obligea à le précipiter. Cinq jours après l'emprisonnement du Comte, le Garde des sceaux fit arrêter sur le soir un nommé Thomas Lée, jeune homme hardi & entreprenant, qu'on trouva avec un mousquet à la porte du cabinet de la Reine. Il avoit été dénoncé par Robert Crosse, & Henri Newil gendre du grand Trésorier, à qui il avoit communiqué son dessein. On ne sçait quel motif le faisoit agir; si c'étoit attachement pour le Comte d'Essex, avec lequel cependant il n'avoit pas beaucoup de liaison, ou quelque accès de folie. Quoi qu'il en soit, il avoit déclaré à ceux qui le dénoncèrent que son dessein étoit d'aborder la Reine vers l'heure de son souper, après que sa Cour se seroit retirée, & de la supplier avec quelques autres de ses complices de signer une Requête, qu'ils avoient résolu de lui présenter pour la délivrance du comte d'Essex. Et au cas que quelqu'un s'opposât, il devoit protester que tous les malheurs que ce refus causeroit à l'État, ne devoient être imputés ni à lui, ni à ses amis protecteurs de la liberté publique, mais à ceux qui empêcheroient la Reine de leur accorder leur demande. Comme le coupable n'avoit pas besoin de conviction, Elisabeth donna ordre de le punir sur le champ; & on lui fit souffrir un supplice très-rigoureux. On lui arracha d'abord les parties, qui furent jetées au feu en sa présence; ensuite on lui ouvrit le ventre, dont on arracha le cœur & les entrailles, qui furent de même réduits en cendres. On coupa le reste de son corps en quartiers, qui furent exposés dans différens endroits de la ville, pour servir d'exemple à ses complices, & leur inspirer de la terreur. On croit que cette découverte fit hâter le châtimement des coupables. La Reine n'étoit pas encore bien remise de la peur du danger qu'elle venoit de courir, & elle se laissa aisément persuader, que les amis des conjurés ne manqueroient pas de tenter souvent de semblables entreprises, tant qu'on laisseroit vivre le Comte & ses complices.

Ainsi le premier de Mars, Thomas Howart, que la Reine avoit fait Connétable depuis la prise des comtes d'Essex & de Southampton, les alla prendre à la tour, & les conduisit au Palais de West-Minster, pour répondre en présence de leurs pairs aux accusations intentées contre eux; car

---

HENRI  
IV.

1601.

On fait le procès au comte d'Essex.



**HENRI** les seigneurs d'Angleterre ont ce privilège de ne pouvoir être jugés que par leurs Pairs.

**IV.** Ces Pairs étoient les comtes d'Oxford, de Derby, de Salsbury, de Worchester, de Suffex, de Cumberland, de Hertfort, de Lincoln, & de Nottingham, le vicomte Howard de Bondon, les Barons Grey, Compton, Edoüard Stafford, Lumley, Morley, Burghley, Hunsdon, Ritch, Chandos, Laware, Darcy, Cobham, Winsor, & Howard de Walden. On leur avoit donné pour adjoints, les huit Juges ordinaires, qui assistent les Pairs de leurs conseils dans les affaires, qui concernent les loix du Royaume. La Reine outre cela leur avoit envoyé de sa part quelques-uns de son Conseil, qu'on appelle le Conseil des sages; sçavoir l'huissier, l'atourné de la Reine, & le clerc de la Couronne. Tous ces Juges entrèrent en cérémonie dans la Salle en cet ordre. Le Milord Burckust, qui devoit présider au jugement en qualité de grand sénéchal d'Angleterre, marchoit à la tête précédé de six Huissiers portant les masses d'or de la Reine, des Héraults d'armes, & du clerc de la Couronne. Il étoit suivi des neuf Comtes, du Vicomte, des quatorze Barons, des huit Juges ordinaires, des dix Conseillers du sage Conseil, de l'Huissier, du Sergent, de l'atourné, & de plusieurs Gentilshommes. Ils prirent séance dans un parquet environné de barrières, pour les séparer des Spectateurs. Burckust étoit sous un dais au milieu de tous comme Président.

On fit venir ensuite les accusés précédés d'un homme portant une hache, le dos tourné de leur côté. Howard ayant reçu ordre du Hérault d'armes de les présenter devant leurs Juges, il le fit, & les plaça hors du parquet en face du Sénéchal, celui qui portoit la hache se tenant toujours à côté du comte d'Essex. Ensuite le clerc de la Couronne lut la commission, que la Reine avoit donnée au Sénéchal, aux Comtes, aux Barons, & aux autres Juges, pour faire le procès aux accusés; après quoi on leur demanda suivant l'ancien usage par qui ils vouloient être jugés; & ils répondirent avec soumission, que c'étoit par Dieu & par leurs Pairs.

Alors on lut par ordre les Chefs de l'accusation intentée

contre le Comte. Ils contenoient, Que trois mois auparavant, le comte d'Essex avoit tenu un conseil secret avec le comte de Southampton, Blunt, Davis, Danvers & Gorge, pour se saisir de Londres, ou du Palais: Qu'il avoit retenu chez lui avec violence les Seigneurs du Conseil, que la Reine lui avoit envoyés en les menaçant même de leur faire un mauvais parti, s'ils résistoient: Qu'il étoit sorti de sa maison avec des gens armés pour exciter une sédition dans Londres: Qu'il avoit empêché les Officiers de la Reine de publier la déclaration donnée contre lui & ses complices, & avoit même chargé les Héraults d'armes: Que depuis cette proclamation il avoit persisté dans sa révolte: Qu'il s'étoit adressé au Maire, & aux autres Magistrats, & avoit répandu de faux bruits parmi le peuple, dans la vue de l'exciter à prendre les armes: Qu'enfin il avoit résisté aux ordres de la Reine, & avoit pris les armes pour se mettre en défense dans sa maison.

HENRI  
I V.

1601.

Chefs de l'accusation intentée contre le Comte,

Le comte d'Essex ayant demandé d'abord avant que de répondre, qu'on lui accordât la justice, qu'on ne refusoit point en Angleterre aux moindres particuliers, qui étoit de récuser les Juges, qui lui étoient suspects, on prit les avis de l'assemblée; après quoi on lui répondit tout d'une voix, qu'attendu la nature du crime, & la qualité des Juges qui avoient promis avec serment de juger en conscience, & en leur honneur, qui leur étoit plus cher que leur propre vie, la récusation ne pouvoit avoir lieu; qu'ainsi le Comte pouvoit procéder à sa justification.

Ses défenses:

Il nia d'abord le premier article de l'accusation; mais l'atourné de la Reine l'en convainquit, non pas à la vérité par écrit, quoiqu'il l'eût promis d'abord; mais par les dépositions, & par l'aveu de Blunt, de Davis, & de quelques autres, qui déclaroient avoir conféré là dessus par ordre du Comte. Le comte de Southampton interrogé sur cet article répondit, qu'à la vérité il s'étoit tenu entr'eux quelques discours à ce sujet; mais qu'on n'avoit pris aucune résolution, ni même eu intention de rien exécuter.

Le Comte répondit au deuxième chef, qu'il n'avoit fait aucune violence à ceux que la Reine lui avoit envoyés, qu'il leur avoit seulement donné en ami une retraite dans sa



**HENRI** chambre ; pour les garantir de la fureur du peuple ; & qu'aussitôt que la multitude s'étoit dissipée, il les avoit laissés sortir sans les maltraiter.

**I V.**  
**1601.**

A l'égard des autres Chefs d'accusation, il y répondit, en disant, Qu'étant informé, que Cobham & Raleig venoient pour le tuer, & qu'ils étoient beaucoup mieux accompagnés que lui, il avoit été contraint d'abandonner sa maison, & d'aller chercher auprès du Maire de Londres la sûreté, qu'il ne trouvoit point chez lui : Que le Maire ne l'ayant point écouté, il avoit voulu rentrer chez lui, lorsqu'il avoit rencontré sur son passage quelques particuliers, qu'on ne pouvoit reconnoître à aucunes marques pour Officiers de S. M. qui le traitoient de traître : Que ne se sentant point coupable d'un si grand crime, il n'avoit pû souffrir une telle insulte : Qu'ayant appris ensuite que le comte de Cumberland gardoit la porte de la ville, il étoit allé le trouver suivi de ses amis qui n'avoient pour toutes armes, que leurs épées : Qu'il en avoit été repoussé avec beaucoup de violence, & s'étoit enfin retiré chez lui, sans faire de bruit ni exciter aucun tumulte.

Ensuite l'huissier, l'atourné de la Reine, & Bacon un des six Conseillers du sage Conseil, dont le frère étoit intime ami du Comte, resumèrent tous les Chefs d'accusation, qu'ils amplifièrent par plusieurs exemples. L'Atourné chargea encore le Comte de plusieurs autres crimes. Il l'accusa d'avoir aspiré à la Couronne ; d'avoir eu des intelligences criminelles avec le comte de Tir-Oen, les Espagnols, les Puritains, les Jésuites, le roi d'Ecosse, & les Catholiques ; d'avoir décrié auprès de tous les Etats, les véritables ministres de l'église Anglicane ; & d'avoir travaillé à gagner l'affection du peuple, dans la vûe de changer la face du Gouvernement. Le Comte réfuta par ordre tous ces nouveaux griefs.

L'Atourné le pressa ensuite de déclarer ce qu'il auroit fait, s'il fût venu à bout de se rendre maître du Palais. A cela il répondit, Que son dessein étoit de se jeter aux pieds de la Reine, & de lui donner plusieurs avis importants au salut de Sa Majesté & de l'Etat : Qu'il lui auroit conseillé sur-tout de se défier de Cobham, de Raleig, & de Cecill, qui abusants de sa confiance lui cachotent la verité, & gouvernoient

gouvernoient à leur gré toute l'Angleterre d'une manière très-préjudiciable au bien public, en écartant d'auprès d'elle tous ceux qui n'étoient pas de leur parti.

HENRI  
IV.

1601.

Cobham & Raleigh le sommèrent alors d'expliquer plus nettement en quoi leur conduite étoit préjudiciable à l'Etat, & en particulier quels sujets il avoit de se plaindre d'eux; mais il se contenta de répondre, qu'il n'étoit pas en situation de se porter pour accusateur contre les autres. Cecill montra plus de chaleur, & s'emporta très-vivement contre le Comte, qu'il traita plusieurs fois de traître, sans que celui-ci répondît autre chose, sinon qu'il étoit facile au Lievre d'insulter au malheur du Lion; & que c'étoient ses artifices, & les faux rapports qu'il avoit faits à la Reine, qui l'avoient réduit dans cette triste situation. Comme Cecill le pressoit de déclarer les complots qu'il avoit tramés avec le comte de Tir-Oen contre le repos de l'Angleterre; » C'est toi-même, lui répondit le Comte un peu piqué, qui es un traître, » puisque souvent on t'a entendu dire que le droit de l'infante d'Espagne à la couronne d'Angleterre étoit incontestablement le meilleur. » A ces mots, Cecill hors de lui se laissa transporter à une colère si violente, qu'il jura de ne jamais rendre aucun service à la Reine, ni à l'Etat, qu'il n'eût été justifié d'un crime si exécrationnable. Il répétoit à chaque moment, qu'il haïssoit & détestoit les Espagnols plus que le Demon. Enfin après une contestation assez vive, qu'ils eurent ensemble sur cette matière, Bacon remarquant que leur premier feu étoit apaisé, reprit l'accusation, & compara la conspiration du Comte à celle du duc de Guise, ce qu'il fit par un discours plein de force, & très-pathétique. Le Comte y répondit par un autre, dans lequel il rappelloit le souvenir de sa conduite passée, & des travaux glorieux, qu'il avoit essuyés pour le service de l'Etat, qui méritoient bien, disoit-il, qu'on jugeât plus favorablement de ses desseins. On remarqua qu'il ne laissa échapper aucun terme, qui pût marquer de la foiblesse, ni par où il semblât implorer la miséricorde de la Reine. Southampton parla ensuite avec la même fermeté, & d'une manière si touchante, qu'il tira des larmes de la plupart de ses Juges.

Après qu'ils eurent cessé de parler, Burckult recueillit



**HENRI** les voix des Comtes, Barons, & autres Juges. Ils se retirèrent pour opiner dans une chambre voisine, & rentrèrent  
**IV.** au bout d'une heure. Ensuite ils donnèrent leur avis l'un  
**1601.** après l'autre, à mesure que le Hérault d'armes les appelloit,  
 Condamna- & prononcèrent suivant la formule, qu'en conscience le  
 tion du Com- Comte étoit criminel. Alors le président Burckuft adressant  
 te, la parole au Comte ; » Puisque vos Pairs vous condamnent,  
 » lui dit-il, je vous déclare coupable de haute trahison ; &  
 » comme tel j'ordonne, que vous serez traîné sur la claye  
 » au lieu marqué pour votre supplice, où vous serez atta-  
 » ché à une potence, & vous verrez avant que de mou-  
 » rir vos membres coupés en quatre quartiers ; après quoi  
 » votre tête sera attachée au bout d'une pique, & exposée  
 dans tel endroit que la Reine jugera à propos. Après cette  
 sentence, le Comte répondit sans témoigner aucun trouble,  
*Amen.* Il ajouta seulement que si on laissoit réunis ces mem-  
 bres, que les Juges ordonnoient d'être mis en quatre quar-  
 tiers, ils auroient pû rendre quelque service important à l'An-  
 gleterre ; qu'au reste il prenoit Dieu à témoin, qu'il ne lui  
 étoit jamais entré dans l'esprit d'attenter à la personne de Sa  
 Majesté ; qu'il avoit uniquement songé à se précautionner  
 contre les entreprises de ses ennemis, afin de n'en être pas  
 prévenu ; & que s'il n'avoit pas recours à la clémence de la  
 Reine, ce n'étoit point par une obstination criminelle ; mais  
 parce qu'il étoit las d'une vie, qu'il avoit tant de fois pro-  
 diguée pour l'honneur & la sûreté de S. M. & parce qu'il  
 souhaitoit lui témoigner même par sa mort son attache-  
 ment, & sa soumission inviolable à ses ordres.

Le comte de Southampton fut condamné à la même peine. Tous deux tâchèrent ensuite par leurs raisons de montrer, qu'ils ne méritoient pas un semblable supplice, & que leurs complices n'étoient point coupables. Enfin ils supplièrent leurs Juges de réfléchir sur la sentence qu'ils avoient portée, & d'en délibérer plus murement. De-là ils furent reconduits à la Tour par Thomas Howard ; alors celui qui portoit la hache devant eux, en tenoit le tranchant tourné du côté du coupable, ce qui étoit la marque de leur condamnation. Le lendemain, le Comte déterminé à la mort demanda une entrevûe avec le Garde des Sceaux, Burckuft, Howard, &

Cecill. Il les pria de lui pardonner, si dans sa défense, il lui étoit échappé quelque terme offensant; il fit sur-tout excuse au Garde des Sceaux de l'avoir retenu chez lui, où il avoit même couru risque de la vie, avec les deux autres Conseillers que le sage Conseil lui avoit députés. Il demanda aussi pardon à Cecill de ce que sur la foi d'autrui il avoit dit contre lui avec trop d'aigreur & sans fondement certaines choses qu'il rétractoit. Enfin il les supplia en grace de vouloir bien prier la Reine de permettre qu'il fût exécuté dans la Tour, & non pas dans la place, de peur que les cris du peuple ne l'empêchassent de penser à la mort, & de songer à Dieu.

HENRI  
IV.  
1600.

On n'eut pas de peine à obtenir cette grace d'Elisabeth, qui conservoit encore une affection secrète pour le Comte, & qui lui auroit même pardonné, dit-on, s'il eût voulu recourir à sa clémence. Mais il étoit trop las de la vie pour songer à en prolonger le cours; & cette Princesse étoit de son côté trop équitable & trop fière, pour vouloir la lui conserver malgré lui, d'autant plus que ses ennemis publioient qu'ils lui avoient entendu dire que tant qu'il vivroit, jamais la Reine ne seroit en sûreté. On prétend que ce jour-là même le comte d'Essex & Cecill, non contents de s'être réconciliés de bouche, voulurent encore pour marque de leur réconciliation sincère, recevoir tous deux en même temps la communion à leur manière.

Enfin le sixième Mars, les comtes de Herefort, & de Cumberland, le vicomte de Bondon, Howard, Darcy & Compton se rendirent à la Tour sur les huit heures du matin. Seize hommes de garde amenèrent le Comte en leur présence, & le firent monter sur l'échafaut qu'on avoit préparé pour son supplice. En y allant, il exhorta les assistants à prier pour lui. Dès qu'il fut monté, il se découvrit, & après avoir demandé tout haut pardon à Dieu de ses péchés qu'il confessoit être fort énormes, & en plus grand nombre que les cheveux de sa tête, de ses excès, de sa vanité, de son orgueil, il supplia Jesus-Christ son unique Médiateur auprès de son Père de lui appliquer les mérites de sa passion pour attirer sur lui la divine miséricorde, & pour lui obtenir la remission de ce dernier crime qu'il venoit de commettre

sa mort.



**HENRI** contre Dieu , contre sa Reine , & contre sa Patrie , par lequel il avoit justement excité contre lui la colère de Dieu.  
**IV.** & des hommes , & dans lequel il avoit engagé avec lui tant  
**1601.** d'autres innocens. Ensuite après avoir prié pour la Reine ,

pour ses Ministres , pour l'Eglise , & pour l'Etat , il protesta devant Dieu qu'il n'avoit jamais songé à attenter , ni à la vie , ni à l'honneur de Sa Majesté ; qu'il ne s'étoit jamais assis dans la chaire des Athées ; qu'il n'avoit jamais eu de confiance dans ses propres œuvres , mais uniquement dans les mérites satisfactaires de Jesus-Christ son Rédempteur ; qu'il avoit été nourri dans cette doctrine , & qu'il y vouloit mourir. Enfin il supplia tous les assistants de joindre leurs prières aux siennes , afin que son ame s'élevant par la foi au-dessus des choses terrestres , ne s'occupât plus que du soin de l'éternité.

Ensuite il ôta ses habits. En même temps les ministres, Thomas Monfort & Guillaume Barloc , qu'il avoit demandés pour l'aider à bien mourir , lui dirent qu'il falloit qu'il pardonnât à ses ennemis , qu'il oubliât les mauvais traitemens qu'il en avoit reçûs , au cas qu'il en conservât quelque ressentiment , & qu'il leur demandât aussi pardon de la peine qu'il leur avoit faite ; ce qu'il exécuta avec une humilité bien différente de sa fierté ordinaire. Ensuite il se mit à genoux , & eut une attention extrême à ne rien faire d'indigne de lui-même , du lieu & de la circonstance où il se trouvoit. Les Ministres l'exhortants alors à se préparer courageusement à la mort , il leur dit avec ingénuité , que dans différentes occasions il avoit couru de grands dangers , & avoit toujours regardé la mort avec quelque horreur , quoiqu'il ne la vît que dans un point de vue fort éloigné ; qu'ainsi puisqu'il avoit pu l'apprehender alors par une suite de la fragilité humaine , il se croyoit encore plus obligé dans le moment terrible , où il se trouvoit , de prier Dieu de le secourir. Ainsî uniquement occupé de Dieu , il ne pensa plus qu'à le prier avec ardeur , de le consoler intérieurement , de sceller en son ame , par la vertu de son Esprit Saint , une pleine confiance d'obtenir miséricorde , enfin d'envoyer ses Anges , pour recevoir son ame au sortir de son corps.

Le Bourreau lui demanda pardon ensuite ; après quoi le Comte préparé à la mort , & disposé à recevoir le coup ,

récita avec ses Ministres le symbole des Apôtres, & quelques versets du Pseaume 51. & mit sa tête sur le billot, où elle fut coupée du troisième coup; car la Reine avoit eue la bonté de changer le genre de son supplice.

HENRI  
IV.  
1601.

Telle fut la fin du comte d'Essex. Il avoit toutes les qualités qui rendent les hommes estimables; ç'auroit été un héros heureux, s'il avoit su se tenir dans de justes bornes, & si enivré des grandeurs de la Cour, & de la gloire de ses succès, il ne se fût pas livré à des espérances chimériques, qui par un aveuglement déplorable le conduisirent enfin à sa perte. Il laissa un fils, qui tient aujourd'hui un rang assez considérable en Angleterre, où bien loin de se croire deshonoré par un semblable accident, on se fait au contraire une gloire d'avoir eu des Ancêtres auteurs, ou complices de semblables conspirations.

Le dix de Mars, Blunt, Danvers, Davis, Gilles Merrik & Henri Cuff secrétaire du comte d'Essex, furent aussi convaincus dans le palais de West-Minster, condamnés & punis, comme auteurs & complices de la conjuration. On ne fit grâce qu'à Davis. Huit jours après, Blunt allant au supplice, déclara pour la décharge de sa conscience, que dès le temps, que le Comte étoit en Ecosse, il avoit formé à Dublin avec lui, & avec le comte de Southampton, le projet de faire passer en Angleterre trois ou quatre mille hommes; d'aborder à Kent dans le pays de Galles, où il croyoit avoir beaucoup d'amis & de partisans, & de marcher ensuite droit à Londres; que dès-lors il avoit résolu d'exécuter à force ouverte, & avec le secours de ses amis ce dessein, qu'il rouloit depuis long-temps; & qu'ils avoient eu Southampton & lui beaucoup de peine à détourner cet esprit fougueux & téméraire de cette entreprise également hardie & abominable.

Dans le même temps qu'on étouffoit cette conspiration en Angleterre, les Espagnols firent une grande perte en Irlande, & furent enfin chassés de cette Isle, où le comte de Tir-Oen les avoit introduits. Les troupes de la Reine avoient formé le siège de Kinsal, & serroient cette ville de fort près, lorsque le comte de Tir-Oen résolut de le faire lever. Dans cette vue il s'étoit mis en marche à la tête des troupes Espagnols, & il s'avançoit le plus secrètement qu'il lui étoit

Défaite des  
Espagnols en  
Irlande.



**HENRI** possible. Son dessein étoit de forcer les lignes des Anglois, & de se jeter dans la ville avec une partie de sa cavalerie. Il devoit ensuite faire une sortie sur les assiégeants, & les attaquer en même temps de deux côtés, afin de les mettre plutôt en désordre, en les chargeant de front, tandis qu'ils seroient pris en queue par les troupes qu'il avoit laissées en chemin. Par malheur son dessein fut découvert. Les Anglois vinrent à la rencontre ; & il se crut obligé de faire repasser le Gué à ses troupes, contre l'avis d'Alphonse Occampo colonel général des Espagnols, qui regardoit une retraite faite en présence de l'ennemi comme une fuite qui ne pouvoit manquer d'exposer à une entière défaite. Enfin le Comte poursuivi par les Anglois se rangea en bataille ; & pour montrer aux Espagnols qu'il avoit du cœur, il partagea son infanterie en plusieurs corps, & se mit à la tête de la première Ligne avec quatre cens chevaux.

L'événement fit voir combien cet arrangement étoit mauvais. La cavalerie n'ayant pu soutenir le choc des Anglois, se culbuta sur l'infanterie, la mit en désordre, & l'entraîna dans sa fuite. Il n'y eut que les Espagnols, qui soutinrent long-temps un combat très-opiniâtre contre les Anglois ; enfin ils furent forcés de céder au grand nombre, & se débandèrent. Il n'en échappa que très-peu, presque tous furent arrêtés dans leur fuite, & massacrés par les Anglois, qui restèrent maîtres de tous les drapeaux des Espagnols & des Insulaires. D'Occampo fut fait prisonnier. A l'égard du Comte, comme il connoissoit le pays, il se sauva avec peu de suite dans les forêts voisines & dans des marais écartés.

Après cette défaite, la garnison de Kinsal n'espérant plus aucun secours, & découragée par la perte que le parti venoit de faire, capitula sur le champ. Alphonse d'Aguilar, qui commandoit dans la place, obtint vies & bagues sauvées, & la permission de repasser en Espagne. Les Anglois prêtèrent pour cet effet quelques vaisseaux, après que les Espagnols leur eurent donné caution. On dit que d'Aguilar outré de la légèreté & de l'inconstance des Irlandois, prêt de mettre à la voile déclara hautement qu'il n'y avoit point d'endroit où il ne fût prêt d'aller, fût-ce aux galères, plutôt que d'avoir jamais affaire dans la suite à cette Nation.

*Fin du Livre cent vingt-cinquième.*



# HISTOIRE

DE

## JACQUE AUGUSTE DE THOU.

---

LIVRE CENT VINGT-SIXIÈME.<sup>1</sup>

**L** Es catholiques Anglois étoient divisés entre eux , quoi-  
qu'ils ne fussent qu'en petit nombre ; ces troubles leur  
furent enfin très-funestes , & je vais en rapporter l'origine.  
Guillaume Alan ou Allen natif de Lancastre diocèse d'Yorck,  
s'attacha dès sa jeunesse à l'étude de la Philosophie & de la  
Théologie. Ayant dans la suite quitté l'Angleterre pour cause  
de Religion , Philippe II. lui donna un Canoniat dans l'é-  
glise de Douay en Flandre , où Alan s'appliqua à instruire de  
jeunes étudiants , & à les mettre en état de s'opposer par leur  
doctrine aux progrès que l'hérésie faisoit dans leur patrie.  
Il engagea même le roi d'Espagne de fonder à Douay un sé-  
minaire de jeune Anglois qui se distinguoient autant par leur  
piété , que par leur science. Ce séminaire fut transféré à  
Reims par le cardinal de Lorraine.

Quelques-uns de ces Anglois passèrent ensuite dans leur

---

HENRI  
IV.

1601.

Affaires de la  
Religion en  
Angleterre.



**HENRI** pays, pour animer les Catholiques à la persévérance, & pour les instruire; mais ils furent bientôt découverts, dans un **I V.** Royaume où les troubles de Religion rendoient tout suspect. **1601.** On les arrêta comme des traîtres qui tramoient quelque conspiration contre la Reine & contre l'Etat; & plusieurs d'entre eux souffrirent le dernier supplice. Alan fit leur apologie, & soutint dans cet écrit qu'ils n'étoient coupables d'aucun des crimes dont les sectaires tâchoient de les noircir; mais qu'on devoit au contraire les regarder comme de généreux martyrs, qui avoient scellé de leur sang la Religion de leurs pères.

Conduite  
des Jésuites.

Gregoire XIII. fit ensuite venir à Rome Alan, qui d'un ancien hôpital forma un nouveau séminaire pour la nation Angloise, & en confia le gouvernement aux Jésuites. Ceux-ci se servirent de cette occasion pour se glisser en Angleterre, où ils franchirent bientôt les bornes de leur mission. Ils tâchèrent à la vérité d'affermir les Catholiques dans leur foi; mais comme les premières dignités de l'Eglise Anglicanne, & les biens des Archevêchés & Evêchés étoient possédés par des Protestans, les Jésuites instituèrent une espèce d'Hierarchie secrète, dont ils se firent les chefs, sous l'autorité du souverain Pontife.

Tant que vécut Alan, qui fut honoré de la pourpre Romaine par Sixte V. les catholiques Anglois conservèrent quelque modération; mais ce Cardinal étant mort en 1594. dans son année climactérique, le désir de la domination, & des jalousies réciproques divisèrent les prêtres Anglois. Les uns soutinrent que des motifs de Religion ne devoient pas troubler la paix de l'Etat, & qu'on pouvoit vivre tranquillement, & en sûreté de conscience, sous les loix d'une Reine hérétique. Les autres qui vouloient paroître plus zélés portèrent tout à l'extrême, & dirent hautement qu'ils ne refusoient point de s'exposer aux plus grands dangers pour la foi de leurs pères. On découvrit plusieurs complots qu'ils avoient formés, & la Reine fit plusieurs édits remplis d'invectives contre le Pape. Les Jésuites & leurs élèves furent déclarés infâmes & menacés du dernier supplice, comme perturbateurs du repos public.

François Tolet prêtre Anglois, & depuis Cardinal, eut assez

assez de prudence & de modération pour tenir la balance égale entre les deux partis qui composoient l'école des Anglois à Rome ; & empêcha que leurs divisions ne parussent en public , mais dès qu'il fut mort , les Jésuites éclatèrent , & firent une guerre ouverte aux séminaristes qui n'étoient pas de leur sentiment. Dans le même temps, le Père Weston voulant dominer sur le reste des Catholiques qui s'étoient retirés dans le château de Wisbich , y excita de grands troubles ; & les prêtres Anglois ayant refusé d'obéir à cet impérieux Jésuite , furent accusés à Rome , comme Schismatiques , & chargés d'injures par le même Weston , & par Robert Parsons.

Ce dernier étoit un esprit remuant , qui par ses entreprises téméraires donna lieu aux sévères édits qu'Elisabeth fit contre les Catholiques. Il s'étoit retiré à Rome, où à l'abri des dangers , auxquels ses compatriotes & ses frères étoient exposés , ce lâche soldat, ce déserteur infame de l'armée de Dieu ( car c'est ainsi que l'ont appelé dans la suite les prêtres Anglois ) se voyant en sûreté dans un asile inviolable , ne cessa point pendant 18. ans , d'écrire & de répandre des libelles pour noircir les premiers seigneurs du Royaume , ou pour troubler la tranquillité publique. On intercepta plusieurs de ses lettres ; dans les unes il marquoit que des troupes étrangères étoient prêtes de faire une descente en Angleterre ; dans les autres il tâchoit d'exciter les peuples à la révolte , & de prouver qu'Elisabeth n'étoit qu'une usurpatrice , & qu'elle étoit montée sur le trône sans aucun droit.

Cependant Weston travailloit avec ardeur à établir son autorité. Il employa d'abord le crédit du provincial Henri Garnet , pour faire donner à l'archiprêtre George Blackwell la direction de tous les séminaires Anglois. L'ambition & l'espérance de s'élever par le moyen des Jésuites , qui pouvoient beaucoup à la cour de Rome , engagerent Blackwell à s'unir avec eux. Il ne faisoit rien sans le conseil & la participation de Weston ; toutes les lettres qu'il écrivoit en cour de Rome étoient pleines des éloges qu'il donnoit aux Jésuites. » Ce » sont eux , mandoit-il au Pape , & aux Cardinaux , ce sont » eux qui donnent toutes sortes de secours aux Prêtres étran- » gers ; ils les reçoivent chez eux ; ils les nourrissent ; ils



HENRI » leur fournissent l'argent nécessaire pour leur entretien ; &  
 IV. » comme les aumônes sont très-modiques , ils partagent avec  
 1601. » eux les revenus de leur patrimoine , & des terres qu'ils  
 » possèdent en Angleterre ; enfin si un Prêtre est mis en pri-  
 » son , s'il souffre la moindre incommodité , s'il a besoin de  
 » quelque soulagement , les Jésuites le consolent , & le se-  
 » courent avec la plus vive charité.

Les prêtres Anglois réfutèrent dans la suite tout ce que Blackwell avoit dit à ce sujet. Ils tâchèrent d'en prouver la fausseté , & de faire voir qu'il n'avoit donné tant d'éloges aux Jésuites , que pour gagner les bonnes grâces de cette puissante Société. Ils assurèrent entre autres choses , que tous les Jésuites Anglois étoient nés de parens pauvres , & qu'aucun n'avoit de patrimoine ; mais qu'ils trouvoient dans la libéralité des Catholiques des ressources assez grandes , pour satisfaire à leur luxe : Que loin de secourir & de consoler ceux qui étoient dans les prisons , ils laissoient ce soin infructueux aux autres Prêtres , & qu'avidés de richesses , ils ne songeoient qu'à se faire une entrée dans les maisons des Seigneurs & des personnes opulentes.

Cependant pour faire croire au Pape que les lettres de Blackwell étoient sincères , les Jésuites gagnèrent un prêtre Anglois nommé Jacque Standish , & l'envoyèrent secrètement à Rome , sous le titre de député de l'Eglise Anglicane. Dès qu'il fut arrivé , Parsons lui fit donner pour collègues Richard Haddock , & Martin Ayray , prêtres Anglois qui s'étoient établis à Rome , & que plusieurs raisons avoient obligés de sortir d'Angleterre.

Ces prétendus Députés , sûrs de trouver le Pape favorable à leurs desseins , & appuyés du crédit du cardinal Gaëtano protecteur de la mission d'Angleterre , établirent sans écouïter les Prêtres un nouveau séminaire qui devoit être gouverné par Blackwell , comme premier supérieur , & par douze autres directeurs. Parsons en fit nommer six à Rome , entre lesquels étoit Standish ; les six autres devoient être choisis en Angleterre , non pas à la nomination des prêtres de Visbich ; mais au gré de l'Archiprêtre & des Jésuites. Ceci se passa à Rome le sept de Mars 1598.

Les prêtres Anglois refusèrent de se soumettre à l'autorité

de ces nouveaux supérieurs; ce qui renouvela & fit éclater les anciennes divisions. Comme les Jésuites ne s'étoient servis que du nom du cardinal Gaëtano, les Prêtres envoyèrent à Rome deux de leurs confrères, pour s'informer plus particulièrement des volontés du souverain Pontife; mais Parsons traita ces Députés avec la dernière indignité. Il empêcha d'abord qu'on ne les reçût dans l'auberge des Anglois. Ensuite accompagné d'Acrisio fiscal, à la tête d'une troupe d'archers, il les fit arrêter pendant la nuit dans une maison où ils s'étoient retirés, & traîner dans une affreuse prison, le même jour de la fête de saint Thomas de Cantorbery.

Ces Prêtres infortunés souffrirent les plus mauvais traitemens, & Parsons fit tout pour persuader au Pape qu'ils étoient les seuls auteurs de la division qui régnoit entre les Anglois. Affectant une humanité qu'il n'avoit pas, il obtint de S. S. que les deux Députés sortiroient de prison, & lui seroient donnés en garde. Les Anglois ont dit dans la suite, Que Parsons n'avoit pas agi ainsi, pour diminuer la honte & le chagrin qu'avoient ces Députés, de se voir dans une prison publique; mais que son but étoit d'extorquer d'eux, lorsqu'il seroit maître de leurs personnes, les déclarations qu'il jugeroit à propos de leur faire faire, & de leur ôter toute communication avec leurs amis: Qu'il craignoit que s'ils paroissent en public, le Pape ne fût instruit de la vérité des choses, & que les mauvais desseins des Jésuites ne fussent découverts.

Parsons étant devenu le geolier, & le juge des Députés, les traita avec la dernière dureté. Il les excommunia, & il ne leur fut pas même permis d'entendre la Messe. Ils passèrent les fêtes de la Circoncision & de l'Epiphanie, sans pouvoir obtenir cette grace, quoiqu'il ne fût pas nécessaire pour cela de sortir hors du seminaire. Parsons leur ordonna encore sous peine d'excommunication de lui remettre sans délai tous leurs papiers; & s'empara de tous ceux qu'il put trouver. Pour leur épargner, disoit il, la vûe d'un Juge séculier, il leur fit lui-même subir des interrogatoires, dans lesquels il changea, & tronqua à son gré leurs réponses & leurs déclarations. Il tâcha de les rendre odieux; & produisit en

HENRI

IV.

1601.



HENRI  
IV.

1601,

public des habits de lin, des rubans de soie, des mouchoirs, & autres choses semblables qu'il assûra leur appartenir, pour prouver que leur mollesse les rendoit indignes du sacré ministère.

En Angleterre, les Jesuites employèrent les menaces, les promesses & les prières, pour engager les Prêtres à donner par écrit leur consentement à la nouvelle discipline qu'on vouloit établir dans le seminaire Anglois. Dans le temps qu'ils faisoient de plus grands efforts pour parvenir à leur but, on apporta de Rome des lettres des cardinaux Gaëtano & Borghese, commissaires du saint Siège. Ces lettres portoient qu'il seroit informé contre ceux qui refuseroient d'obéir aux ordres du S. S. & qu'on envoyeroit au plutôt à Rome les motifs & le détail de leur conduite. La plus grande partie des Prêtres commença alors à craindre. Quelques-uns cependant expliquèrent les raisons de leurs refus, & composèrent un écrit à ce sujet. Le Jesuite Thomas Lister écrivit contre ces derniers un livre rempli de fiel & d'emportement, dans lequel il soutint que ces Prêtres étoient Schismatiques, & coupables de plusieurs autres crimes. Ce libelle ayant été approuvé par le Provincial, & par Blackwell, se répandit de tous côtés, & eut tant d'effet, que les Catholiques ne voulurent plus communiquer avec ces Prêtres, qui furent enfin dépouillés de leurs biens.

Si on les en croit, ils furent plus maltraités par les Jesuites, & par l'archiprêtre Blackwell, que par les sectaires mêmes. Les anciens supérieurs les soutenoient secrètement, & désapprouvoient la sentence renduë contre eux; mais ils n'osoient se déclarer trop hautement, dans la crainte de s'attirer la haine des Jesuites. Dans ces circonstances, les prétendus Schismatiques prièrent l'Archiprêtre de consentir à une conférence, dans laquelle on pût terminer toutes les querelles. Cette grace leur ayant été refusée, ils offrirent de se soumettre à l'Archiprêtre, pourvû que deux ou trois Jesuites jurassent foi de Prêtre, que le nouvel ordre qu'on vouloit introduire dans le seminaire, étoit connu & autorisé par le souverain Pontife; mais on exigea d'eux une soumission aveugle, & sans aucune condition; & on les traita sans le moindre ménagement. Réduits aux dernières extrémités, ils appellèrent au Pape, & firent signifier leur acte d'appel

à Blackwell , qui pour réponse les suspendit deux jours après de leurs fonctions.

HENRI  
IV.  
1601.

Les seminaristes & les Prêtres craignirent que Parsons qui s'étoit attribué une grande autorité dans cette affaire , ne fît tous ses efforts pour empêcher que leurs plaintes ne parvinssent jusqu'au Pape. Ainsi ils s'assemblèrent secrètement à Londres , & arrêterent que quelques-uns de leurs confrères seroient envoyés à Rome pour instruire le consistoire des motifs de leur appel. Il s'en trouva deux qui eurent assez de fermeté pour se charger d'une commission si périlleuse , & qui pour soutenir la liberté de l'Eglise Angloise , s'exposèrent volontiers aux outrages dont ils étoient menacés , en allant à Rome.

N'étoit-il pas étonnant que des Prêtres qui faisoient paroître tout le respect possible pour le Pape & pour le saint Siège , fussent persécutés avec aussi peu de ménagement ; & que lorsqu'ils demandoient avec soumission un éclaircissement qu'on ne pouvoit leur refuser sans injustice , les Pères Jesuites & l'Archiprêtre fissent tous leurs efforts , pour les empêcher de parvenir aux pieds de Sa Sainteté ?

Les sectaires tirèrent avantage d'une division si scandaleuse ; & l'on disoit publiquement qu'il étoit inutile de garder les ports , pour empêcher les prêtres Anglois d'aller à Rome ; & que la crainte du seul Parsons feroit sur eux plus d'impression , que les édits les plus sévères.

Parsons qui pendant la prison des députés Anglois pouvoit tout à la cour de Rome , obtint le 6. d'Avril un Bref , par lequel l'ordre établi par le cardinal Gaëtano dans les seminaires Anglois , étoit approuvé & confirmé , quoiqu'on n'eût pas discuté cette affaire , ni écouté les Députés. Les seminaristes & les ecclésiastiques Anglois avoient tant de respect pour tout ce qui étoit émané de la cour de Rome , qu'à la vûe de ce Bref ils cessèrent toutes leurs plaintes. Ils se soumirent aussi-tôt , & promirent d'obéir à Blackwell , comme à un Archiprêtre établi par le saint Siège ; ce qu'ils n'avoient refusé de faire , que parce qu'ils révoquoient en doute sa mission. Mais la conduite qu'il tint avec eux , renouvela bientôt une querelle qui paroissoit finie. Il les chargea d'invectives ; les traita de Schismatiques dans une lettre



**HENRI** qu'il rendit publique , leur refusa l'absolution des censures , dont ils avoient été chargés ; & quelques prières qu'ils fissent , les Jésuites qui obsédoient cet Archiprêtre , furent inflexibles & inexorables.

**IV.**  
**1601.**

Dans des circonstances si fâcheuses , ces Prêtres voulants se disculper , & ôter au peuple tout sujet de scandale , envoyèrent des députés aux Théologiens de l'Université de Paris , la plus sçavante & la plus illustre du monde , & qui a toujours été consultée dans ces sortes de matières ; pour engager , à la prière & au nom de l'Eglise Angloise , les docteurs François , de donner leurs avis sur une affaire , qui causoit de si grands troubles. Les docteurs de Sorbonne députés à cet effet , s'assemblèrent le 30. de May chez le premier Bedeau ; & après qu'on eut proposé & agité la question de sçavoir , si les prêtres Anglois étoient schismatiques , ou avoient péché mortellement en refusant d'obéir à l'Archiprêtre établi par le cardinal Gaëtano , qui avoit assuré en avoir reçu ordre du Pape ? Toute l'assemblée fut unanimement d'avis : Qu'en premier lieu les Prêtres , qui avoient différend de reconnoître l'Archiprêtre , ne pouvoient être accusés de schisme ; & en second lieu , qu'en égard aux circonstances du fait , ils n'avoient pas péché.

Les prêtres Anglois se croyants alors en sûreté de conscience , crurent encore n'avoir rien à craindre de la part de l'Archiprêtre & des Jésuites , à qui ils notifient cette décision. Mais ces derniers s'élevèrent avec emportement contre un jugement rendu par des Docteurs si respectables ; & défendirent sous peine d'interdiction & de confiscation de biens , de soutenir en public une décision si sage , qui n'avoit été rendue qu'après un mûr examen , & en grande connoissance de cause.

Blackwell étant informé qu'au préjudice de son dernier decret , qu'il faisoit exécuter avec rigueur , les Prêtres étoient convenus entr'eux de faire encore quelque tentative auprès du Pape , interdit par le conseil des Jésuites , dix principaux séminaristes , & entr'autres Jean Collington ou Colleton , Jean Mush , & Antoine Hepburn , qui avoit appelé au saint Siège. Il les dépouilla ensuite de leurs biens ; défendit aux Catholiques d'avoir aucun commerce avec eux ; & ordonna

que si l'on avoit quelques plaintes à former contre lui ou contre les Jésuites, on s'adressât à lui-même, sans qu'on pût appeller au Juge supérieur. Il décerna différentes peines contre ceux qui refuseroient d'obéir à ses decrets.

HENRI  
IV.  
1601.

Les Prêtres accablés par des jugemens aussi sévères qu'injustes, résolurent de s'adresser encore au souverain Pontife, & d'envoyer à cet effet des députés à Rome. Ils leur ordonnèrent de représenter que les Jésuites étoient les seuls auteurs des troubles qui agitoient l'église Angloise; & qu'elle gémissoit sous un joug insupportable, dont ils vouloient accabler le Clergé: Que tant que le cardinal Alan avoit vécu, & avant que les Jésuites fussent venus en Angleterre, les Catholiques avoient toujours conservé entre eux une étroite union: Qu'alors les seminaires Anglois étoient dans un état florissant: Que celui de Rome avoit deux cens élèves, & celui de Rheims soixante & dix: Que les jeunes Anglois quitoient leur pays, pour venir étudier dans ces écoles, où leurs compatriotes les recevoient avec charité: Que dans ces heureux temps, aucun Catholique n'avoit été accusé du crime de léze-Majesté; & que leurs plus implacables ennemis ne pouvoient alors s'empêcher de reconnoître leur attachement pour leur Prince: Que les Jésuites n'avoient pas plutôt paru dans la grande Bretagne, que tout avoit changé de face: Qu'ils avoient seuls profité des travaux de tous les prêtres Anglois, & moissonné sans peine ce que tant d'autres avoient semé au milieu des plus grands dangers: Que quoiqu'ils eussent excité la persécution par les différens complots qu'ils avoient formés; cependant ils avoient honteusement pris la fuite, lorsqu'ils devoient combattre: Que retirés dans des lieux de sûreté, ils avoient oublié qu'ils n'étoient que de simples Religieux: Qu'alors leur ambitieuse politique avoit éclaté, & qu'on les avoit vus mettre les Royaumes à prix, & les couronnes à l'encan: Qu'ils avoient fait des libelles diffamatoires contre les principaux Magistrats, répandu des lettres séditieuses, par lesquelles ils menaçoient de quelque irruption dans le Royaume, & écrit plusieurs volumes sur la succession au trône, ce qui étoit défendu sous peine de mort.

Plaintes des  
Prêtres Catholiques  
Anglois contre les  
Jésuites.

» Ces téméraires entreprises, ajoutèrent les Prêtres dans



HENRI  
IV.  
1601.

» leur instruction à leurs députés, ont rendu tous les Catho-  
» liques criminels d'Etat. On les traîne devant les tribunaux  
» des Magistrats, plutôt pour les interroger sur des crimes  
» d'Etat vrais ou supposés, que sur leur Religion; & on leur  
» impute tout ce que font les Jésuites, pour troubler la tran-  
» quillité publique. A couvert des dangers qui nous mena-  
» cent, ces Pères veulent cependant s'arroger toute l'auto-  
» rité, & tâchent de se faire une réputation qu'ils ne méri-  
» tent pas. Il semble qu'ils ayent la puissance suprême, & le  
» droit de confirmer & de déposer les Rois.

» Ils ne peuvent tirer aucune gloire de l'érection de leurs  
» séminaires. Ceux de Rome & de Douay qu'ils ont presque  
» ruinés, produisoient autrefois plus de Missionnaires, que  
» toutes leurs nouvelles écoles n'en fournissent à présent.  
» Tout leur but est de séduire, & d'engager dans leur So-  
» ciété les jeunes gens dans lesquels ils reconnoissent des ta-  
» lens particuliers; c'est ce qui cause tant de jalousies, d'inimi-  
» tiés, & de dissensions; car ou les séminaristes perdent peu-  
» à-peu l'amour de leur patrie, en prenant l'habit & les sen-  
» timens des Jésuites; ou souffrent mille vexations, s'ils ne  
» se rendent pas à leurs promesses. Le cardinal Borromée,  
» d'heureuse mémoire, connoissant l'ardeur avec laquelle  
» les Jésuites cherchent à orner leur Société par de nouveaux  
» sujets, & détestant leur ambition, leur ôta la direction du  
» séminaire de Milan, & en confia le gouvernement à des  
» Prêtres séculiers.

» Il est constant, & l'expérience prouve assez, que tant  
» qu'ils ont gouverné l'église Angloise, les pauvres & les pri-  
» sonniers n'ont reçu que de foibles secours, tandis que les  
» Jésuites vivoient dans l'abondance; en sorte que, comme  
» on le dit communément, ce qui les distingue des autres  
» Prêtres, c'est que ceux-ci gémissent dans la plus extrême  
» pauvreté, & que les autres en font vœu.

» Les Catholiques qui fournissent quelques secours au  
» Clergé, sont bientôt accablés des traits de la plus noire  
» calomnie; les Jésuites parlent & écrivent contr'eux, &  
» les partisans de leur Société ne peuvent leur donner des  
» preuves plus éclatantes de leur attachement, que de déchi-  
» rer la réputation des plus vertueux Ecclésiastiques. C'est ce  
qui

» qui a obligé plusieurs Prêtres de parler & d'écrire, pour  
 » défendre leurs vies & leur honneur ; car la perte de leur  
 » réputation auroit bientôt été suivie de la plus affreuse in-  
 » digence.

HENRI  
IV.

1601.

» Cette guerre intestine s'allume de plus en plus ; les soup-  
 » çons & la défiance naissent de tous côtés ; la joye est ban-  
 » nie de notre Eglise ; nous sommes dans l'accablement &  
 » dans le deuil. Lorsque la paix régnoit, nous étions chéris  
 » & respectés ; mais aujourd'hui tous les Prêtres qui ne sont  
 » pas sortis de l'école des Jesuites, ou qui ne fléchissent pas  
 » sous leur puissance, sont des objets de dérision & de  
 » mépris.

» Les Jesuites poussent à l'extrême l'orgueil & la présomp-  
 » tion. Ils osent dire hautement que par le crédit de Parsons  
 » & des autres amis qu'ils ont à la cour de Rome, ils nous  
 » fermeront tout accès auprès du souverain Pontife. Sous  
 » Henri VIII. les Catholiques ont souffert une violente per-  
 » sécution ; mais celle que nous essayons aujourd'hui sous  
 » l'empire des Jesuites, est encore plus cruelle. Sous le Pon-  
 » tificat de Gregoire XIII. l'Eglise Angloise a eu quelque  
 » relâche, quoiqu'attaquée par les Magistrats séculiers ;  
 » mais cet heureux temps n'a pas duré. Les Jesuites qui  
 » avoient beaucoup de crédit à la cour de Rome, & dont  
 » la réputation étoit déjà si grande, firent nommer un Ar-  
 » chiprêtre, à qui l'on donna une puissance arbitraire &  
 » sans bornes. Sans avoir ni les qualités, ni les titres des su-  
 » périeurs Ecclésiastiques, il s'en arrogent toute l'autorité.  
 » Ils ne peuvent, suivant leur institut, accepter les digni-  
 » tés Ecclésiastiques ; mais leur artificieuse ambition leur a  
 » fait trouver les moyens d'en usurper le pouvoir. Ainsi sans  
 » nous consulter, ils veulent nous donner des Supérieurs,  
 » se rendre maîtres du gouvernement de l'Eglise, & ôter au  
 » Clergé la part qu'il doit y avoir. Si l'on ne s'oppose à leurs  
 » desseins, des Religieux dont l'humilité devoit être la  
 » principale vertu, étendront leur domination sur les Pré-  
 » lats même. «

Sur ces motifs qui étoient compris dans un long écrit ;  
 les prêtres Anglois supplièrent très-humblement le Pape  
 de recevoir leur appel, & de nommer des commissaires en



France , dans quelque endroit voisin de l'Angleterre , où les parties seroient tenuës de comparoir dans les délais fixés. HENRI IV. Ils ne vouloient pas avoir des juges en Flandre ; car les Je- 1601. suites ayant fait croire à l'Infante Isabelle que le Clergé Anglois étoit contraire aux prétentions que cette Princesse avoit sur la grande Bretagne , les Flamands leur étoient suspects de partialité.

Avant que ce mémoire du Clergé Anglois parût , Jean Mush prêtre du séminaire de Rome , écrivit sur le même sujet. Dans une lettre à D. Morre , il réduisit les demandes des prêtres Anglois à quatre chefs. En premier lieu : Que le Pape accordât à l'Angleterre un Evêque avec quelques suffragans , qui fussent élus par le Clergé , & sans la participation des Jesuites : Qu'en effet un Evêque pouvoit seul faire le S. Chrême , & conférer les Ordres : Que d'ailleurs il étoit contre l'usage ordinaire de voir une Eglise gouvernée par un Archiprêtre. En second lieu : Qu'on ôtât aux Jesuites la direction du séminaire de Rome. A ce sujet , il exposoit plusieurs choses contre la jalouse ambition de ces Religieux , que le cardinal Alan avoit connue , & à laquelle il n'avoit pas remédié , dans la crainte d'un schisme. En troisième lieu : Que le Pape défendît expressément de porter en Angleterre les livres qui regardoient le gouvernement de l'Etat , & tous les libelles qui avoient été faits contre la Reine & contre les Magistrats. Il observoit sur cet article , que la conduite de Parsons étoit très-blâmable ; puisqu'à l'abri de l'orage , il avoit exposé ses compatriotes aux plus grands dangers , par son imprudence & par son audacieuse témérité. Enfin : Que Sa Sainteté permît au Clergé Anglois de faire des loix , pour unir les Catholiques entre eux , & les retenir dans une juste obéissance à l'Eglise.

Robert Charnock , qui dans la suite reçut ordre des cardinaux Gaëtano & Borghese de se retirer en Angleterre , fit aussi une apologie , pour les frères qui gémissent sous le joug de ce nouveau gouvernement. Cet écrit est adressé au cardinal Borghese , & Charnock s'y plaint entre autres choses , de ce que les aumônes qu'on recueilloit dans tout le Royaume pour les prisonniers & les pauvres , étoient mises entre les mains des Jesuites & de l'Archiprêtre , qui les

distribuient à leur gré. Il ajouta que les Prêtres qui n'étoient pas de leur cabale , étoient entièrement abandonnés , & qu'on ne leur donnoit pas le moindre soulagement , pour les réduire à la dure nécessité , ou de mourir de faim , ou de se soumettre aveuglément à l'Archiprêtre.

HENRI  
IV.  
1601.

Après quatre années de troubles , Clement VIII. connut enfin que non seulement la mission des Jesuites en Angleterre avoit été stérile & infructueuse ; mais encore que leur obstination & leur témérité anéantiroient entièrement la Religion dans ce Royaume. Ainsi ce Pape mieux instruit que ses prédécesseurs , fit un Bref par lequel il est enjoint à l'Archiprêtre Blackwell , qui avoit causé toutes ces divisions , d'agir avec plus de prudence , & de ne point sortir des bornes de l'autorité qui lui avoit été confiée , comme il paroissoit l'avoir fait. Il lui fut défendu d'exercer aucune juridiction sur les Prêtres qui n'étoient pas séminaristes, ou qui s'engageoient volontairement dans cette mission ; de fulminer des censures , de faire des decrets ; de procéder contre ceux qui appelleroient en cour de Rome ; & de faire des poursuites au préjudice de l'appel , sans demander l'avis du Cardinal protecteur de l'église Angloise.

Clement  
VIII. accorde  
sa protection  
aux Prêtres.

En second lieu , le Pape défendit à l'Archiprêtre de prendre l'avis du provincial des Jesuites , ou de quelqu'autre membre de cette Société , sur ce qui regardoit le gouvernement Ecclésiastique ; & révoqua les ordres secrets que le cardinal Gaëtano lui avoit donnés à ce sujet. Il fut au contraire ordonné que l'Archiprêtre consuleroit directement le S. Siège , s'il en étoit besoin. Ce Pape ajouta que cette disposition de son Bref ne devoit pas faire croire que la conduite des Jesuites lui fût suspecte : Qu'il étoit au contraire persuadé de leur zèle & de leur piété : Et qu'il ne prescrivoit ces nouvelles règles , que parce qu'il les croyoit nécessaires pour l'union & la tranquillité des Catholiques en Angleterre , comme les Jesuites eux-mêmes l'avoient pensé & en étoient convenus.

En troisième lieu , le Bref portoit que Blackwell seroit tenu de distribuer les aumônes de bonne foi & sans partialité ; de soulager particulièrement ceux qui étoient dans les prisons pour cause de Religion ; & de déférer aux appellations



qui seroient interjettées en cour de Rome , dans les cas où l'appel devoit suspendre toutes poursuites.

HENRI  
I V.

1601.

En quatrième lieu , pour abolir la mémoire d'une querelle si scandaleuse , le Pape défendit l'impression & la lecture des livres faits contre la Société des Jésuites en général , ou contre quelque membre de ce Corps en particulier. Il condamna aussi tous les écrits injurieux qui avoient été faits de part & d'autre ; avec défenses d'en composer de pareils , sous peine d'excommunication & de confiscation de biens.

Enfin le Pape adressa la parole aux prêtres Anglois , & les exhorta à conserver la paix , & une heureuse uniformité de sentimens. » Qu'on ne voye entre vous , leur dit-il , ni orgueil , ni ambition ; cherchez au contraire les humiliations. » Prêchez l'Evangile avec la charité que l'Evangile enseigne. Aimez - vous donc mutuellement. N'offensez & ne scandalisez personne. Ne rendez pas le mal pour le mal ; & craignez de négliger les devoirs d'un ministère dont vous vous êtes chargés volontairement , & pour la gloire de Dieu. « Ce Bref , qui est du 5. Octobre , réunit tous les Catholiques Anglois.

Affaires de  
la Religion  
en Allema-  
gne.

En Allemagne , on traita dans le même temps quelques affaires de Religion , & il y eut une conférence à Ratisbonne entre les Catholiques & les Protestans. Maximilien duc de Bavière y envoya Albert Hunger , Antoine Welfer , Wolfgang Hanneman , Jacque Gretzer , & le Jésuite Adam Tanner. Quant aux Princes qui suivoient la confession d'Ausbourg , Philippe Louis de Bavière duc de Neubourg , & le comte de Weldentz envoyèrent à cette assemblée Jacque & Philippe Hailbrunners frères , Abraham Manne , Tobie Braun , Magnus Agricola , Christophle Morold , David Seelman , & Henri Tettelbach. Christiern II. électeur de Saxe y fit trouver Gilles Hunnius , David Rungen , & Jean Fladungen de Weinmar. Abdias Wikner , & Laurent Lelius y vinrent comme Theologiens de Joachim Frideric électeur de Brandebourg. Enfin André Osiander , & Felix Bidentbach y assistèrent de la part de Frideric duc de Wittemberg.

La conférence commença le 28. de Novembre , elle eut quatorze Sessions , & finit le 7. de Décembre. Les Theologiens de la confession d'Ausbourg tâchèrent de prouver par

différens passages des saints Pères , que l'Ecriture sainte étoit l'unique règle de la foi ; & que l'autorité des livres sacrés suffisoit pour décider toutes les controverses de Religion. Leurs adversaires soutinrent au contraire que l'Ecriture sainte ne suffisoit pas pour la décision de tous les points controversés : Que le Pape , le successeur de S. Pierre , le vicaire de Jesus-Christ , en étoit juge ; & qu'il étoit infallible dans ses décisions , soit qu'il prononçât seul , soit que le Concile lui fût uni : Qu'à la vérité l'Ecriture sainte devoit être regardée comme la première règle de notre foi ; mais qu'outre cette loi fondamentale de la Religion , il falloit admettre la Tradition , les decrets de l'Eglise , & le jugement des Docteurs orthodoxes. Les Catholiques rapportèrent à ce sujet un grand nombre de passages des anciens Pères , & du Droit canonique ; mais toutes ces disputes furent inutiles ; & la conférence se rompit , sans qu'on pût en espérer aucun fruit. Les deux partis en firent imprimer les actes chacun de leur côté à Ingolstad & à Wittemberg.

HENRI  
IV.  
1601.

En Flandre , Maurice ouvrit la campagne par le siège de Rhinberck , où Louis Ferdinand Davalos commandoit avec une nombreuse garnison d'infanterie de toute sorte de Nations. Il n'y avoit dans la place , que cinquante chevaux sous la conduite de Bamberg ; mais ils ravageoient également le païs ami & ennemi. La province de l'Over-Issel , & toutes les contrées voisines souffroient beaucoup de ces courses , en sorte que les Etats généraux voyant que ces ravages diminuoient de plus en plus les impôts sur ces Provinces , résolurent de réunir toutes leurs forces pour s'emparer de cette place.

Guerre en  
Flandre.

Maurice parut donc le 2. de Juillet à la vûe de Rhinberck , avec une armée de quatorze mille hommes de pied , & de deux mille chevaux. On travailla à la circonvallation avec autant d'activité , que de régularité dans les ouvrages ; & les assiégeans furent en peu de jours en état d'empêcher les forties de la garnison & les secours qui voudroient entrer dans la place. Les assiégés tentèrent inutilement de troubler les travailleurs , on les repoussa dans la ville ; & leurs pertes furent si considérables , que contens de défendre leurs fortifications , ils n'osèrent plus faire aucune sortie.



**HENRI** Tous les ouvrages avancés ayant été renversés ou par le  
**IV.** canon, ou par les mines, Davalos craignant qu'il n'en ar-  
**1601.** rivât bientôt autant aux murs de la place, jugea à propos  
d'envoyer quelques gens qui connoissoient bien le pais, à  
l'Archiduc, pour lui faire sçavoir l'état où il se trouvoit  
réduit. Ils passèrent le Rhin à la nage pendant la nuit; mais  
ils furent pris proche Gueldre place forte appartenante  
aux Espagnols, par les détachemens des troupes du prince  
d'Orange, & punis du dernier supplice, comme espions.

Les assiégés avoient des vivres en abondance; mais ils  
manquoient d'autres choses nécessaires; la plûpart étoient  
blessés; tous étoient accablés par les veilles; & ils n'avoient  
pas de quoi panser leurs playes, & guérir leurs maladies. Il  
n'y avoit aucune apparence de secours, & tous les dehors  
de la place étoient pris. Aussi Maurice les faisant sommer  
de se rendre, Davalos demanda quelles conditions on vou-  
loit lui accorder. Il les lut, & les ayant trouvées raisonna-  
bles, il reçut des ôtages, & envoya dans le camp des assié-  
geans Bomberg, & un capitaine Italien, pour mettre la  
dernière main au traité. Après quelques altercations, on  
convint enfin que Rhinberck seroit rendu au Prince: Que  
les soldats & les matelots dont il y avoit un grand nombre  
dans cette ville, & toutes sortes de personnes, pourroient se  
retirer avec armes & bagages: Que le Gouverneur emme-  
neroit deux petites pièces de canon, deux barils de poudre,  
& cinquante boulets: Que les personnes qui à cause de leur  
maladies, ou de leurs blessûres ne pouvoient sans danger se  
faire transporter ailleurs, auroient la liberté de rester dans  
la place jusqu'à leur convalescence; & que dans la suite on les  
conduiroit en lieu de sûreté: Que les dettes contractées pen-  
dant le temps du siège seroient acquittées par le Gouverneur,  
sur les biens qui avoient été confisqués: Que le même Gouver-  
neur engageroit l'archiduc Albert d'indemniser les labou-  
reurs, & les païsans, dont la garnison avoit enlevé les bes-  
tiaux, sans aucun droit: Que les Bourgeois qui voudroient  
sortir de la place, auroient deux mois de temps, pour arranger  
leurs affaires: Qu'enfin les prisonniers seroient relâchés de  
part & d'autre, dès qu'ils auroient payé les dépenses par  
eux faites, & sans aucune autre rançon. Davalos sortit de

Rhinberck le 13. de Juillet, avec douze cens hommes de la garnison. Il en avoit perdu mille pendant le siège. Il se re- HENRI  
 tira à Mastricht. Maurice fit abattre les ouvrages de son IV.  
 camp, & relever les fortifications de la ville. 1601.

L'armée marcha ensuite vers la ville de Meurs, que la comtesse Emilie de Walbourg avoit léguée au prince d'Orange, dont Jean Guillaume duc de Cleves s'étoit emparé comme un fief relevant de son Duché. Les Etats permirent à Maurice de se servir de leurs troupes, quoique cette expédition ne regardât que les intérêts particuliers du Prince; mais ils crurent agir pour eux-mêmes, & pour l'utilité de leur République, parce qu'ils pourroient disposer de cette place, qui étoit dans une situation avantageuse. Maurice envoya d'abord un Hérault, pour sommer le Gouverneur de se rendre. Il demanda un délai suffisant, pour avertir le Duc son maître. On lui refusa; ainsi ne se sentant pas en état de résister, & n'ayant d'ailleurs aucun ordre de se défendre, il capitula aussitôt, & se retira avec sa garnison, & ses bagages.

A la sollicitation de Maurice, les Etats généraux firent fortifier cette place avec la dernière régularité. Il s'éleva à ce sujet entre le duc de Cleves, le prince d'Orange, & les Etats généraux des Provinces-Unies, un procès qui fut porté à la chambre de Spire. Après la prise de Rhinberck, & de Meurs, Maurice mit ses troupes en quartier d'hyver; & se rendit en Hollande, pour assister à l'assemblée des Etats qui se tenoit à la Haye.

Dans le temps que l'armée Hollandoise agissoit sur le Rhin, l'archiduc Albert importuné par les états de Flandre se préparoit au siège d'Ostende. Ce dessein avoit été plus d'une fois agité, & le duc de Parme persuadé que le succès en étoit fort incertain, n'avoit pas voulu s'y engager. Ostende est sur la côte de Flandre située à l'Occident, & à pris son nom de sa situation. Elle est à trois lieues de Nieuport, & à quatre de Bruges. Ses murs sont baignés par la rivière d'Yperlée, qui venant de Dixmude remonte en quelque façon au-dessus de Nieuport. Cette même rivière forme un Golfe, où les vaisseaux peuvent entrer. Les flots de la mer y ont encore creusé depuis peu un port qu'on a nommé Siège d'Ostende.



**HENRI** la Gueule ; des vaisseaux considérables peuvent y entrer &  
**IV.** & enfortir en toutes saisons , à la faveur du flus & du re-  
 flus.

**1601.** Cette place qui n'étoit autrefois habitée que par des pêcheurs s'est accrue pendant les guerres ; elle a servi d'asile à plusieurs familles , qui furent obligés de sortir de Bruges , de l'Ecluse , & des autres villes voisines. En 1572. on y fit des portes , & on l'entoura d'une palissade de bois. Six ans après , les Etats généraux des Provinces-Unies y firent faire des remparts.

En 1533. après la prise de Nieuport , le duc de Parme mit le siège devant Ostende ; mais en ayant examiné de plus près la situation , & craignant que l'opiniâtreté de ses défenseurs ne rendît tous ses efforts inutiles , il se retira cinq jours après , & jamais les états de Flandre ne purent l'engager à l'assiéger de nouveau. Deux ans après , il s'en fallut peu que Valentin de Pardieu de la Motte ne s'en emparât. Il partit secrètement de Gravelines avec un détachement de troupes d'élite ; & il emporta d'emblée la vieille ville qui est du côté de la mer , & qui n'avoit encore pour défense qu'une palissade de pieux ; mais les Bourgeois l'en chassèrent ; & il fut contraint de se retirer , après avoir perdu un grand nombre de ses soldats. Le danger que les habitans d'Ostende venoient de courir , & la crainte qu'ils avoient eue , les engagèrent à faire de nouvelles fortifications dans cet endroit , qui étoit le plus exposé de leur ville. Ils applanirent les Dunes qui s'élevoient au-dessus de leurs têtes ; & creusèrent une espèce de canal , pour faciliter le flus de la mer.

Ostende resta libre jusqu'en 1596. mais sur les craintes qu'on eut qu'après la prise de Calais , l'archiduc Albert ne réunit toutes ses forces contre cette place , les Etats généraux y envoyèrent une nombreuse garnison , & des munitions de guerre. L'Archiduc en étant informé vint camper à Hulst. A l'approche de l'ennemi , l'on fortifia Ostende avec plus de soin , & de régularité ; & sa garnison fit des courses dans toute la contrée voisine , en sorte que les Etats de Flandre renouvelèrent leurs plaintes & leurs prières , pour engager l'Archiduc à assiéger la place. Ils promirent même de  
 grandes

grandes sommes d'argent, & de fournir tous les mois des vivres aux troupes, tant que le siège dureroit. L'Archiduc fit d'abord bâtir les Forts de Nieudamme, de Lessinge, de Snaskercke, de Plassendale, de Stathille, d'Audenbourg, de Nieumunster, de Blanckenberg, & de Nieuwegen Pour ferrer encore la place de plus près, les Flamands élevèrent les Forts d'Albert, d'Isabelle, de Grostendorst, de Claire, de la Colombe, & de Bredene. Le Fort d'Albert étoit le mieux fortifié, & celui de Bredene le plus grand.

L'archiduc Albert, pour faire diversion, & obliger le prince d'Orange de lever le siège de Rhinberck, parut avec toute l'armée à la vûë d'Ostende, le 5. de Juillet. Il avoit déjà fait investir la place, par Frideric comte de Berghe avec quatre régimens d'infanterie, & par Augustin de Mexia gouverneur de la citadelle d'Anvers, qui commandoit quatre autres régimens. Ils se campèrent proche les Ostunes, où Dunes Orientales, & firent dresser dès le lendemain une batterie de quatre pièces de canon, qu'ils avoient amenées avec eux.

Il y avoit dans la ville vingt & une compagnies de troupes réglées, sous la conduite du colonel Vander Nooth. Les Bourgeois qui étoient étroitement unis ensemble, & concouroient avec une égale ardeur à leur défense, envoyèrent d'abord en Zélande leurs femmes, leurs enfans, & toutes les personnes incapables de rendre service. Ils donnèrent ensuite avis au prince Maurice de leur situation, & ils en reçurent aussi tôt du secours. Le chevalier François Weer Officier de distinction, fut choisi pour être le défenseur d'Ostende, & pour commander en Chef dans la place assiégée. On lui donna douze compagnies Angloises. Le colonel Huchtenbrouck se joignit à lui avec sept compagnies Hollandoises, & quelques autres troupes de différentes Nations. Tous ces corps formoient trente quatre compagnies.

Weer aborda heureusement à Dordrecht, & entra le 15. de Juillet dans le Nort-port d'Ostende. Sept jours après, il arriva encore quinze cens Anglois, qui furent incorporés dans les douze premières compagnies de cette Nation. Avec ces troupes Weer fit une sortie, & combla la tranchée des assiégeans. Monrey fut tué dans cette occasion, & Augustin

HENRI  
IV.  
1601.



HENRI  
IV.  
1601.

de Mexia blessé. Le 25. de Juillet, Weer fit faire un fossé & quelques fortifications à côté du Poldre vers les West-dunes, qui l'année précédente avoit été ruiné par les ordres du prince d'Orange, & ayant fait quelques retranchemens sur le pont aux Vaches, il y mit un bon corps de garde. Les Espagnols l'attaquèrent dès le lendemain, & s'en emparèrent; mais ils en furent presque aussitôt chassés par la garnison, & perdirent quatre cens hommes, suivant le rapport des prisonniers.

Toutes ces nouvelles fortifications causèrent pendant quelque temps une grande incommodité à la place assiégée; car ce grand nombre de fossés facilita les inondations, & rendit le port inutile. Jean de Duvendoord y remédia, en trouvant le moyen de faire entrer les bâtimens dans la Gueule, proche le Nort-port, pour aborder ensuite à l'Ost-port.

Dom Nicolo de Catriz qui commandoit à l'Occident des Dunes poussa vivement la tranchée. Il étoit déjà proche du fossé, lorsqu'il arriva dans Ostende un nouveau secours de dix neuf vaisseaux chargés de vivres. Les Espagnols pointèrent contre cette flotte plusieurs canons, & abattirent un grand nombre de maisons; mais les assiégés firent des voutes, à l'abri desquelles, ils se mirent en sûreté contre tout le feu des ennemis.

Les Espagnols ouvrirent ensuite la tranchée du côté de Sandthil, & firent jouer une furieuse batterie contre ce boulevard. La mer vint alors au secours des assiégés, & un grand flux qui éleva les flots jusqu'au milieu de la muraille, obligea les assiégeans de se retirer sur une éminence, dans un endroit plus éloigné.

Sur ces entrefaites, le Roi qui après le traité de paix fait avec le duc de Savoye, étoit revenu à Paris, alla à Calais, accompagné d'un grand nombre de Seigneurs. Le prétexte de son voyage étoit la nécessité de visiter ses frontières, dans un temps, où l'Archiduc étoit si proche; ou plutôt, comme les Espagnols le pensèrent, Henri ne vint à Calais, que pour encourager les habitans d'Ostende, par l'espérance de quelque secours. Cependant l'Archiduc envoya Philippe de Croy comte de Sore, pour complimenter S. M. qui de

son côté chargea Henri Emmanuel de Lorraine duc d'Aiguillon d'aller le saluer de sa part.

Dans le même temps, & après l'arrivée du comte d'Edmonds ambassadeur d'Angleterre, le Roi envoya vers Elisabeth Charles de Gontault duc de Biron. L'ambassadeur François fut accompagné par un nombre de jeunes Seigneurs, & entre autres par Charles de Valois comte d'Auvergne. La Reine le combla d'honneurs, & il fut reçu dans une audience publique avec la plus grande magnificence. Par une faveur singulière, Biron eut aussi audience secrète dans le cabinet de la Reine, & pendant qu'elle étoit à sa toilette. Après plusieurs jours de fêtes, & de divertissemens, Elisabeth voulut avoir une conversation particulière avec Biron. Cette Princesse avoit eu un desir extrême de voir le Roi; mais n'ayant pû ménager cette entrevüe, elle dit qu'elle en étoit en quelque façon dédommée, puisqu'elle avoit le plaisir de s'entretenir avec un homme d'une aussi grande réputation que Biron, qui par son courage, & par ses belles actions, méritoit à si juste titre la faveur de son Prince.

Au milieu de la conversation qui se tenoit à une fenêtre du Palais, la Reine & l'Ambassadeur jettèrent les yeux sur la tour de Londres, où l'on avoit exposé un grand nombre de têtes de criminels d'Etat. A cette vüe, Elisabeth crut devoir prévenir le ministre François, & pour empêcher que cet affreux spectacle ne la fît soupçonner de cruauté, elle parla fort au long sur les règles de la justice, & de la clémence des Rois; elle ajouta ensuite: » Vous voyez la tête  
 » du comte d'Essex. Je l'avois élevé aux plus grandes dignités, & il avoit toute la faveur de la Reine; mais ce  
 » téméraire abusant de mes bontés a eu l'audace de croire  
 » que je ne pourrois jamais me passer de lui. Sa trop grande  
 » fortune, & son ambition l'ont rendu superbe, perfide, &  
 » d'autant plus criminel, qu'il avoit paru vertueux. Il a souffert  
 » un juste supplice, & si le Roi mon frère m'en croyoit, il  
 » tiendrait à Paris la conduite que j'ai tenue à Londres. Il  
 » faut qu'il sacrifie à sa sûreté tous les rebelles, & tous les  
 » traîtres. Je prie le Ciel que la clémence de ce Prince ne  
 » lui soit pas funeste. Quant à moi, je n'épargnerai jamais  
 » aucun de ceux qui osent troubler la tranquillité publique.

HHhhij

HENRI  
IV.

1601.

Ambassade du  
duc de Biron  
en Angleterre.

Ce qu'elle lui  
dit au sujet  
du comte  
d'Essex.



**HENRI**  
**IV.**  
**1601.**

Il semble qu'Elisabeth prévoyant ce qui devoit arriver, avoit eu dessein de donner un sage conseil à Biron , que ses services rendoient trop présomptueux , & l'engager par la considération d'un exemple si terrible à suivre plutôt les mouvemens de cette fidélité inviolable , que les sujets doivent à leur Prince , que les chimériques idées d'une trop grande ambition.

J'ajouterai encore quelques traits particuliers de notre Histoire. La Balmette lez Angers est un Couvent sis sur les bords de la Mayenne à une lieue de la ville. L'Eglise est taillée dans le Roc , & il y au-dessus un Refectoire , & des dortoirs pour les Religieux. Le Couvent de S. Sicaire de Brantôme en Perigort , celui de S. Emilien en Saintonge , à une journée de distance de Bordeaux , & celui d'Aubeterre en Angoumois , sont bâtis sur le même plan que le Couvent de la Balmette. Il a été fondé en 1456. par René roi de Sicile , & duc d'Anjou , & fut d'abord habité par des Cordeliers , ou Franciscains , dont l'ordre a été en quelque façon augmenté par l'Institution , ou par la réforme des Récollets suivant le Bref de Clement VII. donné en 1532. celui de Pie V. de 1563. & celui de Grégoire XIII. de 1579. Ces derniers sont gloire de suivre à la lettre la règle de Saint François dans toute sa pureté , & de conserver cette étroite discipline , qui peu à peu s'est relâchée dans les Couvents des autres Franciscains , quoiqu'ils reconnoissent tous le même Saint pour leur Instituteur.

**Affaire des**  
**Récollets.**

Benedicti provincial de l'Ordre dans les provinces de Touraine , & de Poitou , avoit donné cinq ans auparavant une obédience à un certain nombre de Récollets , pour aller demeurer à la Balmette , & y rétablir l'ancienne discipline. Cette obédience avoit été faite dans le Chapitre d'Ancenis en Bretagne , où Benedicti lui-même avoit présidé ; & les Religieux à qui elle étoit adressée avoient promis de s'y conformer ; mais loin de le faire , ils vendirent à vil prix les meubles du Couvent ; & toute leur conduite parut fort opposée à cette régularité qu'ils s'étoient engagés d'observer. Benedicti en étant informé , voulut faire une visite sur les lieux ; mais les Moines lui fermèrent les portes du Couvent , & on en vint de part & d'autre aux voies de fait.

Charle Miron évêque d'Angers intervint dans cette affaire, & implora l'assistance du bras séculier. Le Maire, & les Echevins d'Angers favorisoient les Recollets. Après que le tumulte eut été apaisé, les parties plaidèrent devant l'Evêque qui rendit un jugement, par lequel il fut défendu au provincial Benedicti de transférer dans une autre maison les Religieux qui étoient à la Balmette, ni de faire le moindre changement dans ce Couvent. Pour ce qui concernoit la question de la discipline Monastique, les parties furent renvoyées par devant l'évêque de Modene nonce du Pape en France.

HENRI  
IV  
1601.

Benedicti interjetta appel comme d'abus de ce jugement, & Claude Galesius gardien du Couvent de Paris, le joignit au Provincial qui agissoit sous le nom de Jacque Auguste de Thou. Les Franciscains qui sont mendiants ne peuvent plaider en leur nom, & sont obligés d'emprunter celui d'un père spirituel institué par un mandement rogatoire de l'Ordre. De Thou parut donc dans cette affaire, parce qu'il avoit le mandement du général Bonaventure Calatagirone, qui non seulement lui donnoit le titre de père spirituel; mais encore de protecteur & de défenseur de tout l'Ordre, dans le royaume de France. L'évêque d'Angers, son grand Vicaire, & frère Jacque Garnier gardien de la Balmette parurent comme défenseurs.

Le président de Thou est nommé père spirituel de l'Ordre de S. François.

Cette affaire fut agitée dans le parlement de Paris, avec beaucoup de chaleur; car on soutenoit que l'autorité du Pape étoit compromise, & la cour de Rome avoit alors à la Cour plusieurs partisans d'un grand crédit. Après que les Avocats des parties eurent plaidé, l'Avocat général Louis Servin porta la parole, pour le procureur général du Roi, comme dans une affaire qui intéressoit le Public. Il dit d'abord qu'une contestation, qui ne regardoit que la direction d'un Couvent auroit dû être étouffée dès sa naissance, & ensevelie dans les ténèbres du Monastère; & qu'il étoit fâcheux de voir une telle question agitée devant une assemblée si nombreuse. Il exposa ensuite le fait dont il s'agissoit; & parla contre les nouveaux ordres avec plus de liberté, que les circonstances présentes ne le permettoient. Enfin il dit que les Récollets avoient enfreint la règle de Saint



**HENRI** François : Qu'elle leur défendoit d'obtenir des Brefs, & des obédiences en cour de Rome, directement, ou indirectement, sur quelque prétexte que ce fût, même pour desservir une Eglise, ou pour prêcher : Qu'au contraire, s'ils étoient persécutés, & si l'on refusoit de les recevoir dans un endroit, ils devoient aller dans un autre y faire pénitence, & benir continuellement la bonté Divine. Il ajoûta plusieurs autres traits à ce sujet, & conclut à ce que l'appellation, & ce dont étoit appel fussent mis au néant; émendant que le jugement de l'évêque d'Angers fût déclaré abusif; faisant droit sur la demande du père spirituel : Que les Recollets fussent tenus de se soumettre à l'autorité de frère Benedicti leur Provincial, d'obéir à ses ordres, & de rendre les biens du Couvent de la Balmette qu'ils avoient vendus, sans cependant entrer dans la question de la réforme, qu'il seroit libre aux particuliers d'embrasser, pourvû qu'ils ne fissent aucun changement dans leur habit : Qu'il fût en outre enjoint aux Provinciaux de travailler, toutes affaires cessantes, & sans aucun délai, au rétablissement de la discipline, & de ne se servir à cet effet que du ministère des Religieux François, ou de ceux qui auroient demeuré pendant vingt-cinq ans dans le Royaume, conformément à l'arrêt de la Cour du 8. Novembre 1557. Qu'enfin tous les Religieux qui suivoient la règle de S. François fussent aussi tenus de se conformer au testament de celui qu'ils regardoient comme leur père, & leur Instituteur. En conséquence qu'il leur fût défendu de sortir hors du Royaume sans la permission du Prince, & de leurs Supérieurs. C'est ce chef qui chagrina le plus les parties adverses.

La Cour déclara qu'il y avoit abus dans le Jugement de l'Evêque; ordonna que les Recollets de la Balmette seroient par provision réintégrés dans leur Couvent d'où ils avoient été chassés; & défendit à tous les Religieux de sortir hors du Royaume sans la permission du Roi, & l'agrément de leurs Supérieurs.

Cet Arrêt ne fut pas suffisant pour arrêter l'Evêque d'Angers; il eut recours au nonce du Pape, & obtint par le crédit de ce Ministre un Arrêt d'évocation au conseil d'Etat, avec défenses à la cour de Parlement de prendre connoissance de cette affaire.

Les ennemis du président de Thou tâchèrent de lui faire un crime en Cour, de ce que dans ce procès on lui avoit donné le titre de père spirituel, & défenseur des Franciscains dans tout le Royaume. Ils soutinrent que cela étoit sans exemple, & marquoit une secrète ambition; mais le Général de l'Ordre avoit adressé son mandement à de Thou, sans que ce Magistrat eût brigué cette qualité, & sans même qu'il sçût qu'on vouloit la lui donner. D'ailleurs, les Franciscains, comme mendiants, ne peuvent par eux-mêmes citer en jugement, & sont obligés pour défendre leurs droits, d'emprunter le nom d'un séculier. La défense que le Parlement avoit faite aux Religieux de sortir hors du Royaume, sans la permission du Roi, étoit la véritable cause de leur dépit & de leur haine. Cette disposition étoit cependant nécessaire pour le maintien de l'autorité royale & pour la tranquillité publique. Je ne puis m'empêcher de dire que les personnes qui étoient du conseil du Roi, n'apperçurent pas les fâcheuses conséquences que pouvoit avoir la trop grande liberté des Moines, ou fermèrent volontairement les yeux par une indigne prévarication.

L'Arrêt rendu presque dans le même tems par le parlement d'Aix, entre Paul Hurault de l'Hospital archevêque de cette Ville, fit encore un plus grand éclat. Ce Prélat emporté par un zèle indiscret, avoit excommunié le Juge royal; & par une Sentence aussi précipitée, que mal fondée, l'avoit exposé aux railleries, & aux outrages de la populace. Jean Imbert Prêtre à Arles avoit enlevé & forcé un enfant de six ans. La plainte ayant été renduë de ce fait, l'official de l'Archevêque ordonna que les parties se pourvoiroient pardevant lui. Sur l'appel des parens de l'enfant, le Parlement prononça qu'il y avoit abus dans la Sentence de l'Official; & la connoissance de cette affaire fut attribuée au Juge royal. Cet Arrêt est en date du 22. Mars.

Arrêt du parlement d'Aix contre l'Archevêque.

En exécution, Imbert ayant été convaincu, fut condamné au dernier supplice par le Parlement. L'Archevêque fut sommé, à la requête du Procureur général, de dégrader cet indigne Prêtre, mais il le refusa; & le criminel fut exécuté le 9. d'Avril vers la quinzaine de Pâques.



**HENRI** Quatre jours après, l'Archevêque lança une excommu-  
**IV.** nication contre les Juges qui avoient assisté à la condam-  
**1601.** nation d'Imbert, & défendit aux Prêtres de son Diocèse  
 de les admettre à la participation des Sacremens ; il leur  
 donna même une liste des noms de tous ces Magistrats.

L'Archevê-  
 que excom-  
 munie le Par-  
 lement.

Une action si hardie émut ce Parlement, & le Procureur  
 général dit, qu'à la vérité l'on avoit vû des Papes employer  
 le glaive spirituel contre le Roi & contre les Officiers,  
 quoiqu'en tout tems les Ordres du Royaume se fussent op-  
 posés à de pareilles entreprises ; mais que jamais un Evêque  
 François, qui avoit prêté le serment de fidélité au Roi,  
 n'avoit osé se servir de cette voye contre la personne sacrée  
 du Prince, ni contre des Magistrats dépositaires de son au-  
 torité : Qu'une action si téméraire & si préjudiciable à l'au-  
 torité royale & à la tranquillité publique méritoit toute l'at-  
 tention & toute la sévérité de la Cour.

L'Archevêque fut donc cité ; & sur le refus qu'il fit de  
 comparoître, le Parlement donna défaut contre lui, sans  
 avoir égard à la requête qu'il avoit donnée à fin de récu-  
 sation du premier Président, des principaux Conseillers,  
 & des gens du Roi.

Suite de cette  
 affaire.

Quoique le Prélat eût un repentir secret de la démarche  
 qu'il avoit faite, il ne voulut cependant pas se dédire. Au  
 contraire, il cria de tous côtés qu'on l'outrageoit, & qu'on  
 faisoit violence à la liberté ecclésiastique. Enfin il tenta tout,  
 pour soutenir par sa fermeté ce qu'une indiscrete témérité  
 lui avoit fait faire.

Le Parlement rendit un Arrêt, qui déclaroit abusive la  
 Sentence de l'Archevêque, & la mettoit au néant, avec  
 injonction au Prélat de lever les censures devant les mêmes  
 Ecclésiastiques, en présence de qui elles avoient été lancées,  
 & d'en représenter l'acte au greffe de la Cour dans trois jours,  
 à peine de dix mille écus d'amende. L'Arrêt portoit encore  
 des défenses au Prélat de se servir dans la suite de pareilles  
 voyes, à peine de saisie de son temporel.

Le Parlement députa les Conseillers Guillaume Aymard  
 & Claude Arnaud pour faire quelques remontrances à l'Ar-  
 chevêque ; le presser de lever les censures en présence des  
 Prêtres qui l'avoient assisté, lorsqu'elles avoient été lancées ;  
 & lui

& lui déclarer que s'il n'obéissoit, la Cour se serviroit des voyes de droit. Ce Prélat eut alors recours à différentes tergiversations, & répondit qu'il avoit envoyé à Avignon pour obtenir la main-levée de l'excommunication. Le Parlement plus irrité qu'auparavant, de ce que par l'indiscrétion de l'Archevêque, les étrangers alloient prendre connoissance d'une affaire qui pouvoit être terminée en France, pressa encore plus vivement le Prélat de lever les censures purement & simplement, & non-conditionnellement. L'Archevêque n'ayant aucun moyen pour parer ces poursuites, dit d'abord qu'il levoit l'excommunication; mais sans préjudice de ses droits, & sauf à lui à se pourvoir contre l'Arrêt du Parlement, comme nul, & injurieux à sa dignité.

Cette réponse verbale ne satisfait point les Magistrats, & le Procureur général demanda la permission de faire exécuter l'Arrêt de la Cour. L'Archevêque craignit enfin, & réduit aux dernières extrémités, il deposa au Greffe de la Cour le 8. de Mai un acte signé de sa main, par lequel il révoquoit l'excommunication, & ordonnoit aux Prêtres de son Diocèse d'administrer, s'ils en étoient requis, les Sacremens aux personnes mentionnées dans la liste qu'il leur avoit donnée. Ce scandale cessa aussitôt; & les troubles, que cette affaire avoit déjà excités dans la Province, s'apaisèrent.

Sur la fin d'Août, Ostende reçut de nouveaux secours de troupes & de vivres, qui vinrent d'Angleterre & des îles de Zélande. Henri de Coligny de Chastillon y fit encore entrer 800. François. Dans le même tems, Charle de Longueval comte de Bucquoy se rendit au camp de l'Archiduc. Au commencement de Septembre Dom Catriz qui commandoit l'artillerie, reçut dans la tête une blessure mortelle; & cet accident causa quelque désordre dans le camp des assiégeans.

Les assiégés de leur côté perdirent Chastillon qui fut tué le 10. de Septembre. Dans l'instant qu'accompagné d'Huchtenbruch & du colonel des Ecoissois, il vouloit monter sur le boulevard de Sandthil, un boulet lui emporta la moitié de la tête, dont le crane alla frapper Huchtenbruch au visage, & le renversa. Il étoit fils de François de Coligny:



il ne dégénéra pas de la vertu de ses illustres Ayeux ; &  
 HENRI l'on vit briller en lui le même courage. Le prince d'Orange,  
 I V. les Etats généraux & la France regretèrent également ce  
 1601. jeune Seigneur.

Un premier secours de 30. vaisseaux, & un second de 24. ranimèrent le courage des assiégés, & leur donnèrent les moyens de faire une plus grande résistance. La blessure que le colonel Huchtenbruch avoit reçue lorsque Chastillon fut tué, sembloit lui présager un sort aussi funeste ; car vers la fin du même mois, cet Officier fut percé d'outre en outre d'une balle qui le tua presque sur le champ. Nicolas Vanden-Leur fut pourvû de son Régiment. Le bruit que faisoit le siège d'Ostende y fit venir Jean duc d'Holstein frère de Christiern IV. Roi de Dannemarck, Philippe comte de Hohenlo, & le comte de Northumberland.

Cependant il s'en fallut peu qu'un orage affreux ne submergeât le camp des Espagnols. Leur inondation rendit le siège plus difficile ; & l'Archiduc fut dans l'incertitude s'il continueroit ses attaques, où s'il se retireroit. Les Etats de Flandres en furent informés, & quelque intérêt qu'ils eussent à la continuation du siège, il y eut entre eux à ce sujet différens sentimens. Le Clergé l'emporta, & un don de 600000. florins empêcha la levée du siège.

Les assiégés faisoient de fréquentes sorties, dans l'une desquelles Weer fut blessé. Il se fit transporter à Middelbourg dont l'air étoit plus sain qu'à Ostende, & rentra dans la place dès qu'il fut guéri.

Sur ces entrefaites, les Ostendois ayant reçu la nouvelle de la naissance du Dauphin, firent éclater leur joye & la part qu'ils y prenoient, par la décharge de tous leurs canons. Les Espagnols ayant attaqué une demie lune qui étoit comme un ouvrage avancé & au-delà du fossé, furent repoussés, & perdirent plus de 80. hommes. Ils firent ensuite vers la gueule un retranchement de claies & de gabions. Cependant sur la fin d'Octobre, il entra dans le port plus de quarante bâtimens. Le 29. du même mois, un nouvel ouragan obligea les Espagnols d'abandonner leur retranchement ; mais ils en firent un autre beaucoup plus élevé, dès que l'orage fut dissipé. La garnison fit une sortie le 3.

de Novembre pour les chasser de ce poste. Ses efforts furent inutiles, mais la perte fut égale des deux côtés. On découvrit alors dans la Ville une dangereuse conspiration : Un Anglois nommé Coningsbyen étoit l'auteur, & il fut arrêté avec tous ses complices. L'inondation qui s'étendit vers l'Ouest & le Sud, obligea encore les Espagnols à démolir eux-mêmes les retranchemens de leur camp ; ils en firent porter les matériaux sur les dunes, & dans les Forts voisins.

HENRI  
IV.  
1601.

Après la prise de Rhinberck, Maurice voyant que les Espagnols persistoient dans le dessein de continuer le siège d'Ostende, résolut d'attaquer Bosleduc ; & crut par-là faire une diversion capable d'ébranler l'Archiduc. Antoine Schetz de Grobendonck commandoit dans la place, & Maurice la fit investir le premier de Novembre par quatre compagnies d'infanterie, & par la cavalerie du comte Adolphe de Bergh. Il avoit tâché d'engager au service des Etats les troupes mutinées, qui étoient à Weert en Brabant ; mais elles ne voulurent pas accepter ses offres. Sur la nouvelle du siège de Bosleduc, l'Archiduc envoya aussitôt au secours de la place le comte Frideric Vanden-Berg, avec quelques compagnies de son Régiment, & de ceux de Bucquoy & de Fresin.

Le 10. de Novembre, une flotte de cinquante-trois vaisseaux arriva à Ostende. Pour empêcher l'entrée de ces secours, les Espagnols firent bâtir un Fort qui dominoit sur la Gueule ; mais les habitans élevèrent des retranchemens qui le rendirent inutile ; & creusèrent un nouveau canal, pour faciliter l'abord des vaisseaux. Lorsqu'ils étoient occupés à cet ouvrage, il survint tout-à-coup une maladie contagieuse, qui emportoit en un seul jour ceux qui en étoient attaqués ; heureusement elle ne dura pas long-temps. Tandis que les Espagnols faisoient tous leurs efforts pour boucher l'ancien port, les habitans travailloient avec ardeur à en creuser un nouveau.

Dans l'incertitude où Veer étoit de sçavoir, si ce canal pourroit recevoir des vaisseaux ; & comme l'ancien port étoit entièrement bouché, l'habile Gouverneur demanda une conférence, comme s'il eût voulu capituler ; mais en effet pour gagner du temps. Il obtint une trêve de quelques jours, qui



**HENRI** suspendit l'ardeur des Espagnols, & qui retarda un assaut  
**IV.** que les assiégés n'étoient pas alors en état de soutenir. Ils  
**1601.** firent exprès des demandes exorbitantes; & tandis qu'on  
 disputoit sur les articles de la prétendue capitulation, il  
 arriva de nouveaux secours; alors Veer n'ayant plus rien à  
 craindre, écrivit à l'Archiduc une lettre d'excuses, & rompit  
 la conférence.

Voyage d'O-  
 livier aux In-  
 des.

Le voyage d'Olivier, du Nort d'Utrecht aux Indes, est  
 une partie de l'histoire des Pais-bas. Il partit de Rotterdam  
 le 26. de Juin 1597. avec quatre vaisseaux bien équipés, &  
 revint cette année dans sa patrie. L'Amiral de cette petite  
 flotte se nommoit le Maurice; le Vice-Amiral, le Henri;  
 le troisième s'appelloit l'Espérance; & le quatrième, la Con-  
 corde. Il passa le 6. d'Octobre entre la grande Canarie &  
 l'isle Teneriffe, & le 4. de Décembre il découvrit le cap de  
 Palma sur la côte de Guinée à trois degrés d'hauteur mé-  
 ridionale. Sept jours après, il relâcha dans l'isle du Prince,  
 où le capitaine Cleerhagen avoit été auparavant très-mal-  
 traité. Le 28. de Janvier de l'année suivante, il passa sous  
 la ligne à la hauteur de 18. degrés 10. minutes. Tirant en-  
 suite vers le Bresil, il entra le neuf de Février dans la rivière  
 de Rio-Janeiro, dont l'embouchure est gardée par deux  
 Forts, qui sont sur ses deux rives. Et le 22. Février il tou-  
 cha à l'isle de S. Sebastien, où il laissa la Concorde qui fai-  
 soit eau de toutes parts.

Il continua de naviger pendant tout le mois de Mars;  
 & le 9. d'Avril, se trouvant à la hauteur de 29. degrés 24.  
 minutes, il remarqua une grande variation dans l'aiguille.  
 Le 3. de Juin, il prit terre à l'isle de Ste Claire pour rafraî-  
 chir ses malades. Il tenta long-temps l'entrée du détroit de  
 Magellan, d'où étant repoussé par les mauvais temps, il erra  
 dans ces mers inconnues, les voiles fêlées, vers l'embou-  
 chure de la rivière de la Plata au trente-cinquième degré  
 depuis le premier jusqu'au dix d'Août. Enfin le 20. du mê-  
 me mois, il aborda au port Desiré, où il trouva une grande  
 quantité de pingouins & de chiens marins.

Après une navigation très-laborieuse, il descendit au cap  
 des Vierges, d'où il vit la terre de feu, ou terre australe.  
 De-là il essaya jusqu'à quatre fois de passer le détroit; mais

les vents lui furent toujours contraires. Ce ne fut que le 24. Novembre, qu'il entra dans le détroit à 14. lieues du cap des Vierges. Après une navigation de trois jours, ayant cinglé quelque peu vers le Sud, il rencontra un cap opposé à celui des Vierges, qu'il nomme le cap de Nassau. Il y a dans cette plage trois petites isles, dont les habitans sont éloignés de tout commerce. Ils s'habillent de peaux de Pingotüins, & se noircissent le visage. Leur nourriture ordinaire sont les œufs & la chair des Autruches qui y sont en grand nombre. On trouve dans ce même endroit quatre bayes, celle de Maurice, celle de Henri, celle des Menistes, & celle des Gueux. Le cap Désiré n'en est pas éloigné; à l'opposite de ce cap est la baye nommée Papiste.

HENRI  
I V.  
1601.

Les deux entrées du détroit, tant la septentrionale, que la méridionale, sont sous le cinquante-deuxième degré 30. minutes; mais vers le milieu, ce détroit se recourbe, & prend en quelque façon la figure d'un croissant; en sorte qu'il s'étend jusqu'au cinquante-quatrième degré. Il peut avoir 76. milles de long, & un mille de large. Depuis l'entrée de la mer du Nord on compte sept milles. A trois milles du premier détroit, depuis les côtes de l'Amerique, il y a un banc large d'un quart de mille. Il n'y a que 6. brasses d'eau; mais dès qu'on a passé ce bas-fond, on trouve 12. & 18. brasses. Lorsque la lune est en son plein, & qu'elle est vers le Sud-Ouest, Quart-Sud, ou vers le Nord-Quart, Nord-Est, les marées sont dans une très-grande hauteur. Dans ces pacages, on trouve en abondance des plongeurs, des veaux marins, des poissons ailés & des thons d'une espèce particulière; & cette pêche soulage beaucoup les bâtimens qui passent par-là. Dans la baye des Menistes, qui n'est éloignée de l'isle des Pingotüins que de 10. milles; il y a une rivière d'eau douce, & du bois propre au chauffage. Au-delà, & du côté du Nord, on trouve le port Verd. Le fond de cette mer est argilleux, & sa profondeur est depuis 14. jusqu'à 45. brasses. L'ancrage y est sûr. Le rivage est couvert d'une espèce d'arbres semblables au laurier, mais beaucoup plus hauts; ils sont toujours verts, & c'est ce qui a fait appeller cette contrée le cap Verd; lorsqu'on enleve l'écorce de ces arbres, le bois exale une



odeur aussi forte, que celle du poivre.

**HENRI** Olivier tint la mer pendant les mois de Décembre & **IV.** de Janvier, & jusqu'à la fin de Février. Il y souffrit beaucoup. Sur la fin de Février, il doubla le cap Desiré, & entra dans la mer pacifique, où l'on essuie cependant quelquefois des tempêtes. Le 4. de Mars, il perdit le Henri son Vice-Amiral; & continuant sa course, il aborda le 19. du même mois dans l'isle de Mocha à l'opposite du Chili. Cette isle est sous le trente-huitième degré à cinq ou six lieues du Continent. Il y a des moutons d'une grandeur prodigieuse; les naturels du pays s'en servent pour porter des fardeaux. Olivier prit en cet endroit un bâtiment Espagnol; ce qui le consola de la perte de la Concorde.

1601.

Le Chili s'étend depuis le cap S. Jacque jusqu'à Baldivie sous les 40. 30. & 20. degrés. Il est si fertile, que rien n'y manque, ni pour les besoins de la vie, ni même pour la commodité & les plaisirs de ses habitans; l'air y est si pur, que les hommes n'y connoissent aucunes maladies; & ce qui paroît surprenant, une épée exposée à la rosée, & remise dans son fourreau, n'y contracte point de rouille.

Le Perou touche au Chili. Don Louis de Velasco étoit alors Viceroy de ce vaste pays; & Don Jean de Velasco son parent étoit Général de toutes les troupes. Le Perou s'étend depuis le vingtième degré de latitude méridionale, jusqu'au vingtième degré de latitude septentrionale. Il comprend la Castille neuve, où est Panama; c'est dans cette Ville que l'on transporte les marchandises & autres choses précieuses de ces riches contrées pour les envoyer à nombre de Dios, sur la mer Atlantique, & de-là en Espagne.

Olivier apprit par des lettres interceptées, que les Indiens s'étoient révoltés contre les Espagnols: Qu'ils s'étoient emparés de Baldivie, & avoient assiégé Lima. Ceux qui ont écrit l'histoire de ces pays rapportent que les vainqueurs, soit par une férocité naturelle, soit pour se venger de tout ce qu'ils avoient souffert de la part des Espagnols, avoient traité leurs prisonniers avec la dernière inhumanité: Que Baldivie avoit été réduite en cendres: Que les Indiens

avoient abattu les têtes de toutes les images des Saints & massacré les Prêtres , en criant que les Dieux Espagnols étoient vaincus : Qu'enfin ils avoient fait couler de l'or fondu dans la bouche de quelques Espagnols , en disant : » Ras-  
 » sassez-vous de ce métal que vous désirez avec tant d'ar-  
 » deur. « Leur armée étoit composée de cinq mille hommes, dont trois mille étoient à cheval & très-bien équipés. Les Espagnols étoient en marche pour aller combattre les rebelles ; mais ayant appris qu'il y avoit une flotte Hollandoise sur les côtes , ils n'osèrent s'avancer plus loin.

Après avoir parcouru les côtes de Chili , Olivier découvrit le Perou , d'où s'éloignant peu à peu , il passa la ligne équinoctiale , & dirigea sa course vers les Philippines. Après quatre mois de navigation dans ce vaste Océan , il parut à la vûe des Isles des larrons le 16. de Septembre , à la hauteur de huit degrés. Les habitans de ces Isles sont toujours nus. Tout jusqu'aux femmes est commun entre eux ; & ces dernières ne se servent que de quelques feuilles , pour couvrir ce que la pudeur fait cacher. Ces Insulaires sont bons nageurs , & ne vivent que du butin qu'ils font en mer avec leurs canots , qui sont une espèce de petits bateaux. Ils sont fort sujets aux maladies vénériennes.

L'amiral Hollandois tint la mer pendant tout le mois d'Octobre. Il cotoïa la Chine ; & le premier de Novembre il doubla le Cap de Capul sous le treizième degré quinze minutes. Dans le dessein d'aller vers Manille , il entra dans le détroit qui porte le nom de cette ville , après avoir passé celui de Mindore , & y jetta l'ancre sur une langue de terre. Après avoir tenu conseil avec ses Officiers , il résolut de rester en cet endroit jusqu'au mois de Février. Un matelot Chinois avoit assuré aux Hollandois , que dans peu de jours il viendrait de Manille & du Japon des vaisseaux chargés de fer & de farine , & qu'ils seroient suivis par les Chinois qui se rendoient dans ces quartiers vers les mois de Janvier & de Février. Tous les Officiers jugèrent qu'il étoit à propos d'attendre une occasion si favorable à leur commerce ; mais la violence des vents qui fit perdre aux vaisseaux leurs ancres , obligea la flotte de quitter un endroit si exposé ; & le 12. de Décembre elle alla se poster ailleurs.

---

HENRI  
 IV.  
 1601.



HENRI

IV.

1601.

Deux jours après, quelques vaisseaux de Manille vinrent attaquer les Hollandois. Les Amiraux des deux flotes s'accrocherent, & se battirent long-tems; mais celui de Manille fut percé de plusieurs coups de canon, & coula à fond. Les Espagnols perdirent deux cens hommes. Du côté des Hollandois, il n'y eut que cinq hommes tués, & vingt-cinq blessés; mais ils perdirent une chaloupe, sur laquelle il y avoit vingt-cinq soldats.

Dom François Tello commandoit alors à Manille, qui est comme la Capitale de toutes les Isles voisines, & qui reçoit le tribut des Indes. On fait dans ces vastes contrées un commerce considérable avec la Chine, en or, en Musc, en soies, & autres riches marchandises, qui sont ensuite transportées à Mexico, & de-là en Espagne.

Quoique les Hollandois fussent victorieux, ils jugèrent cependant à propos de se retirer avant le mois de Février. En effet ils mirent à la voile, & le 16. de Décembre ils passèrent à la vûe de l'Isle Boluton, dont les Espagnols se sont rendus maîtres, & qui parut avoir plus de cent quatre-vingt lieues de long. Douze jours après, ils entrèrent dans le port de Borneo. Cette Isle est une des plus grandes de la mer Orientale, & l'on fixe son étendue depuis le quatrième degré en deçà de la ligne, jusqu'au septième par-delà. Elle est gouvernée par un Roi qui fait sa résidence dans une ville de même nom de l'Isle. Le Prince & toute la Noblesse ont embrassé le Mahométisme qui a fait beaucoup de progrès, tant dans les Isles, que sur les côtes.

Le premier de Janvier de la présente année 1601. Olivier résolut de tirer vers Java; & s'étant embarqué le neuf, il découvrit cette Isle le 22. du même mois. Ayant passé l'Isle de Madure qui a huit lieues de long, il aborda à Jortan dans l'Isle de Java sur la fin de Janvier. Il y a dans la ville un grand nombre de marchands Portugais; elle est composée de mille maisons bâties de bois, & n'a ni murailles ni fossés. Le Roi étoit alors à Passarvan où il demeure ordinairement. Cinq ans auparavant, ce Prince assiégeoit la ville de Balamboam, lorsqu'une flote Hollandoise vint à l'Isle de Java. Il s'empara de cette flote, & se défit de tous les parens du Roi son ennemi qui mourut dans cette guerre. On

lui

lui donne le titre de roi de Sorbaya , ville peu éloignée de Jortan. Cette dernière place & celle de Balamboam lui appartiennent. Il est Mahometan avec tous les peuples qui lui obéissent. Il y a à Jortan un Muphti , que toutes les isles Orientales regardent comme leur Grand Prêtre.

HENRI  
IV.  
1601.

Les Hollandois délibérèrent alors s'ils prendroient la route des Moluques. Le plus grand nombre fut d'avis contraire à cette proposition ; & tous les équipages arrêterent unanimement qu'il étoit plus à propos de retourner en Europe. Ainsi Olivier sortit du port de Jortan le 4. de Février, & employa six jours à passer le détroit de Balamboam. Le 19. de Mars se trouvant sous le vingt-quatrième degré 45. minutes, il remarqua une déclinaison dans l'aiguille. Il continua son voyage pendant le reste de Mars, & le mois d'Avril en entier. Le 3. de Mai, il doubla le cap de Bonne-espérance ; & le 18. du même mois, il passa sous le Tropique du Capricorne au vingt-deuxième degré 30. minutes. Dix jours après il relâcha dans l'isle de Sainte-Helene, sous le quinzième degré 30 minutes, & il en partit le premier de Juin.

Deux jours après, il rencontra des vaisseaux Hollandois qui alloient aux Indes, & qui lui apprirent la victoire remportée à Nieuport par le prince d'Orange. Le 5. de Juillet, il passa sous le Tropique du Cancer. Le premier d'Août il découvrit l'isle de Corvo, & sur la fin du même mois, après avoir fait le tour du monde dans l'espace de trente-huit mois, il arriva à Rotterdam d'où il étoit parti.

En Italie, le comte de Fuentes retint les troupes qu'il avoit levées, sous le prétexte de la guerre de Savoye, quoi-qu'après la conclusion de la paix, il eût été convenu à la prière du légat Aldobrandin, qu'elles seroient licenciées. Les Princes voisins ne connoissants pas les motifs qui faisoient agir le Comte, en avoient déjà pris ombrage ; mais enfin l'entreprise formée sur Alger ayant manqué, ces troupes se dispersèrent.

Alger ville située sur le bord de la mer dans la haute Mauritanie, Province d'Afrique, a été autrefois appelée Césarée, & a même donné son nom à toute cette contrée. Dans la décadence de l'empire Romain, les Vandales

Entreprise de  
l'Espagne sur  
Alger.



HENRI  
IV.

1601.

s'emparèrent de cette place & la détruisirent. Ayant été dans la suite rebâtie, elle resta long-temps sous l'Empire des rois de Tremecen, qui la donnoient ordinairement en appanage au second de leurs fils. Elle perdit cette marque de distinction, lorsqu'Abuferex roi de Tunis ayant conquis le Royaume de Tremecen, donna à son fils la ville de Buggie, avec le titre de Royaume. Les Algeriens furent alors obligés de reconnoître pour Souverains les rois de Buggie, qui cependant se contentèrent d'un tribut fort modique. Ils jouirent pendant quelque temps d'une entière liberté; mais Horux Barberouffe de Metelin s'en rendit maître en 1515. au nom & sous les auspices de Selim empereur des Turcs. Ce Corsaire s'empara aussi d'une Isle qui n'en est éloignée que de la portée du mousquet, & où Dom Diegue de Vera par les ordres de Ferdinand roi d'Arragon avoit bâti un Fort pour arrêter les courses des Pirates qui infestoient la mer de Toscane. Quelques années après, Salh Rays qui commandoit dans Alger au nom du Sultan, joignit par le moyen d'une chaussée cette Isle à la ville.

Après la mort de Ferdinand, le cardinal de Ximenès, ce fameux ministre Espagnol, avoit cru pouvoir conquérir Alger. La confiance qu'il avoit sur ses trésors immenses & sur son crédit, & les sollicitations d'Abu-Hamu roi de Tremecen lui firent espérer un heureux succès. Il s'engagea dans cette expédition, & chargea de l'exécution Don Diegue de Vera; mais cette première tentative ne réussit pas.

Un second effort fut plus heureux. L'année suivante, Martin d'Argote attaqua Horux; ce Corsaire fut tué, Alger & tout le royaume de Tremecen furent conquis, & rendus à leur ancien maître. Les Turcs substituèrent à Horux, Airadin Barberouffe son frère; Hugue de Moncade marcha contre lui; mais n'ayant pas été secouru, & l'armée navale ayant été dissidée par la tempête, il fut obligé de se retirer. En 1541. Charle V. reçut devant Alger un échec encore plus considérable, & le naufrage de la flotte Impériale donna un nouveau lustre à cette ville.

Après tant de mauvais succès, les Espagnols regardèrent Alger comme un endroit qui leur étoit funeste, & abandonnèrent cette conquête; mais comme toute l'Espagne

Orientale étoit exposée aux descentes des Corsaires, les Ordres de ces Provinces avoient coûtume de demander dans l'assemblée des Etats, qu'on allât attaquer Alger; & les refus qu'on leur faisoit servoient de prétextes pour ne pas payer les taxes qui leur étoient imposées. La révolte des Maures de Grenade de 1568. dont nous avons parlé, prouve assez combien Alger peut causer de préjudice à l'Espagne. En effet les Algeriens soutinrent seuls les Rebelles, qui avec les secours qu'ils en reçurent occupèrent toutes les forces de l'Espagne pendant trois années.

Un Capitaine François, nommé le Roux, proposa la conquête d'Alger; & la cour d'Espagne qui paroissoit si éloignée de s'engager dans cette expédition, fit éclater cette année ses desseins sur cette ville. Le Roux avoit acquis quelque réputation dans une entreprise formée sur Scio; & par ses conseils, le Grand Duc de Toscane avoit fait faire dans cette Isle une descente qui avoit eu un heureux succès. Comme il étoit fort instruit des affaires de Barbarie, il tâcha de persuader à Jean André Doria Amiral des galères d'Espagne, qu'il étoit facile de surprendre Alger. Il lui représenta entre autres choses que la garnison composée de huit mille Janissaires étoit dans une entière sécurité, & ne montoit pas des gardes régulières: Que vers le mois de Juin, il ne restoit dans la place que deux mille hommes, & que le surplus de la garnison alloit par détachements dans les campagnes voisines, pour y lever le tribut appelé la Garamé: Que si pendant deux mois entiers Alger restoit sans défenseurs; puisque dans le même temps les habitans alloient recueillir les fruits de la campagne, ou faire des courses: » Il faut, » ajoûta le Roux, entrer dans le port au commencement » d'Août avec quatre vaisseaux construits comme des bâti- » mens marchands, mais remplis de soldats & d'armes. Il » sera facile dans une surprise de s'emparer de la porte qui » regarde la mer. Dès que ce poste sera emporté, on s'avancera dans la ville, ou avec les secours des Captifs à » qui l'on rendra la liberté, on trouvera peu de résistance.

Doria goûta ce projet; & quoique le Roux lui parût suspect, il l'envoya en Espagne avec des lettres de recommandation. La Cour approuva l'entreprise; & le Roux revint



**HENRI** trouver Doria, à qui il rendit des ordres de préparer secrètement & en diligence tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution.

**1601.**

Soit que Doria n'aimât pas les François; soit qu'il craignît l'indiscrétion de le Roux, il lui dit que l'entreprise qu'il lui avoit proposée étoit plus spécieuse, que bien fondée; & le renvoya très-mécontent; mais dans le fond Doria étoit persuadé de la solidité du raisonnement de le Roux, & se prépara à exécuter les ordres du roi d'Espagne. Il confia ce secret à Antoine de Roxas Capitaine dans le régiment de Dom Inigo de Borgia, & l'envoya en Espagne pour communiquer au Roi le plan de l'attaque, & concerter avec Sa Majesté les moyens dont il vouloit se servir.

On envoya des espions en Barbarie pour examiner la situation d'Alger & les coutumes des habitans, & pour s'informer si la garnison sortoit quelquefois de la place, comme le Roux l'avoit assuré & dans quel temps. Le rapport des espions fut entièrement conforme aux discours qu'avoit tenus le capitaine François; ce qui détermina encore davantage le roi d'Espagne à suivre ce dessein. Heureusement le comte de Fuentes avoit des troupes qu'il avoit levées cette année. Doria eut ordre d'en prendre une partie avec lui; les autres marchèrent en Flandre & en Carinthie pour y assiéger Canise; on équipa plusieurs galères de Naples & de Sicile pour porter les soldats & les vivres; & de crainte que le secret ne fût éventé, on ne le communiqua pas aux Vicerois de ces deux Royaumes. Doria résolut d'aller lui-même à Naples & à Messine, où étoit le rendez-vous de la flotte, & de gagner ensuite Majorque avec toute son armée navale.

Mais par un effet de la jalousie des Vicerois, ou par la négligence du comte de Fuentes, qui n'envoya pas les troupes dans le tems fixé, il survint des difficultés qui firent échouer l'entreprise, en retardant son exécution. En effet les galères de Naples qui étoient allées en courses contre les Turcs ne revinrent que le sept de Juillet; & il fallut employer plusieurs jours à les radoubes. Celles de Sicile étoient dispersées dans les Havres de l'île, & elles ne se réunirent dans le port de Messine, que le premier d'Août.

Le 27. de Juin, Doria fit embarquer à Genes sur les galères commandées par son fils Charle, les troupes que le comte de Fuentes lui avoit envoyées, & leur ordonna d'aller à Naples. Il les suivit le quatre de Juillet avec la Capitane, cinq galères du Pape, six de la république de Genes, & quatre du Grand duc de Toscane. Il arriva dans le port de cette ville le 15. de Juillet, & en sortit trois jours après pour se rendre à Messine. Voyant que la flotte n'étoit pas encore en état de partir, il tâcha de suppléer par son activité à la négligence des autres Officiers. Pour cacher la véritable destination de cet armement, il fit courir le bruit qu'il alloit en Orient; & emprunta quelques galères de Malthe, auxquelles il donna ordre de croiser dans l'Archipel. Il fit prendre les devants à Charle Doria son fils, qui avec les galères qu'il commandoit, celles du Pape, & celles de Genes, relâcha à Majorque. Doria lui-même après avoir réuni avec beaucoup de peine les galères de Sicile, se rendit à Palerme, où étoit le rendez-vous des vaisseaux de guerre Espagnols. Enfin après avoir reçu un régiment Calabrois de mille hommes de pied, il partit; & le 3. d'Août, il entra dans le port de Trapani avec les flotes de Naples & d'Espagne. Les galères Toscanes l'y joignirent avec les troupes qu'elles portoient. Il tira d'abord vers la Sardaigne, & arriva à Majorque le 19. du même mois, après avoir essuyé quelque mauvais tems. On employa cinq jours à faire la revûe de l'armée; elle étoit composée de dix mille hommes qui avoient pour principaux chefs Inigo de Borgia, Pierre de Toledé, Pierre Vivero de Salazar gouverneur de la citadelle de Palerme, Antoine de Quinones, Barnabé Barbouo, & Hanniabal Macedonico. Manuel de Vega surnommé Capo de Vaca étoit Mestre de camp général. Rannuce Farnesé duc de Parme s'étoit engagé dans cette expédition en qualité de simple volontaire; & le Prince menoit avec lui deux cens Gentilshommes ses vassaux. Virginio des Ursins duc de Bracciano qui montoit la Capitane de Toscane; le marquis d'Elche fils aîné du duc de Maqueda, & qui avoit armé trois galères à ses dépens; Alphonse de Idiaquez que Doria prit pour son Lieutenant; Diegue de Pimentel, Manuel de Manriquez comte de Celano, le marquis

HENRI  
IV.  
1601.



**HENRI** de Gareffi ; Hercule de Gonzague , Jean Jérôme Doria , & le marquis Aurelio de Tagliacarne servoient aussi comme volontaires dans cette armée. Pierre de Toledé commandoit les galères de Naples ; Pierre de Leyva , celles de Sicile ; le comte Buendia , celles d'Espagne ; Magalotto chevalier de Malthe , celles du Pape ; & Jean Thomas Doria , celles de la république de Genes.

**I V.**  
**1601.**

Tous les soldats communiquèrent & reçurent la bénédiction de l'Evêque , qui dans cette occasion représenta le Pape. Enfin la flotte conduite par les plus habiles pilotes qu'on put trouver mit à la voile le 28. d'Août. L'on convint que les premiers vaisseaux qui découvriraient la côte d'Alger se cacheroient le plus qu'il leur seroit possible , & mettroient dans des brigantins un détachement de trois cens hommes : Que ce détachement iroit petarder la porte qui regardoit la mer , & donneroit aussi-tôt un signal , à la vûe duquel toute la flotte feroit force de rames pour aborder.

Mauvais  
succès de  
l'entreprise.

Trois jours après , l'armée Chrétienne découvrit les côtes d'Afrique à la pointe du jour ; mais la Capitane Sicilienne ne paroissoit pas encore ; d'ailleurs les Brigantins n'exécutèrent pas les ordres dont ils étoient chargés ; ainsi on ne put rien faire ce jour-là. Les Brigantins arrivèrent sur le soir ; & les matelots pour s'excuser , dirent qu'ils avoient été emportés par les courans. La mer étoit alors dans un calme profond ; & déjà les Espagnols se préparoient à l'exécution. On leur avoit donné la première attaque au préjudice des Italiens , qui firent éclater leur mécontentement , & le chagrin que cette préférence leur donnoit. Alger devoit être attaqué dès le lendemain , & toute la flotte se disposoit à l'action ; mais il s'éleva pendant la nuit un vent d'Est si violent , & la mer parut si agitée , que tous les pilotes jugèrent qu'on ne pouvoit tenter une descente , ni jeter l'ancre sans s'exposer à un naufrage presque certain.

Ainsi la flotte retourna vers Majorque , où elle arriva le quatre de Septembre. Doria convoqua aussi-tôt les principaux chefs pour délibérer sur ce qu'il étoit à propos de faire. Les sentimens furent partagés ; enfin on résolut de remettre cette entreprise à un temps plus favorable. En effet la saison étoit trop avancée ; & il y auroit eu de la témérité de

s'exposer une seconde fois sur une mer si orageuse. D'ailleurs il étoit certain que les Janissaires, dont l'absence avoit été regardée comme la circonstance la plus favorable à l'exécution de l'entreprise sur Alger, étoient rentrés dans la place. Enfin il n'y avoit des vivres que pour un mois. Les galères auxiliaires furent donc remerciées, & les autres eurent ordre de se retirer dans leurs ports.

HENRI  
IV.  
1601.

Le peu de succès qu'eut un armement si considérable fut imputé à Doria, quoique la jalousie des Vicerois de Naples & de Sicile, le retardement des galères, & la lenteur naturelle des Espagnols pussent assez justifier ce Général. Dans cette circonstance, ce grand homme justement jaloux de sa gloire, craignit d'en voir ternir le lustre, dans un âge si peu propre aux travaux militaires. Il sçavoit d'ailleurs que la plupart des Courtisans, & entre autres le duc de Parme, & Pierre de Tolède faisoient tous leurs efforts pour le supplanter. Il résolut donc de faire une sage & judicieuse retraite, & demander son congé. Il exécuta peu après ce dessein, & se défit de sa charge d'Amiral des galères.

En Hongrie, les troupes Impériales & celles du Pape, qui assiégeoient Canise n'eurent pas un succès plus heureux. L'archiduc Ferdinand commandoit à ce siège, & avoit pour Lieutenant général le duc de Mantouë. Le roi d'Espagne y avoit employé soixante mille hommes, sous la conduite de Ferdinand Madrucci. Les troupes du Pape qui montoient à douze mille hommes, avoient pour Général, François Aldobrandin; il n'étoit que fils d'une sœur du Pape, & ne portoit le nom de la famille du souverain Pontife qu'en vertu de son adoption. Clement avoit envoyé en Hongrie des secours si considérables à la sollicitation du baron Sigismond de la Tour. Ce Seigneur étoit ennemi déclaré des Protestans, & il promit au Pape qu'aucun d'eux n'auroit aucune dignité dans la guerre contre les Turcs. La mort funeste du Baron fut comme un présage sinistre du peu de succès de ce grand appareil; en effet la Tour se noya vers le commencement de Juin dans l'Idria proche de Gorice en Carniole. On passe ordinairement cette rivière à gué; mais alors elle étoit débordée, & le carosse de ce Seigneur ayant versé dedans, ses valets quoiqu'en grand nombre ne purent le

Guerre en  
Hongrie.



lauver. Une partie de ses équipages périt avec lui.

HENRI VI. 1601. Les troupes Impériales montoient à vingt mille hommes de pied , outre quatre mille chevaux. Le rendez-vous de l'armée fut fixé dans les terres du comte Charle de Zrin ou Serin , proche le confluent du Muer & du Draw. Les troupes du Pape arrivèrent les dernières. S'étant embarquées à Ancone elles passèrent le golfe de Venise , & prirent terre à San-Vito. Elles traversèrent ensuite la Stirie , la Croatie & la Carniole ; mais la mort de leur General sembla diminuer l'ardeur qu'elles avoient fait paroître dans toute leur marche. Aldobrandin mourut d'une fièvre chaude à Varadin , avant d'entrer en Hongrie.

Le comte d'Eberstein qui étoit gouverneur de la Slavonie , se rendit à Dornisch où ses troupes étoient en quartier. Outre son régiment , ce Seigneur parut à la tête de toute la noblesse de la Stirie , de la Carinthie , & de la Carniole , qui s'étoit assemblée en exécution des ordres de S. M. I. Presque dans le même temps , l'archiduc Ferdinand partit de Gratz , & se rendit à Dornisch avec ses gardes. On passa quelques jours à faire la revûe de l'armée , & à distribuer les dignités militaires. Elles furent presque toutes données aux Italiens à l'exclusion des Allemands. Jean de Medicis qui dans les campagnes précédentes avoit commandé l'artillerie , & qui s'étoit acquis beaucoup de gloire dans cette charge fut déclaré Mestre de camp Général , & l'on confia à Orpheo le soin de l'artillerie. Ce dernier avoit fait espérer à l'Archiduc que Canise se rendroit après un mois de siège.

Les troupes étoient encore à Dornisch , lorsqu'on apprit que les Turcs faisoient passer un convoi de Zighet à Canise. Le comte d'Eberstein eut ordre de partir aussi-tôt avec un détachement de cavalerie pour enlever ce convoi. Les Italiens jaloux du choix dont on avoit justement honoré ce Seigneur, voulurent partager avec lui la gloire d'attaquer les Turcs. Ils le suivirent par le chemin qu'il avoit pris ; mais soit par la tromperie , soit par l'ignorance des guides , les troupes Chrétiennes tardèrent trop long-temps ; & le convoi étoit entré dans Canise , avant qu'elles fussent à portée de l'empêcher.

Au

Au commencement de Septembre , l'armée Impériale sortit enfin de Dornisch. Elle passa sur les terres du comte de Zrin , où elle fit quelques dégâts , & alla camper à Coderibe. Il y a dans cet endroit un pont sur le Muer , & l'armée s'en servit pour entrer en Hongrie. Canise n'en est éloignée que de deux milles ; mais ce chemin est presque impraticable. Le terrain est toujours couvert d'eau & si fangeux , qu'il fallut plus de huit jours pour conduire le canon dans le camp. Le neuf de Septembre premier jour du siège, les Turcs firent de furieuses décharges d'artillerie sur l'infanterie Italienne. Pour empêcher les sorties , l'Archiduc fit bâtir un Fort où l'on mit des soldats Italiens du côté qui regarde la rivière , & un marais fort large. On jeta ensuite un pont sur le marais pour faciliter la communication des quartiers ; mais l'armée Chrétienne n'agissoit qu'avec lenteur ; en sorte que la garnison sortoit par une autre porte du côté de Zighet , & faisoit impunément des courses. Enfin à la faveur des ponts dont on couvrit ces marécages, l'armée passa du côté de Zighet , & l'on acheva la circonvallation. L'Archiduc qui étoit accompagné de Maximilien son frère fit élever l'étendard de Général sur les ruines d'une ancienne Eglise ; les Turcs pointèrent contre cet endroit plusieurs pièces de canon.

Hassan Bacha , dont la bravoure étoit soutenue par une longue expérience, commandoit dans Canise. Sa vie dépendoit de la conservation de la place ; & on lui avoit ordonné sous peine de mort de se laisser forcer plutôt que de capituler. Il suivit ces ordres , & pendant tout le temps du siège, il ne permit pas qu'aucun de ses soldats eût la moindre communication avec les assiégeans. Outre un grand nombre de païsans qui servoient à réparer les brèches , Canise avoit dix mille défenseurs qui la plupart étoient Janissaires. Hassan les partagea en trois corps , pour résister en trois différents endroits ; voulant avoir l'œil de tous côtés , il se chargea de commander dans tous ces postes. Son artillerie fit d'abord de grands ravages dans le camp Impérial ; mais ce feu ne dura pas long-temps. Les assiégés firent des mines , & élevèrent ensuite des retranchemens sur le terrain où étoit l'ancienne Canise , que Paradis avoit détruite l'année



**HENRI**  
**IV.**  
**1601.**

précédente. Sur ces nouveaux ouvrages, on fit des batteries qui démontèrent le canon ennemi, & foudroyèrent de ce côté-là les murs, les remparts & les bastions de la place. L'effet en fut si grand, qu'il ébranla jusqu'aux fondemens une tour de brique, sur laquelle les Turcs avoient du canon. Cette énorme masse s'écroulant tout à coup écrasa plusieurs des assiégés, & laissa à découvert la maison où logeoit Hassan.

Un fossé large & profond empêchoit les Impériaux de monter à l'assaut. Ils tâchèrent de le combler en trois différens endroits, avec des fascines & des tonneaux d'osier. les gouffres furent enfin remplis, & les Italiens y jettèrent des ponts. Comme ces ponts n'avoient pas assez de solidité, on inventoit tous les jours différentes machines, dont on faisoit l'expérience aux dépens de la vie d'un grand nombre de soldats; mais les Turcs en une seule sortie renversoient facilement les travaux de plusieurs jours, & les troupes du Pape diminueoient considérablement.

Sur la fin d'Octobre, le comte d'Eberstein representa que l'hyver approchoit; & qu'il falloit tenter un assaut, pour finir un siège qu'il ne seroit pas possible de continuer, si l'on attendoit plus long-tems. Ainsi le 26. du même mois, le feu de l'artillerie recommença avec plus de violence, & renversa tous les bastions opposés aux chemins qu'on avoit pratiqués dans le marais. Le lendemain, les troupes commandées par Madrucci, & les Italiens se réunirent pour attaquer dans le même temps le château de Canise, tandis qu'Eberstein avec son régiment s'attacheroit à un bastion de terre glaise & de bois; mais les ponts que les Italiens vouloient jeter sur le fossé se trouvèrent trop courts. Cet inconvénient non-seulement empêcha l'assaut, mais encore causa un désordre funeste à toute l'armée. En effet les soldats qui formoient les dernières lignes ne sçachants pas qu'il étoit impossible à ceux qui les précédoient d'avancer, pressèrent les premiers rangs, & les firent tomber dans ces gouffres marécageux qui étoient sous leurs pieds. Il s'en noya une partie; & ceux qui restèrent comme attachés à la fange qui les environnoit furent tués par les Turcs, qui tiroient sur eux à coup sûr.

Cependant le comte d'Eberstein qui s'étoit avancé dans l'eau jusqu'à la ceinture, animoit ses troupes par son exemple & par ses paroles. Il s'en fallut peu qu'il n'emportât le poste qu'il avoit attaqué ; mais les Espagnols & les Italiens ayant été obligés de se retirer, tous les infidèles se réunirent contre le brave Eberstein ; plus de cinq cens hommes périrent dans cette occasion ; & il y eut un égal nombre de blessés, dont la plus grande partie mourut après la levée du siège.

L'Archiduc fâché du mauvais succès, & ne voulant pas abandonner son entreprise, envoya Jacques Preyner son Maréchal des Logis vers l'archiduc Mathias son parent, qui commandoit les troupes impériales, pour le prier de lui envoyer du secours.

Dans le même temps, il se fit proche de Zighet, de Babotzka & de Caposviwar quelques escarmouches, dans lesquelles les infidèles eurent presque toujours du désavantage. Dans l'un de ces petits combats, le lieutenant du Bacha de Zighet fut fait prisonnier. Le château de Comorre proche le lac Balaton fut ensuite pris par un détachement de six cens Hussars. Ils pétardèrent la porte, & l'approche de l'armée victorieuse donna tant de crainte à la garnison, qu'elle se rendit.

L'archiduc Mathias envoya au siège de Canise de nouvelles troupes, sous la conduite de Christophle Herman Busworm. On construisit de nouveaux chemins dans le marais, & l'on fit des ponts plus longs, & plus légers que les premiers. Le conseil de guerre avoit fixé l'assaut au 15. de Novembre ; mais il survint ce jour-là des pluies si violentes, qu'on fut obligé de différer cette attaque ; & la nuit suivante fut si froide que Busworm qui n'avoit point apporté de bagages, perdit plus de mille cavaliers, qui moururent misérablement de froid.

L'Archiduc fut donc obligé de lever le siège, & les troupes se retirèrent en désordre dans les bourgs voisins. La glace n'ayant pas encore assez de consistance pour porter des chariots chargés, on laissa le canon & les bagages au pouvoir de l'ennemi. Les chemins étoient tout couverts des corps morts des vivandiers, & des chevaux. On prit enfin le parti de détacher les chevaux, & d'abandonner les



**HENRI** chariots. On voyoit dans la longueur de trois journées de chemin ces tristes marques de la dérouté de l'armée Chrétienne.

**IV.**

**1601,**

Le comte d'Eberstein avoit pris les devants avec sa cavalerie ; le duc de Mantouë , Don Juan de Medicis , & les autres chefs restèrent quelque temps après lui. Dans la retraite, la garnison tomba sur l'arrière garde , & tua un grand nombre de soldats. Tous ceux que leurs blessures , ou leur foiblesse avoient empêché de partir, furent massacrés par les infidèles, qui n'épargnèrent que les plus robustes pour les emmener en captivité. Les Turcs pillèrent le camp , & trouvèrent le canon que les Impériaux avoient abandonné dans leur fuite , après l'avoir encloué. Les Hussars même se jetèrent sur les bagages , & en prirent une partie. Il falloit chercher de nouveaux gués ; car ceux dont on se servoit ordinairement étoient bouchés par les corps morts. Enfin les troupes gagnèrent un pont de bateaux qui étoit sur le Muer. On en envoya une partie dans les terres du comte de Zrin, pour se reposer après tant de fatigues. Les autres allèrent à Pettaw & à Rackelsbourg , où les maladies & le froid excessif les emportèrent presque tous. On remarqua qu'en un seul jour, il mourut à Pettaw quatre-vingt-dix Italiens ; & que les anciens cimetières se trouvèrent trop étroits pour enterrer tous les cadavres. A peine resta-t-il deux compagnies complètes, des douze que Madrucci commandoit. Les soldats communiquèrent leurs maladies aux payfans qui les avoient reçûs dans leurs maisons ; & cette cruelle contagion fit autant de ravages dans la campagne , qu'elle en avoit fait dans l'armée.

Philippe Emmanuel de Lorraine duc de Mercœur, à qui l'empereur Rodolphe avoit donné la conduite de ses troupes après la mort de Charle de Mansfeld, eut de plus heureux succès. Parti de Comar le 3. de Septembre avec une armée de dix mille combattans , il arriva en trois jours devant Albe-Royale , ou Stul-Weissembourg. Ayant assigné à chacun de ses Officiers leurs postes, il résolut de s'emparer des fauxbourgs que les Turcs avoient fortifiés , pour retarder le siège de la place. Comme il étoit dangereux d'attaquer de front un de ces fauxbourgs , Rufworm eut ordre de faire

un circuit, & de chercher de l'autre côté un chemin au travers du marais, pour pénétrer dans le fauxbourg de Zighet, que les ennemis avoient laissé sans défenseurs, parce qu'ils croyoient n'y avoir rien à craindre. Rufworm avec mille hommes d'élite qui portoient chacun une fascine entra au commencement de la nuit dans ces profonds marécages, sous la conduite de quelques payfans qui lui servoient de guides. Il s'en fallut peu qu'il n'y pérît; mais s'étant enfin tiré de ces bourniers, où il ne perdit que sept soldats, il donna l'assaut au fauxbourg, & s'en rendit maître, après avoir fait un signal, à la vûe duquel le duc de Mercœur devoit en même tems attaquer l'autre fauxbourg. Les troupes Chrétiennes agirent dans les deux endroits avec une égale valeur; l'épouvante saisit les Infidèles; pressés de tous côtés ils cédèrent bientôt, & abandonnans leurs postes, ils se réfugièrent dans la ville. Les vainqueurs prirent quatorze pièces de canon qu'ils tournèrent aussi-tôt contre la place. Le duc de Mercœur remplit dans cette occasion tous les devoirs d'un grand Capitaine; & dans la crainte que ses ordres ne fussent pas exécutés avec assez d'ardeur, on le vit s'exposer lui-même aux plus grands dangers.

L'artillerie ayant fait une brèche considérable aux murs de la place, le Duc envoya un Herault sommer les assiégés de se rendre. Ils le refusèrent fièrement; & sur leur réponse, le Général leur fit dire que dès le lendemain, ils recevraient de sa part un autre message, & qu'il iroit lui-même souper chez eux. Il effectua ce qu'il avoit promis. Les troupes Chrétiennes étant montées à l'assaut en deux différens endroits entrèrent dans la ville, quelque résistance que fissent les Turcs. La brèche étant forcée, ces infidèles se retirèrent dans les maisons & dans les Eglises, où ils se retranchèrent. Ils s'y défendirent jusqu'aux dernières extrémités, & il fallut renverser de fond en comble les lieux de leur retraite, pour finir le combat. Le Palais & la principale Eglise furent ruinés. Hassan se rendit vie sauve, & le duc de Mercœur le fit aussi-tôt conduire dans le camp. La ville fut abandonnée au pillage, & les soldats Flamands la saccagèrent, sans épargner les citoyens Allemands qui étoient leurs amis. Le tombeau des rois de Hongrie ne fut pas respecté, & après le

HENRI  
IV.  
1601.



**Sac de la ville, l'avidité d'une soldatesque sacrilège alla remuer leurs cendres respectables.**

**HENRI IV.** Le duc de Mercœur ayant fait réparer les brèches donna le gouvernement de la place à Richard de Staremberg seigneur d'Autriche, & y mit une nombreuse garnison. Pour assurer davantage une conquête de cette importance, l'armée Chrétienne s'empara de tous les châteaux voisins; les Turcs en abandonnèrent quelques-uns, & l'on prit les autres de vive force.

Les Impériaux étoient encore dans les fauxbourgs de Stul-Weissembourg, lorsque les infidèles vinrent de Bude avec une armée qu'on fait monter jusqu'à vingt mille hommes, ou pour secourir, ou pour reprendre la place. Ils attaquèrent le duc de Mercœur dans son camp le 10. d'Octobre; mais le Duc ayant eu le temps de ranger ses troupes en ordre de bataille, mit les infidèles en fuite, & leur enleva quelques pièces de canon. Dans le même temps, la garnison fit une sortie, entra dans le camp ennemi, & prit quatorze pièces de canon qui furent conduites dans la ville. L'armée Chrétienne décampa le lendemain, après avoir passé toute la nuit sous les armes. Il n'y avoit qu'un seul chemin par lequel on pût apporter des vivres aux Impériaux, & ce chemin étoit dominé par une éminence dont les Turcs s'étoient emparés pour boucher le passage aux fourageurs & aux vivandiers. L'armée Chrétienne alla les y attaquer, & les en chassa. On se battit ensuite en trois différens endroits. Les Hussars parurent prêts à prendre la fuite, & il s'en fallut peu que les Impériaux ne succombassent sous les efforts des Turcs; mais nos Généraux rétablirent le combat qui dura jusqu'à la nuit, & qui fut terminé par la déroute des infidèles. Deux mille Turcs restèrent sur le champ de bataille, & entre autres Mehemet Kihaya Bacha de Bude avec quelques autres Chefs. Les Impériaux perdirent trois cens hommes, entre lesquels il ne se trouva aucun Officier de marque. Cette défaite, & les pluies qui survinrent, ôtèrent aux infidèles l'espérance de reprendre Stul-Weissembourg; ils mirent le feu dans leur camp, & se retirèrent. C'est dans ce même temps, que Rufworm dont les troupes étoient déjà fatiguées, fut envoyé au siège de Canise, comme je l'ai rapporté ci-dessus.

Les armes de l'Empereur eurent un aussi heureux succès en Transilvanie. Les États de cette Province étant assemblés à Clausembourg, le plus grand nombre des Seigneurs Transilvains fit proclamer Prince Sigismond Bathory, qui étoit alors absent ; & ordonna qu'on iroit le chercher en Moldavie pour le prier de reprendre son ancienne dignité, & que tous les Ordres seroient tenus de lui obéir. Etienne Tschiak (1) homme entreprenant, & d'un grand courage commandoit en l'absence de Bathory. En attendant le retour du Prince, il fit arrêter la femme, & les enfans de Michel Vaivode de Valachie qui étoit allé trouver l'Empereur, & s'étoit arrêté à Vienne. Le Vaivode ayant reçu cette fâcheuse nouvelle, se rendit aussitôt à Prague ; & ayant obtenu une audience de l'Empereur, il lui dit que connoissant par une longue & funeste expérience, l'inconstance, ou la perfidie des Transilvains, leur dernière révolte ne l'étonnoit pas ; mais que si S. M. I. vouloit lui accorder quelques secours, il espéroit qu'ayant une parfaite connoissance du païs, il feroit rentrer les rebelles dans leur devoir.

J'ai la copie d'un mémoire qu'il présenta à l'Empereur dans le même temps, & qui contenoit ses plaintes. D'abord il assure S. M. I. de son attachement, & d'une fidélité qu'il promet de conserver au péril de sa vie. Rappellant ensuite le souvenir des services qu'il avoit rendus à la maison d'Autriche, & de toutes les actions dans lesquelles son courage avoit éclaté, il fait sentir indirectement qu'il n'en a pas eu la récompense qui lui étoit dûë. On voit aussi dans ce même écrit que le Vaivode étoit jaloux de George Baste, quoiqu'il ne le nomme point. Il charge d'invectives les Transilvains, & ceux qui étoient attachés aux Bathoris ; & la perfidie qu'il leur impute, lui sert de prétexte pour se justifier lui-même ; car il avoit traité plusieurs fois avec le Turc ; mais il assure que l'extrême nécessité où il avoit été réduit par ses ennemis, l'avoit contraint de feindre une réconciliation avec les Infidèles, & que tout ce qu'il avoit fait contre les ennemis du nom Chrétien & contre ceux de la maison d'Autriche, prouvoit assez la sincérité & la droiture de ses sentimens. Enfin, pour rendre encore plus odieuse la manière

HENRI  
IV.

1601.

Guerre dans  
la Transilva-  
nie.

(1) ou Yfschiack.



**HENRI** dont on en agissoit avec lui , il ajoûte qu'Aaron , le plus terrible ennemi des Transsilvains & de la maison de Bathory ,  
**I V.** avoit éprouvé la plus noire ingratitude , pour prix de son  
 1601. attachement au service de l'Empereur & des princes Autrichiens.

Le Vaivode ayant eu ordre de retourner au plutôt en Transsilvanie , & de se joindre à Baste , qui se voyant trop foible s'étoit déjà retiré sur les frontières , se rendit à Morin. Il fut suivi par la cavalerie qui étoit dans cette ville , & par celle qui vint de Silesie.

Sur les instances des Etats de la Province , Bathory étoit revenu en Transsilvanie. A la fin d'Avril , le capitaine Rubitz lui ouvrit les portes de Viwar. Dans ces commencemens , le Prince n'en agit pas en ennemi , & ne fit aucunes hostilités ; au contraire , il écrivit à Baste une lettre , par laquelle il désavoua tout ce que Tschiak avoit fait. Déplorant ensuite la situation dans laquelle il étoit , sans la mériter , il pria le Général Impérial d'oublier le passé , & de lui permettre d'envoyer des ambassadeurs à l'Empereur. Il promit enfin de n'avoir aucune communication avec Tschiak , & de fermer l'oreille aux conseils de ce séditeux. Mais ce Prince inconstant changea bientôt de sentimens ; & à la persuasion du même Tschiak , il résolut d'attaquer le Vaivode Michel , & Baste , avant qu'ils eussent rassemblé leurs troupes.

Il marcha donc contre les Impériaux avec une armée de trente mille hommes , composée de Transsilvains , de Hongrois , de Moldaves , de Cosaques , de Tartares , & de Turcs qui formoient le corps le plus considérable. Il s'empara d'abord d'une éminence qui touchoit presque au camp ennemi. Le premier d'Août , Michel & Baste vinrent sur la colline opposée , avec une armée de dix-huit mille hommes , après avoir reçu le jour précédent un renfort de deux mille chevaux Silésiens très-bien équipés. Le 2. du même mois , les armées étant restées pendant quelque temps en présence l'une de l'autre , le trop impatient Bathory fit le premier mouvement , & descendit dans la vallée pour aller attaquer les ennemis. Leur canon , qui étoit au milieu de la colline , fit un grand ravage dans ses troupes , tandis que son artillerie placée sur le haut de l'éminence , tiroit à coups perdus  
 par dessus

pardeffus la tête des Impériaux. Ces derniers eurent le temps de faire plusieurs décharges, qui rompirent bientôt les rangs des Transsilvains. A la vûe de ce désordre, les Flamands tombèrent sur eux, & percèrent le corps de bataille. Michel d'un côté, & Baste de l'autre attaquèrent les aîles. Ils y firent un grand carnage; & bientôt tout prit la fuite. Bathory perdit dix mille hommes, cent-dix drapeaux qui furent portés à l'Empereur, & quarante pièces de canon de différente grandeur. Le camp fut pris & pillé; & une victoire si complète ne coûta aux Impériaux que trois cens hommes. Clausenbourg ouvrit aussitôt ses portes à l'armée victorieuse. On fit prêter un nouveau serment de fidélité aux bourgeois, qui pour punition de leur révolte, furent condamnés d'entretenir à leurs dépens la garnison qu'on mit dans leur ville.

Les deux Généraux, qui étoient dans une parfaite intelligence avant le combat, se brouillèrent bientôt après la victoire. Baste voyant que le Vaivode enflé de ses succès, portoit trop loin ses espérances & ses projets, l'avertit d'abord de son devoir, & résolut enfin de se défaire de ce Prince ambitieux, qui disoit hautement qu'il n'étoit soumis, ni aux ordres de Baste, ni à ceux de l'Empereur. Baste usa d'abord de dissimulation, & quelques jours après, fit prier le Vaivode de le venir trouver, pour quelque affaire d'importance. Le Vaivode ayant refusé d'aller à cette entrevûe, Baste envoya deux compagnies Flamandes, & un pareil nombre d'Allemands pour l'arrêter comme un traître qui méditoit quelque conspiration. A la vûe de ces troupes, le Vaivode devint furieux; il eut cependant la présence d'esprit d'appeler ses soldats à son secours. Il mit l'épée à la main, & en porta quelques coups à un Allemand qui l'attaquoit; mais Bire gouverneur de Torda étant survenu avec un gros de troupes, il fut facilement investi, & percé d'un coup de pique. Tel fut le triste sort de ce Prince, qui au jugement de ses ennemis mêmes parut aussi grand dans la mauvaise, que dans la bonne fortune. Son corps fut exposé tout nud sur le bord de la rivière, avec la dernière indignité; mais sur la fin du jour, Jean de Schneckenhausen colonel des troupes Silesiennes le fit enterrer dans le même endroit. Dès qu'il fut tué, sa tente fut pillée; & l'on fit courir le bruit qu'on

HENRI

IV.

1601.



avoit trouvé dans ses papiers le projet d'un traité avec le  
 HENRI Turc.

IV. Les Walaques ont peu d'attachement pour leurs Princes.  
 1601. Ils aiment au contraire ces sanglantes révolutions qui leur  
 donnent souvent de nouveaux maîtres. Ainsi les Impériaux  
 n'appréhendoient pas que ces peuples inconstans voulussent  
 prendre les armes, pour venger Michel. Tout le soin de la  
 cour Impériale fut de justifier cette démarche auprès des  
 Puissances voisines. En effet le massacre du cardinal George  
 Martinusi, & du cardinal André Bathory avoit déjà donné  
 une idée très-désavantageuse de la politique des Princes de  
 la maison d'Autriche ; & la mort du Vaivode de Valachie  
 pouvoit encore faire croire qu'il leur étoit ordinaire de payer  
 les services les plus signalés par la plus noire ingratitude, &  
 de se défaire sur toutes sortes de prétextes de ceux qu'ils  
 devoient récompenser.

Bathory après sa défaite, se retira dans de vastes dé-  
 serts, où il erra long-temps, sans s'arrêter en aucun endroit,  
 & toujours en fuyant. Il écrivit à Baste, & lui proposa un  
 accommodement qu'on ne voulut point accepter. Le gé-  
 néral Imperial qui n'avoit plus de concurrent, profita de sa  
 victoire, & conquit presque toute la Transilvanie pendant  
 l'hiver. Ceux qui suivoient encore le parti de Bathory firent  
 une tentative sur Clausembourg, mais leur entreprise man-  
 qua. Le 7. de Decembre, ce Prince écrivit encore à Baste ;  
 & proposa de recevoir dans toutes les places fortes de la  
 Province des garnisons Allemandes, pourvû qu'on le laissât  
 jouir de sa principauté ; mais Baste lui fit réponse qu'il de-  
 voit se rendre à discrétion.

Faux Se-  
 bastien.

Un inconnu, qui prit le nom de Dom Sebastien roi de  
 Portugal, excita alors de grands mouvemens en Italie &  
 en Espagne. Les différentes impressions qu'une nouvelle si  
 extraordinaire fit sur les esprits, en firent parler diverse-  
 ment. Le prétendu Sebastien fut d'abord reçu favorable-  
 ment ; & quoiqu'il ne fût qu'un imposteur, les preuves qu'il  
 donna parurent convaincantes à un grand nombre de per-  
 sonnes. Ses partisans assurèrent que le roi Sebastien n'avoit  
 pas été tué, comme on l'avoit cru, dans la bataille qui  
 s'étoit donnée dans la campagne d'Alcacerquibir en Afrique,

& qui avoit été si funeste , non seulement au Portugal , mais encore à toute la Chrétienté : Qu'après sa défaite , accablé de honte , & n'osant retourner dans ses Etats , il étoit entré dans un petit vaisseau qu'il avoit trouvé ; & s'étoit réfugié à Algarbe : Que Christophle de Tavora duc d'Avero , & le comte de Redonde l'avoient accompagné dans sa retraite : Que ses blessures étant guéries , il avoit résolu d'aller jusqu'en Ethiopie , & de voyager dans les pays les plus éloignés : Qu'il avoit vû la Perse , & qu'il s'étoit trouvé dans plusieurs combats , où il avoit été plusieurs fois blessé : Que s'ennuyant de cette vie vagabonde , il s'étoit retiré auprès d'un hermite dans un désert de Georgie , où la religion Chrétienne s'est conservée : Qu'il avoit quitté sa solitude en 1597. & qu'ayant débarqué en Sicile , il avoit envoyé en Portugal Marco Tullio Cottizone de Cosenze , pour apprendre à ses sujets le retour de leur Prince naturel : Que Cottizone ne revenant pas , il s'étoit mis en chemin pour aller à Rome se jeter aux pieds du souverain Pontife ; mais qu'ayant été volé par ses valets , il avoit été obligé de rester à Venise , où le Senat l'avoit fait arrêter , à la prière de l'ambassadeur d'Espagne.

La ressemblance du visage , & de la taille ; une cicatrice sur le sourcil droit ; une verrue qui n'étoit guère moins grande que le doigt sur le bout du pied ; & quelques autres circonstances furent les preuves qu'il alléguâ , pour montrer qu'il étoit le véritable Sebastien.

Les Portugais qui étoient à Venise , emportés ou par l'aveugle amour que cette Nation a pour ses Rois , ou par la haine implacable qu'elle porte aux Espagnols , s'assemblèrent , coururent comme des furieux à la prison de leur prétendu Prince ; & prièrent le Senat de le mettre en liberté , ou de leur permettre de le voir , & de se jeter à ses pieds. Après une longue prison , il fut relâché sur la fin de cette année , après avoir subi interrogatoire , & à condition qu'il sortiroit dans huit jours des états de la République.

Les Portugais qui s'étoient attachés à cet imposteur se flattoient déjà de briser le joug des Espagnols , & de jouir bientôt de leur ancienne liberté , sous le gouvernement d'un Roi de leur nation. Ils délibérèrent ensemble sur les moyens qu'il falloit prendre pour le conduire en Portugal. Ils



**HENRI** pouvoient passer par la Suisse, entrer en France, & le faire  
**IV.** embarquer à la Rochelle ; cette première route étoit la plus  
**1601.** sûre. La seconde étoit de traverser en habit déguisé les états  
 du Grand-Duc, & de s'embarquer sur la mer de Toscane. Ils crurent que le voyage de leur Prince seroit plus heureux, en prenant ce dernier chemin ; parce que sur la première route, il auroit trouvé des peuples infectés du poison de l'hérésie ; mais dès qu'il fut à Florence, le Grand-Duc le fit arrêter, & le mit entre les mains des Espagnols, qui le lui demandèrent. Il fut conduit à Naples, où après avoir subi plusieurs interrogatoires devant le Viceroi, il fut condamné comme imposteur. On le mit sur un âne ; & on le conduisit dans les rues de Naples, où il fut l'objet des mépris, & de la dérision de la populace ; on lui coupa ensuite la barbe, & les cheveux ; & il fut mis à la rame sur la Capitane.

Les Portugais ne perdirent pas courage, & n'abandonnèrent pas leur Roi (ils nommoient ainsi cet imposteur.) Au contraire, ses malheurs rendirent plus vif leur amour pour lui ; ils réclamèrent de tous côtés la bonne foi, & le droit des gens ; & tâchèrent d'engager le Pape à demander sa liberté. On le mena de Naples en Espagne. Dès qu'il fut arrivé à l'embouchure du Guadalquivir proche S. Lucar de Barrameda, tous les bannis de Portugal s'assemblèrent secrètement, & sollicitèrent les peuples à la révolte, sous le prétexte spécieux de la liberté ; le père Sampayo Dominicain, & un Religieux de S. François furent arrêtés pour ce sujet & exécutés.

Joseph Texera Dominicain, qui fuyant la tyrannie Espagnole s'étoit retiré en France, alla en Hollande, en Angleterre, à Venise, & à Rome pour soutenir la cause du prétendu Sebastien. Il emprunta de l'argent à tous ses amis, qui firent inutilement leurs efforts pour le détourner d'un voyage si dangereux. Il resta à Rome pendant quelques jours, même au péril de sa vie. Il répandit en Italie des écrits en faveur de son prétendu Prince ; & il écrivit sur le même sujet, dès qu'il fut de retour en France. Enfin ne pouvant faire autre chose, il finit ses ouvrages par des prédictions ; car les Portugais aussi crédules sur cette matière, que les

Anglois, ont beaucoup de vénération pour les Oracles qui regardent leur nation.

HENRI

IV.

1601.

Texera assure dans ses écrits qu'Alphonse premier fondateur du royaume de Portugal eut une révélation, dans laquelle il lui fut promis que sa famille régneroit jusqu'à la seizième génération; & qu'alors même, Dieu jetteroit un regard favorable sur elle: Que la dernière partie de la prophétie regardoit Dom Sebastien qu'on avoit crut mort; & qui conservé par une faveur singulière du Ciel, revenoit après une si longue absence reprendre le gouvernement de ses Etats. Ce Religieux qui d'ailleurs avoit beaucoup de vertu, & qui étoit un excellent généalogiste, fit beaucoup de dépenses inutiles, & se fatigua de telle sorte dans les différens voyages qu'il entreprit pour faire réussir un système chimérique, que les peines qu'il s'étoit données jointes au chagrin de leur peu de succès, lui causèrent une dangereuse maladie.

Quant au faux Sebastien, il fut enfermé dans une étroite prison, & il y finit ses jours, soit que sa mort ait été violente, soit qu'elle ait été naturelle. Quoi qu'il en soit, elle assoupit les mouvemens qui agitoient le Portugal. L'Histoire fournit plusieurs exemples semblables. Il y a eu anciennement un faux Alexandre, deux faux Philippes, un faux Neron, & un faux Baudouin. En Angleterre, on a vu deux imposteurs, dont l'un s'est dit être Edoüard V. & l'autre le roi Richard. Deux faux Mustaphas ont excité en Turquie des troubles dangereux. Enfin de nos jours les Espagnols ont eu un faux Charle; & en France, nous avons vu un homme qui se prétendoit fils de Charle IX.

Les superstitieux ont cru que les troubles excités par le faux Sebastien avoient été présagés par les sons d'une cloche prétendue miraculeuse, qui est en Arragon dans une ville appelée Vililla, qu'on croit être l'ancienne Julia Celsa. Cette cloche, dit-on, sonna d'elle-même dans le mois de Juillet. Les payfans que l'ignorance rend trop crédules, assurent que la mort de Ferdinand roi d'Arragon, de Charle-Quint, & d'Anne d'Autriche femme de Philippe II. & la conquête de la Sicile sur les François, par Alphonse V. avoient été annoncées par cette cloche; & que vingt-trois ans auparavant, lorsque Dom Sebastien étoit passé en

Cloche prétendue miraculeuse de Vililla.



Afrique , le même prodige étoit arrivé.

**HENRI** Mais on ne doit croire ces sortes de merveilles , que sur  
**IV.** le témoignage de ses yeux & de ses oreilles. Jérôme Surita  
**1601.** Historiographe d'Arragon , & officier de l'Inquisition , porte  
 sur ce fait un jugement plein de sagesse , & digne de lui. Il  
 dit qu'on ne doit ni nier , ni croire ce prodige ; & qu'ayant  
 lui-même entendu les sons de la cloche de Vililla , il avoit  
 eu la même pensée qu'eut Strabon , en regardant avec *Ælius*  
*Gallus* gouverneur d'Egypte la statuë de Memnon , qui frap-  
 pée par les rayons du Soleil levant , rendoit au rapport des  
 gens du pays , un son harmonieux. Strabon assure avoir en-  
 tendu ces sons ; & ajoute qu'il ne sçait point s'il partoient  
 du corps de la statuë , de la base , ou des environs ; mais  
 que quoiqu'il ne pût en déterminer la cause , il falloit ju-  
 ger qu'elle étoit naturelle , plutôt que de croire que des  
 pierres disposées dans un certain ordre étoient devenues  
 sonores.

Mort de Fri-  
 deric Guil-  
 laume de Sa-  
 xe.

Je finirai l'histoire de cette année par quelques remar-  
 ques sur la mort des hommes illustres. Le sept de Juillet ,  
 Frideric Guillaume de Saxe , fils de Jean Guillaume qui  
 servit en France sous Henri II. & petit-fils de Jean Frideric  
 qui fut dépouillé de son Electorat , mourut à quarante ans ,  
 dans la ville de Weimar , où il étoit né. Ce Prince avoit été  
 administrateur de l'électorat de Saxe ; & sa vie finit avec son  
 administration. En effet le 24. de Septembre , peu de temps  
 après sa mort , Christiern II. son pupille prit lui-même les  
 rênes du Gouvernement à l'âge de dix-huit ans.

Mort de D.  
 Martin Gar-  
 cez Grand-  
 Maître de  
 Malte.

Quelque temps auparavant , l'ordre de Malte avoit perdu  
 son grand maître Dom Martin Garcez Arragonois. Il mou-  
 rut au commencement de Février , après avoir regné pendant  
 six ans avec autant de prudence , que de modération. Adol-  
 phe de Vignacourt François de nation lui succéda ; il n'a-  
 voit pas cinquante ans , lorsqu'il fut élu tout d'une voix ; &  
 l'Ordre n'avoit pas eu depuis long-temps de Grand-Maître ,  
 dans un âge si peu avancé. Il s'étoit signalé contre les  
 Turcs , & dans la bataille d'Yvry , sous les étendarts de  
 la France. Il semble qu'après avoir aidé notre Roi à mon-  
 ter sur un Trône qui lui appartenoit à si juste titre , le Ciel  
 voulût récompenser Vignacourt , en l'élevant à la première  
 dignité d'un Ordre si illustre.

Jean Vincent Pinelli d'une famille originaire de Genes , mais natif de Naples , mourut à l'âge de soixante & dix-huit ans , dans la ville de Padouë , où il demouroit depuis quarante & un ans. L'Italie , & tout le monde Chrétien , doivent respecter la mémoire de cet illustre Napolitain. Il faudroit un traité particulier pour faire dignement son éloge ; mais je me contenterai de dire que comme autrefois Titus Pomponius fut surnommé l'Attique , Pinelli porta le surnom de Vénitien , que la sérénissime République lui donna , comme une marque de son estime , & de son amitié. Il soutint dans sa retraite l'éclat de la maison dont il sortoit ; & lui donna même un nouveau lustre. Ses amis le trouvèrent prêt à leur rendre tous les services possibles. Il eut d'étroites liaisons avec les personnes de distinction en France , en Allemagne , en Espagne , dans les Provinces les plus reculées de l'Europe ; enforte que non seulement ceux de ses amis qui demeurèrent avec lui , mais encore ceux qu'il ne connoissoit que sur la réputation de leur mérite & de leur vertu , reçurent de lui des preuves d'une sincère amitié. Il avoit amassé avec autant de choix que de peines , une nombreuse Bibliothèque , qui fit après sa mort un sujet de contestation entre ses héritiers. Paolo-Gualdo de Vicenze a écrit la vie de Pinelli. Ce livre mérite d'être lu , & il instruira davantage un lecteur curieux.

Je vais maintenant parler de Tyco-Brahé cet illustre Danois , qui par les judicieuses observations qu'il a faites sur le cours des astres dans sa retraite d'Uranibourg , avec autant de fatigues que de dépenses , a mérité le nom de Prince des Astronomes. Il quitta le Dannemarck , pour venir en Allemagne ; & resta pendant quelque temps à la cour de l'Empereur Rodolphe. Il eut pour ami intime Guillaume Landgrave de Hesse , qui excelloit lui-même dans l'Astronomie. Tyco mourut cette année à Prague le 24. d'Octobre à l'âge de cinquante quatre ans , neuf mois , dix neuf jours. Les écrits qu'il avoit lui-même fait imprimer , l'égalèrent déjà à Ptolomée , à Jean Regio-montan , & à Nicolas Copernic ; mais ceux que Jacques Kepler , à qui il légua les précieux restes de ses ouvrages , a donnés au Public après la mort de ce grand homme , l'élevent au-dessus de tous les Astronomes.

HENRI  
IV.

1601.

De Vincent  
Pinelli.

De Tyco-  
Brahé.



**HENRI** Richard Streinius baron d'Autriche mourut aussi cette année. Il rechercha avec soin les antiquités Romaines, & fit sur cette matière des notes très-curieuses. Il composa deux **IV.** écrits, en faveur des Etats généraux des Provinces-Unies; **1601.** mais il n'osa les faire paroître sous son nom, dans la crainte de s'attirer la haine de la maison d'Autriche. Enfin il fit quelques traités de Théologie; & publia sous son nom un écrit adressé à Robert Bellarmin.

De Richard  
Streinius.

De Jean  
Heurnius.

Jean Heurnius, ou Heurn originaire de Flandre, & natif d'Utrecht, mérite d'être joint à tous ces grands hommes. Il étudia d'abord la Médecine, & jetta dans sa patrie les premiers fondemens d'une école de cette faculté. Il vint ensuite à Paris, où il prit les leçons de Louis Duret, dont en disciple reconnoissant il a souvent vanté la doctrine. Il alla à Padouë & à Pavie, y fit de grands progrès dans la même science, sous les Docteurs Capivacca, & Mercurial. En 1581. étant de retour dans sa patrie, les directeurs de l'Université de Leyden lui donnèrent une chaire de Docteur régent; & il eut pour adjoint Rembert Rodonée de Malines. Il passa le reste de sa vie dans une étude continuelle, & fit imprimer plusieurs traités de Médecine; mais quoiqu'il fût d'un tempéramment robuste, & qu'il eût toujours joui d'une heureuse santé, il fut attaqué de la pierre; & après en avoir souffert pendant trois ans les plus vives douleurs, il mourut le 11. d'Août jour de sa naissance. On l'ouvrit après sa mort; & l'on trouva dans sa vessie sept pierres plus grosses qu'une noix, & qui pesoient chacune deux drachmes; tristes effets d'un trop grand attachement à l'étude!

De David  
Chytræus.

Je dois aussi dire un mot de David Chytræus, ou plutôt en langue Allemande, Rochhase, dont les ouvrages conserveront à la postérité la mémoire de tant d'hommes illustres. Il naquit à Brakenheim ville du duché de Wirtemberg en Suabe, & fit ses premières études à Tubingen, & à Heydelberg. A la prière des ducs de Meckelbourg, il vint à Rostock, où il enseigna long-temps. Il mourut le 5. de Juillet ayant plus de soixante & dix ans.

De Louise de  
Lorraine veuve de Henri  
III.

La France perdit cette année quelques-unes de ses Princesses les plus distinguées par leur haute naissance. Louise de Lorraine, fille de Nicolas de Vaudemont, & de Marguerite d'Égmond,

Sœur du fameux Lamoral comte d'Egmond , à qui le duc d'Albe avoit fait trancher la tête , mourut d'une hydropisie à Moulins en Bourbonnois , au commencement de Janvier. Elle étoit veuve du roi Henri III. & l'on peut dire que ses jeûnes & ses mortifications la mirent au tombeau , quoiqu'elle n'eût pas encore quarante ans. Elle institua le duc de Mercœur son frere, pour son héritier.

HENRI  
IV.  
1601.

Marie de Bourbon fille de François comte de saint Paul , & veuve de Leonor d'Orleans duc de Longueville , mourut dans un âge fort avancé à Amiens le dix-neuf d'Avril.

Mort de la  
duchesse de  
Longueville.

Peu de temps après , François d'Orleans , frère du duc de Longueville , seconde femme de Louis de Bourbon prince de Condé , comte de Soissons , dont elle avoit eu Charles comte de Soissons , mourut à Paris dans sa cinquantième année , le onze de Juin.

De la com-  
tesse de Sois-  
sons.

Henriette de Cleves de Nevers , veuve de Louis de Gonzague , dont nous avons si souvent parlé , mourut dans la même Ville , le vingt-quatre du même mois , à près de soixante ans.

D'Henriet-  
te de Cleves,

Enfin Jeanne de Coëme , veuve de François de Bourbon prince de Conty , mourut sur la fin de Decembre , à saint Arnoul en Beauvais. La petite vérole , qui cette année fit beaucoup de ravages , fut funeste à cette Princesse. Cette maladie la surprit dans une saison déjà froide , lorsqu'elle alloit à Lucé au Maine , pour assister au mariage d'Anne de Montafier sa fille , avec le comte de Soissons.

De la prin-  
cesse de Con-  
ty.

Le Roi après avoir visité les Frontieres , revint à Fontainebleau , où la Reine accoucha d'un fils le vingt-sept de Septembre jour de la fête de saint Cosme saint Damien , sur les onze heures du soir. Le Roi , & tous ses peuples firent éclater la joie , que la naissance d'un Dauphin leur donnoit. Paris se distingua par les réjouissances qui y furent faites à cette occasion. Les autres Villes du Royaume tâcherent de l'imiter ; & on rendit de tous côtes des actions de grâces à Dieu. Par cette naissance l'ordre de la succession au Trône devenoit certain ; & cet heureux événement nous faisoit esperer une longue paix. On ne croyoit pas que pour affermir cette paix ; il suffît d'avoir un successeur à la Couronne , dont les droits fussent assurés & incontestables ; s'il n'étoit un fils digne de celui , à qui tous en general , & chacun en particulier se

Naissance  
du Dauphin.



HENRI  
IV.  
1601.

croyoient redevables de leur tranquillité , & de leur salut. Il falloit un Dauphin , dont on pût eſperer que la ſage adminiſtration conſerveroit dans une paix inalterable , pour la gloire de Dieu , & la félicité des peuples , un Royaume que ſon auguſte pere avoit conquis par la force de ſes armes. On craignoit auparavant que la France ne retombât encore dans les mêmes troubles , ſi le Roi n'avoit laiſſé pour ſucceſſeur qu'un Prince du Sang.

Enfant chéri des Cieux , & né ſous des auſpices ſi favorables ; croiſſez ; & rendez ſon ancien luſtre à un nom (1) qui depuis tant d'années étoit comme éteint dans la famille Royale. Ranimez dans l'eſprit des François le reſpectueux attachement qu'ils doivent à leur Prince , & que l'eſprit de rébellion a preſque étouffé. A l'exemple de votre pere , travaillez à réunir les membres de l'Etat , qu'une cabale ennemie a diviſez. Ayez pour premier objet la gloire de ce Dieu , qui fait régner les Rois , & pour qui les Rois doivent régner. Que l'équité ſoit la regle de votre conduite. Conſervez la paix avec vos voiſins , & aimez vos peuples ; Que ſous votre règne la vertu ſoit honorée ; Que les ſervices rendus à l'Etat ne ſoient pas ſans récompenſe. Proſcrivez l'avarice , & tous les commerces honteux. Rendez à vos ſujets une égale juſtice : Faites reſpecter le Clergé : Donnez à la Nobleſſe les dignités qu'elle doit occuper ; & que le tiers Etat n'ait jamais lieu de ſe plaindre de la conduite que vous tiendrez à ſon égard.

Le jour de la fête de ſaint Maurice , peu de temps auparavant la naiſſance du Dauphin , & dans le même mois , Marguerite reine d'Eſpagne accoucha à Madrid d'une fille qui fut nommé Anne-Marie Maurice. Les Eſpagnols , chez qui les femmes peuvent régner au défaut des mâles , témoignèrent autant de joie à la naiſſance de l'Infante , que les François en avoient fait paroître à celle du Dauphin.

Ces heureux événemens termineront ce Livre , & cette Hiſtoire à laquelle je travaille depuis douze ans & demi ; ſans que le tumulte d'une guerre auſſi longue que cruelle , les différentes affaires dont j'ay été chargé , les voyages que j'ay été obligé de faire , & mes autres occupations ayent été capables de m'arrêter.

(1) Le nom de Dauphin.

RESTITUTIONS,  
DIFFERENTES LECONS,  
OU  
VARIANTES,  
NOTES ET CORRECTIONS  
DU TREIZIEME VOLUME.

EXPLICATION DES MARQUES

*dont on s'est servi pour désigner les endroits d'où sont prises  
les Restitutions qui suivent.*

- P \*. Signifie que le passage restitué étoit dans l'édition de Patisson, *in folio*  
MS. Reg. Veut dire que le passage restitué ou la variante est dans le Manuscrit  
de la Bibliothèque du Roi, qui est celui de l'Auteur même.  
MS. Samm. Fait entendre la même chose du Manuscrit de Messieurs de Sainte-  
Marthe.  
P. Désigne les variantes prises de l'édition de Patisson.  
D. Dénote les variantes prises de l'édition des Drouarts. La lettre (f)  
marque l'édition des Drouarts *in folio*, (o) la même *in octavo*,  
(d) la même *in douze*.  
Put. Signifie que la note, ou la correction est de Messieurs Dupuy.  
Rig. Que la note, ou correction est de Rigault.  
C. Que la note, ou correction est de l'Éditeur Anglois.  
Edit. Angl. Désigne l'édition d'Angleterre.  
Ind. Thuan. L'index des noms propres qui sont dans l'Histoire de M. de Thou.  
Tout ce qui n'est précédé ni suivi d'aucune marque, est de nous.

LIVRE CENT DIX-SEPTIEME.

- PAGE 7. ligne 21. Choufes, *lis.* de Chourfes.  
l. 37. De Belle-Isle, *ajout.* qui lui étoit suspect;  
& qu'il vouloit &c. MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.  
Pag. 8. l. 4. D'emblée, *ajout.* Ensuite ayant eu avis, que pour  
se mettre à couvert des violences des troupes, qui rava-  
N n n n ij



geoient toute la Province , quelques païsans s'étoient retranchés dans quelques postes avantageux du voisinage , il marcha contr'eux , comme s'ils eussent été ennemis ; les attaqua à l'improviste ; les força , & se porta contre ces malheureux à toutes sortes d'excès & de cruautés. Les femmes furent violées , & on mit tout à feu & à sang sans distinction d'âge ni de sexe. Le Ciel ne laissa pas longtems impuni un procedé aussi barbare. Après une si lâche expédition le Marquis s'approcha du mont &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 8. l. 11. Lui-même , *ajout.* avec un des gens de sa fuite. Les autres ayant perdu &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

l. 13. A Fougères , *ajout.* Albert de Gondy son pere ; après avoir été élevé par la faveur de nos Rois aux plus grands honneurs , sans les avoir jamais mérités , étoit resté longtems en Italie éloigné de la Cour , sous prétexte d'une feinte maladie , attendant dans cette retraite le succès d'une guerre , dont l'événement paroissoit d'abord incertain. On croit que ce fut lui , qui malgré l'opposition de Claude Catherine de Clermont son épouse , qui n'abandonna jamais la Cour , engagea le Marquis de Belle-Isle son fils à quitter le parti du Roi , qu'il avoit d'abord embrassé , pour se jeter dans celui de la Ligue , dans la vûe de conserver par là les grands biens qu'il possédoit en Bretagne. Mais il ne retira , comme nous venons de le voir , qu'un funeste avantage de cette malheureuse politique , à laquelle il avoit sacrifié son honneur. Son fils après s'être uniquement distingué par sa trahison , trouva dans ceux-mêmes en faveur de qui il avoit commis la plus noire de toutes les ingratitude , des vengeurs de sa révolte , & mourut lâchement en attaquant sans raison des gens , qui ne portèrent leurs mains sur lui , que pour se mettre à couvert de ses violences. Le Duc &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 12. l. 22. Josselin , *ajout.* dans les environs de Vannes.

Pag. 13. l. 26. De Guiche , *lis.* de la Guiche.

Pag. 14. l. 4. Cinquante-six mille , *lis.* soixante & six mille ; *MS. Samm.*

Pag. 25. l. 26. D'Etrées , *ajout.* avec une magnificence hors

de saison, & qu'on n'affectoit, à ce que crurent plusieurs personnes, que pour éprouver jusqu'où iroit la patience de la nation. Le Duc &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 28. l. 22. En leur nom, *ajout.* entre les mains de *Rabanus Assa*, Greffier criminel. Leurs Procureurs &c. *MS. Samm.*

Pag. 31. l. 8. De Mars, *ajout.* & exécuté. *MS. Samm.*

Pag. 32. l. 6. De Cardinal, *ajout.* qu'il n'accepta qu'après les remontrances réitérées, & malgré l'opposition de tous les Peres de la Société; & c'est le premier &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 33. l. 3. Le 15. de Février, *lis.* le 16.

l. 6. De Doeze, *lis.* Vander Doeze.

l. 8. De Lyon, *lis.* de Leyde.

Pag. 41. l. 32. Rouchout, *lis.* Bouchout.

Pag. 42. l. 16. Le Fort de Moer, *ou* Moerschantz.

Pag. 47. l. 25. Monroy, *lis.* Monterey.

Pag. 51. l. 16. De Sore, *lis.* de Solre, & ailleurs.

Pag. 53. l. 5. Ria, *lis.* de Rie.

Pag. 61. l. 19. Le Carcapele, *not.* Ce fruit est de la grosseur d'une cerise. On en trouve d'excellent dans l'Isle de la Sonde, où il croit en abondance. *Put.*

l. 25. De Novembre, *lis.* de Decembre.

Pag. 62. l. 4. De glace, *lis.* de verre.

l. 25. De Mars, *lis.* de May.

l. 34. Veygat, *lis.* Weygatz, & ailleurs.

Pag. 63. l. 1. Le huit de Juin, *lis.* le neuf.

Pag. 69. l. 19. Port S. Nicolas, *ou* d'Arcangel.

Pag. 70. l. 15. Biere de Rostock, *not.* La relation met de la biere de Rostwick. *Edit. Angl..*

Pag. 71. l. 3. Warthuse, *ou* Wardhuys.

l. 8. Jansens, Sterrenburg, ôtez la virgule & lisez;

Jansens Sterrenburg. *C'est une seule personne.*

Pag. 73. l. 17. Au douze de Mars, *lis.* au quinze.

Pag. 74. l. 17. Le dix, *lis.* l'onze.



---

*LIVRE CENT DIX-HUITIÈME.*

- Pag. 88. l. 2. Gaëtano , *lif.* Cajetan , & ailleurs.  
           l. 6. Zamoski , *ou* Zamoyski.  
 Pag. 96. l. dern. Agria , *ou* Erla.  
 Pag. 101. l. 18. Briele , *lif.* la Brille.  
 Pag. 105. l. 22. D'Oïse , *not.* Il n'y a point dans la Franche-Comté de maison de ce nom , mais bien d'Oyfelet. Il faut que ce soit le Baron d'Oyfi en Cambresis. De Vergy est de la Franche-Comté. *Put.*  
 Pag. 113. l. 30. Le vingt-neuf , *lif.* le vingt-quatre.  
 Pag. 116. l. 34. Lopez de Buitron. *Coloma le nomme* , Don Gomez de Buitron.  
 Pag. 119. l. 13. Pariotto , *lif.* Paciotto.  
           l. 24. Cent-cinquante chevaux , *lif.* quinze cens.  
           l. 36. Spinofa , *lif.* Spinola.  
 Pag. 127. l. 35. Pez , *lif.* Pas.  
 Pag. 136. l. 24. Sourdiac , *lif.* Sourdeac , & ailleurs.  
 Pag. 142. l. 15. Le Poitou , *ajout.* dans le Maine.
- 

*LIVRE CENT DIX-NEUVIÈME.*

- Pag. 146. l. 1. Aoste , *ou* Aouste , & ailleurs.  
 Pag. 150. l. 22. Fort de l'Engly , *not.* Engli est un terme Savoyard , qui signifie Eguille. *Put.*  
 Pag. 151. l. 29. Une prairie de mille arpens , *not.* On la nomme Praquin.  
 Pag. 154. l. 25. Pragela , *lif.* Pragelas , & ailleurs.  
 Pag. 155. l. 26. Gatinare , *lif.* Gastinat.  
 Pag. 159. l. 10. Société , *ajout.* continuant ainsi d'insinuer dans l'esprit de la jeunesse , le funeste poison de leur doctrine déjà condamnée. Les gens du Roi &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*  
 Pag. 163. l. 30. En avoit fait Gouverneur autrefois , *lif.* avoit fait autrefois Gouverneur de Meurs.  
 Pag. 166. l. 35. Au milieu des succès , *lif.* Toutes les villes ,

tous les peuples des Provinces-Unies célébroient à l'envi les succès du Prince Maurice ; la voix publique l'élevoit au-dessus de tous les généraux de son siècle , lorsqu'un chagrin domestique vint troubler la joye , que lui caufoit cet applaudissement general. Sur ces entrefaites sa sœur Emilie , par un caprice naturel au sexe , épousa à son insçu le Prince Emmanuel bâtard d'Antoine , élu Roi de Portugal. L'Empereur &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 167. l. 34. Steyn de Mallem, *ou* Stein Maltesen.

Pag. 174. l. 30. Judice, *lis.* del Giudice.

*Ibid.* Santomanghi, *lis.* Santomango.

Pag. 176. l. 20. A la religion du Christ, *lis.* à la religion.

Pag. 177. l. 32. Elsenburg, *ou* Helsingborg.

Pag. 179. l. 11. La Manche du Nord, *lis.* la mer d'Allemagne.

Pag. 180. l. 1. Mildebourg, *lis.* Middelbourg.

l. 5. Haderleben, *lis.* Haderslaben.

l. 9. La basse Hongrie, *lis.* la Hongrie.

Pag. 181. l. 28. Colnich, *lis.* Colonich, & ailleurs.

Pag. 182. l. 32. Tottis, *ou* Totte, *ou* Dotis.

Pag. 184. l. 11. Rufwrm, *lis.* Rufworm, & ailleurs.

Pag. 186. l. 6. Mont S. Martin, *ou* Martinsberg.

Pag. 187. l. 26. Des Espagnols, *lis.* des Impériaux.

l. 27. Le Roi d'Espagne lui avoit, *lis.* on lui avoit.

Pag. 188. l. 33. Paleoto, *lis.* Paleotti.

Pag. 192. l. 30. De Janvier, *lis.* de Decembre.

Pag. 193. l. 12. Qu'il conserveroit, *not.* L'article 7. du Traité est conçu ainsi : Que lui, ses heritiers, & ses successeurs seulement, demeureront dans la possession du droit de patronage sur la Prévôté de Pompofa & la Cure de Buondeno, ensemble leurs dépendances. *Put.*

## LIVRE CENT-VINGT.

Pag. 195. l. 7. Se feroit, *lis.* se tiendrait.

l. 9. Et François, *lis.* François.

l. 11. Du Pape, *ajout.* & Calatagirona.

Pag. 196. l. 1. Conseiller au Conseil d'Etat & de la guerre ; Jean-Baptiste de Taxis Commandeur de S. Jacque, *lis.* Jean-



Baptiste Taxis Grand Commandeur de l'Ordre de S. Jacques , & Conseiller au Conseil d'Etat & de la guerre.

Pag. 196. l. 4. Chartres, *lis.* Chartes.

l. 15. Délirée, *ajout.* On prit un parti, dont tout le monde pouvoit être content, du moins pour un tems. On convint que le &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

l. 26. Au-dessus d'eux, *ajout.* Il est vrai cependant ; qu'au lieu de conserver à nos Rois le droit qui leur appartient, il sembloit que par ce ménagement on eût mis une espece d'égalité entre les deux couronnes. C'est du moins ainsi que bien des gens, & les Espagnols eux-mêmes en jugerent. Calatagirona &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 197. l. 32. Coëtquen, *ou* Coasquin.

Pag. 199. l. 19. De Cosme, *lis.* le Cosme.

Pag. 200. l. 8. De Maine, *lis.* de Mayenne.

l. 38. Été tué, *ajout.* à Fontaine Milon.

Pag. 204. l. 37. De lui, *ajout.* A cette rencontre il se fit un concours de pages & de laquais, espece de gens naturellement pétulans, toujours prêts à faire pièce, & qu'il n'est pas possible, ou qu'on ne se met pas même fort en peine en France de réprimer, qui à la vûe du Duc de Mercœur s'écrierent tous de concert, en se servant des termes les plus indécens, (1) que la Ligue étoit aux abois. Leurs maîtres eurent beau leur commander de se taire ; leurs ordres, ni même les coups de canne, qui pleuvoient de toutes parts, ne furent pas capables d'arrêter la plaisanterie. Le Duc lui-même quoi qu'intérieurement très-sensible à cette réception, fut encore obligé de paroître rire le premier des railleries de cette canaille, qui comme si elle eût voulu célébrer les funérailles de la Ligue, l'escorta au bruit de ces acclamations jusqu'au logis, qui lui avoit été préparé. De là il se rendit à l'audience de S. M. dont il fut parfaitement bien reçu. Charle d'Avaugour &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 205. l. 22. Ce Conseil, *lis.* le Conseil.

Pag. 206. l. 1. Enfin il donna, *lis.* enfin il assura une pension

(1) Il y a dans le Latin, que la Ligue avoit chié dans ses chausses.

de six mille écus pour le douaire de la jeune épouse. Le Duc &c.

Pag. 209. l. 4. De Cambray, *autrement* de Cateau-Cambresis;  
l. 36. Vermannois, *lif.* Vermandois.

Pag. 212. l. 9. Milhausen, *lif.* Mulhausen.

Pag. 213. l. 27. Des Archers, & des Arbalétriers de la Ville;  
*lif.* des Sergens du Châtelet, & des Archers de la Ville.

Pag. 215. l. 3. Sept de Mars, *lif.* quinze de Mars.

Pag. 216. l. 19. La mamelle, *lif.* la machoire.

Pag. 217. l. 24. Maréchal de France, *lif.* Connétable.

Pag. 219. l. 7. D'Euve, *lif.* d'Eure.

Pag. 228. l. 14. Santé parfaite, *ajout.* Il étoit seulement fujet  
à quelques vertiges, maladie qu'il tenoit de sa famille,  
& vécut plus &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

l. 32. La défaite de Gerby, *lif.* la défaite de l'Isle  
de Gerbes.

l. 37. Peuples de Grenade, *lif.* Maures de Grenade.

Pag. 242. l. 1. Un Monastere, *not.* Il s'appelle Tinilschemon-  
stra, *c'est-à-dire*, Monastere des Vierges.

Pag. 247. l. 7. Notre-Dame, *not.* On la nommè Bracischta.

l. 8. La Cathedrale, *not.* Elle s'appelle Blafesslemi.

Pag. 248. l. 33. Broderie, *lif.* Boderie.

Pag. 249. l. 20. Le 29. de Juillet, *lif.* le 28. de Juin.

Pag. 250. l. 9. Des lettres, *ajout.* Dans ce même mois, Theo-  
dore de Bry Liégeois, excellent graveur, à qui les cu-  
rieux sont redevables des sçavantes recherches qu'il a fai-  
tes, pour nous donner des relations exactes des voyages  
faits aux Indes, mourut âgé de soixante & dix ans à Franc-  
fort sur le Mein, où il avoit fixé sa demeure. *MSS. Reg.  
& Samm.*

## LIVRE CENT VINGT-UNIE' ME.

Pag. 251. l. 8. Jean Vingenc. *Meteren & Petit le nomment*  
Nicolas Damant.

Pag. 259. l. 7. Pefara, *lif.* Pefaro.

l. dern. D'Arragona, *lif.* d'Arragon.

Pag. 260. l. 1. De Bivera, *Campana le nomme* Ribera.



- Pag. 261. l. 10. Berlaymont, *lif.* Barlaymont, & ailleurs.  
 Pag. 266. l. 28. Les troupes auxiliaires, *lif.* cinq cens hommes de troupes auxiliaires.  
 Pag. 268. l. 23. Par Gille, *lif.* sous le nom de Gille.  
 Pag. 271. l. 7. Henri bâtard de Chalons, *not.* Henri de Chalons fils de Palamede de Chalons, fils bâtard de René de Chalons & de Nassau, Prince d'Orange. *Edit. Angl.*  
     l. 13. L'Isle agréable de Gueldre, ou Gelderschen-weerd.  
 Pag. 272. l. 2. Janffon, *lif.* Janffen.  
 Pag. 277. l. 10. Gudice, *lif.* Giudice.  
     l. 12. Favillan. *Meteren le nomme* Fouilleau.  
 Pag. 282. l. 35. Dornick, ou Tournay.  
 Pag. 283. l. 1. Schlenhorst. *Meteren le nomme* Scholnhorst.  
     l. 26. Duflemont. *Meteren met* Dulman.  
 Pag. 288. l. 17. Corvinus, *lif.* Corvin.  
 Pag. 298. l. 13. Vacia, *lif.* Vize.  
     l. 17. Busworm, *lif.* Rusworm, & ailleurs.  
     l. 19. Schwartzenberg, *lif.* Schwartzembourg, & ailleurs.  
 Pag. 313. l. 33. Bodder, *lif.* Boden, autrement Bodnerfée.  
 Pag. 321. l. 2. Pennon, ou Panno.  
     l. 32. Colmar, *lif.* Calmar.  
 Pag. 324. l. 2. Narva, *lif.* Nerva, & ailleurs.
- 

### LIVRE CENT VINGT-DEUXIÈME.

- Pag. 331. l. 29. Brassovie, autrement Kronstadt.  
     l. 38. D'Eckel, *lif.* de Zekel, & ailleurs.  
 Pag. 332. l. 1. Hermentat, ou Hermanstad, en Latin *Cibinium*, du fleuve *Cibinus*. Ce n'est qu'une ville. Il faut qu'il y ait faute, M. de Thou en faisant deux villes différentes. *Put.*  
 Pag. 333. l. 21. Huft, *not.* Les Historiens Hongrois mettent, Samosviwar. *Edit. Angl.*  
 Pag. 335. l. 38. Brud, *lif.* Bude.  
 Pag. 337. l. 8. Babocka, *lif.* Babotzka.  
 Pag. 339. l. 34. Le Drave, *lif.* la Drave.  
 Pag. 340. l. 37. Sadar, *lif.* Serdar, ou Sardar.

Pag. 341. l. 36. Schwartzembourg, *ajout.* qui étoit déjà guéri de sa blessure.

Pag. 345. l. 22. Walshem, *lis.* Walsom.

Pag. 346. l. 27. Le Comte Frideric de Bergh, *ou* Frederic Vanden Berghe.

l. 30. Stanley, *not.* Campana le nomme *Stangle* ; mais Meteren *Stanley*, dont est parlé ci-dessus. *Put.*

l. 34. De Veer, *lis.* Vere, & ailleurs.

Pag. 348. l. 29. Bruininck, *lis.* Bruninck.

Pag. 351. l. 25. De Durando, *lis.* Durango, & ailleurs.

l. 31. Arbustino, *lis.* Abustino, & ailleurs.

Pag. 353. l. 8. Madrucci, *ou* Madruce, & ailleurs.

Pag. 355. l. 30. Middolar, *lis.* Middelar.

Pag. 356. l. 1. Quinze cens, *lis.* cent cinquante.

l. 28. Duisbourg, *lis.* Doësbourg.

Pag. 357. l. 17. Velacio, *lis.* Velasco.

Pag. 358. l. 21. Sagunte, *aujourd'hui* Morviedro.

Pag. 359. l. 15. A vingt milles des terres, *lis.* à Vintimiglia sur les terres de &c.

l. 17. Invrea, *lis.* d'Ivrea.

Pag. 361. l. 10. De Herentals Slegel, *lis.* de Slegel, qui étoit en quartier à Herentals avec les cavaliers, &c.

l. 31. La Campigne, *ou* le Kempenland.

Pag. 363. l. 19. Fils de Theodoric, *ou* Diricksen.

l. 38. La ville, *ajout.* d'Allegonia.

Pag. 366. l. 25. Une ambition démesurée, *ajout.* des dépenses excessives, peu convenables à un homme de son caractère, & qui passoient de beaucoup ses revenus, ternirent toutes ses belles qualités, & comme il ne trouvoit pas dans lui-même de quoi remplir ses vastes desirs, il passa toute sa vie &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 369. l. 24. Le Marquis, *lis.* Boniface Marquis.

Pag. 370. l. 21. Que Marguerite, *lis.* qu'en 1417. Marguerite.

Pag. 374. l. 3. Present, *lis.* à present.

Pag. 386. l. 7. Carmani, *lis.* Carmain.

Pag. 388. l. 35. Meternick, *lis.* Meternitz.

Pag. 389. l. 1. Dimanche même de la passion, *lis.* jour même du Vendredi-Saint.

Pag. 391. l. 10. Levinus, *ou* Levin.



## LIVRE CENT VINGT-TROISIE' ME.

Pag. 400. l. 1. Qui ment , *lis.* qui se ment.

Pag. 401. l. 23. Comme on ne fit , *lis.* on ne fit.

Pag. 405. l. 13. D'épargner , *lis.* de gagner.

Pag. 409. l. 7. Porti , *lis.* Portio , & ailleurs.

Pag. 411. l. 2. Balam , *lis.* Balane.

Pag. 416. l. 8. Schenck , *lis.* Schenck.

Pag. 419. l. 12. Des difficultés du danger , *lis.* des difficultés & du danger.

l. 37. D'Espagne , *ajout.* sur-tout avec le Cardinal Aldobrandin. De là &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 420. l. 5. Coup , *ajout.* & prendre pour cela des mesures avec les confreres de Jacque Clement. Mais il repartit &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 429. l. 20. Cheverny , *lis.* Chiverny , & ailleurs.

l. 34. Air triste , *ajout.* Il est vrai que quelquefois il donnoit un peu à la faveur. Du reste il porta &c. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 430. l. 29. Courtisans , *ajout.* Mais la fuite de son ministère ne répondit guères à l'idée qu'on avoit conçûe de lui. Outre qu'il ne fut marqué par aucun événement considérable , il finit d'une maniere peu digne de la réputation, que ce Magistrat s'étoit acquise jusqu'alors. Quoi que tant d'emplois honorables par lesquels il avoit passé, dussent le mettre au-dessus de la place qu'il occupoit, chargé d'années, obligé par des ordres supérieurs de songer à la retraite, il fit paroître un entêtement ridicule à se maintenir dans le ministère, & ne put jamais gagner sur lui-même de profiter de l'occasion favorable, que son grand âge & les dispositions du Monarque lui offroient, pour y renoncer avec honneur. *MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 435. l. 11. De Guise , *lis.* de la Guiche.

Pag. 440. l. 15. L'Arrêt , *lis.* que l'Arrêt.

Pag. 449. l. 7. De S. M. *ajout.* Ainsi finit cette conférence, dont le succès répondit peu à l'esperance qu'on en avoit

conçûë. En effet les Protestans prétendirent, que le livre que l'on attaquoit étant l'ouvrage d'un simple particulier, & que la doctrine qu'il contenoit n'ayant pas même été condamnée, puisque dans cette assemblée on ne s'étoit pas mis en devoir de l'examiner, cette dispute ne pouvoit fonder aucun préjugé contre une confession de foi reçûë par toutes les Eglises Protestantes du Royaume. On imprima &c.  
*MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*

Pag. 450. l. 33. Les revenus, *lis.* les revenus.

Pag. 451. l. 33. Vos ancêtres, *lis.* nos ancêtres.

Pag. 453. l. 28. Défendrait, *lis.* défendoit.

Pag. 456. l. 4. Le cinq d'Avril, *lis.* le treize.

### LIVRE CENT VINGT-QUATRIÈME.

Pag. 459. l. 31. De Porto, *lis.* d'Ostie.

*Ibid.* Le dix-neuf de Février, *lis.* le vingt.

Pag. 461. l. 9. De Chelen, *lis.* de Ghelen, & ailleurs.

Pag. 462. l. 31. Denise, *ou* Devise.

Pag. 463. l. 15. Lekerbitken, *not.* C'est ainsi que les nomme M. Dupuy; Meteren les appelle *Leckerbeetgen*.

Pag. 465. l. 1. Texeda, *not.* M. de Thou le nomme *Quixada*, mais M. Dupuy a remarqué que Meteren & Campana, dont M. de Thou s'est servi, l'appellent *Texeda*, & nous avons suivi sa correction.

Pag. 466. l. 7. Au Prince, *ajout.* qui avoit son quartier à Alem.

Pag. 467. l. 24. D'Engubio, *lis.* d'Eugubio.

l. 28. De Sova, *lis.* de Solre.

Pag. 468. l. 17. D'Eceloo, *lis.* d'Eeckeloo, & *ajout.* situé sur la Liewe.

Pag. 471. l. 35. De cavalerie, *ajout.* commandées par les Capitaines Wageman & Lambert.

Pag. 473. l. 9. Kilparrick, *lis.* Kilpatric.

*Ibid.* Nusbeth, *lis.* Nisbet.

l. 10. Stracchen, *lis.* Strachan.

l. 13. Ghistelle, *lis.* Ghistelle.

Pag. 477. l. 25. Galbo, *lis.* Gabbo.



- Pag. 477. l. 26. Carisca, *lis.* Carifea.  
 Pag. 481. l. 6. Genara, *lis.* Guevara.  
           l. 29. Grifollis, *lis.* Grifolles.  
 Pag. 482. l. 35. Menelape, *lis.* Melcnap.  
           l. 38. L'Overisse, *lis.* l'Overysfel.  
 Pag. 483. l. 2. Le dix-sept, *lis.* le seize.  
           l. 18. Isle de S. Laurent, *ou* Madagascar.  
 Pag. 486. l. 13. Blaco, *lis.* Blau.  
           l. 14. Mantel, *lis.* Matel.  
           l. 24. Bantam, *lis.* Banda, & ailleurs.  
 Pag. 489. l. 31. Du Nort, *lis.* de Nort, *ou* Vander Noort.  
 Pag. 490. l. 24. Reuven, *lis.* Ruthven, & ailleurs.  
           l. 25. Gaury, *lis.* Gowry, & ailleurs.  
 Pag. 493. l. 21. De Lox, *lis.* de Lenox.  
 Pag. 495. l. 33. Rollot, *lis.* Rollock.  
 Pag. 504. l. 23. Colonitz, *lis.* Colonich, & ailleurs.  
           l. 31. Redern entra, *not.* Nic. Iltzuanfius dans son  
     Histoire de Hongrie, p. 751. 752. &c. met cette histori-  
     e autrement ; car il dit , que Rederus mourut de ma-  
     ladie , devant que de voir la fin de ce siège , & que Na-  
     dasdius lui succéda au gouvernement de l'armée. Ce Ma-  
     rothius aussi ne se sauva point de sa prison , ayant rompu  
     ses chaînes ; mais il fut délivré avec les autres prisonniers ,  
     quand Nadasdius entra dans la place ; & il mourut quel-  
     que tems après. *Put.*  
 Pag. 506. l. 3. Muer, *ou* Mure, & ailleurs.  
           l. 33. Koskiske, *lis.* Koskirke.  
 Pag. 509. l. 30. Jusqu'à Albe Royale & à Zolnoc, *lis.* jus-  
     qu'à Bude avec les villes d'Albe Royale & de Zolnoc.  
     *Edit. Angl.*  
           l. 34. Michel Basta, *lis.* Michel par Basta.  
 Pag. 512. l. 12. Pour une révolte, *lis.* par une révolte.  
           l. dern. Albe Royale, *lis.* Weissenbourg.

## LIVRE CENT VINGT-CINQUIÈME.

- Pag. 520. l. 29. Il parut à la vûe, *lis.* il parut à la pointe du  
 jour à la vûe.

- Pag. 523. l. 12. La situation, *lif.* sa situation.
- Pag. 527. l. 9. La Fin, *ajout.* homme sans foi & sans honneur.  
*MSS. Reg. & Samm. Put. & Rig.*
- Pag. 533. l. 21. Brisqueras, *lif.* Briqueras.
- Pag. 534. l. 2. De Lufingo, *lif.* de Luzinge.  
 l. 29. D'Eshaux, *lif.* d'Echaux.  
 l. 30. De Bayeux, *lif.* de Bayonne.
- Pag. 543. l. 31. Le trois Decembre, *lif.* le quatre.
- Pag. 550. l. 15. De l'entrée du château, *lif.* de l'entrée, du  
 château.  
 l. 33. Vaut, *lif.* Vaud.
- Pag. 555. l. 1. La galere générale, *lif.* la galere capitane.
- Pag. 562. l. 18. Valromey, *ou* Veromey.
- Pag. 567. l. 20. Chave, *lif.* Chana.
- Pag. 574. l. 24. Cobdam, *lif.* Cobham.
- Pag. 577. l. 18. Lielton, *lif.* Littleton.
- Pag. 578. l. 19. Burckuft, *lif.* Buckhurst, & *ailleurs.*  
 l. 32. Et Robert Knolles, *lif.* Popham & Guillaume Knolles.
- Pag. 579. l. 8. Montlagle, *lif.* Mont-eagle.  
 l. 14. Scherif, *lif.* Sheriff.
- Pag. 581. l. 3. Lée, *lif.* Lea.  
 l. 22. Très-rigoureux, *not.* M. de Thou parle ici du  
 supplice de Lea comme d'un châtiment très-rigoureux, &  
 semble insinuer par là qu'il eut quelque chose d'extraordi-  
 naire. Cependant il est certain que ce n'est que la peine  
 ordinaire portée par la Loi d'Angleterre contre quicon-  
 que se trouve convaincu du crime de Leze-Majesté; Loi  
 sacrée, dont il n'est pas permis au Magistrat de s'écarter  
 le moins du monde dans ses jugemens; Loi, qui toute  
 sévère qu'elle est en elle-même, ne paroîtra peut-être pas  
 si cruelle, si l'on fait attention que le coupable est pendu  
 avant que le bourreau lui ouvre le ventre, & executé rien  
 de ce qui pourroit paroître révoltant dans ce genre de sup-  
 plice. C'est un fait qui peut être attesté par quiconque est  
 instruit du droit Anglois. C.
- Pag. 582. l. 4. Salisbury, *lif.* Shrewsbury.  
 l. 6. Bondon, *lif.* Bindon, & *ailleurs.*  
 l. 7. Ritch, *lif.* Rich.



Pag. 582. l. 8. Laware, *lis.* de la War.

*Ibid.* Darcy, *ajout.* de Chicke, S. John de Bletfo.

*Ibid.* Winfor, *lis.* Windfor.

l. 9. Les huit Juges, *lis.* neuf des douze Juges ;  
&c. C.

l. 12. De son Conseil, qu'on appelle le Conseil des  
sages ; sçavoir l'Huissier, *lis.* de ceux qu'on appelle les  
Avocats de la Reine, l'Huissier.

l. 13. L'Huissier, *not.* L'Hist. de la paix l'appelle le  
Sergent, c'est-à-dire, Sergent ès Loix. *Edit. Angl.*

l. 14. L'Atourné de la Reine, ou Procureur général.

l. 21. Des huit Juges ordinaires, des dix Conseillers  
du sage Conseil, *lis.* des neuf Juges ordinaires, des six  
Avocats de la Reine. C.

l. 22. De l'Huissier, du Sergent, *lis.* de l'Huissier ;  
ou Sergent.

l. 27. D'un homme portant une hache, *lis.* de l'Huif-  
fier de la Tour portant une hache, *not.* Les Anglois l'ap-  
pellent *Gentleman-Porter.* C.

Pag. 583. l. 24. Qui avoient promis avec serment, *not.* M. de  
Thou se trompe ici, & son erreur vient de ce que,  
comme presque tous les étrangers, il n'étoit pas assez au  
fait des usages & des coutumes d'Angleterre. Lorsqu'un  
Seigneur, c'est-à-dire un Pair de la nation, est accusé d'un  
crime capital, ceux qui sont nommés pour être ses Juges  
ou Inquisiteurs, & pour prononcer sur le fait, s'ils sont eux-  
mêmes Pairs, ne sont obligés de faire aucun serment. Ils  
jugent en leur honneur, dont ils sont censez ne perdre ja-  
mais le souvenir ; & par une supposition ou présomption  
du droit Anglois, dans des personnes de ce rang, qu'on  
doit regarder comme incapables de jamais rien faire qui  
puisse blesser l'honneur ou l'équité, cette obligation seule  
lie autant que le serment qu'on exige des autres Juges. Sui-  
vant la même disposition du droit, il n'est pas permis à l'ac-  
cusé de récuser aucun de ses Pairs comme suspects. A l'é-  
gard des autres Juges nommés pour instruire son procès,  
soit qu'ils soient tirés du Corps de la noblesse, sans ce-  
pendant être Pairs du Royaume, soit qu'ils soient choisis  
des

des communes, il peut en récuser jusqu'à trente-six, sans être obligé d'alléguer les raisons de sa récusation. C.

Pag. 584. l. 21. Un des six Conseillers du sage Conseil, *lis.* un des six Avocats de la Reine.

Pag. 587. l. 26. Herefort, *lis.* Hertford.

Pag. 588. l. 16, Barloc, *lis.* Barlow.

Pag. 589. l. 16. Merrik, *lis.* Meyrick.

l. 25. A Kent dans le país de Galles, *lis.* à Milfort-haven en South-wales.

Pag. 590. l. 12. D'exposer, *lis.* de les exposer.

### LIVRE CENT VINGT-SIXIÈME.

Pag. 591. l. 4. De Lancastre diocèse d'Yorck, *lis.* de Rossat dans la Province de Lancastre, diocèse de Chester, dont l'Evêque est suffragant de l'Archevêque d'York. *Edit. Angl.*

Pag. 592. l. dern. Prêtre Anglois, *lis.* Jésuite.

Pag. 595. l. 11. Le même jour, *lis.* le jour même.

Pag. 598. l. 37. Qui avoit, *lis.* qui avoient.

Pag. 604. l. 27. Et le Comte, *lis.* & Comte.

l. 28. Envoyerent, *lis.* envoya.

Pag. 605. l. 23. Bamberg, *lis.* Bomberg.

Pag. 607. l. 1. Le treize de Juillet, *lis.* le trente-un.

l. 33. A l'Occident, *lis.* à l'Orient. Ostende a pris son nom de la situation du lieu, comme étant à l'Ost-Ende, c'est-à-dire le bout d'Est de ce quartier; ou parce qu'elle est située en la partie Orientale de Flandres. *Put.*

Pag. 608. l. 11. En 1533, *lis.* en 1583.

Pag. 609. l. 4. Stathille, *lis.* Stalhille.

Pag. 610. l. 13. Duvenvoord, *lis.* Duyvenvoorde.

Pag. 611. l. 29. La faveur de la Reine, *lis.* ma faveur.

Pag. 612. l. 12. S. Sicaire, *lis.* S. Sicar.

Pag. 613. l. 2. Le Maire, *lis.* le Lieutenant général.

Pag. 617. l. 30. Qui commandoit l'artillerie, *lis.* Colonel d'un régiment Wallon. *Put.*

l. 33. Assiégeans, *ajout.* Cependant il guérit au bout de quelque tems. *Put. V. le liv. 130.*

Pag. 619. l. 13. Dans la place, *ajout.* avec quatre compagnies



- d'infanterie , & une Cornette de cavalerie commandée par le Comte Adolfe Vanden Bergh. Maurice investit Bosleduc le premier de novembre. Il avoit tâché , &c.
- Pag. 620. l. 8. D'Olivier , du Nort , *lis.* d'Olivier de Nort.  
l. 27. Vingt-quatre , *lis.* vingt-trois.
- Pag. 621. l. 11. Des Menistes , *not.* On lui a donné ce nom , parce que le Pilote qui la découvrit étoit Menoniste. *Put.*
- Pag. 624. l. 38. De cette flotte , *lis.* de cette place.
- Pag. 627. l. 26. Quesi , *lis.* qu'ainfi.
- Pag. 628. l. 10. De Roxas , *lis.* de Rojas.
- Pag. 630. l. 3. Cette armée , *ajout.* La flotte étoit composée de soixante & dix galeres. Pierre de Toléde , &c.
- Pag. 632. l. 5. Du Draw , *lis.* de la Drave.
- Pag. 633. l. 37. Les assiégés , *lis.* les assiégeans.
- Pag. 641. l. 37. Sehneckenhausen , *lis.* Schneckenhausen.
- Pag. 642. l. dern. Alcacerquibir , *ou* Alcacerquivir.
- Pag. 644. l. 1. La Suisse , *ajout.* & les Grisons.
- Pag. 647. l. 27. Vranibourg , *ou* Vranienbourg.
- Pag. 648. l. 1. Streinius , *ou* Strein.  
l. 19. Rodonée , *lis.* Dodonée.





















